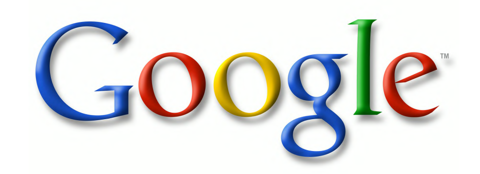
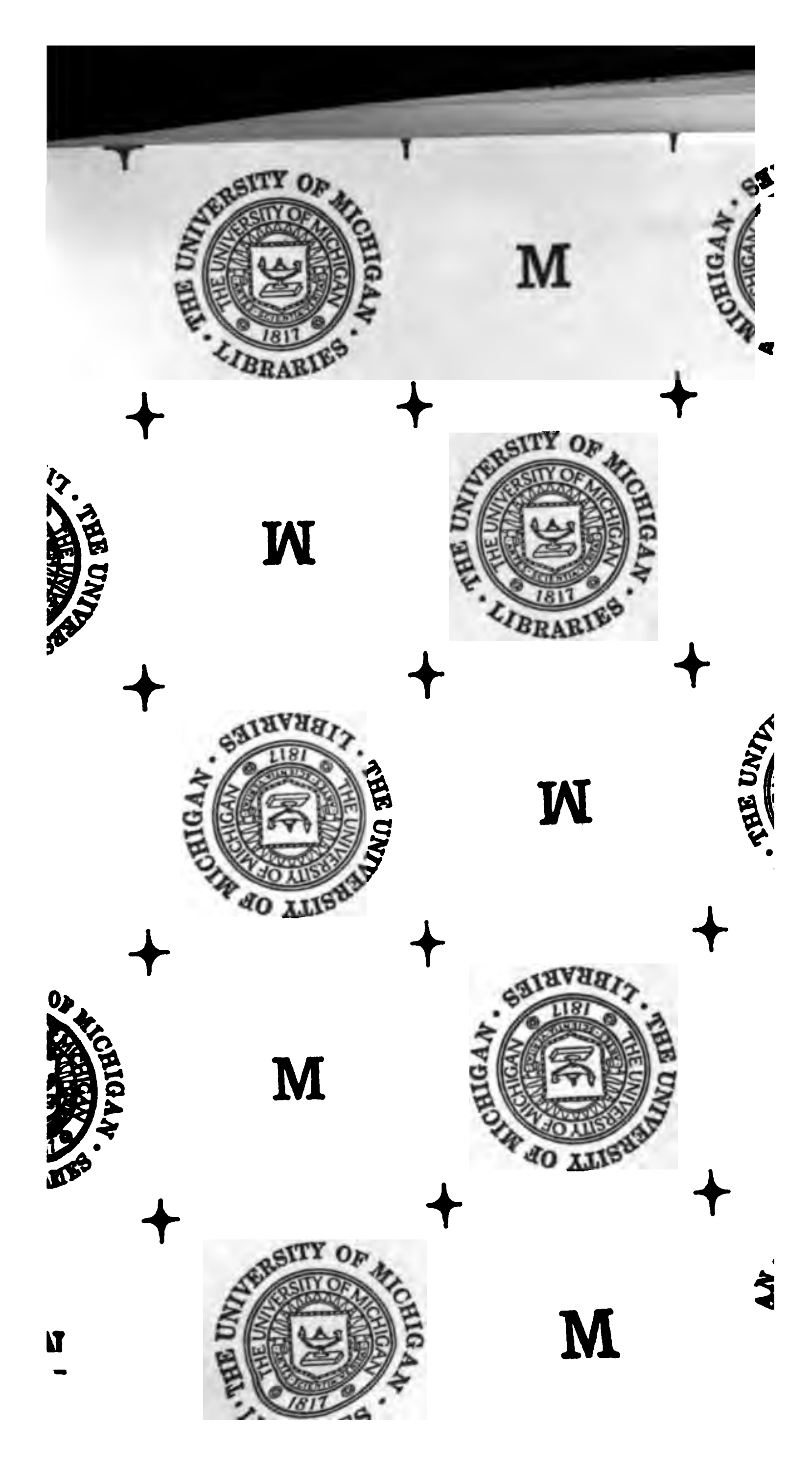

Google


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M

[redacted]



HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

TOME V

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

[redacted]

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME CINQUIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DU CONSTITUTIONNEL
10, RUE DE VALOIS, 10

1854

LIVRE VINGT ET UNIÈME.

I

Sélim, fils de Soliman II et de Roxelane, était âgé de quarante-cinq ans au moment où l'empire si longtemps convoité tombait dans ses mains. Favori d'abord sans mérite de sa mère, à cause de sa ressemblance efféminée avec elle, favori ensuite sans reconnaissance de son père, à cause de cette médiocrité même qui rassure les princes vieillis contre les entreprises de leurs enfants, Sélim II était un de ces hommes qu'une vie dissolue a énervés pour le trône avant d'y monter. Il semblait avoir été formé en tout par la nature et

par l'éducation pour faire mesurer par sa petitesse la grandeur de Soliman. Les grandes choses qui échurent encore à son règne ne furent que les conséquences et la prolongation posthume du règne de son père.

Sa figure était aussi déteinte que son caractère; les yeux bleus et lumineux de sa mère, mais habituellement voilés des vapeurs de l'ivresse, y rappelaient seuls la beauté de Roxelane. La petitesse du front, la mollesse des joues, l'épaisseur des lèvres, la coloration vineuse du teint, la largeur du cou, l'affaissement des épaules, l'obésité lourde et chancelante de la taill révélaient une de ces natures de Vitellius ottomans détendus par la débauche, délavés par l vin, et qui n'ont plus de sens que pour les engourdir dans les vils appétits de la table. Seulement, par une heureuse compensation de la destinée, cette même mollesse du corps, qui enlevai toute énergie morale à Sélim, lui enlevait auss toute tentation de régner par lui-même; la fatigu de son corps semblait s'étendre jusqu'à son âme l'effort même d'une volonté aurait importuné s faiblesse et troublé son loisir; déposer le règne aussitôt qu'il l'aurait saisi, entre les mains d'u homme qui le dispenserait de penser et d'agi

était sa plus pressante ambition. Régner, pour lui, c'était se reposer au rang suprême. Par un hasard et par un bonheur de la fortune des Ottomans, le grand vizir Mohammed-Sokolli, entre les mains de qui Sélim allait trouver et laisser le pouvoir, était un grand homme capable de continuer après sa mort la politique de Soliman, et de masquer l'insuffisance de son successeur.

II

Ce grand vizir, à la tête d'une armée victorieuse de trois cent mille hommes et faisant parler à son gré le cercueil qu'il traînait après lui, était maître de l'empire. Il pouvait suspendre les événements, prolonger l'interrègne, marchander l'armée, dicter des conditions à l'héritier du trône. Il s'oublia lui-même et ne songea qu'à bien mériter de sa patrie. Une lettre courte et respectueuse, écrite sous sa dictée par le secrétaire de Soliman, le sage et savant Féridoun, et portée par le tschaousch Hassan-Aga, avertit Sélim de la mort de son père. Dans cette lettre, le grand vizir engageait le nouveau sultan à se rapprocher de Constantinople pour être prêt à saisir l'héritage paternel. Il se chargeait d'y ramener l'armée avant qu'elle con-

nût la mort de son maître. Il le conjurait de ne pas venir lui-même au-devant des janissaires à Belgrade ou à Andrinople, dans la crainte de s'y trouver en personne l'objet et le jouet des exigences séditieuses des soldats trop habitués depuis cinq règnes à exiger des souverains dans des gratifications forcées le prix de l'empire.

III

Hassan traversa avec tant de rapidité la Hongrie, la Bulgarie, la Thrace, la mer Noire et la moitié de l'Asie Mineure, qu'il arriva le huitième jour à Kutaïah, capitale du gouvernement où résidait Sélim. Ce prince était absent; il chassait en ce moment avec quelques-uns de ses favoris dans la vallée de Kara-Hissar plus rapprochée de Constantinople. Sans descendre de cheval, après avoir lu la lettre de Féridoun, il prit au galop la route de Constantinople. Son khodja ou précepteur Atallah, son grand chambellan, Houseïn-Pacha, son écuyer, Kosrew-Aga, et son favori, Djelal-Tchélébi le suivaient plus impatients que lui de sa toute puissance. La nuit du troisième jour après leur départ de Kara-Hissar, ils arrivèrent inattendus à Scutari, faubourg asiatique de Constantinople



séparé du sérail par un bras de mer large de trois ou quatre jets de flèche. Ils se firent ouvrir, au nom de Sélim, le palais de campagne de la sultane Mihrmah, fille comme lui de Roxelane; c'était elle qui avait tant pleuré Bayézid sacrifié à l'ambition de Sélim. On a vu qu'après le supplice de ce frère chéri en Perse, elle s'était réconciliée avec Sélim, de qui dépendait désormais toute sa fortune.

Sélim s'étonna du calme qui régnait à Scutari et au sérail dont il pouvait apercevoir les portes, les jardins et les kiosks dans l'ombre devant lui. Il fit traverser le bras de mer au tchaousch Hassan, pour aller avertir Iskender-Pacha, gouverneur de la capitale, de sa présence à Scutari, et lui demander compte de cette immobilité et de ce silence. Iskender-Pacha craignit un piége dans le message d'Hassan. Ce gouverneur n'avait reçu du grand vizir aucun avis formel de la mort de Soliman, aucun ordre de préparer la ville et le sérail à l'avénement d'un nouveau maître. Une lettre en termes obscurs et énigmatiques, destinée à être comprise à demi-mots, lui avait seulement été adressée par Féridoun, au moment du départ d'Hassan pour Kutaïah. Iskender, soldat illettré, avait mal déchiffré l'énigme. Responsable à So-

liman du trône et de la capitale, redoutant dans cette apparition inattendue de l'héritier une usurpation sur la vieillesse de son père absent, il hésitait entre le doute et la crédulité. Il écrivit à Sélim par Hassan qu'il ignorait les événements dont on lui parlait, et qu'il n'avait pas d'ordre du grand vizir d'ouvrir le sérail à un nouveau maître. Sélim répliqua que des événements d'État de cette gravité ne s'écrivaient qu'en langage symbolique pour rester illisibles à l'intelligence du vulgaire, mais que c'était à lui seul, fils et héritier de Soliman, à les interpréter souverainement. Pendant cet échange de messages entre le gouverneur de la capitale et le nouveau sultan, le bostandji-baschi, intendant absolu du sérail, averti par l'écuyer de Sélim, envoya la barque impériale à Scutari pour conduire le sultan au palais. Sélim y entra sans suite et sans bruit pendant les ténèbres. Au moment où il posait le pied sur le seuil de la porte qui ouvre sur la mer, en face de Scutari, les canons du château de Léandre, petite forteresse bâtie sur l'écueil de ce nom, entre les deux rives, apprirent à la capitale endormie que Soliman n'était plus. On se précipita au sérail pour saluer le nouveau règne.

IV

Un cheval couvert des ornements impériaux attendait le sultan sur la grève au seuil du sérail. Le bostandji-baschi, suivant l'étiquette, saisit Sélim par-dessous le bras pour l'aider à monter en selle. Le grand écuyer Houseïn, vieux compagnon d'exil de Sélim, voulut repousser le bostandji, comme s'il eût trouvé son geste irrespectueux; mais Sélim, qui se souvenait des usages de la cour où il avait passé son enfance, dit en souriant à l'aga des bostandjis : « N'écoute pas cet « étranger, aga; il n'a pas été élevé comme nous « dans le sérail; il n'en connaît pas les coutumes « et les priviléges; marche en paix devant mon « cheval, et montre-nous le chemin à travers ces « jardins que je ne connais plus. »

Le capou-aga, ou chef des eunuques blancs, le reçut à la porte du palais; sa sœur, la sultane Mihrmah, se jeta dans ses bras en le baignant de larmes. Elle lui apportait un présent de cinquante mille ducats d'or qu'elle avait épargnés pour les lui offrir au moment où il aurait besoin de prodiguer les libéralités à la cour et à l'armée. Le muphti, le gouverneur, les juges d'armée, les

défterdars, les mollas, les dignitaires de Constantinople lui baisèrent la main. Il visita les mosquées et les tombeaux de ses pères pendant deux jours, comme pour faire hommage à Dieu et à ses ancêtres du règne qu'il allait inaugurer sur leurs *turbés*. Mais les conseils inhabiles ou ombrageux de ses courtisans de Kutaïah lui firent éluder les conseils du grand vizir. Au lieu d'attendre l'armée à Constantinople, il courut à Belgrade se jeter dans les séditions des soldats.

V

Le grand vizir avait réussi à dérober pendant cinquante jours aux troupes le secret de la mort de Soliman. L'armée, convaincue qu'elle était encore commandée par lui, marchait en ordre autour de sa litière, saluant à chaque halte le sultan mort de ses acclamations. Elle approchait de Belgrade et elle était campée pour la nuit sur la lisière en feu d'une forêt de la Hongrie, lorsque Mohammed-Sokolli, apprenant par un courrier la prochaine arrivée de Sélim, laissa éclater dans les ténèbres la voix des lecteurs du Coran conviés secrètement par lui pour révéler aux troupes la mort de leur padischah. Au bruit de ces voix qui

psalmodiaient autour de la litière le premier verset de la Soura des morts : « Toute puissance fi-« nit, tous les hommes ont leur dernière heure, « l'Éternel seul ne connaît ni fin ni mort, » les soldats se communiquant les uns aux autres la fatale nouvelle éclatèrent en sanglots. Pressés tumultueusement autour des cordes de l'enceinte des tentes impériales, ils se refusaient à lever le camp pour pleurer à loisir leur souverain. — « Camarades, » leur dit le grand vizir qui monta à cheval à l'aurore pour les haranguer, « pour-« quoi refusez-vous de poursuivre votre marche « pour exhaler votre douleur? Ne devons-nous « pas plutôt entonner des versets de joie et félici-« ter ainsi l'âme de notre padischah d'être entrée « dans la félicité éternelle? N'est ce pas lui qui « vient de faire de la Hongrie la maison de l'isla-« misme? N'est-ce pas lui qui a comblé la reli-« gion, l'empire et nous de ses dons? Est-ce par « des larmes séditieuses et de lâches lamentations « que nous lui témoignerons ainsi notre recon-« naissance? Ne devons-nous pas plutôt charger « sur nos têtes ses restes précieux et les porter « au-devant de son fils et de son successeur Sé-« lim, qui nous attend à Belgrade pour exécuter « les derniers vœux de son père et vous accorder

[redacted]

« des présents et des augmentations de solde?
« Reprenez donc vos cœurs; laissez dire en paix
« les prières aux lecteurs du Coran et marchez. »

L'armée silencieuse reprit sa marche comme un cortége plutôt que comme une armée victorieuse. Le grand vizir tremblait de la rencontre prématurée des soldats et du sultan. Les troupes demandaient à haute voix que Sélim II vînt au-devant du cercueil de son père au delà du Danube pour recevoir leur serment au nouveau règne, et pour leur donner les gratifications d'avénement. Sélim s'offensa de ces exigences que le grand vizir l'encourageait désormais à subir, puisqu'il était venu si témérairement s'y exposer; il craignait que l'impatience trompée n'envenimât jusqu'à la révolte l'esprit des soldats. Les nouveaux conseillers du sultan, qui l'entouraient à Belgrade, le prémunissaient, au contraire, contre ces complaisances avilissantes selon eux pour sa dignité : « N'avez-vous pas déjà reçu le serment de l'em-
« pire dans sa capitale? » lui disaient-ils. « Qu'est-
« il besoin de nouveau serment? L'armée se croi-
« rait-elle donc le droit de décerner seule le sceptre
« à son maître? Dans les premiers temps de la
« monarchie, on disait que, pour monter au
« trône, les sultans devaient passer sous le sabre

« de leurs soldats ; cela était vrai alors, mais au-« jourd'hui que le trône est un héritage et non « une élection des troupes, de tels souvenirs sont « une offense à la majesté du souverain. »

Sélim se borna donc à attendre l'armée sur le trône d'or qu'il avait fait dresser sous une tente au bord du Danube, au sommet d'une colline qui incline vers le fleuve sous les remparts de Belgrade.

« C'est ainsi, » s'écria le grand vizir en confiant ses craintes à Feridoun, « que des conseil-« lers inexpérimentés et irresponsables perdent « les empires. »

Féridoun lui montra une lettre qu'il venait de rédiger et qu'il lui proposait de signer, pour démontrer au sultan le péril de cette conduite.

« Non, » dit le grand vizir, « je ne signerai « plus aucune représentation, elles sont inutiles ; « d'ailleurs, sais-je même si je suis grand vizir « encore, et le sultan n'est-il pas maître de « nommer à ma place un autre conseiller ? »

VI

Il parvint cependant, par son autorité sur l'armée, à retenir jusqu'au lendemain les soldats

dans l'ordre et dans le silence. Au lever du jour, le char funèbre qui portait le corps de Soliman s'avança suivi d'une multitude innombrable à travers la plaine vers la rive du Danube. Sélim, en vêtements de deuil, sortit à la tête d'un cortége muet des murs de Belgrade et marcha à pied au-devant du cercueil et de l'armée. Son précepteur Atallah et son grand écuyer Houseïn le soutenaient sous les bras. Les deux cortéges s'arrêtèrent en se rencontrant. Le sultan leva les mains au ciel et les muezzins entonnèrent les prières funéraires. Les vizirs, les troupes, le peuple de Belgrade qui suivaient Sélim, mêlaient leurs sanglots au murmure du fleuve. Jamais, depuis les funérailles d'Alexandre, l'âme d'un grand homme n'avait paru, en s'évanouissant, faire évanouir ainsi l'âme d'une armée. Sélim inconnu à ces soldats, n'osa les aborder avec cette majesté qui impose, ou avec cette familiarité qui attire. Il rentra dans sa tente et s'enveloppa de son invisibilité.

Le murmure de ces deux cent mille soldats trompés dans leur attente ne tarda pas à l'y assiéger Ils quittèrent leurs rangs, et s'encourageant les uns les autres à l'audace, ils entourèrent les tentes du sultan.

« Est-ce là » se disaient-ils, « ce qu'on nous « avait promis ? Que sont devenus les anciens « usages ? Où sont les récompenses et les présents « qui nous sont dus ? Ingrats vizirs, espérez-vous « éluder ainsi les droits de ceux qui donnent et « qui retiennent la victoire et le trône ? Sultan « invisible, qui crois nous échapper derrière ce « rempart de courtisans pusillanimes, nous te « retrouverons près du char de foin. »

La menace de retrouver le sultan près du char de foin était une menace séditieuse contenue dans une allusion soldatesque à des précédents de l'armée mécontente des vizirs. Quand les soldats mutinés dans une marche contre leurs généraux, voulaient semer le désordre dans la colonne et faire naître avec impunité un tumulte dont personne ne paraissait coupable, ils profitaient de la rencontre fortuite ou préméditée d'un char de foin qui obstruait la route pour arrêter la marche de l'armée jusqu'à ce qu'on eût fait droit à leurs exigences.

Les conseillers de Sélim II, tremblant que la révolte imminente de l'armée ne profanât le cercueil même de Soliman, le firent enlever pendant la nuit et conduire à Constantinople par un détachement de sa garde. Le grand vizir et les pachas

appelés le lendemain au conseil de Sélim, le convainquirent de la nécessité de céder à la sédition militaire qu'ils avaient voulu prévenir en le détournant de se livrer si témérairement aux soldats avant le licenciement des troupes. Le prince, convaincu trop tard de la sagesse du grand vizir, sortit de ses tentes, reçut le serment et accorda les gratifications d'usage à tous les corps de l'armée. Les deux grands juges profitèrent de l'ascendant pris par les troupes pour lui demander en leur nom le maintien sévère des lois qui proscrivaient la vente et l'usage du vin dans l'empire. Cette allusion indirecte au vice qu'on reprochait à Sélim lui-même, tolérée à Belgrade, fut punie quelques jours après à Semendria par l'exil des deux juges.

Le cortége impérial et l'armée s'arrêtèrent avant Constantinople au village d'Halkalü pour laisser achever les préparatifs de l'entrée solennelle. Le sultan logea avec sa cour dans une maison de plaisance impériale que Soliman avait construite à Halkalü. Le grand vizir descendit de cheval dans une ferme qu'il possédait à quelque distance du village. L'ordre et le silence de l'armée depuis Belgrade ne laissaient présager aucun ressentiment. Ce calme couvait une conju-

n soldatesque. Les troupes semblaient vouloir
ler la main qui allait les conduire, pour con-
e sa force ou sa faiblesse. Au milieu de la
, les surveillants du camp accoururent à la
e du grand vizir; ils avertirent Mohammed-
lli du désordre nocturne qui préludait à ceux
our. Des bandes de janissaires, à la lueur de
es de branches de pin, tenaient des conci-
les autour de tonneaux de vin défoncés où
uisaient l'insolence et l'ivresse. Tous les vil-
voisins où l'on avait cantonné les troupes
ient les mêmes symptômes de sourde agita-

pendant tout parut rentrer dans l'ordre à
ore. Le gouverneur de Constantinople Isken-
Pacha, le muphti, le capitan-pacha Pialé pres-
aussi populaire que Barberousse, étaient ac-
us en grande pompe de la capitale pour baiser
ain du sultan et pour l'escorter jusqu'à son
is. Les troupes rassemblées par leurs généraux
èrent aux cris accoutumés de vive le Padischah!
foule innombrable couvrait la plaine, les col-
, les toits des édifices pour contempler son
eau maître. Les janissaires, en colonne com-
e, fendaient difficilement ces flots de specta-
s. Déjà les portes de la capitale étaient fran-

chies, quand un reflux soudain arrêta le sulta lui-même près des murs de la ville. Les vizirs in terrogèrent avec anxiété les chiaoux chargés d la police de la cérémonie sur les causes de c ralentissement et de cette confusion dans l marche.

« C'est un char de foin, » répondirent le chiaoux, « qui obstrue le passage des janissaire « déjà parvenus à la hauteur de la mosquée de « princes. »

A ce mot, signal de trouble prémédité, le généraux et les vizirs fendirent les rangs d poitrail de leurs chevaux, et s'élancèrent la tête de la colonne pour gourmander les janis saires.

« Qu'y a-t-il, braves camarades! » leur d tout d'abord le second vizir Pertew-Pacha jus que-là cher aux soldats par sa bravoure, « vo « tre insubordination est une offense à la majest « de votre padischah.

— Crois-tu donc être encore ici en Transy « vanie imposant des lois arbitraires à tes sol « dats? » lui répondirent les mutins en le renve sant de son cheval dans la rue où son turba roula, aux applaudissements de la populace dan la boue. Le capitan-pacha Pialé voulut interpose

son autorité jusque-là inviolable, même aux factieux.

« N'est-il pas infâme à des soldats d'attenter à « la dignité des vizirs qui les ont conduits à la vic« toire ? » s'écria-t-il avec indignation. On ne lui répliqua que par des huées.

« Qu'as-tu à nous dire à ton tour, vieil écumeur de mer? » lui crièrent les soldats; et ils l'arrachèrent également de son cheval en déchirant ses habits. Le vieux Ferhad-Pacha, vétéran de deux règnes, crut qu'ils respecteraient sa barbe blanche; il fut précipité sous les pieds des chevaux, sous les crosses de fusil. L'aga des janissaires lui-même, ajoutant le geste aux supplications, noua de ses propres mains une corde de soie autour de son cou pour dire à ses soldats : « Je suis à votre merci, serrez le nœud, étranglez « votre général, mais respectez votre padischah !

— Ah ! vil flatteur, » lui crièrent mille voix obstinées, entrecoupées d'éclats de rire, « tu veux « nous donner du biscuit sucré au lieu de pain ? « Mais tu ne sauveras ainsi ni les trésors du sul« tan, ni ceux du grand vizir; nous te ferons « voir à ton tour le chariot de foin renversé. »

Pendant ces désordres de l'avant-garde, Sélim, inquiet et humilié, attendait honteusement sur

[redacted]

la place de la porte d'Andrinople qu'il plût à ses soldats de lui rouvrir l'accès de sa capitale et de son palais. Il ordonna au grand vizir de satisfaire à tout prix le caprice des troupes. Sokolli, contristé de la sédition et de la faiblesse, fit jeter à profusion des sacs de piastres aux janissaires ameutés. Ils reprirent à ce prix leur marche, et relevèrent le char de foin renversé. Ils atteignirent bientôt les portes du sérail, se précipitèrent en tumulte dans la première cour, et s'y barricadèrent de nouveau; ils envoyèrent de là une députation accompagnée des vizirs désarmés et outragés à Sélim à qui leur rébellion fermait son propre palais. Sélim, arrêté auprès de la mosquée de la sultane Khasseki, céda encore à toutes leurs exigences. Les vizirs délivrés remontèrent à cheval, l'empereur entra dans le sérail porté par les flots d'une sédition impunie.

Le trésor se vida pour les janissaires; les spahis et les autres corps de l'armée murmurèrent et outragèrent à leur tour les vizirs pour l'égalité du pillage. Le grand vizir, qui épiait l'occasion de ressaisir l'autorité avilie, se servit habilement des séditieux assouvis pour punir les séditieux insatiables; il fit décapiter les chefs des spahis et pendre trois lutteurs qui s'étaient constitués les tribuns de

la populace. Les trésors de l'île de Chio, ravagés quelques mois avant par le capitan-pacha Pialé et offerts par cet amiral au sultan, comblèrent le vide du trésor. Pialé, fils d'un cordonnier de Croatie, élevé par les hasards et les exploits de mer au rang de gendre de Sélim, fut récompensé de ses services dans cette sédition par le titre de vizir de la coupole, c'est-à-dire qu'il fut autorisé à s'asseoir dans le divan sous la coupole en face du grand vizir, pour discuter les affaires d'État.

Ali-Aga Muézzinzadé (ou fils du Muezzin), fut nommé capitan-pacha à la place de Pialé. Mahmoud-Pacha, surnommé Sal du nom d'un héros persan célèbre par sa force comme lutteur, reçut également le titre de vizir. Sélim récompensait ainsi dans Mahmoud le dévouement brutal que ce lutteur avait montré à ses intérêts en étranglant de ses propres mains, sur l'ordre de Soliman, le prince Mustafa, échappé par sa vigueur aux muets de son père. Lala-Houseïn (ou le père Houseïn), ce conseiller inexpérimenté de Sélim qui l'avait conduit si fatalement à Belgrade, fut éloigné par le grand vizir de la personne du sultan par le gouvernement de l'Anatolie. Djelal-Beg, le favori de Sélim, plus complaisant au grand vizir, fut comblé d'hon-

[redacted]

neurs et de revenus par Sokolli, pour qu'il fût intéressé à maintenir ce grand dignitaire dans la confiance du sultan. Sûr ainsi de son ascendant dans le conseil familier de Sélim, Sokolli se délivra de toute opposition à sa politique dans le sérail. Le ministre des finances, Yousouf-Aga, qui combattait avec acharnement toutes ses mesures, fut saisi de la propre main du vizir à l'issue du conseil et livré au bourreau qui lui trancha la tête sous la voûte de la porte du sérail.

Sokolli régna sans obstacles. Il négocia et signa une paix glorieuse avec l'empereur. Il reçut une ambassade des Persans. Cette ambassade splendide, décrite par les annalistes du règne, ramenait à Sélim les esclaves, les armes, les chevaux et les chameaux de son frère Bayézid, tué par eux pour lui complaire, malgré la loi de l'hospitalité. Un fanatique religieux attenta à la vie de l'ambassadeur persan Schahkouli au moment où il faisait son entrée solennelle dans la capitale. L'assassin fut attaché à la queue d'un cheval indompté, et traîné sur le pavé jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Les présents du schah de Perse présentés par son ambassadeur attestent les merveilles de l'industrie persane au milieu des guerres civiles qui donnaient ou retiraient le trône aux dynas-

ties de ce royaume. Des Corans reliés en velours d'or et agrafés par des serrures de pierres précieuses ; des cassettes de bijoux pleines de rubis et de perles ; huit tasses creusées dans des turquoises massives ; deux tentes où la broderie dessinait et colorait des paysages pittoresques ; vingt tapisseries de soie tissées de fleurs, d'oiseaux, d'animaux ; neuf tapis de pied en duvet de chameaux arrachés au sein de leurs mères ; des rideaux de tentes éblouissants comme des portes d'or et d'argent ; des selles de chevaux incrustées de pierreries ; sept sceptres et sept sabres recourbés enfermés dans des fourreaux de velours cramoisi ; des pièces d'étoffes de laine si soyeuses et épaisses pour les pieds qu'une seule de ces pièces d'étoffe faisait la charge de dix hommes.

Un ambassadeur de Pologne, nation toujours flottante dans sa politique, qui caressait les Turcs pour échapper aux Allemands, aux Russes, aux Tartares, apporta à Sélim les fourrures et les armes à feu, présents du Nord. Sokolli accorda aux Polonais tout ce qu'ils demandaient à la Porte pour les désintéresser de la cause des Hongrois et des Allemands. Ce grand vizir gouvernait si despotiquement Sélim, que le sultan ayant voulu élever son ancien précepteur Lala-Mustafa au

grade honorifique de vizir de la coupole, n'osa pas en parler d'avance à Sokolli. Le sultan convoqua un divan à cheval au retour de la chasse, et s'excusa timidement devant le grand vizir d'avoir nommé sans son aveu à une si haute dignité de l'État.

Sokolli, fidèle aux traditions d'alliance avec la France, envoya Ibrahim-Beg à Paris. Cet ambassadeur demanda au roi Charles IX la princesse Marguerite en mariage pour le prince Sigismond de Transylvanie que la Porte voulait élever au trône de Pologne. Le mois de septembre 1569 vit réduire en cendres en une seule nuit vingt mille maisons de Constantinople. Sokolli, entouré de flammes dans un quartier où il était accouru pour combattre l'incendie, faillit périr dans ce vaste foyer. Les soins et l'or de ce ministre effacèrent promptement les traces de ce désastre.

Il fonda en même temps à Andrinople, au nom de Sélim, la merveilleuse mosquée Sélimïeh, sur les dessins de l'architecte Sinan, ce Palladio turc. La coupole de cette mosquée, portée sur des piliers comme celle de Saint-Pierre à Rome, dépasse en hauteur et en largeur la coupole de Sainte-Sophie. Sinan, qui regardait cet édifice comme son chef-d'œuvre, disait lui-même que

la mosquée des princes à Constantinople était l'essai d'un apprenti; celle de Soliman, l'œuvre d'un ouvrier consommé; mais que la Sélimïeh d'Andrinople était l'œuvre d'un grand maître. Quatre minarets, obélisques creux, élevaient pardessus la coupole leurs flèches dans le ciel, semblables aux fleurons d'une couronne de marbre blanc détachés sur le bleu du firmament; trois escaliers, dont les spirales superposées et entrelacées les unes aux autres se suivent sans se rencontrer jamais, font monter et descendre à la fois trois muezzins du seuil au faîte et du faîte au seuil de ces minarets; les piliers écartés du centre de ce dôme et dissimulés dans les murailles donnent à la coupole l'apparence d'un prodige aérien.

VII

Mais ces édifices n'étaient que des décorations du règne; Sokolli songeait à la force et à la prospérité durable de sa race. Son génie avait devancé son époque dans la théorie de l'économie politique, cette science de la richesse des nations. Il voyait cette richesse dans l'agriculture, dans le commerce, dans la navigation, ce véhicule des

échanges entre les peuples. Il voulait faire de Constantinople, par l'industrie, ce que la nature en a fait par le site, l'entrepôt de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, la *grande échelle* de l'univers. Le plus grand éloge qu'on puisse adresser à la mémoire de Sélim II, c'est de n'avoir pas contrarié les vues et les plans de son ministre pour la réalisation de ses projets.

Sokolli masqua sa véritable pensée de civilisation, trop avancée pour son temps, sous l'apparence d'une entreprise politique qui flattait le préjugé et la haine populaires des Turcs contre les Persans. Il représenta au divan et il répandit dans le peuple que la seule tactique pour triompher à jamais du schisme d'Ali, en Perse, c'était de tourner par la Crimée les boulevards naturels du Caucase et de la Géorgie qui protégent cet empire du côté de la mer Noire, et de cerner peu à peu la Perse par Bagdad d'un côté, par la mer Caspienne de l'autre. La haine nationale répondit avec enthousiasme aux conceptions de Sokolli. Les regards se portèrent au fond de la mer Noire.

Les Russes, nation encore barbare sortie des marais de la Baltique pour asservir et nationaliser des tribus plus barbares qu'eux dans les forêts

de la Moscovie, menaçaient déjà de couper aux Turcs la route de la Perse, de la Tartarie et de la mer Caspienne. Devenus chrétiens au signe d'un de leurs czars, Wladimir, quatrième descendant de Rurik, leur premier chef, ils avaient adopté par imitation et par voisinage le schisme des Grecs. Les empereurs byzantins avaient scellé cette conformité de religion en donnant leurs filles pour épouses aux chefs de ces nouveaux peuples. Ils s'étaient multipliés à l'abri de leurs frimas et de leurs forêts. Ils commençaient à sentir leur force et à se répandre vers l'Orient, du côté du soleil, comme leurs neiges, fondues au printemps, prennent leur courant sur les pentes qui les déversent dans la mer Caspienne. Ivan V, Wasiliéwitz, leur czar, contemporain de Sélim, venait de caractériser cette pente des Russes vers l'Orient en conquérant Cazan et Astrakan sur les Tartares, et en se rapprochant ainsi du bassin de la Crimée.

Le Don, l'ancien Tanaïs, fleuve boréal, se précipite dans la mer Noire, après avoir, dans un cours de trois cents lieues, sillonné la Russie. Le Volga, sorti des mêmes steppes de la Moscovie, se détourne au milieu de sa course de la mer Noire pour s'engouffrer dans la mer Cas-

pienne, par soixante embouchures. Entre ces deux fleuves, longtemps parallèles, règne un isthme de trente mille pas. En coupant cet isthme par un canal navigable aux grands vaisseaux, la mer Noire, et le Palus Méotide qui la prolonge vers Azof, pourraient communiquer avec le Volga, et le Volga porter les flottes et les armées ottomanes dans la mer Caspienne, qui baigne le nord de la Perse. Ce royaume, envahi par mer et par terre du côté où il se croyait inabordable, derrière les vagues de la mer Caspienne, comme du côté de l'Arabie, devenait une enclave des Turcs. La servitude lui arrivait d'où il attendait son indépendance. Le Bosphore aurait envoyé par deux mers, par un canal maritime et par soixante embouchures, ses lois à Ispahan ; mais le commerce ottoman aurait imposé plus pacifiquement son monopole au monde oriental et occidental. Les produits de l'Europe, recherchés par les Indes, et les produits mille fois plus riches des Indes revendiqués à tout prix par l'Europe, au lieu d'emprunter le long et périlleux trajet de six mois du cap de Bonne-Espérance, à peine découvert, allaient s'échanger de la main à la main par les caravanes et par les vaisseaux sur le marché ottoman de la mer Caspienne. Les deux mondes

ıient condamnés à y trafiquer sous les tentes, ıs le pavillon, sous les tarifs tributaires de lim II et de ses successeurs ; le Gange et l'Indus ›uvaient leur confluent commercial avec la Taise, le Danube, la Seine, le Rhin, le Tibre, le ıge, dans le bassin de la Tartarie turque ; la er Noire devenait le Nil d'une nouvelle Égypte. ıl ne peut mesurer l'opulence que l'exécution ın tel plan préparait à l'empire, et cette opuıce devenait en même temps un gage de paix ur l'univers. Sokolli, dans cette conception gintesque, se révélait aussi grand économiste que and patriote. Les jours où nous vivons démonınt assez combien il importait à la Turquie et à ;urope de refouler dès le principe le reflux de Russie vers l'Orient.

Cette pensée était romaine dans son origine : ıne l'historien l'attribue au règne de l'empereur ıude, ce Sélim de Rome. Séleucus Nicator l'ait présentée déjà aux Romains ; la géographie la ésente à tous les siècles ; mais Sokolli l'avait simıfiée et facilitée en se servant du Don et du Volga mme de deux canaux déjà tout creusés pour rter dans la mer Caspienne les flottes de la mer ıire.

Sokolli succomba, non sous la grandeur de l'en-

treprise, mais sous les préjugés des cinq mille ja nissaires et des vingt mille pionniers turcs qu' envoya à Azof pour creuser le canal. Le khan de Tartares Dewlet Ghéraï, quoique tributaire et alli des Turcs, craignit pour l'indépendance de la Cr mée, si les deux mers réunies ne faisaient plus d ses États qu'une grande route de l'empire. Il crai gnit de plus que le secours toujours chèremen payé de ses Tartares ne cessât de paraître auss nécessaire aux sultans contre les Russes, le jour o le Don et le Volga asservis leur permettraient d porter leurs armes au cœur de la Moscovie, comm Timour l'avait fait en partant des mêmes embou chures. Il fit donc secrètement tous ses effort pour dépopulariser dans le camp des janissair et des bataillons ottomans la pensée du gran vizir.

Le préjugé religieux seconda de lui-mêm la malveillance du khan de Crimée. Les musul mans, entendant raconter par les Tartares la lon gueur des jours de vingt heures et la brièveté de nuits de quatre heures dans ces steppes boréale voisines de la Moscovie, se persuadèrent les un aux autres qu'un pareil climat était en contradic tion avec les préceptes du Coran, qui leur ordon nait de faire la prière du soir deux heures après l

coucher du soleil, et celle du matin à l'aube du jour. « Comment, » disaient-ils, « dans des nuits « de quatre heures trouverons-nous le temps de « prier deux fois et de dormir? L'entreprise qui « commande aux musulmans de pareilles viola- « tions du Coran est donc réprouvée de Dieu! « La religion du Prophète n'est faite que pour les « climats où sa loi peut être obéie! » Le murmure et le découragement firent tomber les armes et les outils des mains des soldats et des ouvriers. Une colonne de vingt-cinq mille cavaliers turcs et tartares, qui marchait sur Astrakan pour en expulser les Russes, ayant été refoulée par les troupes d'Ivan, revint en désordre rapporter la panique et la sédition parmi les ouvriers du canal. La désertion favorisée par les Tartares dispersa le camp; les généraux cédèrent aux soldats; ils se rembarquèrent sans ordres pour Constantinople. Les tempêtes de la mer Noire semblèrent se liguer avec le fanatisme des soldats pour décourager à jamais les Ottomans de la plus vaste pensée de leur grand ministre. Les naufrages engloutirent au retour une partie de la flotte; sept mille hommes seulement rentrèrent à Constantinople.

VIII

Mohammed-Sokolli, découragé de son proje d'unir deux mers pour ouvrir aux Ottomans l route de la Perse et des Indes, voulut tenter pa l'Arabie ce que l'ignorance de sa nation avait fai échouer par la Perse. Il résolut de couper l'isthm de Suez pour faire passer les flottes de la Médi terranée dans la mer Rouge et de la mer Roug dans l'océan Indien. Une révolte générale de l'A- rabie suspendit fatalement l'exécution de cett œuvre que rêvent encore aujourd'hui les maître de l'Égypte et les nations commerciales de l'Occi dent. L'invention des chemins de fer, cette navi gation terrestre, la rend moins urgente sans l rendre moins probable un jour.

Les causes toutes locales de ce soulèvement d l'Arabie Heureuse ou de l'Yémen contre les gouver- neurs d'Égypte tiennent à des rivalités de famille parmi les dynasties obscures de ces contrées, tro imperceptibles et trop puériles pour occuper l'his- toire. Mais ce soulèvement menaçait de s'étendr au reste de l'Arabie jusqu'en Égypte. Sokolli, pou l'étouffer dans son germe et pour éloigner en mêm temps un rival dont il redoutait le vieil ascendan

m, ordonna à Lala-Mustafa, ancien précep-
sultan, déjà relégué en Anatolie, de lever
; et en Égypte une armée pour aller soumet-
abie.

ques milliers de janissaires formaient le
de Mustafa. Sinan-Pacha, gouverneur
te, au lieu de seconder l'enrôlement des
pour l'armée d'Arabie, opposa l'inertie
aux ordres du sérasker. Sûr de plaire à
en ruinant la renommée de son rival, il
Mustafa de lui tendre des piéges au Caire,
tenté de l'empoisonner dans une coupe de
, de rêver pour lui-même la souveraineté
ıdante d'Égypte et d'Arabie. Sokolli, soit
ût à ces accusations, soit qu'il feignît d'y
envoya un tchaousch au Caire pour porter à
sa destitution et l'ordre de venir se justi-
onstantinople. Sinan-Pacha reçut à sa place
de sérasker et le commandement de l'ex-
contre l'Yémen.

ıan-Ouzdemir-Pacha, né en Arabie, depuis
izir, alors simple général de Sinan, avait
le sérasker dans l'Yémen. Dans une cam-
eureuse et rapide, Othman avait dissipé les
; il avait emporté d'assaut leurs places for-
r accroître ses ressources et pour se rendre

plus nécessaire aux yeux du divan, il avait enrôl
dans son armée des tribus et des cavaliers arabe
attirés par la popularité de son nom en Arabie
Sinan, jaloux des triomphes trop complets de so
lieutenant, le destitua et nomma au commande
ment de son armée un esclave russe parven
nommé Hassan-Pacha. Othman, indigné de l'in
gratitude du sérasker, s'enfuit à la Mecque ave
une partie de ses alliés arabes, et, traversant le
montagnes de la Mésopotamie sous un déguise
ment, il vint demander justice à Constantinople

Informé de son approche, le grand vizir, qu
craignait ses liaisons avec Lala-Mustafa, disgrac
comme lui pour la même cause, lui fit défendr
d'entrer dans la ville. Othman dressa ses tente
hors des murs dans un cimetière voisin, à l
porte d'Andrinople, que la peste qui sévissa
alors couvrait chaque jour de nouvelles tombe
On y venait sans cesse, au milieu des neiges e
des pluies de l'hiver, contempler ce grand jou
de l'ingratitude de son maître.

Cependant, un jour que Sélim II rentrait de l
chasse par la porte d'Andrinople, Lala-Mustafa
victime de la même intrigue, mais qui approcha
encore familièrement de son ancien élève, d
rigea, comme par hasard, la marche du sulta

du côté du cimetière où Othman languissait sous ses tentes. « Qui donc habite un si misérable abri « contre les rigueurs de l'hiver ? » demanda le sultan. — « C'est le fils d'Ouzdemir, votre fidèle « esclave Othman-Pacha, » répondit le précepteur. » Celui qui, sous le règne du sultan votre « père et sous le vôtre, a agrandi l'empire de « deux vastes provinces, la Nubie et l'Yémen, « après avoir égalé en Arabie les services et les « exploits de son père, est récompensé par l'in-« gratitude de vos vizirs, et subit la pluie et le « froid hors des murs de la ville où il lui est « interdit d'abriter sa tête. » Sélim se tut et rentra pensif au sérail. Le lendemain un khatti-schérif (ordre de la main du souverain qui annule tout ordre contraire des ministres) nomma Othman-Pacha au gouvernement de Bassora sa patrie. Sokolli ayant voulu représenter au sultan le danger de nommer un homme si populaire au gouvernement d'une province limitrophe de l'Arabie : « Garde-toi d'y toucher désormais, » lui dit sévèrement Sélim. Mais Sokolli, plus inquiet d'assurer la sécurité de l'empire que de complaire à son maître tout-puissant, changea le jour même la destination d'Othman, et le nomma à un gouvernement moins important.

L'Arabie entière, vaincue ou pacifiée par Sinan-Pacha, reconnut en 1571 la loi des Turcs. Sinan à la tête de son armée entra à la Mecque, y rétablit la liberté des pèlerinages, et les trois caravanes de Syrie, d'Égypte, d'Yémen, sous la conduite de leurs émirs, y célébrèrent les cérémonies de la Kaaba. Rien ne ralentit plus à Constantinople les préparatifs de Sokolli pour l'expédition contre Chypre. L'ordre rétabli en Arabie, la réconciliation avec les Russes satisfaits de leurs empiétements impunis en Crimée, la paix avec l'empereur d'Allemagne, l'amitié des Polonais, l'alliance de plus en plus intime avec la France, la prospérité du trésor, l'armement de la flotte, l'impatience des troupes longtemps oisives, permettaient enfin au grand vizir de porter tout le poids de sa politique patiente contre les Vénitiens, et de leur arracher le royaume de Chypre. Cette conquête nécessaire à l'empire était de plus, dans l'esprit du grand vizir, une condescendance habile à un vieux caprice de Sélim II.

Pendant que ce prince suspect à son père relégué à Kutaïah ou à Magnésie, languissait dans l'oisiveté, dans la disgrâce et souvent dans la détresse d'argent, sort ordinaire des princes héritiers ou victimes du trône alors en Turquie, i

avait contracté avec un compagnon de sa jeunesse une amitié et une reconnaissance qui devinrent funestes aux chrétiens de Chypre.

Cet homme était un juif portugais nommé alors Joseph Nassy et auparavant don Miguez. C'était un de ces Hébreux jetés par la dispersion de leur nation chez tous les peuples, et à qui la persécution et la crainte des outrages populaires avaient fait adopter une apparence de christianisme qu'ils désavouaient en secret. Le plus grand crime des persécutions n'est pas seulement de faire des proscrits, mais aussi des hypocrites. Joseph Nassy avait le génie insinuant et les grâces habiles que la nécessité de leur situation donne aux hommes qui ne peuvent aspirer à la puissance que par la servilité. Riche déjà par le commerce en quittant le Portugal, il était venu en aventurier hardi chercher à Constantinople à agrandir et à ennoblir sa fortune. Épris jusqu'au délire d'une jeune fille juive dont la beauté et l'opulence ravissaient également ses regards et son ambition, don Miguez n'avait pas hésité à abjurer par amour un christianisme adopté par convenance. Il avait épousé cette fille de sa tribu.

Ses richesses décuplées par ce mariage, les sommes qu'il prêtait avec une politique libéralité

[redacted]

aux grands de la cour, les présents en pierreries qu'il prodiguait au sérail, la possession des vignobles les plus renommés de Chio, de Chypre, de Sicile, dont il faisait servir les produits à corrompre la sensualité peu scrupuleuse alors des courtisans et du jeune héritier de Soliman lui-même adonné à l'ivresse, l'avaient introduit dans la familiarité de Sélim. En homme qui savait braver la disgrâce présente pour assurer la faveur future, il avait suivi le prince à Kutaïah. L'intimité du jeune prince musulman et de l'aventurier juif était telle, qu'on disait dans Constantinople que Sélim n'était pas le fils de Soliman et de Roxelane, mais l'enfant d'une juive sœur de don Miguez, qu'une intrigue de sérail avait substitué dans le harem à un fils mort-né de la favorite. Argent, plaisirs, débauches, goût des vins délicieux de l'Archipel, tout était commun entre les deux amis. Le favori, en excitant la convoitise enthousiaste du prince pou les ducats d'or et pour les outres savoureuses d Chypre, ne cessait pas de lui représenter cette îl opulente comme le paradis des voluptueux. U jour où le vin des coteaux de Limasol avai enivré plus que d'habitude les sens et l'imagination de Sélim, le prince se jetant dans les bra

de son ami, lui jura que s'il montait jamais sur le trône des Ottomans, il lui donnerait en propriété le royaume de Chypre pour reconnaître les délices qu'il devait à sa bourse et à ses dons.

Don Miguez, qui avait vu dans la promesse du sultan futur une sorte d'investiture, fit peindre et suspendre dans sa maison les armoiries de Chypre avec cet exergue : « JOSEPH NASSY, ROI DE CHYPRE. »

A l'avénement de Sélim au trône, Nassy, qui était accouru à Belgrade pour le féliciter, se jeta à ses pieds. Sélim, en le relevant et en l'embrassant, lui donna comme en prélude d'un don plus royal le titre de duc de Naxos et des douze Cyclades. Pour redevance de ces immenses possessions, le sultan n'exigea de son ami qu'un léger tribut de deux mille ducats sur les vins, qui rapportaient au nouveau possesseur des Cyclades cent cinquante mille ducats. L'ancien prince dépossédé de Naxos et d'Andros vint traîner sa dégradation et son indigence à Constantinople.

Mais tant de dignités et tant de richesses ne paraissaient au favori que des degrés pour s'élever à son rêve, le royaume de Chypre. Il ne cessait d'encourager Sélim II à étendre la main sur cette possession de la république. Les ambassadeurs

vénitiens qui connaissaient son crédit, et qui craignaient tout de ses richesses, tremblaient des résolutions du divan. Toute la jeune cour de Sélim, Nassy, Lala-Mustafa, le capitan-pacha et son frère Pialé penchaient pour la déclaration de guerre à Venise. Le grand vizir et le muphti résistaient seuls à cet entraînement du sérail. Ils ne trouvaient ni la cause juste, ni le moment opportun. Venise ne fournissait aucun grief, et ses forces navales à l'ancre dans son port pouvaient couvrir de voiles et de canons les rivages de Chypre.

L'ambitieux Nassy, dont l'opulence pouvait acheter les trahisons et les crimes, corrompit, dit-on, quelques écumeurs de mer, et brûla l'arsenal de Venise par leurs mains. Le 13 septembre une explosion nocturne réveilla les Vénitiens à la lueur de leur arsenal et de leur flotte en feu. Les munitions de la république avaient sauté avec l'arsenal. La darse, couverte la veille de l'armement et de l'équipement de cent cinquante navires, ne voyait plus le lendemain flotter que des cadavres et des débris sur les lagunes.

Ce désastre décida le divan à tout oser. Après une impérieuse sommation inacceptable par une république fière et libre, l'expédition ottomane fit

voile pour le royaume de Chypre. Sélim la confia à ceux qui l'avaient inspirée. Son précepteur, Lala-Pacha, fut nommé sérasker ou général de l'armée de débarquement; le capitan-pacha Pialé commanda la flotte; Iskender, béglerbeg d'Anatolie, Hassan-Pacha, vainqueur de l'Arabie sous Sinan, Behram-Pacha, gouverneur de Caramanie, et tous les généraux vétérans des guerres de Hongrie, commandaient les troupes de terre; trois cent soixante voiles en tout partirent successivement, en mars et en avril, de Constantinople pour aller porter cette expédition à Chypre.

Dix mille hommes débarquèrent en passant sur l'île montueuse de Tine, et l'incendièrent d'une extrémité à l'autre, pour la punir de sa liberté qu'elle avait su conserver contre les prétentions de Joseph Nassy, duc de Naxos. Mais les habitants, réfugiés et invincibles dans la citadelle, ne laissèrent conquérir que leurs maisons, leurs arbres et leurs troupeaux. Leurs âmes libres respirèrent de nouveau la liberté après la courte apparition des Turcs.

La flotte, contournant lentement les caps avancés de l'Anatolie, entre Macri et Rhodes, longea la côte de Caramanie, en embarquant à chaque rade de nouveaux renforts. Ces quatre cents voiles

formant une colonne continue de Rhodes jusqu'à Satalie, jetèrent l'ancre le premier jour d'août 1570 sur la plage d'Amathonte, à l'extrémité méridionale de l'île. Les habitants, du haut des promontoires et des montagnes de l'île, comptèrent avec terreur le nombre de leurs ennemis.

IX

L'île de Chypre, l'ancienne terre de Chétim, des Phéniciens et des Hébreux, l'ancienne Kypros des Grecs, avait mérité par son site, par son climat et par sa fertilité, d'être divinisée dans la fable comme le séjour des dieux et des déesses qui symbolisaient la beauté et l'amour, ces dieux de nos sens. Elle avait emprunté son nom à un des noms de Vénus même, Cypris. Les jardins, les bois sacrés, les temples de cette déesse dont la volupté était le culte couvraient ses promontoires. Amathonte et Paphos étaient les plus fameux. Leur poussière encore aujourd'hui n'est formée que des débris de sanctuaires, de bains, de fontaines, de statues mutilées de cet Olympe féminin. L'homme qui adore presque par toute la terre ce qu'il redoute, adore aussi ce qui le charme dans son court passage ici-bas et ce qui lui fait rêver les félicités

d'un autre monde. C'est la nature qui avait consacré l'île de Chypre à la sensualité et au bonheur. Cette terre était et elle est encore l'Éden des mers. Les vagues, la terre, le soleil et l'air semblent l'avoir fait surgir comme Aphrodite d'une amoureuse harmonie entre les éléments.

Semblable à un berceau flottant que les vents d'Égypte ont mollement poussé de vague en vague de leur souffle tiède jusqu'au fond oriental du grand lac de la Méditerranée, l'île abritée du nord par la chaîne dentelée du Taurus, et du simoun du désert par les cimes du mont Liban, s'étend sur un espace de près de sept cent milles de circonférence entre la Syrie et la Caramanie. L'ombre alternative de ces hautes montagnes semble se prolonger le soir et le matin jusqu'à ses rives, et peindre d'un azur plus foncé les lames de la mer abritée qui la caressent de leur écume.

Du côté qui regarde la Syrie, l'île prolonge, en s'abaissant au niveau des vagues, son promontoire de Dénarétum, comme si elle voulait s'insinuer dans le golfe profond d'Alexandrette, dans les embouchures de l'Oronte, et tendre un pont aux caravanes d'Alep et de Damas. Du côté qui fait face à la Cilicie, l'île plus relevée de bords se rapproche par le promontoire d'Epiphania du golfe

de Satalie, ce lac salé de la Caramanie, encaissé dans les forêts du Taurus. Le cap Crommyon, renflement du noyau de l'île entre ces deux promontoires, semble vouloir rivaliser avec les aspérités des caps du Taurus qu'il regarde. Ce cap n'est séparé du continent d'Anatolie que par un canal de mer que les voiles de pêcheurs traversent en une nuit d'été.

Le cap Crommyon se rattache, par des pentes douces mais continues, au bloc fondamental et central de l'île, l'Olympe de Chypre, le moins élevé mais le plus serein des quatre Olympes de cette terre où l'antiquité semble avoir hésité à placer le séjour de ses dieux. Le poëte Euripide fait des vallées boisées et murmurantes de l'Olympe de Chypre la patrie de Vénus Aphrodite et la demeure des Muses, ces Vénus intellectuelles qui inspirent aux hommes, pour la beauté morale, l'amour que la Vénus corporelle inspire aux sens.

A droite et à gauche de ce mont Olympe deux chaînes de montagnes, moins élevées, courant et déclinant jusqu'aux extrémités des terres, présentent comme un sillon leurs pentes à deux soleils opposés. C'est ce renflement du muscle dorsal de Chypre qui a fait sans doute comparer, par les anciens géographes, l'île à une toison de mouton

ınte sur la mer, à un bouclier convexe sur
el rejaillissent les rayons du jour; enfin au
d'un dauphin nageant et ruisselant sur les
. A la place où les Muses, Jupiter, Adonis,
ré de Vénus, Apollon, Vénus elle-même
ent leurs noms, leurs temples, leurs cultes,
s pèlerinages, la théogonie chrétienne avait
tituė les noms, les autels, les pèlerinages des
res, des saints, des martyrs.

ıypre, sous son éternel printemps, avait un
t une population correspondant à son site, à
climat et à son étendue. Le froment, la vigne,
ıûrier qui nourrit l'insecte fileur de la soie,
rier d'où suinte le beurre végétal de l'Orient;
ruches d'abeilles donnant un miel aussi
mmé que celui de l'Hymète; le platane, le
ès, le myrthe, dont la fleur allanguit les
, l'opium qui les enivre, toutes les plantes
les nourrissent, tous les fruits qui les dés-
ent : le melon, la pêche, la grenade,
nge, le limon, les pommes, les poires de
ie, les dattes de Syrie, les figues de Salamine
ipliaient sur ses collines ou au bord de ses
seaux. Le navigateur, en approchant de Chypre,
ı contemplant les rochers de ses bords verdis
les plantes qui les tapissent en trempant leurs

filaments dans l'eau salée, croit voir une corbeille trop pleine débordant de fruits et de feuilles.

Les animaux eux-mêmes semblent participer de l'opulence et de la sérénité de sa terre. Ses bœufs étaient choisis à leur taille, à leurs cornes et à leur blancheur pour les sacrifices; ses colombes innombrables, aux ailes bleuâtres, comme si elles s'étaient trempées dans la mer, consacrées jadis à Vénus, couvrent encore de leurs nuées et attendrissent de leurs roucoulements, les bois et les fontaines de l'île.

La richesse industrielle égalait la richesse végétale. Ses rochers recèlent des pierres précieuses telles que le jaspe, l'amiante, le cristal de roche l'opale. Des mines de cuivre, métal consacré sans doute, à cause de son origine, à Vénus, reine de Chypre, y étaient exploitées de toute antiquité Des marais salants, sur lesquels la mer en se retirant laisse une cristallisation blanche semblable à une neige, fournissaient l'île et les continents voisins du sel de Chypre.

X

Son histoire était, comme celle des pays trop enviés par les conquérants et trop amollis par une civilisation précoce, l'Égypte, la Grèce, la Syrie

l'Italie, pleine de vicissitudes et de catastrophes. Neuf tyrans servis par une armée de délateurs se la partageaient dans ses premiers temps historiques. Des femmes esclaves, qui jouaient des instruments et qu'on appelait les *flatteuses*, étaient chargées d'enivrer leurs sens et de leur inspirer des langueurs produites par la musique efféminée répandue dans l'air. Les Égyptiens l'avaient conquise sur les Phéniciens, les Perses sur les Égyptiens, les Grecs sur les Perses; elle avait ensuite appartenu à Alexandre, puis aux Romains représentés par Caton; dévastée par les Juifs sous Trajan, elle était tombée, à la fin du VIIe siècle de de notre ère, au pouvoir des Arabes ; Baudouin, roi croisé de Jérusalem, et Richard, roi d'Angleterre, l'avaient enlevée aux Arabes; Richard l'avait donnée en gage aux templiers, moines spoliateurs et tyrans qui ravageaient et asservissaient les peuples au nom du Christ né pour les affranchir, puis il l'avait abandonnée à Guy de Lusignan, en échange de la couronne de Jérusalem; plus tard les Génois, marchands qui achetaient et vendaient des royaumes, l'avaient trafiquée avec les successeurs de Guy. Les mameluks d'Égypte l'avaient annexée à leur possession précaire; les Vénitiens s'y étaient insinués sous l'ombre du commerce.

Une Vénitienne de leur sang, Catherine Cornara, avait été épousée par le dernier souverain nominal de l'île, héritier des croisés. Les agents de la république de Venise, ayant empoisonné ce roi et le fils qu'il avait eu de Cathe rine Cornara, cette veuve avait été déclarée fill de la république; à ce titre, elle avait, à son tour donné son royaume à Venise, sa mère. Pou prix de cette munificence libre ou contrainte, l sénat de Venise avait décerné un magnifique tom beau à Catherine Cornara dans l'église de Sa Salvator, et proclamé cette veuve patronne de l république.

L'île, quoique bouleversée et dépeuplée pa tant de révolutions intérieures et par tant d vicissitudes de conquêtes, avait repris sous le lois, sous la protection et sous le commerce ma ritime de la république, une prospérité agricol et industrielle qui l'avait rendue la première co lonie de l'Occident sur les frontières de l'Asie Elle était aux Vénitiens ce que Cuba ou Manill sont aujourd'hui aux Espagnols, une patrie plu riche et plus heureuse hors de la patrie. La ré publique y entretenait des armées et des flottes Sa capitale, Nicosie, au cœur de l'île, ses capi tales navales, Famagouste et Larnaca, ses port

fortifiés avec tout l'art des ingénieurs européens et avec toute la prodigalité de la plus riche république militaire de l'Occident étaient des boulevards comparables à ceux de Rhodes, de Malte et de Belgrade, si longtemps inexpugnables aux Ottomans.

Dandolo, sous le titre de provéditeur, gouvernait inhabilement l'île de Chypre. Hector Baglioni, noble vénitien, était général des troupes, Bragadino défendait Famagouste; le nombre de leurs troupes qui ne dépassaient pas sept mille soldats vénitiens, leur commandait de se couvrir de leurs murailles et de leurs vaisseaux.

XI

Le sérasker, dont les quatre cents vaisseaux ne portaient pas moins de cent mille combattants, débarqua sans obstacle cette multitude et ses canons sur la plage nue de Limasol, à la pointe de l'île qui regarde la mer de Rhodes. Le capitan-pacha Pialé, reprenant aussitôt la mer, louvoya pendant toute la saison d'eté entre Rhodes, Chypre et Satalie, en vue des trois terres, pour combattre toute escadre vénitienne qui cinglerait de l'Adriatique vers la colonie bloquée.

Lala-Mustafa était novice dans la conduite d'une armée. Pialé l'engageait à attaquer Famagouste avant Nicosie, pour ne pas laisser une ville et une armée ennemie entre la mer et lui pendant qu'il assiégerait la capitale. Le sérasker, fier de son nombre, dédaigna cette prudence et marcha avec ses cent mille hommes sur la capitale. L'île entière, submergée par ce déluge de Turcs indisciplinés, sous un général barbare, reflua dans Nicosie, dans les gorges et sur les plateaux inaccessibles de l'Olympe.

Nicosie, site mal choisi pour être la capitale d'un royaume maritime, était assise sur une colline au centre de l'île.

Son étendue, disproportionnée à sa population, la rendait vulnérable sur une circonférence de trois mille pas. C'était une ville sainte plutô qu'une ville forte. Trois cent soixante églises o monastères, aussi nombreux que les jours de l'an née, attestaient la superstition plus que la pru dence des rois de Jérusalem et des moines grec maîtres alors de l'Orient. Les Vénitiens, plus pré voyants, avaient détruit quatre-vingts de ce églises et de ces couvents pour construire des bas tions avec leurs débris.

Une population de cent mille âmes et di

mille soldats vénitiens, cypriotes, italiens, albanais, à la solde de Venise, étaient enfermés dans cette capitale. Ils virent avec épouvante, mais sans faiblesse, Lala-Mustafa, parvenu au pied des collines, distribuer ses tentes, ses batteries et ses cent mille soldats autour de leurs murs.

Six semaines de siége et cinq assauts repoussés avaient relevé leurs espérances; ils regardaient chaque matin du haut des clochers si les voiles promises par la république n'apparaissaient pas à l'horizon de Rhodes ou de Candie. Ils ne virent que les quatre cents voiles du capitan-pacha se rapprocher de la plage de Limasol et débarquer un renfort de vingt mille Turcs pour grossir les troupes du sérasker.

L'arrivée de ces vingt mille hommes au camp de Mustafa fut le signal d'un nouvel assaut général. C'était le 9 septembre 1570. L'assaut n'attendit pas l'aube du jour. Avant le crépuscule, trente mille janissaires avaient emporté, à force d'hommes, les principaux bastions de la ville. Les défenseurs blessés ou précipités des créneaux s'étaient repliés dans les rues barricadées au cœur de la ville. Leurs plus braves officiers étaient morts sous le sabre ou sous les boulets des Turcs. Le provéditeur Dandolo, l'archevê-

que, son clergé, et les principaux magistrats, s'étaient réfugiés dans le palais du gouvernement dont les murailles chancelaient sous les boulets rapprochés des vainqueurs. Les premiers parlementaires cypriotes qui s'étaient avancés en suppliants vers les brèches, pour demander capitulation ou merci, étaient tombés foudroyés sans autre réponse que la mitraille et la mort. Le perfide Dervisch-Pacha avait passé sur leurs corps à la tête d'une colonne de six mille janissaires et de six canons qui enfonçaient les portes du palais. Il s'était saisi d'un moine italien et l'avait chargé d'aller offrir aux assiégés du château la vie et l'honneur, au prix du silence de leur artillerie. Le moine ressortit avec la capitulation signée dans les mains. Dervisch-Pacha et ses soldats, s'élançant par la porte ouverte au moine, et déchirant la capitulation, massacrèrent les Vénitiens; le provéditeur Dandolo lui-même tomba sous le sabre de Dervisch-Pacha. Son sang du moins lava sa honte.

Les femmes, réfugiées sur les terrasses du palais, combattirent jusqu'à la mort, au milieu de la fumée et des flammes qui commençaient à allumer leurs vêtements. Les mères, avant de se précipiter du haut des créneaux, poignardaient

leurs filles pour sauver du moins la liberté et la chasteté de ces vierges, de la servitude et des souillures des soldats. L'une d'elles égorgea jusqu'à son fils, enfant d'une merveilleuse beauté. « Non, » s'écria-t-elle en lui plongeant le couteau dans la poitrine, « tu n'assouviras pas comme es- « clave les brutalités de nos bourreaux. » Elle se frappa ensuite elle-même sur le corps de l'enfant.

Vingt mille cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants précipités des fenêtres et des terrasses des maisons forcées ou incendiées ensanglantèrent en quelques heures les rues de Nicosie. Les vaisseaux des Turcs, qui étaient à l'ancre dans la rade pour recueillir les dépouilles, s'enfoncèrent sous le poids des esclaves, des meubles, des trésors entassés par les vainqueurs sur leurs bâtiments. On évalue à des millions de ducats les richesses en or accumulées par les Vénitiens dans les églises et dans les palais de Nicosie.

L'héroïsme d'une femme grecque, embarquée sur le vaisseau amiral pour être conduite en esclavage à Constantinople, trompa l'avidité du vainqueur. Au moment où les bâtiments de l'escadre, surchargés et entassés les uns contre les autres dans la rade étroite, levaient leurs ancres lorsque les flammes de la ville en feu éclai-

[redacted]

raient pour la dernière fois les rivages de sa patrie à ses yeux, cette femme s'élançant, une torche à la main, sur le pont, alluma les voiles déjà ouvertes du navire, pour périr au moins en vengeant sa religion et sa race. La flamme, attisée par le vent de terre et redoublée par l'explosion des canons et des poudres, courut comme la foudre d'un navire à l'autre, forçant les matelots à se précipiter des ponts dans la mer pour échapper à cet inextinguible foyer. Le vaisseau du grand vizir et trois autres vaisseaux de guerre volèrent en lambeaux de feu sur la rade sous l'explosion de leurs magasins à poudre ; le reste brûla et sombra lentement dans la nuit, entraînant dans la mer les femmes et les filles nobles de l'île enchaînées sous leurs ponts.

Le trésor de la république embarqué sur ces vaisseaux, en sequins de Venise, fut englouti tout entier avec ces cadavres sous les vagues. Les plongeurs turcs s'efforcèrent en vain de le suivre de l'œil dans les profondeurs de la mer. Les vagues de la mer de Chypre roulent depuis cette nuit tragique sur les carcasses ensablées des navires qui recèlent le prix de tant de crimes perdus. On connaît la place ; on voit de temps en temps remonter à la surface de la rade que

ques indices de ce grand naufrage détachés par les tempêtes des quilles des vaisseaux; mais on n'a pas pu sonder jusqu'ici leurs flancs pour leur arracher ces richesses.

De nos jours des aventuriers anglais, sur la renommée de ces trésors, ont offert aux Turcs de les partager avec eux, à la condition de les retirer à leurs frais du lit des vagues; mais la mer semble se refuser à rendre aux hommes le prix de tant de forfaits et de tant de sang.

XII

Lala-Mustafa, enivré de son triomphe, envoya devant lui la tête coupée du provéditeur Dandolo à Bragadino, commandant de Famagouste, seconde capitale de l'île, pour le sommer, par la terreur, d'ouvrir la ville.

Bragadino portait dans son cœur le courage désespéré de tout un peuple, et dans son intrépidité le salut de Chypre, si le sénat de Venise avait dignement secondé son général. Les cent vingt mille soldats de Mustafa et les innombrables voiles de Pialé ne firent qu'exalter son héroïsme au niveau de ses périls. L'automne et l'hiver tout entiers virent les inutiles assauts de

Mustafa échouer contre les remparts pulvérisés, mais toujours relevés, de Famagouste.

Chypre, confiante dans son héros, entendit plusieurs fois du côté de Rhodes les canons des flottes de Venise qui cherchaient à se faire jour à travers les flottes du capitan-pacha. Deux mille défenseurs envoyés de la Dalmatie, et quinze cents hommes partis de Candie, parvinrent à forcer la rade de Famagouste et à introduire des renforts, des vivres et des munitions dans la ville.

Sélim impatient, le grand vizir irrité, gourmandaient la lenteur du siége. Lala-Mustafa, humilié, leur envoyait les têtes des généraux et des amiraux sur lesquels il rejetait sa honte. Quarante mille nouveaux mineurs et soldats passèrent au printemps de la côte de Caramanie à la côte de Chypre. Les rochers de Famagouste, percés par cent mille bras, ouvrirent aux Turcs des tranchées si larges et si profondes que des cavaliers pouvaient passer sous leurs voûtes. Des batteries de quatre-vingts pièces de canon, dont le calibre égalait ceux qui avaient foudroyé Constantinople et Rhodes, vomissaient nuit et jour des blocs de granit contre les remparts.

Bragadino, résolu de s'ensevelir sous les décombres, fit sortir de la ville tous les habitants qui af

famaient inutilement la garnison. Ce peuple exté nué d'inanition parut un matin en suppliant devant les Turcs; les généraux ottomans, attendris par tant de misères, les laissèrent se répandre, pour chercher leur nourriture, dans les villages grecs de l'île. Bragadino, libre de ses résolutions, vit impunément les mines des Turcs éclater une à une sous ses bastions. Chaque brèche ouverte ainsi dans ses murs devint le tombeau des assaillants; des canons fondus sous ses yeux remplaçaient les pierres; l'enceinte étroite de Famagouste ne présentait partout que des bouches de feu. Le chef avait communiqué à ses dix mille soldats une seule âme. Les signaux lointains des galères de Venise, qu'ils apercevaient de temps en temps sur la mer de Candie, leur promettaient une prochaine délivrance; mais cette espérance s'évanouissait avec les jours. Les murailles étaient écroulées jusqu'aux fondations dans les fossés; les Vénitiens, resserrés dans une seconde enceinte construite en terre, attendaient que de nouvelles mines souterraines, dont ils entendaient le travail sous leurs pieds, les engloutissent dans un sépulcre de feu. Ils n'avaient plus de poudre que pour trois jours. Ils ne rendraient plus aux Ottomans qu'un tertre de poussière détrempé de sang.

Les Ottomans paraissaient compâtir eux-mêmes à tant d'héroïsme inutile. Des négociations s'ouvrirent sur la brèche; le kiaya du sérasker et celui des janissaires entrèrent sous un drapeau blanc dans la place, et y demeurèrent en otages de la sûreté des parlementaires vénitiens. Deux nobles de Venise se rendirent sous ces auspices à la tente de Lala-Mustafa; ils y furent accueillis avec les honneurs dus à leur courage. Le sérasker les fit asseoir sur son divan; le capitan-pacha les invita à un festin de paix. Une capitulation signée assura à Bragadino et à ses troupes leur vie, leurs armes, leurs propriétés, celles des habitants qui voudraient rester dans l'île soumis à la domination du sultan; des vaisseaux pour transporter les autres à Candie.

Trois jours suffirent pour évacuer Famagouste et embarquer les troupes vénitiennes sur les vaisseaux, à l'exception des officiers supérieurs qui présidaient à terre à la remise des postes et à l'embarquement des soldats. Le troisième jour au soir Bragadino se rendit aux tentes du sérasker pour prendre congé du pacha et lui remettre les clefs de la ville déserte. Le général était accompagné de Louis Martinengo, ingénieur consommé, qui avait présidé sous lui à la défense, de Baglioni, de Qui-

rini, nobles vénitiens, et de quarante soldats d'élite, son escorte d'honneur. Monté sur le dernier cheval resté vivant de son armée, vêtu de la robe de pourpre du sénat de Venise, et faisant porter sur sa tête, par un maure, le parasol rouge, insigne de l'autorité suprême d'un gouverneur de place, Bragadino s'avançait avec confiance vers les tentes, objet du respect des vainqueurs. La réception de Lala-Mustafa fut digne et l'entretien amical ; mais cette dissimulation couvrait la vengeance. Lala-Mustafa ne pardonnait pas au héros d'avoir retardé de quinze mois son triomphe, et compromis à Constantinople son crédit et peut-être sa tête. Il voulait offrir à Sélim une excuse de sang.

Quelques historiens de la catastrophe de Chypre donnent pour motif de la perfidie de Lala-Mustafa, l'infâme passion qui venait de naître dans son âme à l'aspect du jeune Antonio Quirini, bel adolescent d'une figure féminine, qui accompagnait Bragadino dans cette audience. La brutalité de quelques Ottomans corrompus, depuis la conquête de Constantinople, par les vices dénaturés des Grecs, ne justifie que trop cette odieuse supposition. L'exigence inattendue et obstinée du sérasker la motive.

« Quelle garantie me donneras-tu, » dit-il

à Bragadino prêt à se retirer, « que les vaisseaux « ottomans que je te prête pour porter à Candie « toi et tes soldats ne seront pas retenus par la « république? — La capitulation, » répond Bragadino étonné, « n'en mentionne aucune que « ma parole. — Eh bien! répliqua le sérasker, « j'exige que tu me livres en otage ce jeune « homme qu'il me plaît de garder, et qui me « répondra sur sa tête de votre fidélité. »

Bragadino rougit et s'indigna d'une lâcheté proposée si odieusement à un homme qui préférait avec tant de gloire depuis deux ans l'honneur à la vie. La conférence s'envenima en récriminations et en injures. Lala-Mustafa reprocha avec raison aux Vénitiens de Famagouste d'avoir immolé l'année précédente, en pleine paix, cinquante pèlerins musulmans, jetés par la tempête dans leur île et sacrifiés par les chrétiens. Ce souvenir trop réel et trop sanglant sembla commander à sa fureur d'atroces représailles; il fit signe aux bourreaux de trancher la tête à Antonio Quirini, cause innocente de l'altercation, à Martinengo et à Baglioni. Leurs têtes roulèrent à l'instant sur le tapis.

Les crimes de Bragadino voulaient de plus lents supplices. Mustafa lui fit couper le nez et les

oreilles, et ordonna qu'on le conduisît ainsi mutilé sur le vaisseau amiral de Rhodes. Là, par un raffinement de supplice motivé, disent les historiens ottomans, par un supplice de même nature infligé à des prisonniers turcs sous le gouvernement de Bragadino, il fut hissé aux vergues, plongé de cette potence dans la mer, rehissé et replongé encore par une dérision qui prolongeait pour lui le sentiment de l'agonie.

Ramené au rivage six jours après, on attacha sur ses épaules un joug chargé de deux paniers pleins de pierres qu'on lui fit porter sur les bastions de la ville, afin qu'il relevât ainsi au profit des Turcs ces bastions qu'il avait défendus contre eux. Chaque fois qu'il passait devant le sérasker présent à son ignominie, Bragadino était forcé de se prosterner devant son bourreau; enfin conduit sur la place devant la porte de son propre palais, l'infortuné général de Venise fut attaché au poteau sur lequel on fustigeait les esclaves et écorché tout vivant. « Où « donc est ton Christ? » lui disaient en le raillant les bourreaux, « pourquoi ne l'appelles-tu pas « à ton secours? » L'impassible martyr ne détourna pas sa pensée de Dieu pour leur répondre, mais il continua à réciter à haute voix le psaume

Ayez pitié de moi, Seigneur! et quand il fut arrivé au verset où le psalmiste remet son âme à Dieu, il expira.

Ce supplice de huit jours n'assouvit pas encore la férocité de Mustafa. Il fit écarteler le corps de Bragadino, et exposer un de ses quatre membres sur chacun des quatre bastions de Famagouste. La peau de son buste bourrée de foin et attachée par mépris sur le dos d'une vache fut promenée dans la ville et dans le camp, puis re-pendue à la vergue d'une galère, puis emballée dans une caisse de cyprès avec les têtes de Bragadino lui-même, de Martinengo, de Baglioni et de Quirini, et envoyée en présent à Sélim par son indigne précepteur. Le mannequin recouvert de la peau du champion de Chypre exposé à Constantinople dans le bagne des esclaves chrétiens, fut dérobé aux gardiens par la piété des esclaves vénitiens et restitué, avec ses ossements, au sénat de sa patrie où les restes du héros reposent dans une urne de marbre sous les voûtes du Panthéon vénitien de Saint-Jean et Saint-Paul.

Les crimes contre la loyauté, contre l'humanité, contre la nature du féroce précepteur du sultan se perdirent dans le bruit de tous les crimes d'État et de tous les crimes de religion qui

nsternaient dans ce siècle sanguinaire l'Europe l'Asie; c'était le siècle où Ivan le Terrible mar-risait ses sujets en Russie dans des raffinements torture qui défiaient l'imagination de Néron; Charles IX en France ordonnait pieusement Saint-Barthélemy; où les vainqueurs de la rteresse de Wittenstein vaillamment défendue, nbrochaient le commandant, prisonnier de ierre, avec le fer d'une lance, et le rôtissaient petit feu aux applaudissements de l'armée; où s Espagnols instituaient dans l'inquisition un ibunal de feu pour épurer la foi. Le choc des ces, des religions, des schismes, des armes ait assourdi le cœur de l'humanité, et ne lais-it à l'histoire pour justice que l'universelle écration de ces forfaits.

XIII

Lala-Mustafa, ce Torquémada de Chypre, ne issa vivre de tous les héroïques défenseurs de imagouste que Henri Martinengo, neveu de llustre ingénieur de ce nom. On le mutila au u de le tuer, et il fut condamné à servir mme esclave et comme eunuque dans le palais grand vizir.

Ainsi tomba sous la domination ottomane ce délicieux royaume de Chypre que la nature et les conquérants semblaient se disputer depuis tant de siècles; l'une pour en faire le jardin de l'Orient, les autres pour en faire le sépulcre de sa florissante population. Les Ottomans ne tirèrent de cette conquête que de l'orgueil pour leurs armes et de la haine pour leur cruauté. Cette île, sous leur administration inhabile, ne se releva jamais de ce désastre. Les Vénitiens perdirent en elle la plus prospère de leurs colonies; les Turcs n'y gagnèrent qu'une terre stérilisée et une population tarie par la guerre; ruine pour tout le monde, dont la solitude seule hérita.

Cette conquête avait coûté cinquante mille hommes aux vainqueurs, cinq cent mille aux vaincus. Ce royaume dont les Romains avaient fait hommage aux reines d'Égypte Arsinoé et Cléopâtre, devint une ferme des grands vizirs; ses revenus furent affectés plus tard à la maison des sultanes Validé, mères des souverains régnants. Un empire devint l'apanage d'une esclave privilégiée du sérail.

XIV.

ı chute de Chypre et le martyre de ses défen-
s retentirent en Europe. La barbarie de Lala-
ıafa ralluma la haine nationale et religieuse
re les musulmans ; le pape, chef national de
hrétienté, fomenta de tous ses efforts une
› des marines italienne, espagnole, française,
› venger la honte et le sang de Chypre. Le
ıd vizir Sokolli la pressentit et la prévint. Il
plus inquiet qu'heureux de l'ascendant que
œdition de Chypre avait rendu dans le sérail
ala-Mustafa son ennemi secret. Il avait es-
į dans ses revers plus que dans son triomphe.
'efforça de rendre Lala-Mustafa moins grand
ıoins nécessaire, en réconciliant promptement
ıpire avec la république de Venise.

a France lui parut la puissance la plus in-
ssée à dissoudre une coalition chrétienne
ne pouvait politiquement profiter qu'à la
son d'Autriche. Il chargea l'ambassadeur de
ıce d'aller à Paris proposer au roi d'être l'ar-
e de la paix entre les Vénitiens et les Otto-
ıs. Cet ambassadeur fut invité par Sokolli à
ser par Venise pour faire indirectement au

sénat, en passant, les premières insinuations de paix à la république sous la médiation de sa cour.

Le sénat de Venise redoutait plus l'ascendant d'une coalition navale de l'Occident dans la Méditerranée, qu'il ne détestait les Turcs. Il se hâta d'envoyer un ambassadeur confidentiel à Constantinople pour préluder aux négociations. Cet envoyé, Jacques Ragazzoni, conférait secrètement avec le grand vizir à Constantinople, pendant que le légat du pape, Colonna, conférait à Venise avec le sénat pour faire entrer la république dans la coalition contre les Turcs.

La France et le grand vizir n'eurent pas le temps de prévenir les efforts du pape, de l'Espagne et de l'Autriche à Venise. Le cri populaire contre la dévastation de Chypre l'emporta sur la politique ombrageuse du sénat; la ligue catholique fut signée à la fin de 1571 entre l'Espagne, le pape et Venise, pour abaisser la puissance ottomane dans le Levant. L'armement général fut fixé à cent vaisseaux, à deux cents galères, à cinquante mille hommes de débarquement, à cinq mille hommes de cavalerie. Le roi d'Espagne, comme le plus puissant et le plus zélé, se chargeait de la moitié des frais de la guerre; Venise d'un

tiers; le pape d'un sixième; le généralissime devait être nommé par l'Espagne. Messine, en Sicile, était le port de la coalition et le point de départ des confédérés. Une messe solennelle célébrée avec toute la pompe militaire et religieuse de l'époque scella la confédération.

L'ambassadeur de France, qui repassait par Venise, en retournant à Constantinople, essaya vainement de détourner Venise d'une alliance avec des puissances qui avaient moins pour mobile le désir de venger la république, que de la dominer dans ses propres mers. Les politiques comprirent l'ambassadeur, mais le peuple n'écouta que les prédicateurs de la croisade. Pour la treizième fois depuis l'apparition des Turcs en Europe, l'antipathie religieuse souleva contre eux l'Occident.

Le Godefroy de Bouillon de cette dernière croisade semblait avoir été formé par la nature, par la politique et par la gloire pour donner de haut l'âme, le génie et le bras à cette coalition. C'est le dernier des chevaliers de l'Occident qui, par la naissance, les aventures et l'héroïsme, ressemble aux héros de la fable, du roman ou de la poésie. Ce généralissime de la croisade navale était don Juan d'Autriche.

Il y avait un voile transparent sur son origine, que l'histoire vient à peine de soulever aujourd'hui.

XV

Charles-Quint n'avait pas seulement le génie, il avait le cœur d'un grand homme, c'est-à-dire affamé de gloire et altéré d'amour. Six ans après avoir perdu sa femme qu'il avait aimée fidèlement dans sa vie, et qu'il idolâtrait jusque dans sa mémoire, il fut saisi d'une de ces mélancolies que laisse dans les cœurs vides l'absence éternelle de ceux qu'on aima, vides qui ne peuvent être comblés que par la religion et par l'amour, ces deux infinis de l'âme; ce fut plus tard un de ces accès de mélancolie qui lui fit sentir le vide même dans la possession de la monarchie universelle, et qui le fit renoncer au trône pour se nourrir de tristesse pieuse dans le monastère de Saint-Just.

Pendant qu'il résidait en 1545 à Ratisbonne, et qu'il gouvernait de là tant de royaumes depuis Tunis jusqu'aux confins de la Hongrie et jusqu'aux embouchures de l'Escaut, il aima d'un amour mystérieux et chevaleresque Barbe de Blomberg, jeune Allemande de noble race, dont la

beauté pure et l'âme tendre lui rappelaient la compagne de ses premières années. Ce fut plutôt la tristesse que la passion, qui fit naître et qui nourrit d'abord l'amour entre ces deux cœurs. Barbe de Blomberg avait une de ces voix qui remuent jusqu'aux larmes les souvenirs muets dans le tombeau du cœur. Charles, qui avait eu l'occasion de l'entendre dans les fêtes de Ratisbonne, s'était senti enlevé à ses langueurs par une émotion plus forte que ses langueurs. Barbe de Blomberg fut appelée honorablement à sa cour et admise à la familiarité du roi pour distraire (disent les Mémoires du temps) la mélancolie du prince par son chant.

Don Juan était né le 24 février 1546 de ces amours. L'ombre la plus épaisse avait caché cette naissance. Charles-Quint avait trop de scrupules pour sa renommée, et surtout pour la renommée de son amante, et l'aimait trop pour la déshonorer de son amour. L'enfant dérobé par une confidente à la mère, nourri en Allemagne sous un nom d'emprunt, puis transporté en Espagne par sa nourrice, fut élevé jusqu'à son adolescence loin des yeux, mais près du cœur de Charles-Quint.

Quand ce prince, par une de ces lassitudes qui

saisissent quelquefois les plus heureux des hommes sous le poids même de leur bonheur, résolut d'abdiquer l'empire pour aspirer uniquement au royaume céleste, et s'enferma dans la solitude de Saint-Just en 1556, l'enfant était auprès de l'écuyer Quexada auquel Charles V avait avoué qu'il était son père. Quexada avait été chargé d'élever et de former le jeune don Juan avec tous les soins que comportait le sang qui coulait dans ses veines, mais sans laisser jamais entrevoir à son élève qu'il était le fils du maître de l'Europe.

Le fidèle serviteur avait confié d'abord l'enfant mystérieux à un pauvre joueur de viole du village de Léganès près de Madrid. Il s'était fortifié le corps dans la vie sobre et laborieuse des paysans de Castille, et le curé du village lui avait donné les enseignements communs à tous les autres enfants du pays. Quand don Juan eut atteint sa neuvième année, Quexada vint le reprendre à Léganès et le présenta à sa femme, Madeleine d'Ulloa, en lui disant pour toute explication de cet hôte introduit dans la maison : « Voici un page que je « vous amène; il est le fils d'un ami illustre dont « j'ai juré de ne pas révéler le nom. »

L'épouse de Quexada, qui n'avait pas d'enfants et qui fut séduite par les grâces naïves du pré-

ı page, crut qu'il était le fruit d'une faute de
:sse de son mari avant son mariage, et s'y
ha d'autant plus qu'elle n'espérait plus elle-
e avoir un héritier de son nom. Elle se fit
er par l'enfant le nom le plus tendre après
m de mère, celui de tante, et Quexada ap-
don Juan son neveu. Un hasard révéla ce-
ant à demi la vérité à l'épouse du chevalier.
ndant les loisirs que la guerre et la cour lais-
t rarement à Quexada, l'écuyer de Charles-
t revenait habiter Villa-Garcias. Réveillé une
par les flammes d'un incendie qui dévorait
aison, il se précipita pour sauver l'enfant
rmi, avant même de voler à la chambre de sa
ıe. Madeleine d'Ulloa comprit à cette prédi-
ɔn du devoir sur la nature, que don Juan était
épôt sacré dont son mari devait compte à
ɔereur. Quexada, sans rien avouer, laissa
ir les suppositions.

, résidence de Charles-Quint au monastère de
t-Just acheva de déchirer le voile pour Made-
d'Ulloa. Ce prince avait gardé auprès de lui
ques-uns de ses anciens serviteurs ; Quexada
le plus cher et le plus familier. Les règles
ouvent interdisant l'accès de Saint-Just aux
ıes, Quexada avait établi sa femme et son

page au village voisin de Cuacos. L'empereur se donna ainsi la joie de contempler, sans en être connu comme père, le page de Madeleine d'Ulloa. Il recevait fréquemment dans le monastère la femme de son écuyer accompagnée de l'enfant. Bien qu'il ne voulût pas encore révéler au page sa naissance, les regards dont il caressait son visage, et le charme qu'il éprouvait à contempler ses jeux révélaient à demi aux serviteurs et aux moines que cet enfant était quelque chose de plus qu'une diversion au désœuvrement du grand solitaire. Don Juan se perfectionnait sous ses yeux dans tous les exercices de l'esprit, des armes, de l'équitation qui formaient alors le page ou le chevalier accompli. L'histoire offre peu de scènes plus majestueuses et plus intimes à la fois, que celle de ce maître dégoûté du monde assis à la fenêtre de sa cellule dans un couvent de moines entre son fidèle écuyer et la mère adoptive de son enfant, regardant son fils, image d'une mère trop aimée, jouer ou lutter dans le jardin du monastère, brûlant de le serrer sur son cœur et n'osant lui dire son nom ni son rang, de peur d'offenser Dieu et de scandaliser la monarchie.

XVI

Après que Charles-Quint, comme pour mieux se déraciner lui-même de l'empire et de la terre, eut fait célébrer devant lui et devant son fils ses propres obsèques, il mourut, et l'enfant assista avec Quexada aux véritables funérailles. Il pleura l'empereur, sans être encore certain qu'il pleurait son père. Quexada ferma les yeux de son maître après sa mort. Il ramena sa femme et son page dans sa maison de Villa-Garcias, ne révélant son secret qu'à Philippe II, fils et héritier légitime du royaume d'Espagne.

« On discute beaucoup, » écrivait-il au nouvel empereur, « sur le véritable père de don « Juan ; mais j'ai toujours nié et je garderai tou-« jours le silence. Votre Majesté peut être assurée « que le secret est en sûreté, quoique je donne à « l'enfant une éducation conforme à son auguste « origine. » L'âme héroïque de Quexada passa tout entière dans son élève.

Quand Philippe II revint en Espagne en 1559, il fit prévenir Quexada de se trouver sur son chemin avec son page près du monastère de la Spina. Quexada, en arrachant l'enfant à sa femme, lui

... complaisance visible le jeun
ovale, le front élevé, le nez aq
relevée, la physionomie pensive
fois du jeune homme retraçaie
Philippe II le portrait rajeuni d
Il n'avait pas encore le cœur end
tisme du trône qui tua don Carl
mouillèrent de larmes, il embras
nomma tout bas son père; puis r
val et se rapprochant de sa suite q
pendant cette entrevue : « La ch
« née, » dit-il en regardant encor
« n'ai jamais fait de plus belle re

Don Juan suivit de ce jour-là
acheva son éducation sous les m
vaient le fils du roi, don Carlos.
nom significatif de don Juan d'A

des, général de l'infanterie espagnole, l'accompagna pour lui enseigner la guerre. Don Juan et Quexada allèrent, avant la campagne, à Villa-Garcia saluer, l'un sa mère adoptive, l'autre son épouse bien-aimée. Elle les recommanda l'un à l'autre, et tous deux à la protection de Dieu, et les vit partir avec larmes. Ces larmes étaient un pressentiment. Dans une rencontre avec les Maures, don Juan trop engagé allait tomber sous les balles qui avaient déjà brisé son casque, quand son brave tuteur se jetant entre les Maures et lui reçut dans la poitrine la décharge du groupe ennemi. Il expira au milieu de la mêlée, dans les bras de son élève devenu déjà un héros, mais resté toujours un fils pour lui. Don Juan l'ensevelit après la victoire dans l'église des Hiéronymites de Baza, en attendant qu'il pût reporter son corps à sa veuve.

« Quexada n'est plus, » écrivit-il à doña Magdalena, en lui racontant et en lui adoucissant lui-même sa perte; « il est mort comme il devait mou-« rir, combattant pour la gloire, pour la patrie, et « en se dévouant volontairement lui-même pour « sauver celui qu'il aima comme son fils; il est « mort couronné d'un honneur immortel. Quel-« que chose que je sois, quelque chose que je

« je vous appartiens à doubl
« votre mari est mort! moi q
« rement votre malheur! Ret
« avec votre force ordinaire
« suis-je près de vous pour s
« pour mêler les miennes ave
« chère et honorée mère! prie
« ser revenir votre fils pour
« cœur. »

Le jeune homme qui écrivait
trône à une pauvre veuve de V
geait le véritable héros de so
plit, avec toute la ferveur de l
gloire et de l'amour, les piété
vouées à sa mère adoptive.
campagnes, sa première visi

qu'il demanda pour toute récompense une faveur au pape.

Tel était le jeune héros à qui la naissance, l'autorité de Philippe II et sa réputation précoce avaient valu le commandement général de l'armée combinée.

XVII

La gloire était le seul héritage de ces enfants de l'amour, comme don Juan ou Dunois. Leurs pères, ne pouvant leur léguer ni leur nom ni leur trône, voulaient leur léguer au moins des victoires remportées pour leurs peuples par ces héritiers de leur sang. N'osant en faire des rois, ils en faisaient des héros. La nature conspirait souvent avec les pères pour venger les bâtards de la supériorité de rang des princes légitimes. Enfants de la jeunesse et de l'amour, ces fils désavoués avaient le privilége des êtres déshérités, plus de ressemblance avec leur père, une mère plus belle, une tendresse plus chère, parce qu'elle est plus cachée, une éducation plus mâle. Ces hommes qui reçoivent moins de la fortune, tendent davantage les ressorts de leur caractère pour se faire à eux-mêmes une destinée digne de

La flotte combinée sortit
chercher la flotte ottomane le 2
Don Juan commandait personn
douze vaisseaux d'Espagne,
Malte, trois de la maison
Antoine Colonna, amiral du
les douze galères de Rome; l'am
niero, le premier homme de
que, cent douze galères ou vai
sieurs *galéasses* d'une dimensio
teresses flottantes. Jean de Co
Sicile, éclairait la route avec h
gers. André Doria voguait à l'

l'ordre aux Siciliens de la tête et aux Napolitains de la réserve de flanquer la flotte comme deux ailes au moment où elle se développerait en ligne à la vue de l'ennemi.

Don Juan ignorait la station et le nombre des vaisseaux de la flotte turque. Après avoir, comme Nelson de nos jours, flotté pendant seize jours d'un bord à l'autre de la Méditerranée pour chercher les flottes turques sans les découvrir, son instinct le fit rentrer à pleines voiles, le 7 octobre avant le jour, dans l'Adriatique. Les premières lueurs de l'aube lui laissèrent apercevoir un immense nuage de voiles derrière les petites îles Échinades, ou les Sangsues, qui ferment comme autant de balises le profond golfe de Lépante, à l'embouchure du petit fleuve Achéloüs. C'étaient les deux cent vingt vaisseaux ou galères de la flotte ottomane qui longeaient la côte d'Albanie, pour y chercher de leur côté la flotte confédérée et le champ de bataille qui leur avait été si souvent heureux sous Barberousse; mais Barberousse n'était plus. Pialé lui-même, lassé de la mer, avait été fait vizir; un amiral intrépide mais inexpérimenté, Ali-Muezzinzadé (fils du Muézzin), commandait la flotte comme capitan-pacha. Ses lieutenants étaient l'Algérien

aceux sur un element inconnu

A l'aspect de l'avant-gard
se repliait derrière les îles É
avertir la flotte combinée, Pe
san-Pacha, appelés au conse
amiral, conseillèrent au capit
sur la défensive dans le go
d'ajourner la bataille jusqu'a
équipages novices plus familia
donneraient plus de soldats à
de mobilité à ses vaisseaux. Ma
paraît lâcheté aux téméraires
fanatiques. Muezzinzadé déplo
pour voguer plus vite à la re
tiens.

----

pour former la ligne de bataille. Chacune de ses divisions fut disposée, dirigée et animée par un de ces marins consommés qui avaient un nom à perdre par la défaite ou à illustrer par sa participation à une mémorable victoire. André Doria, le vétéran et l'exemple de tous, forma l'aile droite, et s'élança le premier entre les écueils des *Sangsues* pour se déployer dans le golfe. Le provéditeur de Venise Barbarigo longea à gauche l'île centrale de Petalia ou *Villa-di-marmo*, et couvrant ses voiles de l'ombre de cette île, déboucha tout à coup dans le golfe par le bras de mer où se décharge l'Achéloüs.

Don Juan avec le corps de la flotte se forma en vaste croissant, et suivit lentement ses deux ailes. Il trouva les Turcs trompés par l'apparition isolée d'André Doria, rangés en colonne sur la côte de Morée pour combattre l'amiral génois, au lieu de faire face dans toute la largeur du golfe à ses vaisseaux. Le prince de Parme, Farnèse, amiral de Savoie; le duc d'Urbin, amiral de Gênes; le commandant de Castille, amiral de Naples; Marc-Antoine Colonna, amiral du pape; le marquis de Santa Croce, Espagnol qui guidait l'arrière-garde, flanquaient le vaisseau de don Juan. En quelques bordées, les deux flottes, séparées par un court

... aussi profo[n]
que celle des chrétiens. Le so
les vagues et rejaillissait des
sur la mer. A moitié de sa c
rière la flotte de don Juan, et
gards des Turcs, en se réperc
sur les casques, sur les car
rasses des confédérés. Des mi
ce moment immobiles, se tenai
les flancs des galères couvert
Par une étrange dérision de l
claves musulmans formant l'é
tiens faisaient des vœux pour
mant pour les chrétiens, l
esclaves chrétiens formant la c
seaux turcs, imploraient secrèt
pour leurs frères dans la Ch...

par le rétrécissement du bassin qui forçait l'aile gauche des chrétiens et l'aile droite des Ottomans de se toucher au fond du golfe. La supériorité du nombre et des troupes de terre sur les galères des Turcs y fut fatale au provéditeur de Venise Barbarigo; il tomba sous les piques d'abordage des soldats d'Hassan. Les étendards de Venise disparurent un moment dans cette mêlée au fond du golfe.

Muezzinzadé crut qu'il n'avait qu'à compléter la victoire par l'abordage du vaisseau amiral qui portait l'étendard vert de don Juan. Il se réserva à lui seul ce duel à mort au milieu des flots. Confiant dans la masse de son vaisseau et dans les cinq cents janissaires qui couvraient son pont, il fondit, sans regarder s'il était suivi, sur la galère du généralissime. Les deux vaisseaux, comme s'ils eussent été animés dans leurs agrès et dans leurs membrures de la fureur de deux lutteurs, se heurtèrent, s'enlacèrent, s'étouffèrent, se quittèrent et se reprirent pendant un abordage mutuel qui changea leurs deux ponts, leurs mâts et leurs vergues en un champ de carnage tantôt envahi, tantôt perdu par les Turcs et les chrétiens. Les blessés et les mourants tombés des deux proues, se combattaient jusque dans les

de cadavres qui les sépara
feu parti des vergues du v
versa le capitan-pacha au p
Le cri de victoire des Espag
de l'équipage turc se conf
mense clameur dans les ai
le corps de son ennemi expi
les derniers groupes des jan
pendant que les Espagnols,
Africains, tranchaient la têt
pitan-pacha encore vivant. A
sanglante dont le turban dé
leurs fronts, les janissaires t
rent dans les flots ou se re
abattit le pavillon ottoman d
les couleurs d'Espagne. La f

phée qui souillait sa gloire. Mais ses soldats, moins généreux que lui, repêchèrent la tête de Muezzinzadé soutenue sur les flots par son turban de mousseline, et la clouèrent à la cime du grand mât pour épouvanter les Ottomans.

L'exploit de don Juan et la témérité du capitan-pacha décidèrent, presque sans combat, du sort de la bataille au centre. André Doria, moins heureux à droite, s'était laissé couper du corps de la flotte et affaler à la côte de Morée avec ses soixante vaisseaux perdus pour l'action. Ouloudj, avec vingt galères d'Alger, s'était précipité hardiment dans les intervalles que l'absence de vent et l'inégalité de marche laissaient entre les vaisseaux de l'escadre de Doria. Déjà il avait abordé lui-même la galère amirale de Malte, terrassé des centaines de chevaliers et tranché de sa propre main la tête du commandeur de Messine, leur chef d'escadre, quand la chute du pavillon ottoman, sur le vaisseau de Muezzinzadé lui révéla le sort du combat principal au corps de bataille.

Désespérant alors de la victoire, et prévoyant le sort de ses vaisseaux, quand les trois cents navires chrétiens, libres d'ennemis à gauche et au centre, se replieraient comme un vaste filet sur la droite, il avait percé, avec quarante vaisseaux

turcs, la ligne à moitié rompue d'André Doria, rangé de près les écueils Échinades, et cinglé en pleine mer, sauvant au moins ce lambeau de flotte aux Ottomans. La disparition inexpliquée de leur aile gauche fit croire aux Turcs qu'elle fuyait vaincue devant les canons d'André Doria; l'âme des vaisseaux ottomans s'évanouit avec elle; tous ceux qui n'étaient pas absorbés par les Espagnols et les Vénitiens, s'abandonnèrent à la dérive du vent et des flots, et allèrent s'échouer volontairement sur les rochers ou sur les bas-fonds des embouchures de l'Achéloüs. Les chaloupes chrétiennes allèrent brûler leurs coques vides; quatre-vingt-douze de ces bûchers éclairèrent la nuit de leurs flammes la côte d'Albanie. Cent quarante vaisseaux abordés avec leurs centaines de canons et leurs milliers de prisonniers furent partagés le lendemain entre les confédérés sur le champ de bataille.

Les flots de Lépante avaient englouti en quelques heures trente mille cadavres turcs et dix mille cadavres chrétiens. La bataille navale d'Actium, livrée quinze siècles avant sur ces mêmes flots, entre Antoine et Auguste, compétiteurs du monde romain, n'avait pas rejeté plus de victimes sur les grèves funèbres de l'Achéloüs. Si don Juan

[redacted]

:inzadé n'avaient été que deux ambitieux
se disputant l'univers, cette victoire au-
né à l'un la domination, à l'autre la
:; mais les religions et les races hu-
ne périssent pas dans une bataille. La
de Lépante, trois fois plus sanglante
: d'Actium, ne donna à don Juan que
oire et des dépouilles. Les armes pré-
les étendards de pourpre, les croissants
les queues de chevaux des pachas, les
'or qui marquaient le grade des amiraux
sur leurs poupes, et douze mille captifs
s seuls résultats de la bataille de Lépante.
aples, Venise élevèrent dans leurs églises
aments votifs en commémoration de la
le la croix.

urcs, à peine atteints dans leur force
qui reposait sur le sol et non sur les
issimulèrent même leur désastre aux
leur capitale. Pialé, qui administrait
le, et Ouloudj-Pacha, qui avait sauvé
vaisseaux, s'entendirent pour recon-
armer et équiper trois cents autres vais-
guerre dans tous les ports de l'Afrique,
rée, de la Caramanie, de Rhodes et de
l avant de faire rentrer, selon l'usage

Constantinople, le peuple p
pour un triomphe.

Ouloudj-Pacha, pour n
de la flotte, et pour avoir c
seaux à l'empire, fut nom
amiralissime, à la place d
reureux Muézzinzadé. Sélim
d'Ouloudj en celui de *K*
glaive. Il trouva dans le gr
aussi capable de se relever
préparer la victoire. Quelqu
mination au poste de capita
qu'il s'occupait nuit et jour
mer une flotte supérieure à
Kilidj représenta au grand v
dait dans l'arsenal, bois, co

vite que les constructeurs leur créaient des vaisseaux.

« Ne craignez rien, pacha, » lui répondit avec une souriante assurance Sokolli, « les ri-« chesses de l'empire sont telles en ce moment, « que s'il y avait impossibilité à faire des ancres « de fer et des voiles de chanvre, nous fabrique-« rions des ancres d'argent, des cordages de soie « et des voilures de satin à nos navires. »

Sokolli ayant reçu en même temps un envoyé de Venise, Barbaro, chargé par la république de sonder les dispositions de la Porte : « Tu « viens voir, » lui dit avec enjouement le grand vizir, » où en est notre courage ou notre abatte-« ment après le malheur que nous avons subi à Lé-« pante? Mais apprends qu'il y a une grande diffé-« rence entre notre perte et la vôtre; en vous « arrachant le royaume de Chypre, c'est un bras « que nous vous avons coupé, et vous, en détrui-« sant notre flotte, vous n'avez fait que nous « couper les poils de la barbe; votre bras ne « repoussera pas, et notre barbe repoussera plus « forte et plus épaisse. »

Kilidj sortit en effet au printemps avec trois cent vingt voiles, et brava la flotte des confédérés déjà dissoute par les ambitions diver-

enclavé déjà dans les Ét
tremblant d'agrandir encor
pagne, de Naples et de G
maison d'Autriche sur les n
la France pour détacher la
lition catholique, et pour
Constantinople. L'habile am
M. de Noailles, évêque d'Aix
donnant le préjugé religieux
négociait secrètement avec S
liation utile aux trois États et
de l'Europe.

Les négociations patientes
M. de Noailles réunirent enfi
vizir et des envoyés vénitie
traité de paix rédigé par l

perdu; ils consentaient de plus à indemniser les Turcs des sommes que Sélim II avait dépensées pour leur arracher le royaume de Chypre; enfin ils se reconnaissaient tributaires pour l'île de Zante et pour les places qu'on leur laissait sur la côte d'Albanie.

Cette paix glorieuse à la Turquie, intéressée pour la France, honteuse pour Venise, funeste à la maison d'Autriche, déjoua tous les plans de l'Espagne et du pape contre l'islamisme. Don Juan, le vainqueur de Lépante, se vengea en conquérant Tunis. Kilidj le capitan-pacha courut avec deux cents vaisseaux et trente mille janissaires restaurer sur la côte d'Afrique le patronage des Ottomans. Tunis, reconquis au mépris des Espagnols, redevint une colonie militaire des Turcs, et bientôt un avant-poste de pirates indépendants, ayant pour patrimoine le pillage des mers.

L'Autriche, déconcertée par ce succès du négociateur français, ne tarda pas à revendiquer humblement elle-même la continuation de la trêve qu'elle avait signée avec Soliman II, et à payer à la Porte le tribut humiliant par lequel elle achetait sa sécurité en Hongrie. Soliman semblait régner encore.

... n'avait qu'une vertu, il
place un grand homme. Lon
les délices du harem et dans
de Chypre, il n'avait paru
assoupi sur le trône. Les a
les infirmités précoces et les r
de la vie amène avec son om
à coup transformé en un ho
réprimandes tendres et resp
tueux muphti de Constantino
avaient rappelé son âme au rep
La sobriété, la prière, les exe
vères de la piété musulmane
les désordres de sa première
occupé qu'à se sanctifier pour
tait prochaine.

La mort de ...

[redacted]

mélancolie ne trouvait de charmes que dans la solitude de ses jardins et dans la méditation du Coran au bord de la mer. Il ne voyait dans les bonheurs et dans les gloires de son règne que la prospérité de l'islamisme dont il était devenu le derviche plus que le sultan.

Cette mélancolie religieuse, habituelle aux fils d'Othman au déclin de leur vie, rappelle celle de Dioclétien, de Charles-Quint, de Louis XIV dans une autre foi. La foi des Ottomans demande peu d'efforts à la raison; l'athéisme n'y pervertit pas leurs vices jusqu'au défi de la Providence. Ils sont faibles, souvent féroces, jamais impies. On l'a vu dans Amurat II, dans Bajazet II. Un avertissement de l'adversité, de la maladie, de la religion par la bouche d'un derviche ou d'un sage ravive leur conscience jusqu'au remords et jusqu'à la correction de leurs déréglements passés.

Tel avait été sur Sélim l'effet des réprimandes du muphti Abou-Sooud. Le favori de son cœur et le compagnon de ses débauches Djélal-Beg, ayant proféré quelques railleries contre l'austérité des conseils d'Abou-Sooud, Sélim écarta sans pitié son ancien ami de sa présence, et le relégua dans un gouvernement lointain.

Un tremblement de terre à Constantinople, et un incendie qui dévora les cuisines et les bains du sérail lui parurent des châtiments et des présages qui assombrirent encore son esprit. Il fit reconstruire ces édifices. Son seul délassement était d'aller contempler le travail des ouvriers qui les décoraient. Un jour qu'il visitait ainsi la vaste salle de bains réédifiée entre le sérail et le harem, son pied glissa sur les dalles de marbre polies et humides de l'étuve. Cet accident, aggravé par l'obésité de son corps et par l'abattement de son esprit, lui parut un signe si funeste qu'il rentra frappé de stupeur dans ses appartements, et qu'il ne survécut que peu de jours à sa chute.

L'empire ne s'aperçut de sa mort qu'à ses funérailles. Sokolli soutenait seul le poids d'un gouvernement dont Sélim II n'était que la muette et invisible consécration. Jamais souverain plus incapable de gouverner ne régna avec plus de bonheur et de gloire sur son peuple, précisément parce qu'il ne régnait pas. Son inertie profita plus à sa nation que ne l'eût fait une turbulente activité, et l'on peut dire qu'il servit les musulmans même par ses vices. Un successeur incapable, mais qui sent son incapacité, est souvent plus utile au développement des plans d'un grand homme,

qu'un héritier médiocre et remuant : l'un trouble les pensées de son prédécesseur par les siennes, l'autre laisse durer une même pensée pendant deux règnes.

Tel fut Sélim II, conquérant de Chypre, négociateur consommé avec l'Europe, restaurateur de la marine des Ottomans, continuateur d'un système d'alliance avec la France, qui créait en sa faveur une balance de l'Europe contre la maison d'Autriche, promoteur de la jonction des quatre mers par le percement de l'isthme de Crimée et de Suez ; vainqueur, puis protecteur des Vénitiens qu'il subordonna au système de la politique ottomane en Orient pour les détacher de l'Allemagne et pour les tourner dans son intérêt contre le pape, son ennemi naturel ; vaincu un jour par don Juan, mais vainqueur le lendemain de ce héros et triomphateur de la ligue catholique qu'il décomposa membre à membre par la politique, après l'avoir brisée par les armes ; pacificateur de la Crimée, de la Pologne, de la Transylvanie et de l'Arabie ; économe enfin du trésor public largement vidé dans les années de guerre, plus largement rempli dans les années de paix, et ayant le premier entrevu pour les Ottomans une économie politique nouvelle dans l'entrepôt du

commerce de l'Europe et des Indes, dans la liberté de la navigation, dans la sûreté du commerce et dans les conquêtes des seules richesses permanentes pour un empire, les conquêtes de l'agriculture, du travail et de la paix.

Voilà le règne de Sélim II, ou plutôt voilà le règne auquel la reconnaissance des Turcs devait donner le nom de Sokolli. Sélim ne fut que le nom, Sokolli fut l'âme et la main de l'empire; mais c'est à Sélim que l'empire dut Sokolli. La postérité, pour être juste, doit donc partager inégalement, mais équitablement entre le sultan et le ministre la gloire et la prospérité des Ottomans.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

I

Sélim II avait laissé en mourant six fils et trois filles. Les fils étaient Mourad, Mohammed, Soliman, Moustafa, Djéhanghir et Abdallah; les filles Esma-Sultane, Gewher-Sultane et Schah-Sultane. Esma-Sultane avait été donnée pour épouse à Sokolli, Gewher-Sultane à Pialé le capitan-pacha, Schah-Sultane à l'aga ou général des janissaires, Hassan. Cette consanguinité des femmes avait contribué, sous le règne de Sélim, à relier en faisceau ce triumvirat du grand vizir, du grand amiral et du grand général de

l'empire devenus ainsi la famille adoptive du souverain.

La mère de Mourad ou d'Amurat III, l'aîné de ces fils, était Nour-Banou, Persane dont le nom signifie *femme de splendeur*. Elle avait cherché dans sa tendresse pour ce fils la compensation aux vices et aux inconstances du père. Amurat III avait pour unique vertu une pieuse déférence pour sa mère. Quoiqu'à peine âgé de vingt-huit ans, son âme et son corps également efféminés se ressentaient des mauvais exemples de Sélim et des complaisances intéressées de Nour-Banou. Il rappelait par sa stature petite et grêle et par l'ovale allongé de son visage quelque image de son aïeul Soliman II dans sa première jeunesse; mais ce n'était qu'une de ces ressemblances lointaines et illusoires que dissipait le second coup d'œil. Sa pâleur révélait l'épuisement des plaisirs précoces, plus que la réflexion. Ses yeux étaient doux, mais aucune flamme n'en allumait la langueur.

Ses sourcils étaient noirs; ils dessinaient l'arc féminin des Persans sur son front; ses cils longs comme ceux d'une femme avaient la finesse de la soie; mais sa barbe rare et rousse contrastait avec cette couleur de ses cheveux, et imprimait à sa physionomie une teinte maladive et sordide

qui rappelait l'ombre des cachots, plus que la splendeur des sérails. Adonné dès l'enfance à des excès de vin et à l'usage de l'opium, sa tête semblait chanceler sur son buste; son regard oblique et indécis était couvert d'un léger brouillard; quelques accès d'épilepsie, infirmité du corps qui touche de plus près à l'intelligence, laissaient des traces dans quelques rides du front et dans quelques palpitations convulsives des lèvres. Son esprit n'était cependant pas sans délicatesse, ni sans culture; il aimait à entendre les poëtes réciter leurs vers à ses festins; la musique, cette poésie des sens, et la danse, cette poésie des mouvements, charmaient ses oreilles et ses yeux. Les arts mécaniques éveillaient sa curiosité et son intérêt. Des peintres vénitiens et des horlogers de Vienne lui donnaient des leçons de peinture et d'horlogerie. Mais ses deux passions dominantes étaient l'amitié et l'amour. Sa mère lui avait enseigné surtout à aimer.

L'éducation n'avait fait que développer en lui la nature. On peut dire que mère, sœur, femmes et amis, il aima jusqu'au délire, et que cette flamme de son cœur, en se communiquant à la fin jusqu'à ses sens, consuma son règne, sa raison et sa vie. L'histoire de ses

hongrois, l'un nommé
faits prisonniers sous
cis, privés sur leur d
virilité et attachés au h
divertissements du jeune
pour favoris, avant de
ils en étaient dignes p
par leurs talents. Ghazné
signifiait le *Lion hardi*, e
les lettres et l'histoire, co
ami le goût de la poésie e
enfante les talents dans l
L'historien Séadeddin, hon
à la fois, avait été introdu
la familiarité du jeune M
résidait encore à Magnési
héréditaires. Ce prince en
gouverneur

par ses poésies philosophiques qui sanctifiaient par la sainteté du sujet le charme de ses vers, lui enseignait les élégances de la langue et les mystères de la contemplation. Mais le favori qui possédait son cœur entre tous était un jeune Turcoman d'une noble race nommé Ouwéis.

Un jour que Mourad, pendant sa résidence forcée à Magnésie, était venu chasser les cygnes dans la sauvage vallée du Caïstre que le mont Tmolus sépare de la plaine de Magnésie, il s'arrêta quelque temps dans la ville pastorale de Tyré (l'ancienne Thyatire des Grecs), capitale de cette vallée. Le site pittoresque de cette ville dont les maisons et les minarets, semblables à des rochers de marbre, blanchissent sur la pente rapide d'une colline boisée à travers les feuillages des platanes, l'ombre du Taurus qui l'abrite, le murmure et la fraîcheur des eaux qui écument dans ses cascades, les vertes prairies qui serpentent à ses pieds, l'abondance des bêtes fauves qui peuplent ses forêts, séduisirent Mourad. Il y prolongea son séjour. Le jeune Ouwéis, qui y occupait un rang élevé et que la familiarité de la chasse lui permit d'entretenir, le frappa par la mâle franchise de son visage et de ses paroles. Il crut avoir rencontré en lui un second Ibrahim pour son règne futur, comme le

joueur de flûte rencontré presque au même lieu par son aïeul le grand Soliman. Il demanda à Sélim son père l'autorisation de s'attacher le fier Turcoman et de le nommer intendant général de sa petite cour de Magnésie. Sélim accorda Ouwéis à son fils.

L'ascendant de ce defterdar s'accrut de jour en jour dans cette familiarité domestique de l'exil. Cet ascendant n'était fondé ni sur la culture d'esprit, ni sur l'élégance des mœurs qui caractérisait les autres amis de Mourad. Ouwéis illettré et rustique n'avait que les rudes vertus de ses déserts. Il plaisait à son maître, comme le lion dompté que les princes d'Orient aiment à apprivoiser dans leur divan pour inspirer la crainte à ceux qui les visitent.

II

Une belle esclave vénitienne nommée Safiyé (la pure), première épouse donnée à Mourad dans son adolescence par la sultane Nour-Banou sa mère, possédait les yeux et le cœur du jeune sultan. Safiyé était fille d'une noble maison sénatoriale de Venise, les Baffo. Dans une courte navigation entre Venise et Corfou où elle allait, encore enfant,

rejoindre son père provéditeur de l'île, des pirates de l'escadre de Barberousse enlevèrent le vaisseau qui la portait et l'offrirent en présent à la sultane Nour-Banou, mère de Mourad. Sa patrie, sa beauté, sa naissance, son éducation la firent juger digne des amours du prince. Mourad s'attacha longtemps à Safiyé avec l'ardeur de son âge et avec la constance d'un époux. Elle lui donna un fils, et devint ainsi sultane Khasséki ou mère de prince.

Pendant longtemps la passion de Mourad pour Safiyé ferma ses yeux à toutes les autres beautés dont la jalousie peuplait le harem de sa mère. Nour-Banou commença à craindre que l'empire exclusif de la Vénitienne sur le cœur de son fils n'empiétât sur le sien; Sélim II lui-même craignit que l'hérédité du trône ne fût pas suffisamment assurée par un seul fils d'une seule femme. La sœur de Mourad, la sultane Esma, épouse du grand vizir, conspira avec Nour-Banou, avec son mari Sokolli et avec son père pour introduire des beautés rivales de Safiyé dans le harem de son frère. La mère et la sœur firent rechercher partout avec obstination les jeunes esclaves les plus renommées dont les charmes de visage et les séductions d'esprit pourraient ravir

à la sultane Khasséki le cœur de son époux. Une esclave persane et une esclave hongroise entrèrent malgré sa répugnance dans le harem de Mourad. La jeune Hongroise plus animée et plus rusée encore que belle, dit l'historien de cet amour, le Vénitien Sagredo, parvint à rivaliser un moment Safiyé. Mais la fidélité de Mourad trompa pendant longtemps les espérances de sa sœur et de sa mère; son cœur se refusait à l'inconstance des amours, à laquelle on avait fait consentir son esprit.

La sultane Nour-Banou, raconte le chroniqueur du sérail Ali, dans ses annales en vers, accusa Safiyé de maléfices magiques contre la fécondité des deux esclaves ses rivales. Soupçonnant quelques femmes juives et quelques esclaves de service du harem d'avoir participé aux conjurations imaginaires de la Vénitienne, elle en fit torturer quelques-unes par les eunuques, et jeter les autres dans la mer par les muets; d'autres réputées moins coupables ou excusées par leur enfance, furent reléguées dans l'île de Rhodes et rappelées plus tard pour épouser des favoris du sultan.

Cependant ces intrigues longtemps poursuivies autour du jeune prince finirent par insinuer dans son âme d'injustes soupçons contre la vertu de

Safiyé. Il la relégua un moment de sa couche et se livra avec l'impétuosité de la jeunesse aux excès d'une passion artificiellement allumée par ses corrupteurs dans ses veines. Le débordement et la frénésie de ses caprices firent enchérir, avant même son avénement au trône, le prix des belles esclaves de toute nation dans les bazars de Brousse et de Trébizonde. Le nombre des sultanes Khasséki ou mères de garçons s'éleva, dit son historien Ali, jusqu'à quarante. Celui des filles esclaves de son harem, objets passagers de ses caprices, jusqu'à cinq cents. Plus de cent enfants fils ou filles de ces esclaves naquirent en quelques années de ces déréglements. Les chambres de son harem lui donnaient plus de soucis à gouverner, que ses provinces. Sa mère lui conseillait d'en attribuer après elle le gouvernement à une favorite de son père reléguée au vieux sérail, nommée Djanféda. Djanféda elle-même était consommée dans les intrigues et dans l'administration du sérail. Nous verrons bientôt l'ascendant, l'élévation et la destinée tragique de cette femme, véritable vizir d'un prince dont la seule affaire sérieuse était une maladive sensualité.

Mais ces vices mêmes n'avaient pu éteindre dans le cœur de Mourad le souvenir de la première

rait comme le souvenir vi
et comme la mère de son
s'inspirait auprès d'elle de
dans le divan. Une esclave
table impératrice future des

Telle était la cour exilée
quand le grand vizir Sokolli
tement la nouvelle de la mor
partit la nuit même pour
seulement de ses quatre fav
ment à Moudania, petit por
mara sur la rive opposée de
patience de saisir l'empire ne
la galère impériale que Soko
traverser la Propontide. Il se j
dans une galère de neuf ra
hasard à l'ancre dans la rade,

bordent le mur d'enceinte et non loin du kiosk de Bajazet. C'était le 21 décembre 1574 à minuit, Les raffales d'hiver couvraient d'écume la plage du sérail, et gémissaient dans les cyprès des jardins. Les portes étaient fermées et ne s'ouvraient à cette heure qu'au grand vizir lui-même. Mourad, souillé d'écume et épuisé de malaise par une laborieuse navigation sur une barque ouverte aux lames, demanda à ses compagnons un peu d'eau pure pour se laver le visage et les mains. On n'en trouva point sur ce sable; il fut obligé de se laver le visage et les mains dans de l'eau de mer. Il s'assit ensuite sous un arbre pour s'abriter de la pluie et du vent, pendant qu'on éveillait le grand vizir et le sérail, attendant comme un hôte étranger aux portes de son propre palais. On éleva depuis une fontaine sous cet arbre où le sultan avait eu soif sans trouver de l'eau pour se désaltérer.

Cependant le grand vizir, éveillé par Hassan, esclave de Féridoun, et par le pilote de la galère, accourut avec ses chiaoux portant des lanternes à la plage désignée par les deux esclaves de Féridoun. N'ayant jamais vu le visage de Mourad, et craignant quelque piége des partisans de ses frères, le grand vizir, avant de lui baiser la main et de le reconnaître pour son

son fils, et lui demanda
Nour-Banou fondit en pl
lion, nom que les Validé
et attesta à Sokolli que Mo
à tous. A ces mots, le v
du sultan, et invoqua à ha
la longue vie et la prosp
Après les premières effusio
le fils et la mère, « J'ai fai
officiers du palais accourus p
veau maître ; « apportez-m
paroles, les premières prono
tion par un sultan après son
firent pâlir les assistants. La
attribua à ces paroles une s
tique qu'on interpréta pour
ments du règne. On les inte
de famine poussé

tain appelait à l'instant même la réprobation du ciel sur l'empire. La loi du sérail ou le canon dynastique de Mahomet II ordonnait l'immolation pour crime de péril public, de tous les frères du sultan montant au trône. On assure que Mourad, influencé par la sultane vénitienne Safiyé son épouse, et par sa propre répugnance au sang innocent, avait juré à Safiyé de révoquer cette atroce boucherie d'État par son exemple, et de laisser vivre ses frères; mais le muphti interprète de la loi, plus implacable dans son interprétation politique que le prince lui-même dans son intérêt de prince, s'obstina à lancer un fetwa ou jugement qui interdisait l'humanité ou la pitié au sultan. Les ministres et les bourreaux, armés de ce bref de l'oracle de la religion et de la justice, se hâterent de faire violence aux scrupules d'humanité du sultan en faisant étrangler les cinq princes, d'âges différents fils de Sélim II, et en jetant avant le jour les cinq cadavres sur le tapis du divan, sous les yeux de Mourad.

Ce marchepied de cadavres devait tôt ou tard engloutir un trône que la raison d'État pervertie par un patriotisme contre nature faisait porter sur de tels forfaits.

Le lendemain Mourad ou Amurat III, reconnu

une gratification impériale
mille ducats d'or aux trou
ciers de l'empire. Les jani
seuls près d'un million d
millions de francs.

Sokolli qui avait ménag
tant d'autorité que de bonl
règne à l'autre, fut mainte
vizir par la politique plus q
sultan. La nouvelle cour voy
vices rendus pour demander
sance pour ne pas envier sa s
d'Amurat III résolurent, de
tanes, de souffrir quelque tem
sité, mais de le saper sourden
maître, et de le faire descend
suprématie au rang des simpl
homme trop sûr de la f

pour cause de malversation présumée dans le trésor de son maître. Ouwéis triompha de l'accusation, et humilia par son triomphe Sokolli. Les janissaires et le peuple, spectateurs de cette lutte entre le grand vizir et le favori, commencèrent à pressentir l'affaiblissement de l'autorité dans l'homme qui portait depuis dix-huit ans le poids de l'empire, et à braver insolemment un sultan qui s'abandonnait lui-même dans son ministre.

Les séditions si longtemps comprimées éclatèrent à l'occasion des lois de police contre la vente du vin dans les tavernes, lois renouvelées presque au début de chaque règne. Un jour qu'Amurat passait en caïque sur le Bosphore devant une taverne grecque pleine de soldats ivres, les janissaires qui reconnurent le sultan, élevèrent leurs tasses dans leurs mains comme pour défier la peine portée contre les buveurs de vin, et les vidèrent à la santé du sultan. Le grand vizir, informé de cet outrage, se rendit avec le sultan aux casernes pour punir les coupables; mais les séditieux encouragés au crime par la connivence des favoris, couvrirent de leurs vociférations la voix du grand vizir et le nom même du sultan. L'impunité forcée du corps fut palliée faiblement par la destitution de l'aga des janissaires.

bris de la flotte à Lépan
tan-pacha. Pialé-Pacha,
était vizir de la coupole; A
vizir, était Styrien; Mohan
vizir, Autrichien; le chef d
Welzer, Transylvain; Soko
vizir, était Bosniaque. La r
patrie commune entre tous
diverses; dans la Constant
comme dans la Rome des
qui voulait combattre pour l
citoyen et nationalisé par le
naturalisation universelle de
race que l'empire a dû long
encore d'être si bien servi pa

III

de Pologne. « Tu ne dois pas inquiéter Bathory « élevé par moi sur le trône des Polonais, » écrivit le grand vizir au nom d'Amurat à l'empereur; « je veux que tu traites les Polonais « comme mes autres sujets. La Pologne est sous « ma protection; j'ai ordonné aux magnats de « ce pays de choisir Bathory pour leur roi. Les « Tartares ont fait autrefois prisonnier un roi « de Pologne; c'est pour cela que les Polonais « payent encore le tribut au Khan des Tartares. » Conformément à cette tradition et à cette investiture, l'ambassadeur de Pologne, Siéniensky, signa un traité d'alliance offensive et défensive entre la Turquie et la Pologne, traité qui consacrait dans un de ses articles le tribut des Polonais aux Tartares.

La république de Venise servie par l'influence de la sultane vénitienne Safiyé, obtint d'Amurat et du grand vizir les interprétations les plus favorables de ses traités et de ses fixations de limites avec la Porte.

Florence conclut également avec Sokolli un traité de libre navigation et de commerce réciproques.

L'Espagne elle-même sollicita par les ambassadeurs de Philippe II, un traité de paix et d'a-

mitié avec les Turcs. Ce traité réduit à une trêve de trois ans, fut signé avec répugnance et avec dédain par Sokolli.

L'Angleterre, jusque-là étrangère par sa situation à toute diplomatie avec les Ottomans, noua pour la première fois, par ses commerçants, des relations de négoce qui devinrent bientôt politiques avec Sokolli; des lettres furent échangées entre la reine Élisabeth et le sultan.

La Suisse entretint également pour la première fois un agent juif pour les intérêts de son commerce à Constantinople.

Sokolli voulait naturaliser les sciences et les arts autant que la paix et le commerce dans sa patrie. Le savant Séadeddin Lala, précepteur d'Amurat III, secondait le grand vizir dans ses heureuses innovations. Ils firent de concert construire un observatoire en face des jardins du sérail à Tophana, et appelèrent d'Égypte l'illustre astronome Takieddin pour perfectionner et vulgariser la connaissance des phénomènes célestes parmi les Turcs; mais les antipathies du clergé contre les sciences qui expliquaient la nature autrement que par des oracles et des prodiges forcèrent le grand vizir, le précepteur et l'astronome à renverser leur observatoire comme

un attentat aux mystères du ciel. Takieddin, à Constantinople, eut le sort de Galilée à Rome. Le même siècle dans deux religions opposées, voyait la lutte toujours inégale du préjugé et de la science.

Les ennemis de Sokolli dans le divan et dans le harem fomentèrent ces accusations populaires d'impiété contre le grand novateur. Ils l'attaquèrent d'abord dans ses créatures avant de porter leurs coups sur lui. Le secrétaire d'État Féridoun, son collaborateur dévoué depuis trois règnes, fut relégué à Belgrade. L'aga des janissaires Cicala fut également disgracié. La mort enleva en même temps à Sokolli deux de ses plus fidèles soutiens dans l'État, Pialé-Pacha et le muphti Hamid; enfin, un nègre Arab-Pacha, qu'il avait marié à une esclave favorite de son harem et qui gouvernait sous sa main le royaume de Chypre, fut massacré par ses propres troupes. On rapporta à Sokolli les habits du nègre déchirés de cent coups de sabre. Il pleura de pitié, en se représentant l'agonie qu'avait dû subir son favori.

Le duc de Naxos et des Cyclades, Joseph Nassy, enrichi au delà des rêves d'un ambitieux par l'amitié de Sélim II, mourut à cette époque à Constan-

tinople. Sokolli, dont cet aventurier avait été tou
jours jaloux, ordonna que son opulent hérita
fût dévolu au trésor public. Mais les trois de
terdars ou trésoriers nommés par Sokolli po
séquestrer la succession furent accusés de di
pidation de l'héritage par les ennemis du gra
vizir, et torturés pour leur faire confesser la
prétendue spoliation. Un autre de ses clien
Michel Cantacuzène, Grec de la famille impéri
de Byzance et rival d'un autre Grec nommé Pal
logue, autre débris des dynasties des Byzantin
fut pendu pour malversation présumée devant l
porte de Sokolli, comme pour faire rejaillir sur
protecteur le crime et l'infâme supplice du pr
tégé. Enfin, le neveu chéri de Sokolli, Musta
Pacha, gouverneur d'Ofen et de la Hong
turque, fut égorgé à Ofen par Ferhad-Pacha gra
écuyer du sultan, au milieu de son escorte
cinquante cavaliers qui n'osèrent pas tirer le
sabres pour sa défense.

Ces présages attristaient Sokolli sans le
tourner des soins du gouvernement; il s'attend
à périr, mais il voulait que la mort le surprît
timon de l'empire. Un des derniers jours du m
d'octobre 1578, il se faisait lire par Hassan-
son bibliothécaire l'histoire des premiers règ

de la monarchie. Le lecteur lui ayant lu le récit de la bataille de Cossova contre les Serviens et la mort tragique et soudaine d'Amurat Ier, assassiné sur le champ de bataille après la victoire par le patriote servien Milosch Kabilowitch, Sokolli arrêta d'un geste Hassan à ce passage de l'histoire, récita pieusement la première Soura du Coran pour l'âme du sultan assassiné, et s'écria avec une ferveur de pressentiment semblable à une révélation intérieure : « Puisse le Tout-Puissant m'ac« corder une telle mort. »

Le jour suivant, après avoir tenu son audience accoutumée au palais de la Porte, et employé le reste du jour aux affaires d'État, Sokolli, rentré dans sa demeure, ouvrit encore, comme il en avait l'habitude, son divan à tous les Ottomans sans distinction qui avaient justice ou faveur à demander au grand vizir. Au moment où il tendait la main à un inconnu vêtu du costume de derviche qui lui présentait une supplique à lire, le faux derviche tirant un poignard de son manteau, le plongea jusqu'à la garde dans la poitrine du grand vizir. Sokolli portant instinctivement la main à son propre yatagan pour se défendre, n'eut pas la force de le saisir et tomba mort de la mort qu'il avait souhaitée, comme César, sans

proférer une parole. Le prétendu derviche était un Dalmate compatriote de Sokolli, race féroce qui donne vie pour vie sans pitié et sans crainte. Il allégua pour motif de son crime la vengeance d'une injustice du grand vizir qui avait jugé contre lui un procès de propriété féodale relatif à son fief en Bosnie. L'opinion publique soupçonna, mais sans preuve, l'instigation du cruel Mustafa-Pacha, le bourreau de Chypre, dans ce crime. Amurat III en fut peut-être heureux, mais non complice. L'assassin n'avoua rien que sa haine. Il fut démembré le lendemain par quatre chevaux emportant chacun un des membres de son buste attaché à un pilier.

Ainsi disparut l'homme qui avait été pendant trois règnes la lumière, la politique et la force de l'empire. L'histoire le loue mieux que de vaines paroles. Il avait élevé l'empire à son apogée et sa mort marque le premier jour de sa décadence.

Mohammed-Sokolli n'avait point eu d'enfants de la sultane Esma, sœur de Sélim, que son maître lui avait donnée pour épouse. La première femme qu'il avait épousée lui avait laissé deux fils qui n'héritèrent pas de son immense fortune. Forcé de répudier cette femme qu'il aimait, en recevant dans sa maison une princesse du sang impérial

il avait regretté toute sa vie que son mérite et sa gloire eussent attiré sur lui les regards et la préférence d'Esma-Sultane dont la laideur et la difformité ne lui présageaient point d'héritiers. Ses richesses démesurées, non pas en raison de ses services, mais en raison de la modicité de son origine, rentrèrent à sa mort dans le trésor du sultan.

Il laissait l'empire en paix avec toute la terre, excepté avec la Perse.

Remontons de quelques années le cours incessant de l'anarchie persane, pour comprendre les motifs, les occasions et les péripéties de cette guerre. L'histoire de Perse est tellement parallèle à l'histoire de Turquie qu'on ne peut peindre une de ces nations sans retracer l'autre.

IV

Les trois guerres de Sélim et de Soliman le Grand contre la Perse avaient popularisé la dynastie des Sophis dont nous avons raconté l'origine religieuse. En Asie, comme en Europe, les peuples cessent de combattre pour la cause des rivalités dynastiques, pendant qu'ils combattent pour la religion ou pour la nationalité. Le schah (ou le roi)

longtemps avait eu une longue domination aux efforts de Soliman II pour le détrôner. Ce n'était pas un grand homme, mais le bonheur de son règne avait été d'être le champion de la Perse [illegible].

A sa mort il désigna parmi ses cinq fils Hyder Mirza pour son successeur. Hyder, favori de son père, avait été gardé près de lui à Ispahan pour être prêt à saisir le trône, pendant que ses frères, selon l'usage de l'Orient, étaient relégués, exilés de la cour, dans des provinces éloignées.

La politique à la fois ombrageuse et imprudente des Schahs donnait ces princes enfants en garde et en tutelle aux grands chefs des tribus qui composaient la nation persane. Ces chefs de tribus à la mort des Schahs devenaient fréquemment ainsi les promoteurs et les soutiens de ces compétiteurs rivaux au trône de leur père.

Le jeune Hyder, maître du palais, de la garde, des ministres et des trésors de Tahmasp n'eut pas de peine à se faire proclamer roi dans la capitale. Mais la haine d'une femme lui coûta peu de jours après le trône et la vie. Cette femme de race circassienne dont la beauté, le courage et l'ambition exercèrent un ascendant presque absolu sur le gouvernement de la Perse, était la célèbre

Péridjankhan, fille du schah qui venait de mourir. Elle était nièce de Schemkhal chef d'une tribu circassienne au service de Perse. Schemkhal et Péridjan avaient épousé les prétentions d'un autre fils de Tahmasp nommé Ismaël-Mirza, qui languissait en prison depuis plus de vingt ans.

Au moment où la mort de Tahmasp livrait la princesse sans appui dans le palais, à la merci et peut-être à la vengeance du jeune Hyder, elle demanda une audience à ce prince, et se jetant en deuil et en larmes à ses pieds, elle le salua roi de Perse. « Jusqu'ici, » lui dit cette femme astucieuse dont les charmes relevaient l'éloquence, « vous m'avez crue opposée à votre élévation au « trône; c'était pour moi le moyen de connaître « les projets de vos rivaux pour les déjouer; re- « gardez-moi aujourd'hui comme la plus sûre et « la plus dévouée de vos esclaves. »

Hyder qui connaissait le génie et l'habileté de cette femme se crut heureux de l'acheter à sa cause par le pardon et par la promesse d'un crédit qui survivrait à la vie de son père. « Si vous voulez seulement, » lui répondit-il, « nous gagner votre « oncle Schemkhal et les partisans de mon frère « Ismaël, le trône de Perse est à nous sans con- « testation, et vous régnerez avec moi dans le

« palais d'Ispahan. — Il suffit, » lui répliqua Péridjan, « laissez-moi prévenir et flatter mon « oncle, et je vous réponds de l'empire. »

V

Hyder, trompé par le langage de sa sœur, lui permet de partir pour le camp des Circassiens. Elle feignit de négocier avec Schemkhal et les amis d'Ismaël, revint avec eux à Ispahan, accompagnée d'un corps de cavaliers circassiens dévoués, écrivait-elle, à la cause du nouveau Schah.

Cependant Hyder se défiant de Schemkhal refusait de lui ouvrir la capitale et le palais. Les Circassiens y pénètrèrent la nuit par une porte du jardin livrée à Péridjan, par ses affidés du sérail. Hyder, au bruit de l'invasion des Circassiens dans le jardin, tenta de s'évader sous un déguisement de femme pour courir se jeter dans la caserne de ses gardes. Mais Schemkhal qui l'épiait, le reconnut, lui arracha son voile et le fit poignarder sous ses yeux par un de ses esclaves. Les Géorgiens qui formaient la garde du roi de Perse accouraient au secours de leur souverain; Schemkhal s'avançant au-devant d'eux, leur jeta

la tête du roi. A cet aspect, ils baissèrent leurs armes. Ismaël, enfermé jusque-là dans le château d'Al-Mout, monta sur le trône que lui avait préparé la perfidie d'une femme.

Il n'y resta que le temps de le souiller par ses vices, et de l'ensanglanter par le massacre de tous ses frères enfermés ensemble au château de Cazwin. Un seul fut excepté du massacre par mépris plutôt que par pitié; c'était Mohammed-Mirza, fils aîné de Tahmasp, aveugle de naissance, et que cette infirmité faisait considérer comme incapable d'aspirer jamais au trône.

Mais cet aveugle avait deux fils dont l'un, Hamza-Mirza était gouverneur nominal de la ville et de la province de Schiraz; l'autre, Abbas-Mirza, encore enfant, était confié au chef de tribu Ali-Kouli-Khan, un des plus puissants guerriers de la Perse. Ismaël envoya ordre au commandant militaire de Schiraz et à Ali-Kouli-Khan de massacrer immédiatement ces deux princes. Un hasard les sauva; le courrier qui portait leur arrêt de mort ayant été retardé par une chute de cheval, un autre courrier, quoique parti un jour plus tard d'Ispahan, arriva une heure avant le messager de mort. Ce second courrier apportait à Schiraz et à Ali-Kouli-Khan la nouvelle de la mort du schah

Ismaël. Cette mort était digne de sa vie. Elle reste un mystère de débauches ou de crime.

Une nuit qu'il parcourait déguisé les rues d'Ispahan pour se livrer de taverne en taverne à ses goûts dépravés pour le vin et pour d'autres orgies avec des compagnons de vices, on attendit environ jusqu'à midi son retour au palais. Quelques serviteurs affidés, chargés de surveiller à distance sa vie souvent compromise dans des rixes nocturnes, révélèrent qu'ils l'avaient vu entrer avant l'aurore dans la maison de son favori. Ce favori était un jeune marchand d'Ispahan qui vendait des liqueurs et des sucreries. Sur cet indice, la sœur d'Ismaël sortit du palais, fit entourer respectueusement la maison fermée à clef pour envelopper le Schah de ses gardes à son réveil; mais inquiète à la fin du jour du silence et de l'immobilité des habitants de la maison, elle ordonna d'enlever les gonds et de visiter les appartements. On découvrit le roi dans une chambre haute du dernier étage fermée au verrou. La porte enfoncée laissa voir le roi mort sur un lit où son compagnon gisait à côté de lui dans l'insensibilité de l'ivresse. Rappelé à la vie par les médecins, le favori d'Ismaël raconta qu'après avoir bu toute la nuit du vin et des liqueurs, le roi, selon son habitude,

avait complété l'ivresse en avalant des pilules d'opium. La boîte dans laquelle il portait ces pilules, ordinairement fermée d'un sceau que lui seul rompait, n'était pas scellée ce jour-là. Le compagnon de débauches du prince révéla qu'il lui en avait fait l'observation en lui disant de se défier du poison; mais le prince lui avait répondu qu'il l'avait vu ouvrir devant lui par une femme de son harem chargée de veiller à ses aliments. On en conclut avec ou sans fondement que le poison avait abrégé la vie du roi; mais l'infamie de sa vie et de sa mort, et la joie d'être délivré de sa tyrannie, ne laissèrent pas rechercher le crime dans une fin qui paraissait à tous une délivrance.

L'aveugle Mohammed-Mirza remplaça Ismaël II par droit de seul survivant des fils de Schah Tahmasp. Son premier acte fut une ingratitude et une justice : il fit étrangler sa sœur Péridjan, qui avait trahi Hyder pour couronner Ismaël. Son vizir Mirza-Souleïman gouvernait la Perse sous son nom. Objet de l'envie et de la haine des chefs de tribus qui entouraient le prince et se partageaient le royaume, ce vizir avait déjà repoussé glorieusement l'invasion des Turcs sous Sinan-Pacha. Le grand vizir Sokolli, mécontent des lenteurs de la guerre de Perse et pressé surtout

d'éloigner de Constantinople Mustafa-Pacha le vainqueur de Chypre, avait nommé ce rival de crédit sérasker ou généralissime de l'armée. Mustafa-Pacha, exercé désormais aux grandes guerres par dix ans de commandement, attaqua les Persans par le plateau de la Géorgie, province assujettie mais mal assimilée à la Perse. Les Ottomans étaient sûrs d'y trouver, comme en Crimée et en Circassie, plus d'auxiliaires que d'ennemis.

La Géorgie est l'ancienne Ibérie des Grecs et des Romains. L'âpreté de ses montagnes, la profondeur de ses forêts, l'abondance de ses eaux, le charme de ses vallées, l'énergie de ses habitants, mais surtout la beauté incomparable de ses femmes en font la force, le malheur et la célébrité dans l'Orient. Une reine presque fabuleuse nommée Nino, introduisit le christianisme naissant dans son royaume par ses prodiges, pendant que Constantin l'imposait par les armes à tous les pays tributaires des Grecs et des Romains autour de la mer Noire. Deux ceps de vigne reliés entre eux de manière à former une croix, étaient à la fois le sceptre et la baguette miraculeuse de cette princesse magicienne. Une autre reine de Géorgie, Tamar, surprise pendant son sommeil par son

écuyer David Bagration, avait voulu se venger de l'amour de ce serviteur par mille épreuves et par mille supplices. Le coupable ayant triomphé de tous les dangers, la reine avait fini par l'épouser. Ces enfants de la violence pardonnée, régnèrent de génération en génération sur la Géorgie. La fille de Tamar, la princesse Roussoudan, plus belle encore que sa mère, avait soutenu trois guerres contre les souverains du Khorasan, qui voulaient y annexer la Géorgie en épousant l'héritière du royaume.

Les Persans plaçent en Géorgie la patrie de la belle et sensible *Schirin*, l'héroïne de toutes leurs poésies épiques ou élégiaques. Le pouvoir et la séduction se confondaient presque toujours dans ces reines; c'était le royaume romanesque de la beauté, gouverné par la passion et servi par l'héroïsme.

VI

Le roi David, au temps d'Amurat III, régnait sur Tiflis et sur les profondes vallées de la Géorgie qui servent d'avenues à la Perse. Sa fille, quoique chrétienne, avait été donnée pour épouse au schah Tahmasp, en gage d'intime al-

liance contre les Turcs. David, après une bataille inégale contre le sérasker Mustafa-Pacha, s'enfuit de sa capitale. Le prince souverain d'Imirette, autre moitié de la Géorgie, s'unit aux vainqueurs pour en obtenir la possession de Tiflis. Mustafa ne s'y fiait pas assez pour satisfaire complétement son ambition ; il adjoignit seulement quelques provinces au royaume d'Imirette et donna Tiflis en fief à Mohammed-Pacha un de ses généraux, fils du fameux Ferhad-Pacha le manchot. Il y laissa une garnison turque de dix mille hommes pour garder contre les Géorgiens insoumis cette clef de la Perse, pendant qu'il se répendrait au loin dans ses provinces.

Tiflis, aujourd'hui usurpée par les Russes, ville pittoresque, guerrière, commerciale, opulente, fut, ainsi que l'ancienne Bidlis, bâtie par Alexandre le Grand. Le paganisme, le christianisme, l'islamisme, couvrirent tour à tour ses collines et les rives de son fleuve de ruines et de monuments qui attestent la grandeur et la décadence d'une capitale construite sur la grande route de tous les conquérants.

Mustafa, appuyé sur Tiflis, lança ses deux cent mille combattants dans la Géorgie et dans le Caucase, et annexa par la victoire à l'empire

turc ces provinces de la Perse. Tous les chefs de tribus se reconnurent alliés ou tributaires des Ottomans. Mais quatre armées s'avançaient à la fois de l'intérieur de la Perse pour disputer aux Turcs leurs conquêtes ; l'une sur Bagdad, l'autre sur Erzeroum, deux sur Tiflis. L'une de ces deux dernières était commandée, à l'exemple des armées géorgiennes et circassiennes par une femme, favorite du schah de Perse, élevée comme la fameuse Péridjan au métier des armes, et inspirant, par son courage et par sa beauté, l'héroïsme aux Persans. Elle défit l'aile droite des Turcs vers Erzeroum, tua le général qui la commandait, et refoula l'ennemi jusque dans les neiges du haut Caucase. Pendant ce triomphe, soixante mille Persans succombaient dans une bataille de trois jours contre Othman-Pacha dans la province de Schirwan. Dix mille têtes coupées étaient envoyées par Othman-Pacha, en témoignage de sa victoire, au sérasker à Tiflis. Le roi aveugle, Mohammed-Schah s'enfuyait devant lui de province en province. L'hiver et la famine le secoururent par deux fléaux qui combattaient pour les vaincus.

Tiflis, abandonnée à elle-même faute de vivres, fut bloquée par les Persans. Mustafa-Pacha se

retira à Kars et employa l'hiver et le printemps à reconstruire et à fortifier cette ville devenue depuis un boulevard inexpugnable de l'empire sur la Géorgie. Au printemps, Hassan-Pacha, fils de l'illustre vizir, secourut et approvisionna Tiflis. Ouzdemir-Othman-Pacha, qui venait d'être fiancé avec la fille du chef circassien Schemkhal, le meurtrier d'Hyder et l'oncle de la célèbre Péridjan, fit trancher dans un festin la tête de son beau-père. Schemkhal, habitué aux trahisons ordinaires à sa race, commençait à conspirer contre les Turcs auxquels il avait vendu les Persans.

Les Turcs cependant venaient de se renforcer d'une armée auxiliaire de quarante mille Tartares de Crimée commandée par un prince de leur maison royale, Aadil-Ghéraï. Aadil, prince jeune, beau, héroïque et séduisant, fut fait prisonnier par les Persans dans une sortie au siége de Schirwan. Le roi aveugle, Mohammed-Schah, dont l'intérêt était de flatter les Tartares pour les détacher des Turcs, reçut le prisonnier à sa cour comme un hôte plus que comme un ennemi. L'esprit d'Aadil-Khan séduisit la mère du Schah, femme d'une intelligence supérieure qui était l'âme du gouvernement cachée dans le harem; sa beauté séduisit la plus jeune sœur du roi. Les

amours du prince tartare et de la sultane éclatèrent. La Perse indignée y vit l'avilissement de son roi, la complicité de sa mère, la trahison de sa sœur, le danger de la patrie vendue par la passion de deux femmes à un ennemi. Les kouroudjis, sorte de janissaires persans, s'ameutèrent, violèrent le harem, en arrachèrent Aadil-Khan et la princesse, et les étranglèrent en présence du Schah qui leur demandait en vain la vie de sa sœur et de son captif. La mère du roi, qu'ils avaient épargnée, ne leur fit pas attendre longtemps sa vengeance. Les kouroudjis, quelques jours après leur révolte, appelés un à un dans une cour du palais pour recevoir une gratification, furent égorgés jusqu'au dernier par des bourreaux sous les yeux du roi et de sa mère, cachés derrière des rideaux de tentes.

Le cœur de la Perse se décomposait dans ces intrigues de sérail et dans ces séditions de prétoriens, pendant que les Turcs et les Tartares détachaient lentement ses membres du corps de l'empire. Le grand vizir Sokolli, mécontent des lenteurs de Mustafa qui prolongeait cette éternelle campagne de Perse, venait d'envoyer peu de jours avant sa mort une nouvelle armée en Géorgie sous le commandement de Si-

succédé pour peu de jours
Mustafa-Pacha, s'était flat
cer son rival Sokolli dans l
Son ambition déçue ou le p
dit-on, par désespoir de ne
de sa vie, l'enleva soudaine
mourut couvert du sang de
par le supplice des défenseur
richesses, ses caravansérails
justifièrent jamais sa mémoire
perpétuer sa honte avec son n

VII

Sinan, nommé grand vizi
marcher sur Tauris; l'armée
refusa de le suivre. Il fut forc
dégoûts de ses ...

tant de serviteurs qu'il y a de jours dans l'année, suivit Sinan à Constantinople.

Pendant ces négociations, l'armée était commandée par Mohammed-Pacha, neveu de Mustafa-Pacha, le sérasker mort. Mohammed fut vaincu dans la plaine de Gori non loin de Tiflis, par quatre-vingt mille Persans. Imputant sa défaite à son collègue Mustafa-Minotschir qui commandait un des corps de l'armée, il voulut le faire assassiner en plein divan. Pressentant son meurtre, au premier geste du kyaya pour s'emparer de lui, Mustafa lui fendit la tête d'un coup de sabre, blessa d'un autre coup le pacha du Diarbékir qui assistait au conseil, et plongea cinq fois son poignard dans le corps du sérasker. Sortant alors le sabre à la main de la tente et appelant son corps de troupes à la vengeance, il se sépara de l'armée, se replia sur Amasie et s'en remit à la justice du sultan. Mohammed, qui survivait à ses blessures, continua sa retraite sur Kars.

VIII

Ces revers et ces lenteurs humiliaient le jeune Amurat III. Sinan, en arrivant à Constantinople, le convainquit que la présence du sultan à l'armée

pire sur leur fils et leur ép
pagne qui l'arracherait aux
s'indignèrent contre le gra
muniquèrent leurs préventio
langueurs du sérail avaient
cissitudes des camps. L'em
la nuée de femmes et d'eunuq
kiosks et ses jardins. Il s'ai
qui lui parlait de gloire. Il
motifs de sa colère sous le r
vert des négociations avec la
vaincre. Il accusa Sinan d'avo
sitions de restituer la Géorgie
« pays qu'a foulé le pied du c
« partient à jamais au sultan,
nemis de Sinan. Amurat l'exil
le punir d'un conseil qui alarn
Le Cr...

de trois cents pièces de canon, pour faire écrouler les murailles. Il commença par fortifier Erivan, porte de la Perse de ce côté. Erivan avait reçu son origine et son nom d'un marchand qui suivait l'armée de Timour, et qui avait obtenu de ce conquérant le privilége de cultiver le riz dans la plaine arrosée et fertile qui alimente aujourd'hui deux frontières d'empires. Il en fit une citadelle avancée de la Turquie, et poursuivit l'envahissement complet de la Géorgie.

Une expédition parallèle par mer et par terre sur les rivages de la mer Noire, sous Othman-Pacha, s'avança sur Caffa dans la presqu'île de Crimée. Une marche de quatre-vingts jours conduisit à travers le Don et les steppes de la Tartarie l'expédition jusqu'à Derbend. L'armée combinée de Turcs, de Circassiens, de Tartares, y passa l'hiver abritée des neiges sous des cabanes de roseaux. Au printemps, Othman-Pacha sortit de Derbend, afin de livrer une bataille décisive aux Persans. Ils accouraient en masse pour garder ce flanc menacé de leur nation, ouvert par les steppes de la mer Caspienne. Le nombre des Turcs, des Circassiens, des Géorgiens, des Tartares d'Othman sortant de leurs casernes de roseaux ou de leurs cantonnements de terre était

Les Persans, command
ral Iman-Kouli-Khan, l'a
breux sur l'autre rive. O
noir, célèbre par son âge e
des armes et qu'il monta
s'élança le premier à la nag
d'une armée entière de ca
maîtres des collines rapproc
comme deux promontoires la
fleuve, ne s'opposèrent pas au
Ils se croyaient vainqueurs pa
situation. Ils attendaient ave
du lendemain pour éclairer le

Othman ne leur en donna p
mier enjeu des batailles. A
deux cent mille torches all
dans la main de ses

toute son armée, parut aux Turcs le signal et le présage certain de la victoire. Elle ne fut qu'une charge de deux cent mille cavaliers heurtés dans la fumée des torches au milieu de la nuit les uns contre les autres. Trente mille Persans morts, vingt mille prisonniers, une pyramide de dix mille têtes élevée par Othman sur les bords du fleuve, furent les monuments de cette bataille des Torches.

Après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Bakou et fortifié cette ville, bastion avancé du Caucase sur la Perse, Othman replia ses troupes à travers les vallées de ces Alpes jusqu'au Kanlü, c'est-à-dire le fleuve de sang. Là, les Russes qui surveillaient la Perse comme une proie à dévorer plus tard, attaquèrent l'armée en retraite d'Othman au passage de ce fleuve, et incendièrent devant lui les steppes pour priver d'herbe ses chevaux. Mille chevaux périssaient par jour d'inanition par cette manœuvre des Russes. Enfin, les eaux du Kouban traversées sur la glace qui couvrait ce fleuve et les forêts de Tamar abritèrent et ranimèrent l'armée. Othman rentra, après sept mois de combats et de marches, à Caffa d'où il était parti.

Les Tartares de Crimée qui l'avaient secondé,

ne le voyaient pas tous sans effroi, au cœur de leur presqu'île. Elle était déchirée par les dissensions intestines des différents princes de la dynastie de Ghéraï qui se disputaient la souveraineté de leur race. Dewlet-Ghéraï, leur dernier khan, venait de mourir. C'était un ennemi invétéré et heureux des Russes Il avait porté ses hordes jusqu'à Moscou et brûlé cette capitale qui doit sa renommée à ses incendies, et qui renaît plus jeune et plus vaste de ses cendres. Il avait voulu s'ouvrir sur cette ville une route plus large et plus facile, en creusant le canal du Volga au Don, menace éternelle au cœur de la Russie. Il laissait en mourant dix-huit fils.

Les Tartares, pour prévenir les inconvénients inhérents au gouvernement patriarcal, qui sont l'incapacité accidentelle du prince héréditaire, ou ses infirmités d'esprit, ou sa vieillesse, et pour assurer en même temps la continuité de leur politique au dedans et au dehors, ont une institution à peu près analogue à celle du grand vizir en Turquie. Le prince régnant est obligé, en montant sur le trône, de choisir pour vizir (kalgha) l'aîné de ses frères, ou son héritier présomptif, désigné par la constitution de Gengis-Khan. Le nouveau khan Mohammed-Ghéraï, l'aîné des dix-huit

·inces, contraint par l'État de nommer son frère né vizir, mais incliné par la préférence à donner rivalité du pouvoir au dernier de ses frères, ;adet-Ghéraï, nomma ce jeune prince favori oureddin (lumière de la foi), et lui assigna à ce tre des fonctions et des revenus qui étaient ne périlleuse innovation dans l'État.

Le jeune Noureddin était du parti qui voulait énager la Perse, et qui dissuadait le khan des artares de renvoyer des renforts de cavaliers à thman-Pacha. Il en promettait trois cent mille, ais il éludait sans cesse sous de nouveaux prétextes de les fournir au général ottoman. Le sul- n Amurat III et le grand vizir Siawousch- acha s'offensaient de cette lenteur et protestaient ontre l'institution nouvelle et illégale de Noured- in, au nom de la constitution de Gengis-Khan ont les Turcs étaient les surveillants et les ven- eurs.

Othman-Pacha, revenu en Crimée après son ourt voyage à Constantinople, où il avait pris les rdres du grand vizir, déposa du trône, au nom e son souverain, le khan régnant, Moham- ied-Ghéraï. D'après l'ordre naturel de succes- on, Alp-Ghéraï, le second des fils, aurait dû iccéder à Mohammed; mais les Turcs donnè-

—, soudain
en Crimée au milieu d'u
tares avides de changen
leurs chevaux jusque da
de leurs acclamations le
en Crimée. Mohammed-(
de son peuple, répudié pai
les déserts avec sa famil
fidèles à ses malheurs. Le
donna le titre de kalgha à
suivit de steppe en steppe s
gnit et le tua de sa main
La Crimée entière, purgé
bles aux Persans, tomba d
dépendance de la Porte. Ot
révolution sur le trône,
seconde fois à sa nation.

L'Arménie, la Circassie
tarie C...

trois campagnes rapporté de telles dépouilles à son maître.

IX

La réception d'Othman à son retour avec l'armée à Constantinople fut digne de ses services ; Amurat III avait vaincu du sein des plaisirs; il s'appropriait avec orgueil les victoires de son général. Le caractère aussi modeste qu'intrépide du vainqueur de la Perse et de la Géorgie n'inspirait point de jalousie à Siawousch-Pacha. Le grand vizir savait qu'Othman était un soldat sans autre ambition que la gloire. Les sultanes Nour-Banou et Safiyé se félicitaient d'un triomphe contre les schismatiques, qui relevait leur influence sur l'esprit des fidèles croyants. Aucune guerre lointaine désormais ne menacerait le harem de l'absence de son souverain asservi à leur tendresse. Elles présidèrent elles-mêmes aux honneurs que le sultan voulait rendre à son lieutenant, quand Othman rentrerait solennellement à Constantinople. Cette entrée fut un triomphe comparable aux triomphes romains.

toute sa cour, ses vi
rencontre d'Othman j
nommé Yali Kœschk
« Assieds-toi, Othman
apparition dans la salle
« ton maître et de ta pa
Othman, sans paraître
inusitées dans la bouche
sterna, baisa la terre, et
du manteau impérial. « A
reprit Amurat. Othman fit
d'un homme qui s'assoit,
tôt sans avoir touché le tapi
Amurat lui renouvela l'or
sur le divan; trois fois O
par déférence et se releva pa
trième injonction de s'asseo
Persans ...

écouter le récit de son général. Othman raconta les fatigues, les revers et les victoires de l'armée en Géorgie, en Circassie et sa marche de quatre-vingts jours dans les steppes de la Tartarie pour arriver à Derbend. Quand il eut retracé la *bataille des Torches*, la fuite des Persans et les pyramides de têtes élevées sur les rives de l'Amour : « Tu t'es conduit en général aussi prudent que « brave, » s'écria l'empereur ; et détachant de son propre turban la plume de héron enchâssée dans une agrafe de diamants, il l'attacha lui-même au turban d'Othman.

Le général, interrompu par cette faveur dont l'enthousiasme de son padischah relevait le prix, continua l'histoire de ses campagnes. Au récit de sa victoire sur Hamza-Mirza, frère du roi aveugle de Perse : « Il faut que tu en reçoives « aussi le prix de la main de celui pour qui tu « combattais, » dit Amurat. Il tira de sa ceinture son poignard au manche enrichi de pierres précieuses, et le passa à la ceinture d'Othman.

Au tableau de la défaite d'Iman-Kouli-Khan, le vétéran des généraux du Schah de Perse, le sultan détacha la seconde plume de héron qui flottait sur son turban dans un nœud de saphirs, et en décora le turban du vainqueur

ration du derviche sur
assujettissement de la Ta
« C'en est trop, » s'é
ses deux mains au-dess
pour porter sa reconnai
de tant de bénédictions
« ton visage, Othman, s
« à jamais dans les deu
« d'Asie! Que le Dieu qu
« te soit toujours propic
« suive partout où ton ch
« Puisses-tu, dans le par
« même kiosk et à la même
« aïeux dont tu portes le no
« fils d'Affan! et puisses-t
« immortelle, grandir san
« terrestre en puissance et
« longues années! »

en entrant dans le palais, et le revêtirent des habits et des armes du sultan lui-même. Dans ce nouveau costume, qui l'égalait extérieurement au padischah, Othman rentra pour rendre grâces à son maître.

L'entretien et le récit des campagnes de Perse avaient duré la moitié d'un jour d'été. Le sultan l'avait prolongé à dessein par ses interrogations, au delà de la longueur ordinaire des plus longs récits, pour éprouver son général. « On « avait accusé Othman auprès de moi, » dit-il en sortant du kiosk, « de s'enivrer d'opium, et « d'abrutir ainsi son intelligence; je ne le soup-« çonne plus de ce vice, puisqu'il a pu supporter « sans fatigue et sans interruption un entretien et « un récit qui ont duré six heures. »

Othman en effet relevait ses forces épuisées pendant ses campagnes par l'usage quelquefois excessif du vin. Après avoir vidé quelques coupes de cette liqueur avec ses favoris sous sa tente, il s'endormait la tête sur son coussin à la voix des chanteurs; puis se réveillant de lui-même à l'heure prescrite (deux heures après le soleil couché), il faisait ses ablutions religieuses et ses prières, versait des larmes de contrition sur ses fautes et reprenait le travail ou le sommeil selon le loisir ou

les affaires. La conviction de la sobriété d'Othman qui résulta pour le sultan de cette épreuve, décida Amurat à remettre le gouvernement à l'homme prédestiné qui avait si heureusement conduit la guerre. Siawousch-Pacha fut congédié sans disgrâce. Othman fut nommé grand vizir. Son installation à cette dignité, accompagnée d'honneurs sans exemple jusqu'à lui, ne fut qu'une continuation de son triomphe le jour de son entrée à Constantinople.

Amurat III, malgré sa mollesse, savait régner puisqu'il savait récompenser ainsi le héros de sa nation. Mais au sein de ses prospérités extérieures, ce prince n'était pas heureux. Ses infirmités d'esprit croissaient avec ses dérèglements; sa mère et l'intendante de ses plaisirs Djanféda ne cessaient de lui présenter dans son harem de nouvelles victimes à ses caprices. Il changeait plus souvent de femmes que le muezzin ne criait d'heures. Ses enfants se multipliaient. Ses joies mêmes de la naissance de ses fils étaient tristes. Un jour qu'il s'entretenait avec une de ses odalisques qui allait devenir mère : « De quoi te sert-il d'être père, « ô sultan? » lui dit cette esclave, en faisant allusion au meurtre inévitable des enfants mâles du harem; « tes fils ne sont pas destinés

« à vivre sur la terre, mais à peupler les tom-
« beaux. »

XI

Les rivalités de crédit et de faveur qui agitaient son harem se répercutaient jusque dans son divan. La mère d'Amurat III et son épouse la sultane Khasséki Safiyé ne s'entendaient pas toujours pour appuyer auprès de lui les mêmes favoris. Sa mère et sa sœur protégeaient Siawousch-Pacha ; Safiyé accusait Siawousch de travailler à enlever le trône à son fils Mohammed afin de préparer l'empire aux fils qu'il avait eus lui-même de la sultane son épouse, sœur chérie du sultan.

La mort de la sultane mère Nour-Banou à l'époque du retour d'Othman de Perse, ébranla le crédit de Siawousch. La Vénitienne Safiyé, quoique soupçonnée d'avoir hâté par le poison la mort de sa belle-mère, régna désormais sans rivale sur l'esprit d'Amurat. Un autre favori du prince, Ibrahim, encore éloigné du sommet des honneurs publics, était le rival secret et souvent l'obstacle des grands vizirs.

Le harem avait ses factions ; elles exigeaient des sommes immenses du grand vizir. La sultane Va-

lidé avait deux mille ducats d'or indépendamment des prodigalités des favorites du jour. Trois femmes étrangères au harem d'Amurat se partageaient la domination de son esprit faible. L'une était cette Djanféda-Kadoun dont nous avons déjà parlé et que Nour-Banou, mère du sultan, lui avait recommandée en mourant comme seule capable de la remplacer elle-même dans l'administration de sa maison féminine; la seconde était une prétendue prophétesse nommée Raziyé, femme astucieuse et belle, dont le hasard avait quelquefois vérifié les paroles et les philtres. Éprise d'un jardinier du sérail nommé Schoudschaa, elle l'avait élevé par ses intrigues aux dignités domestiques de la cour; la troisième était la juive Kira, marchande du bazar, que son commerce d'étoffes et de bijoux pour les sultanes introduisait librement dans l'intérieur du harem, et qui s'entremettait ainsi dans toutes les intrigues d'amour ou d'ambition du sérail.

Trois filles de Sélim II, sœurs du sultan régnant, disputaient à la sultane Safiyé la faveur de leur frère. C'étaient la veuve du grand vizir Sokolli, celle du capitan-pacha Pialé et la princesse leur sœur qui avait épousé Siawousch. Une autre sultane retirée dans le vieux sérail, Mihrmah, fille de

Soliman, élevait deux nièces d'Amurat. Elle avait marié la première de ces petites-filles de Soliman au renégat génois Cicala, transfuge de la grande maison des Doria de Gênes, et qui, en abjurant leur foi et leur patrie, avait transporté en Orient leur héroïsme. La mort ayant enlevé à Cicala la première de ses épouses du sang de Soliman, la sultane Mihrmah lui avait donné la seconde.

Ces princesses que leur parenté avec le sultan introduisait sans cesse au palais le remplissaient de leurs brigues et de leurs passions. Esma, veuve de Sokolli, quoique disgraciée de la nature, avait voulu épouser en secondes noces un des pachas les plus accomplis de corps et de cœur, nommé Ali-Pacha, gouverneur de la Hongrie turque. Il eut par ambition ou par peur la lâcheté de consentir à répudier sa femme qu'il aimait, pour grandir en richesses et en dignités par un mariage avec une sœur de son maître. L'historien Petschéwi, témoin de ces noces cruelles, dit que les larmes et les imprécations de l'épouse répudiée d'Ali, en sortant de sa maison, auraient ému les rochers du Balkan.

Hassan-Pacha et Féridoun, le premier pour ses richesses, le second pour ses talents, furent jugés dignes de ces alliances avec des sulta-

nes parentes du souverain. Féridoun disgracié, comme on l'a vu, dut son retour à la faveur de ce mariage tardif. La vie du sultan au sein de ces mollesses et de ces intrigues féminines s'écoulait dans les somptuosités de ses jardins et dans les puérilités des spectacles dont il amusait les esclaves et les enfants de son harem. Après avoir usé les heures dans ses kiosks dont les terrasses parfumées de roses sont rafraîchies par le courant du Bosphore, il prolongeait le jour par les feux d'artifice qu'on tirait sur les collines en face de ses jardins pour l'amusement de son fils Mohammed.

Quelques constructions de dévotion ou d'utilité publique qu'il aimait à voir s'élever sous ses yeux pour distraire son oisiveté par le spectacle de l'activité des ouvriers diversifiaient ses heures. Il envoya pour cet usage des sommes considérables à la Mecque, afin de défendre la Kaaba sacrée et la pierre noire incrustée dans les murs du temple des inondations qui les avaient souillées. Cette pierre noire d'Abraham est, dans les traditions arabes et mahométanes, un rubis tombé du ciel à l'origine du monde, dont l'éclat illuminait la terre d'une lueur égale à celle de l'aurore, et que les péchés multipliés de l'espèce humaine finirent par obscurcir totalement à mesure que

'humanité se déprava en vieillissant. Les pro-anes n'y voient qu'un aérolithe tombé en Arabie u siècle des patriarches, qui brillait comme un nétéore igné en tombant, qui s'éteignit après sa hute et dont l'allégorie et la superstition orien-ales firent le rubis sympathique de la sainte Kaaba.

XII

Le crédit de ces princesses et des esclaves du érail sur l'esprit d'Amurat III n'égalait pas celui du ardinier dont la prophétesse Raziyé avait fait le omplice de ses ruses, et qu'Amurat, en récom-ense de ses divinations magiques, avait élevé u rang de prédicateur de la cour. Ce fanatique yant reçu du ciel, disait-il, l'ordre de faire con-ertir en mosquées toutes les églises chrétiennes le Constantinople, inspira son intolérance au sul-an. Amurat commença cette transformation des emples chrétiens, sous prétexte que le nombre accru des musulmans de la capitale dépassait le nombre et l'enceinte des mosquées bâties pour eur culte; mais les réclamations des ambassa-leurs et les sommes dont les Grecs et les catholi-ques rachetèrent leurs autels, conservèrent leurs églises aux chrétiens.

L'ambassadeur de France, M. de Germigny, protesta avec audace contre la suppression des chapelles de Galata, et marcha avec sa suite armée pour en défendre les portes. La crainte de perdre un allié si constant de la Turquie fit pardonner à l'ambassadeur cette témérité, pendant que le grand vizir menaçait les envoyés de l'empereur de les enfermer au château des Sept-Tours.

Les capitulations pour la protection du christianisme dans l'empire et pour les priviléges de la navigation furent renouvelées et amplifiées à cette époque.

La Hongrie et l'Allemagne troublaient seules la complète sécurité du divan du côté de l'Europe. Les Hongrois indépendants avaient élu pour roi l'empereur Rodolphe. Cette union de la Hongrie et de l'Autriche sous un même empereur mécontentait la Porte. Le grand vizir témoignait brutalement sa colère à l'ambassadeur autrichien.

« N'est-il pas vrai, » lui dit-il un jour en pleine audience, « que l'empereur Rodolphe est « un prince infirme et maladif? Pourquoi les « Hongrois ont-ils choisi un roi qui n'est pas de « leur sang ? Les Allemands, d'après notre

« proverbe, sont des chevaux châtrés, mais les « Hongrois sont de vigoureux étalons. Tu pousses « les Hongrois à se détacher de la protection des « sultans; mais s'ils choisissent un autre roi « parmi eux, nous ne tarderons pas à nous porter « en Hongrie pour confirmer par les armes le « roi qu'ils se seront donné contre votre empe« reur. » Il les menaça du pilori.

Les ambassadeurs de l'empereur subirent sans murmurer ces outrages, et continuèrent à payer le tribut et à solliciter l'amitié des Turcs.

XIII

Les envoyés extraordinaires de toutes les puissances de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, arrivèrent à Constantinople pour assister aux fêtes de la circoncision du fils d'Amurat III et de la Vénitienne Safiyé. La mémoire de ces fêtes, dans l'esprit d'Amurat, devait être un des événements de son règne. Elles sont restées, en effet, un témoignage de l'opulence et des mœurs de la cour des sultans à cette époque. Leur magnificence et leur durée marquent l'apogée de luxe auquel une tribu de pasteurs conquérants avait élevé en deux siècles le trône de ses sultans. Leur

...stor

par Hammer dans les a
magne.

« Plus d'une année, » d
sacrée aux préparatifs d
1582 fut notifiée aux m
l'Europe et de l'Afrique ;
aussi expédiés avec des
gouverneurs de l'empire ;
empêchèrent de s'y rendr
leur absence que par l'env
dérables. L'ancien intenda
riales, Karabalibeg, fut non
et l'ancien nischandji, Ha
(nazir) de ces fêtes ; ce d
trésor public un demi-milli
les divers frais auxquels il
dans ses attributions. Des cuis
toutes part...

passés. L'effet répondit aux immenses préparatifs qu'on avait faits, et les fêtes d'Amurat III en l'honneur de la circoncision de son fils Mohammed sont restées sans exemple dans l'histoire de l'empire ottoman, par leur splendeur et leur durée.

« L'hippodrome, qui a quatre cents pas de long sur cent de large, fut disposé d'après les besoins de la fête et des spectateurs : dans la partie supérieure où se trouve aujourd'hui l'hôpital des fous, on avait tracé un carré de cent pas fermé par des planches et destiné aux cuisines. Des kœschks et des loges couvertes pour le sultan, l'héritier présomptif et les sultanes, avaient été établis dans l'enceinte du palais d'Ibrahim-Pacha, favori d'Amurat. Au-dessous du palais et sur la même ligne, s'élevait un édifice dont la base, haute de six pieds, était construite en pierres, et sur laquelle se superposaient trois étages en bois : le premier fut assigné aux ambassadeurs des puissances étrangères, le second aux agas de la cour intérieure et extérieure, le troisième aux begs, béglerbegs et vizirs de l'empire. A cette construction faisait suite une galerie longue de douze pieds et haute de sept, dans laquelle furent placés le capitan-pacha et les begs de la mer.

... Achmet, on voy
pelle impériale et les palm
du même côté, on avait
persane une tribune, à la
suspendu un lustre répand
sieurs centaines de becs;
de l'ambassadeur persan ét
deur français. Celui-ci av
qu'on lui donnât la préséan
triche; mais cette demande
il ne parut pas aux fêtes, s
convenait pas au représenta
tien d'assister à des cérémoni
tribune fut occupée par les
polonaise. A la suite venait l
pacha, en face de laquelle a
grande tente ...

« Le béglerbeg de Roumélie, Ibrahim-Pacha, avait été chargé, en qualité de maître des noces (*dougoundjibaschi*), de l'ordonnance et de la police des fêtes ; au béglerbeg d'Anatolie, Djâfar-Aga, gendre de Sokolli, avait été confiée la surintendance des sorbets (*scherbetdjibaschi*) ; au capitan-pascha, Ouloudj-Ali, la direction des travaux des galeries et des estrades (*mimarbaschi*); l'aga des janissaires, Férhad-Pacha, avait été nommé chef des gardes. Cinq cents hommes revêtus de grotesques habits de cuir parcouraient la place en portant chacun une outre enflée de vent, avec laquelle ils frappaient les perturbateurs de l'ordre. Leur capitaine, monté sur un âne que couvrait une housse en paille, cumulait avec ses importantes fonctions celles de bouffon du peuple.

« Le 1er juin, le sultan se rendit en grande pompe du sérail impérial à celui d'Ibrahim-Pacha sur l'hippodrome. La marche était ouverte par les tschaouschs et les mouteferrikas revêtus d'habits de drap d'or, les agas de la cour et des troupes ; puis venaient les palmes de noces, dont quatre, hautes de vingt aunes et plus, étaient escortées chacune de quatre-vingts janissaires. A la suite marchait le prince héréditaire, avec un habit de satin écarlate brodé d'or, et un turban surmonté

[redacted]

de deux plumes noires de héron ; à son oreille droite pendait un rubis du plus grand prix ; à sa main droite brillait une émeraude ; à sa ceinture était attaché un sabre enrichi de pierres précieuses, et il portait une masse d'armes d'acier, dont la tête était formée d'un morceau de cristal taillé à facettes et garni d'or. A son arrivée, le prince baisa la main de son père, tandis que les palmes des noces furent dressées en face du palais, et que la musique fit entendre de joyeuses fanfares.

« Trois jours après, les sultanes, accompagnées de tout un arsenal de sucreries, se rendirent à l'hippodrome. Elles étaient suivies de dix à douze prisonniers des frontières de Hongrie ou de Bosnie, dont les tours de force devaient être donnés en spectacle au peuple assemblé ; ils se hachèrent à coups de sabre, se percèrent avec leurs lances ; un d'eux même planta dans sa chair un fer de pique ; d'autres avaient les bras hérissés de flèches ; d'autres encore portaient des fers à cheval cloués sur le dos, et leur sang ruisselait à flots. Le sultan les récompensa de leur bravoure par des dons d'argent proportionnés à leur rang. Le principal d'entre eux reçut un timar du revenu de quatre mille aspres. Mais deux de ces malheureux prisonniers ayant succombé à leurs blessures, ce

spectacle inhumain fut défendu pour la suite des fêtes.

« Parmi les ouvrages en sucrerie, on remarquait neuf éléphants, dix-sept lions, dix-neuf léopards, vingt-deux chevaux, vingt et un chameaux, quatre girafes, neuf sirènes, vingt-cinq faucons, onze cigognes, huit grues, huit canards, et une foule d'autres objets; les confitures étaient portées par quinze chevaux de somme, dont huit avaient des housses de damas rouge, et sept de damas d'argent. Pendant la distribution des sucreries, des Arabes et des saltimbanques égayèrent le peuple par leurs tours sur les mâts de cocagne, l'obélisque et le pilier de l'hippodrome.

« A la suite des ouvrages en sucrerie venaient les grandes palmes des noces, qui, surpassant de beaucoup par leurs énormes proportions les palmes du premier cortége, étaient hautes de vingt à trente aunes et divisées en sept compartiments; elles étaient formées de sept boules en cire de diverses couleurs, montant en pyramide, dont la plus basse avait un circuit de quatre à cinq aunes; chacune de ces palmes, auxquelles étaient appendues des figures représentant des oiseaux, des animaux, des fruits, des miroirs, toutes sortes d'autres objets, était un symbole de force virile et

de fécondité. Pour qu'il fût possible de faire circuler ces palmes, on dut élargir les rues, découvrir des maisons et en démolir d'autres.

« Le jour suivant, les vizirs furent admis à déposer leurs présents au pied du trône. Le grand vizir Sinan offrit au sultan cinq chevaux richement enharnachés, et au prince de magnifiques habits, trois chevaux tout étincelants d'or et couverts de housses brodées de perles ; le tout était estimé quarante mille ducats. Le second vizir, Siawousch-Pacha, donna huit chevaux et trois habits de drap d'or valant vingt mille ducats ; le troisième vizir, l'eunuque Mesih-Pacha, quatre chevaux, dont deux avec l'enharnachement complet, et cent cinquante vêtements d'une valeur de trente mille ducats ; Mohammed-Pacha-Djerrah (*le chirurgien*), ainsi appelé parce qu'il s'était élevé des fonctions de barbier du sultan à celles de vizir, offrit des chevaux, des habits, des joyaux d'argent s'élevant à quinze mille ducats ; Othman, le kiayabeg ou ministre de l'intérieur, de la vaisselle d'argent et de jeunes garçons géorgiens et tscherkesses ; représentant une valeur de dix mille ducats.

« Chacun de ces jours et des jours suivants, plus de cent Grecs, Albanais et Raizes demandè-

rent à embrasser l'islamisme : il suffisait de se découvrir la tête et de lever un doigt en l'air pour être conduit au seraï et y être circoncis.

« Pendant la durée des fêtes, on exposa tous les soirs sur la place plus de dix mille plats de riz bouilli couverts chacun d'un pain, et seize à vingt bœufs rôtis tout entiers avec leurs cornes et leurs sabots; le peuple se précipitait à l'envi sur cette pâture, de sorte qu'en un clin d'œil la place était jonchée de plats brisés et de riz répandu. Deux cents esclaves de l'arsenal étaient préposés au nettoyage, et cinquante porteurs d'outres à l'arrosement de la place. A la nuit tombante, on allumait cent cinquante grandes lampes, ainsi que celles du grand mât dont nous avons déjà parlé, et des feux d'artifice faisaient renaître, non-seulement pour l'hippodrome, mais encore pour toute la ville, la clarté du jour.

« Le 6 juin, les cinq cents porteurs d'outres parcoururent les rues sous les déguisements les plus grotesques. Le soir, un simulacre de siége fut donné à une redoute hongroise; les combattants avaient des bâtons au lieu de lances, et des coussins au lieu de boucliers.

« Le 7 juin, l'ambassadeur impérial, baron de Preyner, fut invité par douze tschaouschs à

vizir les deux frères (
rieurement réclamés a
lippowsky avait appo
dogues et six charges
dont chacune comprenai
estimée mille ducats; l'
Ladislas Szalanczy, offri
double fond, sept plats
ment travaillés, deux bas
bres, dont deux étaient
Ragusains et des voïévo
Valachie consistaient en
et pendules; ceux du khan
ges de fourrures de zibeli
cinq charges de fourrures
d'hermine pour femmes,
vingt jeunes chrétiens.

« Les



nt d'or et de pierreries, un panache de es noires de héron réunies par une agrafe amant, des étriers enrichis de perles et de ants, une grande quantité de ballots d'é- de soie, quatre de drap d'or, des perles ées sur or, et une somme de quarante mille nnes comme tribut.

a nuit, au milieu des feux d'artifice, on lança la foule des ours, des chiens et des renards, queues desquels étaient attachés des torches iées et des pétards, pour le plus grand plaisir grands qui se réjouissaient de l'effroi causé uple par ces nouveaux acteurs. Pendant ce s, les poëtes lurent au grand vizir les poésies avaient composées pour célébrer la circon- n du jeune prince. Des danses mauresques s comédies juives prolongèrent les réjouis- s de cette journée jusqu'au milieu de la

Le 8 juin, le sultan donna un festin splen- aux officiers des janissaires, pour lesquels nt été dressées des tables de soixante-dix cou- chacune. Le grand vizir et l'aga des janis- s firent les honneurs du repas; les armuriers rent à table. Les solaks et les peïks, ou gardes orps, archers et hallebardiers du sultan

rivalisèrent d'adresse au tir à l'arc, et s'exercèrent à percer à coups de lances des armures et des casques d'acier. L'ambassadeur impérial vint avec toute sa suite prendre possession de sa loge, pour assister aux fêtes.

« Le 9 juin, les légistes, le muphti, les cadiaskers, les cadis, les naïbs, les mouderris, les khodjas, les scheïkhs et les imans furent invités à un festin pour lequel on avait dressé soixante-dix tables. Un grand nombre de pages du sultan, qui étaient sortis récemment du seraï d'Andrinople et étaient entrés dans les rangs des spahis, vinrent, traînés dans soixante-deux chars, pour baiser la main d'Amurat III. Deux châteaux avaient été élevés en face de la loge du sultan : le plus grand, surmonté d'étendards rouges et jaunes, figurait un château musulman, et le second, sur lequel flottaient des drapeaux représentant des croix rouges et bleues sur des champs d'argent, était nécessairement un château chrétien. Après une vive canonnade de part et d'autre, les hommes postés dans la tranchée du premier castel s'avancèrent avec leur artillerie sous les remparts du second; lorsque les quatre murs de ce dernier s'écroulèrent, on en vit sortir quatre porcs, par une fine allusion aux puis-

sances chrétiennes, dont les ambassadeurs assistaient à la fête; on crut devoir renchérir encore sur cette ingénieuse plaisanterie, en faisant déchirer par trois lions un cinquième porc qu'on avait été chercher au palais de l'ambassadeur impérial. Sur d'autres points, des juifs et des Maures exécutèrent des danses burlesques (mattesina), et la danse pyrrhique (moresca).

« Le 10 juin, l'ambassadeur impérial voulut remettre au sultan ses présents consistant en trois colliers précieux, cinq autres joyaux d'un grand prix et deux magnifiques médaillons, le tout estimé quarante mille ducats. Mais, ayant appris que l'ambassadeur vénitien l'avait prévenu et devait offrir ce même jour des bijoux et des étoffes d'or d'une valeur de huit mille ducats, il ajourna sa démarche jusqu'après les fêtes, où il fut reçu en audience par le sultan.

« Le 11 juin, jour auquel les spahis furent splendidement traités par le sultan, commencèrent les processions solennelles des divers corps de métiers; pendant vingt et un jours, ils se succédèrent devant le sultan, en lui souhaitant toutes sortes de bonheur avec les formules de bénédictions ordinaires, et lui offrant chacun un échantillon de leur art; en retour, Amurat leur fit

[redacted]

remettre quelques poignées d'aspres nouvellement frappés. Les divers corps de métiers rivalisèrent entre eux de magnificence; lorsque les confréries de derviches, auxquelles chacun d'eux appartenait, eurent présenté leurs félicitations au sultan, le khodja leur adressa un discours qui fut terminé aux cris mille fois répétés d'Amen.

« Ces processions furent ouvertes par les cordonniers et les bonnetiers pour femmes, ordre qui avait été probablement adopté dans la vue de flatter les sultanes; ces deux corps de métiers avaient des bannières d'étoffe d'or et d'argent et des dais ou baldaquins étincelants de mille couleurs; ils présentèrent au sultan, dans un énorme soulier de maroquin brodé d'or, un jeune apprenti aux joues rosées et aux vêtements de drap d'or. Ils étaient escortés de joueurs d'ombres chinoises et de marionnettes, de juifs déguisés en soldats allemands et espagnols; la nuit, on alluma un faisceau de lampes formant le pentagone de Pythagore, que les musulmans appellent le sceau de Salomon.

« Le 12 juin, les filateurs de coton apportèrent des figures de lions et de monstres marins en coton, ainsi que des masses d'armes faites de même matière.

« Le 13 juin, un banquet fut donné aux cor-

donniers pour hommes et aux selliers; les premiers défilèrent devant la loge impériale avec des thyrses couverts de feuillages, sur l'un desquels était figuré le sceau de Salomon, et ils firent don au sultan d'une botte monstrueuse en maroquin et de babouches jaunes; les seconds conduisaient avec eux un atelier ambulant porté sur six roues, dans lequel plusieurs personnes s'occupaient de toutes sortes de travaux de sellerie. Les ouvriers employés au plissement des caftans et des étoffes de soie vinrent à leur tour sous une bannière de satin rouge et jaune. Au milieu d'un cortége de cent jeunes garçons en habits de soie, s'avançait un char dans lequel l'un d'eux plissait des étoffes sur la tête rasée de son maître, faisant fonction de la table de marbre dont on se servait ordinairement pour cet objet. La nuit, le capitan-pacha Kilidj-Ali tira un feu d'artifice, qui surpassa tous ceux des nuits précédentes par la beauté et la variété de ses dessins, représentant des vaisseaux, des tours, des châteaux et des éléphants enflammés. Ce jour-là, comme les autres, les joueurs de gobelets et les danseurs de corde contribuèrent pour leur part à l'amusement du peuple.

« Le 14 juin, eut lieu le tournoi des spahis.

Les esclaves chrétiens de la veuve de Sokolli, au nombre de neuf cents, simulèrent au milieu de danses pyrrhiques la lutte de saint Georges avec le dragon; deux galères donnèrent sur l'hippodrome le spectacle de l'abordage, comme si elles eussent été en pleine mer, et celle qui fut prise fut conduite en triomphe avec son pavillon traînant derrière elle dans la poussière. Les musiciens de la chapelle de la sultane, veuve de Sokolli, jouèrent une espèce de pantomime mythologique; au milieu de l'harmonie des cymbales, des luths et des violons, un bravo italien s'approcha d'un jeune enfant déguisé en Cupidon, et voulut s'emparer de lui, en employant d'abord la flatterie, puis la force; mais une jeune fille, armée d'un javelot comme une nymphe de Diane ou une amazone, intervint en ce moment, repoussa l'audacieux agresseur et délivra le jeune enfant.

« Le 15 juin, les tréfileurs d'or et d'argent et les confiseurs vinrent rendre à leur tour hommage au sultan. Des quadrilles de spahis et de silihdars s'assaillirent les uns les autres, puis ils se retirèrent, après s'être exercés au tir sur une pomme d'or fixée au bout d'une longue perche; deux d'entre eux, revêtus d'armes grecques

tout incrustées d'or, se livrèrent à des exercices d'équitation.

« Le 16 juin, les derviches des différents ordres se rendirent devant le sultan; chemin faisant, pris d'une louable émulation, ils firent concurrence avec les saltimbanques; les uns tournaient sur eux-mêmes avec une effrayante rapidité, en ne cessant de vociférer les cris de: *Allah!* et de *Hou!* les autres prenaient du fer rouge dans la bouche, d'autres encore avalaient des couteaux ou faisaient mille tours semblables; de sorte que les femmes, assises aux fenêtres sous lesquelles passait cet étrange cortége, ne pouvaient retenir leur effroi ou leur pitié à la vue de si effrayantes contorsions. Un derviche se plaça dans un tonneau rempli de serpents en affectant la plus grande tranquillité; un second se fit poser sur la poitrine une pierre d'un poids à ne pouvoir être soulevée que par huit hommes, et la fit ainsi briser en morceaux; un troisième sauta, au péril de sa vie, au-dessus de couteaux et de lames de sabres fichés à terre. La journée se termina par un feu d'artifice de l'invention d'un papas grec, et représentant une forêt et un jardin plantés de cyprès.

« Le 17 juin, les fileurs de soie, les fabri-

cants de cordes et de lacets se rendirent sur l'hippodrome avec des bonnets, des capes et des chaperons de formes étranges. Les pâtissiers et les marchands de sorbets, suivis de tout l'attirail de leur métier, faisaient des pâtisseries en passant, et versaient au peuple des sorbets de toutes couleurs; les tisserands offrirent au sultan leurs pièces de toiles les plus fines, et les corroyeurs de grands surtouts de table en cuir brodé d'or et des coupes en cuir sans couture.

« Le 18 juin, le béglerbeg de Roumélie fut invité à un grand festin en sa qualité de dougoundji ou directeur des fêtes. Les fruitiers, les marchands de fil et de tabliers défilèrent devant le sultan, suivis des bijoutiers qui avaient amené avec eux plus de trois cents jeunes gens revêtus d'habits de drap d'or.

« Le 19, les fabricants de housses et de cierges se présentèrent devant Amurat, et lui offrirent des ouvrages de leur profession, remarquables par leur beauté.

« Le 20, jour consacré au banquet du capitan-pacha et des capitaines de la flotte, eut lieu la procession des potiers et des marchands de tapis, que suivaient les Grecs de Péra et de Galata,

nt des drapeaux à carreaux alternative- rouges, jaunes, bleus et blancs. Cent marchant deux à deux étaient revêtus de ttes rouges à taillades, et avaient des bon- ›hrygiens, des sonnettes aux jambes et des nues à la main. Une noce grecque for- un cortége particulier : trente jeunes gar- grecs portant des habits d'or et des barrettes ·lours ornées de perles et de pierres pré- ›s, trente autres déguisés en jeunes filles, daient le dais sous lequel étaient les deux ·s, et que suivaient encore d'autres jeunes ns sous le même costume que les précédents. ent Grecs dont nous avons parlé en premier commencèrent à danser la danse lascive xandrie, dans laquelle survivent les coutumes ques des prêtres italiens; le cortége de la noce ta la descente romaïka, dont les entrelace- figurent les mille détours du labyrinthe de . Vinrent ensuite les djebedjis ou armuriers ınt et polissant des armes; cent d'entre eux ıt revêtus de vieilles armures dorées. Les rs et les marchands de papiers peints leur dèrent avec des drapeaux de papier, et cent jeunes gens habillés de papier de diverses ırs; ils avaient avec eux une boutique am-

bulante, dans la partie inférieure de laquelle un jeune garçon préparait du papier, tandis que, dans la partie supérieure, trois autres lisaient le Coran. Les matelassiers conduisaient cent cinquante jeunes garçons revêtus d'habits de drap d'or, et assis sur des matelas et des coussins de même étoffe. Les miroitiers et les peintres sur porcelaine avaient avec eux cent cinquante jeunes garçons tout couverts de morceaux de glaces, qui renvoyaient aux spectateurs les ardents reflets du soleil. Les fabricants de peignes fermèrent les processions qui avaient duré vingt et un jours; celles des corps de métiers d'un ordre supérieur remplirent les dix-sept jours suivants.

« Le 7 juillet, Mohammed-Sultan fut circoncis dans le seraï de l'hippodrome, par le vizir Djerrah-Mohammed-Pacha. La petite particule de chair enlevée par l'opérateur fut envoyée dans une coupe d'or à la sultane Khasseki, mère du sultan Mohammed, et le couteau sanglant à la sultane Validé, mère du sultan Amurat; des distributions de monnaies d'or et d'argent, et une course de chevaux, pour laquelle avait été institué un prix de mille ducats, ajoutèrent à la solennité de cette journée. Djerrah-Mohammed fut récompensé de

son heureuse opération par un présent s'élevant à près de huit mille ducats.

« Le 8 juillet, on remarqua parmi les curiosités de la fête une girafe et un éléphant apprivoisés. Le douzième jour après la circoncision, se manifesta parmi les janissaires et les spahis un mouvement qui avait été provoqué par des hommes ivres et une femme de mauvaise vie. Le préfet de police qui avait voulu punir avec ses janissaires quelques-uns des spahis et en avait tué un dans le tumulte, fut maltraité par les spahis, et traîné pieds et poings liés sur l'hippodrome devant le sultan. Les janissaires et les spahis vomirent les uns contre les autres des imprécations et des menaces, et ce ne fut qu'avec peine que le grand vizir, l'aga des janissaires et le béglerbeg de Roumélie purent calmer l'effervescence générale. Les janissaires étaient d'autant plus irrités, que le sultan leur avait refusé, à l'occasion de la circoncision, le présent d'usage, en prétextant la pénurie de son trésor; mais ils n'avaient pu accepter cette défaite, parce qu'Amurat, quelques jours encore avant son refus, n'avait pas craint de faire des dépenses folles. Les janissaires qui pendant les fêtes avaient occupé les postes de l'hippodrome, reçurent seuls une bourse d'or par tête, et dix

caftans furent donnés à chacun de leurs officiers.

« Le lendemain des troubles, le 19 juillet, les sultanes se rendirent en litières couvertes du seraï de l'hippodrome au seraï impérial, et furent suivies par les pages à un jour de distance.

« Le 20 juillet, le sultan passa les tschaouschs en revue, et les congédia au milieu d'acclamations universelles; la même cérémonie eut lieu le lendemain pour les porteurs d'outres, qui avaient été destinés à maintenir l'ordre et à nettoyer l'hippodrome. Le cinquante-deuxième jour après sa sortie du seraï (22 juillet), le sultan retourna avec son fils dans son palais, de grand matin et sans la pompe accoutumée, de peur que le déploiement du cérémonial ordinaire ne fût une occasion de querelles entre les spahis et les janissaires dont la mésintelligence était à peine apaisée.

« La mort d'un prince descendu au tombeau deux jours après sa naissance et un incendie troublèrent la fin de ces fêtes, qui éclipsèrent toutes celles qui avaient précédé, et qui ne peuvent souffrir de comparaison avec toutes celles qui suivirent. Cet incendie fut considéré comme d'un mauvais présage pour cet autre incendie moral qu'avaient allumé les querelles des spahis et des

janissaires, et qui menaça de mettre tout l'empire en combustion. »

Nous avons dû donner quelques détails sur ces fêtes, parce qu'elles furent pendant plusieurs années le but vers lequel tendirent toutes les idées et toutes les négociations d'Amurat, et parce qu'elles jettent la plus vive lumière sur l'état de l'Empire, alors encore redouté par les puissances européennes, sur le luxe de la cour et des grands, la somptuosité des vêtements, l'espèce de point d'honneur qu'on mettait à entretenir richement un grand nombre de jeunes garçons, le goût et les amusements du peuple, et la répartition en catégories de diverses industries, telles que nous les ont montrées les processions des différents corps de métiers.

XIV

Ce tableau du luxe complète les portraits des hommes : les fêtes sont l'histoire des mœurs d'un peuple. Le grand vizir Othman les attrista par une justice tragique accomplie, malgré les intrigues du harem, sur Hassan-Pacha, beau-frère d'Amurat III. Hassan, qui dilapidait les trésors de l'Égypte dont il était gouverneur, pour accroître

son propre trésor, fut rappelé et jeté à son arrivée à Constantinople au château des Sept-Tours. Le sultan ne lui accorda la vie qu'aux prières et aux larmes de sa sœur.

Le favori Ibrahim fut envoyé en Égypte pour réparer l'administration dilapidatrice d'Hassan. Ibrahim employa en vain dix-huit mois et des millions de bras à fouiller le mont Mokattam au Caire, et la pente des Émeraudes sur la plage de la mer Rouge, pour découvrir les trésors enfouis par Hassan.

Une guerre civile entre les Druzes, tribu guerrière qui partage avec les Maronites les hautes vallées du mont Liban, rappela Ibrahim en Syrie. L'un des chefs des Druzes, Ebn-Maan, qui régnait entre Beïrout et Tripoli de Syrie, se soumit à Ibrahim, et lui envoya sa mère avec des présents de chevaux arabes, de chèvres et de soie, produits de ces sauvages et pittoresques contrées. Ibrahim reçut la mère du scheik druze avec bonté. Prenant deux voiles de soie que cette femme lui présentait, il en déploya un sur la tête de la mère du rebelle; il se couvrit la tête de l'autre, pour signifier que le passé était à jamais voilé entre les Druzes et les Ottomans. Mais cette promesse était une perfidie. A peine la mère d'Ebn-

Maan avait-elle rejoint son fils, qu'Ibrahim l'enveloppant dans ses montagnes, le surprit et le fit écorcher vivant à Antara. Les malédictions du chef trahi et martyrisé soulevèrent toute sa race dans le Liban. Ibrahim, avec six mille janissaires débarqués d'Égypte à Saïdé, l'ancienne Sidon, ravagea le plateau entier du Liban, exterminant les chefs druzes divisés les uns par les autres. Quatre cents têtes coupées de ces rebelles le précédèrent à Constantinople.

Les trésors en argent, en bijoux, en merveilles d'art, qu'il rapportait d'Égypte et de Syrie sur sa flotte, lui répondaient ds l'accueil du sultan. La plus précieuse de ces dépouilles était un trône d'or, qui avait été ciselé par un artiste égyptien, rival des artistes florentins leurs maîtres. Ce trône, indépendamment du travail et des pierreries dont il était incrusté, contenait une masse d'or égale à dix millions. C'est le siége impérial qui servit depuis à l'inauguration des sultans à la cérémonie de leur avénement. Deux cent mille ducats d'or en monnaie, deux Corans dont les reliures éclataient de diamants et de rubis; un rideau brodé en pierres précieuses de la porte du temple de la Mecque; trois sabres, trois yatagans et trois poignards

persans à manches de pierreries fines; trois boucliers éblouissant de rubis ; une toilette de femme composée de soixante et dix-neuf pièces en or pur, des rouleaux innombrables de velours, de brocart et de mousseline des Indes; cent jeunes garçons blancs, dix-sept eunuques noirs, dix nègres éthiopiens aux traits africains, sept Éthiopiens blancs; soixante et dix chevaux arabes du désert, dont les dix premiers portaient des selles d'or, des housses brodées de perles; un éléphant portant un trône, une girafe, une gazelle gigantesque inconnue jusque-là des Ottomans, composaient le présent d'Ibrahim. Amurat III, qui l'aimait et qui lui destinait la place de grand vizir, lui donna sa fille, la sultane Aisché pour épouse. La splendeur de ces noces égala les fêtes de la circoncision.

Ibrahim, envoyé en Hongrie pour y réprimer les rébellions armées des magnats Nadasdy et Palfy, que l'appui secret de l'Autriche encourageait contre les Turcs, rentra à Constantinople avec une foule de prisonniers hongrois enchaînés, qui portaient chacun deux têtes de leurs compatriotes tués sur le champ de bataille. L'envoyé de l'empereur Rodolphe, ayant voulu intercéder pour quelques-uns de ces captifs : « Chien, » lui répon-

dit le vizir, « pourquoi avez-vous soutenu Na-« dasdy? Pourquoi votre tribut annuel n'est-il pas « encore payé au sultan? » On arracha au page de l'ambassadeur le sabre et la hache d'armes de son maître, et on les brisa en sa présence.

Les magnats hongrois Zriny, Nadasdy, Bathiany vengèrent ces outrages par la défaite du pacha Schehzvar et par le massacre de trois mille Turcs à Kanischa. Le pacha n'échappa lui-même à la mort que par la fuite. Son cheval mourut de fatigue sous lui. Il erra seul dans les marais des bords du Danube, obligé d'envelopper ses pieds déchirés avec la fourrure de peau de tigre de son caftan. Rentré obscurément et couvert de honte à Constantinople, il racheta quelques jours de vie par l'abandon de tous ses trésors au sultan, et s'empoisonna enfin lui-même de honte et de douleur d'avoir perdu ses soldats.

XV

L'ambassadeur du roi de Pologne Étienne Bathory, fut congédié de Constantinople avec des reproches sévères contre sa république, qui avait donné asile et impunité aux cosaques ennemis des Tartares de Crimée et des Turcs. Cet ambas-

[redacted]

sadeur, Jean Podladowsky, n'ayant pas promis les satisfactions suffisantes à la Porte, fut massacré avec toute sa suite dans une forêt voisine d'Andrinople en retournant en Pologne. Le roi de Pologne, pour toute vengeance, obéit aux injonctions du divan, et fit supplicier trente-trois Cosaques pour complaire aux ambassadeurs d'Amurat III.

Peu de temps après, la mort de Bathory rouvrit les compétitions et les intrigues ordinaires pour l'élection de ce roi viager des Sarmates. Sigismond, prince de Suède, fut élu sans opposition du divan; il se hâta d'envoyer le comte Zamoisky, son secrétaire, à Constantinople, pour demander la continuation des rapports de patronage et de déférence entre la république de Pologne et l'empire.

La reine Catherine de Médicis entretint une correspondance directe avec la sultane vénitienne Safiyé, pour obtenir d'Amurat le secours de la flotte ottomane contre la flotte espagnole de Philippe II, en guerre avec la France. La juive Kira confidente de la sultane, obtint communication d'une des lettres de Catherine de Médicis, et révéla la correspondance à l'ambassadeur de Venise, compatriote de la sultane.

L'Angleterre sollicita la même alliance offensive et défensive contre Philippe II. Le grand vizir éluda l'alliance, sous prétexte de la guerre de Perse qui absorbait toutes les forces militaires de la Turquie.

Les Vénitiens, quoique en paix avec la Porte, continuaient de combattre sur les mers d'Afrique les marines barbaresques alliées et tributaires des Turcs. Le pacha de Tripoli Ramazan, ayant été tué dans son palais par ses janissaires révoltés, sa veuve réfugiée sur une de ses galères fit voile vers Constantinople avec un trésor de cent mille pièces d'or amassé par son mari. Quatre cents esclaves et quarante jeunes filles de sa suite accompagnaient la veuve du pacha dans sa fuite. Le vent contraire poussa la galère dans l'Adriatique. Elle y jeta l'ancre dans le port de Zante, île vénitienne. Le gouverneur de Zante respecta dans la fugitive les droits de la paix, du malheur et de l'hospitalité. Mais le célèbre amiral vénitien Emmo, informé des richesses que portait le vaisseau, l'attendit en mer à la hauteur de Céphalonie, et s'en saisit comme d'une dépouille de guerre. Les trois cents janissaires fidèles à la veuve de leur pacha furent immolés en la défendant sur le pont de la galère turque. Les Vénitiens, sans pitié pour une

femme innocente et désarmée, tuèrent l'enfant du pacha à la mamelle sur le sein de sa mère égorgée; les quarante jeunes filles furent jetées à la mer après avoir assouvi la brutalité des équipages; on les mutila avant de les noyer; le jeune frère de l'amiral Emmo lui-même se souilla de cette débauche mêlée de sang sous les yeux du commandant de l'escadre. Il s'était emparé de la plus belle de ces victimes. Elle se jeta à ses pieds en implorant l'honneur et la vie, certifiant qu'elle était chrétienne et vénitienne, qu'elle avait été enlevée de Chypre encore enfant par les conquérants de l'île, et emmenée en esclavage à Tripoli par les barbaresques. Ni sa race, ni sa religion, ni ses larmes, ni sa beauté n'amollirent le cœur du féroce Vénitien.

Ces crimes des Vénitiens en paix avec les musulmans soulevèrent sur tous les rivages de l'Adriatique et de la Méditerranée les cris d'horreur et les représailles des Turcs. La sultane vénitienne Safiyé, toujours dévouée à sa première patrie, sauva avec peine l'ambassadeur de Venise à Constantinople de la vengeance du peuple. Ses lettres confidentielles au sénat de Venise firent sentir à la République la nécessité d'une réparation proportionnée au forfait, ou le danger d'une guerre implacable

aux possessions vénitiennes. Emmo et son frère furent désavoués et décapités sur le pont de leur galère; les trésors et les esclaves du pacha de Tripoli restitués à sa famille. Les Vénitiens, pour mieux effacer le souvenir de ce crime commis sous leur drapeau, unirent leurs vaisseaux aux vaisseaux turcs contre les galères de Philippe II. L'Espagne elle-même demanda une trêve au divan. L'ambassadeur de la reine Élisabeth d'Angleterre ne put prévenir la trêve avec l'Espagne.

Le pape Sixte-Quint, dont la politique à grande vue dépassait l'horizon de l'Europe, s'efforça, par des ménagements envers les Turcs et par des légats négociateurs envoyés aux communions chrétiennes dissidentes de l'empire, de rattacher au centre catholique romain les Grecs, les Arméniens, les Jacobites de Mésopotamie. L'esprit de secte, plus obstiné que les antipathies nationales, déjoua toutes ces tentatives. La Porte ne s'immisça pas dans ces négociations religieuses entre les chrétiens soumis à sa domination; mais les Maronites du Liban seuls persévérèrent dans un catholicisme romain qui tolérait cependant dans cette communion le mariage des prêtres.

[illegible] ans d
[illegible] de son harem. S
[illegible]yées et en p
[illegible] trésor public
[illegible]rat III, lui suc
[illegible] gouverneur d'Alger,
[illegible], fut élevé par
[illegible], ancien gouvern
[illegible] aux Sept-Tours po
[illegible], avait été dénoncé
[illegible] comme dilapidat
[illegible] Le sultan, qui lui
deux cent mille ducats, n
[illegible] lui rendant sa fave
[illegible] sa reconnaissance
d'Alger dix galères armées,
[illegible] cent mille ducats, tren
[illegible] jeunes filles d'une

pagnes l'attendaient à Castémouni, sur la route d'Erzeroum. Arrivé à Erzeroum, Othman congédia Ferhad-Pacha, qui avait commandé mollement jusque-là les forces ottomanes en observation sur la frontière de Perse. Othman marcha directement sur Tauris et incendia cette capitale de l'Aderbidjan, située, pour son malheur, au milieu d'une plaine comptée au nombre des quatre *paradis* des Ottomans. En quarante jours il la rebâtit et la fortifia pour en faire une pierre d'attente des futures expéditions des Turcs. Mais une défaite de son lieutenant Cicala-Pacha et le murmure de l'armée, qui refusait de s'avancer plus loin dans une contrée déserte, le forcèrent à la retraite.

Attaqué par le prince Hamza, fils du Schah aveugle et déjà vainqueur de Cicala, Othman, malade mais non découragé, mourut de lassitude sur son cheval au milieu de la bataille. Sa mort entraîna la déroute des Turcs. Trente mille d'entre eux tombèrent sous le sabre des Persans; le reste se réfugia dans Erzeroum. Ferhad-Pacha et Cicala prirent ensemble le commandement des débris de l'armée.

Amurat III remplaça le grand vizir mort sur le champ de bataille par Mesih-Pacha, vieillard de quatre-vingt-dix ans, dont l'esprit chancelait

le cours de ses victoires
ottomane. L'hiver le retir
de la Perse s'y préparai
pagne. Les intrigues des
sa patrie le menaçaient j
de l'empire.

Un barbier étranger no
dans son appartement po
coupa la gorge et s'évada sa
ses gardes. Les uns attribue
sin au fanatisme des mu
chaient à Hamza-Mirza tro
chrétiens du royaume; les
d'Ismaël-Mirza, jaloux de la
tant d'exploits assuraient
aveugle ne survécut pas à l
d'un tel fils. Ismaël hérita e

fils de Mohammed, par la cruelle Péridjan. Cet enfant fut le grand Abbas, restaurateur de la Perse.

XVII

Pendant tout le règne de Mohammed l'Aveugle, ce Schah avait vainement redemandé aux chefs des tribus du Khorasan, auxquels on avait, selon l'habitude, confié son fils au berceau, de le renvoyer à sa cour. Ces chefs, attachés à cet enfant par ses malheurs, par ses grâces et peut-être aussi par l'espérance de le porter un jour au trône pour régner en son nom, s'étaient refusés de livrer ce gage.

Les deux plus puissants en armes de ces chefs de tribus du Khorasan, Ali-Kouli-Khan et Murshud-Kouli-Khan, levèrent, à la mort d'Hamza et de Mohammed, le drapeau des droits du jeune Abbas. Ils firent monter l'enfant à cheval, malgré son jeune âge, et lui enseignèrent les exercices et le génie de la guerre, pour exalter, par l'aspect du jeune prétendant leur élève, l'enthousiasme des Persans. Vainqueurs dans plusieurs batailles contre les généraux d'Ismaël, ils se disputèrent bientôt l'honneur et les fruits de la victoire rem-

... Dans une
Murshud, le cheval de
roula sur la poussière.
aux pieds des chevaux
Murschud, reconnaissan
leurs sabres, arrêtèrent
leurs armes loin d'eux,
vant l'enfant roi, le relev
sur le champ de bataille.
Kouli-Khan dans la cap
Abbas y fut proclamé san
régnait en son nom plus
esclave sur un adolescent
droits au trône. Murschud
sans du jeune roi dans le
prétendait régner à sa pla

tude innombrable pour profiter des dissensions et des faiblesses d'un règne d'enfant. Abbas marcha contre eux sans autre général que lui-même, leur arracha Meschid, la principale capitale de l'empire, les refoula vers l'Oxus, et revint avec son armée aguerrie faire face aux Turcs qui menaçaient Caswin et Tauris.

Campé sur la rive du fleuve Kur ou Cyrus, dans la plaine de Géorgie, Abbas y exerçait ses soldats, et appelait à lui toutes les tribus jalouses de sauver ou de venger la patrie commune. Sa jeunesse, sa beauté et sa bravoure fanatisaient les deux armées séparées par le fleuve. Pendant une trêve établie pendant l'hiver entre les deux camps, Abbas galopant sur le sable du Cyrus avec quelques-uns de ses jeunes généraux, fut invité par des officiers turcs à passer le fleuve à la nage et à se confier à leur hospitalité. Le jeune prince lança son cheval dans l'eau et passa quelques heures avec les Turcs sans se faire connaître. Après un amical entretien il invita quelques-uns de ses hôtes à passer la rivière à leur tour pour éprouver la loyauté des Persans.

« Nous le voulons bien, » lui dirent avec la même confiance les officiers de l'armée d'Amurat, « à condition que vous nous ferez apercevoir votre

troupes révélèrent aux
qui s'était si témérair
schah de Perse lui-mên
accueillis en roi sous se
avec des honneurs et de

Son génie précoce ne
ment des superstitions
pays et de son temps.
ainsi les Tartares d'une
l'autre, et que sa fortune
à la Perse le plus mémor
prédiction de ses astrolo
cidence des astres répand
grandes calamités se levai
péril imminent menaçait
lité, soit politique, Abbas
diction ou de déjouer la

mannequin du trône s'appelait Yousouf-Sophi. Il jouit pendant trois jours du palais, des délices, des honneurs de la souveraineté des rois. Le quatrième jour il fut livré au bourreau. La prédiction ainsi vérifiée par un subterfuge, avait épuisé la malignité du sort sur la nation et sur un roi nominal.

Abbas remonta sous d'autres auspices sur son trône, et les astres ne lui promirent plus que des prospérités. Une bataille décisive contre les Tartares Ouzbeks, près d'Hérat, les précipita dans l'Oxus. Un de ses généraux, nommé Ferhad-Khan, d'intelligence avec les Ouzbeks, avait résolu de laisser écraser le roi pendant cette bataille. Sous prétexte de courir à un péril imaginaire, il voulut entraîner l'aile qu'il commandait loin du champ de bataille. Mais ses généraux et ses soldats apercevant Abbas luttant seul avec une poignée de guerriers contre les masses de Tartares qui l'enveloppaient volèrent d'eux-mêmes à son secours et sauvèrent leur roi.

Ferrhad accusé de trahison par l'armée expia son crime par son supplice. Ali-Verdi-Khan qui lui avait désobéi pour sauver le roi, fut élevé aux honneurs et à l'intimité de favori d'Abbas. Ali-Verdi-Khan envoyé par le roi avec une armée pour

assujettir les provinces limitrophes détachées du royaume, lui reconquit les îles du golfe Persique où l'on pêche les perles, et la chaîne de montagnes appelée le Laristan qui s'étend de la plaine opulente de Schiraz fameuse par ses jardins, ses eaux et ses vins, jusqu'au golfe Persique.

Ibrahim-Khan dont les pères gouvernaient ces montagnes depuis quatre mille ans fut envoyé en captivité à la cour d'Abbas. On trouva dans son trésor la fameuse couronne de Chosroès. Cette couronne d'or incrustée de perles et de rubis emportée et conservée depuis tant de siècles dans cette famille de princes tributaires qui n'avaient jamais été conquis jusque-là par les dominateurs de la Perse, se retrouva sur le front du plus digne successeur de Chosroès.

Des gentilshommes anglais, nation curieuse qui explore le monde par inquiétude d'esprit autant que par l'instinct des découvertes et le génie des spéculations mercantiles, furent les premiers européens qui saluèrent dans le jeune Abbas le régénérateur de l'Orient. Cette caravane de voyageurs anglais se composait de sir Anthony Sherley, de sir Robert Sherley son frère et d'une suite de trente gentilshommes de la même nation. La plupart étaient des officiers, des géographes,

des artistes, des artisans, des trafiquants distingués dans leur patrie. L'un d'eux était un habile fondeur de canons. Ils voyageaient avec un luxe asiatique sous la protection du comte d'Essex, favori de la reine Élisabeth portant aux cours de l'Orient le nom, les arts, les intérêts, les alliances de leur pays.

Accueillis à la cour d'Abbas dont le génie avait assez de regards pour envier à un monde ce qui manquait à l'autre, ils y reçurent des honneurs et des présents dignes de la magnificence d'un monarque indien. Mille pièces d'or monnayées de la valeur de quatre-vingts francs, quarante chevaux persans sellés, équipés de harnais splendides, seize mules, douze chameaux chargés de tentes dont les rideaux étaient brodés d'or, de turquoises et de perles, composaient ce présent du schah. Sherley conquit l'amitié d'Ali-Verdi-Khan, généralissime des armées, et devint le favori européen d'Abbas. Il encouragea ce prince et ses ministres à affronter avec confiance la guerre contre les Turcs. Il introduisit l'artillerie et la discipline européenne dans l'infanterie régulière levée d'après ses conseils par le Schah. Abbas, pour s'assurer la neutralité des princes chrétiens, accrédita Anthony Sherley son favori par des

lettres dont les termes attestaient l'amitié patriarcale du roi des tribus guerrières.

« Croyez en lui, » disait Abbas dans ses lettres de créance, « car depuis qu'il est avec moi, nous « avons toujours, comme deux frères, mangé « dans le même plat et bu dans la même coupe. » Les chrétiens et les moines des différents ordres monastiques furent encouragés à résider, à pratiquer et à prêcher librement leur religion en Perse. « Nos religieux, » disaient les firmans d'Abbas, « n'oseront pas troubler les vôtres ou « leur parler sur les matières de leur foi. » Cette tolérance peupla les villes de la Perse et les faubourgs de la capitale, de marchands, d'artisans, de fabricants chrétiens de toutes les parties de l'Orient. L'ambassadeur du Schah, Sherley, n'éprouva d'outrages qu'en Russie où la cour jalouse, inquiète et barbare de Moscou le jeta, dépouillé de tous ses trésors, dans les cachots. Délivré de captivité après de longues tortures, il visita les cours d'Allemagne et d'Italie, recrutant partout les secours et les vœux des princes chrétiens pour Abbas, l'ennemi des ennemis des chrétiens.

Sûr de l'appui de l'Europe, Abbas reconquit Tauris sur Ali-Pacha à qui le grand vizir Othman en avait confié la garde après sa retraite. Un reli-

gieux portugais, le père Antoine Govéa, envoyé de Philippe II auprès d'Abbas, raconte la chute de cette ville; Érivan suivit le sort de Tauris. Abbas, avant de marcher contre Bagdad pour la rattacher à son empire, voulut purger le nord de la Perse de la présence des Turcs.

Reprenons le récit des événements qui correspondaient à Constantinople à ces révolutions et à ces triomphes des Persans régénérés par la gloire de leur Soliman, Abbas !

XIX

Le vieux vizir de quatre-vingt-dix ans, Mésih-Pacha, avait cédé le vizirat à Sinan-Pacha exilé à Malghara et ensuite à Damas. Les présents que Sinan-Pacha envoyait de ses gouvernements à la sultane Safiyé et aux favorites du harem avaient fait oublier ses désastres en Perse et son insuffisance au divan. Le muphti avait été également remplacé par un poëte mystique auteur de poëmes arabes et turcs, nommé Bostanzadé-Effendi. Le schérif de la Mecque, Abou-Némi, était venu apporter à Constantinople, avec les bénédictions de la Kâaba, les présents de l'Arabie composés de riches étoffes de satin et de coton, d'aloès, de

deux empires.
...sch-Pacha avai
... à ses frais au
...ries du sérail, u
... au sultan. Amura
... de pas de longueu
... et de brocarts. Un
... par Sinan-Pacha et
...veau palais que nous
...ars pour élever le pala
... Abdul-Medjid aujourd'h
... du grand vizir furent rele
...cats ou à dix millions de
Des sévices atroces, m
d'Ibrahim, favori cupide
complices, martyrisèrent
L'évêque de Jérusalem ex
parce qu'il ne pouvait a

t à Jérusalem des capidji-baschis pour faire ex-
ier, par leurs têtes, ces crimes aux gouverneurs
le Jérusalem et de Syrie.

XX

Le désordre s'introduisit dans les finances comme dans l'administration. La monnaie de l'empire, ce gage de la sincérité des transactions, était altérée par les juifs, inspecteurs des coins et des alliages. Le fabricant juif des monnaies présenta au trésorier du sultan, dit l'historien de ce règne, Ali, dix pièces d'or « aussi « minces qu'une feuille d'amandier, et ne pesant « pas plus qu'une goutte de rosée. » Le juif offrit au trésorier un présent de deux cent mille piastres, s'il voulait accepter cette monnaie pour la solde des troupes. Le trésorier refusa. Un des favoris d'Amurat, Mohammed-Pacha *le Fauconnier*, ainsi surnommé de son premier métier dans le sérail, accepta le présent et se chargea témérairement de faire accepter la solde dans cette monnaie aux troupes de la capitale.

Les janissaires, indignés de la monnaie dérisoire qu'on leur distribuait, s'ameutèrent et couvrirent le sérail d'imprécations. Sinan-Pacha le grand vizir,

mille janissaires gros
des autres corps. La
délibérait avec ses vizir
tre la tête même du sult
la sédition n'avait mon
sultan.

« Si on ne nous liv
« hammed, » criaient le
« tan tremble pour lui-m
« arriver jusqu'à lui. » De
gent, puisés dans le trés
furent entassés en vain
mains des janissaires. L
que la cupidité : « Le p
crièrent-ils, « qui consen
« avant que les têtes du *Fa*
« soient tombées, qu'il so
« place ! »

fut dépecé en lambeaux avant d'avoir descendu les marches du divan. L'innocent et vertueux trésorier, injustement dénoncé aux troupes, subit le sort que méritait seul son tentateur. Amurat soupçonna le grand vizir Siawousch et Ibrahim d'avoir soufflé et dirigé la sédition contre son ami. « J'ai eu tort, » dit-il en rentrant dans son harem, « de ne pas livrer tous les vizirs à la juste vengeance de mes esclaves : les plus coupables « ne sont pas frappés. »

Siawousch-Pacha, destitué après l'apaisement des troubles, céda la place à Sinan-Pacha. Hassan *l'Horloger*, dont le nom rappelait la profession parmi les camarades, fut nommé aga des janissaires.

C'était l'année où la journée des Barricades ensanglantait Paris, et où Henri III tombait sous le poignard d'un assassin au milieu de sa cour. Les janissaires s'insurgèrent de nouveau peu de jours après leur sanglante exécution, et saccagèrent le palais de Hassan *l'Horloger*, leur général. On leur donna pour aga un écuyer du sultan, homme populaire qui promettait l'impunité à leur caprice. La rébellion se propagea aux extrémités de l'empire. Sinan, l'ancien gouverneur d'Ofen, ennemi de l'alliance autrichienne, fut assassiné

dans sa maison. On soupçonna du crime deux de ses esclaves dont on découvrit quarante jours après les cadavres dans la campagne, près des murs de la ville. Les troupes de Hongrie et de la frontière de Perse se révoltèrent pour des griefs de solde arriérée. Ferrahad Pacha, le vieux gouverneur d'Erzeroum, fut massacré par ses janissaires. Djafar-Pacha, le Hongrois, ancien page favori d'Amurat, fut également assiégé par ses propres troupes dans la citadelle de Kars. Il parlementa avec les rebelles, feignit de plier sous leurs exigences, acheta secrètement le concours des guerriers kurdes des tribus voisines, les cacha dans la ville, puis invitant ses propres troupes à rentrer pour un festin en réconciliation dans les murs, il égorgea deux mille des mutins en une seule nuit.

Les troupes, à Constantinople, forcèrent par leur agitation le sultan à changer trois fois le grand vizir, le muphti et l'aga des janissaires. Un renégat italien d'Ancône, Khalil-Pacha, fut nommé aga. Siawousch-Pacha, trois fois grand vizir, trois fois disgracié, fut rappelé à la tête du conseil. Une émeute des spahis qui demandaient à leur tour la tête du trésorier du sérail, et qu'on ne put réprimer que par le sabre des janissaires, des

bostandjis, des pages et des eunuques, fit tomber de nouveau Siawousch du pouvoir et y rétablit Sinan-Pacha.

Pendant ces mouvements militaires de la capitale, les janissaires de Moldavie disposaient séditieusement aussi du trône de Jassy. Ils y portèrent un palefrenier moldave nommé Aaron, qui les avait achetés par ses libéralités. Le sultan fut contraint de ratifier ce choix indigne.

Le roi de France, Henri IV, notifia au sultan son avénement au trône, lui envoya M. de Brèves pour le détacher de l'alliance espagnole, et renoua avec la Porte les relations de François Ier. Le grand vizir, sur les instances de M. de Brèves, fit enfermer dans la tour de Galata l'ambassadeur de la Ligue, M. Lanscome.

XXI

Le divan cherchait une occasion de guerre pour occuper l'oisiveté des troupes. Les retards apportés par l'Autriche dans le payement du tribut, les invasions des Uscoques, bandits croates, sur le territoire ottoman, et les représailles sanglantes des Turcs sur la Croatie, la firent naître. Rodolphe II, alors empereur, appela ses

sujets aux armes et institua dans le saint empire romain et dans la Hongrie autrichienne *la cloche des Turcs*, sorte de tocsin régulier sonnant trois fois par jour et par nuit pour convoquer les villes à la vigilance et à la prière contre leurs barbares ennemis. Hassan-Pacha, beglerbeg de Bosnie, perdit la bataille de la Koulpa contre les généraux de Rodolphe. Vingt mille Turcs, refoulés par les Autrichiens sur les bords escarpés de la rivière, rompirent les ponts sous le poids des fugitifs et furent engloutis dans les flots. Les Ottomans appelèrent l'année de cette défaite l'*année de la ruine*.

La guerre ainsi commencée n'était pas encore déclarée. La fureur du peuple à Constantinople la déclara d'elle-même. L'armée sortit des murs sous la conduite du grand vizir. Les derviches partis avec des troupes les exaltaient par des cris et par des gestes fanatiques. Quelques-uns d'entre eux, couverts de peaux d'ours et de lions, imitant le rugissement des bêtes féroces, traînaient à leur suite l'ambassadeur de Rodolphe II, Khrekwitz, enchaîné. Il expira de misère et d'outrages en arrivant à Belgrade. Cette guerre, se trouvant conduite des deux côtés avec mollesse et sans ensemble, n'illustra ni l'Allemagne, ni la

Turquie. Elle ne fut qu'une alternative de succès et de revers, de massacres et d'indiscipline qui désolèrent les provinces de Hongrie, de Valachie, de Moldavie, sans donner la victoire à aucun des combattants. Les janissaires ne cessaient de mettre à prix leur valeur. Le sultan épuisait son trésor pour envoyer à Belgrade les soldes et les gratifications qu'ils exigeaient de leurs généraux.

Amurat III, épuisé de débauche, languissait dans ses jardins du Bosphore. Son seul plaisir était de contempler des fenêtres de ses kioks les voiles des vaisseaux qui passaient et repassaient comme de grands oiseaux de mer de la Propontide dans la mer Noire, et de la mer Noire dans la Propontide. Sa mélancolie native s'assombrissait au soir de ses jours. Le son des instruments et les salves des bâtiments qui le saluaient en passant de leurs canons rendaient seuls un peu d'émotion à ses sens usés par le plaisir. Quelques jours avant la maladie qui minait ses forces, il demanda à ses musiciens de lui jouer, au lieu de fanfares, l'air mélancolique et presque funèbre d'une chanson turque dont le premier vers dit : « Je me sens malade de langueur. Viens, ô Mort ! viens veiller « cette nuit à côté de moi ! »

Pendant que les musiciens exécutaient cet air

lugubre, deux galères égyptiennes, passant sous la terrasse des kiosks, firent feu de tous leurs canons à la fois pour saluer la présence du padischah. La commotion, répercutée par les rochers élevés du Bosphore, fit tomber les vitres en éclats aux pieds du sultan. Le malade y vit un présage de sa destinée, bientôt brisée comme ce verre. « Voyez, » dit-il à ses femmes, « autrefois toutes les « salves de mes flottes réunies n'auraient pas « ébranlé ces vitres qui maintenant volent en « éclats au bruit du canon de deux pauvres ga- « lères. Il y a une heure fatale pour toute chose. « Le palais de mon existence s'écroule de même. »

Il mourut la nuit suivante de la tristesse de quitter la vie. Son règne avait continué quelques années les grandeurs et la prospérité du règne de Soliman II. Mais le fils était trop faible pour continuer longtemps le père. La langueur du prince après la mort du grand ministre Sokolli s'était communiquée à l'empire; l'époque de décadence commençait pour les Ottomans.

Nous trouverons dans les livres suivants les causes de cette décadence dans la situation relative des Ottomans et des chrétiens, les uns ne sachant que vaincre, les autres apprenant à gouverner. Mais nous la voyons dès aujourd'hui dans

cette loi universelle des choses humaines qui ne laisse ni homme, ni peuple, ni institution s'arrêter au sommet de sa destinée; qui condamne ce qui est à la terre à une instabilité perpétuelle, et qui force à redescendre tout ce qui ne peut plus monter, ou qui ne sait pas, comme le savent les Turcs, se rajeunir.



LIVRE VINGT-TROISIÈME.

I.

Jetons un regard rapide sur l'empire ottoman et sur les États de l'Europe chrétienne, au moment où le fils du grand Soliman II venait de rendre le dernier soupir, et cherchons dans la constitution organique de ces deux grandes divisions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, pourquoi les Ottomans allaient décroître, et pourquoi les chrétiens allaient grandir.

L'empire ottoman n'avait encore subi aucun de ces démembrements de population, de terre ou de mer qui affaiblissent ou déconsidèrent les

États. Sa géographie intacte présentait à l'œil une des plus vastes dominations reliées par la religion, la race et les armes qui aient jamais englobé sous un même nom une zone immense de la terre. Quarante gouvernements ou vice-royautés absolues composaient l'empire, et ces gouvernemens étaient presque tous des royaumes.

Ces quarante satrapies étaient, en Europe : la Hongrie, la Bosnie, la Roumélie, l'île de Candie, la Grèce, l'Archipel, la Macédoine, la Thrace, la Servie, la Bulgarie; en Afrique : l'Égypte, l'Algérie, les royaumes de Tunis et de Tripoli; en Asie : l'Anatolie comprenant toute la presqu'île de l'Asie Mineure, la Caramanie; le royaume de Chypre, la Syrie, la Mésopotamie, la Géorgie, le pays du Caucase, Bagdad et les bords de l'Euphrate et du Tigre, le royaume de Trébizonde, celui de Jérusalem, Bassora, Mossoul, le Diarbékir, les provinces des deux Arabies qui bordent la mer Rouge, Aden et une partie de la mer des Indes, enfin la Crimée, une partie de la Tartarie, etc.

A ces gouvernements s'ajoutaient comme domination indirecte ces pays tributaires dont la Porte nommait les princes inféodés à ses lois : la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie, la république de Raguse, et quelquefois la Pologne. En

sorte que les vingt royaumes de Pyrrhus, de Persée, des rois Bulgares, des Ptolémée, de Carthage, des Numides, de Mithridate, d'Antiochus, d'Attale, de Prusias, d'Hérode, de Tigrane, des souverains de Cappadoce, de Comagène, de Cilicie, d'Ibérie, de Scythie, et des Parthes, cet écueil éternel de Rome, formaient autour de Constantinople la capitale de trois continents, le moyeu, les rayons et la circonférence d'un empire qui dépassait en étendue, en climat, en population et en fertilité l'univers romain.

Tel était l'empire ottoman le 18 janvier 1595, le jour où les crieurs publics et le canon du sérail annonçaient aux habitants de Constantinople la mort d'Amurat et l'avénement de Mahomet III, fils de ce prince et de la sultane vénitienne Safiyé. Quel héritage pour un peuple qui aurait su régner et administrer comme il savait combattre et conquérir! Mais c'était le génie de l'administration qui manquait à l'Orient et qui se révélait en Occident. L'islamisme chez les Ottomans ne savait que croire et subjuguer; le christianisme savait s'assimiler et gouverner ses conquêtes.

Cet esprit d'assimilation et de gouvernement, que les Égyptiens en Afrique, les Grecs et les Romains en Europe avaient légué à l'Occident chré-

tien, devait donner en peu d'années la supériorité aux races actives et progressives de l'Europe sur les races patriarcales, héroïques, mais oisives après la victoire, de l'Orient. Par un phénomène providentiel, qui ne se renouvela jamais sur un plus large plan que dans cette lutte de deux siècles entre l'Occident chrétien et l'Orient mahométan, ce n'est pas la guerre, c'est le travail qui donne le monde. La guerre est un travail aussi, mais c'est un travail stérile. L'activité continue et féconde des races est la loi de leur prépondérance durable et universelle. L'empire du monde, quoi que disent les sceptiques à courte vue, n'est pas au meurtre et au pillage, mais au travail, cette moralité des nations.

II

Or, l'Orient commençait à se reposer de ses conquêtes, et l'Occident à travailler. Ses princes et ses États contenus et contre-balancés les uns par les autres avaient compris les premiers que la monarchie universelle, soit par la religion, soit par les armes, était une chimère sanglante qui soulèverait toutes les autres familles nationales contre les ambitieux ou les fanatiques qui

oseraient la rêver en Europe. Au lieu de conquérir, ils s'étudiaient à gouverner. L'émulation de la bonne administration, de l'agriculture, de l'industrie, des arts, des sciences, des lettres, de la division du travail, de la navigation, de la découverte des terres, des îles, des continents nouveaux, de la discipline, de l'armement, de la tactique des armées permanentes, avait succédé de jour en jour dans les États de l'Europe à l'émulation d'exterminer ou d'asservir les hommes. Les guerres civiles mêmes étaient éteintes ou assoupies, les guerres religieuses pour cause de schisme d'orthodoxie s'affaissaient sous la lassitude; le système des alliances et de l'équilibre européen créait un droit public et une diplomatie qui formaient, des grandes et des petite puissances de l'Occident, une confédération ou chaque membre était solidaire de l'indépendance de tous les autres.

La distribution plus équitable et plus nationale des territoires s'inscrivait dans des congrès. L'empire trop vaste de Charles-Quint se démembrait au profit de la pondération des républiques et des royaumes; ce qui était faible s'appuyait sur ce qui était fort; la Hongrie s'assimilait à l'Allemagne, la Russie Blanche à la Pologne,

l'Italie septentrionale à la France, le royaume de Naples et la Sicile à l'Espagne, la Hollande à l'Angleterre, Venise au nouvel empire romain. Une ligue semblable à celle qui avait dans l'antiquité relié en un seul faisceau défensif les républiques indépendantes de la Grèce prévalait au fond pour la défense commune de l'Europe sur la rivalité de ces puissances chrétiennes entre elles. Ce n'était plus la croisade de la religion du moyen âge, c'était la croisade de la nationalité européenne et de la civilisation.

Telle était la situation respective de l'Europe et de la Turquie aux derniers jours du seizième siècle et aux premiers jours du dix-septième, à l'avénement de Mahomet III.

III

La sultane vénitienne Safiyé devenue sultane Validé, mère de l'empereur, avait été pendant toute la vie d'Amurat III, son époux, le véritable et immuable grand vizir du règne. Comme Livie et Agrippine avaient caché aux Romains la mort de leurs époux Auguste et Claude, pour ménager à loisir la transition et la possession du règne futur, la sultane Safiyé avait caché aux Ot-

tomans la mort d'Amurat, jusqu'à l'arrivée à Constantinople de son fils le sultan Mahomet. Ce prince, qui attendait le trône dans le palais de Magnésie, fut le dernier des empereurs turcs en faveur de qui les vizirs ou les sultanes eurent à pratiquer ce subterfuge de cour.

IV

Mahomet III, sûr de la vigilance de sa mère la sultane Safiyé autour du trône, ne précipita pas sa course vers Constantinople. Il n'y débarqua avec sa cour personnelle que le douzième jour après la mort de son père. Le moment de son élévation au trône fut le signal de la mort de tous les princes ses frères coupables d'avoir dans leurs veines une goutte du même sang que lui. Jamais le prestige monarchique n'avait coûté un si long massacre.

Amurat III avait eu cent deux enfants de ses femmes ou des innombrables esclaves de son harem. Vingt-sept filles et vingt princes vivaient dans le sérail le jour de sa mort. La loi constitutive de la dynastie laissait vivre les filles à la condition du meurtre de leurs enfants mâles ; elle ordonnait l'immolation des princes. Dix-neuf frères du

sultan de tout âge, depuis le berceau jusqu'à l'adolescence et à la maturité, reçurent l'arrêt de leur supplice en entendant le canon du sérail qui annonçait la mort de leur père. La sultane vénitienne Safiyé, quoique chrétienne d'origine, en correspondance avec des reines chrétiennes et en intimité confidentielle avec ses compatriotes vénitiens, était si familiarisée avec la sanglante raison d'État des Ottomans, et si jalouse de deux règnes, qu'elle ne parut avoir élevé aucun scrupule ou aucune pitié contre tant de meurtres.

Parmi ces victimes de l'unité du droit monarchique, un prince surtout, doué de tous les dons de la nature, du génie et de l'éducation, excita la commisération de l'empire; c'était le prince Moustafa, second fils d'Amurat, déjà mûr d'années, que la nature semblait avoir fait pour le trône à l'image de Soliman II son grand-père, et que la politique avait fait pour la mort. Malgré la discrétion du sérail, la renommée de la grâce, du caractère et du génie inné de ce jeune homme avait transpiré dans l'empire. Une popularité mystérieuse s'attachait à son nom; cette popularité n'était qu'un titre de plus au supplice. Moustafa, élève du premier poëte lyrique du siècle, Baki (l'immortel) qui vivait encore, ne murmura

pas contre une mort à laquelle il se savait condamné en naissant. Il écrivit seulement dans la nuit qui précéda son supplice une élégie touchante et résignée qui contenait en vers baignés de larmes ses adieux à l'existence. Quelques vers de cette élégie, qui rappellent les reproches funèbres du poëte français André Chénier à ses bourreaux, existent encore. André Chénier était né comme lui à Constantinople.

Le drame intérieur de ce long massacre resta enseveli dans l'horreur sans écho des muets qui l'exécutèrent. Il faut le silence aux crimes d'État. C'est pourquoi la monarchie orientale avait arraché la langue à ses bourreaux. Le crime de la nuit ne se révéla le lendemain que par les dix-neuf cadavres étalés en monceaux devant le trône, et ensevelis dans la même mosquée que leur père.

V

Ferhad-Pacha, vieilli dans les guerres de Perse, fut nommé grand vizir à la place de Sinan-Pacha, qui retourna pour la troisième fois dans son exil somptueux de Malghara. Ferhad avait épousé une fille de la sultane Safiyé. Cette

princesse gouverna sous son fils Mahomet III du fond du harem plus absolument qu'elle n'avait gouverné sous Amurat.

Ferhad, pour venger les incursions des Allemands et des Hongrois dans la Valachie, appela l'armée à la guerre sur le Danube. Les spahis refusèrent de marcher si l'on ne satisfaisait pas leurs exigences de gratifications et de priviléges. Ferhad arma contre eux les janissaires et dispersa le rassemblement séditieux des spahis. Il exila les deux anciens vizirs Cicala et Siawousch, quoique gendres comme lui de la sultane Safiyé. On soupçonnait ces deux vizirs d'avoir été les instigateurs secrets des agitations des spahis pour décréditer Ferhad.

Un massacre semblable à celui des vêpres siciliennes de la garnison turque de Giurgewo par les Valaques, hâta la marche de l'armée sur la Valachie. A peine en route, les soldats arrachèrent pendant la nuit les queues de cheval flottant devant la tente du grand vizir en campagne, et la boule d'or qui décore le pilier du milieu de son pavillon. Ce symptôme du mécontentement des troupes parut un présage de revers.

L'ancien favori d'Amurat III, Ibrahim-Pacha,

;endre aussi de la Validé vénitienne, fut nommé :aïmakam pendant l'absence de Ferhad. Le poste le caïmakam était une sorte de lieutenance géné-'ale de l'empire et de la capitale, une espèce de lictature universelle et temporaire, qui donnait i l'homme revêtu de ce titre toute l'autorité de grand vizir et de généralissime à Constantinople. brahim, qui ambitionnait le poste de grand vizir pour lui-même, n'usa de son autorité et de son :rédit que pour desservir Ferhad.

VI

Pendant que le grand vizir présidait au passage le l'armée sur la rive valaque du Danube, Ibra-iim obtint du jeune sultan son arrêt de mort. Son crime était d'avoir dit aux spahis révoltés que « s'ils ne rentraient pas dans la discipline, eurs femmes seraient à jamais stériles. » Cette malédiction impie pour des musulmans parut à ses ennemis un impardonnable outrage aux soldats. Instruit par ses affidés du sérail et par sa femme les trames ourdies à Constantinople contre lui, Ferhad, pour la première fois depuis l'origine de l'empire, n'attendit pas avec résignation le poi-gnard ou le cordon de son maître. Il s'enfuit du

camp avant l'arrivée de son bourreau avec trois mille cavaliers de sa maison, et s'avança sur Constantinople.

Le grand vizir Sinan, qu'Ibrahim avait fait rappeler à sa place, s'avança de son côté avec vingt mille janissaires pour aller prendre le commandement de l'armée sans chef. Les deux grands vizirs ennemis se rencontrèrent par hasard dans leur route opposée aux environs d'Ostranidja. « La tête du rebelle est à moi, ses trésors sont à vous, » dit Sinan à ses janissaires. Ferhad, intimidé par le nombre et par l'énormité du forfait, se retira sur une colline avec ses cavaliers, et contempla de là le pillage de ses trésors et de ses tentes par les janissaires; se jetant ensuite dans les forêts de la Bulgarie, il arriva sans avoir été poursuivi à une métairie qu'il possédait non loin de la capitale. L'intercession de la sultane Validé sa belle-mère, et les présents offerts en son nom au sultan par son banquier nommé Salomon, lui obtinrent son pardon. Le sultan lui envoya un katti-schérif (ordre sans appel du souverain lui-même, supérieur à tout autre ordre du gouvernement), qui l'autorisait à vivre en paix dans sa métairie de Litrof.

Mais la haine du caïmakam Ibrahim, qui avait

paru s'arrêter devant la protection de Safiyé, le poursuivit jusque dans ce refuge. Au moment où l'infortuné Ferhad commençait à recevoir les visites et les félicitations de ses amis dans sa solitude, le bostandji-baschi vint l'enlever pour le conduire au château des Sept-Tours, vestibule du supplice. Il y fut étranglé juridiquement trois jours après, sur l'ordre du caïmakam ratifié par le sultan. Safiyé avait tenté en vain encore une fois de sauver son protégé.

Un hasard funeste à Ferhad avait offensé le sultan, jaloux de son autorité souveraine. Cicala-Pacha, autre gendre de la Validé, ayant reçu ordre de partir pour l'armée de Hongrie, voulut acheter les chevaux de Ferhad, alors disgracié et exilé dans sa métairie. La sultane mère fit venir Cicala et lui défendit d'acheter les écuries de l'ancien grand vizir. Cette défense parut à Cicala un indice de la volonté de la sultane de replacer bientôt son favori au pouvoir. Il raconta cette circonstance au sultan, qui s'indigna de ce que sa mère défendait tout bas ce qu'il ordonnait tout haut. La tête de Ferhad fut livrée à ses ennemis.

par des revers : l'armée t
bataille dans les marais d
entière. Sinan lui-même à
cheval dans le marais, n
vigueur d'un soldat de son
qui reçut de cette circonsta
du Marais, illustré depui
prisonnier valaque se dév
sauter les poudres de l'arm

Le grand vizir, après av
mée, marcha sur Tergowisc
dant des Valaques, Michel,
siége de quelques jours. Si
veau sur Bucharest et sur Gi
de ses troupes. Michel l'atte
sage du pont du Danube, e
sous les pieds de l'armée,
son artillerie

Sinan, y perdit une troisième armée en voulant délivrer Gran. Gran succomba après la mort de son intrépide défenseur, Kara-Ali (Ali le Noir), qui se fit tuer sur la brèche. Malgré une capitulation qui assurait aux femmes, aux enfants des Turcs leurs vies et leurs propriétés, les pillages, les viols, les massacres des Allemands et des Hongrois à Gran flétrirent la loyauté et l'humanité des vainqueurs. Les monuments, les statues, les tableaux, les bibliothèques, respectés par les Turcs à l'époque de la conquête de Gran, disparurent sous le fer et sous la flamme de la soldatesque allemande.

Tout un pan de l'empire parut s'écrouler vers le Danube après ces revers. Ibraïl, Varna, Kilia, Ismaïl, Silistrie, Rutschuk, Bucharest, Akkermann tombèrent dans les mains des Valaques, des Allemands, des Hongrois confédérés. La terreur reflua jusque dans le sérail. Le sultan ordonna des prières publiques sur la place de l'Okmeïdan pour conjurer l'écroulement des frontières d'Europe. Un tremblement de terre répondit par les calamités de la nature aux calamités de la guerre. Le grand vizir, rentré presque seul à Constantinople, s'humilia sous ses disgrâces, et se retira pour la quatrième fois dans l'exil des vizirs, à Malghara.

Un fils de la nourrice du sultan, Lala-Mohammed, fut nommé grand vizir par le crédit des femmes du harem : c'était le fils d'un pauvre naïm de village, aux environs de Magnésie, entré au palais comme simple tchaousch, promu de grade en grade jusqu'au rang de defterdar, grâce à son titre de frère de lait du fils d'Amurat, devenu enfin précepteur, ou lala, de Mahomet III dans sa jeunesse; la faveur domestique l'éleva pour trois jours au sommet des dignités. Une mort naturelle l'empêcha d'en jouir.

Sinan-Pacha, quoique âgé de quatre-vingts ans, fut rappelé de son exil de Malghara pour prêter encore une fois son expérience aux dangers du trône. C'était son cinquième règne. L'âge ne lui avait rien enlevé ni de son ambition, ni de sa rudesse; les historiens ottomans le comparent au Marius romain sept fois exilé, sept fois consul, toujours cruel.

Sinan, malgré sa complicité avec le favori Ibrahim le caïmakam pour perdre Ferhad, se déclara, dès le premier divan, l'ennemi implacable du favori. Il fallait rejeter sur quelqu'un les hontes et les revers de la fortune ottomane. « C'est vous, » dit-il à Ibrahim, « qui en votre « qualité de caïmakam, avez attiré sur la nation

« tous les désastres de ces campagnes; vous n'a- « vez envoyé que des soldats insubordonnés et « des généraux incapables! » Et comme Ibrahim cherchait à balbutier une justification devant le sultan, Sinan se levant, et entraînant hors de la salle Ibrahim par sa ceinture, avec la fougue et la vigueur d'un jeune homme :

« On dit que je suis vieux et décrépit, » s'écria-t-il d'une voix tonnante ; « si Ibrahim affecte de « croire à ma décadence, qu'il sorte, qu'il descende « dans la cour, qu'il lutte avec moi, soit corps à « corps avec nos bras, soit à cheval avec nos sa- « bres, et que le sultan donne le gouvernement au « vainqueur! » Le sultan, rougissant de son inaction à la fleur de sa jeunesse devant un vieillard à qui le salut de l'empire rendait la verdeur et la colère de ses premiers jours, céda enfin aux instances de Sinan et marcha au printemps avec cent cinquante mille hommes au Danube.

Sinan mourut, malheureusement, à la veille de la campagne qu'il avait inspirée, préparée, et qu'il allait conduire. Son héritage égalait la fortune d'un roi. L'Europe, l'Afrique et l'Asie l'avaient accumulé pendant sa longue vie. L'inventaire de son trésor, conservé jusqu'à nos jours, énumère vingt caisses pleines de lingots d'or brut, quinze

chapelets de grosses perles, trente nœuds de diamants, vingt urnes de poudre d'or, vingt aiguières de même métal, un jeu d'échecs, sept tapis de table en cuir parsemé de diamants, seize écrans, seize selles de cheval, trente-quatre étriers, trente-deux cuirasses incrustées de rubis, cent quarante casques, cent vingt ceintures, seize brassards en pierreries, des services de table en argent ciselé, six cents fourrures de zibeline, six cents de lynx, trente pelisses de renards noirs, deux mille pièces d'étoffes tissées d'or et de soie, neuf cents pelisses de pe'it-gris de Russie, soixante boisseaux de perles, six cent mille ducats d'or et deux millions de piastres en argent.

Ces mobiliers et ces trésors trouvés à la fin de leurs jours dans les souterrains des généraux ou des vizirs attestent la crainte de la confiscation, la constitution vicieuse de la propriété en Turquie. Ces richesses inactives ou enfouies appauvrissaient le pays au lieu de l'enrichir. La seule richesse utile est celle qui se fie au sol et qui se reproduit par le travail. L'or du Mexique appauvrissait déjà les Espagnols; les trésors de l'Orient et de l'Europe allaient appauvrir les Ottomans.

Ibrahim monta enfin au rang de grand vizir à la place de Sinan.

VIII

La sultane Validé redoutait le départ de son fils pour le Danube. Dans son désespoir de voir s'éloigner d'elle le fils sous le nom de qui elle régnait, Safiyé, quoique Vénitienne de patrie et chrétienne de souvenir, trama un massacre général des chrétiens de tout l'empire, à l'imitation de Catherine de Médicis, son modèle, qui avait enivré son fils du sang de la Saint-Barthélemy. L'horreur de ce crime le fit avorter dans le harem qui l'avait conçu. Le sultan se borna à bannir de Constantinople tous les Grecs chrétiens qui n'y étaient pas fixés par leur famille établie immémorialement dans la capitale. Pour consoler sa mère de son départ, il ajouta à sa dotation trois mille piastres par jour, et trois cent mille piastres de gratification par an, un million de piastres annuel pour argent de pantoufles ou de toilette.

Mahomet III partit de Constantinople le 21 juin 1596. Le grand vizir Ibrahim commandait l'armée; le secrétaire d'État Séadeddin, la lumière du conseil depuis deux règnes, dirigeait les affaires civiles et diplomatiques sous le grand vizir.

Séadeddin, homme principal dans une situation secondaire, fut l'âme de l'expédition.

Parvenu sous les murs d'Erlau, en Hongrie, le sultan somma la ville de se rendre. — « Je jure, « par le cheval que je monte et par le sabre qui « ceint mes flancs, » dit-il dans sa sommation à l'armée hongroise d'Erlau, « que je vous laisserai « libres de vous retirer sans obstacles de la forte- « resse. » Erlau tomba en douze jours sous les canons d'Ibrahim. Les Hongrois qui avaient écorché vif, pendant la campagne précédente, les Turcs prisonniers à Hatwan, en représailles, furent immolés.

L'archiduc Maximilien, Sigismond, prince insurgé de Transylvanie, et le prince Michel de Valachie s'avançaient avec trois armées combinées pour disputer Erlau aux Turcs. Leurs avant-gardes avaient repoussé Hassan-Sokolli, le fils du fameux grand vizir de ce nom, sur l'armée du sultan. On parlait de retraite. « Il serait « inouï, » dit Sokolli dans le conseil, « qu'un « padischah des Ottomans eût jamais tourné le « dos à l'ennemi sans motifs ! » Le secrétaire d'État Séadeddin, accoutumé à l'énergie des résolutions de Soliman, appuya Hassan-Sokolli : « Ceci, » dit-il avec une courageuse sincérité de-

vant le sultan indécis, « n'est pas une circon-
« stance où l'on puisse employer des seconds;
« la présence du padischah lui-même est com-
« mandée par l'honneur et la nécessité. »

On marcha à l'ennemi quelques jours après.

Cependant la sultane Validé conjurait son fils de revenir à Constantinople. Le sultan inclinait aux conseils de sa mère, mais il voulait que ce départ parût à l'armée imposé par ses vizirs. « Mon lala, » écrivit-il au grand vizir, « quel in-
« convénient y aurait-il à ce que je partisse pour
« Constantinople en te laissant ici comme ser-
« dar? »

Le grand vizir et Ibrahim osèrent réfuter ce désir d'abandonner l'armée. La présence du padischah pouvait seule ramener la discipline et le zèle dans les troupes. Mahomet III, entraîné plus que convaincu, assista le 26 octobre 1596 à la bataille contre l'archiduc Maximilien, qui commandait les Allemands et les Hongrois. C'était depuis Orsova sous Bajazet I[er], et depuis Varna sous Amurat II, le duel le plus décisif entre les Turcs et les chrétiens pour la possession du Danube. Quatre cent mille combattants des deux côtés s'étendaient en deux lignes séparées par un sol fangeux, presque liquéfié

par les premières pluies d'automne. La droite des Turcs était composée, contre l'usage, des généraux et des troupes asiatiques qui cèdent ordinairement le pas aux troupes d'Europe; l'armée d'Andrinople formait la gauche; Cicala, fils du renégat de Gênes naturalisé par tant de services sur terre et sur mer, commandait l'avant-garde avec les fougueux cavaliers du Diarbékir.

Le sultan inexpérimenté de la guerre était placé sur une éminence un peu en arrière, au milieu de la ligne de bataille; l'étendard sacré flottait sur sa tête; six escadrons asiatiques d'élite veillaient sur sa personne; Séadeddin, aussi bon conseiller de guerre que de paix, était à côté de lui pour lui inspirer le génie du moment; les bagages de l'armée formaient un rempart autour de l'éminence; les janissaires, distincts du reste de l'armée, se groupaient autour d'une église en ruine qui surmontait un marais; cent vingt pièces de canon, liées les unes aux autres par des chaînes, selon l'habitude inhabile des Persans et des Turcs, présentaient une citadelle redoutable, mais immobile, entre les janissaires et les Asiatiques.

Maximilien, en général consommé, rangeant son armée en forme de cône pour briser les

Turcs par leur centre, enfonça, de la première charge, la ligne qui couvrait l'éminence d'où Mahomet contemplait le combat. Ses escadrons, passant par la brèche ouverte à travers les rangs rompus des Turcs, gravirent au galop le mamelon, et pénétrèrent le sabre à la main jusqu'aux tentes impériales. Le sultan, surpris par cette foule de chevaliers hongrois qui débordaient de toutes parts sa retraite, ne fut sauvé que par les pages, les porteurs de bois, les planteurs de tentes, les chameliers, les cuisiniers armés au hasard de haches, de couteaux, de broches, de pieux qu'ils trouvèrent sous leur main pour couvrir leur maître. Séadeddin l'abrita enfin derrière la ligne épaisse des chariots et des chameaux, des bagages dans la tente de Younisbeg, général des Mouteferrikas. « Ne tremblez pas, » dit-il au sultan; « la patience ramène la victoire, « et la fortune succède aux revers. » Ces paroles, prononcées avec sang-froid au moment de la panique, où les cœurs, selon l'expression énergique du Coran, remontent dans la gorge de l'homme, rendirent l'espérance à Mahomet. On lui jeta sur les épaules le manteau du Prophète, cette relique la plus sainte des musulmans, sous laquelle on ne peut être abandonné d'Allah.

moment décisif sur
par la charge, vola a
les tentes impériales
généré en pillage; les
chesses de ces étoffes e
tageaient en lambeaux
la victoire. Déjà les c
défoncées à coups de h
aspres et leurs ducats d
les écrasa sous sa cha
Les Hongrois et les All
rent ou s'enfuirent bien
marais; les deux aile
centre, se replièrent au
ployé de nouveau sur le
pèrent l'armée de Ma
cavalerie et de son artill
fausse victoire en une ir

Le grand vizir Ibrahim achevait la victoire par la poursuite à la tête des cavaliers les plus rapides de l'Asie. Le sultan, rentré dans ses tentes, recevait les félicitations de ses généraux; il avait, grâce à Séadeddin, ressaisi en quelques heures le prestige évanoui des armes ottomanes et les provinces un moment détachées de l'empire. Il devait la victoire et la vie à la manœuvre et à l'intrépidité de Cicala qui n'avait pas désespéré dans la défaite, et qui n'avait pas craint d'attaquer avec une avant-garde toute une armée. Au moment où Cicala entrait dans la tente impériale pour baiser la main du sultan, Mahomet le nomma grand vizir, seul poste digne d'un tel service : « Celui qui a sauvé l'empire doit le gouverner, » dit-il à Cicala, en lui remettant les sceaux qu'il portait sous son caftan.

Cependant le sultan, en récompensant son général, craignit de mécontenter le favori de son père et le sien, Ibrahim. A son retour de la poursuite, Ibrahim ignorait encore ce qui s'était passé dans la tente de Mahomet. Il se préparait à exercer le lendemain, à la revue des troupes, les fonctions de grand vizir; nul n'osait, pas même le sultan, le contrister dans son triomphe en lui annonçant sa déposition. Séadeddin représenta

au chambellan, l’eunuque Ghaznéfer, l’embarras et le danger d’une plus longue réticence qui laissait les sceaux à deux grands vizirs, et l’État sans gouvernement sous une double autorité.

Ghaznéfer, quoique aimé de son maître, n’osait lui reprocher sa timidité. Le grand écuyer Ahmed, rude Asiatique accoutumé à la franchise des camps, se chargea de la sommation sous forme indirecte et parabolique : « C’est demain « que votre hautesse passera en revue son ar« mée, » dit-il en interrogeant du regard le sultan avec une expression de visage qui donnait un double sens à ses paroles; « il faut pourtant « que vos esclaves sachent quel cheval vous vou« lez monter pour passer devant vos troupes? »

Mahomet, qui comprit à demi-mot l’intention de son écuyer, ne répondit pas sur le choix du cheval, mais, s’adressant au grand chambellan Ghaznéfer : « Allez, » dit-il, « retirer les sceaux « de l’empire à Ibrahim et portez-les à Cicala. »

IX

Cicala fut déposé aussi soudainement qu’il avait été élevé. Sa sévérité militaire mécontenta



l'armée amollie par l'indiscipline des dernières campagnes. Trente mille Asiatiques de Caramanie, de Bithynie et de Saroukhan qu'il avait fait rayer du registre de solde pour s'être absentés du drapeau, traversèrent en groupes tumultueux les provinces d'Europe, et, se choisissant des chefs de leur nation, semèrent la révolte, le pillage et la terreur en Asie.

La sultane Validé, liée d'intrigue avec le favori Ibrahim, protesta dans ses lettres contre la nomination de Cicala. Ses lettres rencontrèrent son fils à Khirmenli, pendant son retour de Hongrie à Constantinople. Après avoir lu les lettres de sa mère, il fit retirer le sceau à Cicala et le remit à Ibrahim. Tous les ennemis du favori, Cicala, Séadeddin, le grand écuyer Ahmed, furent destitués ou déposés de leur charge. L'âge et la renommée de Séadeddin le préservèrent seul de l'exil. La sultane Validé accourut au-devant de son fils sur la route d'Andrinople.

Son entrée triomphale à Constantinople rivalisa avec les triomphes de Soliman II. Un ambassadeur de Perse envoyé par Schah-Abbas y éblouit les yeux des Turcs par une suite de mille cavaliers, et par des présents dignes du possesseur d'Ormus. L'ambassadeur de Venise, Capello,

et l'ambassadeur de France y relevèrent par leur présence et par leurs félicitations la gloire de la victoire de Kéresztes. La France conjurait en ce moment Mahomet III de joindre ses forces à celles du roi pour secourir les Maures d'Espagne contre les Espagnols.

X

Des troubles civils en Crimée dénoncés par des assassinats dans la famille régnante de Ghéraï ; une molle campagne en Hongrie terminée par des revers forcèrent la sultane mère et son fils à abandonner le grand vizir Ibrahim à l'opinion publique.

Après de vaines tentatives pour trouver un homme à la fois capable et assujetti aux volontés de la Vénitienne, on tira du château des Sept-Tours Hassan-Pacha, le dilapidateur de l'Égypte, et on lui donna le gouvernement. Il gagna la faveur de la sultane en lui promettant des richesses dont elle devenait plus insatiable avec les [illegible]; il la perdit en demandant au sultan la [illegible] de son favori, l'eunuque Ghaznéfer, grand [illegible] du serail. Reconduit le 8 avril 1598 [illegible]-baschi dans sa prison des Sept-

Tours, il y fut étranglé six jours après. Ses richesses disparurent avec lui. Son trésorier, en fuyant, emporta ce mystère.

Djerrah-Mohammed, second vizir, homme de peu d'éclat, reçut les sceaux avec ces mots de la main du sultan qui ne lui laissaient pas la liberté du refus : « Si tu ne fais pas ton devoir, tu seras « écartelé, et ton nom sera couvert d'une éter-« nelle infamie. »

Sous ce vizir, les généraux autrichiens et hongrois Schwarzenberg et Palfy, surprirent la ville de Raab. Le pacha turc, un sabre dans chaque main, se défendit jusqu'à la mort sur la porte ouverte aux Hongrois par la trahison de ses habitants. Ses trois cents soldats réfugiés dans le magasin à poudres, s'y firent sauter pour échapper aux tortures. Le serdar de l'armée de Hongrie tenta de laver cet affront dans le sang des Allemands. Pendant sa marche sur la Theïss, ses janissaires mécontents se soulevèrent, coupèrent les cordes de sa tente pour la faire écrouler sur sa tête, le frappèrent à coups de bâton, et ne lui laissèrent la vie que sur les supplications de leur aga.

Othman *Sans Oreilles*, ainsi nommé pour avoir eu les oreilles coupées sur le champ de bataille,

province, pour affront
dans la campagne un n
des habits et des arm
des Valaques couvrirei
Turcs. Hafiz vaincu s
honte reflua sur le gr
med, qui fut déposé, e
les sceaux à Ibrahim.

Le favori repartit pou
rante mille janissaires;
lui livrait la vie du sér
Satourdji-Pacha son ent
Hassan reçut ordre d'ex
à Andrinople, l'aga conv
sous sa tente; à la fin du
le katti-schérif et fit s
massacrer son convive.
sur le tapis. Ibrahim, ab

marcha sur Gran et reconquit cette citadelle perdue dans l'avant-dernière campagne.

Le khan de Crimée Ghazi-Ghéraï amena cinquante mille Tartares à l'armée. Mais le meurtre de Satourdji lui faisait tout redouter d'Ibrahîm. Les deux généraux ne réunirent jamais leurs troupes en un seul corps d'armée, et ne conférèrent entre eux qu'à cheval en pleine campagne, suivis d'un nombre égal de cavaliers. En automne, le khan des Tartares refusa d'hiverner sur les rives du Danube et ramena sa cavalerie en Crimée.

Des négociations avec la cour d'Autriche furent tentées pendant l'hiver ; on ne put s'entendre ; Ibrahim, qui désirait la paix, s'attacha, par une discipline sévère et par une rigoureuse répression de toute violence et de tout pillage, à ramener aux Ottomans l'affection des Hongrois, des Valaques et des populations chrétiennes de ces frontières. Il effaça entre elles et ses soldats, par une sage tolérance, les antipathies de religion ; les Hongrois, les Serviens, les Valaques grossirent volontairement les rangs de l'armée turque contre les Allemands plus indisciplinés et aussi barbares alors que leurs ennemis.

La guerre de Hongrie se poursuivit sans résultats dignes de l'histoire depuis la première année

La sultane Vali
pouvoir à Constan
son fils. Elle avai
sant présent à Ma
incomparable beau
trône, Sélim. Ces b
la Validé dans le
confidentes et les i
L'habitude du gouve
vénitiennes de l'épo
domptable passion
depuis Roxelane le b
ment dominé le divan
metteuse des intrigues
Amurat III, venait de
ses richesses et un fils
d'Erzeroum ; on lui av

la Validé, appelaient à eux pour héritiers de leurs richesses de jeunes parents auxquels ils faisaient embrasser l'islamisme. Ce règne des femmes pour qui plaire est le seul mérite des favoris, commençait à soulever de temps en temps l'indignation des vrais Ottomans.

Le corps des spahis resté à Constantinople pour la garde du sultan accusait la juive Kira, favorite de la sultane Validé, de vendre les *timars* ou *fiefs* militaires à prix d'argent au lieu de les donner au mérite et à la valeur. Ce commerce des dignités militaires fit demander aux spahis la tête de la juive. Le caïmakam Khalil, qui gouvernait la capitale en l'absence d'Ibrahim, n'osa refuser cette satisfaction sanglante aux spahis. Cerné dans son palais par une émeute de soldats, le caïmakam fut contraint d'envoyer à la juive l'ordre de comparaître devant lui avec ses trois fils. Livrer cette victime aux révoltés lui parut le seul moyen de détourner leur fureur de la tête de la sultane Validé sa protectrice. Kira fut dépecée en lambeaux ainsi que ses trois fils en montant l'escalier du palais du caïmakam. Leurs membres palpitants furent cloués par les soldats aux portes des vizirs et des pachas accusés d'avoir trempé avec cette femme dans ce commerce des faveurs de la cour.

de Géorgie et de la guerr
la fin de la même année.
partial et courageux, Ali
nation dans ses récits. I
son temps c'est corromp
moin pour la postérité; le
que de la gloire, ils lui do
règnes de leur histoire.

XI

Cependant le prince Mic
midé et contenu par la pré
Danube, sollicitait enfin la
un Valaque, son ambassad
l'envoya à Constantinople
positions au divan. L'eu
victime autrefois pendant

makam, le fit pendre par des crochets de fer à un mur et expirer dans de lentes tortures. Cette violation du sauf-conduit et du titre d'ambassadeur indigna Ibrahim; il s'en plaignit dans ses lettres à la sultane Validé, qui fit destituer Hafiz-Ahmed et nommer à sa place un de ses protégés, Hassan *le Fruitier*.

Les Autrichiens, pendant ces négociations, redoutant la défection de Michel à leur cause, le firent assassiner en Transylvanie. Ibrahim renoua, par l'intermédiaire du khan des Tartares, des négociations pour la paix avec Vienne. La mort le surprit à Belgrade au moment où il allait signer la paix. Son corps, rapporté à Constantinople, fut enseveli, avec des honneurs presque souverains, dans le parvis de la mosquée des princes. Ce favori devenu homme d'État et guerrier par le long exercice du pouvoir, aspirait, comme le premier Sokolli, à consolider plus qu'à conquérir. Il fut le premier des grands vizirs qui ne rougit pas de proposer des traités de paix au nom de son maître. Sa mort perpétua des guerres que sa sagesse allait assoupir.

La sultane Validé donna la dignité de grand vizir à son protégé le caïmakam Hassan *le Fruitier*. Le sultan fit présent à Hassan des tentes, des che-

janissaires et spahis le rej
de Semlin, sur la rive gau
de Belgrade.

Les Autrichiens, comn
Ferdinand, assiégeaient la
Kanischa. Hassan-Teryaki,
d'opium, la défendait ave
toman des premiers jours.
vizir, les Autrichiens aba
leurs canons et des milliers
dans les tranchées. Hassa
porte de la ville, des sacs de
distribuait des pièces d'or à
dats qui lui apportaient des
chiduc, dans sa précipitatio
sa tente debout et meublée
Hassan y entra, fit une priè
tirant son sabre, il fendit d'

de l'armée autrichienne tombèrent en peu de jours dans les mains de Hassan-Teryaki. Il abandonna tout à ses soldats, ne se réservant que la gloire. La tente de Ferdinand et les canons furent offerts en présent au grand vizir.

Le grand vizir, après avoir rejoint Hassan, le nomma pacha à trois queues, et lui fit présent de trois chevaux de guerre. Le sultan, pour récompenser le grand vizir, lui envoya, avec une dot de quarante mille ducats d'or, la sultane Aïsché, veuve d'Ibrahim, qu'il lui avait réservée comme encouragement et comme prix de la campagne.

XII

Pendant ces succès en Hongrie, un rebelle asiatique, nommé Karayazidji (ou l'écrivain noir), insurgeait les Arabes et les Turcomans contre les gouverneurs de Mahomet III, et remportait victoire sur victoire sur ses généraux. L'exemption d'impôts était le mobile de ce tribun armé sur les populations mal domptées de la Cilicie et de la Cappadoce. Le fils du fameux vizir Sokolli, envoyé contre Karayazidji, vers Césarée de Cappadoce, anéantit enfin ce rebelle qui mourut de ses bles-

tombeau découvert
moins ses restes ent

Hassan *le Fou*, s
larité; il évoqua de
ce fond de l'Asie, re
brables sur Sokolli,
dans les murs de To
impunément la vallé
le jardin de Sokolli,
appelé à cause de s
délices le Jardin du
parterres au lieu de f
de rubis et de pierres
fleurs et dépassant leu
persan devinrent les dé
harnais des barbares.

Le sultan, pour pu
nomma à sa place Kh

de mort quiconque lui parlerait de descendre de son rang de sérasker. Son kyaya et son propre frère échappèrent avec peine à sa fureur, pour avoir osé lui conseiller l'obéissance aux ordres du sultan. Il continuait à défendre Tokat contre les rebelles, avec l'intrépidité et le fatalisme d'un héros, lorsqu'un matin qu'il s'était assis comme à l'ordinaire devant la porte de son palais pour donner des ordres aux troupes, un arquebusier turc, posté sur une éminence d'où l'on voyait le sérasker, le visa et le renversa mort, mais non dégradé, sur son tapis. Tokat tomba avec lui. Le chef des rebelles, Hassan *le Fou*, inonda de ses bandes l'Asie Mineure, et cerna dans Kutaïah le nouveau sérasker Khosrew-Pacha. L'hiver suspendit seul ses progrès.

Cicala-Pacha, nommé capitan-pacha comme son père, défendait les côtes d'Afrique contre André Doria et don Juan de Cordoue, et ravageait les côtes d'Italie. Stuhlveissenbourg, sépulcre des rois de Hongrie et siége de leur couronnement, tombait aux mains du grand vizir. Ofen et Pesth séparées seulement par le Danube étaient assiégées, l'une par les Autrichiens, l'autre par les Turcs. Le khan des Tartares, Ghazi-Ghéraï, revenu avec ses troupes en

bats.

Ces oisivetés de la g
désastres en Asie aigrir
spahis de Constantinople.
écrivains, et ils apportèr
une supplique séditieus
demander les têtes de
vori de deux règnes, (
caïmakam Hassan *l'Horlog*
surnommé Tirnakdji, qui
le rang de quatrième vizir
spahis, expiaient les corr
funestes conseils donnés a
L'empire ne se régénérait
corrupteurs.

Mahomet III, assiégé dans
défenseurs, comparut dev

autre. Hassan *l'Horloger* tiré du château des Sept-Tours harangua ses bourreaux, et leur prouva, les ordres du grand vizir à la main, qu'il n'avait fait que son devoir en Asie. On le renvoya justifié. Hassan Tirnakdji implora la vie à genoux devant les spahis, et obtint sa grâce de l'intercession des janissaires. Mais Othman le kislar-aga et Ghaznéfer le chef des eunuques blancs, plus odieux parce qu'ils étaient plus chers à leur maître et à sa mère, sacrifiés avec larmes par Mahomet, livrèrent leurs têtes quoique innocentes au sabre des spahis. Le sultan fut contraint d'assister à leur supplice, de saluer les troupes devant ces cadavres, comme pour les remercier de leur crime, et de dévorer sa honte et sa douleur dans le secret de son harem.

XIII

Le grand vizir, rappelé par des lettres urgentes de la sultane Validé, accourait en secret à Constantinople pour rétablir l'ordre et venger ces crimes. Arrivé aux portes de la capitale, Hassan *le Fruitier* n'osa y entrer que la nuit, de peur que les spahis ne lui défendissent de passer les portes. Il se glissa furtivement dans son palais.

Le sultan lui envoya un eunuque pour le féliciter de son retour, et pour l'assurer de sa faveur et de son appui. Pendant la nuit, le caïmakam Mahmoud-Pacha, quoique son ennemi, et les deux juges de l'armée, vinrent concerter avec lui le rétablissement de l'autorité et la punition des coupables. Le muphti qu'il attendait pour justifier ses sévérités par un fetwa n'y parut pas. Les spahis informés des mesures qu'on préparait contre eux le gardaient à vue dans sa maison, et lui avaient arraché un fetwa de mort contre le grand vizir. L'aga des janissaires et les deux grands juges de l'armée, intimidés par ce fetwa du muphti, abandonnèrent lâchement la cause d'Hassan, et se chargèrent de concourir à l'arrêt de mort.

Cependant Hassan déserté dans son palais par les soutiens naturels de l'ordre, sentait sans faiblesse le vide qui se faisait autour de lui. Il écrivit un billet au sultan dans lequel il lui traçait la conduite à tenir : « Mahmoud, l'aga des janis-« saires, nous trahit, » disait-il dans cette confidence; « il s'entend avec les rebelles; il leur a « promis trente mille ducats pour me renverser; « voici ce qu'il faut répondre au rapport qu'il « va vous adresser : *Ce que fait mon vizir, il le*

« *fait par mon ordre ; je ne veux pas que personne* « *s'immisce dans les hautes affaires du gouverne-* « *ment.* » Hassan demandait que dans la nuit suivante la tête du traître Mahmoud expiât ses intrigues et décourageât ses complices.

Mahomet III lui accorda le katti-schérif qui légalisait le supplice de l'aga ; le grand chambellan Kazim fut chargé de l'exécution ; mais Mahmoud, qui soupçonnait le piége, se déroba à Kazim en se cachant dans une des casernes des janissaires. Le matin la sédition militaire bouillonnait sans répression dans les casernes.

XIV

Hassan *le Fruitier* n'attendant plus de secours que de son courage et de l'indignation des bons musulmans, se barricada dans son palais et contint pendant tout le jour les spahis par son attitude. Au coucher du soleil, il s'enferma dans un kiosk attenant à l'appartement de la sultane Aïsché, sa fiancée, qui habitait déjà son palais, mais chez laquelle il n'avait pas encore le droit d'entrer, parce que les cérémonies de ses noces avec cette veuve d'Ibrahim n'étaient pas entièrement accomplies. Cet asile inviolable du harem

le couvrit jusqu'au soir contre les recherches des spahis. Les ténèbres lui permirent de s'évader par une porte du jardin, et d'aller s'installer dans la maison même de l'aga des janissaires, Mahmoud, dont il avait la veille demandé la tête. De là il envoya pendant la nuit des messagers à tous les généraux et à tous les magistrats réputés fidèles, pour leur donner l'ordre de se réunir au lever du jour avec leurs soldats et leurs serviteurs armés sous le parvis de la mosquée de Soliman, en face de la maison de l'aga des janissaires.

Au point du jour le parvis, la place, la cour du palais de l'aga ressemblaient à un camp sous les armes. Le grand vizir fit la prière du matin dans la mosquée, puis se plaçant sur une des marches élevées du péristyle, il lut à la multitude une adresse du sultan à ses troupes :

« Janissaires, mes braves serviteurs, » disait cette adresse, « je vous remercie ! Ma faveur vous « est justement acquise; depuis le règne de mes « ancêtres jusqu'au mien, vous avez été irréprochables. Continuez à rester dans le devoir, et « aidez mon grand vizir à punir de misérables « rebelles; ma faveur et mon amitié sont avec « vous. »

XIV

Les janissaires émus par les paroles de leur padischah, et par l'aspect d'Hassan *le Fruitier*, soldat comme eux avant d'être vizir, jurèrent de mériter les éloges du sultan, et de réprimer la rébellion des spahis. « Destituez à l'instant « l'infidèle muphti, » crièrent-ils à Hassan. — « Qu'il soit fait selon vos désirs, » répondit Hassan.

Il convoqua à l'instant les oulémas et les cinq vizirs à un divan général dans la mosquée; tous y accoururent, à l'exception du capitan-pacha, Cicala, le Génois, qui s'y fit traîner de force par les chiaoux, comme pour protester d'avance contre les résolutions que le divan tumultueux allait promulguer. Pendant que le divan délibérait, les officiers des janissaires parlementaient avec les spahis campés sur la place de l'hippodrome près de la ménagerie des lions. Les spahis repoussèrent toute avance de paix.

Deux chambellans rapportèrent du sérail à la mosquée de Soliman un firman du sultan qui ratifiait la déposition du muphti, et nommait à sa place Mustafa-Effendi, ouléma, cé-

lèbre par ses lumières et par ses vertus. Un autre firman nommait Ferhad-Pacha aga des janissaires à la place de Mahmoud, évadé la veille de son palais. Le nouveau muphti prononça sans hésiter le licenciement des spahis révoltés, et le supplice de leurs officiers. Ferhad-Pacha s'élança sur son cheval, entraîna à sa suite les janissaires et le peuple, balaya l'hippodrome des spahis qui remplissaient la place, et emporta d'assaut le Khan de Plomb, vaste rotonde couverte en métal, dont les spahis s'étaient fait une forteresse. Avant la prière de midi, la révolte résolûment abordée avait disparu des rues de Constantinople, et rendu la majesté au palais

Quelques exécutions rapides des meneurs de la soldatesque confirmèrent la victoire d'Hassan. Othman Poriaz, un de ses vieux compagnons de guerre, confessa devant lui sa faute qu'il attribua aux suggestions du muphti, et demanda pour toute grâce de n'être pas étranglé comme les femmes, mais d'être décapité comme un soldat. Hassan lui accorda cette grâce ainsi qu'à Oghuz, autre chef repentant des spahis. On poursuivit le sabre à la main tous les complices de la révolte désignés par les délateurs. Un des plus coupables, Djizmi, pour s'échapper

de Constantinople, se fit ensevelir et transporter dans un cercueil par ses serviteurs au cimetière de Scutari, sur la côte d'Asie. Ce subterfuge le sauva du glaive des lois, mais non du glaive des assassins : ses serviteurs l'égorgèrent dans les montagnes de Magnésie pour se partager les trésors qu'il emportait dans sa fuite.

Le muphti et le caïmakam réfugiés ensemble dans la mosquée des marchands, asile sacré, y bravèrent leur arrêt de mort sous la protection des imans. Un des vizirs fut décapité, malgré son rang, par l'ordre et sous les yeux du grand vizir. Hassan *l'Horloger* fut exilé à Trébizonde; Cicala, le capitan-pacha, dont le grand vizir sollicitait vainement la tête, ne dut son salut qu'à son titre de gendre de la sultane Validé; mais il n'osa plus reparaître au divan pour y exercer les fonctions de son ministère de la marine.

L'inflexible Hassan, incapable de plier sa politique aux manéges des cours, perdit la faveur de son maître par la sévérité même qu'il apportait à le venger. L'aga des janissaires Ferhad, le muphti, le défterdar s'entendirent pour aliéner de lui la Vénitienne Safiyé. Ils le représentèrent comme un dictateur féroce qui corrompait la fidélité des janissaires par des gratifications

excessives, afin de s'assurer, au besoin, le
appui contre le sultan lui-même.

Hassan lisait ces ombrages sur le front de s
maitre. C'était le temps où la sultane Validé fais
construire hors des murs, dans la plaine
Daoud-Pacha, un palais immense et fortifié po
y trouver asile au milieu d'un camp contre
nouvelles agitations de la capitale. Un jour q
le sultan visitait avec le grand vizir ce palai
Hassan lui demanda une audience particuli
pour une affaire pressante. Le sultan, ordinair
ment gracieux et complaisant pour le vizir, l'
journa froidement au prochain divan. Hass
pressentit sa chute et ne chercha pas à la préveni

Après le premier divan qui suivit ce ref
d'audience, et rentré dans son palais, il écriva
à la sultane Validé pour lui rendre comp
d'une affaire, quand le grand chambellan vint l
redemander le sceau de l'empire. Il le rend
sans murmure, et se retira à l'instant dans s
jardins de Sudlidjé sur le Bosphore apparten
à la sultane Esma son épouse.

Au bruit de la déposition de leur grand viz
favori, les janissaires s'ameutent contre leur ag
Ferhad-Pacha, et contre le muphti, ennemis av
rés d'Hassan *le Fruitier;* ils s'attroupent sous le

fenêtres et menacent d'incendier leurs demeures, si Hassan, victime de leur haine, n'est pas rétabli dans ses fonctions de grand vizir. Le muphti et l'aga se cachent dans le palais du caïmakam, Djerrah-Pacha, leur ami, qui exerce, en l'absence du grand vizir, l'autorité suprême du gouvernement.

Le sultan brave ces rumeurs, satisfait les janissaires en leur donnant un nouvel aga tiré de leurs rangs, Turk-Aga; Kazim, homme subordonné au muphti, est nommé caïmakam en attendant l'avénement d'un autre grand vizir. Ces deux soldats chers aux troupes apaisent leur fermentation. Un Bosnien de la famille chrétienne de Malcovich, nommé en Turquie Ali, et surnommé à cause de son caractère Ali le Sévère, alors gouverneur d'Égypte, reçoit le titre de grand vizir.

Pendant que la capitale rentre dans le calme par une habile combinaison de la sultane Validé, dix eunuques muets envoyés par le sultan au jardin de Sudlidjé forcent l'entrée du harem d'Hassan *le Fruitier*, l'arrachent aux bras de la sultane son épouse, sœur de Mahomet III, l'entraînent dans le jardin écarté de Khanédan pour qu'on n'entende pas ses derniers soupirs, et l'é-

tranglent en récompense du trône et de la vie rendus par lui à son maître.

XVI

Ali le Sévère, à qui un muet avait porté au Caire les sceaux de l'empire, arrivait déjà d'Égypte à travers la Syrie et la Caramanie, semant partout sur son passage les supplices et la terreur.

A Damas, les troupes révoltées avaient fléchi sous ses bourreaux; à Adana, des têtes et des mains coupées avaient signalé sa trace; à Koniah, les quatre vizirs, Pialé, Khosrew, Ibrahim et Ali, venus en cortége au-devant de lui, avaient été chassés de sa présence et de la ville comme des dilapidateurs; à Akschyr, l'ancien chef des rebelles turcomans, Ghourghour, qui portait une énorme massue de bois dur, et qui avait coutume de la planter sur les murs des villes envahies par ses soldats, en demandant pour rançon le poids en or de cette massue, vint se soumettre de lui-même au nouveau grand vizir; Ali le laissa approcher de son cheval pour baiser son étrier, et au moment où Ghourghour se relevait de la poussière, il lui trancha la nuque d'un coup de sabre.

Un autre rebelle, Hassan *le Fou*, vainqueur impuni de Sokolli, négocia sa soumission avec plus de prudence. Ali le Sévère lui pardonna et le nomma gouverneur de Bosnie, afin d'y racheter par ses exploits contre les Autrichiens ses crimes contre les Ottomans. Hassan *le Fou*, ainsi pardonné, traversa Constantinople avec une armée de dix mille bandits asiatiques, dont l'aspect répandait l'horreur sur son passage. Les uns à demi nus portaient au cou et aux bras des amulettes et des talismans d'idolâtres; les autres laissaient flotter leurs longues chevelures comme des femmes; ils étaient armés de lances de bois, à la pointe desquelles ils agitaient des haillons blancs pour effaroucher les chevaux; des chapelets et des ossements de chameaux au cliquetis lugubre pendaient de leurs étriers de cordes. Le khan des Tartares, en les voyant arriver avec Ali *le Fou* à Andrinople, refusa de combattre avec ces sauvages dont le contact déshonorait ses soldats. Ils passèrent seuls le Danube et périrent tous avec Ali *le Fou*, leur chef, aux environs de Pesth, sous la mitraille des Autrichiens.

XVII

Un meurtre domestique ensanglanta peu de jours après le sérail lui-même.

Un des fils du sultan, le prince Mahmoud, jeune homme dont l'impatience de gloire et l'ardeur militaire inquiétaient la sultane mère par une popularité dangereuse à son fils, eut la témérité de demander au sultan et aux vizirs le commandement de l'armée chargée de réprimer les rébellions incessantes de l'Asie. Les prédictions d'un derviche, sans doute vendu à une intrigue de palais, promettaient au jeune Mahmoud des victoires et la restauration de la paix en Asie. Quelques généraux et quelques vizirs trempaient dans cette importune ambition d'un prince dont la popularité menaçait ses frères. Les muets étranglèrent pendant la nuit avec le jeune ambitieux sa mère, son prophète et ses complices. Le silence étouffa le murmure de cette exécution : le crime et la peine n'avaient pas franchi les murs du sérail.

XVIII

Mahomet III alla, dans l'automne de 1603,

habiter quelques mois ses jardins d'Andrinople, pour écarter de lui les remords de la mort de Mahmoud et de la sultane Aïsché, qui n'avait pu survivre à l'assassinat d'Hassan *le Fruitier*, étranglé si injustement sous ses yeux. Mahomet recevait aussi plus promptement à Andrinople les nouvelles de l'armée et les rapports du grand vizir, Ali *le Sévère*, qui commandait sur le Danube. La défaite et la mort des dix mille Asiatiques d'Hassan *le Fou*, sous les murs de Pesth, frappèrent son esprit. On appela en Turquie cette armée *l'armée du revers*.

Le Schah de Perse Abbas, provoqué par les béglerbegs ottomans des frontières, avait refoulé les Turcs jusqu'à Erzeroum et à Kars; il menaçait Bagdad. L'imminence du danger força le divan réuni à Constantinople, sous le caïmakam Kazim, à révoquer l'exil d'Hassan *l'Horloger*, alors relégué à Trébizonde, et à lui donner le commandement de l'armée de Perse. L'empire, découvert de tous côtés par l'absence de la cour et du grand vizir, cherchait à parer de lui-même les coups que lui portaient tant d'ennemis.

L'indolent Mahomet III, quoique dans la force de ses années, languissait à Andrinople au milieu des eunuques et des femmes. Un jour qu'il

passait à cheval dans les rues de la ville, un derviche, à qui les mœurs ottomanes permettaient alors de tout dire au nom d'Allah, arrêta le cheval du sultan, et, voyant sans doute sur le visage de Mahomet des symptômes de défaillance, lui prédit une catastrophe avant peu de jours écoulés. Mahomet, dont l'âme était plus maladive que le corps, fut anéanti par la prophétie que sa superstition lui fit écouter comme un arrêt du ciel. Il mourut, en effet, le cinquante-cinquième jour après la prédiction du derviche.

Son règne, qui n'avait été que le règne de sa mère, fut la date des grandes séditions intérieures qui allaient secouer le trône et disloquer l'empire. On ne peut accuser Mahomet III que du malheur de son caractère. La nature l'avait fait bon et droit; ses faiblesses furent celles de son esprit; ses crimes furent ceux de ses favoris et de sa mère.

Trois femmes de caractères différents, mais d'ambition égale, Élisabeth en Angleterre, Catherine de Médicis en France, la sultane vénitienne Saffyé à Constantinople, semblaient avoir été prédestinées sur la fin du même siècle à gouverner parallèlement trois empires, et à étonner tour à tour le monde : la première par le despotisme de

sa volonté, la seconde par de sanglantes intrigues de cour masquées de religion, la troisième par l'ascendant de ses charmes et de son ambition sur un harem. Ni les unes ni les autres n'avaient épargné leurs ennemis : Élisabeth avait décapité des favoris et une reine, Catherine de Médicis avait décimé un peuple en assassinant un parti dans une secte, Safiyé avait vu étrangler dix-neuf frères et une fille par Mahomet III pour prémunir le trône contre des compétiteurs. L'Europe et l'Asie n'avaient à se renvoyer que du sang; mais Élisabeth avait été sanguinaire par politique, Catherine de Médicis par faction, Safiyé par maternité. L'une était une reine, l'autre une ambitieuse, la dernière une mère. Des motifs différents expliquent leurs vengeances, mais la même horreur les couvre. Il n'est donné ni à la politique, ni à la religion, ni à la nature, de laver ces trois mains de femmes qui trempèrent le sceptre dans le sang.

XIX

Deux enfants enfermés dans le sérail restaient seuls des quatre fils que Mahomet III avait eus de diverses femmes : Ahmed ou Achmet, âgé de quinze ans; Moustafa, de treize.

Achmet était un de ces caractères sans vices et sans vertus, qui ne laissent d'autres traces dans la vie des nations que les dates de leur avénement et de leur mort. Moustafa était hébété par un idiotisme de naissance, qui ne pouvait faire de lui que le jouet des événements. Il dut la vie à cet idiotisme et au respect que les Ottomans ont pour ces déshérités de l'intelligence dans lesquels ils croient devoir vénérer la fatalité et pour ainsi dire la divinité du malheur. La nouvelle sultane Validé, cette belle esclave donnée à Mahomet par la Vénitienne, soit par humanité, soit par religion, ne permit pas aux muets de sacrifier l'enfant infirme d'esprit à la sécurité du trône. Achmet, qui aimait son frère, le couvrit de sa tendresse contre la loi et contre l'habitude des meurtres du sérail.

Le jeune sultan, dirigé par sa mère et par son gouverneur Lala-Mustafa, connut le premier la mort de son père dans le sérail. Il se hâta, par le conseil de sa mère, d'écrire d'une main inhabile et tremblante un katti-schérif, ou ordre personnel etdirect du souverain, au caïmakam Kazim, dépositaire de tout le pouvoir en l'absence du grand vizir. Il l'enveloppa, suivant l'usage, d'un mouchoir de soie, et le fit porter par le chef des eunu-

ques blancs. Kazim ignorait, comme toute la ville, la maladie et la mort de Mahomet. Il essaya en vain de déchiffrer les caractères illisibles du katti-schérif déployé sous ses yeux. « Qui t'a « donné cet écrit? » demanda-t-il au chef des eunuques. « Ce n'est point un katti-schérif; il n'est « point de la main du sultan. — Je l'ignore, » répondit l'eunuque. « Cet écrit m'a été remis pour « toi par le gouverneur du harem. » Kazim, de plus en plus étonné, se fit aider par le secrétaire d'État Hassanzadé, présent dans la salle. « Caï-« makam,» disait le papier, « par l'ordre de Dieu, « mon père est mort cette nuit, et je suis ton « maître; maintiens l'ordre dans la ville : s'il « arrive la moindre émotion, je te ferai trancher « la tête. »

Cette nouvelle, cet ordre, cette menace firent trembler à la fois le caïmakam de tomber dans un piége ou de désobéir à un ordre du padischah. Il se hâta d'écrire au kislar-aga, gouverneur du harem, un billet pour éclaircir ces ténèbres. « On vient de me présenter, à moi votre indigne « serviteur, » disait-il dans ce billet au kislar-aga, « un katti-schérif dont je ne puis comprendre le « sens; je ne sais s'il m'est adressé comme un « ordre réel et sérieux, ou simplement pour

... au sérail. Kaz
dischah déjà assis sur so
les grands officiers de l
Il s'agenouilla devant so
dres pour les funérailles

Les membres du divan
rent convoqués, sans co
convocation, à une séance
Ils y trouvèrent un trône
de *la Félicité*, au pied de
la dernière porte du harem
oser s'interroger, ce trône
de Mahomet. Tout à coup
du harem s'ouvrirent, et
prince de quinze ans coiff
salua gracieusement la fo
la trône ...

Coran ; on distribua des largesses aux pauvres et aux orphelins, et le jeune sultan rentra dans le harem pour y attendre l'arrivée du grand vizir, avant d'imprimer une direction au nouveau règne.

XX

Ali le Sévère, instruit à Belgrade de la mort de son maître, arriva à Constantinople le huitième jour. Achmet Ier le confirma dans son poste, et le chargea de distribuer en gratifications aux troupes les douze cent mille ducats d'or du tribut d'Égypte qu'Ali le Sévère apportait avec lui pour les premiers besoins du règne.

La sultane vénitienne Safiyé fut reléguée pour la fin de ses jours, avec l'immense suite de serviteurs, d'esclaves et de femmes qui composaient sa cour, dans le vieux sérail, magnifique et triste exil des cours déchues et des harems répudiés. Le chef des eunuques blancs (le capou-aga), le chef des eunuques noirs (le kislar-aga), ou gouverneur du harem, vendus à cette princesse, furent destitués ; l'intendant général de sa maison fut étranglé ; la nouvelle Validé se vengeait du joug longtemps supporté de l'ancienne.

« Repars à l'instant pour conduire l'armée en « Hongrie, » dit aussitôt après son couronnement le sultan au grand vizir. Ali le Sévère comprit dans cet ordre absolu les ombrages du gouverneur Lala-Mustafa et du harem, qui voulaient bien de son bras, mais non de son influence. Cicala-Pacha fut envoyé le même jour à l'armée de Perse pour combattre Schah-Abbas.

Ce prince guerrier avait anéanti l'armée turque de Schérif-Pacha, et l'avait contraint à signer la capitulation d'Érivan. Le jour où Schérif-Pacha se rendit au camp du roi de Perse pour discuter les articles de la capitulation, il trouva le Schah assis dans l'angle d'une mauvaise tente, sur un morceau de tapis jonché de ses armes, mais entouré de tous les khans de ses provinces. Abbas s'était fait soldat pour redevenir souverain. Il gourmanda durement les vaincus et marcha sur Kars, dernier refuge des Turcs.

Cicala-Pacha releva en quelques jours l'honneur des armes du sultan; mais, obsédé par l'indiscipline de ses troupes, il fut contraint de se replier sur Erzeroum pour y passer l'hiver dans l'inaction.

XXI

Ali *le Sévère* s'éloignait avec regret de la capitale; il s'arrêta quinze jours à Halkalü, première halte après Constantinople, sous prétexte d'y attendre le trésor de l'armée. « Si tu tiens à ta « tête, » lui écrivit le sultan, « tu partiras demain. »

Ali *le Sévère*, qui sentait son règne fini, mourut de découragement en arrivant à Belgrade. On offrit les sceaux de l'empire à Hafiz-Pacha, guerrier malheureusement célèbre par sa défaite de Nicopolis. Sur son refus on nomma grand vizir un vieux général des frontières nommé Lala-Mohammed-Mustafa. Le plan du harem semblait être d'éloigner toujours les grands vizirs de la capitale pour la gouverner par des caïmakams vendus à Lala-Mustafa et à la sultane Validé.

Le bostandji-baschi fut envoyé en Asie pour rapporter la tête de l'ancien caïmakam Kazim, accusé d'exactions dans le gouvernement où on le tenait exilé. Kazim, averti par ses affidés, éluda la rencontre du bostandji, et arriva par une autre route à Constantinople. Achmet Ier lui accorda avec une grâce feinte la permission de se présenter devant lui.

Le divan était assemblé; Achmet changeant de ton demanda avec indignation à Kazim pourquoi il avait désobéi deux fois à ses katti-chérifs. Un fetwa rendu immédiatement par le mufti déclara l'infortuné caïmakam digne de mort. Achmet Ier, chez qui l'indifférence pour le sang devançait l'âge, fit un geste; les bostandjis tranchèrent en plein divan la tête de Kazim. Son cadavre, placé avec dérision par ses bourreaux sur un cheval des jardins qui portait ordinairement du fumier, fut promené dans les rues de Constantinople.

« Regarde bien, » dit le jeune sultan au nouveau caïmakam Mustafa-Sarikdji; « si tu fais « les mêmes fautes, ce même sabre tranchera ta « tête, comme il vient de trancher celle que tu « viens de voir tomber. »

Quelques mois après, le nouveau caïmakam, miné dans l'esprit du sultan par une intrigue du muphti et du grand trésorier, ayant retardé de quelques jours, faute de fonds dans les caisses, la solde des janissaires, fut appelé inopinément au sérail. Achmet l'y attendait entouré des ennemis de son ministre. Sur un signe du sultan, les bourreaux l'étranglèrent et jetèrent son corps dans le bassin de la fontaine du divan.

Des cadavres étaient les jeux de cet adolescent sur le trône; grâce aux déplorables principes que lui suggéraient sa mère et ses corrupteurs, tuer pour lui, c'était régner.

Un petit-fils de Sinan fut nommé caïmakam.

Deux fils naquirent à la fois au sultan avant l'âge de quinze ans, Othman et Mahomet.

XXII

Le grand vizir négociait toujours à Belgrade la paix avec l'Allemagne. Les plénipotentiaires des impériaux demandaient la restitution des territoires conquis réciproquement depuis le commencement de la dernière guerre, la remise de la forteresse de Kanischa, la renonciation des sultans au droit de patronage qu'ils prétendaient sur la Transylvanie. Un armistice prépara les conférences; elles s'ouvrirent à Pesth, puis à Ofen; rompues, reprises, ajournées, rouvertes pour se rompre encore, elles aboutirent, après de longues péripéties et des intermèdes de guerres, à l'investiture du royaume de Hongrie et de la Transylvanie donné par le grand vizir à Bocskaï, protégé des Turcs. Ce nouveau roi leur rendit en retour les forteresses hongroises de Lippa et de



sur ses lenteurs, étai
mort.

Pendant qu'il se
maître, les janissai
tèrent coutre leurs of
ques-uns.

Achmet I[er] les co
sérail; on leur prése
mites; ils refusèren
jusqu'à ce qu'on leu
vêtu d'une pelisse ro
adjura avec énergie

« On vous offre vo
indignation; « pourq
« votre padischah? Li
« vous corrompent

« formé les garnisons des places fortes de Hon-
« grie, ont été incorporés contre les coutumes
« dans nos rangs.

— Nomme-les donc, » lui cria le sultan. L'aga lui tendit une liste des nouveaux enrôlés dont les murmures avaient agité les soldats. Livrés sans retard par leurs complices, ces agitateurs furent décapités sur la place.

« Regardez bien, » dit alors Achmet aux janissaires, « s'il y en a parmi vous qui fomentent
« de nouvelles séditions, je les ferai tous exé-
« cuter comme ces coupables; emportez vos
« cadavres, et ne reparaissez qu'obéissants de-
« vant moi. »

Une telle vigueur dans un sultan de seize ans atterra les rebelles et rétablit l'autorité dans sa plénitude. Le grand vizir, arrivé le même jour, réclama en vain quelque délai pour suivre les négociations commencées et prêtes à aboutir avec l'Autriche.

« Pars, sans réplique, et à l'instant, pour
« l'Asie, » lui dit Achmet. Le ministre quoique malade fut obligé de planter le soir ses tentes à Scutari. Sa maladie s'aggrava de sa terreur. On l'accusa auprès du sultan de feindre une infirmité pour se dispenser d'obéir.

tugais. L'accusation
était mort d'humilia

Dervisch-Pacha l
menses furent enlev
au trésor pour paye
Djafar-Pacha, renégat
verné Chypre, fut no
visch voulut applique
sous deux règnes le
promptitude et de féro
« Ne me jugez pas s
dit-il aux membres du
« séance du conseil, je
« premier d'entre vous
« au lendemain. »

Le sérasker de l'armé
mort ...

jà rassemblés pour marcher sous ses ordres à frontière de Perse ; ils lui demandaient à grands s leur solde arriérée, et coupaient les cordes de tente pour l'ensevelir sous les toiles, destitution datesque des généraux et des vizirs par les sé- ieux.

Ferhad sortit de sa tente avant qu'elle fût ıversée, se mêla aux révoltés, ramassa des erres, en remplit ses poches, et les lança comme x sur sa propre tente. « Et moi aussi, je suis spahis, et je n'ai pas reçu ma solde ; devez-vous être payés quand je ne le suis pas ? » Il coupa en- ite lui-même les cordes de sa tente et apaisa ısi les murmures par le rire des soldats. Sa mpagne fut désordonnée comme son esprit.

XXIII

Le grand vizir Dervisch-Pacha fut justement cusé de ces revers. Il se bornait à sévir et ne uvernait pas ; la crainte qu'il inspirait se re- ırna contre lui. Il avait ordonné à un architecte ec la construction d'un palais magnifique dans quartier du sérail. Le palais achevé, il demanda 'architecte le compte des dépenses. Le Grec lui porta son mémoire ; Dervisch, après l'avoir par-



« la propriété du 1
grand vizir ; « il ne
« sée de vous prés
« demander un aspı
« exigé. »

L'avarice du gran
ainsi un palais par
et par une observat
avait juré dans son (
de l'avare. Les travaı
il construisit, comı
vizir, un souterrain v
de Dervisch-Pacha au
souterrain toucha pre
du sultan, il fit avertir
le chef des eunuques

du chef des eunuques à son précepteur et au muphti. Ils aigrirent ses soupçons et rendirent le fetwa nécessaire pour motiver le supplice du coupable. L'existence avérée du souterrain était un témoin suffisant du crime. Dervisch-Pacha, en entrant le lendemain au divan, fut saisi par les bostandjis dont il avait été autrefois l'aga, et étranglé sans être interrogé, sur un geste du sultan. Son cadavre, étendu sur le tapis, ayant conservé dans l'agonie quelques mouvements convulsifs, Achmet tira son sabre du fourreau, et coupa de sa propre main la tête de son grand vizir. « Sa tête hideuse, » dit l'historien Naïma, traduit par Hammer, « roula comme la tête « d'Alghol (la Méduse des Arabes et des Turcs) « aux pieds du ciel étoilé de la majesté souve- « raine. » Le Grec s'était vengé de sa peur par une trahison.

Pendant ces drames de palais à Constantinople, Mourad-Pacha, le négociateur de Dervisch-Pacha à Pesth, venait de signer enfin avec l'Autriche la paix à Sitvatorok. Ce traité confirmait, au prix de légères restitutions de territoires et de forteresses envahies, la Turquie dans sa prépondérance sur le Danube et sur la plus large moitié de la Hongrie. Il fut précédé et facilité par un traité parti-

trente mille ducats d'or
payée, de deux cent
l'envoi réciproque d'a
nople et à Vienne tou
présents d'une valeur a
galité de cérémonial et
tan et les empereurs d
tion à toute agression m
la confirmation du trai
roi de Hongrie, prince d
triche; l'extension facu
roi d'Espagne s'il dési
véritable décheance qu
Sitvatorok pour les Ottom
tion à d'autres envahisse
sur l'Allemagne.

enfin définies ; il doutait de lui-même, et il apprenait à ses ennemis à mieux espérer et à plus oser contre lui. Le traité de Carlowitz, un siècle plus tard, lui marqua l'espace d'où il avait rétrogradé.

Ce traité néanmoins honora la diplomatie ottomane et couvrit d'une juste considération son principal plénipotentiaire, Mourad-Pacha, surnommé *le Creuseur de puits*, que le sultan venait d'élever au poste périlleux de grand vizir.



LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

I.

La paix de Sitvatorok permettait au nouveau grand vizir de porter toutes les forces de l'empire sur la répression des troubles qui se perpétuaient en Asie, depuis la grande rébellion de Karayazidji (l'écrivain noir), et sur la frontière de Perse de plus en plus menacée par Schah-Abbas.

Mourad *le Creuseur de puits*, aussitôt après avoir organisé son gouvernement à Constantinople, partit avec l'élite de l'armée pour Alep.

Alep était au cœur des deux révoltes qui agitaient la Caramanie et l'Arabie. Les fils de Ka-



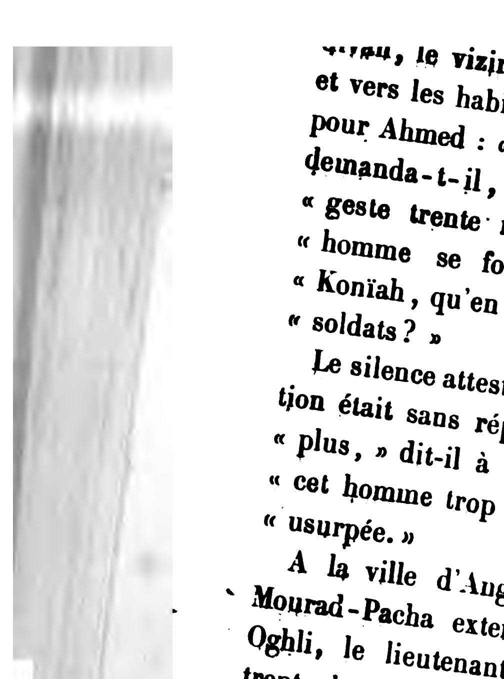
queuse entre la Perse
Djanboulad, se répanc
Un émir druze du Lib
din, nommé Facardin p
stituait, à force d'héroï
génie, un véritable empir
de Djanboulad (en arab
investie naguère par le
Pacha du gouvernement c
se repliant sur Alep, ava
le premier Djanboulad po
sons dont il l'accusait per
frère du Kurde assassiné
son tour ce meurtre iniq
Tripoli de Syrie, enrôl
syriens aventuriers de to

négocié avec les chefs secondaires des rebelles, soumis les autres, égorgé par trahison plusieurs d'entre eux et comblé les puits de leurs cadavres. Cette sépulture en masse donnée par Mourad aux rebelles lui avait confirmé ce surnom de *Creuseur de puits* que les soldats lui avaient donné autrefois à la déroute de Perse pour être tombé avec son cheval dans un puits creusé sous les murs de Tauris par les Persans.

Konïah, dominée par Ahmed-Beg-Serradjazadé (le fils du sellier), chef insoumis, lui avait ouvert ses portes. Les habitants de Konïah, satisfaits du gouvernement de ce chef de tribu qui y maintenait la paix après l'avoir subjuguée, conjurèrent le grand vizir de confirmer Ahmed-Beg dans son gouvernement pendant qu'il irait pacifier la Syrie. Mourad-Pacha feignit d'incliner à cette politique; il fit appeler par sauf-conduit Ahmed-Beg dans le divan avec les principaux habitants de la ville :

« Je veux, » lui dit-il, « te confier la garde de « Konïah pendant que je marcherai moi-même « contre Ali-Djanboulad; mais si j'ai besoin de « renforts, combien d'hommes peux-tu me fournir?

— Trente mille sans difficulté, » répondit Ahmed-Beg. Le grand vizir le congédia sur



...rau, le vizir s
et vers les habita
pour Ahmed : « S
demanda-t-il, «
« geste trente mi
« homme se forti
« Koniah, qu'en r
« soldats ? »

Le silence attestai
tion était sans répo
« plus, » dit-il à se
« cet homme trop p
« usurpée. »

A la ville d'Angou
Mourad-Pacha exterm
Oghli, le lieutenant
trente ...

plaine de Syrie appelée *la plaine des Pigeons*. Les janissaires, fiers de leur supériorité et de leurs armes, anéantirent en une seule charge cette nuée de Kurdes, appelés par eux avec mépris *les sauterelles du désert*. La bataille ne fut prolongée que par le massacre impitoyable des prisonniers; des milliers de têtes s'amoncelèrent en pyramides sous la main des bourreaux. Le cheval arabe de Djanboulad l'emporta d'une seule course jusqu'à Alep. Les habitants, informés de sa ruine, l'en chassèrent le lendemain en lui jetant de la boue, et égorgèrent dans les rues et dans les jardins deux mille de ses Kurdes qui cherchaient à fuir sur les pas de leur chef.

Damas n'attendit pas, pour se purger de Kurdes, l'approche de l'armée du grand vizir. Les spahis y prirent leurs quartiers d'hiver; des troupes nombreuses traversèrent le désert pour aller renforcer, contre Schah-Abbas, la garnison de Bagdad, sous les ordres de Cicala le Génois, fils du renégat qui avait pris le nom de Mohammed-Pacha. Cicala, par sa seule apparition aux portes de Bagdad, fit fuir les troupes révoltées qui s'en étaient emparées. La barque trop chargée sur laquelle leur chef traversait le Tigre pour se réfugier en Perse coula et l'engloutit dans les flots.

partout les restes de
boulad, échappé su
Latakié, allait sous
confier à la généros
Constantinople.

Ayant demandé sa
d'Achmet Ier, le chef
journées entières le
de ses exploits et de
sûr désormais de lui,
ment de Témeswar, en
contre ses ennemis d'E
longtemps secoué l'en
frère de Djanboulad,
favori d'un autre sulta
les pages du sérail. I
avait il

III

Le grand vizir revint sur ses pas pour combattre aux environs de Brousse deux autres chefs de rebelles, Kalender-Oghli et Karayazidji, fils du premier moteur de ces longs soulèvements de l'Asie. Kalender-Oghli, qui avait bravé le sultan jusque dans les plaines de Nicomédie, ne voulut entendre aucune proposition d'accommodement.

« Le meurtre de Djanboulad, » dit-il la veille de la bataille à ses chefs réunis en conseil de guerre, « nous éclaire assez sur la sincérité des « Ottomans. Leur orgueil s'est abaissé assez sou- « vent depuis quinze ans devant nos sabres; ils « règnent de nom sur leurs provinces d'Asie, nous « y régnons de fait; Aïdin, Konïah, Angora, Sarou- « khan, les montagnes et les côtes de la Caramanie « sont nos forteresses; le butin de leurs villes est « notre héritage. Jusqu'à présent nous pouvions « transiger ou temporiser avec eux; la guerre « ouverte et désespérée est maintenant notre seule « politique; nous vaincrons, nous repousserons « jusque dans la mer de Marmara ce vizir décré- « pit qui sait mieux assassiner que combattre; « mais si la fortune favorise encore ce vaillant « astucieux, eh bien! il nous suffira que le récit

Les Égyptiens et les s
rent un moment sou
cavaliers de Kalender-
aux rebelles. Le vieu
poids de ses années,
mêlée, tira de son fou
courbé et bénit, que l
avaient donné quarante
qu'il gouvernait leurs te
listiques dans l'air avec
nuée de ses janissaires,

Arrêtés en tête par ce
les flancs par l'infanter
chée derrière des rocher
leur tour, et, coupés da
les corps habilement por

IV

Mais la vieille rébellion renouait ses tronçons sur les traces du vizir. Un autre chef de Kurdes nommé Maïmoun, frère de Khalil *le Long*, expulsé de Bagdad par Cicala, arrivait à Tokat avec dix mille combattants pour rejoindre Kalender-Oghli dont il ignorait la défaite.

Mourad-Pacha oubliant de nouveau ses quatre-vingt-dix ans, et retrouvant, non la force, mais l'audace de la jeunesse dans sa volonté de vaincre, laissa son infanterie à Geksoun, et revint avec douze mille cavaliers d'élite sur Tokat, pour anéantir ce nouveau germe de soulèvement entre la Perse et la Caramanie. Suivi pour tout bagage d'une tente de toile d'été et d'un tapis pour la prière, il devançait les plus rapides de ses escadrons dans la marche et dans la charge. Accablé à la fois par la vieillesse, par la maladie et par la lassitude, mais soutenu par son âme, on le voyait aux haltes du milieu du jour se faire descendre de cheval, semblable, disent les récits de cette campagne, à un cadavre vivant, rester quelques minutes immobile, couché sur le bord de la route, comme si la vie s'était entièrement retirée de lui,

pérée, il en purgea la
s'élevèrent en pyrami
où elles blanchissent e

Le pacha de Diarb
Mourad depuis longtem
Ce pacha, qui était en
de la Porte, amenait ur
gnifiquement équipée,
vizir. Il s'assit sous sa
usé, pour voir défiler de
souh, suivi de ses cheva
luxe.

A l'aspect du grand
respectueusement de son
baisa, selon l'usage, le
rad, quoique grondant ir

Mais quand la toile déroba les deux vizirs aux regards et aux oreilles des soldats :

« Pourquoi, » dit Mourad à Nassouh, « arrives-« tu si tard ? Ton armée est, grâce à mes soins, « capable depuis longtemps d'entrer en cam-« pagne; tu savais que je n'avais d'autres soldats « que ceux que je conduis tous les jours au com-« bat contre des ennemis renaissants, de Tokat à « Alep, d'Alep à Brousse; le chemin de Diarbékir « en Syrie n'était pas long; est-ce par mépris « pour ma barbe blanche que tu n'es pas venu te « réunir à moi ? Mais ton mépris retomberait « sur le padischah plus que sur moi. Si j'avais été « vaincu, est-ce toi qui aurais résisté seul à Ka-« lender-Oghli, à Yazidji, à Maïmoun, à Khalil « *le Long ?* Si je demandais un fetwa au muphti « pour décider de la punition méritée par le chef « d'une armée musulmane plus forte en nombre « et qui laisse écraser la plus faible, que dirait le « fetwa ?... »

Nassouh confondu baissait la tête, comprenant que le fetwa prononcerait la mort.

« Mon fils, » reprit le vieillard, « la main du « padischah est longue ; s'il t'envoyait une des six « queues de cheval que tu es venu tout à l'heure « planter devant ma tente, en t'ordonnant de

« remettre les trois queues qui te suivent, et de « redescendre au rang de simple beg, ou si même « il ordonnait ton exécution comme traître, qu'au- « rais-tu à dire pour te justifier? »

Le silence de Nassouh-Pacha parut fléchir le grand vizir; il se borna à l'avoir fait trembler pour sa tête, et feignit de lui pardonner. Nassouh sortit de la tente revêtu du caftan d'honneur, et fut reconduit à ses troupes avec une escorte digne d'un vizir. « Le pardon, » dit Mourad en le voyant remonter à cheval, « est l'aumône de la « victoire. »

V

Son retour à Constantinople, à travers les provinces pacifiées, lui valut le nom de *grand justicier*, de *glaive de l'empire*, de restaurateur de la monarchie. Ses vengeances étaient aussi rapides et aussi inattendues que ses victoires. Tout ce qui avait participé aux vieilles rébellions ne devait paraître qu'en tremblant devant lui.

Emir-Schah, beg de Begschyri, fut étranglé au milieu d'un festin auquel il l'avait invité pour le féliciter de son retour à l'obéissance. Pendant que les convives mangeaient le pilau, plat de riz crevé

arrosé de beurre qu'on sert à tous les repas ez les Turcs, un page aposté lança un cordon tour du cou d'Emir-Schah et le serra à deux ıins avec tant de vigueur que les grains de riz aillirent des lèvres et des narines du supplicié r la table.

La sévérité lui coûtait des larmes, disait-il, ıis il la considérait comme une des vertus que ciel commande aux vizirs. Il récitait à chaque stant des versets du Coran qui le soutenaient ns sa faiblesse. Avant de combattre, il descen-it de son cheval, étendait les bras sur le sol, mpait la poussière de ses larmes, la pétrissait ns ses mains et se la répandait sur ses cheveux is et sur sa barbe blanche.

« Ne m'humilie pas encore aujourd'hui, Seigneur, » disait-il à haute voix à Dieu; « ne m'abandonne pas, moi, ton serviteur, dans le combat contre les impies; prends en pitié ma vieillesse; tu connais mes intentions sincères pour le salut de la foi et de l'empire. » Le sang ı'il versait lui paraissait un tribut dont le ciel procherait à sa compassion d'avoir épargné la oindre goutte.

Un jour, pendant qu'il faisait, selon son habide, creuser un puits où l'on entassait les ca-

davres des rebelles suppliciés, il aperçut un spahis passant à cheval avec un jeune garçon en croupe derrière lui. Il appela le spahis et interrogea l'enfant. « Comment, » lui dit-il, « t'es-tu « trouvé au milieu du camp des rebelles? »

L'enfant, avec la naïveté de son âge, répondit que son père, n'ayant pas de pain pour le nourrir, avait été forcé par la faim de s'enrôler et de se mettre à leurs gages.

« Quel était donc le métier de ton père? » demanda le vizir. — « Il jouait du luth, » répondit le prisonnier. — « Ah! ah! » reprit Mourad avec un cruel sourire, « il excitait donc « le courage des révoltés contre les fidèles? » et il ordonna aux chiaoux de tuer le fils pour le métier du père.

Les chiaoux, attendris par l'âge, la figure, l'innocence et les larmes, se refusèrent à exécuter l'ordre. « Pourquoi tuerions-nous ce pauvre en- « fant? » dirent-ils.

Les janissaires appelés refusèrent avec la même répugnance : « Sommes-nous des bourreaux, » dirent-ils, « et serons-nous plus barbares que les « bourreaux, qui se refusent eux-mêmes à trem- « per leurs mains dans le sang de ce jeune « garçon? »

Mourad se tourna vers les pages qui s'enfuirent tous d'horreur, et laissèrent le vizir avec l'enfant.

« Eh bien ! » dit l'implacable vieillard, dont les quatre-vingt-dix ans n'avaient pas amorti le fanatisme, « je serai moi-même le bourreau de la « foi. » Il saisit l'enfant dans ses mains tremblantes, l'étrangla sur la margelle du puits, et le précipita sur le monceau de cadavres qui le remplissaient jusqu'aux bords.

« Lâches musulmans, » cria-t-il aux assistants saisis d'épouvante, « sachez que des rebelles « comme Kalender-Oghli et Kara-Saïd ne sont « pas sortis du ventre de leurs mères avec un « cheval entre les jambes et un sabre au poing ; « ils ont tous été enfants comme celui-ci, élevés « comme lui dans le crime et dressés au pillage « et au meurtre par leurs pères ; cet enfant a sucé « en naissant leurs principes, et lors même qu'on « recommencerait mille fois son éducation, la « perversité natale est telle qu'elle ne s'effacerait « jamais en lui ; c'est ainsi, » ajouta-t-il en montrant le puits où il venait de jeter sa victime, « qu'il faut extirper les racines mêmes du mal. »

Puis il récita une sentence arabe des habitants de l'Yémen où il avait puisé son fanatisme, qui dit : « Qu'une fois parvenu à une grande élévation, et

« en sautant au-dessus des abîmes de rochers en « rochers pour poursuivre l'antilope, le chasseur « ne peut s'empêcher de glisser, qu'en saignant « ses propres pieds pour rendre le roc moins « glissant sous ses pas. »

VI

Son retour à Constantinople fut triomphal : il y entra précédé de quatre cents drapeaux pris sur les rebelles d'Arabie, de Syrie et d'Asie Mineure. Chacun de ces drapeaux portait inscrit le nom d'un des chefs de faction détruits par ses armes; trente mille têtes de leurs soldats avaient été envoyées à Constantinople pendant la campagne; trente mille autres marquaient par des pyramides de crânes les lieux où Mourad-Pacha avait anéanti leurs armées; cent mille rebelles étaient ensevelis dans les puits comblés de leurs cadavres.

Les dépouilles rapportées de ces exécutions furent déposées par le vieux guerrier aux pieds du sultan. Le defterdar Baki-Pacha, trésorier de l'empire, qui n'avait rapporté qu'un million de ducats recueillis sur les populations rebelles de la Syrie, fut jeté dans les cachots des Sept-Tours.

VII

Achmet Ier, plus confiant que jamais dans son vizir, après l'avoir si heureusement éprouvé comme guerrier, l'employa de nouveau comme négociateur dans les difficultés que la mort de Bocskai, roi tributaire de Hongrie, éleva de nouveau entre l'Autriche et la Porte.

D'après le traité de Sitvatorok la Transylvanie devait redevenir royaume indépendant à la mort de Bocskaï, qui régnait sur les deux provinces. A sa mort, attribuée à un crime, la noblesse de Transylvanie, sourdement provoquée par l'Autriche, choisit pour souverain Rakoczy, homme populaire et remuant, qui aspirait au trône. Les Autrichiens se hâtèrent de le reconnaître; la Porte réclama son privilége d'investiture, et nomma de son côté Homonaï, autre seigneur transylvain, prince régnant de Transylvanie.

Après une longue négociation interprétative du traité de Sitvatorok, l'Autriche paya un présent de deux cent mille ducats à la Porte. La Pologne resserra par un nouveau traité les liens d'amitié et de dépendance qui l'attachaient à l'empire ottoman. Elle s'engagea à couvrir la Moldavie

Le grand vizir, mal[
geance contre Schah-A[
tant d'années les armes
tan l'autorisation de po[
res de la Perse ; mais a[
livrer l'Asie d'un ancien
d'Asie nommé Yousouf-
« Tu es un brave jeun
« je sais que tu gouverne
« compagnons de guerre
« encore ton nom parm
« de l'empire ? si j'envoy
« tu finirais par t'en rep
« donnée de Dieu, et auc[
« valoir contre elle ; Djan[
« Kara-Saïd étaient plus

« instructions pour assurer, pendant la guerre « que je vais faire, la fidélité et la paix en Asie; « consulte-toi avec des hommes sages; tu dois « savoir ce qui convient le mieux; réfléchis bien « et réponds-moi. »

Yousouf, après avoir consulté ses amis, crut que l'obéissance était plus sûre pour lui que l'hésitation; il partit avec une escorte pour le camp du grand vizir à Scutari. Le sultan, pour assister au rassemblement et au départ de l'armée, y avait transporté lui-même son sérail dans son kiosk d'été. Il ignorait le plan du vieux Mourad, et s'étonnait de sa lenteur à partir. Las de ces délais, il écrivit un katti-schérif à Mourad pour ordonner le départ immédiat des troupes. Mourad accourut au palais et confia enfin à Achmet le meurtre prémédité d'Yousouf-Pacha. Le sultan approuva la trahison de son vizir.

Yousouf arriva enfin au camp. Il dressa ses tentes non loin de celles du grand vizir. Mourad l'accueillit en hôte vivement attendu; il le fit asseoir sur son tapis en face de lui, genoux contre genoux, le combla de présents ainsi que son escorte, et le conduisit au palais de Scutari pour y baiser la main du sultan.

Un tel accueil avait pour objet de rassurer

Après un séjour
Yousouf appelé da
reçut l'investiture d
Cette faveur inexp
divan.

« Voyez, » se dis
les uns aux autres,
« pieds déjà dans l
« donnant à un anc
« vieilles fidélités. »

Le sultan lui-même
de ses courtisans, fin
ment des facultés de s
« lala (mon père), » l
« devenu vieux, et tu n
« désigne-moi toi-mêm
« voudras pour séraske
« toi-même avant trois

de quitter Constantinople. Un émissaire du grand vizir, Soulfikar, était allé en son nom à la rencontre de Mousselli-Tschaousch. Ébloui par des perspectives de faveur, Mousselli-Tschaousch le suivit à Konïah. Pendant qu'on l'enivrait d'honneurs et de vin dans les délicieux jardins de Méram près de cette ville, Soulfikar le fit massacrer dans un festin, et envoya avec une escorte de dix courriers, sa tête à Scutari :

« Dieu soit loué ! » s'écria Mourad en recevant cette tête et en ordonnant qu'elle fût exposée le lendemain à midi devant sa tente aux regards du camp. Il garda le secret jusqu'à l'aurore, et invita Yousouf à venir le jour suivant déjeuner dans sa tente.

Le repas servi : « Mon fils chéri, » dit le vieillard à sa victime, « tu connais ma tendresse pour « toi ; tu sais que je ne puis prendre mon café sans « toi ; allons nous asseoir derrière ma tente pour « nous réjouir en liberté, car demain, si Dieu le « veut, tu prendras congé de moi pour jamais. »

Pendant qu'ils s'acheminaient ainsi vers l'arbre où l'on avait étendu à l'ombre le tapis du déjeuner, le chef affidé des eunuques du grand vizir s'approcha, et s'inclinant devant son maître : « Le « beg d'Awlona, » lui dit-il, « vient d'arriver au

ajouta-t-il en s'adr
agas, « vous autre
« tendant, et tenez
« souf. »

Yousouf s'assit po
commença à manger
un écuyer tranchant
plat de pieds de mo
son turban sur les y
deux mains, pendant
la tête d'un coup de
réunie à celle de Mouss
plantée devant la tente
sur l'herbe, consterna

Le vizir cependant ne
lait laisser derrière lui

En traversant le Bosphore en caïque pour se rendre à l'invitation du grand vizir, Etmekdjizadé vit une barque inconnue effleurer la sienne du bord ; la main d'un des rameurs lui jeta un billet anonyme qui l'avertissait du péril. Il fit rebrousser chemin aux rameurs et retourna à Constantinople. Le billet était du sultan lui-même qui aimait le defterdar, et qui n'avait pu obtenir sa tête de l'inflexibilité de son grand vizir.

« Mon padischah, » écrivit le defterdar épouvanté au sultan, « viens à mon secours ! délivre-« moi des embûches de Mourad ; donne ma place « à un autre ; je lui abandonne mes tentes, mes « chevaux et mes équipages, plutôt que de re-« tourner au camp où m'attend la mort. »

Achmet Ier tenta en effet une seconde fois de dérober le defterdar à la haine de son ministre. Il appela Mourad au palais de Scutari. « Assieds-toi, « mon lala, » lui dit-il avec bonté, « tu es vieux, « et je vénère tes années. — Ton esclave n'en fera « rien, » répondit Mourad en se prosternant, « il « connaît trop ses devoirs. — J'ai une grâce à te « demander, » continua Achmet. « Est-ce donc « au padischah à prier son esclave ? » répliqua le vieillard. « Oui, je t'en prie, » reprit le sultan, « accorde-moi la vie du defterdar que tu veux

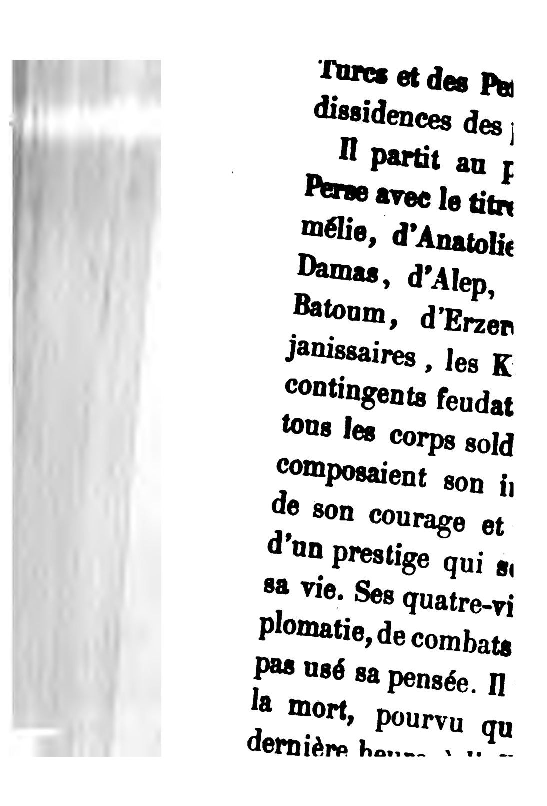


Le defterdar fu
du sérail qui ava
mettre l'avis secr
furent étranglés d
La campagne de
qui n'avaient été
ajournées à une au
quitter Scutari, a
chef des eunuques
le sultan contre l'i
disait-il, lassé l'arm
« Tais-toi, misé
met; « qu'oses-tu
« bile des vizirs? M
« un vaillant comba
« consommé par le g
« servi autant que so
« sie du fond de sa

VIII

Rentré à Constantinople, Mourad-Pacha y reprit ses habitudes de diplomate et y amortit les querelles incessantes des compétiteurs de Transylvanie. Plein de déférence pour l'ambassadeur français, M. de Salignac, il permit à cinq jésuites protégés par la France de fonder des écoles à Constantinople, et de tenter pour la septième fois l'impossible réunion des deux cultes chrétiens, grec et latin, sous l'unité pontificale.

Les Vénitiens, par leur ambassadeur, contestèrent autant qu'il leur fut possible les progrès en Turquie, d'un ordre religieux dont la milice accroissait l'influence des papes, leurs ennemis en Italie. L'agitation religieuse suivit, comme partout, cette milice habile et toujours militante en Orient. Les jésuites ne tardèrent pas, comme nous le verrons bientôt sous d'autres règnes, à y subir et à y provoquer les dissensions et les persécutions pour cause de culte. Repoussés par les Grecs ils s'adressèrent aux Arméniens, moins soutenus dans le divan. Après avoir vainement essayé de les rattacher à l'Église romaine, ils les accusèrent, comme d'un crime, de leur fidélité à leur foi.



Turcs et des Pe
dissidences des
Il partit au p
Perse avec le titr
mélie, d'Anatolie
Damas, d'Alep,
Batoum, d'Erzer
janissaires, les K
contingents feudat
tous les corps sold
composaient son i
de son courage et
d'un prestige qui s
sa vie. Ses quatre-vi
plomatie, de combats
pas usé sa pensée. Il
la mort, pourvu qu
dernière heure



fiter de l'occasion pour s'en défaire. « Non, « non, » dit-il; « ce misérable me hait, mais il « manie également bien la plume, la parole « et le sabre; sa mort serait un mauvais service « à la Porte, Dieu me préserve de faire monrir des « hommes capables d'être grands vizirs après « moi. »

La mort le surprit en effet quelques jours après, sous sa tente, dans sa marche vers Erzeroum, et Nassouh-Pâcha, qu'il avait épargné, fut nommé provisoirement par les généraux pour le remplacer comme serdar à la tête des troupes. Schah-Abbas, intimidé par ce lent déploiement de forces, se hâta de négocier avec Nassouh pour arrêter le débordement des Turcs sur ses frontières. L'armée congédiée revint à Constantinople attendre dans ses cantonnements l'issue de ces négociations.

IX

Nassouh-Pacha devint de serdar grand vizir. Il avait épousé une fille d'Achmet Ier encore au berceau et qui mourut avant l'âge. Le harem, depuis Amurat III, avait perdu toute influence sur les affaires. On avait persuadé à Achmet par le long empire de la sultane Safiyé, de la gouvernante du

sobre dans ses am
de ses deux fils. (
jalousie féroce sur l

Achmet ayant reç
une jeune esclave do
ses yeux, la sultan
étranglé l'esclave de
cher son crime à Ac
de l'esclave immolée
introduire à la faveur
tement d'Achmet.
supercherie et le cri
mort de l'esclave qu'il
l'épouse coupable du
visage, la foula aux pi

Peu de jours après
rieur, Achmet passan

la politique était dans la main des femmes, étonna Constantinople par sa beauté, son luxe et son éloquence. Des ambassadeurs de Schah-Abbas motivèrent des fêtes splendides, dans lesquelles Achmet voulut éblouir les Persans. Il combattit lui-même à cheval dans la lice contre le grand vizir, et son djérid, lancé par sa main avec la vigueur de la jeunesse, effleura la tête de Nassouh. Des chasses mémorables dans les forêts d'Andrinople et de Macédoine entassèrent devant les yeux du sultan douze cents cerfs et des milliers d'oiseaux de proie. Il revint passer l'été dans ses palais du Bosphore, au milieu des dévotions et des fêtes.

Deux années de tranquillité complète, assurées par l'énergie du vieux Mourad, succédèrent aux agitations de tant de guerres. Le nouveau grand vizir Nassouh céda à Schah-Abbas, dans un traité de paix définitif, toutes les provinces contestées que les Turcs avaient usurpées sur les Persans depuis le règne de Mahomet II.

X.

Les contestations relatives à la Transylvanie se renouvelèrent sans cesse entre les Turcs et

...sylvanie, et ...
chez les Turcs, les...
ceux-ci chez les Va...
nais. Les Hongrois i...
leurs droits antérie...
cette province, accro...
l'anarchie; les pacha...
de la Hongrie turq...
les prétentions rival...
mères de Transylvan...
un moment par les ...
signer secrètement a...
lequel « les nobles et ...
« périeure s'engageaie...
« à être les amis des ...
« mis de leurs ennem...
traités, discutés et int...
négociateurs viennois ...



lle maritime de Sinope sur la mer Noire. : grand vizir Nassouh envoya tardivement une cadre reprendre Sinope; honteux de son im-·évoyance, il cacha ce désastre à Achmet. Le :écepteur, le muphti, le chef des ennuques, ction du sérail opposée à Nassouh, dénon-:rent ce revers et cette infidélité du grand vizir ı sultan. Ils lui représentèrent avec l'éloquence e la haine la vile naissance de cet étran-er, descendu enfant des forêts de l'Albanie où on père était un bûcheron chrétien, pour être ndeur de bois (baltadji) dans les cuisines du :rail, puis tschaousch ou bourreau d'un aga des ınissaires, puis écuyer, puis chambellan, puis ouverneur de province, puis enrichi jusqu'à opulence par son mariage avec la fille unique 'un chef de Kurdes, de Mésopotamie, assez iche et assez ambitieux pour avoir alors offert e payer quarante mille ducats d'or la place con-oitée par lui de grand vizir; factieux dans le amp du vieux Mourad, épargné par ce vieillard qui aurait dû faire tomber sa tête, devenu son uccesseur par le choix des troupes plus que par e libre choix du sultan, fiancé avec la fille du ıadischah, régnant en maître absolu et insolent ur son bienfaiteur, aliénant de lui tous les cœurs

saques et dérobai
se dérober lui-mê
crimes.

De telles allégat
ulcérée d'Achmet
à ses propres res
ter sa vengeance.
longtemps de sa fi
cente et accidentel
nœuvre secrète de
Tartares de Crimée,
de sa main. Un jou
con avec Nassouh da
il vit un faucon inc
d'aunes sur le sien,
apportait au sultan.
« Quel est l'insol

circassiens cachés par les arbres et couverts d'armes éclatantes. Ces cavaliers étaient l'escorte d'un prince de la maison des Ghéraï, arrivé à son insu quelques jours avant à Andrinople, sur une invitation secrète du grand vizir, qui voulait l'élever au rang de khan de Crimée. Les princes de la famille tartare des Ghéraï sont les seuls successeurs légitimes par le sang des princes de la maison impériale des Ottomans, si jamais cette maison s'éteignait à Constantinople.

Ce mystère et les insinuations des ennemis de Nassouh persuadèrent à Achmet que son grand vizir méditait peut-être un changement de dynastie, pour porter ses protégés sur le trône et pour régner en leur nom. Il ne laissa pas éclater encore ses ombrages, mais il fit jeter le prince tartare et sa suite dans le château des Sept-Tours.

XI

Peu de jours après cet événement, le sultan, sortant de la mosquée où il venait d'assister à la prière du vendredi, fut apostrophé par un émir (descendant du Prophète) qui se plaignit avec larmes de l'enlèvement impuni de sa femme par un familier de Nassouh :

« la faveur dont tu
« martyriser tes es
Au retour d'Ahı
souh, qui sentait se
lui, voulut frapper
mis par la main d
têtes du muphti, d
son lala ou précept
et refusa leur vie à
qui lui présageait u
férocité naturelle à
triomphe par leur
ment qu'il allait enc
à son kiaya Beïram,
sassiner le khodja,
muphti, et il fit apo

quirent Achmet de l'infidélité de son ministre. Le sultan dissimula jusqu'au prochain divan. Là Nassouh lui demanda plus impérieusement les trois têtes de ses ennemis. « Si vous ne « me les livrez pas, » dit-il, « je résigne mes « fonctions de grand vizir et je m'empoisonne. » Ce mot fit revivre dans la mémoire d'Achmet les rumeurs qui avaient autrefois couru de l'empoisonnement du vieux Mourad-Pacha dans son camp par son ambitieux rival. « Ah! traître, » s'écria Achmet, « c'est donc toi, en effet, qui as empoi« sonné Mourad! »

Il n'osa néanmoins ni le destituer ni le frapper encore, soit qu'il redoutât une sédition des janissaires albanais en sa faveur, soit qu'il hésitât à verser le sang de son gendre. Le lendemain, qui était un vendredi, jour où les sultans sortent en cortége pour aller prier dans la mosquée, Achmet envoya l'ordre à son vizir de l'accompagner à la mosquée selon l'usage; Nassouh refusa en alléguant une indisposition. Ce refus parut un outrage à la majesté du padischah, prélude d'une impardonnable révolte. Deux cents bostandjis, commandés par leur général, gardiens incorruptibles du sérail, montèrent en armes au palais du grand vizir, for-

Ainsi mourut cet
génie naturel, le cou
vage, l'ambition ins
résolution désespéré
homme, si la fougue
leuse légèreté de son
un aventurier funeste
à lui-même. Ses tréso
de boisseaux de perles
dix-huit cents sabres à
coûtait cinquante mill
chevaux de chasse et
d'étoffes d'or et de tapi
chameaux, de six mill
juments arabes, de cinq
sant les herbages d'Eur
au trésor du

souh ; la peste l'emporta peu de jours après la mort de son ennemi. Il fut un historien des Ottomans, comme l'avait été son père. Son frère Mohammed-Séadeddin lui succéda dans la dignité de muphti et dans ses vertus. Arrivé à Constantinople le jour des funérailles, ce fut lui qui, en qualité de muphti, fit les prières sur le cercueil de son frère.

XIII

Le grand vizir Mohammed ne marqua son administration que par une rupture téméraire de la paix avec Schah-Abbas, et par une campagne sans gloire terminée par une seconde paix sans dignité. Achmet Ier nomma pour relever l'honneur des armes le capitan-pacha Khalil, grand vizir.

Une armée de Cosaques avait envahi la Moldavie, battu le gouverneur de Silistrie, Mustafa *l'Ivrogne*, et chassé de ses Etats le prince de Moldavie installé par la Porte, Étienne Tomza. Iskender-Pacha, envoyé par le grand vizir en Moldavie, refoula les Cosaques et réinstalla Tomza et sa famille. Cinq cents Cosaques prisonniers, la veuve, l'épouse et les filles du prince

...gura la plus jeune e
fiancée d'un seigneu
elle. Les Turcs et sa
quarante mille ducats
la retrouverait. Enlev
Crimée épris de ses
qu'un an après avec de
allaitait, fruit du rap
trop tard. Des chanso
cette disparition et su
réjouissent encore la n
aventures des fiancées

Des ambassadeurs ru
tinople pour prévenir l'
suivant les Cosaques d
rent chargés de présen
...

entre les Turcs et les Polonais sur le Dniester. Les Polonais s'y engagèrent à empêcher désormais les Cosaques de franchir la ligne d'Ocsakow, renonçant à toute intervention dans les querelles de Valachie, de Moldavie, de Transylvanie.

Quelques conflits religieux, élevés par les manœuvres des jésuites protégés de la France, agitèrent la paix entre les puissances catholiques et la Porte. Les jésuites furent jetés dans les cachots des Sept-Tours pour avoir corrompu le vicaire du patriarche grec à Constantinople en leur faveur. Ce vicaire fut pendu comme leur complice. L'ambassadeur de France paya trente mille ducats pour la rançon des religieux emprisonnés.

Le cardinal Clésel, fils d'un boulanger, comme le vizir, décida l'empereur d'Autriche à envoyer à Constantinople une ambassade solennelle pour résoudre les difficultés de Transylvanie.

Le sultan Achmet Ier mourut sans avoir vu la fin de ces négociations. Il n'avait que vingt-huit ans.

Son règne, commencé à quatorze, ans avait occupé une longue place dans le temps, peu dans l'histoire. Quelques fougues d'énergie, ou plutôt de cruauté dans le commencement de sa vie, avaient abouti à la faiblesse qui cède tour à tour

..rône était trop haut p

Il laissait sept fils, (
Mohammed, Kasim, I
les uns au trône, les
l'histoire lui doit de :
premier des sultans, é|
Moustafa en montant
dans un tel temps lui
des Ottomans. A sa mor
on ne l'accusa pas; les
à leurs souverains plus
nature.

XI

Les traditions de la fam
gouvernent...

des frères du sultan ; épargner ses frères c'était déshériter ses fils. Cette considération rehausse Achmet Ier et les sultans ses successeurs qui ont suivi son exemple ; mais cette fois cet exemple devint funeste à l'empire.

Moustafa n'était que l'ombre d'un prince. La nature l'avait frappé d'une éternelle stupeur en naissant. Si les lois ottomanes avaient exigé qu'avant d'être un sultan on fût un homme, Moustafa respectueusement écarté du trône aurait cédé l'empire à ses neveux. Mais la loi était fatale comme la nature. On n'hésita pas à proclamer Moustafa ou Mustafa Ier.

Les Ottomans en le voyant sortir de l'ombre du sérail où il languissait depuis quatorze ans dans les bras des femmes, entre sa mère, sa nourrice et ses odalisques, lurent sur son visage la défaillance de son règne. Une tête chancelante sur un corps grêle ; un visage allongé qui se terminait par un menton aigu, signe de vieille enfance, des joues creuses, des lèvres pantelantes et humides, un teint que le sang n'animait d'aucune coloration, des yeux sans regard qui semblaient toujours éblouis ; tel était l'extérieur de Mustafa Ier. Son intelligence, sans être tout à fait éteinte, était perpétuellement endormie ; sa vie

..., ses r
regarder du haut
courant du Bosphor
éternelles, et à jeter
de ses bassins que
surface.

Sous un tel prince
elle avait eu les séduc
tion de Safiyé; mais la
par le kislar-aga, che
neur du harem, n'offra
ambitieux assez de
caractère pour fonder
vernement de faveur. I
riée au grand écuyer, l

pour perdre ces deux femmes, se hâta de révéler lui-même au vizir l'incapacité absolue de Mustafa. Il conspira avec la mère d'Othman, fils aîné d'Achmet I[er], le renversement de ce fantôme et l'élévation d'Othman au trône. Nul n'avait intérêt à soutenir une ombre de souverain, qui ne pouvait présenter un point d'appui à personne. Un coup d'État unanime, concerté entre tous les chefs de la religion, de la loi et de l'armée, et délibéré sans passion dans un divan général, déposa le 26 février 1618 Mustafa et proclama Othman II.

XVI.

Le sultan déposé fut de nouveau enfermé dans un appartement reculé du sérail avec sa mère, sa nourrice, ses esclaves. Il n'avait pas même assez d'intelligence pour sentir qu'il avait monté et descendu en quelques jours les degrés du trône et de l'abdication. Il souriait à toutes les scènes de ce drame, tendant sa main avec la même indifférence au baiser de ses vizirs ou aux grilles de ses geôliers.

Khalil-Pacha commandait pendant ces événements de palais en qualité de grand vizir et de serdar l'armée turque sur les frontières de Perse.



sait ainsi d'avoir
l'y avoir soutenu
tardé son propre a
Ogûz-Pacha, qui
gouvernement, et
sion fut remplacé
du gouverneur de

Ali *le Beau* était
l'île gracieuse de C
les formes, le génie,
race; il en avait a
l'aptitude navale ex
côtes de Tunis. Élev
gouvernement de l'île
cette fortune par de
dus aux Turcs. Les
avait amenées à Cons
enrichi le trésor du

Othman II accorda à son grand vizir l'exil de tous ses rivaux. L'ancien grand vizir Ogüz-Mohammed, gendre d'Achmet Ier, alla languir dépouillé de ses biens, et mourir en Syrie; le chef des eunuques noirs, qui avait fait et défait deux empereurs, expia ses intrigues par un exil au fond de l'Éthiopie d'où il était venu; le khodja ou précepteur d'Othman, familier dont le vizir subissait souvent le crédit, fut éloigné jusque dans les déserts de la Mecque.

La mort délivra aussi le vieux sérail de la domination de la sultane Safiyé, femme, mère et aïeule de tant de princes. Elle laissa, après quatorze ans de retraite dans cet asile, l'autorité dans le sérail à la sultane Kœsem, surnommée *visage de lune*, épouse favorite du sultan Achmet Ier. Les frères encore enfants du padischah régnant, Mourad, Suleiman, Kasim, Ibrahim étaient les fils de cette sultane. Pendant sa faveur sur le cœur d'Achmet, elle s'était liée d'amitié avec sa rivale, la sultane Mahfirouz, c'est-à-dire *favorite de l'astre des nuits*, et mère d'Othman. Ces deux femmes s'étaient promis de continuer à s'aimer et à se soutenir l'une par l'autre, dans l'intérêt de la vie de leurs enfants, quelle que fût après Achmet leur destinée.



rains sur le trôn
auraient vu d'un
le nouvel et l'anc
mier des padischa
vorite de son père
cour. Il accepta u
la sultane Kœsem,
nuits dans le vieu
de sa belle-mère,
mère.

Une intrigue des
de Moldavie, fit écla
et la république de l
bataille aux Polonai

Dniester, de payer cent mille ducats pour les frais de la guerre, de doubler le tribut annuel. Ils envoyèrent des otages et en demandèrent à Iskender-Pacha pour assurer la sécurité des négociations. Iskender-Pacha désigna le prince tartare Cantimir pour otage des Turcs chez les Polonais. « Es-« tu donc devenu *giaour* (infidèle), » s'écria le Tartare Cantimir, quand Iskender lui parla de sa remise au camp des Polonais? « voilà trente ans « que mon sabre s'abreuve du sang de leurs « pères et de leurs fils, et tu veux me livrer à « eux pour qu'ils m'embrochent et me rôtissent à « petit feu! Il ne faut converser avec ces Polonais « sans parole qu'avec le sabre; » et il se retira, dit Naïma, les yeux rouges de sang, comme un verre plein de vin.

Tous les otages auxquels Iskender fit la même proposition, refusèrent à l'exemple de Cantimir. Les Polonais reculèrent en désordre jusqu'au Dniester. Parvenus au bord du fleuve, ils s'insurgèrent, selon leurs mœurs, contre leur général qui voulait établir de l'ordre dans le passage du fleuve et sauver d'abord la cavalerie. Pendant la sédition, les Tartares et les Turcs atteignirent les Polonais débandés. Gratiani, le prince de Moldavie, victime de leur provocation à la



Koniecpolsky, épo
cette noblesse bra
les cachots des Se
nais jonchèrent d
fleuve. Ces triompl
solence d'Ali *le Be*
chrétiens en vaincu

Le beau-père de (
de la république d
avoir représenté les
sadeur de la Bohèr
soumis à l'Autriche
reur Ferdinand II , q
aux Ottomans, fut n
ton en plein divan.

Les *avanies* du gr
coffres du sultan. Il do
aux fêtes du Béiram di

personnelle furent confisqués. L'île de Chypre fut imposée à cinquante mille ducats par delà son impôt ordinaire. La Perse et la Porte échangèrent des présents dont la liste éblouit l'imagination des Orientaux eux-mêmes. Mille vases de porcelaine de Chine, quarante tapis de velours, soixante de duvet de chameaux arrachés du sein de leurs mères, des chevaux, des éléphants, des tigres, des rhinocéros, enfin des filles esclaves d'une beauté d'élite cimentèrent la fausse et précaire amitié des deux peuples.

Un crime d'État ensanglanta ces pompes : un frère du sultan, le prince Mohammed, fils d'une autre femme que Mahfirouz, coupable de donner trop d'espérance à sa mère par son intelligence précoce et par son caractère viril, fut étranglé le 12 janvier 1621 par les muets ; la raison d'État ne pardonnait pas à la nature; on ne vivait qu'à la condition de vivre abruti : « Othman, Othman, » s'écria la victime en voyant s'avancer les muets pour l'arracher des bras de sa mère, « je « prie Dieu d'abréger tes jours, et de renverser « ton empire. Puisse-t-on t'arracher la vie, « comme tu me l'arraches à moi-même ! »

Le grand vizir, déjà malade de la pierre au moment où il inspirait cette féroce prudence au sul-



gouvernement étai
sultan, et que tout
l'ordre du ciel. C'ét
par ignorance qui
excès, c'est-à-dire à
ner le jeune sultan,
huitième année à u
Pologne vaincue.

Sur la route d'An
à la tête de l'armée
viches sortis tout à co
lui demander l'aumôn
tes, leurs haillons,
d'étonnement le chev
rendit féroce, et les tê
roulèrent à son geste so

de la cuirasse de son aïeul, Soliman le Grand, dont il prétendait égaler les hauts faits. Ses exploits se bornaient à tirer des flèches sur les prisonniers, et à les frapper avec l'indifférence d'un but inanimé. Cette cruauté froide indignait ses propres soldats.

A Choczim les soixante mille Polonais commandés par les princes héréditaires, repoussèrent le choc des Turcs et des Tartares. Le grand vizir fut destitué pour le punir de ce revers. Dilawer, pacha de Diarbékir, surnommé *l'Intrépide*, reçut le sceau de l'empire. Les Polonais cette fois appuyés par l'Autriche, la Russie, la France, le pape, la Hongrie, luttèrent avec constance contre les cent mille Turcs du sultan. Les pertes égales après une longue campagne firent conclure une paix où aucune des deux puissances ne gagnait ni ne perdait que le sang versé de deux cent mille hommes.

Othman II, pressé par l'amour de revenir à Constantinople, rencontra à Andrinople la jeune esclave favorite qui venait de le rendre père de son premier-né. Cette odalisque était une Russe comme Roxelane, dont elle exerçait l'ascendant et la fascination sur le cœur d'Othman. Son nom était Miliclia. Née dans une chaumière, enlevée

ıa fit élever comn
Othman l'ayant a|
visites au chef d
enivré de ses char
eunuques de la lu
regret qu'il ne po
une fille libre qu
femme. Othman n'h
scrupules de l'eunu
eut un fils. Son amo
père, fit régner l'escl
de son palais, comm
Il retrouva à Cons
teur, le khodja Om
exil de la Mecque a
Ali *le Beau*. Ce kho

Pendant un de ces spectacles où la sultane faisait représenter devant elle des scènes militaires de la guerre de Pologne, un fusil éclata et tua le prince enfant de la sultane favorite et d'Othman. La crainte de laisser l'empire sans héritier décida Othman à épouser quatre femmes légitimes. Sa politique lui fit choisir des filles libres des plus hauts dignitaires de son gouvernement. Après avoir épousé une fille de Pertew-Pacha, il célébra ses fiançailles avec la fille du muphti.

XIX

Il est moins périlleux à un despote de violer les lois que les coutumes de son peuple; les murmures des janissaires et du peuple s'élevèrent contre cette violation des usages des sultans dans le choix de leurs épouses. On craignit que la parenté avec les familles auxquelles Othman II s'alliait ainsi, ne parût un jour des droits au trône dans leurs descendants. Quelques parcimonies des ministres dans les gratifications aux spahis en temps de guerre, la réduction du taux d'un ducat d'or par tête coupée des ennemis sur le champ de bataille, enfin le départ prochain et impopulaire d'Othman

départ du padi
eunuques noirs et l
lui conseiller ce pè
leur piété superstiti
Othman d'avoir le
célébration des no
ne fit que suspendı
tion.

Un songe la préci
nuit de ses noces qu
avec un visage irrité
au visage. Le précept
tion de ce rêve, répo
ment sévère du Proph
portait le padischah à
de Médine. Cette interp
Le muphti son beau-p
à la faction fanatique

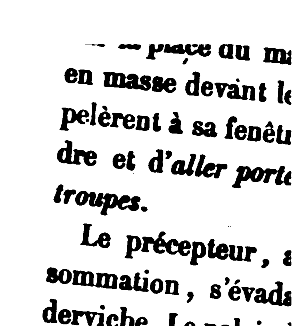
obligatoire aux souverains. Un vertige sacré l'entraînait à sa perte.

Il ordonna de planter ses tentes à Scutari, première halte des armées partant pour l'Asie. A cet ordre, les janissaires et les spahis s'ameutèrent et lapidèrent les chiaoux accourus pour réprimer la sédition au nom du grand vizir. Convaincus que ce départ du padischah sans eux n'avait pour motif que la pensée conçue par les favoris d'Othman II de lever des janissaires et des spahis étrangers en Syrie, et d'attenter ainsi à leurs priviléges et à leur monopole militaire, ils s'assemblèrent tumultuairement sur la place de l'hippodrome, et rédigèrent une question de droit posée en ces termes au muphti :

« Est-il légitimement permis de tuer des con-
« seillers qui poussent le sultan à des nouveautés
« illégales, et qui dilapident les biens des vrais
« musulmans ? »

Le muphti, sans faiblesse pour le dangereux caprice de son gendre, répondit qu'un tel meurtre était permis ; cette réponse légitima la révolte.

L'aga des janissaires et les officiers des régiments formant la garnison de Constantinople furent chassés à coups de pierres de l'hippodrome où campaient les séditieux. Les janissaires, déjà em-



— — place du m
en masse devant l
pelèrent à sa fenêt
dre et d'*aller port*
troupes.

Le précepteur, a
sommation, s'évad
derviche Le palais d
ignoraient l'innocen
fusil contre leur aveu
forcer ce palais, les
cher dans les boutiqu
bazar; les armuriers l
plications, et les décid
tomba et les dissipa

Ils lui dirent que « son départ pour la Mecque « soulevait l'inquiétude des soldats, et les enflam- « mait de colère contre le précepteur et contre le « chef des eunuques, réputés les conseillers de « cette mesure. — Allez, » leur répondit avec obstination le sultan, « et dites aux troupes que « je consens à renoncer à mon voyage en Asie, « mais que je ne consens à déposer ni mon khodja, « ni mon kislar-aga. »

Les ténèbres et le sommeil empêchèrent les oulémas d'accomplir leur mission avant le jour; des rumeurs vagues accrurent le péril pendant cette nuit. On disait aux janissaires que les bostandjis, enfermés en masse dans les jardins du sérail, préparaient une sortie foudroyante dans la ville; on disait aux bostandjis que les janissaires débarquaient les canons de la flotte pour faire brèche aux portes et aux murs des jardins.

XXI

Le soleil du 19 mai 1622 se leva sous ces auspices; les janissaires et les spahis, campés dans les vestibules et dans les cours de la mosquée de Mahomet II, envoyèrent une députation aux oulémas pour les convoquer à une conférence. Les

prière du matin, fois à grands cris l ordre à l'hippodrom
Le muphti les j principaux scheiks, de la capitale. Deux et Féridoun, préser une liste de six vic mandaient la tête e Ces six noms, voués proscription, étaient kislar-aga, ou chef d seghban-baschi Nass du grand trésorier Ba Dilawer-Pacha (l'Intré
Les oulémas et le mu sur quelques-uns de

« Ne vous occupez plus d'eux, » leur répondit avec dédain le sultan; « c'est une canaille « sans chefs qui ne tardera pas à se disperser « d'elle-même sous son anarchie.

— Padischah, » répliquèrent les scheiks, « ce « qu'on n'accorde pas aux révolutions, elles le « prennent; vos illustres ancêtres, dans de sem- « blables occasions, ont toujours apaisé les exi- « gences par quelques sacrifices à la justice ou à « la nécessité.

— Taisez-vous, » s'écria Othman d'une voix impérieuse, « vous parlez comme si vous étiez vous- « mêmes les conseillers de la révolte, et si vous « dites un mot de plus je vous ferai trancher « la tête comme à vos complices. » Les oulémas interdits gardèrent le silence; leurs physionomies exprimèrent leurs craintes, moins de la colère que de l'obstination du sultan. Le vieux Housseïn-Pacha, ancien grand vizir, homme dont l'âge et la fidélité ne laissaient suspecter le dévouement, se précipite en larmes aux pieds d'Othman.

« Mon padischah, » dit-il, « qui sommes-nous « devant toi? Si les rebelles demandent aussi ma « tête, hâte-toi de la leur jeter; oublie-nous et pense « à ton propre salut! » Othman fut attendri, mais inébranlable. On enferma les oulémas et le

muphti comme des otages dans les jardins du sérail, et on laissa gronder hors des murs la sédition.

XXII

Le retard des oulémas à rapporter sur la place de l'hippodrome la réponse du sultan, fit penser aux révoltés que le sérail était défendu par des bostandjis et par des canonniers en force, et que leurs parlementaires étaient retenus prisonniers. L'un d'eux, pour s'assurer par ses propres yeux de l'attitude et du nombre des défenseurs du sérail, monta au sommet d'un des minarets de Sainte-Sophie, et plongea de là ses regards dans l'intérieur des jardins impériaux; ils étaient vides. La certitude de ne pas rencontrer de résistance doubla l'audace des rassemblements; ils se réunirent dans la première cour, la comblèrent de leur foule et montèrent sur les plates-formes crénelées des murailles qui séparaient cette première cour de la seconde. Les bûches, qui remplissaient les bûchers de la cour, armèrent ceux qui n'avaient pas d'armes; immobiles néanmoins dans ce camp pendant quelques heures, ils semblaient accorder au sultan le temps de la réflexion et la dignité des concessions.

De moments en moments un seul cri interrompait ce sinistre silence ; ce cri demandait les têtes du khodja, de l'eunuque et du grand vizir. Le seul crime de Dilawer-Pacha était d'avoir fait défendre la veille son palais contre l'émeute, et d'avoir jonché de quelques cadavres de séditieux armés le seuil de son palais.

XXIII

Les portes de la seconde cour s'ébranlèrent enfin sur leurs gonds, et les troupes la remplirent. Même attente, même silence et mêmes cris ce fut tour à tour. Les portes de *la Félicité*, gardées par quelques eunuques blancs, s'ouvrirent comme les premières portes sous l'assaut des soldats armés de bûches. Ils semblaient hésiter cependant par un respect d'habitude à franchir le seuil qu'ils s'étaient ouvert. Un des oulémas, assis sur un banc de pierre devant le vestibule du palais, s'avança vers les soldats et leur dit à demi-voix : « Notre parole « n'a servi de rien ; entrez et parlez vous-« mêmes. »

La foule entra timidement d'abord, et comme indécise de ce qu'elle allait vouloir et oser. Une

p... d'un seul ho
par quelques eunu
« Oui, oui, nou
répéta à l'instant
poids de son ince
A ce mot d'ordre
titude s'engouffra
lais, et inonda le
Ils les parcouraient
perdant dans ce laby
qui séparent les dif
toujours avec plus d
« Nous voulons le
Tout était désert
révoltés dans ce déd
cours. Un ouléma pl
lieux leur montra du
touré d'un mur épai

appelant toujours à grands cris le sultan Mustapha, une voix lointaine et timidement articulée cria du fond du harem aux démolisseurs : « Le « sultan Mustapha est ici. »

Cette voix, reconnue pour celle de l'invisible captif, anima d'une ardeur désespérée les assaillants. Malgré les flèches tirées d'en bas sur eux par quelques nègres, eunuques fidèles jusqu'à la mort à leur consigne, trois janissaires descendirent par des cordes de la coupole détruite dans les salles du harem, et parcoururent, en invoquant le nom de Mustapha, les corridors et les appartements du palais sacré. Ils trouvèrent à la fin, dans un cabinet reculé, l'infortuné Mustapha couché à demi sur un vieux matelas, et gardé par deux esclaves muets debout devant lui.

« Mon padischah, » lui dirent en tombant à ses pieds les trois janissaires, « l'armée vous attend « au dehors pour vous couronner. »

L'idiot, insensible à la restauration comme à la chute, leur répondit seulement avec un vague sourire : « J'ai soif. » Depuis le commencement de la sédition, par trouble ou par cruauté, on avait oublié d'apporter dans sa retraite ni aliments, ni eau. Les janissaires restés sur le toit lui firent passer de l'eau dans un seau de cuir.

sur le trône.

Pendant que la m
glé, passait du dé
Mustapha, hissé sur
pole, était reçu da
descendu dans la co
montrer au peuple, s
sa faiblesse et son ém
à cheval, même avec
claves qui le supporta
cendit et on l'exposa
palais. Assourdi par
sternements de la foule
de terreur enfantine l'
éblouissaient

hasards des révolutions qui dépassent témérairement le but, et qui consternent de l'excès de leur victoire les agitateurs des peuples ou des armées. Le muphti, gendre d'Othman II et les oulémas, hommes éclairés, qui connaissaient l'imbécillité de l'oncle d'Othman, étaient bien loin de la pensée de renverser du trône un prince mal conseillé, pour y placer un prince incapable de tout conseil. Ils n'avaient voulu que se substituer eux-mêmes au précepteur et à l'eunuque. Spectateurs déconcertés dans les cours, de la proclamation et de l'apparition de l'idiot, ils ne regardaient cette ovation que comme un de ces délires de peuple ou de soldats qui doit tomber devant la réprobation des hommes d'État. Une altercation violente s'était élevée entre eux et les janissaires libérateurs de Mustapha.

Ils s'étaient hâtés aux premiers cris de la foule en faveur de Mustapha Ier de conseiller à Othman II, retiré au fond du harem, de livrer le khodja et le grand vizir. Othman, qui retenait près de lui ces deux victimes pour les sacrifier à la dernière nécessité, comme la rançon de sa propre tête, venait de faire ouvrir en silence une porte secrète du palais, et de jeter ses deux amis à la fureur des soldats. Leurs cadavres avaient assouvi sans

... vaine
« vous avez o
« mandé; laiss
« paix.
— Nous avon
« lions, » répond
et le peuple; « n
« Mustapha Ier.
— Frères et c
muphti et les sche
« salue et vous féli
« vous demandiez,
« encore, si vous l'e
« en son nom; mais
« Mustapha sur le trô
vous préparez à vo
mités et des repen
— Vous auriez dû n

« sultan Othman sera sur le trône, » continuaient obtinément les oulémas.

— « Légal ou non, » crièrent les plus impatients du peuple et de l'armée; « voilà qui vous « contraindra au silence ou à la proclamation du « souverain à qui nous rendons ce qui lui appar- « tient, l'empire! »

Les sabres, les haches et les bûches levés sur la tête du muphti et des scheiks, leur apprirent qu'on ne refrène jamais la sédition qu'on a déchaînée soi-même. L'un d'entre eux mourut de peur sur la place, les autres saluèrent de la voix l'idiot qu'ils réprouvaient de cœur. Les muezzins montant par leur ordre sur les galeries des minarets des mosquées, proclamèrent dans la capitale le sultan Mustapha Ier, padischah des Ottomans. On le hissa sur un chariot avec les deux esclaves compagnons de sa captivité; un mamlouk, Dervisch-Aga, l'escorta à cheval à la place du grand écuyer; le peuple et les soldats s'attelèrent au timon du char, et conduisirent le sultan dans ce séditieux cortége au vieux sérail, pour le présenter à sa mère. La mère et le fils s'embrassèrent et se félicitèrent d'avoir échappé au sort de la sultane Mahfirouz et de son fils, immolés quelques jours avant par ordre d'Othman II.



gagné Scutari sou
revenir avec un co
ger ses outrages,
Mustapha Ier. Les r
de leur idole condui
mère dans la mos
veiller sur lui jusq

Othman en effet
l'enceinte violée du
l'ombre jusqu'à la pl
meurs tenaient ses b
porter à Scutari. Mais
et des jardins parco
fait fuir les rameurs.
aider Othman à lever
de ses caïques. Il s'év
son ancien vizir par u

tait derrière lui des bourses d'or pour tenter la cupidité des soldats.

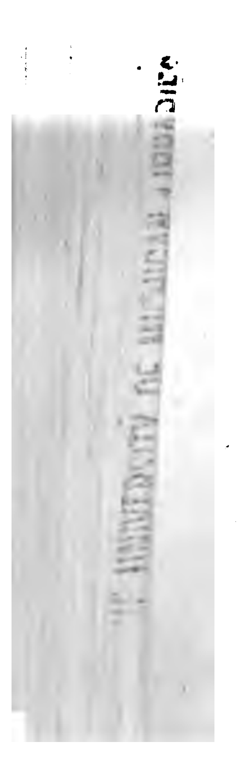
Pendant la route un serviteur d'Housseïn-Pacha dit à voix basse au vieux vizir : « Est-il bien « prudent pourtant de conduire le sultan si près « de la caserne de ses janissaires qui viennent de « placer sur le trône un autre padischah ?

— L'empire et la fortune, » répondit avec une religieuse résignation à la fatalité l'ancien grand vizir, « appartiennent à celui à qui on les « donne ; peu importe qui sera sultan, pourvu « que l'ordre du monde ne soit pas interrompu. » Le monde dans la langue des hommes d'État ottomans, c'était la capitale de l'empire.

XXVI

De sa retraite ignorée dans la mosquée des princes, Othman II fit appeler l'aga des janissaires qui déplorait secrètement l'égarement de ses soldats ; il le chargea d'offrir cinquante ducats à chaque soldat, une pièce de drap écarlate pour leur uniforme et une augmentation de solde de dix aspres par jour s'ils voulaient rentrer dans le devoir et déposer Mustapha Ier.

Les officiers, informés de ces offres par le



... les
défiants soupçonna
eu vent des confé
avec les émissaires
de leur chef pour e
Othman : « A bas !
ils de la cour aux
qui entouraient le
« et ne lui permett
Un soldat, compli
à ces cris l'aga du
cipita sur les degrés
pecèrent en morcea
le dernier soupir. I
général et le tschaou
s'enfuirent dans la
meurtre à Othman d
Pendant que ce pri

priaient de nommer elle-même un grand vizir
ıpable de saisir et de sauver l'empire.

« Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui sache écrire, » demanda cette femme, esclave illetée elle-même, aux soldats? Un simple janissaire, ommé Kara-Mossab, sortit des rangs; il rédiça et écrivit, sous l'inspiration de la sultane, les iplômes des principales dignités auxquelles elle, ne femme et un soldat, du fond du vieux sérail, ppelaient de concert les hommes dont les noms enaient sur les lèvres des séditieux.

Daoud-Pacha, gendre et favori de la veuve Achmet Ier, fut nommé grand vizir à son insu; ervisch-Aga, celui qui était monté à cheval à ôté du chariot grotesque où la populace traînait ustapha dans les rues, reçut le diplôme de grand uyer; enfin Kara-Mossab lui-même, qui tenait plume, fut élevé au rang de grand maréchal ı palais, en récompense sans doute de l'initiave hardie qu'il avait suggérée à la sultane.

XXVII

Mais les janissaires et le peuple n'attendaient ejà plus, pour exercer leur autorité et leur venance anarchiques, la sanction d'un grand vizir

..., tous

tesque. Les meu

souh, l'ancien gr

furent ratifiés a

caïmakam et de t

tait aux lèvres d'

furent proscrits d

res de police ou d

bauche et la licenc

jours du règne d'O

Les soldats, touj

bertés civiles, dem

grand vizir nouvea

gouvernât dictatoria

potisme absolu d'un

qui ne savait ni ré

sait d'

XXVIII

Cependant ceux des janissaires qui venaient de massacrer leur général sur les degrés de leur caserne s'étaient répandus, sur l'indice de quelques traîtres, à la recherche d'Othman II. On leur désigna du doigt le refuge mal couvert du prince dans les cuisines des pauvres, attenantes à la mosquée des tombeaux. Ils le découvrirent blotti sous des nattes, n'ayant pour vêtement qu'une chemise ou tunique blanche collée au corps, et pour turban qu'une petite calotte rouge semblable à celle des eunuques dans l'intérieur du harem.

Un soldat, par dérision ou par pitié, le coiffa de son propre turban. Les autres, l'entraînant et le poussant brutalement dans la cour de la mosquée, retentissante d'imprécations et d'injures, le firent monter sur un cheval boiteux, décharné et couvert de plaies, que l'on conduisait à la voirie. C'est de ce pilori ambulant qu'ils montraient au peuple celui qui, la veille, répandait, selon l'expression des Ottomans, *son ombre sur le monde.*

Le vieux vizir, Housseïn-Pacha, et le chef des bostandjis, Mahmoud, surpris dans le même

chef de la po
les débauches des ivr
trouilles de nuit, et qu
au vieux vizir, Hous
troupes à cause de sa
camps, les janissaires
de les avoir conduits à l
la dernière guerre de P
à ceux qui lui représe
sang des troupes : « Qu'
« importe, c'est la victo
« que-t-il de soldats ? Qu
« d'ânes, nous monter
Ne pouvant plonger
cœur, protégé par la c
s'était revêtu sous son
rent la

« conseils, le malheur et la ruine ne seraient pas « sur moi. »

Ces nobles plaintes n'attendrirent pas les soldats : tout se tourne en crime contre ses victimes, dans la soldatesque, même leur attitude. Elle les méprise si elles sont lâches; elles les hait si elles sont courageuses. La raillerie élude dans le peuple la pitié : « Cher Othman ! noble padischah ! » lui criaient des soldats impitoyables qui cherchaient le rire dans le supplice, « jeune et beau prince « dont la parole est la loi du monde, ne vous « plaît-il pas de courir cette nuit les rues de « Constantinople suivi de vos bostandjis pour sur« prendre les ivrognes attardés dans les tavernes « de vin des Grecs, d'enchaîner des janissaires « et des spahis sur les galères de votre flotte, et « de les faire jeter à la mer? » Le peuple applaudissait par ses éclats de jovialité cynique à ces dérisions de caserne !

D'autres, plus sérieux dans leur fureur, lui demandaient : « Si c'était avec de misérables re« vues de *seghbans* que ses ancêtres avaient élevé « l'édifice de l'empire; si c'était des Syriens, des « Égyptiens, des bostandjis qui avaient bâti les « forteresses de l'Euphrate et du Danube. »

Un janissaire, plus lâche et plus féroce que les



cher un cri de so

« Impudent ma
rant, malgré lui,
« te souviens-tu
« schah et que tu
« tu outrages? »

Parvenu à la cas
Mustapha Ier avait
man fut remis à la
janissaires. De la g
la fenêtre de la cha
veillaient leur victi
deux règnes n'étaien
peuple et les soldats
et le temple, les uns
le nouveau prince,
dissant le dernier.

La grandeur tra

le bruit courut dans la place que c'était le signal du supplice d'Othman. Tous les visages se tournèrent vers les casernes où devait s'accomplir l'exécution :

« Non, non, non, » s'écrièrent mille voix dans la foule, en s'adressant aux janissaires de garde dans la chambrée ; « on ne doit point faire de mal « au sultan déposé. Que le sultan Mustapha « règne à présent sur nous ! nous le voulons, mais « que l'on préserve la vie au sultan Othman pour « les éventualités de l'avenir. »

Le grand vizir Daoud-Pacha, qui venait d'arriver sur la place, monta dans la chambre qui servait de prison à Othman, et, le poussant de la main vers la fenêtre, il le montra au peuple pour apaiser les clameurs, et pour attester qu'il vivait encore.

XXIX

Cette émotion inattendue du peuple en sa faveur avait rendu quelque espérance à Othman II ; il osait en appeler au cœur et à la raison de ses geôliers : « Que prétendez-vous faire à votre empereur ? » disait-il aux soldats ébranlés par les cris de pitié du peuple. « Quoi ! c'est vous, janissaires, sou-



yeux en larmes
ses gardes : «
« offensés, » l
« hier j'étais vo
« nu ; que je vo
« vous aurez à é
« de ce monde,
« miséricorde. »

Les soldats s'at
du grand vizir, q
dans la chambre,
sa voix, l'effet des
jeta la corde au cou
qui l'épiait de l'œil
bourreau, passa se
le cordon et la gorg
lant, suspendit au
Les officiers...



ır presser le supplice qui assurait le trône à ı pupille, l'influence de la sultane sa belle-re, la puissance de lui-même, encourageait du ;ard les bourreaux :

« Barbare, que t'ai-je donc fait à toi, » lui dit hman, « pour que tu viennes mendier ici mon upplice à mes esclaves? Ne t'ai-je pas deux fois ırraché d'un mot à la mort que le grand vizir voulait t'infliger? Ne t'ai-je pas rétabli malgré le divan dans les dignités dont on t'avait dépouillé? D'où est née ta haine acharnée contre moi?

— C'est un serpent, « criait de l'autre côté de la ıce la sultane mère de Mustapha aux janis-res dont elle voyait l'indécision, et dont elle tendait les tumultes; « c'est un serpent, ne l'écoutez pas; s'il se tire de vos mains, il vous era tous mourir. »

Daoud-Pacha, qui entendait la voix de la sul-ne, fit signe aux bourreaux de serrer le lacet; ıis les officiers les écartèrent pour obéir au ırmure de pitié de la foule. Othman II rassuré r leur intervention se tourna vers le chef de ambrée qui répondait de lui à ses camarades :

« Qui donc t'a donné ton emploi? » lui demanda-l, espérant que c'était lui-même, et que la



—« Le sultan
« un idiot qui n
« ouvre cette fe
« serviteurs. »

L'officier subj
nêtre de la cham
de la mosquée do
des janissaires.
homme jeune qu
du caractère qui
veille dans le sou
poir que les cris f
la conscience de l'i
lui opposait, l'expé
vements populaires
pression que produi
de sa nudité et l'élo
rent à Othman d



cria-t-il à la soldatesque qui l'écoutait d'en bas, » « et vous, mes pères, qui m'avez protégé dans « mon berceau, défendu dans les camps, instruit « dans les divans, gardé sur le trône, si par igno- « rance, par jeunesse, par bonne intention trom- « pée, j'ai prêté l'oreille à des conseils funestes, « pourquoi m'humilier ainsi jusqu'à l'avilisse- « ment de votre propre souveraineté? Si vous ne « voulez plus de moi pour votre padischah, di- « tes-le d'un mot, je saurai descendre de moi- « même et mourir sans dégrader ni vous ni moi « par ces indignités qui déshonorent le nom otto- « man. » Le peuple mêlé aux soldats pleurait à ces paroles, et quelques voix déjà criaient de pardonner au repentir, et de reconduire Othman au sérail.

XXX

La sultane, mère de Mustapha, à la voix d'Othman II et au bruit de ces ondulations de la multitude, était sortie sur la galerie de la mosquée, puis rentrée dans l'enceinte aux cris de terreur de son propre fils pour le rassurer et lui suggérer une contenance moins d'enfant que d'homme. Mais le pauvre fantôme de souverain n'avait pas plutôt

son divan. As
ses deux escla
vait en sursau
place, se figur
çaient les porte
fenêtre comme
aux grilles qui
il déchirait ses f
de fer, comme
lui, et à lui livr
deux esclaves le r
Les spectateurs p
pitié ne savaient s
un tel maître d'êtr
ou l'empire d'avoi
maître.

« Viens, viens.

)thman de son côté, à quelques pas du mihrab la mosquée, quoique dans le péristyle d'un re édifice adjacent, luttait pour la vie avec la ne intrépidité qui faisait lutter la sultane pour salut de son fils et pour l'empire. Pâle, demi- la tête découverte, sa chemise déchirée sur ses ules, il adjurait tour à tour Daoud, le peuple, soldats, d'avoir pitié de lui et d'eux-mêmes, réfléchissant à quel maître ils allaient se ıner sur le cadavre de leur véritable padischah. es gestes de la sultane, les cris de Mustapha, supplications et les objurgations d'Othman, se putaient tour à tour ou tous ensemble l'atten- ı de la multitude. Daoud-Pacha, toujours rière sa victime avec ses bourreaux, profita n de ces instants où les têtes de la foule étaient rnées vers la galerie de la mosquée, et il or- ına une troisième fois au chef des chiaoux de r le cordon au cou du sultan.

e commandant de la caserne, qui avait déjà longé l'agonie d'Othman en desserrant le lacet en permettant à Othman de se présenter à la être et de parler aux spectateurs, détacha une isième fois le cordon, et le rejeta avec indigna- ı aux chiaoux. Les janissaires, dont la pre- ère fureur avait eu le temps de s'évaporer et

... dans la
soldats.

Le grand vizi
mosquée, et se b
pour faire prendr
à Mustapha Ier. L
par les soldats r
avait conduit Mus
conduisit entre ses
au sérail. Une mu
de sa pitié, de ses
Les Ottomans, com
fortune, jouissant
pauvre captif, oubli
rendaient aussi le tr

main, par des affidés, des trésors, qu'Housseïn et Othman II avaient déposés la veille dans le palais de l'aga d'où on avait arraché le prince fugitif pour le conduire aux casernes. A cette annonce, les janissaires quittèrent tumultuairement leur chambrée, oublièrent Othman et se précipitèrent en foule au palais de l'aga pour piller et pour se partager le prétendu trésor. Ils trouvèrent les onze bourreaux d'Housseïn, et le partage tumultueux de cette dépouille les retint éloignés, distraits et ivres dans les tavernes une partie de la nuit.

Daoud, informé de leur négligence à surveiller leur otage, courut aux flambeaux avec une poignée de chiaoux et de bostandjis à la caserne, sous prétexte de transporter le sultan détrôné dans une prison plus digne de la majesté du prisonnier. Cette escorte, éclairée par des torches, conduisit à travers les rues pleines de tumulte l'infortuné Othman au château des Sept-Tours. Le peuple, qui suivait avec des impressions diverses le cortége, se retira peu à peu après qu'on eut refermé sur le prisonnier les portes du château.

Le bruit courait dans la foule qu'on épargnerait les jours d'Othman pour le reporter repentant et corrigé au trône, si son oncle était reconnu une



mort qui se sent
de leurs outrage
sûreté s'ils lui lais
et la sultane, ma
man, et que sa vie
pour leur dominati

Aussi les porte
étaient à peine refe
lence extérieur anne
peuple au dehors, c
chef des djébedjis e
entra dans la chamb
de soie dans les main

Othman, dont vin
vaient ni abattu l'éne
et qui avait trois fo
le retardant, combatt
quatre assassins. L

prolongea longtemps dans les ténèbres; Othman espérait sans doute, en la soutenant jusqu'à l'extinction de ses forces, que le bruit appellerait à son secours les gardiens des Sept-Tours, ou que le peuple forcerait les portes à la voix de son sultan. Les gardiens étaient complices et le peuple était absent.

Le chef des djébedjis parvint à la fin à passer et à serrer le nœud du cordon autour du cou d'Othman, pendant que Daoud et les deux chiaoux à genoux sur sa poitrine s'efforçaient d'écarter ses poignets et de contenir ses jambes. Leurs efforts réunis ne suffisaient pas à contenir ce lion, quand un de ces féroces exécuteurs, nommé Kalender-Oghli, exercé au vil métier qui fait les eunuques, saisit et écrasa d'une main de fer les sources de la virilité sur le corps d'Othman. La douleur arracha un cri terrible au jeune homme; l'évanouissement lui enleva la force; il fut étranglé déjà inanimé.

Daoud lui coupa une oreille avec son propre poignard, et enveloppa ce cartilage sanglant dans son mouchoir de soie, pour porter à la sultane Validé ce témoignage certain de la réalité de la mort d'Othman II et du diadème incontesté de son fils. C'était le premier sacrilége des Ottomans contre la majesté *de l'ombre de Dieu.*



... à face, (
l'expérience huma
la mort de l'empe
de l'empereur turc
voir emprunter ici

« Le sort d'Andr
il, « présentent de
« qu'Andronic fut
« Bebek), où il av
« jeter en prison Al
« si elle se fût souv
« avait tant de fois s
« violence sur le riva
« les archers, il subi
« compétiteur Isaac,
« ments : on le souffl
« de pied ; les femmes
« les maris lui arrach

« jours après on lui arracha l'œil qui lui restait, « et on le promena dans la ville sur un chameau « galeux, pour le faire servir de risée à la popu- « lace. Quelques-uns frappèrent sa tête à coups de « massue, d'autres versèrent sur lui des vases « pleins d'urine et lui remplirent les narines de « boue; d'autres encore lui exprimèrent dans la « bouche des éponges trempées d'immondices. « Puis il fut pendu sur l'hippodrome, auprès des « deux colonnes, entre les statues de la louve et « de la hyène; au milieu de ses souffrances il « s'écriait : *Seigneur, ayez pitié de moi ; ne brisez « pas un roseau déjà brisé.* Les scélérats lui arra- « chèrent ses habits; un d'entre eux lui plongea « une pique par le gosier jusque dans les in- « testins. Deux Latins lui percèrent les flancs de « leurs épées, pour voir laquelle avait la trempe « la plus fine. Puis il expira, en portant à sa « bouche le moignon sanglant de son bras, dont « probablement il voulait sucer le sang. Ce sup- « plice est le plus ignominieux et le plus cruel de « tous ceux qui furent infligés à un souverain « détrôné, et ici la barbarie byzantine a de beau- « coup surpassé la barbarie turque. »

Nous ne développerons pas ce parallèle sanglant de l'historien allemand au bénéfice ou à l'excuse



... sans ju
supplice sans d
assume à son t
déshonore l'huma
Le règne d'Oth
son cadavre à l'hi

On ensevelit cla
dant la nuit dans
muphti, dont Othm
fille unique, et qui
mort la violence mo
sant décliner cet ho
tombe; il abdiqua
plutôt que de rendre
gendre.

tion de Mustapha, pendant que ce prince assistait avec sa mère à une fête de famille chez le grand vizir Daoud, les soldats s'attroupèrent devant le palais de Daoud, et le contraignirent par leurs vociférations à descendre sur la place et à leur rendre raison de son crime.

« Pourquoi, » lui crièrent-ils, « as-tu tué, « contre notre volonté, le sultan Othman que « nous avions confié à ta garde?

— Je l'ai tué, » répondit le grand vizir, « sur « les ordres du maître du monde, le sultan Mus- « tapha, notre padischah. » Cette réponse, qui rejetait sur la volonté chimérique d'un idiot la fatalité du crime, interdit et parut satisfaire ce jour-là les soldats. L'ombre du sultan leur imposait encore. Mais le lendemain, ils se présentèrent en plus grand nombre sous un autre prétexte, exigeant à grands cris des têtes qui avaient échappé, à la faveur du tumulte, le jour de la catastrophe d'Othman. C'étaient celles d'Omar, le précepteur d'Othman, d'Ahmed le caïmakam, de Nassouh-Pacha et de quelques autres, conseillers, vizirs ou favoris d'Othman. Daoud leur abandonna sans peine ces têtes pour sauver la sienne. Mais la fuite et les montagnes inaccessibles d'Asie sauvèrent ces victimes.



leur gouverneu
accusé par eux
et au supplice d
par les pieds son
drome.

« Cet eunuque
« également, à l'i
« de Daoud, son
« vivants, frères
« tapha. » Les spa
les pages, s'attroup
Daoud de répondr
enfants réservés p
muphti, nommé Y
Validé de l'impopul
qui retombait just
sang de sa victime.

ie, général de l'armée de Hongrie et gou-
'neur de l'Égypte. La fermeté qu'on attendait
lui contre les séditions incessantes, échoua
vant sa complicité dans la mort d'Othman.
jour qu'il distribuait la solde aux troupes,
soldat s'élança contre lui le sabre à la
ıin en criant : « Qu'avez-vous fait du sultan
)thman ? » C'était le cri du remords des soldats
du peuple éclatant par une seule voix. Ce re-
ırds montait jusqu'à la fureur. Le soldat ven-
ır frappa légèrement et au hasard de son poi-
ard Housséin et plusieurs des officiers de sa
te avant de tomber lui-même sous les coups
s chiaoux et des muezzins.

Ce tumulte ne fit qu'en émouvoir un autre. Le
ınd vizir, pour échapper à la sédition des
ıupes, résolut de les éloigner, sous des prétextes
guerre, de la capitale. Il commença par écarter
ga des janissaires, Dervisch-Pacha, homme tur-
lent que nous avons vu le jour de la chute d'Oth-
ın accompagner le char comme écuyer trivial de
ıstapha au vieux sérail. Le grand vizir, pour dé-
iser cet exil, nomma Dervisch gouverneur de
ramanie. Une barque impériale l'avait trans-
rté au port de Moudania sur la côte asiatique de
Propontide.



par
la punition d
arrachée par c
épouvanté un
ce prince aux
« Daoud-Pacha
« Lefkéli-Mustap
que vous aure
Ce katti-schéri
la fureur des tro
bles d'obéir, mai
Leurs cris redoub
avait dicté ce katti
sa présence pourra
des troupes. Elle s
parent du harem
les soldats. L'aspec
beauté et les larmes

le jour de la révolution, firent tomber à ses pieds les séditieux. Ils déchirèrent le katti-schérif par lequel le sultan leur résignait le droit de nommer un grand vizir, et lui crièrent qu'ils obéiraient à celui qui serait librement choisi par le padischah.

Mustafa-Lefkéli, frère de la nourrice du sultan, fut nommé par l'influence de sa mère. A peine eut-il gouverné quelques jours qu'une nouvelle émeute s'éleva contre lui, sous prétexte qu'il avait donné les premières dignités de l'Église à un conducteur d'ânes et à un joueur d'instruments ses amis. Un troisième grand vizir en trois mois, Gourdji-Mohammed, reçut le sceau.

XXXIV

Le pouvoir déconsidéré dans sa source n'étant plus maintenu par le respect, ne pouvait plus l'être que par la terreur. Les puérilités de Mustapha Ier, malgré le mystère dont le sérail essayait de les couvrir, éclataient dans Constantinople. Tantôt Mustapha, échappant à ses surveillants, courait de kiosk en kiosk dans les jardins du palais, invoquant à grands cris Othman pour se décharger sur lui du poids du règne, oubliant, comme l'empereur Claude redemandant sa femme.



vorisé de révéla
et l'adulation v
peuple crédule,
d'esprit comme
ciel, admirait d
Dieu sur la tête d

Les scheiks d
prestige des préte
pour édifier les c
de sa sainteté. « Il
« pour pleurer et
disaient-ils en ch
« man transfiguré
« d'un diadème i
« saint padischah,
« peines et bénisse
rait et priait.

Le grand

haut, fut nommé de nouveau et déposé une seconde fois. Un eunuque, nommé Mohammed, vieilli dans les hautes fonctions du gouvernement, succéda à Dervisch. On espéra bien d'un homme rompu aux affaires, et qui n'avait trempé dans aucune des factions de cour ou de caserne qui déchiraient l'État. Le peuple de Constantinople, lassé des anarchies soldatesques, était favorable à l'eunuque décidé à les réprimer. Il menaça le favori des janissaires, Dervisch-Pacha, de lui faire rendre compte de ses trésors.

Les janissaires, à leur première fermentation contre l'eunuque, furent hués par la multitude : « Vous tremblez pour votre *fauconnier*, » disait le peuple aux soldats (c'était le surnom de Dervisch, dresseur de faucons avant sa fortune), « et vous avez laissé, comme de lâches muets, « votre padischah Othman, dont vous mangiez « le sel et le pain, et qui vous avait été remis « comme un dépôt sacré dans votre caserne « par nous et par le sultan actuel Mustapha » Les janissaires dépopularisés par leur ingratitude et leur sacrilége contre Othman, ne savaient que répondre. Déjà, sous prétexte de venger Othman, des gouverneurs, des généraux et des pachas se déclaraient affranchis de l'obéis-

Yousouf ét
affermi par le
faits avait don
grands. Il ava
nissaires de sa
place des band
personnelle, in
à tour de ses fé
armé d'un grief
tre d'un sultan,
Abaza, qui ti
Abazes de la mer
était un prisonnie
vizir Mourad, vai
pour son courage
tan-pacha, Abaza
jusqu'au gouverne

joug des janissaires, lorsque la découverte de cette pensée lui avait coûté le trône et la vie.

Sa révolte déclarée fit éclater à Constantinople une sédition nouvelle contre l'eunuque Mohammed. Le capitan-pacha Khalil et le grand vizir murmuraient : « les janissaires sont les instigateurs et les soutiens secrets du rebelle ; Housseïn « lui a donné sa fille. » Mais ces murmures, qui n'avaient point d'échos dans le peuple, s'amortirent contre l'impassibilité de Mohammed. La honte et l'exécration de leur crime réprouvé par tous les bons musulmans commençaient à peser si fortement sur l'esprit des soldats qu'ils cherchaient à s'en décharger à tout prix. Les spahis le rejetaient sur les janissaires, les janissaires sur Daoud, gendre de la sultane, Daoud sur Mustapha Ier ; nul ne voulait porter plus longtemps la responsabilité de ce sang qui criait vengeance dans toutes les âmes.

Il est beau pour la nature humaine de voir une nation comme un grand coupable s'agiter d'elle-même sous le remords d'un attentat impuni, et demander pour ainsi dire à la justice divine de lui accorder le pardon ou l'expiation du sang innocent.



et le silence
prochaient le
man II, séparè
camarades. Ils
mosquée de l'h
du neveu et du
accompli sous le
secrétaire une s
ainsi conçue : «
« blement le me
« dise, et qu'il la
« du peuple. »

Cette supplique
ques jours, encou
les oulémas à dem
flétrir mais de châ
Les spahis, pour s
quèrent eux-mêm

déclarer enfin la vérité, répondit par un katti-schérif laconique qui rejetait la mort de son neveu loin de lui. « Je n'ai jamais dit à personne « qu'il fallût tuer le sultan Othman, » disait le sultan Mustapha dans ce katti-schérif, « Daoud en « a menti. Si les meurtriers existent toujours, « ils doivent expier leur crime. »

Ce désaveu expressif de Mustapha, en témoignant qu'il s'indignait lui-même du meurtre auquel il devait le trône, ne laissait aux janissaires et aux spahis pour apaiser le peuple que le rôle de vengeurs de leurs propres forfaits. Ils affectèrent plus de zèle et plus de fureur que le peuple lui-même dans la recherche et dans l'extermination des régicides. Ils se répandirent le glaive à la main pendant la nuit dans les rues, poursuivant partout ceux dont le nom était attaché au meurtre d'Othman.

Le chef des djébedjis, un des quatre assassins, qui avaient étranglé le jeune prince dans le cachot des Sept-Tours avec Daoud et qui lui avait coupé l'oreille pour la montrer à la sultane Validé, fut arraché de sa maison, traîné au bord de la même fontaine où l'infortuné Othman avait demandé vainement un peu d'eau à boire en marchant à la mort. On lui trancha la tête sur le bord



Les rues re
cris de venge
coupable, le p
auteurs de la r
chapper par la p
au faubourg d'A
rence d'un sp
bienfaits. La re
découvrit à la f
la litière du che
On lui déchira ses
revêtit en dérision
et on le hissa sur
conduire, à travers
des Sept-Tours, th
être celui de sa pein
Kalender-Oghli

›uple parurent un moment satisfaites par ces :piations ; elles rejaillissaient plus qu'il ne con›nait à la sûreté du trône, non sur l'innocent ustapha Ier mais sur la sultane régnante sa mère.

L'aga des janissaires, à l'instigation secrète du ırem intéressé à sauver Daoud, assembla ses solıts dans la mosquée et feignant d'en appeler à la šnérosité militaire : « Camarades, » leur dit-il, maintenant vous êtes satisfaits, Daoud-Pacha est emprisonné, son sort est dans les mains du padischah, son juge et son maître; promettez de ne plus proférer d'imprécations contre Daoud et de ne plus vous ameuter pour pousser des cris de mort contre personne. »

Les soldats, trompés par ce semblant de magnaımité, le promirent et rentrèrent en silence dans ur caserne.

XXXVII

Pendant cette détente des soldats, la sultane alidé et sa fille la sultane, épouse de Daoud, ›nspiraient, par tous les artifices de deux femıes puisant à mains pleines dans le trésor, pour ıuver l'une son mari, l'autre son gendre. Elles e se dissimulaient pas que le supplice de leur

instrument était l'avant-scène de leur propre sup plice. Leurs largesses et leurs promesses réussi rent à faire pendant la nuit un parti à Daoud. L bourreau lui-même, gagné par leur or, promit d faire traîner assez longtemps l'exécution pou donner aux libérateurs de Daoud le temps de s grouper et d'arracher le coupable au supplice.

Le lendemain, en effet, au moment où Daoud amené des Sept-Tours devant le divan, entenda sa sentence de mort, et où il était conduit, sou ses haillons de la veille par les bourreaux, devan la fontaine arrosée du sang du chef des djébedji pour y mourir, l'exécuteur lui laissa plus d temps qu'on n'en accordait aux condamnés pou faire sa prière.

Daoud, à genoux sans turban, le sabre n du bourreau déjà brandi sur sa tête, tira tou à coup de son sein et lut à haute voix le katti schérif de Mustapha qui lui ordonnait le meur tre d'Othman. Ce katti-schérif après coup avai été sans doute surpris au sultan et glissé pa des mains affidées dans celles de Daoud pour lu servir de justification à la dernière heure. Le janissaires affidés de ces deux femmes feignirent de s'en déclarer satisfaits, couvrirent cette lecture d'acclamations, écartèrent les bourreaux, arra-

chèrent Daoud à la fontainc, lui amenèrent un cheval richement équipé et le conduisirent en triomphe vers la mosquée, forum de tant de tragiques revirements de fortune. Le peuple, aussi mobile dans la Constantinople des Ottomans que dans la Byzance des Grecs, salua de ses cris cette péripétie du sort de Daoud et suivit le courant tumultueux créé par les soldats.

Tous se pressaient autour du cheval de l'ancien vizir, s'honorant d'avoir contribué à son salut et lui demandant de leur jeter un morceau des haillons dont il était revêtu, afin de pouvoir les lui représenter au jour de sa puissance, et réclamer le prix de la vie qu'ils lui rendaient par leur sédition. En passant devant la boulangerie des spahis, un de ces soldats lui donna son turban, un autre son caftan, un troisième son cheval et ses armes. En entrant dans le péristyle de la mosquée, les janissaires, plus intéressés encore que les spahis dans l'impunité de leur complice, le dépouillèrent de ses vêtements de hasard, lui en apportèrent de plus somptueux et placèrent sur sa tête le turban à franges d'or des vizirs. Daoud, investi tumultueusement de la dignité supérieure par les vociférations d'une poignée de séditieux, reconnut ces



mais l'heure
sa puissance au
salut par la fuit
Les spahis s'indi
peuple, éloigné d
lices. La popularit
à prix d'or, par l
s'écroulait devant l
sassin impuni et
man II. On s'attroup
der au grand vizir
des lois. Le grand é
Ahmed, s'offrit à
bostandjis précipiter
phe. Suivi de quelq
de capidjis, il march
au milieu des encour
dispersa, par son



s sa prison et lui fit trancher la tête, ainsi qu'à ender-Oghli, son complice, dans la même mbre et à la même place où ces deux scélé- avaient terrassé, étranglé et mutilé leur pa-hah.

Ainsi la représaille du même lieu comme la re-saille du même supplice servit à attester une de plus le mystère de cette vengeance intelli-te et inévitable qui punit le meurtre de la vic-e par le meurtre du meurtrier.

Leurs cadavres furent traînés par les pieds à ner.

XXXVIII

Le vieil eunuque Mohammed qui regardait c une impassibilité forcée ces vengeances de inion publique, les acceptait faute de pouvoir détourner; il fut même contraint d'employer torité de Mustapha Ier à déposer, à exiler et à plicier les principaux fauteurs de la révolution avait porté Mustapha au trône. Son rival, Mére-isseïn, poussait sourdement l'opinion du peuple des troupes à exiger des réparations plus san-ntes de la mort d'Othman; c'était pour lui le yen de se populariser dans l'empire, d'avilir



faisant allusion
quatre-vingt-dix
Validé sur ce vi
« vieilles femmes
« que tout s'écro
Un aga alban
ment de Mére-E
cette fermentatio
dans la troupe, et
la sédition. Les c
spahis se concertè
gouvernement à ce
secrètement encou
5 février, au lever
rent le vieil eunuqu
« qui livres nos frè
« nous ne voulons p
« gouverner des ho



« jetteront tes membres dépécés dans les flots où « tu as laissé jeter Daoud. »

XXXIX

Le vieillard, abandonné de tous et même de la sultane, déposa les sceaux dans la main des rebelles qui les remirent à Mére-Housseïn leur instigateur. Cinq cents pains de sucre aux soldats, des caftans d'honneur aux chefs de l'émeute et deux cent mille ducats aux janissaires, récompensèrent, dans le sérail même, l'insurrection qui venait de le déshonorer. Mére-Houssein laissa l'eunuque se retirer en paix dans le harem, mais il exila tous les hommes qui pouvaient lui porter ombrage par leurs talents et aspirer au rang de grand vizir.

XL

Mére-Housseïn n'hésita pas à s'attacher la faveur de ces milices par les mêmes corruptions et par les mêmes licences qui la lui avaient achetée. Il fit couvrir de riches tapis de soie neufs le parvis de leur mosquée; il réunit, sur la place du marché aux viandes, les cuisiniers en chef des

chambrées, qui formaient sous ce nom l'état-major de chaque régiment : « Camarades, » leur dit-il, « priez pour la durée du règne de notre « heureux padischah, et tenez-vous en paix ; « prenez partout où vous voudrez vos viandes, « votre cire, votre bois et tout ce qui vous est né- « cessaire : Dieu merci, le padischah est assez « riche pour traiter libéralement ses esclaves. »

Les janissaires acclamèrent le vizir et poussèrent leurs insatiables exigences aussi loin que le besoin de popularité de leur complice poussait la complaisance envers eux. Tout fut indiscipline, arbitraire et pillage des magasins et du trésor dans la capitale. L'opinion publique asservie mais indignée, se révéla par des incendies multipliés dans Constantinople, avertissements anonymes qui prennent le feu pour voix, et soulèvent le peuple par la terreur et le désespoir.

XLI

Abaza-Pacha, révolté de Tripoli, profitait de ces agitations de la capitale, pour s'avancer impunément avec son armée de vengeurs d'Othman II, dans la Caramanie. Maître de Siwas et d'Angora, il venait de faire assassiner Yousouf-Pacha révolté

pour la même cause à Mérasch. sous prétexte que ce collègue méditait de se réconcilier avec les assassins d'Othman. A Césarée, où il était entré en vainqueur, les scheiks l'avaient accueilli en libérateur : « Ne crains rien, » lui avaient-ils dit devant le peuple, « la fortune est pour toi !
« tu es l'envoyé de Dieu, il te donne la puissance
« pour délivrer les musulmans de l'oppression
« des tyrans les janissaires. »

Abaza, à la tête de soixante mille hommes, confisquait partout les propriétés des janissaires pour solder ses troupes. Ennemi et bourreau déclaré de cette milice, partout où il découvrait un janissaire, il lui faisait trancher la tête après lui avoir fait clouer des fers de cheval aux talons, en signe d'assimilation aux brutes. Maître de l'Anatolie tout entière, il bloquait depuis trois mois la ville capitale de Brousse.

Ce démembrement impuni de l'empire par un rebelle étranger de race, réputé barbare, le feu qui dévorait chaque nuit des quartiers de Constantinople, l'insolence des soldats, l'émulation de licence entre les spahis et les janissaires, l'imbécillité du sultan, l'incapacité de sa mère, femme qui n'ava t que l'énergie et la mobilité de ses passions, mais aucune solidité de



angoisse. Les
domination mi
présider leur ré
Sophie pour d
muphti, pour a
leur répondit qu
« grand vizir, au
« plaies de la na
« du sultan pour
« nistre impie et
« ne paraîtrait pl
« obtenue. »

Les spahis, ave
du muphti, se r
l'empêcher par le
rendre au sérail. L
cria à ses camarade
« autrement vous

l'aga des janissaires. De là il ordonna aux oulémas de Sainte-Sophie de se dissoudre. Les oulémas, forts de leur nombre, de leur droit, de l'appui moral des bons musulmans, reçurent ses envoyés avec des imprécations et les chassèrent par les épaules de la mosquée. Quelques-uns osèrent se rendre en députation à la caserne des janissaires pour tenter les derniers efforts du patriotisme sur le cœur des soldats : « Le sultan « Mustapha, » dirent-ils les larmes aux yeux aux soldats, « est privé de sa raison ; on gouverne ou « plutôt on déchire en son nom le gouvernement « au gré du harem ou des ambitieux qui le do- « minent; la ruine est sur nous; laissez-nous « appeler légalement un autre prince au trône ; « qu'en dites-vous ? » Les soldats séparés en ce moment de leurs chefs s'interrogent du regard et confessent les calamités de la patrie. « De « quelque côté, » répondent-ils enfin, « que nos « maîtres les oulémas se rangent, nous les sui- « vrons. »

XLII

Les oulémas, satisfaits de cette déférence des soldats, retournèrent à Sainte-Sophie rassurer

traite. Ils sorte
phie avec le tu
martyrs de l'is
d'Aïoub. Ils dér
faire un drapea
mosquées de Co
leurs drapeaux à
à celui d'Akhsche
acclamations la
voisée de ces mil
manquent et la nu
reconquises par le
de la Validé se dé
Mére-Housseïn l
ramas de janissaires
d'un tschaousch de
portes, égorgent que

oulémas firent des vœux secrets pour Abaza et l'appelèrent par leurs émissaires à la délivrance de Constantinople.

XLIII

Cependant le grand vizir, inquiet de la mobilité des spahis, qui séparaient leur cause de celle des janissaires, et qui avaient paru tremper dans l'insurrection civique des oulémas, avait résolu d'exterminer les spahis. Son plan, connu seulement de quelques-uns de ses familiers, consistait à les rassembler après les fêtes du Beïram dans une cour du sérail, sous prétexte de recevoir la solde et de les faire foudroyer des fenêtres et des créneaux par ses Albanais.

Un hasard fit transpirer le complot. Pendant les fêtes du Beïram, le defterdar du grand vizir vint s'asseoir sur le banc d'une des boutiques du bazar couvert, pour voir défiler les processions. Quelques soldats du corps des spahis osèrent lui disputer la place. « Ne sommes-« nous pas, » lui dirent-ils insolemment, « les « favoris du padischah, et n'avons-nous pas le « droit de nous asseoir aux places privilégiées « partout où cela nous convient ? — Asseyez-vous



serne, soulev
Ils coururent
« Tu médites
« nous, nous
de leurs cohort
tions. La sultan
de céder à la né
se retirant. « No
« voir de la mai
« mettrai entre l
« saires me le r
sérail et alla se m
sous la protection
serne. Les soldats,
et qui régnaient p
cris de fidélité. M
mosquée.

Cependant, en l'

« promettre la domination de l'armée sur le « sérail « en faisant combattre la moitié des « troupes contre l'autre moitié, dans le seul inté- « rêt d'un vizir odieux à la nation. Ne vaut-il pas « mieux, » leur dit le kiaya Béïram, « vous en- « tendre amicalement avec vos frères les spahis « pour choisir ensemble un vizir impartial entre « les deux corps? »

Cet avis prévalut. Les janissaires et les spahis, admis à nombre égal dans une délibération de caserne, déposèrent de concert Mére-Housseïn. Les sceaux, remis par ce ministre entre les mains du muphti, furent portés dans un mouchoir de soie au sultan. Les troupes désignèrent comme vizir impartial un officier nommé Ali *l'Arbalétrier*, du nom de sa première profession.

Ali *l'Arbalétrier*, inspiré par le muphti et les oulémas, populaire dans le peuple, tout-puissant par l'élection combinée des janissaires et des spahis, convoqua le soir même les juges d'armée, le muphti, les vizirs, les généraux, les imans, les scheiks des mosquées, organes religieux, légaux ou militaires des osmanlis, et les fit délibérer sur le péril public.

La déposition du sultan Mustapha Ier et la



enlever le no
la sultane Ko
padischah des
Ce fut une
nécessité évide
et où le patrioti
et sans crime a
trigues du petit
Mustapha en le
pour la premièr
de pudeur que
vaient pas être p
et renoncèrent à
le changement d
Mustapha Ier, a
claves rentrèrent
Jamais prince e
une pl



soldatesque possédait le reste. Le principe de l'hérédité monarchique avait, en trois règnes, miné jusqu'aux fondements la monarchie; ce principe lui avait donné en trente ans deux enfants et un imbécile, il allait lui donner un tyran.

NOTE COMPLÉMENTAIRE.

LE CAFÉ A CONSTANTINOPLE

(Tome IV, page 399; tome V, page 80.)

On rapporte en général au règne de Soliman II l'ouverture des premiers cafés de Constantinople; mais déjà depuis longtemps on faisait usage du café dans plusieurs provinces de la Turquie.

L'historien Ahmed-Effendy attribue la découverte du café à un derviche de l'ordre des Schazilys, à Moka en Arabie, l'an 656 de l'hégire (1258). Un jour ce solitaire, qui avait été proscrit de son couvent, et exilé sur la montagne Kiouth-Ewsab, se voyant pressé par la faim et privé de toute ressource dans ce lieu désert, imagina de faire bouillir les grains d'un arbuste dont tous les environs étaient couverts : il ne subsistait depuis trois jours que de cette boisson, lorsque deux de ses amis, affligés de son sort, allèrent le trouver dans sa retraite, et lui prodiguèrent tous les secours de l'humanité. Ils étaient incommodés l'un et l'autre de la gale. Curieux de connaître la boisson à laquelle le derviche était redevable de la vie, ils en goûtèrent, y



voyèrent cherche
de *cahhwé*, et en
l'espèce d'enthous
cette découverte
prince de Moka
depuis sous le no
bienfaits, et fit co
même montagne, u
existe encore aujou
sulmans sur l'origin
de tout l'Orient.

On lit ce qui suit c
brisseau qui produit l

« Le caféier forme
du commerce de la m
paraît, de l'Abyssinie
indigène et s'y reprodu

temps de l'humidité et de la fraîcheur; aussi les Arabes plantent-ils d'autres arbres à côté des caféiers, afin de leur procurer de l'ombrage. C'est dans les environs de Sanaâ que cette plante, cultivée avec une grande intelligence, acquiert toute la qualité dont elle est susceptible. Les collines, coupées en terrasses, sont régulièrement arrosées pendant l'été à l'aide de grands réservoirs placés sur les hauteurs. Le caféier est toujours vert, sa hauteur ordinaire est de douze à quinze pieds; les branches sont élastiques, l'écorce rude et d'une couleur blanchâtre; les fleurs ressemblent à celles du jasmin et répandent un parfum agréable. A Bulgôse, Niebuhr trouva les arbres en fleur au commencement du mois de mars, et l'air était embaumé de leur délicieuse odeur. Quand la fleur tombe, le fruit la remplace, d'abord vert, puis rouge et ressemblant, quand il est mûr, à une cerise. Deux graines enveloppées d'une fine pelure se trouvent sous la cosse. On fait deux ou trois récoltes par an, et il arrive souvent, pour le caféier comme pour l'oranger, de voir des fleurs et des fruits sur le même arbre. La première récolte, qui se fait ordinairement au mois de mai, produit la meilleure qualité de café. On secoue la fève sur un linge étendu sous l'arbre, on la fait ensuite sécher à l'ardeur du soleil, et, à l'aide d'un rouleau pesant de bois ou de pierre, on sépare la graine de la cosse. Le café est apporté sur le marché de Sanaâ dans les mois de décembre et de janvier. Les différentes espèces de café sont, d'après M. Cruttenden, le schardji, l'habbat, l'ouddeïni, le matari,

FIN DU

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME SIXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DU CONSTITUTIONNEL
10, RUE DE VALOIS, 10

1855



LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

I

Le règne d'un enfant ne devait être pendant longtemps encore que celui de sa mère. La sultane Kœsem, mère d'Amurat IV, femme accoutumée à gouverner sous Ahmed Ier, jeune et belle encore, liée de cœur ou d'intérêt avec les hommes éminents de l'empire, pénétrante d'intelligence, prudente d'esprit, ambitieuse sinon par nature, au moins par situation, avait su, du fond du vieux sérail, sauver les jours de son fils et préparer son avénement. La sultane Validé, mère de Mustafa Ier, intimidée par l'ascendant de la sultane Kœsem sur le divan et

[redacted]

sur le peuple, avait reculé devant le meurtre souvent proposé de sa rivale et d'Amurat. Le meurtre d'Othman II avait soulevé trop d'impopularité et trop d'horreur contre elle pour y ajouter le meurtre des autres fils d'Ahmed. Les Ottomans ne lui auraient pas pardonné de trancher en faveur d'un prince précaire et imbécile les racines vivantes de la dynastie impériale ; c'est à ces scrupules qu'Amurat avait dû la vie, et qu'il devait maintenant le trône. La main de sa mère qui l'y avait porté était seule capable de l'y soutenir.

Amurat IV n'était qu'un enfant ; mais c'était de plus un enfant maladif. Son intelligence précoce, mûrie dans le recueillement du vieux sérail par une mère attentive, était non obscurcie, mais éclipsée par une infirmité natale, triste héritage de son père. Quelques accès d'épilepsie lui présageaient une vie courte et un règne convulsif comme les spasmes de son âme. Son visage ovale, pâle, mélancolique, mais d'une expression pensive et pénétrante, rappelait les traits de la sultane Kœsem, surnommée Mahpetker, ou splendeur de lune ; ses cheveux et ses sourcils étaient noirs comme ceux de cette esclave persane ; ses yeux, grands, bien fendus et d'un bleu sombre, étaient doux à regarder dans le repos ; mais la moindre

émotion des passions remuées au fond de son âme imprimait à ses regards, dit la relation vénitienne, un caractère d'égarement et de menace qui devançait l'âge de la tyrannie. Sa mère, que tous les annalistes du temps représentent comme une grande âme et un grand caractère, l'avait habitué dès le berceau à dominer et à vouloir avec le caprice absolu et prompt d'une femme. Élevé pendant douze ans entre le trône et le cordon, sous la terreur du sort perpétuellement indécis sur sa tête, incertain s'il allait être victime ou bourreau, il était devenu ombrageux comme l'une, féroce comme l'autre. Cette éducation sous le couteau semblait admirablement combinée pour former un prince sanguinaire. Elle avait produit son fruit ; cette Agrippine avait son Néron.

II

La cérémonie de sa circoncision suivit immédiatement celle de son investiture religieuse du sabre d'Othman dans la mosquée d'Aïoub. Sa mère lui dicta les noms des vizirs auxquels il devait remettre son autorité jusqu'à ce qu'il pût l'exercer convenablement lui-même. Keman-Kesch Ali-Pacha, l'auteur de la révolution qui venait de la porter du



..., qui avait
dans ce mouvemen
se hâta d'être ingra
torité morale de so
et l'éloigna de la
l'ancien muphti E
homme estimé pour
tion ne devait servi
mise envers Yahya,
Bostanzadé, beau-pè
duire aux Sept-Tour
Mohammed et le capi
sation imaginaire d'
jeune sultan. Leur se
ambition dans le div
Béiram, qui avait har
serne contre Meri-Ho
coalition des janissair

homme de grande espérance, avait déjà épousé l'aînée de ces trois sœurs.

III

L'avénement d'Amurat IV coïncidait tristement non-seulement avec la révolte d'Abaza en Anatolie, mais avec la chute de Bagdad entre les mains des Persans.

Schah-Abbas, aussi digne du nom de Grand chez les Persans que Soliman II chez les Turcs, avait continué à négocier, à régner et à combattre depuis son enfance, jusqu'à ce que toutes les provinces de la Perse antique, démembrées sous ses prédécesseurs, fussent rentrées soumises, reconquises et pacifiées dans le vaste cadre de son empire. Plus sage que Gengis et que Timour, au lieu de consumer les forces de son peuple en invasions précaires et aventureuses dans les Indes ou dans la Turquie, Schah-Abbas s'était borné à consolider le noyau primitif de la Perse, jugeant avec la sagacité d'un homme d'État que la postérité ne décerne pas la gloire durable aux aventuriers mais aux fondateurs, et qu'elle ne mesure pas la renommée d'un grand homme à l'espace qu'il a parcouru, mais à l'empire qu'il a laissé après lui.



campagne et cha
adressé lui-même
paix. Ses ambass
encore d'apporter
de la somptuosité
deurs eux-mêmes
lité du sultan, à l
impunie d'Abaza,
facilité d'en détach
Schah-Abbas était
sentent le courant d
le sens de leur fortu
tilités à un peuple
pour lui-même mie
ce secret divinatoire
les événements.

Sa dernière victoi
pérer Tauris avait fa

les captifs. Il aperçut dans le nombre un guerrier d'une stature colossale conduit par un jeune soldat persan à peine sorti de l'enfance. Il fit approcher le prisonnier, et l'interrogea sur sa nation et sa famille. « Je suis, répondit le géant enchaîné, de » la race des Kurdes et de la tribu des Moukris. »

A cette réponse, Schah-Abbas se rappelant qu'il avait parmi ses propres généraux un Kurde, transfuge de sa nation et ennemi implacable de cette tribu, ordonna de remettre le prisonnier de guerre entre les mains de son compatriote, nommé Roustem-Beg, pour qu'il en fît son esclave ou son hôte selon sa volonté. Mais Roustem-Beg, qui se trouvait en ce moment assis parmi les convives du roi, refusa avec noblesse le présent qu'on voulait lui faire : « Mon honneur, il est vrai, » dit-il à Schah-Abbas, « demanderait que je tirasse vengeance de cet en« nemi de ma maison, mais j'ai juré de ne jamais « abuser de la faiblesse d'un ennemi désarmé, cap« tif et malheureux, pour satisfaire ma vengeance « de famille. »

Schah-Abbas, ivre en ce moment du vin qu'il venait de boire et du reste de colère qui l'animait contre les Kurdes, oublia sa magnanimité ordinaire, et fit signe de trancher la tête au prisonnier. Au geste, le Kurde aux muscles de fer, brise d'un



bent et s'éteignent;
pour le secourir; mai
les mains dans les t
tous les poignards so
de peur d'atteindre l
immoler un ennemi;
s'écrier en se débattan
« sa main, je lui ai a
« sans crainte de m'at

A ces mots, les serv
percé de cent coups de
enlacé à terre au corp
mées éclairent le vin
tapis de la tente. Abb
sang-froid, s'était assis
et avait continué toute l
les têtes que ses soldats

tilshommes de sa nation le féliciter de cette conquête, et conclure avec la Perse un traité de commerce. Ces envoyés racontent, dans leur rapport à la compagnie des Indes, leur réception somptueuse à l'audience d'Abbas le Grand.

« Sir Dodmore-Cotton et les gentilshommes qui « l'accompagnaient, restèrent quelques moments « avant d'être présentés dans une antichambre; et « au lieu de café que l'on présente ordinairement « dans de semblables occasions, ils trouvèrent là un « repas somptueux, servi en plats d'or, avec grande « abondance de vins qui coulaient de flacons d'or « massif dans des gobelets de même métal. De cette « pièce ils furent conduits au travers de deux autres « appartements qu'on nous peint comme splendi- « dement décorés, remplis de vases d'or et enrichis « de pierreries qui contenaient de l'eau de rose, des « fleurs et du vin, après avoir traversé ces deux ap- « partements, ils arrivèrent dans la grande salle de « parade; les grands officiers de la couronne étaient « rangés tout autour, le long de la muraille, comme « autant de statues; aucun d'eux ne faisait le moin- « dre mouvement, tout était dans un profond silence. « De beaux enfants, avec des turbans brillants et « des habits brodés, portaient des coupes pleines de « vin et les présentaient à ceux qui en voulaient.



avec aussi
« que le roi, au
« et de grandeur
« ses prétentions
« elles qu'en pub
« nel pour les ricl
« L'ambassadeı
« jet de sa mission
« avec la Perse coı
« tion pour sir Rot
« au service de Sc
« et pillé par un s
« La réponse du
« gracieuse. Il exp
« promit de forcei
« rendre satisfactio
« enfin de recevoir,
« échange de mille

« pays; mais voulant plaire à son hôte, il demanda « un verre et but à la santé du roi d'Angleterre; au « nom de son souverain, l'ambassadeur se leva et « ôta son chapeau : Abbas sourit en ôtant aussi son « turban pour montrer qu'il prenait part à ce res- « pect pour le roi d'Angleterre.

« La seule pensée de ce prince, au comble de la « gloire où il était monté, était, poursuivent ces « ambassadeurs européens, de pacifier ses États. « Sa sévérité n'était pas son caractère, c'était sa « politique. Il savait qu'un gouvernement despo- « tique ne pouvait être fondé que sur une soumis- « sion craintive et complète à l'autorité du monar- « que. Il réussit parfaitement à atteindre ce but; « et la longue paix dont il fit jouir la Perse doit « être attribuée surtout à la sagesse de ses mesures. « Il travailla plus que n'avait fait aucun autre sou- « verain à l'amélioration et au bien-être de son « royaume. Il prit la ville d'Ispahan pour capitale « de ses États; et la population de cette cité fut « presque doublée pendant son règne. La grande « mosquée, le magnifique palais de Chehel-Sétoon, « les belles avenues et les palais appelés Char- « Bagh ou les *quatre Jardins,* le principal pont sur « la rivière Zainderood, et plusieurs des plus beaux « palais de la ville et des faubourgs, furent bâtis

« les saisons de l'anné
« sur toutes les rivière
« munificence de ce pri
« trouver dans ce pays,
« vansérails les plus sp
« Il avait quatre fil
« avait regardés avec
« pas atteint l'âge d'hon
« encore ces grandes et
« leur souhaiter comm
« vœux de son cœur ser
« souffrir que les yeux
« vers un autre que l
« l'ambition prématuré
« Sophi-Mirza. »

Ce jeune prince, dou
gnanimité de son père

juge et roi. Il confia sa douleur et sa résolution de punir son fils à un de ses généraux nommé Karatchy-Khan, vainqueur des Turcs et le plus dévoué des soutiens de son trône; il le pria de se charger lui-même de frapper son fils, comme il avait frappé ses ennemis, puisque ce fils dénaturé méditait le parricide. Le vieux khan se jeta aux pieds de son maître, et le supplia de lui ôter la vie plutôt que de la lui rendre odieuse en le forçant de devenir l'assassin d'un prince si généreux.

Abbas ne le pressa pas davantage; mais il trouva bientôt dans Beh-Bood-Khan un instrument plus disposé à le servir. Ce seigneur, comme pour venger une injure particulière, frappa le prince au moment où il montait à cheval dans la cour même du palais, et se sauva dans l'écurie du roi. Le monarque, sous prétexte du respect qu'il devait à un ancien usage qui rend cet asile sacré, empêcha l'exécution du coupable. S'il l'avait permis, disait-il, c'eût été préjuger sa cause et jeter quelques soupçons dans une affaire qui avait besoin d'être éclaircie : il fallait arrêter toute poursuite jusqu'à ce que le fils de Sophi-Mirza, qui était encore enfant, fût en âge de demander vengeance du sang de son père. Mais ce voile même fut bientôt écarté : Beh-Bood-Khan quitta son asile, et fut élevé à des emplois distin-

gués. Cependant on apprend avec quelque satisfaction que ce misérable trouva à la fin une digne récompense de son infamie.

Abbas, aussitôt que le crime eut été commis, fut en proie à des remords déchirants ; il chercha des occasions de faire périr tous ceux de ses courtisans qui avaient envenimé son âme contre un fils qu'il pleura, dit-on, sincèrement. Mais il réserva pour Beh-Bood un supplice plus cruel : il ordonna à cet homme si obéissant de lui apporter la tête de son propre fils. Le vil esclave obéit. Au moment où il présenta à Abbas la tête du jeune homme, ce prince, avec le sourire amer du mépris, lui demanda ce qu'il éprouvait : « Je suis bien malheureux, » lui répondit Beh-Bood. — « Tu seras heureux, Beh-Bood, » dit Abbas, « car tu es ambitieux et ton cœur est main- » tenant semblable à celui de ton maître. »

Bientôt après la mort de Sophi-Mirza, son cruel père, toujours soupçonneux, fit arracher les yeux à ses deux autres fils. S'il faut en croire un écrivain contemporain et de notre propre nation, le sort de l'un de ces princes fut accompagné des circonstances les plus tragiques. Ce jeune homme, dont le nom était Khoda-bendeh, était aussi distingué par son courage et ses talents que son frère aîné ; mais il savait éviter avec plus de prudence tout ce qui pou-

vait éveiller les soupçons et la jalousie de son père. Il éloignait de lui les flatteurs, et repoussait jusqu'aux louanges justement dues à ses nobles actions. Cette conduite ne faisait qu'ajouter à cette gloire qui causait son danger.

La première preuve qu'Abbas donna de ses soupçons fut de faire mettre à mort un homme qui était le tuteur et l'ami intime de son fils. Sachant que le seul crime de cet officier était le respect trop grand qu'il portait à son maître, le jeune prince se présenta à la cour; là, donnant un libre essor à sa juste indignation contre ce qu'avait fait Abbas, il oublia toute prudence et ne songea plus à sa propre sûreté. On dit qu'il était irrité jusqu'à la déraison, et qu'il osa, en présence même de son père et de son roi, tirer son épée. L'ordre fatal de sa mort fut donné sur-le-champ; mais Abbas consentit à ne lui ôter que la vue.

Privé de la lumière du jour, le prince tomba dans un sombre désespoir : rien ne pouvait plus lui plaire, et toute sa vie se passait à faire de vains projets et d'inutiles plans de vengeance contre l'auteur de sa vie et de ses malheurs. Il avait deux enfants; le plus âgé était une aimable jeune fille nommée Fatime, qui était l'idole de son grand-père, et qui avait pris sur lui une influence extraordi-

naire. Abbas paraissait malheureux quand la petite Fatime n'était pas auprès de lui ; sa voix pouvait seule adoucir ces accès violents où le jetaient des passions terribles et auxquels il devenait chaque jour plus sujet. Le prince écoutait avec une joie féroce ce qu'on lui disait de la faveur de sa fille et du besoin que le roi avait d'elle pour être heureux.

Un jour qu'elle venait jouer dans ses bras, il la saisit avec la furie d'un insensé et au moment même l'égorgea. La mère, stupéfaite, poussait des cris et lui disait que c'était sa fille chérie qu'il venait de tuer : au lieu de l'écouter, il s'avance pour saisir son fils encore enfant, et assouvir également sur lui sa fureur. La princesse éplorée parvient à lui arracher l'enfant et envoie prévenir Abbas. La rage et le désespoir du monarque en voyant cette horreur donnèrent à son fils un moment de joie ; le misérable se rassasia avec avidité de cette épouvantable vengeance, et finit cette scène terrible en avalant une dose de poison qui termina dans un instant sa malheureuse vie.

Ce prince expiait, comme tous les despotes de l'Orient, la grandeur de sa puissance extérieure par les angoisses de sa vie domestique. Le système dynastique de l'Orient faisait, des fils et des frères, des ennemis présumés de leur propre sang. Ce

système forçait les rois ou les sultans à outrager la nature, et la nature se vengeait en torturant le cœur des sultans et des rois.

IV

Tel était l'état de la Perse, et tel était l'apogée de grandeur et de misère de Schah-Abbas au moment où un enfant épileptique montait à Constantinople sur le trône d'un oncle idiot. De toutes les revendications que la Perse avait à désirer sur les Turcs, Bagdad était la seule qui n'eût pas encore comblé la gloire et l'ambition d'Abbas.

Mais Bagdad, quoique nominalement soumise aux Turcs, s'agitait dans une indépendance à laquelle il ne manquait en réalité que le nom de révolte. Cette ancienne et splendide capitale de l'Arabie et des khalifes se déchirait entre les pachas rebelles du sultan et les chefs de factions arabes, qui lui imposaient tour à tour la domination de leurs grandes tribus du désert. Elle était à elle seule un empire perdu aux confins de la Mésopotamie. Les révolutions intestines de cette province et de cette capitale offraient autant de mobilité, de drames et de sang qu'Ispahan ou Constantinople.

Peu de temps avant l'avénement d'Amurat IV, le



ottoman ; de là
et d'attributions
Le gouverneu
chef de tribu, d'
dans le désert.
cavaliers (azabs)
sion la force mili
Békir n'obéissait
régner dans sa pa
Un jour, penda
de sa tribu dans
Mohammed, se pré
insurgea la ville au
et braqua les cano
delle. Le père fit
cents soldats turcs,
ment avec lui hor
l'aider à ...

succomber, en sortit, et vint avec ses deux fils implorer la générosité de Békir. L'Arabe impitoyable les fit jeter tous les trois sur une barque comblée de bitume et de soufre allumés, et les abandonnant au courant du Tigre, s'assit sur le rivage pour voir le supplice et pour entendre les cris de Mohammed et de ses enfants.

Yousouf avait capitulé et s'était retiré de la ville.

V

Békir y régnait sans partage, sous le faux nom des Turcs. Il interdisait à tous les pachas que la Porte y envoyait l'entrée de Bagdad. La Porte indignée nomma enfin Hafiz, pacha de Diarbékir, serdar ou général suprême d'une expédition contre Békir. Les gouverneurs des provinces de Mérasch, de Mossoul, d'Amasie, de Siwas et de toute la Mésopotamie avaient l'ordre de joindre leurs troupes à son armée. Les Kurdes le rejoignirent à Mossoul, sous le commandement du beg du Kurdistan.

Obligé de se retourner pour faire face à Abaza, pacha révolté de Mérasch, qui s'avançait sur son flanc droit, il envoya la moitié de son armée seulement avant lui, sous les murs de Bagdad. Békir en sortit, et, sans accepter de bataille, harcela de ses

...es de cavaliers arabes l'armée immobile des Turcs, enfermée entre le désert et la ville. Hafiz, accouru avec toutes ses forces, foudroya de ses boulets les Arabes de Békir, et dressa dans le désert une pyramide de deux mille têtes de rebelles, devant sa tente, après la victoire. Il franchit le Tigre et assiégea la ville du côté du château *de l'Oiseau*, principale redoute de Bagdad sur le fleuve.

Pressé par Hafiz, dont il n'espérait plus de grâce, Békir offrit par ses émissaires la ville aux Persans, s'ils voulaient le secourir contre Hafiz. Schah-Abbas, toujours vigilant sur les événements qui pouvaient rendre à la Perse la plus regrettée de ses provinces et la plus splendide de ses capitales, fit avancer trente mille hommes, sous les ordres de son meilleur général Sophi-Kouli-Khan.

A l'approche de ces troupes, Békir, changeant de rôle, proposa à Hafiz de défendre avec lui Bagdad contre les Persans, appelés par ses intrigues, à la condition d'être investis par la Porte du gouvernement héréditaire de la ville. Hafiz ne répondit à cette proposition qu'en levant son poignard sur la gorge du négociateur de Békir. Le lendemain, Békir s'était déclaré sujet de Schah-Abbas, et il envoyait insolemment, non plus en son nom, mais au nom du roi de Perse, une sommation à Hafiz d'évacuer

avec son armée le territoire persan. Un des trois cents seigneurs persans entrés dans la ville de Bagdad était porteur de la sommation.

« Nous ne sommes pas sur le territoire persan, « répondit Hafiz, nous sommes ici pour châtier un « rebelle, et notre mission ne peut troubler la paix « entre les deux royaumes.

— L'oiseau qui entre dans le filet appartient au « chasseur, » répliqua l'envoyé.

— L'oiseau dont tu parles est dans notre cage, » reprit le serdar la main sur son cimeterre; « s'il « s'envole dans vos filets, nous ne le poursuivrons « pas.

— Trêve de vaines paroles! » s'écria fièrement le Persan; « éloignez-vous des murs de Bagdad, ou « Kartschghaïkhan saura bien vous en chasser.

— Si la paix est violée, » reprit Hafiz-Pacha, « que sa violation retombe sur votre tête ! »

VI

Au moment où ces combats, ces négociations et ces trahisons tenaient en suspens le sort de Bagdad, le grand vizir envoyait à Békir le titre de pacha, de gouverneur héréditaire de la ville et de défenseur de *la Maison du salut*, surnom religieux de la capi-

tale des khalifes. Cette satisfaction de l'ambition de Békir fit de cet Arabe traître aux Ottomans un plus traître encore à son nouveau maître. Il fit appeler devant lui, un à un, les trois cents Persans qu'il avait introduits dans le château *de l'Oiseau*, les massacra et fit suspendre les trois cents cadavres aux créneaux de la ville pour épouvanter l'armée persane. Il n'en conserva qu'un seul pour porter au général de Schah-Abbas la nouvelle de sa trahison. « Longue vie au roi Schah-Abbas, » disait-il ironiquement dans ce message ; « il nous a délivrés par « votre présence de l'oppression des Turcs ; nous « sommes libres maintenant et maîtres dans Bag- « dad : chargez-vous d'aller porter à votre souverain « les actions de grâces de Békir. »

VII

Hafiz replia son armée inutile sur Mossoul après cette honteuse transaction de la Porte.

Cependant, Schah-Abbas, indigné de la perfidie et de l'insolence du nouveau pacha Békir, parut, quatorze jours après, sous les murs de Bagdad, pour venger l'outrage fait à son honneur et à ses soldats. Békir implora le secours d'Hafiz. Ce serdar, occupé à refouler l'armée d'Abaza qui marchait sur lui vers

Mossoul, ne put envoyer qu'un détachement à Bagdad. Ce détachement, commandé par Housseïn-Pacha, ne put forcer la ligne du blocus fermée par les Persans, et Housseïn-Pacha, appelé par eux à une conférence, fut massacré en représailles du massacre des trois cents Persans victimes de Békir.

Le siége durait depuis trois mois; les mines avaient ouvert soixante brèches dans les remparts; la faim et la terreur avaient fait déserter une foule d'habitants dans le camp des Persans. Le fils même de Békir, élevé dans la perversité paternelle, n'hésitait pas à conspirer contre son père avec les assiégeants. Il se nommait Mohammed et commandait la citadelle de Bagdad. La promesse d'être nommé gouverneur de la ville par Schah-Abbas à la place de son père, lui fit ouvrir ses portes, pendant la nuit du 28 novembre 1623, aux assiégeants.

Békir apprit à son réveil, par le son des timbales persanes et par la voix des muezzins persans sur les minarets, qu'il était la victime de son fils et le prisonnier d'Abbas. « La ville est au Schah, » criaient dans tous les quartiers les crieurs publics. « Le roi « de Perse accorde une amnistie générale à tous « les habitants; que les marchés se rouvrent, et « que personne n'insulte son voisin sous prétexte « de différence de culte ou de race dans la capitale

« commune des descendants des khalifes. » Cette amnistie et cette tolérance d'Abbas changèrent à l'instant en sécurité et en abondance la terreur et la disette de cette capitale. Abbas ne voulait pas détruire des villes, mais réédifier une monarchie.

Békir, amené à midi devant le Schah, trouva son indigne fils assis à côté du vainqueur pour le juger et le punir. Ce fils dénaturé outragea son père de gestes et de paroles, et lui reprocha, au nom de la trahison qu'il venait de commettre, les trahisons que ce père avait commises contre les Turcs et contre les Persans. Les trésors paternels lui furent livrés en récompense de son parricide.

VIII

Cependant l'amnistie et la tolérance d'Abbas ne purent prévaloir longtemps contre l'animosité religieuse des Persans, sectateurs d'Ali, contre les habitants de Bagdad, devenus, sous les Ottomans, sectateurs d'Omar. Les supplices et les martyres ensanglantèrent la ville conquise. Nouri-Effendi et Omar-Effendi, prédicateurs fameux des deux principales mosquées de la ville, ayant généreusement refusé de blasphémer le nom d'Omar et le nom d'Othman, furent pendus à un palmier par une

corde de chameau qui leur traversait la mâchoire, et fusillés lentement, comme un but vivant, par les fanatiques qui voulaient une part dans leur sang.

Békir, enfermé sous les yeux de son indigne fils dans une cage de fer, y fut torturé pendant six jours et six nuits. Le septième jour, on suspendit sa cage sur un brasier ardent qui rougissait les barreaux de la grille, pour le contraindre à avouer dans quels souterrains étaient enfouis ses trésors. Son fils, le verre à la main et buvant à la prospérité des bourreaux, assistait au supplice de son père. On jeta enfin Békir sur une barque enduite de bitume et de soufre pour périr du même supplice par lequel il avait martyrisé l'aga Mohammed.

La ville entière contempla sans pitié, des bords du Tigre, les tortures du traître, puni par la trahison. Abbas seul, épouvanté de l'atrocité du fils de Békir, à qui il avait promis l'héritage de son père, le relégua dans le Khorasan, où des bourreaux ne tardèrent pas à venger le ciel et la nature.

Ainsi retomba Bagdad sous les lois de la Perse. Schah-Abbas y séjourna quelques jours pour visiter les tombeaux des saints de l'islamisme. Il envoya de là son armée poursuivre Hafiz jusque sous les murs de Mossoul.

La fidélité d'un chien à son maître, suivant l'his-



endormi, quand le ch
à la gorge de la femn
veillant par ses aboiei
la citadelle, sauva à l
l'armée. On voit dans
beau du chien dont la
moire.

Amurat IV ne releva
à la nouvelle de la chu
sang. Le grand vizir Al
le goût des exécutions. S
d'Égypte Béber-Mohami
tinople dans l'espoir de l
suprême, il convoqua B

Un des protégés et des favoris les plus reconnaissants du gouverneur d'Égypte, nommé Kara-Mahmoud, ignorant quelle était la victime, se présenta pour obéir le premier au sultan. « C'est bien, » dit le grand vizir, « frappe donc celui que je frap« perai. »

Un instant après, on annonça le gouverneur d'Égypte ; le grand vizir se leva, s'avança jusque sur le perron du palais, et, accablant d'imprécations Béber, qui montait les dernières marches, le frappa d'un coup de poing dans la poitrine, et le précipita sur les degrés. A ce signal, Mahmoud reconnut trop tard que celui dont il venait de promettre la mort était son protecteur et son second père. Il laissa, en détournant la tête, ses bostandjis achever le meurtre de son bienfaiteur.

Le sultan s'aguerrissait ainsi au spectacle des supplices. Deux jours après, un mécontentement des troupes lui ayant arraché par force la destitution de l'aga des janissaires Béiram, son beau-frère, il fit comparaître, après la concession accomplie, l'aga des spahis dans le divan, et vit, du fond d'une tribune séparée par un grillage, la tête de l'aga rouler sur le tapis.

Sur les instances de la sultane Validé Kœsem, protectrice de l'ancien chef des eunuques noirs du

[redacted]

harem d'Ahmet Ier, le grand vizir rappela de la Mecque cet exilé, pour lui rendre sa place au sérail.

« Garde-toi de ce perfide eunuque, » lui disaient ses amis, « il te perdra. » L'eunuque Mustafa, rentré en effet dans son poste de confiance et conspirant avec le muphti, ne tarda pas à vérifier ces menaces. Il apprit au sultan ce que le grand vizir lui avait caché jusque-là, la chute de Bagdad, les progrès de la révolte d'Abaza-Pacha, les victoires des Persans, la détresse du trésor, l'insubordination des armées, la dégradation du règne sous un ministre qui faisait trembler le sérail, mais qui laissait les provinces à l'anarchie.

Amurat IV, dit la relation vénitienne, appela secrètement le muphti, et lui demanda s'il était vrai qu'il désirait résigner sa dignité pour la laisser au beau-père du grand vizir. Le muphti étonné déclara qu'il n'avait jamais donné cet espoir ou fait cette insinuation à Ali. Amurat, convaincu de l'ambition et de la fausseté de son premier ministre, le manda au sérail et lui fit trancher la tête sous ses yeux. Les trésors d'Ali, qui se montaient à sept cent mille piastres monnayées dans ses coffres, comblèrent le vide du trésor impérial. Mére-Housséin, l'ancien grand vizir, enlacé dans ses propres intrigues et coupable d'une partie des calamités de

l'empire, fut étranglé le même jour, et ses dépouilles, évaluées à cinquante mille ducats, grossirent les confiscations qui refluaient à leur source.

Un vieux Circassien, nommé Mohammed-Tscherkesse, du nom de sa patrie, ancien écuyer des sultans, nourri dans le sérail et dans les camps, incapable d'affaires, fut élevé malgré lui au rang de grand vizir. Après avoir violenté avec la rudesse d'un barbare les envoyés et les protégés des puissances chrétiennes pour leur faire payer leurs priviléges religieux à Jérusalem et ailleurs, Mohammed-Tscherkesse rassembla l'armée pour anéantir enfin la rébellion d'Abaza.

X

Abaza continuait, sous Amurat IV, son rôle, désormais sans motif, de vengeur du sultan Othman II. Amurat lui-même sur le trône était le vengeur vivant de son frère; mais la rébellion avait jeté de telles racines dans les habitudes de la Caramanie, que tout prétexte était bon aux Turcomans insoumis pour suivre Abaza. Sa véritable insurrection était contre les janissaires; il les massacrait sans pitié et sans exception partout où il en rencontrait dans les villes qui lui ouvraient leurs portes.



des mèches
la chair des épaul
applaudissements
« pense, » vocifé
blics, « des solda
« padischah. » Le
davres sans sépult
des topdjis ou ca
meurtre d'Othman

L'armée d'Abaza
mans et de son fana
maître, s'avançait
triomphe vers Siwas
Neiges, elle attenda
grand vizir. Le comm
quoique dévoué en ap
dait avec un autre d
Pacha, pour la ruine

était trahi par Koulaoun, et persuadant à Koulaoun qu'il était menacé par Abaza. Abaza, simple comme un barbare, était entièrement gouverné par un scheik fanatique de Césarée, qui lui garantissait la faveur du ciel pour sa cause sainte, et qui lui montrait en perspective le poste ambitionné de grand vizir, restaurateur de la monarchie ottomane.

La ruine d'Abaza commença par sa crédulité aux insinuations de Taïar, le gouverneur de Siwas. Convaincu qu'il était vendu à la Porte par son perfide lieutenant, il invita Koulaoun-Pacha à une fête dans son camp sous les murs de Siwas, et il le fit assassiner après le festin. Il adressa, après cette exécution, une lettre menaçante à l'aga des janissaires à Constantinople pour annoncer impolitiquement à cette milice la haine irréconciliable dont il était consumé contre elle. Cette lettre ironique d'Abaza, soufflée par ses perfides conseillers, était le brandon le plus sûr pour rallumer contre lui la colère de l'armée du grand vizir.

La voici :

« *A notre honoré seigneur et frère le kiaya*
« *des janissaires.*

« Tu excites tes soldats à marcher contre le re-

« [illegible] Abaza sous les ordres du grand vizir. C[illegible]
« [illegible] affaire d'honneur pour les janissaires. [illegible]
« [illegible] doute : mais pourquoi oublier les [illegible]
« [illegible] spahis ? Courage ! continue à mériter le [illegible]
« [illegible] padischah par tes services ! Si ce noble [illegible]
« [illegible] saisis plus tôt, vous n'auriez pas [illegible]
« [illegible] assassiner votre maître en [illegible]
« [illegible]. Par malheur, vos frères les spahis [illegible]
« [illegible] des meilleures places sous la coupe de [illegible]
« [illegible] se sont emparés des fonctions de receveurs
« [illegible] administrateurs, et il ne vous est rien [illegible]
« [illegible] éternel, en seraient [illegible]
« [illegible] demande ? Voilà [illegible]
« [illegible] que vous avez retiré du pillage [illegible]
« [illegible] de Constantinople ! Vous êtes
« [illegible] de l'islamisme. Si le sultan
« [illegible] réfugié à la porte des spahis, son
« [illegible] bien différent. Avez-vous agi pour
« [illegible] l'infortuné padischah vous eût pro-
« [illegible] cinquante ducats par tête. Bien
« [illegible] le sultan Mustapha soit de la famille
« [illegible] Abaza [illegible] parenté, et que j'eusse pu me ré-
« jouir de son avénement, le ciel m'est témoin que,
« si j'ai pris les armes, c'est uniquement pour
« venger le sang injustement répandu. Rassemble
« donc tous les guerriers autour de toi. Comme

« Nabuchodonosor, qui vengea le sang innocent du « prophète Jean par le massacre de soixante-dix « mille Israélites, je veux tuer soixante-dix mille « janissaires pour venger le meurtre du padischah. « Je te verrai au jour de la bataille, et nous sau- « rons alors si les spahis vous sont d'un grand « secours. Ces hommes qui, avec votre assistance, « n'avaient pas de quoi nourrir un cheval, les voilà « maîtres du sol et possesseurs de grands terri- « toires. Insensés ! qu'avez-vous donc gagné à votre « trahison ? le nom funeste de meurtriers d'un « sultan ! Par mon âme ! lorsque Khalil-Pacha était « aga des janissaires, j'étais son écuyer ; je sais par « conséquent comment les choses se passent dans « l'état-major ; c'est le kiaya qui a donné le mot ; « ou si tu prétends n'avoir eu aucune part au crime, « et que tu affirmes qu'il n'a été commis que par « Daoud-Pacha, livre les meurtriers !

« Que le salut soit sur toi ! »

« Voici un petit homme bien orgueilleux, » dit le kiaya des janissaires en leur lisant à haute voix la lettre d'Abaza ; « si nous le laissons faire, il mas- « sacrera plus de janissaires qu'il n'y en a dans « tout l'empire.

— Nous n'étions que vingt-cinq mille à Choczim « contre les Polonais, » s'écria un simple soldat ;



kesse, inhab
grand vizir et
le vainqueur
cien ami d'Al
par la loyauté
la tête de qua
acharnés d'Ab
jours dans la p
séduction, la p
et accroissaient
en lui à la haut
de l'anarchie, a

Ses soldats ac
comprenaient pa
battre d

qu'après s'être assuré de la défection des Turcomans, qui composaient les principales forces d'Abaza. Ils passèrent avec Taïar-Pacha aux Turcs au premier coup de feu.

Les Kurdes et les Arabes, vieux compagnons d'Abaza, ne furent pas ébranlés par cette défection; mais une panique déconcerta ceux que la vue d'une armée n'avait pu vaincre. Le cheval de bataille d'Abaza, tenu en laisse par un écuyer, pendant que son maître faisait sa prière avant de combattre, ayant échappé aux mains qui le tenaient, galopa à vide sur la ligne de la cavalerie kurde; les cavaliers d'Abaza, à l'aspect du cheval emporté de leur général, crurent qu'Abaza était tombé sous les coups des Turcs, et se débandèrent au premier choc, comme s'ils avaient perdu leur cause en perdant leur chef. Abaza lui-même, se voyant sans armée avant le combat, se jeta sur le plus rapide de ses chevaux, qu'un de ses esclaves tenait par prudence sellé et bridé près de sa tente, et s'enfuit de toute la vitesse du coursier avec ses cavaliers kurdes les mieux montés. Tous ses fantassins tombèrent dans les mains d'Hafiz, qui éteignit leur vieille rébellion dans leur sang. Des monceaux de têtes furent les monuments de cette déroute. Les femmes et les enfants d'Abaza, at-

teints dans leur fuite, furent envoyés captifs à Hafiz, qui les épargna du massacre des prisonniers. Abaza lui-même, parvenu à Erzeroum, s'y enferma avec ses derniers défenseurs.

Hafiz, satisfait d'avoir purgé et pacifié l'Anatolie, ajourna à d'autres temps l'extermination de l'auteur de la révolte, maître encore d'une ville forte et d'une province montueuse. Il lui renvoya sa famille, reçut sa soumission au sultan, et lui garantit le titre de pacha d'Erzeroum. Des troubles et des désastres en Crimée le rappelaient à Constantinople, pour y réparer autour de la mer Noire l'ascendant évanoui des Turcs.

XII

Les deux frères Mohammed-Ghéraï et Schahin-Ghéraï avaient été longtemps proscrits du trône par la Porte, qui avait conféré le titre de khan de Crimée à un autre prince de leur maison. Mohammed-Ghéraï, évadé du château des Sept-Tours, où les Turcs le retenaient captif, et Schahin-Ghéraï, réfugié en Perse à la cour d'Abbas le Grand, étaient revenus en Crimée soulever et enrôler leurs partisans parmi les Tartares Noghais. Schahin-Ghréraï (*le faucon*) se croyait, sur la foi d'un derviche ré-

puté prophète, appelé à l'empire de l'Orient, parce que cet empire était promis, selon la prédiction, à un prince de la maison des Ghéraï qui porterait le nom d'un oiseau. Les deux frères, coalisés contre le khan nommé par la Porte, l'avaient expulsé du trône et du pays. Mohammed avait usurpé le titre de khan ; et Schahin, selon la bizarre constitution de Crimée, gouvernait sous lui à titre de khalga ou de successeur désigné au trône.

Leur tyrannie n'avait pas tardé à soulever les murmures et les factions en Crimée. Ils avaient fait massacrer à leur passage des ambassadeurs russes envoyés à Constantinople, et ils avaient pillé les présents adressés au sultan. Ils avaient recruté une nombreuse armée de Tartares sous de faux prétextes d'invasion en Pologne, mais en réalité pour marcher sur Andrinople, pendant le règne de l'imbécile Mustapha Ier. Ils affichaient ouvertement la prétention de profiter de l'anarchie de cette ombre de règne, et de substituer à main armée leur dynastie, par droit de parenté, à la dynastie légitime d'Othman, prête à s'éteindre. Tous deux sans enfants, ils venaient de proclamer un jeune prince, bâtard de l'ancien khan Feth-Ghéraï Noureddin, c'est-à-dire héritier présomptif de la couronne des Tartares de Crimée.

[redacted]

Cette adoption avait pour but de rallier à leur cause les partisans de l'ancienne branche de leur famille, dépossédée par eux du trône, tout en écartant les légitimes héritiers de cette branche. La naissance de ce Nourreddin, nommé Ahmed-Ghéraï, était entourée de ce prestige du mystère et du merveilleux qui fascine aisément les peuples pasteurs. L'ancien khan de Crimée, selon les traditions du pays, ayant reçu en présent une jeune esclave moldave d'une haute naissance et d'une ravissante beauté, l'avait respectée malgré son admiration pour elle, et l'avait confiée à un vieillard, son ancien précepteur, nommé Hadji-Ahmed, jusqu'au moment où il pourrait la renvoyer avec sûreté au boyard son père.

Un soir cependant, à l'heure où le khan congédiait sa cour pour se livrer au sommeil, un de ses favoris lui annonça comme une heureuse nouvelle que la jeune esclave moldave, réputée vierge, venait d'accoucher d'un fils, et il ajouta, en souriant et en félicitant le khan, que cet enfant ne pouvait être un jour qu'un grand prince. Le khan, offensé de ce qu'on le soupçonnait d'avoir ainsi manqué à l'hospitalité promise à la fille d'un boyard, et rejetant le soupçon de paternité dont on le complimentait, jeta ses pantoufles au visage de l'imprudent

·i, et donna ordre de tuer le vieillard, l'esclave ·nfant. Mais, soit que cet ordre fût une ruse han pour dérober la tendresse sous une feinte ·e, soit qu'Hadji-Ahmed, averti à temps, en ›révenu l'exécution par la fuite, le veillard, la › et son fils disparurent; et le fils, élevé dans teppes de la Crimée par des bergers qui igno-it sa naissance, reçut jusqu'à l'adolescence ıi eux le nom de Mustapha.

›s deux frères Ghéraï, usurpateurs du trône du ı père réel ou supposé de Mustapha, le décou-·nt sous ces tentes de pasteurs, le firent élever leur cour et le proclamèrent Noureddin, au ment de ses cousins les héritiers directs et imes. Cette prédilection suscita de violentes elles entre le jeune Hassan-Ghéraï, petit-neveu han déposé, et le Noureddin. Hassan-Ghéraï, une de ces querelles d'enfants, osa appeler le ·eddin berger moldave et bâtard de l'esclave. urnom était resté au jeune prétendant à la eraineté des Tartares.

XIII

ı Porte s'offensait de ce que des princes tribu-s et parents de sa dynastie déshonoraient leur

« Eh quoi !
« ... de ...
« tique de n...
« moment où ...
« Tartares pou...
« de Pologne e...
« steppes ont d...
« dent que le s...
« de nous renv...
« fond de nos dé...
« donné la Cri...
« mains des Rus...
« maîtres de Caf...

Le capitan-pach...

multitude des captifs, qu'on achetait un esclave ottoman pour un verre de *bouza* (bière de Crimée extraite immémorialement de l'orge fermentée chez les Tartares).

Caffa, dépourvue de défenseurs, fut occupée par Mohammed Ghéraï. Le capitan-pacha, pour recouvrer cette citadelle de la Crimée maritime, fut obligé de reconnaître honteusement la souveraineté des deux frères et du Noureddin. Il se rembarqua avec les débris de son armée, de son artillerie et de sa flotte. Ce triomphe exalta l'orgueil des deux tyrans de la Crimée. Ils immolèrent à leur sûreté tous les mirzas, princes ou chefs de tribu, soupçonnés de fidélité ou seulement de souvenir pour la branche légitime. La femme enceinte du prince Cantimir, leur ennemi, chef de la faction tartare opposée à celle des deux frères, fut brûlée à petit feu sous leurs yeux. Ils le poursuivirent lui-même jusqu'en Valachie. Mais Cantimir, à la tête de trente mille Tartares, Moldaves et Valaques de ses partisans, jeta leur armée dans le Danube, rouge, dit l'historien, des flots de sang versés sur ses rives.

Ce fut pendant cette campagne des princes tartares de Crimée contre Cantimir et les Turcs que les Cosaques tartares, nomades, cavaliers et pirates, ravageant également la terre et la mer, paru-



toute direction
barques portai
Les Russes, pi
avant eux, leur
de navires prop
les embouchure
temps historiqu
Russes et des
épouvanté les po

Après avoir pi
Cosaques, alliés c
brûlèrent le déli
séjour de plaisir
des Grecs pendant
déré firent sortir si
tinople pour refou
phore. Dix mille ja
rives du détroit

fièrement le coucher du soleil, et le vent de terre qui se lève avec la nuit, pour rentrer dans la mer Noire. Ils incendièrent en se retirant le phare du détroit où leurs ancêtres, sept siècles auparavant, avaient débarqué pour semer la terreur chez les Grecs.

Les Turcs, pour prévenir leur retour, tendirent d'un bord du détroit à l'autre, à l'embouchure de la mer Noire, la fameuse chaîne de fer qui fermait avant Mahomet II l'entrée de la Corne d'Or à Constantinople.

XV

Hafiz, après avoir rendu quelque confiance à Constantinople, repartit avec vingt mille janissaires pour le Diarbékir. L'armée qui avait vaincu sous lui Abaza, renforcée de ces troupes neuves, et servie par une révolte des Géorgiens qui venaient de massacrer trente mille Persans dans les Vêpres Siciliennes de la Géorgie, s'avança pour reconquérir Bagdad : « J'ai les clefs de Bagdad dans ma ceinture, » chantait en route le présomptueux Hafiz.

Le siége, prolongé pendant six mois faute d'artillerie suffisante, donna à Schah-Abbas le temps

... sanglant
... -Abbas
...ne, voués
...ner, refoula
...unis, fuyant
...ute de cavali
...taillons des
...oupèrent les pi
...e punir par les
...sauver sa tête d
...sant lui-même
...çant en chantar
...rang des janissair
...il anéantit jusqu'à
...des Persans.

« murs? » Les soldats mutinés abattirent la tente du grand vizir sur sa tête. Hafiz, déposé tumultuairement par son armée, fut enfermé dans un château des bords du Tigre appelé le château de l'Iman. Un de ses lieutenants, favorable aux vœux des soldats, Mourad-Pacha, fut proclamé grand vizir. Othman, porte-étendard du drapeau d'Hafiz, refusa de livrer ce signe du vizirat aux séditieux.

« Qui êtes-vous, » leur dit-il, « pour vous arroger le droit de déposer et de nommer un grand « vizir? Cette tente est celle du sultan notre maître; « tant qu'il me restera un bras pour la défendre, « l'étendard sacré n'en sortira pas. » L'intrépide soldat se laissa couper les deux bras et hacher en pièces en défendant le drapeau. Son courage inspira le remords aux factieux; ils relevèrent la tente, replantèrent l'étendard devant le seuil et ramenèrent Hafiz en lui promettant obéissance.

« Où sont donc maintenant, » leur dit-il, « ces « braves soldats qui juraient avec moi de vaincre « ou de mourir sous les murs de Bagdad? » Il demanda deux jours de patience; on ne lui répondit qu'en lui imposant à grands cris l'ordre d'une prompte retraite.

« Si tu as un sabre assez long, » lui répétèrent les soldats, « prends Bagdad aujourd'hui, sinon



explosion un
imprudence (
duite jusque s
intacts, l'arm
fureur contre
trésor, les bag
lerie démontée
sur le chemin
janissaires y che
l'anarchie du ca

Schah-Abbas,
de ces révoltes,
« qu'on ne traitai
Le canon de Solin
caché par les cano
ses mains et alla d
se retourna néann

lui permirent d'abriter l'armée dans Mossoul.

Le sultan lui écrivit de cantonner l'armée et de passer l'hiver à Alep en attendant les renforts qu'on levait dans l'empire. Ce jeune prince, qui cultivait la poésie, comme Hafiz lui-même, échangea pendant l'hiver plusieurs lettres en vers avec son grand vizir. La sultane Kœsem, sa mère, soutenait le vainqueur d'Abaza dans l'esprit de son fils contre les intrigues du sérail. Elle n'avait trouvé jusque-là qu'en lui l'héroïsme qui relevait son règne au dehors, et les goûts littéraires qui pouvaient le décorer au dedans.

Les lettres en vers du jeune sultan sur les sujets politiques et sacrés étaient signées par Amurat IV, mais inspirées et dictées par elle. Le sérieux des affaires, si l'on en croit les historiographes du temps, s'y mêlait à l'enjouement des loisirs. Le jeu des échecs, familier aux Turcs comme aux Persans, y fournissait des allusions à double sens au sultan et à son ministre. « N'y a-t-il donc plus de reine sur « le damier pour m'amener des cavaliers? » écrivait Hafiz. « N'avez-vous donc plus de cavaliers « pour prendre le roi? » répondait Amurat à son général. Le titre de gendre de la sultane Validé et de beau-frère du sultan autorisait ces familiarités littéraires entre la famille impériale et le grand vizir.



l'habileté de l
d'Hafiz. L'arm
nouveau sur E
nople prétextai
le divan pour a
au jeune prince
verner et non p
Le kaïmakam
place du grand v
et dont l'expérie
la lumière du sul
janissaires. Après
à la sultane, qui p
sienne et celle de
les soldats l'assiég
ches de son palais.
les plus hautes fon

ceux qui avaient égorgé le kaïmakam; ils tuèrent et jetèrent dans la mer les assassins de Gourdji-Mohammed. Les uns demandaient impérieusement au muphti une décision qui autorisât le meurtre du sultan Mustapha Ier; les autres voulaient le conserver encore vivant comme le gage d'une troisième révolution. Tantôt ils entouraient de leur popularité ceux qui avaient concouru au renversement de ce prince, tantôt ils en faisaient justice sans jugement, comme ils avaient fait justice de Daoud. Le schaousch, plus lettré que ses camarades, qui avait prêté sa plume à Mustapha Ier pour rendre ses Kattis-schérifs au vieux sérail le jour de la mort d'Othman II, fut immolé et laissé sans sépulture sur l'hippodrome.

Les émeutes n'avaient pour répression qu'une autre émeute; celles de l'armée répondaient à celles de la capitale. Abaza, à qui on avait laissé le gouvernement d'Erzeroum et le noyau de sa rébellion, profita de cet anéantissement de toute discipline pour recruter au fond de l'Anatolie de nouvelles forces à son parti. Hafiz, déposé par le divan pour complaire aux factieux, revint sans honneurs à Constantinople. Khalil-Pacha, vieilli dans le poste de capitan-pacha, fut nommé à sa place à cause de l'ascendant qu'on lui supposait sur le chef des

rebelles. Abaza, qui avait été son esclave et qui conservait la reconnaissance de ses bienfaits.

XVIII

Khalil, après avoir réglé les différends entre les Polonais et les khans de Crimée, alla planter ses tentes à Scutari, première halte des vizirs qui partent pour les campagnes d'Asie. Avant d'entrer en campagne, il alla visiter le vieux scheik Mahmoud de Scutari, vénéré comme un oracle de Dieu par tous les partis, et dont la cellule avait souvent servi d'asile aux proscrits de toutes les révolutions. Khalil, à l'époque de son premier vizirat, avait dû la vie à l'hospitalité du scheik Mahmoud. Il avait conservé pour lui la reconnaissance et la piété d'un disciple.

« Vous voilà donc encore une fois au sommet des « honneurs? » lui dit avec l'accent du mépris pour les grandeurs humaines l'homme de Dieu. Khalil l'interrogea en vain sur l'issue de la guerre ; le prophète se renferma dans un silence qui parut d'un funeste augure aux janissaires superstitieux.

Les contingents de toute l'Anatolie rejoignirent Khalil à Alep. Il y appela par une lettre impérieuse Abaza. L'attitude suspecte de cet ancien chef de rebelles à Erzeroum laissait douter l'armée si elle

devait voir en lui un auxiliaire ou un ennemi. « Les soldats ne veulent pas de toi comme *séraskier*, » lui disait Khalil dans sa correspondance; « hâte-toi « donc de venir à mon camp comme volontaire, et « de mériter par tes services la miséricorde du « padischah. »

L'armée des pachas fidèles qui rejoignait Khalil campait sous les murs d'Erzeroum. Abaza, indécis, n'osait ni leur fermer ni leur ouvrir la ville. « Quel « est donc cet esclave, chef de factieux, » disaient les pachas, « qui marchande sa fidélité et le concours « de ses *lewends* (milice personnelle des pachas) au « sultan? Nous saurons bien le réduire à son devoir, « avec ce même sabre qui a terrassé des khans et « des fils de rois. »

Abaza, instruit de ces murmures et de ces menaces, feignit le zèle pour le service du sultan, inspira confiance aux pachas, et fondant sur leur camp pendant une nuit obscure, massacra six mille janissaires surpris dans leur sommeil. Un des séraskiers, le brave Dischleng-Pacha, fut surpris demi-nu dans sa tente, où il faisait sécher ses habits trempés par la pluie du jour. Il sauta en chemise sur son cheval, n'ayant que son sabre pour se défendre. Le kiaya d'Abaza lui traversa le cou du fer de sa lance.

Abaza, descendant de son cheval et soulevant la



par un derni
corps en tra
cadavre à Erz
Ces pitiés, ces
sacres habitu
races barbares
les larmes et le

Pendant qu'
sement le géné
sacrer dans la v
et tous les janis
caleçon des janis
leur laisser l'arti
laient pour faire
les déguisements
échapper au massa
à attendrir ses bou
à Constantin

ferma ses portes. Les neiges forcèrent le grand vizir à lever le siége, et à chercher un abri pour l'armée dans Tokat. Un tiers de l'armée périt de froid et de faim dans les sentiers neigeux de ces montagnes. Des bataillons entiers furent engloutis sous les avalanches. Ces revers soulevèrent contre le grand vizir le cri de l'empire. Khalil, déposé et suivi de l'ombre de l'armée détruite sans avoir combattu, expira de douleur à Scutari sans avoir osé rentrer à Constantinople. Ses vertus, invoquées toujours trop tard, n'avaient jamais été que des malheurs éclatants pour son pays.

XIX

Le sultan appela à sa place Khosrew, pacha de Diarbékir, qui commandait alors à Tokat les débris de l'armée anéantie à Erzeroum. C'était un Bosniaque féroce dont l'inflexibilité sanguinaire était la seule politique. Il commença par imprimer la terreur à tous les chefs de service de l'armée par des exécutions auxquelles il présidait lui-même, assis sur une estrade élevée au seuil de sa tente. Tokat, où il recomposait l'armée, vit tomber ainsi les têtes du defterdar, du trésorier, du beg de Magnésie, du juge du camp et d'Hadji-Pacha, fils d'une sul-

[redacted]

tane, que le sang impérial ne préserva pas du supplice.

La sultane Kœsem envoya un million de piastres à Khosrew pour solder les troupes. La solde payée et les négligences punies de mort firent en peu de semaines affluer à Tokat tous les begs et tous les contingents de province depuis l'Égypte jusqu'à la Géorgie. Une marche de cinquante lieues en trois jours porta l'armée et l'artillerie devant Erzeroum. Abaza, surpris de cette impétuosité, se réfugia dans la citadelle. Le conseiller d'Abaza, le scheik de Césarée, convaincu qu'une capitulation était le seul salut d'Erzeroum, se présenta, un linceul sur le corps et une corde au cou, devant son maître pour le conjurer de céder au sort. Abaza capitula à la condition de garder avec lui ses troupes, sortit de la ville et alla camper dans la vallée d'Erzeroum, à peu de distance de Khosrew.

Khosrew, fidèle à la capitulation accordée, ramena avec lui Abaza à Constantinople, le présenta au sultan, obtint sa grâce, et le nomma, pour le dépayser, gouverneur de Bosnie. L'ignorance du barbare était telle qu'il s'informait si la Bosnie était en Asie ou en Europe, et qu'il prenait l'Autriche et la Bohême pour deux forteresse de la Hongrie. Mais son adresse à manier un cheval et sa vigueur à lancer le djérid,

charmaient le jeune sultan, qui se plaisait à assister à ses exercices équestres du haut d'une galerie de l'hippodrome.

XX

La répression des Persans sur les frontières, la reconstitution de l'armée, le rétablissement énergique de la subordination dans les troupes et dans le divan, enfin l'extinction de la rébellion et la captivité d'Abaza avaient fait de Khosrew le dictateur absolu de la nation; il ne gouvernait pas, il régnait au divan. Le secrétaire des janissaires, Malkodj, favori du sultan et de la Validé, osait seul résister quelquefois aux ordres absolus du Bosniaque. Ayant hésité un jour à écrire un ordre que lui dictait le grand vizir en opposition aux volontés du sultan:

« Écris, esclave! » lui dit Khosrew; « ne suis-je « pas le tout-puissant interprète des volontés du « padischah, le premier dans l'empire? Écris, te « dis-je, ce que je t'ordonne!

— Miséricordieux vizir, » répondit le secrétaire en baisant le pan du manteau de Khosrew, « la tête « est responsable de ce que la main écrit, reprenez « ma place et donnez-la à un esclave, j'accepterai « comme un bienfait ma disgrâce. »

Schahin-(
Crimée, ren
prince Canti
logne. La Po
Les Polonais
Les querell
les Grecs, rav
agitèrent de r
Constantinople
cette capitale, f
expulsés comme
capitale, cherch
parer de l'admi
et de Jérusalem
par leur présenc
enfin proscrire de
tance de la Franc

nople de ses intrigues et de sa politique à deux faces, délivra par sa mort le divan et la cour de Vienne d'un ferment perpétuel de discorde. Cette mort permit à l'Autriche et à la Porte de signer un nouveau traité de paix à Szoen dans le palatinat de Comorn, sur les bases solidifiées du traité de Sitvalorok.

XXI

Amurat IV, parvenu à cette époque à sa dix-septième année, et mûri par les leçons d'Hafiz, souffrait impatiemment le joug trop prolongé de sa mère et du chef des eunuques noirs, Mustafa, conseiller secret de la politique du harem. Offensé de ce que sa mère avait accordé, malgré sa répugnance, une de ses filles au capitan-pacha Hassan, son favori actuel, le sultan fit enlever de force sa sœur du harem d'Hassan, à qui elle avait été livrée. Quelques jours après il fit étrangler dans son harem, entre les bras d'une autre de ses sœurs, un autre de ses beaux-frères, Kara-Mustafa.

Ces exécutions soudaines firent trembler sa mère. Elle tâcha d'amortir sa férocité par des fêtes, par des caresses et par des présents de jeunes esclaves, de chevaux persans et de bourses contenant dix

[redacted]

mille ducats d'or. L'habile sultane ressaisit par ces complaisances l'ascendant sur son fils.

XXII

La nouvelle de la mort de Schah-Abbas rendit au divan l'audace et l'espoir de reconquérir Bagdad. Khosrew marcha avec cent cinquante mille hommes sur Alep. Sa route fut marquée par ses sévérités et ses exécutions. Tourmisch-Beg, gouverneur de Koniah, né comme lui en Albanie, et vieilli au service des sultans sans avoir trempé un seul jour dans les factions de la capitale ou des camps, fut sommé par Khosrew de lui livrer ses trésors supposés.

« Donne tes richesses, » s'écria le grand vizir, « ou ta tête va tomber.

— Si mon heure n'est pas venue, » lui répondit froidement le vieux beg, « c'est en vain que tu « menaces mes jours; si tu souilles tes mains de « mon sang innocent, les miennes te feront un « collier au jugement dernier. J'ai plus de quatre- « vingts ans, et tout autant de blessures reçues pour « la foi et l'empire; mais sous un tyran altéré de « sang comme toi, il vaut mieux mourir que de « vivre. »

Sans justice pour ses vertus, et sans pitié pour ses cheveux blancs, Khosrew interrompit ses reproches par le geste de la mort.

A deux marches plus loin le defterdar de l'armée, Aboubekre, fut massacré en route et ses bien confisqués pour l'armée. A Serabad, le chef des Kurdes, Mir-Mohammed, appelé au divan du vizir et prévoyant le piége, se revêtit d'une cotte de mailles sous ses vêtements. Khosrew, après l'avoir injurié, appela le bourreau. Le Kurde, résolu à vendre et non à donner sa vie, tira son sabre pour le plonger dans la poitrine du grand vizir. Le kiaya se précipita entre Mir-Mohammed et l'assassin. Le sabre du Kurde coupa du même coup la main du kiaya et la moitié du pilier de bois de la tente derrière lequel Khosrew s'était abrité. Aux cris et au tumulte, les officiers du vizir entrèrent et percèrent de vingt coups de poignard le Kurde enfin terrassé. Sa suite, qui s'armait pour le défendre, tomba sous les sabres des *chiaoux*. Sept cadavres décapités et amoncelés devant le seuil de la tente attestèrent la férocité de Khosrew et la fidélité des Kurdes à leur émir.

XXII

Les Persans, déchus de leur héroïsme à la mort

de leur héros, le grand Abbas, laissèrent les cent cinquante mille Turcs s'avancer lentement à travers leurs plus riches provinces.

Le magnifique palais d'Hassan-Abad fut converti en un monceau de cendres; Hamadan, l'antique Ecbatane, capitale des premières dynasties, rivale de Babylone et de Suze, célèbre sous l'islamisme par sa mosquée nommée la mosquée des *Mille et une Colonnes*, et par le tombeau du poëte Hafiz, le Salomon par la sagesse, l'Anacréon par la volupté de ses vers, des Persans, fut incendiée par le grand vizir. Les dômes sacrés des mosquées, les palais, les murailles d'Ecbatane s'écroulèrent sous la flamme, sous la hache ou sous le marteau des Ottomans. Ils n'épargnèrent pas même les arbres qui couvraient de l'ombre et des fruits d'un printemps perpétuel les bords des ruisseaux de cette délicieuse plaine. Un nuage de fumée et de cendres, flottant dans l'air pendant plusieurs jours au-dessus de cette *Tempé* de la Perse, annonça aux provinces voisines que la férocité de Khosrew n'épargnait pas même la nature. On appelle encore ce passage du vizir dans les traditions persanes la *Visite de l'homme sans pitié*. Alexandre, Gengis et Timour n'avaient pas laissé une trace plus sinistre sur le sol et dans la mémoire de la Perse.

De là rétrogradant, par l'ordre de la sultane Kœsem, vers Bagdad, Khosrew et son armée traversèrent la fabuleuse montagne de Baghistan, scène des amours immortelles de Ferhad et de la belle Schirin, l'Héloïse des Persans et des Turcs. Le respect pour les monuments de la poésie fabuleuse l'emporte dans les Ottomans sur le respect des monuments de l'histoire. Ils contemplèrent avec respect l'immense rocher taillé à pic par l'amoureux Ferhad pour y creuser le canal qui devait amener un fleuve de lait (écume des cascades) aux pieds de son amante. Ils respectèrent les antiques grenadiers, nés, selon la fable poétique, du sang de Ferhad.

L'armée persane fut anéantie en tentant de défendre ce jardin de la Perse et ces tombeaux des rois de ses dynasties. Les restes se réfugièrent dans les murs de Bagdad. Les meilleurs généraux de Khosrew et plus de la moitié de son armée périrent sous les assauts. Bagdad sauva encore une fois la Perse.

Khosrew, humilié, repassa le Tigre en coupant les ponts derrière lui, et regagna, comme Hafiz, Mossoul, après un mois de marche, harcelé dans le désert. Sa fureur, en arrivant à Mossoul, s'assouvit sur les séraskers et les begs perturbateurs de son

[redacted]

armée, qu'il accusait de ses désastres : il les invita à un festin, et les fit massacrer en masse par des bourreaux apostés dans la salle. Il appela à lui, pour réparer les pertes de l'armée, quarante mille Tartares de Crimée, et passa l'hiver à Mardin à les attendre.

XXIV

Cette série de revers et d'atrocités n'interrompait à Constantinople ni les fêtes ni les intrigues du sérail. Le divan s'occupait diplomatiquement des affaires de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, remises en question par l'élection du magnat hongrois Rakoczy au trône tributaire de Transylvanie. Rakoczy, à l'exemple de son prédécesseur Bethlen-Gabor, aspirait à la royauté des trois provinces réunies sous le nom de royaume des Daces. Ses négociations alternatives avec la Turquie et l'Autriche faisaient de lui tantôt un client, tantôt un allié suspect, tantôt un ennemi de ces deux cours.

Les Tartares de Crimée, en guerre un moment avec les Polonais et les Russes, reçurent ordre du divan de rentrer dans leurs steppes et de porter leurs troupes en Perse, au secours de Khosrew.

Cette armée lentement formée et vainement attendue par le grand vizir à Mardin, fit ajourner la seconde campagne de Perse à l'année 1631. Khosrew revint discrédité par son inaction à Alep.

Hassan, favori du sultan et de la Validé, obtint la déposition de Khosrew et la nomination d'Hafiz-Pacha, l'ancien grand vizir. Khosrew, que sa férocité soldatesque et ses caresses aux soldats avaient popularisé dans les camps, feignit d'obéir avec résignation aux ordres du sultan, mais fomenta sous main l'insurrection des troupes en sa faveur. La révolte éclata à Diarbékir et à Alep; elle se propagea à travers l'Anatolie jusqu'aux casernes de Constantinople. Les rebelles levèrent d'eux-mêmes leur camp, et forcèrent leurs généraux de les ramener dans la capitale. Khosrew les y avait devancés, suivi seulement de son neveu et d'une poignée de ses partisans.

A leur instigation, les spahis et les janissaires, attroupés sans chefs sur la place de l'Hippodrome, demandèrent pendant trois jours et trois nuits les têtes des traîtres. Ils désignaient nominativement sous ce nom le grand vizir Hafiz, le muphti Yahya, le defterdar Mustafa, le favori Hassan, nommé récemment aga des janissaires, Mousa-Tchélébi, autre favori du sultan, tous réputés complices des intri-

... au harem contre Khosrew, et coupables des ... de la campagne de Perse.

Le harem tremblait à leurs cris. Le quatrième jour, les portes de la cour du sérail, forcées par l'émeute, livrèrent le sérail lui-même à leur tumulte et à leurs vociférations. Ils attendaient Hafiz, que ses fonctions devaient amener à midi au divan, pour l'immoler sur les marches du palais. Des amis avertirent Hafiz de ne pas s'abandonner à ses ennemis. Il était déjà à cheval pour se rendre à son poste.

« Non, dit-il, j'ai vu cette nuit ma destinée en « songe ; je ne crains pas de mourir pour mon « devoir. »

La foule s'ouvrit et se referma bientôt derrière lui. Les soldats le précipitèrent de son cheval à coups de pierres, déchirèrent ses habits, lui enlevèrent son turban, le foulèrent aux pieds et allaient l'égorger, quand ses serviteurs l'arrachèrent demi-nu et sanglant de leurs mains pour le porter à l'infirmerie du sérail. Il essuya le sang et la poussière de son visage, emprunta un turban aux bostandjis, et parut devant le sultan pour lui conseiller de céder à l'orage et de lui retirer le sceau de l'empire :

« Va, mon aga, » lui dit le sultan, « et que Dieu « te protége ! Je ne puis plus protéger personne. »

Hafiz sortit du sérail par une porte dérobée sur les jardins, gagna le bord de la mer et monta sur une barque pour se réfugier à Scutari.

XXV

Le sultan lui-même, interpellé par les factieux, parut à leurs cris sur le seuil de la salle du divan. Ses vizirs et ses serviteurs se pressaient autour de lui. Un dialogue entrecoupé de clameurs confuses s'établit entre les soldats les plus rapprochés et le sultan. « Que voulez-vous de votre padischah ? » leur dit-il.

« — Dix-sept têtes de tes vizirs et de tes favoris,» « répondirent les séditieux ; « livre-les à l'instant, « ou pense à toi-même.

« — Vous êtes incapables d'entendre mes pa- « roles, » reprit Amurat IV assourdi de clameurs, menacé de gestes ; « à quoi bon m'avoir appelé, si « ce n'était pour m'entendre et pour discuter avec « moi ? » Il se retourna avec un geste de désespoir et d'indignation pour détourner ses yeux d'un tel spectacle. Ses pages se jetèrent entre les soldats et lui et parvinrent à fermer la porte extérieure du sérail.

— « Les dix-sept têtes ! les têtes ! les têtes ! »

… redoublement de fureur les sul-
…cends du trône comme Othman II! »
… dans l'intérieur du sérail partici-
…able et de la terreur du dehors. Les
…iz s'étaient glissés parmi les vizirs.
… le plus accrédité d'entre eux, dé-
…, avec une feinte douleur, que, de
…mémorial, le droit, la politique et la
… cette politique suprême des sultans, avait
…crifier les têtes de leurs serviteurs pour
… monde, et qu'il fallait imiter ses ancêtres
…oser le padischah lui-même au sort d'Oth-

…rat IV, espérant encore obtenir la grâce de
… chers favoris par sa condescendance appa-
… la colère du jour, envoya le chef des bostan-
… Scutari pour ramener Hafiz au palais. Hafiz,
… sauvé, n'hésita pas à se perdre de nouveau
… son maître. Il remonta sur sa barque, tra-
… le canal en pressant lui-même les rameurs.
… au sérail par une issue secrète, il se tint
… vivre ou à mourir au gré de la rage ou de la
…mobile de ses ennemis.

…sultan crut, au silence d'attente de la multi-
… que la colère baissait ou se lassait dans les
… Il monta sur son trône dans la salle du

péristyle, fit ouvrir les portes, et ordonna à quelques-uns de ceux qui paraissaient les tribuns de la sédition de s'approcher de lui pour l'entendre, et pour reporter ses paroles à leurs camarades.

L'émotion de l'heure, la crainte pour sa mère et pour lui-même, la compassion pour Hafiz, qui l'écoutait caché derrière une draperie du dais, la pâleur, le geste, l'accent, les larmes auraient donné de la persuasion à son discours, si la haine se laissait jamais persuader. Il adjura les troupes, il leur représenta le souvenir et les remords du meurtre d'Othman, le déshonneur pour l'empire rejaillissant sur le trône et sur les armes elles-mêmes par ces violences faites à la volonté libre du représentant des khalifes, l'inutilité des vengeances qu'ils demandaient, puisqu'il avait accédé de lui-même aux vœux de l'armée et du peuple en destituant son grand vizir et en disgraciant ses favoris; la lâcheté de frapper à terre des vaincus désarmés qui n'avaient que leurs ennemis pour juges et leur compassion pour salut. Il les supplia, au nom de sa jeunesse et de sa renommée future, de ne pas le contraindre à leur donner du sang innocent pour prix d'un règne taché d'ingratitude et d'injustice aux yeux de l'avenir.

Un murmure tantôt favorable, tantôt sinistre, parcourait à ces paroles la salle et les cours; les plus

rapprochés s'attendrissaient, les plus éloignés redoublaient d'impatience et d'imprécations contre les lenteurs du sacrifice; Amurat allait continuer ses vains efforts; Hafiz, qui jugeait au bruit et aux visages de l'inutilité et du danger de la résistance, venait d'achever en silence les ablutions et les prières des mourants; il écarta de la main le rideau qui le dérobait aux regards de la foule. Sa barbe blanche le fit reconnaître à l'instant des soldats, malgré son turban de bostandji. Il se prosterna aux pieds du trône, puis se relevant avec l'élan d'un homme qui prend une grande résolution :

— « Grand padischah, » lui dit-il d'une voix ferme, « que mille esclaves comme Hafiz périssent « plutôt qu'un cheveu de ta tête ou un clou d'or de « ton trône ! Seulement, je t'en prie pour ton inno- « cence et pour ta gloire, ne me frappe pas toi-même « ou par la main d'un de tes serviteurs, afin que je « meure martyr et non supplicié, et que mon sang « répandu retombe sur leurs têtes ! Je demande « pour toute grâce que mon corps soit enseveli à « Scutari. »

Puis baisant la terre qui allait couvrir son cadavre contre les outrages de ses assassins : « Au nom de « Dieu tout puissant et tout miséricordieux, » ajouta-t-il, « il n'y a d'autre puissance et d'autre

« miséricorde que celle de Dieu. Nous sommes « venus de Dieu et nous retournons à lui... »

Après cette profession de foi suprême, il se releva, et se présenta de lui-même avec un visage fier et une contenance dédaigneuse aux coups des spahis. Les sanglots du sultan, les larmes des pages, la tête baissée et la physionomie consternée des vizirs, attestaient la contrainte et la honte de ce sacrifice accepté. Quoique désarmé, Hafiz abattit à ses pieds, d'un coup de poing asséné sur la tête, le premier des soldats qui osa porter la main sur son vieux général ; les autres, levant à la fois leurs glaives sur son corps, le percèrent de dix-sept coups de poignard. Un janissaire s'agenouilla sur son cadavre et lui coupa la tête, qu'il éleva comme le trophée de la journée aux regards de la multitude. Les pages étendirent un linceul de soie verte sur le cadavre pour l'envelopper sur la barque qui le rapporta au tombeau qu'on lui avait promis à Scutari.

« Infâmes et lâches assassins ! qui ne craignez « ni Dieu, ni Prophète, ni padischah ! » s'écria Amurat IV en rentrant désespéré dans l'intérieur du sérail, « vous éprouverez tôt ou tard la juste » vengeance qui vous attend. »

Hassan, l'aga des janissaires, la seconde victime réclamée par les séditieux, dut la vie à la fidélité



la proscription

Tout parut s'apai
par la nomination au
ou des instigateurs d
conseiller de cette
arrivé au sommet de
ou poursuivait ses co
Khosrew, l'auteur
troubles, et qui en a
fut le premier livré
du harem. Mourteza
prendre, avec un cor
de Diarbékir, et d'exé
la juste vengeance du
« tête, » lui dit le sul

de troupes qu'il amenait à sa suite. Mourteza, après avoir fait vérifier aux juges de la ville l'ordre de mort du factieux, commença à démolir la maison à coups de canon. Khosrew, malade ou feignant la maladie, envoya son kiaya, Ali le Hongrois, se soumettre en son nom aux ordres du sultan, et prier Mourteza de venir avec confiance les lui communiquer à lui-même. Ses chiaoux, cachés derrière le mur de la cour, devaient fondre sur Mourteza, arracher le firman de ses mains, le massacrer.

L'exécuteur de la vengeance d'Amurat IV pressentit le piége. Il resta à la tête de ses troupes, et fit porter le firman du grand seigneur par Soulfikar, son lieutenant. Khosrew, abandonné par le peuple de Konïah, à qui Mourteza avait promis au nom du sultan une part de ses dépouilles, se résolut à mourir avec la résignation du crime trompé et du fanatisme.

« Nos vies sont au padischah, » dit-il à Soulfikar après avoir lu le firman; « mais puisque le pacha « de Diarbékir avait un firman de mort contre moi, « pourquoi ne pas me l'avoir présenté tout de suite? « Qu'était-il besoin de canonner ma maison et de « me faire passer pour un rebelle? Dieu me pré- « serve de l'être! Dieu est tout-puissant; je ne « m'insurge pas contre ses décrets; mais s'il plaît à

« padischah votre maître? Le ciel nous protégera « bien sans vous. »

Ces reproches émurent le peuple; on ramena les quatre enfants dans leurs kiosks. La sédition paraissait assoupie; mais le grand vizir Redjeb jouait le double rôle de conseiller au dedans, d'incitateur au dehors. Il engagea Amurat IV à renvoyer publiquement du sérail dans sa propre maison, et sous sa garde, son jeune favori Mousa, afin, disait-il, que cette marque de condescendance et de confiance donnée aux troupes les convainquît de sa sincérité et les fît renoncer à demander les têtes d'Hassan et du defterdar. Il jura avec serment à son maître qu'il répondait sur sa tête de la tête de Mousa et de la générosité du peuple.

Amurat refusa longtemps d'exposer par cette mesure la vie d'un ami qu'il aimait avec la passion qu'on a pour un frère. L'avis du capitan-pacha, fils du héros Djanboulad, le décida. Il avait plus de confiance dans le capitan-pacha que dans le grand vizir.

« J'y consens enfin, dit-il avec larmes; mais sou- « venez-vous que vous êtes les otages de mon ami, « et que s'il tombe un cheveu de la tête de Mousa, « vos têtes m'en répondront. » Mousa fut livré sur la foi de ces promesses au grand vizir, qui l'emmena dans son palais.

A peine y était-il enfermé, qu'une bande de janissaires, de spahis et de populace s'attroupa devant le palais du grand vizir, exigeant par leurs vociférations qu'on leur livrât à eux-mêmes le favori. Le perfide Redjeb appelant alors Mousa près de lui : « Mon enfant, » lui dit-il avec une compassion apparente pour son innocence et pour son âge, « mille vies comme la tienne et la mienne ne sont « rien pour sauver celle du sultan. Cependant ne « désespérons pas, je vais voir ce que nous pourrons « obtenir des rebelles. »

Se faisant suivre alors du pauvre adolescent, comme pour parlementer avec la multitude, il ordonna tout bas à ses serviteurs de le pousser violemment par les épaules et de le précipiter du haut de l'escalier. Le jeune homme fut reçu en bas par mille poignards qui le dépecèrent en lanières pendant que l'astucieux vizir, affectant une horreur convenue, criait aux assassins : « Arrêtez ! « ne savez-vous pas que j'ai garanti sa vie à son « ami ? »

Hassan, découvert le même jour dans la chapelle de sa magnifique villa de Bebek, fut conduit sur un cheval dételé d'un chariot de Bulgares, au milieu des dérisions, sur la place de l'Hippodrome, égorgé et pendu par les pieds aux branches d'un platane

qui servait de potence aux supplices du peuple, et laissé pendant plusieurs jours en jouet aux enfants de la populace. Le defterdar, découvert quelques jours après par les proscripteurs, fut décapité sur l'ordre de Redjeb par le bourreau, et pendu au même platane où flottait le cadavre d'Hassan.

De tels crimes, tolérés ou favorisés par le grand vizir, étaient les préludes de la déposition d'Amurat IV et peut-être de son supplice. Redjeb l'avait trop offensé pour ne pas le haïr; il laissait ouvertement parler de lui substituer un de ses frères qui lui devrait le trône, et dont la reconnaissance assurerait son pouvoir.

Il achetait sa popularité au prix de la tolérance de tous les excès de la multitude et des troupes; le massacre des généraux par les soldats était devenu le jeu et le défi des casernes. Les spahis se moquaient des djébedjis, milice inférieure qui parlait d'égorger et de pendre aussi son aga au platane. « Quoique votre aga soit un officier important dans « l'empire, » disaient les janissaires et les spahis à leurs dignes émules en assassinats, « il n'est pas « encore de taille à être pendu à la même branche « que Mousa, Hassan et Mustafa. »

« — Croyez-vous donc, » répondaient les djébedjis humiliés, « que nous ne soyons pas aussi des

« hommes, et sommes-nous assez méprisés pour « qu'on ne nous permette pas de massacrer notre « aga et de devenir, à notre tour, d'imposants « rebelles ? »

Les janissaires ayant défié les djébedjis à ce crime trop relevé pour eux, disaient-ils, les djébedjis répondirent au défi en courant à leur caserne et en massacrant, par pure rivalité de forfait, leur aga, le brave et vertueux Sahib. La populace, imitant les soldats, remplissait la ville de saturnales et de tumulte. L'émulation de l'anarchie élevait et précipitait tous les jours, pendant deux mois, de nouveaux tribuns de la multitude. L'excès des crimes rendit le remords au peuple, et la vengeance du meurtre de son favori rendit l'énergie du désespoir au sultan.

Sa mère, la sultane Kœsem, Grecque de naissance et de caractère, entretenait avec soin, du fond de son harem, des relations sourdes avec deux vizirs de sa nation qui avaient et qui trompaient la confiance de Redjeb. Ces deux Grecs, élevés par les rebelles aux plus hautes dignités de la Porte, étaient le vizir Roum-Mohammed et le nouvel aga des janissaires Kœsé-Mohammed. L'un et l'autre, avec la prudence des ambitions qui savent se borner pour consolider leur fortune, trouvaient plus de sécurité

dans la reconnaissance de la sultane et de son fils sauvés par leurs mains que dans la mobile faveur de la multitude. Élevés par la sédition, ils voulaient s'affermir par la loyauté; tactique instinctive des ambitieux qui, après être montés, craignent de redescendre. Ils entretenaient une correspondance secrète avec la sultane Kœsem, épiant avec attention l'heure où le dégoût du peuple et la lassitude des troupes permettraient au sultan de frapper l'anarchie à la tête, dans son grand vizir.

Cette heure enfin venue, la sultane donna le signal à son fils. Amurat IV, animé par la vengeance, dissimula pour mieux assurer le coup. Redjeb, inopinément rappelé au sérail dans la soirée du 18 mai 1632 après le divan, se hâta d'accourir aux ordres de son maître. Parvenu dans la seconde salle d'attente du palais, les eunuques lui ouvrirent une porte basse qui donnait accès à un cabinet où le sultan l'attendait, lui dit-on, pour conférer seul avec lui.

En y entrant, il n'y vit que des eunuques et des muets dont la physionomie et le silence le firent chanceler sur ses pieds malades de la goutte. Le rideau qui séparait cette chambre de celle où le sultan l'attendait se leva; Amurat était debout à l'autre extrémité de l'appartement; son visage résolu

et son attitude révélaient l'homme qui avait dit à quinze ans ce mot resté le proverbe de la haine chez les Ottomans : « *La vengeance s'ajourne, mais ne vieillit pas.* »

Il rappelait, en un seul grief, dans sa mémoire implacable, tout ce que la perfide popularité de son ministre lui avait imposé de terreur et d'outrages depuis son enfance. Un jour entre autres, que, sommé par les vociférations des troupes insurgées de paraître à la *porte de la félicité* devant elles, Amurat hésitait et différait d'obéir : « *Allons, mon padischah, demandez l'eau des ablutions,* » lui avait dit insolemment le vizir. Ce mot, qui signifie pour les Turcs, *préparez-vous à mourir,* retentissait comme la voix d'un bourreau dans le souvenir d'Amurat. Il le retourna avec une joie amère contre l'insolent *Redjeb.*

« Approche-toi donc, *perfide boiteux,* » s'écria-t-il d'une voix tonnante au grand vizir, que la goutte et la stupeur clouaient immobile sur le seuil de la chambre.

Redjeb balbutia des excuses et des protestations d'innocence.

« Tais-toi, et demande à ton tour l'eau des « ablutions, giaour ! » reprit le sultan ; et se tournant vers les eunuques blancs. « Que l'on coupe

« à l'instant la tête du traître, » leur dit-il.

On n'avait point averti les bourreaux, de peur de révéler par quelque indiscrétion la pensée du meurtre. Les eunuques blancs les remplacèrent, tranchèrent la tête du grand vizir, et jetèrent le cadavre à la porte du sérail à la suite nombreuse de serviteurs, de clients et de complices qui attendaient sa sortie du palais.

L'audace de la vengeance déconcerta ses partisans : la tête frappée, ils craignirent pour les membres. Ils se dispersèrent consternés, croyant déjà sentir sur leurs propres têtes le froid du sabre qui avait frappé Redjeb. Le sultan, décidé cette fois à régner ou à mourir, ne laissa pas respirer les rebelles. Sûr de lui-même, de l'opinion publique, de l'appui de Roum-Mohammed au divan, et de l'aga des janissaires dans les casernes, il donna les sceaux de l'empire à un Albanais intrépide, dévoué à la sultane Kœsem, nommé Tabanïassi, homme de main dont la sultane était la tête. Il rassembla hardiment les troupes dans une revue générale sur la place de l'Hippodrome, monté sur un trône qu'il avait fait dresser sous le péristyle de la mosquée, s'entoura des vizirs, des pachas, des agas, des juges, des imans, des oulémas influents sur les soldats et sur le peuple, et s'étudiant dès le premier jour à séparer la cause

des janissaires de celle des spahis, les plus discrédités des rebelles, il caressa de paroles les uns et gourmanda sévèrement les autres ; puis après avoir fait lire par le grand vizir un décret de réforme qui restituait aux oulémas les places et les émoluments dont les spahis s'étaient emparés contre les lois :

« Si mes spahis sont dociles et repentants, » dit-il, « ils enverront vers moi quelques-uns de leurs « vétérans irréprochables pour m'apporter leurs « excuses et implorer ma miséricorde. »

S'adressant ensuite aux janissaires, et feignant de voir en eux les colonnes inébranlables du trône, il leur commenta le passage du Coran qui ordonne aux musulmans d'obéir à Dieu, au Prophète et au souverain :

« Le padischah, » leur dit-il, « fût-il un esclave « éthiopien, est l'ombre de Dieu et le centre de la « Divinité sur la terre ; cessez donc de pactiser avec « les rebelles et de ménager les séditieux, afin que « votre padischah puisse remédier librement aux « calamités de l'empire, et que vous puissiez, « comme vos pères, vous vanter d'avoir bien mérité « du trône et du peuple. »

Amurat IV était aussi éloquent qu'il était poëte ; il avait quelquefois manqué de force, jamais de résolution ni de dignité. Ses paroles retournèrent le

cœur des janissaires, pressés de se laver devant le peuple de toute solidarité avec les rebelles et des calamités que le murmure public commençait à leur imputer.

« Les ennemis du padischah seront désormais nos « ennemis, » s'écrièrent-ils d'une seule voix ; nous « jurons de ne plus protéger les rebelles. »

Ils scellèrent individuellement ce serment militaire par un serment plus saint entre les mains du muphti sur le Coran.

Les vétérans des spahis, appelés autour du sultan pour présenter les excuses de leur corps, tremblaient qu'il ne commandât leur supplice. Amurat se contenta de leur terreur.

« Vous autres spahis, » leur dit-il avec un sourire de dédain, « vous êtes une étrange milice à « laquelle il est difficile de faire entendre la raison « et pratiquer la justice ; vous êtes quarante mille « dans tout l'empire, et vous prétendez tous à des « grades, tandis que le nombre des places à vous « donner n'est que de cinq cents. Vos exigences et « vos exactions ont bouleversé et épuisé le royaume. « L'appât des places a augmenté parmi vous le « nombre des méchants qui, refusant d'entendre « la parole des anciens et des sages de la troupe « comme vous voilà, passent leur temps à opprimer

« le peuple, à dévorer les fondations pieuses, à se « faire une funeste renommée de tyrannie et de « rébellion. »

Les spahis répondirent : « Nous ne prenons « pas le nom de rebelles, nous sommes les amis « de tes amis et les ennemis de tes ennemis. Nous « n'approuvons pas la licence qui méprise les « ordres du padischah, mais nous sommes hors « d'état d'y mettre un frein.

« — Vous avez raison, continua le sultan ; vous « n'êtes pas assez puissants contre le grand nom- « bre des méchants. Si vous êtes sincères dans « vos paroles, chassez-les de vos rangs, cessez de « demander des offices, et jurez-le par le saint « livre du Coran, comme vos frères les janissaires. »

Les spahis, écrasés par le nombre des bons musulmans qui se séparaient d'eux, et attérés par les paroles d'Amurat IV, jurèrent comme leurs camarades avaient juré.

Les juges de l'armée et des provinces se levèrent alors avec une indignation concertée pour faire le tableau des désordres, des violences et des déprédations des rebelles dans la capitale et dans leurs provinces, où l'oppression des soldats enlevait toute autorité à la justice.

Un Arabe, juge d'une des provinces d'Asie, sou-



science et n

« Mon p
du fourrea
« croyez-mo
« le glaive.

Le sultan,
signe de se c

Ce *divan*
murat et rem

Le lendema
succès, appel
spahis, et lui
livrer les plus
supplice exemp

était l'âme, et, plein de confiance dans sa popularité, voulut discuter devant la foule avec le vizir.

« Coupez-lui la parole par le sabre ! » s'écria pour toute réplique le vizir.

Sa tête roula avec celle d'un autre des meneurs de casernes nommé Djanin. Leurs cadavres furent à l'instant traînés sans honneurs à la mer. Les autres chefs d'émeute ou de parti se cachèrent, s'enfuirent ou furent pendus sans émotion du peuple. Rien n'est plus ingrat que la sédition quand elle est frappée de terreur ; après avoir adoré des idoles dans ses chefs, elle ne tarde pas à y détester des corrupteurs. « *La mort de l'âne est la fête « du chien,* » dit le proverbe turc. Les rebelles des provinces se hatèrent de se faire les délateurs et les bourreaux de leurs complices. Ils envoyèrent au divan des têtes et des membres de factieux pour sauver leurs propres têtes. Le despotisme les trouva aussi vils que l'anarchie les avait trouvés insolents.

Un des plus puissants des chefs des rebelles, Élias-Pacha, vaincu à Magnésie et assiégé dans Pergame, capitula, à condition de la vie, des titres et des honneurs conservés, avec les généraux d'Amurat. Il osa se rendre à Constantinople sur la foi de cette

— Détes
étais pa
science in
à ce
bostand
lui sci
Chaque jour
supplice il
Hafiz, fut étra
defterdar du ch
porte de la boul
wski, qui s'éta
disputait ce titre
enfermé aux Sep

anciennes. Pendant le sommeil des lois, la vengeance future avait noté les noms, les hommes et les crimes ; rien n'était oublié, rien pardonné. Le sultan jouissait de confondre sa justice, sa politique et sa colère.

Kœsé-Ali et Féridoun, signalés par leurs intrigues au temps de Redjeb, payèrent les menées ténébreuses de leur vie. Féridoun, en croyant porter un schall précieux au pacha de Damas, portait, plié à son insu dans ce schall, l'ordre de son supplice. En dépliant le présent, l'ordre tomba à terre, et la tête de Féridoun tomba un instant après sur le tapis du divan.

Le seul vice que les Ottomans reprochent à Amurat IV, vice puni par eux dans son favori Mousa, cet Antinoüs des Ottomans, était une amitié suspecte pour les jeunes pages grecs de sa cour. Sa mère redoutait moins, pour son influence au sérail, ces favoris qu'une rivale.

Une tradition, accréditée par des témoignages historiques irrécusables, attribue au fatal exemple et à la spirituelle repartie d'un des compagnons de sa jeunesse le changement qui pervertit tout à coup à cette époque la sobriété religieuse d'Amurat, et la transformation de son abstinence de vin en goût et en habitude d'ivresse.

Voici la tradition telle que la rapporte, d'après les sources ottomanes, l'historien français M. de Salabéry.

Mustafa Bekri, petit-fils du divin poëte de ce nom, était un jeune courtisan célèbre par ses débauches et par ses réparties. Un jour, Amurat, déguisé, aperçut un homme couché dans la boue ; il le prit pour un insensé ; on lui dit que c'était un homme ivre. Au même instant Mustafa-Bekri, Mustafa l'ivrogne, se lève et commande au sultan de se ranger de côté. Le bras d'Amurat, qui était levé, retombe de surprise à cet excès d'insolence.

« Comment oses-tu, » dit-il, « m'ordonner de « me retirer, à moi qui suis le sultan Amurat ?

— « Et moi, » reprit l'ivrogne, je suis Bekri-« Mustafa ; si tu veux vendre ta ville, je serai sul-« tan à mon tour, et tu seras Bekri-Mustafa. »

Amurat lui demanda où il trouverait assez d'argent pour payer Constantinople.

« Que cela ne t'inquiète pas, » reprit Mustafa ; « je ferai plus : j'achèterai aussi le fils de l'esclave « (le padischah), je t'achèterai, toi. » Et là-dessus il se retourna et se rendormit.

Amurat le fit enlever tout couvert de boue et transporter au sérail.

Les fumées du vin dissipées au bout de quelques

heures, Mustafa fut fort étonné de se trouver dans des appartements dorés.

« Est-ce que je rêve? » dit-il à ceux qui l'entouraient; « où suis-je? dans le paradis du prophète?

— Rien de tout cela, lui répondit-on; « mais vous avez fait tel marché avec le sultan. »

Mustafa, saisi de frayeur, feignit de se trouver mal, et dit qu'il allait mourir si on ne lui apportait pas du vin pour ranimer ses esprits. Mustafa cacha le pot de vin sous sa robe, quand Amurat le fit appeler, et le somma de payer plusieurs millions pour prix de la ville.

« Sublime empereur, » dit l'ivrogne gaiement, en montrant le pot de vin, « voilà ce qui pouvait « hier acheter Constantinople; croyez-moi, si vous « possédiez un pareil trésor, vous le trouveriez pré- « férable à l'empire de l'univers. »

— « Comment cela? » dit Amurat.

— « En buvant, » dit Mustafa, « cette liqueur. » Le sultan se laissa persuader et fit l'essai de cette boisson, qu'il avala à longs traits. Il ne tarda pas à se croire trop à l'étroit dans le monde entier; il ne parla plus que de grands projets, et se sentit une gaieté qui lui sembla avoir plus de charmes que le diadème. Enfin il s'endormit; mais, en se réveillant quelques heures après avec un grand

[redacted]

... dans sa colère il fit appeler Mustafa. ... remède à votre mal, » reprit celui-ci ... et présentant au sultan une coupe ... de vin. Amurat la vide ; le mal cesse, la ... revient. Bekri-Mustafa devient son favori ; ce ... plus étonnant, c'est qu'il ne fut pas au... des dignités dont il fut revêtu.

XXIX

Les sévérités du sultan excitaient les représailles ...onymes et les pamphlets satiriques des partisans voluptueux du tabac, du café et du vin. « Chassez « les ennuques, » disait une de ces épigrammes, « qui nous font les nuits sans sommeil, en parcou-« rant nos rues le glaive à la main, et en fermant « nos maisons aux plaisirs licites ; avant de proscrire « le *nègre* (c'est ainsi qu'ils désignaient le grain « du café), et avant de proscrire l'innocente fumée « qui monte au ciel, dissipe, tyran, la vapeur du « sang que tu fais monter tous les jours des cœurs « opprimés par tes bourreaux. »

Les imans et les scheiks des mosquées, plus har-dis dans leurs reproches, les déguisaient à peine ... présence du sultan lui-même sous des allégories ...sparentes. Pour scandaliser le peuple par le

contraste entre la tolérance partiale des grands vices et la répression sanglante des petits, ils récitaient en chaire une fable de Nasireddin, le Bilpay, l'Esope, le La Fontaine des Turcs.

« Un homme, » dit la fable indienne, cette satire masquée du despotisme, « labourait un jour son « champ à l'aide de deux bœufs, l'un gros et fort, « l'autre petit et faible, attelés au même joug ; le « petit ne pouvant creuser le sillon, le laboureur « fouetta le gros. — Pourquoi frappes-tu celui qui « tire, » lui dit un passant, » et épargnes-tu les » coups à celui qui refuse de tirer? — C'est, » répondit le laboureur, « parce que le petit n'aurait « jamais voulu tirer, s'il n'avait à côté de lui l'exem- « ple de l'obéissance et des efforts du grand. » Frappez donc sur les grands que vous épargnez, et le peuple suivra vos préceptes, c'était la moralité de cet apologue.

Ce murmure sourd fut exaspéré par l'exécution injuste et soudaine du juge de Nicomédie que le sultan fit pendre sous ses yeux, à la porte de la ville, avec sa pelisse et son turban de magistrat, parce qu'en allant à Brousse, Amurat IV avait trouvé la route mal réparée. Les oulémas, offensés dans leur collègue, parlèrent de révolte et de déposition dans la capitale.



Ce message
cerfs dans les fo
à Brousse il gal
Marmara, se jeta
gré la tempête q
grands navires,
nuit. Arrivé le le
palais de Scutari
retrempé le pouv
reconquis sa libert
Il sembla respir
martiale, son adres
sa présence partout
inflexibilité pour le
seil, son courage à
premiers symptôme
son fatalisme à défier
les attroupem

tisme qu'il avait été contraint d'exercer. La défiance et la vengeance gouvernaient tour à tour et suppléaient les lois ; la reconnaissance même ne lui imposait aucun frein.

Roum-Mohammed, qui s'était opposé à sa déposition du trône sous Redjeb, ayant affecté à Aïntab quelques symptômes d'indépendance, Amurat le fit assiéger et massacrer par Yousouf-Déli, pacha de Damas, ancien rebelle empressé de prouver son zèle contre les rebelles nouveaux ; Yousouf, appelé peu après à servir à Constantinople, y reçut pour récompense la mort qu'il venait de donner à Roum-Mohammed.

L'Arabie insurgée rentrait dans la soumission par les armes de Kœr-Mahmoud, un des hommes qui avaient prêté le plus de concours au renversement de l'anarchie. Vingt mille maisons de Constantinople brûlées en trois jours et trois nuits par un incendie ayant agité la capitale d'un premier frisson de mécontentement, Amurat ordonna la fermeture des cafés, ces sources et ces échos de murmures. Il parcourait lui-même à cheval la nuit les rues de la ville, suivi d'une cohorte de bourreaux pour supplicier à l'instant les infracteurs à cet ordre.

Aucun souverain jusque-là n'avait réprimé avec



stantinople et d
ajouta l'ordre se
lendemain à l'au
la ville. Il se s
avec le perfide R
de son favori Mo
innocent de la dél
de sacrifier deux
coupable.

La nuit écoulée,
de l'exécution de s
Scutari, monta à c
jusqu'au château d
le rivage le muphti
chait de s'embarqu
dait pour le porter
dans cet obstacle de

On ensevelit le premier interprète de la loi religieuse et de la loi civile, le chef des oulémas et des scheiks dans le sable du rivage. Le tombeau magnifique qu'il s'était construit à lui-même à Constantinople attendit vainement sa dépouille : la tombe trompe comme la vie. Ainsi périt le sage Akhizadé, coupable d'avoir arraché un jour à son souverain l'objet d'une licencieuse faveur, et surtout d'avoir été chef de la loi dans un temps où il n'y avait plus de loi. Cette promptitude dans l'action et cette obstination dans la vengeance scandalisa les consciences, mais abattit les murmures.

XXX

Amurat se préparait à conduire lui-même, à l'exemple de Soliman le Grand, trois cent mille hommes en Perse pour reconquérir Bagdad. Le grand vizir était déjà à Alep, base des opérations contre les Persans.

Des séditions dont il triompha agitèrent ce premier rassemblement de troupes dans Alep, ville aussi turbulente que Damas. L'aga des janissaires fut déposé par l'émeute, et le grand vizir lui-même assailli de pierres dans son palais. Ses gardes sauvèrent avec peine sa vie de la fureur des

dévouement
fut renvoyé
d'Amurat l'a
de mort. L'a
attendrir son
du padischah
plice jusqu'à
au sultan lui-

Amurat fut
son vizir : « I
la justification
ce serviteur m
« sédition cont
« aujourd'hui t
« au-dessus des
« la tête. »

Avant de parti

éteintes. Il voulait laisser la terreur et le silence régner en son absence autour de sa mère.

Le sultan, servi dans ses recherches par le zèle des proscripteurs, ne dédaignait pas de poursuivre lui-même les victimes échappées à ses espions. Le chef des émirs (descendants privilégiés du Prophète), Allamé, qui avait été l'hôte du muphti décapité le jour où le muphti et les oulémas, ses convives, avaient murmuré trop haut dans la liberté d'un festin, tremblait d'être compris, quoique innocent, dans la proscription de ses amis. Allamé s'entendit appeler une nuit de la rue par son nom; et reconnaissant la voix du sultan, il descendit, à demi vêtu et résigné à la mort, à l'ordre du tyran. Le sultan, à cheval, lui ordonna, tout en marchant, de lui raconter les circonstances et les paroles les plus secrètes de ce fatal repas. Allamé lui raconta que ce n'était qu'une réunion accidentelle et privée, dont l'objet était de réconcilier le muphti avec le chef des émirs.

Pendant ce long interrogatoire, Allamé, essoufflé, suivait avec peine, en parlant, le pas rapide du cheval. Amurat IV semblait jouir de l'anxiété du vieil émir courant à côté de son cheval, et brandissait son sabre suspendu sur sa tête. A la fin, il congédia Allamé en lui faisant grâce de la vie et



qu i
refaire au p
parcourir en
d'haleine le t

Pendant ce
vizir achevait
Fakhreddin, l
nites, dont l'
génie, s'étenda
et sur les deu
teurs de l'em
d'étendre et d'

Cinq races gu
les Maronites, le
de Judée, reliés
égalaient au mo
voure de Fakhre
voyages à Floren

mans entre l'Égypte, Bagdad, Damas et le mont Taurus, faisaient de lui, quoique souvent cerné par les armées turques, l'arbitre de la Syrie et le rival des sultans. Tripoli, Latakié, Beïrout, l'antique Sidon, la moderne Ptolémaïs sur la mer, Baalbeck, Jérusalem, Nazareth, Safad, Tibériade, Daïrol-Camar ou *le couvent de la lune* dans l'intérieur des terres, lui fournissaient des ports, des capitales, des forteresses, des villages belliqueux, des marins pour ses vaisseaux, des recrutements pour ses armées, des subsides pour son trésor, des ouvriers habiles pour ses fabriques de soie et d'armes.

D'une religion indécise comme tous les souverains du Liban obligés de gouverner plusieurs races sous le même sabre, chrétien avec les chrétiens, catholique avec les Toscans, Druze avec les Druzes, mahométan avec les Turcs, politique surtout, sa tolérance multiple faisait vivre en paix ces populations antipathiques de foi. Il avait créé en Syrie ce patriotisme des montagnes du Liban, qui se déchire quelquefois, mais qui se renoue toujours sous les grands émirs de cette contrée pour l'indépendance commune.

L'émir Fakhreddin avait élevé, pendant vingt-cinq ans de règne, la Syrie au niveau des civilisations les plus florissantes de l'Europe. La Toscane,



Beïrout et la
plane l'Acrop
par Fakhreddi
On y admire e
et italiennes
des aquéducs
grand héritier
par un même

A l'appariti
mille Turcs qu
prétexte de la g
prévoyant qu'il
torrent d'homm
vingt mille spah
Attaqué comme
par l'armée du g
mais défait à son

Ottomans prêts à enfermer son asile, il s'était rendu ıvec deux de ses fils à Ahmed-Pacha, général de 'armée de Syrie.

On les envoya à Constantinople, où il mourut ;ans que son malheur eût éclipsé sa renommée. Ses deux fils furent élevés parmi les pages du sul-an pour perpétuer dans les hautes dignités de 'empire un nom qui était la gloire de quatre)euples. Sa défaite laissait la Syrie sans âme, et la 'oute de la Mésopotamie libre à Amurat IV.

Au moment où la fortune lui livrait cet illustre 'ebelle, le ressentiment des janissaires contre un ıutre ancien rebelle, le célèbre Abaza, le vengeait les terreurs qu'il lui avait inspirées dans son ber-:eau. Abaza, comme on l'a vu, avait été consolé le la perte d'Erzeroum par le gouvernement de Bosnie. Les janissaires de sa province, contre les-[uels il ne dissimulait pas sa haine obstinée, con-pirèrent sa perte avec une famille puissante de Bosnie, les Loboghlis. Ils fondirent un jour sur lui la chasse et le blessèrent de plusieurs coups de abre. L'intrépide et vigoureux Abaza se défendit n lion contre cette meute d'assaillants, rappela on escorte, tua de sa main le chef des janissaires Othman, et fit fuir le reste.

Le meurtre en masse de la famille des Loboghlis,

et une attaque impolitique en ce moment de la ville vénitienne de Zara mécontentèrent le sultan. On le nomma commandant de Widdin, où il emmena avec lui ses troupes de Bosnie. C'était le moment où le czar de Russie suppliait les Turcs de faire attaquer les Polonais par Abaza, pendant que l'empereur d'Allemagne, occupé des révoltes de l'empire, ne pouvait porter secours à la Pologne contre les Russes et les Turcs réunis. Le khan des Tartares inonda en effet avec Abaza les plaines de Kaminiec.

Abaza, après cette expédition douteuse, fut rappelé à Constantinople. Il était à cheval à la suite d'Amurat, le jour où ce prince fit exécuter le muphti sur le bord de la mer.

Amurat IV, malgré les protestations des Polonais, fauteurs des incursions perpétuelles des Cosaques du Don, partit lui-même avec le chef circassien et quarante mille hommes pour Andrinople. La guerre, confiée de nouveau à Abaza, fut courte et suivie d'une paix précaire. On ne peut discerner aucune politique fixe et régulière dans cette république de Pologne, gouvernée par les oscillations continuelles de son aristocratie équestre et de sa démagogie militaire. L'ambition des grands et la turbulence des camps la jetaient, dix fois dans le même siè-

cle, dans l'alliance des Turcs, des Hongrois, de l'Allemagne, des Tartares, des Suédois, des Cosaques ou des Russes, aussi mobile dans la guerre qu'incapable de la paix.

Amurat, resté à Andrinople pour y surveiller de l'œil ses généraux, y poursuivait le cours de ses exécutions tragiques. Un jeune et beau Bosniaque, fils d'un marchand grec de cette province, nommé Mustafa, avait succédé à Mousa dans le cœur du prince. Ce favori avait été au service d'Hassan, pacha de Bosnie, avant d'avoir fasciné les yeux d'Amurat. Il voulait effacer dans le sang de son ancien maître le souvenir humiliant de sa première servitude. Hassan-Pacha, calomnié par lui, fut condamné à mort par un ordre secret. Suleïman-Pacha, investi du gouvernement de cette province à la place d'Hassan, fut chargé en même temps de l'exécution de son prédécesseur.

Suleïman partit d'Andrinople avec quarante cavaliers pour exécuter cet ordre. Un ami que Hassan entretenait à la cour, nommé Schaban, apprit vingt-quatre heures après le départ de Suleïman, le but de son voyage. Il monta à cheval et gagna quelques heures sur le nouveau pacha. A son arrivée à Séraï, résidence du gouverneur de Bosnie, il trouva Hassan assistant à la prière de nuit dans la

mosquée; il se pencha à son oreille, et lui dit que son successeur et son meurtrier était aux portes de la ville, et qu'il n'avait pas une minute à perdre pour se soustraire à la mort. Hassan, sortant précipitamment de la mosquée et disparaissant à la faveur de la nuit, se glissa dans la maison de sa sœur et se cacha sous des habits de femme dans le harem.

Échappé ainsi aux recherches de Suleïman, il se réfugia dans une caverne du mont Arighan en Valachie. Trahi par le berger valaque qui lui apportait du pain et du lait, et apercevant de loin les soldats auxquels le berger avait indiqué la caverne, Hassan le tua d'un coup de flèche et disparut dans les forêts, d'où il parvint à atteindre Constantinople; il y échappa d'autant mieux qu'il y fut moins soupçonné, et il y attendait de meilleurs temps.

Trente derviches d'Andrinople s'étaient apostés dans un défilé où le sultan devait passer au retour d'une chasse, dans l'intention de lui demander des aumônes pour leur couvent; leur aspect soudain et sauvage effraya son cheval; l'animal en se cabrant secoua son cavalier. Il punit l'accident comme un crime, et les têtes des trente derviches roulèrent à l'instant sur la route.

La mort n'attendait pas la conviction, le soupçon était frappé avant d'être éclairci. Un de ses serviteurs fut empalé parce qu'un diamant, retrouvé depuis, s'était égaré dans le sérail; un de ses pages fut étranglé parce qu'en jouant avec le sultan au jeu équestre du *djérid*, le jeune homme avait penché son corps pour éluder le coup et trompé ainsi l'adresse de son maître; le poëte Néfii, le Juvénal des Turcs, autrefois commensal et protégé d'Amurat, crut pouvoir écrire quelques vers épigrammatiques contre le caïmakam Beïram-Pacha, le Séjan de ce Tibère; Beïram demanda vengeance à Amurat :

« Je te donne sa tête, si les oulémas te la don« nent, » répondit Amurat. Les oulémas, consultés et blessés souvent eux-mêmes par les traits du poëte, ratifièrent la condamnation qui les vengeait. Néfii fut envoyé au supplice. Il avait une habitude si invétérée de raillerie, que sa dernière parole fut encore une épigramme. L'aga des *chiaoux*, chargé de le conduire au bord de la mer, lieu de l'exécution, eut la barbarie de lui dire en route : « Suis-moi, Néfii, nous allons dans un « endroit où tu pourras ramasser du bois pour « tailler tes flèches.

« Rustre maudit, » lui répliqua en souriant le



ancien rebelle, (
sans, inspirait a
Mustafa. Abaza, (
fidélité éclatante :
d'Amurat l'excus
son crime même.
homme qui avait
égorgé quarante
meurtre d'un sult

La renommée, l
leresque, la grâce,
tion habile, la cu
faisaient de lui l'Al
ne sortait jamais à
d'Abaza. Ses chevau
son costume servaie
armées. Le bruit cou
le comman

Bosnie contre sa famille, dont Abaza avait convoité les richesses. On l'accusait de plus d'avoir reçu des présents considérables des Arméniens, pour faire prévaloir la prétention de ces chrétiens contre les Grecs à la possession exclusive du saint sépulcre de Jérusalem. Abaza, familièrement interrogé sur la quotité de ce présent par Amurat, mentit sur le chiffre. Amurat ne lui pardonna pas ce mensonge. On lui persuadait qu'Abaza ne déguisait ainsi l'énorme trésor qu'il accumulait dans son palais du Bosphore que pour solder une seconde rébellion contre lui-même. Les ombrages agitèrent jusqu'à la fureur l'esprit du sultan. Il monta à cheval avant l'aurore, suivi du chef des bostandjis, pour évaporer sa colère. En suivant la plage étroite de la mer, qui servait de route devant le village de Beschiktasch, aujourd'hui palais des sultans, il trouva le chemin obstrué par un chariot à bœufs, conduit par un paysan bulgare. Amurat le perça d'une flèche; le paysan blessé tomba sous le coup.

« Va, et coupe-lui la tête, » dit Amurat au bostandji. L'aga, plus humain que son maître, courut vers le paysan prosterné; et feignant de le croire mort pour lui sauver la vie, il revint sans avoir tiré son sabre vers le sultan. « Longue vie à Votre « Majesté, » lui dit-il, « l'âme de l'insolent s'est



voya l'aga de
crètement au ca
dans ce portique
niens corrupteur
se présenter à so
Djoudjé, pour
qui assiégeaient
costume d'aga des
voisin, et entra d
simple soldat de l'a
le reconnut sous ce
d'approcher : « Qu
manda-t-il par ges
connu du sérail. —
pondit, dans le mêm
Puis il lui communi
Arméniens. Le caïm
frémirent, mais obé

dans la volière du sérail. Il écrivit ensuite un firman de mort et l'envoya par Djoudjé à son ancien favori. Abaza, en contemplant le firman, inclina sa tête. « C'est la volonté de mon padischah, » dit-il, et il s'agenouilla pour faire sa prière. Sa tête tomba sans murmure au dernier verset de la *soura* des morts. La main d'un sultan le punissait de tout le sang qu'il avait répandu pour la suprématie du trône.

XXXI

Aussitôt après cette exécution, Amurat IV, dont les tentes étaient déjà dressées à Scutari au milieu de deux cent mille hommes, partit pour la Perse.

La terreur de Constantinople avait passé avec lui dans l'armée; sa discipline, cimentée à toute heure et dans tous les grades par le sang, semait de cadavres la route de l'armée. La moindre faute était mortelle. Les bourreaux entraient avant lui dans toutes les villes pour purger les derniers restes des vieilles révoltes épargnées par Khosrew ou par le grand vizir. Amurat, muet, faisait appeler devant lui les chefs de villes ou de tribus, et ses deux doigts de la main droite levés ou fermés indiquaient sans paroles aux exécuteurs la vie ou la mort des hommes suspects. On étalait en dehors des portes de la ville

les cadavres des suppliciés, avenue de terreur à travers laquelle il faisait marcher les troupes.

Tous les délits et tous les crimes étaient égaux devant le sabre. A la prairie des Trompettes, Gourdji-Othman, chef d'une cavalerie nombreuse amenée au sultan, fut massacré pour avoir participé autrefois au meurtre d'Othman II ; un tschaousch feudataire, Djewherizadé, pour avoir fumé une poignée de feuilles de tabac ; à Césarée, le juge de la ville, pour une légère négligence dans l'approvisionnement des vivres.

La force corporelle et l'énergie sauvage du jeune sultan rappelaient ses ancêtres aux Turcomans de la Caramanie témoins de sa marche à travers leur vallée natale. A Dewli-Kara-Hissar, un bouc sauvage d'une taille colossale s'étant jeté sur les chevaux qui conduisaient son chariot de voyage, Amurat s'élança de la voiture sur son cheval, combattit le bouc et le terrassa d'un coup de massue. — « Le bras de Dieu est avec toi, » cria l'armée étonnée de cet exploit de lutteur.

Rencontrant un peu plus loin Mustapha-Pacha, le géant de l'armée, il l'enleva de sa selle à bras tendu, et le tint un moment suspendu comme un jouet de sa main de fer.

Le grand vizir Mohammed-Pacha vint au-devant

de lui à Sinorowa et le précéda à Erzeroum. Son entrée dans cette capitale des frontières, rappelait les marches d'Alexandre ou de Timour. Trois cent mille hommes, cavaliers ou fantassins, bordaient la haie des deux côtés de la route pendant l'espace de six lieues avant la porte de la ville. Le lendemain, il reçut en grand appareil les présents de tous les chefs de l'armée, de tous les pachas et de tous les tributaires jaloux de se surpasser les uns les autres en dévouement par la prodigalité de leurs tributs en hommes d'armes, en esclaves, en chevaux et en or monnayé.

Quelques marches conduisirent cette multitude devant les murs d'Érivan, première forteresse des Persans. Une nuée de poussière, soulevée par ces milliers d'hommes et de chevaux et soutenue par un vent d'orage, dérobait les remparts d'Érivan. L'artillerie de la ville fendit tout à coup le nuage, et les boulets creusèrent la terre sous les pieds du cheval d'Amurat.

« Que craignez-vous ? » dit-il à ses vizirs : « un « homme peut-il mourir avant le jour marqué par « le destin ? » Mot banal et juste de Napoléon à ses soldats, de César à ses rameurs, et de tous les fatalistes.

Il disposa ses troupes et les harangua chef par

chef : « Toi, » dit-il à Ahmed-Pacha, gouverneur d'Erzeroum, « ce n'est rien d'avoir fait prisonnier « le rebelle Élias, et forcé Fakhreddin dans ses « cavernes du Liban, voici le jour de montrer qui « tu es !

« Toi, » dit-il au fils de Djanboulad, « toi, fils de « celui qu'on appelait avec raison cœur d'airain, « fais voir aujourd'hui que ton âme est du métal de « celle de ton père, afin que tu achèves de mériter « d'être vizir.

« Toi, Mourteza, prends soin que la jeune cava- « lerie que tu commandes ne recule pas de l'ombre « d'un cheval sur le champ de bataille. C'est le « jour de déployer tout ce que les ennemis et les « amis reconnaissent de talent et de bravoure en « toi.

« Toi, aga de mes janissaires, écoute-moi bien : « Les condamnations dans la capitale, les châti- « ments infligés aux ivrognes et aux fumeurs de « tabac ne sont pas des exploits de héros ; voici le « moment ! voici le lieu ! montre ton cœur ! Je veux « montrer moi-même le mien, et voir, au milieu de « la mêlée, comment mes agas font combatre mes « janissaires.

« Et vous, mes loups, » disait-il aux soldats, ne « vous débandez pas, ne vous lassez ni de frapper,

« ni de tuer, ni de couper des têtes, et de ramasser « des boulets pour les renvoyer aux Persans; « déployez vos ailes, aiguisez vos serres, mes fau« cons et mes aigles! et rapportez-moi votre proie; « voici des monceaux de bourses d'or pour payer « les têtes que vous jetterez à mes pieds! »

Les pages, disent les témoins de ces harangues et de ces combats, entouraient le sultan, portant des sorbets sucrés pour rafraîchir ceux qui rapportaient des têtes; les chirurgiens se tenaient debout prêts à panser les blessures.

Huit jours de tranchées épuisèrent le courage, les vivres et les munitions d'Érivan. L'âme de Schah-Abbas s'était envolée de la Perse. Elle était gouvernée par son petit-fils, Sam-Schah, fils de celui de ses mirzas, qu'Abbas avait autrefois sacrifié à ses soupçons, et à qui, en mourant, ce père, bourrelé de remords, avait voulu, en dépit des grands, restituer le trône.

Sam-Schah, encore adolescent, ne s'était signalé jusque-là que par le meurtre de sa sultane favorite, de sa mère, et de ceux de ses vizirs qui lui reprochaient ses vices. Ses généraux tremblaient de vaincre autant que d'être vaincus, ne sachant si la victoire compromettait moins leur vie que la défaite. Tout ce qui n'était pas servilité était décou-

[redacted]

ragement et trahison dans le royaume. Le khan Emirgoune, ancien mirza et favori militaire du grand Abbas, rougissait de servir un si indigne maître. Il méditait de l'abandonner à son sort, et de se ménager une fortune indépendante pour lui-même. Il en fit assez pour l'honneur des armes, pas assez pour le salut de la Perse. Le huitième jour il parut, après avoir donné et reçu des otages dans le camp d'Amurat, pour traiter de sa défection. Ses généraux, qui l'accompagnaient, portaient leurs sabres pendus autour du cou. Amurat le revêtit de trois caftans d'honneur.

— « Pourquoi, depuis trois lunes que je foule « avec mes soldats la terre de ton roi, se tient-il « caché comme une femme?

— « Mon padischah, » répondit Emirgoune, « c'est parce que votre épée a le fil de la mort, et « que votre coursier est de noble race. » Emirgoune, récompensé de ses flatteries et de sa défection, reçut le titre de pacha et le gouvernement d'Alep. L'armée persane, qui sortait d'Érivan sous la foi d'une capitulation et d'une amnistie, fut anéantie quelques jours après par les pachas de Damas et de Caramanie.

La joie de cette victoire donna à Amurat l'audace du crime qu'il n'avait osé encore accomplir sur

les fils de son père. Deux de ses favoris, porteurs de firmans secrets, partirent pour Constantinople avec l'ordre d'étrangler les deux princes Bayézid et Suleïman. L'horreur de ce crime se mêla dans Constantinople aux fêtes de victoire et les consterna. Ces victimes étaient l'espérance d'un règne plus doux.

XXXII

Le courage d'Amurat IV semblait égaler sa cruauté. Il se lança le premier dans l'Araxe au passage de ce fleuve, et son cheval presque submergé par les flots ne parvint à la rive opposée que par le dévouement de quelques soldats, qui se jetèrent à la nage pour soutenir sa tête au-dessus de l'eau. Il enfonça lui-même à coups de hache les portes de Djewrès, construites d'un bois si épais et si dur, que le bélier s'y était amorti. Tauris, sans défense, s'ouvrit devant lui et devint un monceau de cendres.

L'hiver rappela à Constantinople Amurat, impatient de triompher aux yeux de ses sujets. Ce triomphe ne fut qu'une série de supplices. Le sang étouffait chaque jour le murmure soulevé par le sang répandu. L'interprète de l'ambassadeur de

France fut supplicié, pour avoir fomenté les prétentions de la France contre l'Autriche à la protection exclusive des Lieux saints. Le patriarche grec fut enlevé de son église et martyrisé pendant la nuit dans le château des Sept-Tours, pour avoir correspondu avec les Russes, et pour avoir éventé les intrigues des jésuites, qui étaient favorisés par l'Espagne et par la France. Un partisan des jésuites, nommé Carfila, acheta au prix de cinquante mille piastres la dignité de patriarche.

Le caïmakam Beïram, en récompense du meurtre des deux princes étranglés dans le sérail, fut nommé grand vizir. Amurat ne voulait plus seulement des serviteurs, mais des complices. Avant de repartir pour la Perse, il fit immoler à sa sûreté le septième de ses frères, le jeune sultan Kazim, coupable d'avoir donné en grandissant des espérances d'un meilleur avenir au peuple, et ne laissa vivre qu'un seul des enfants de son père, dernier et fragile germe de la dynastie.

Tranquille sur ce qu'il laissait derrière lui, il rejoignit le 23 février 1638 l'armée innombrable, campée d'avance à Scutari. Il sortit du sérail et entra à Scutari sous le costume d'un guerrier arabe des temps fabuleux, antérieurs à Mahomet. Son cheval était bardé de fer ; il portait un casque d'a-

cier poli, entouré d'un schall rouge, roulé en turban et dont les deux bouts flottaient sur ses épaules.

Un mois après, l'armée s'avança, en cent dix marches, sur Bagdad. Tout l'empire armé semblait suivre le sultan. Ses exécuteurs ensanglantèrent toutes les stations de l'armée, comme dans sa première campagne. L'innocence ne sauvait pas du caprice de la cruauté du sultan. A Nicomédie, un courrier fut envoyé de Constantinople sur ses pas, pour lui annoncer la naissance d'un enfant, dont son esclave favorite venait d'accoucher. Le courrier, qui ignorait le sexe de l'enfant, ayant dit témérairement que c'était un fils, et ayant été démenti par une autre lettre, fut empalé pour s'être trompé de sexe.

A Synada, dont le marbre taché de rouge passait pour avoir été coloré par les gouttes du sang d'Atys, il fit égorger le juge de la ville. A Akschyr, patrie du fabuliste Nasireddin, il écrivit des vers sur la muraille d'un cloître, au bord de la fontaine dont le murmure inspirait l'Ésope des Turcomans. A Ilgoun, il fit écorcher vif un derviche réputé invulnérable par ses sectateurs, et qui avait autrefois levé une faction dans ces montagnes. « Ne te presse pas, » dit le derviche martyr au bourreau qui s'efforçait d'abréger ses souffrances.

A Koniah, étant sorti la nuit, suivant son usage, sous un déguisement pour surveiller l'ordre ou le désordre du camp, il reconnut, dans le chef de police Khosrew, un ancien porteur d'outres du vizir factieux Redjeb. Le sultan n'avait pas vu ce visage depuis les séditions qui avaient opprimé son enfance. Le souvenir réveilla la vengeance ; il lança involontairement un regard mortel sur Khosrew. Celui-ci s'en aperçut et confia sa terreur à un page, fils de l'émir Fakhreddin, qui causait en ce moment avec lui. Il reçut, en effet, quelques heures après cette rencontre, l'ordre de se rendre dans la tente du chef des *chiaoux*. Il s'y rendit avec des armes sous ses habits. En entrant dans la tente, les *chiaoux* de garde ne lui rendirent pas son salut ; ce symptôme sinistre lui confirma le présage de mort qu'il avait conçu. Au moment où l'aga des *chiaoux* ordonnait son supplice, il l'abattit d'un coup de poignard, fendit d'un coup de sabre la toile de la tente et se perdit dans les ténèbres de la nuit.

L'émir des Druzes, qui avait succédé à Fakhreddin, fut décapité au moment où il s'inclinait pour baiser les pieds du padischah. A Alep, le gouverneur de Kara-Hissar, qui avait enlevé au silihdar un jeune Grec d'une beauté célèbre, expia de sa

vie sa rivalité avec un favori du sultan. A Nizibe, ce même silihdar ayant accusé malignement le fameux médecin d'Amurat, Émir-Tchélébi, de préparer de l'opium pour ses malades et d'user lui-même de cette préparation enivrante pour exalter son imagination, le sultan demanda tout à coup au médecin de lui montrer le sachet de pilules qu'il portait entre sa robe et sa peau.

« Qu'est-ce que cela ? » lui dit-il en montrant du doigt le sachet.

« Une préparation innocente d'opium, » répondit Émir Tchélébi.

« Eh bien! si elle est innocente, prends-en toi-« même devant moi, » reprit Amurat. Émir Tchélébi en avala quelques pilules et referma le sachet en disant au sultan que ce qui était innocent et même utile à petite dose devenait poison mortel à grandes proportions.

Le tyran, aussi facétieux que cruel, ordonna à son médecin d'avaler toutes les pilules, et, pour l'empêcher d'en neutraliser le venin par un contre-poison, il lui proposa une partie d'échecs, et observa avec une attention féroce les progrès de l'empoisonnement sur le visage et sur l'intelligence de sa victime. A la troisième partie d'échecs, Émir-Tchélébi succombant à la léthargie fut emporté

mourant dans sa demeure. Ses serviteurs lui proposèrent en vain des médicaments propres à le rappeler à la vie : « Non, » leur dit-il ; « sous un « maître comme le nôtre, et avec des ennemis tels « que le silihdar, il vaut mieux mourir une seule « fois que de vivre menacé de la mort tous les « jours. »

Il se fit apporter un sorbet glacé dont le froid rend l'opium mortel, et il expira.

A Biredjik le sultan traversa l'Euphrate sur des ponts de bateaux, et fit suivre l'armée par une flottille de huit cents barques qui portaient les canons de siége et les vivres. Il y fit rompre à coups de marteau les pieds et les mains des Arabes qui fumaient le tabac.

A Djoulab, le grand vizir Beïram mourut de douleur d'avoir été forcé d'obéir à un tel maître. et en déplorant les crimes dont il avait été à regret l'instrument. Taïar, pacha de Mossoul, fut appelé au camp pour lui succéder ; les favoris redoutaient un grand vizir d'une autorité plus prépondérante auprès du sultan : ils voulaient régner sous le nom d'un homme nouveau et timide.

A Mossoul, un ambassadeur indien apporta à Amurat les félicitations et les présents de son prince. Parmi les présents on admirait une cein-

ture de pierreries de la valeur de cinquante mille ducats d'or, et un bouclier réputé impénétrable aux flèches et aux sabres. Il était formé d'oreilles d'éléphants et de cuir de rhinocéros. Amurat, pour éprouver sa force et l'armure, la frappa du tranchant de sa hache d'armes et fendit du coup le bouclier. Il le renvoya avec mépris au souverain des Indes.

Le cent quatre-vingt-dix-septième jour après le départ de Constantinople, l'armée aperçut les quatre-vingt-dix-sept tours d'un des côtés de Bagdad et les murailles de dix mille pas ou de cinq lieues de circonférence qui entourent la ville des khalifes. On planta la tente d'Amurat en face du grand Iman, tombeau sacré situé sur une colline au bord du Tigre. La poussière qui s'éleva le lendemain des tranchées creusées par trois cent mille hommes obscurcit le ciel. Chacun des vizirs et des pachas reçut l'ordre d'attaquer une des portes ou des forteresses de la ville assiégée. L'émulation de la gloire ou de la récompense doublait l'ardeur des troupes. Le schah de Perse, Sam-Schah, s'approchait pour secourir la ville. Le premier choc sur les bords du Tigre fut terrible pour les Turcs. Amurat gourmanda le grand vizir sur sa lenteur à combler les fossés et à donner l'assaut général.

« Plût à Dieu, » lui répondit Taïar-Pacha, « qu'il fût aussi possible à toi de prendre Bagdad « qu'à moi de mourir pour te servir!... »

Il ordonna l'assaut pour le jour suivant. Trois cent mille hommes se préparant à la victoire ou à la mort remplirent la nuit du sourd murmure des prières qui s'élevaient du camp. A l'aube du jour, le cri d'*Allah kerim!* Dieu est grand! donna le signal de l'escalade par toutes les brèches. L'armée monta comme une marée des tranchées sur les murailles.

Le grand vizir, la mort devant lui sur les remparts, la mort derrière lui dans la tente d'Amurat, combattait le sabre à la main sur la plus large brèche, quand une balle lui traversa la tête du front à la nuque, et le fit tomber sans vie dans les bras de ses soldats. On coucha son cadavre sur le bord du fossé pour présider encore, quoique mort, à la bataille qu'il avait engagée.

« L'oiseau de son âme, » dit l'historien turc Naïma, traduit par Hammer, « s'envola de sa cage « terrestre dans les bosquets de roses du paradis ; « il avait été heureux dans la vie, martyr dans la « mort, ce bonheur suprême quand elle conquiert « le paradis ! »

« Ah! Taïar » s'écria le sultan en apprenant la

mort du grand vizir, « ta vie m'était plus pré-« cieuse que cent tours comme celles de Bag-« dad ! »

Puis, se tournant vers le capitan-pacha Mustafa, et lui remettant le sceau de l'empire et le commandement de l'assaut : « Allons, » lui dit-il, « mon-« tre-toi digne de ma confiance, et dévoue-moi ton « âme; c'est toi qui me donneras Bagdad. »

L'armée un moment suspendue dans son élan par la mort de Taïar-Pacha, s'élança sur les pas du nouveau vizir au cri unanime de la fatalité : « Qui « sait le jour de sa mort? »

Avant que la fumée des remparts eût été dissipée par le vent qui suit à midi le courant du Tigre, les deux cents tours de Bagdad éventrées par le canon des Turcs étaient évacuées par les Persans redescendus dans la ville.

Une capitulation honorable fut signée entre le khan qui commandait dans Bagdad et le sultan. « Que chacun se retire à sa volonté de la ville, » lui dit Amurat en recevant les clefs dans un bassin d'or. Mais les soldats, animés par la vengeance de tant de morts, leurs parents ou leurs amis, sous les murs, ne ratifièrent pas cette magnanimité de leur padischah. Sous prétexte que les Perses avaient recommencé eux-mêmes le combat dans la ville,

ils massacrèrent, pillèrent et brûlèrent jusqu'à la fin du jour les habitants et les prisonniers. Sourds à la voix des vizirs et des pachas, ils n'écoutaient pas même les ordres réitérés du sultan.

La mêlée était si confuse et le massacre si acharné, qu'Amurat, pour avoir des nouvelles de ce qui se passait dans la ville, fut obligé de faire monter à cheval un enfant tartare du nombre de ses pages, et de l'envoyer, au risque de sa vie, au milieu du tumulte. L'enfant lui rapporta que les Persans, accumulés en troupeau confus dans la tour et vers la porte *des Ténèbres*, s'y défendaient en désespérés, et que le silihdar et plusieurs pachas étaient tombés morts ou blessés sous leurs coups. Le sultan y envoya la grosse artillerie qu'il avait fait fondre à Biredjik; la tour et la porte *des Ténèbres* s'écroulèrent sous ces énormes boulets.

Trente mille Persans, restes de quatre-vingt mille qui composaient la garnison de Bagdad, s'échappèrent par cette porte, passèrent le fleuve, se répandirent les uns dans les roseaux de la Diala, les autres dans les cavernes des rochers de Scherban, où ils périrent sous le sabre des Égyptiens lancés sur leurs traces. Le château, qui contenait l'arsenal de Bagdad, s'abîma sous une explosion des poudres. Huit cents bufles de l'armée qui paissaient sur les

glacis semèrent de leurs membres mutilés les toits et les rues de la ville.

Amurat voulut voir une trahison dans cet accident. Il ordonna, sous peine de mort, à tous les habitants de Bagdad qui logeaient un Persan chez eux de massacrer leur hôte. Lui-même, monté sur son trône au bord du Tigre, fit comparaître devant lui mille Persans découverts dans la ville, accompagnés chacun d'un tschaousch désigné pour son bourreau. A un geste du sultan, les milles têtes roulèrent à la fois sous mille sabres sur la grève. Quarante mille autres têtes de Persans immolés par le fanatisme de la religion, de la race et de la vengeance, jonchèrent la route d'Amurat à son départ de Bagdad. Il y laissa une garnison turque de dix mille hommes, sous le commandement d'Hassan le Petit, aga des janissaires. Aucune bataille ne coûta jamais aux Persans autant de sang que cette capitulation honteuse de Bagdad. Le courage épargne plus de sang aux nations que la lâcheté.

Amurat, en quittant Bagdad, adressa un défi injurieux au schah de Perse pour adieu : « Si tu es « un homme, montre-toi, » lui disait-il ; « il ne « convient pas que ceux qui s'arrogent le trône « demeurent cachés derrière leurs murailles ; celui « qui craint le cheval ne doit pas le monter ; celui

« que l'éclat de l'acier éblouit ne doit pas ceindre « le sabre ; ce qui a été écrit de toute éternité finit « toujours par s'accomplir. »

XXXIII

Le retour d'Amurat IV à Constantinople rappela l'entrée de Mahomet II dans cette capitale. Il rapportait aux Ottomans l'orgueil, la vengeance et les clefs de la seconde ville sainte, boulevard de la foi et de l'empire. Sa mère, la sultane Kœsem, qui l'avait accompagné comme son génie familier dans toute la campagne, le précédait dans une voiture grillée dont les roues étaient d'argent, suivie de onze autres voitures pleines de son harem. Les vizirs et les oulémas, montés sur des chevaux de parade, précédaient et suivaient la sultane. Amurat, entouré de cinquante khans de Perse enchaînés à côté de son étrier, venait ensuite revêtu d'une armure persane et les épaules couvertes d'une peau de léopard tel qu'on représente Alexandre après la conquête de Babylone, cette Bagdad de l'antiquité.

Il rapportait non-seulement la conquête, mais la paix signée en route par le grand vizir Mustafa. La Porte dans ce sage traité avait rétrocédé Érivan en échange de la renonciation de la Perse à ses droits

sur Bagdad. Le caïmakam Mohammed, qui avait gouverné avec tant de probité et de bonheur la capitale pendant l'absence du sultan, fut étranglé pour récompense. Le prétexte de sa mort fut la destitution de Mathias Bessaraba, Vayvode de Valachie.

XXXIV

La gloire et la paix rendirent Amurat IV aux vices qui avaient souillé sa jeunesse avant l'époque héroïque et courte de sa vie. Le Persan Émirgoune avait succédé dans sa faveur à Abaza. Les raffinements de luxe et de sensualité du palais d'Émirgoune y attiraient souvent Amurat. Les voluptés dépravées, les fréquentes ivresses énervèrent en peu de mois des forces que les fatigues de deux campagnes n'avaient pu vaincre. Une langueur mortelle l'atteignit à trente et un ans. Dans les accès de sa dernière fièvre, il envoya l'ordre d'étrangler Ibrahim, le dernier de ses frères, préservé jusque-là de sa jalousie par la sultane Kœsem, aïeule de cet enfant. La sultane fit répondre à son fils que l'ordre était exécuté, mais Amurat demanda à voir le cadavre.

Comme on éludait sous divers prétextes l'obéis-

sance à cet ordre du mourant qui voulait entraîner avec lui son successeur dans le tombeau, Amurat se leva sur son séant pour aller lui-même s'assurer au harem de l'exécution de l'enfant de son père. Ses forces le trahirent plus que sa cruauté, et il retomba évanoui dans les bras de son silihdar. Sa dernière parole fut le vœu impuissant d'un crime : il mourut en le croyant accompli.

XXXV

S'il n'avait été un tyran, il aurait été un grand homme. Le héros et le bourreau se mêlèrent en lui. Ses cruautés furent provoquées par l'anarchie des janissaires et des spahis, qui avaient opprimé son enfance, déshonoré et ensanglanté la nation. C'est le malheur des dominations soldatesques qui appellent un tyran pour exterminer mille tyrans.

Sa physionomie sur la fin de sa vie avait contracté la férocité de son règne. Les poëtes persans ses contemporains le peignent sous les traits d'un lutteur antique aux jambes courtes, au buste épais, aux membres noués par des articulations colossales. « Sa chevelure » disent-ils, « et sa barbe étaient « noires et touffues, ses sourcils portaient de l'om- « bre sinistre sur ses yeux, foyers mobiles d'une

« flamme errante; deux rides creuses entre ses « deux yeux semblaient couver des pensées toujours « tendues, comme la corde de l'arc d'où va partir « la flèche de mort; des milliers de têtes roulaient « à sa voix sur la poussière, son bras robuste lan- « çait des flèches aussi loin que le fusil lance la « balle; le djérid (bâton de bois flexible) jeté par « sa main perçait des planches de deux doigts « d'épaisseur; ses plaisirs étaient sauvages et cruels « comme son caractère; il aimait à chasser avec « trente mille batteurs qui faisaient lever les cerfs, « les chevreuils, les sangliers devant son cheval.

« De même qu'à l'approche de l'orage tous les « oiseaux se taisent et se cachent sous les feuilles, « de même tout faisait silence à son terrible « aspect. La nécessité de ne s'exprimer que par « signes en sa présence, » ajoutent les historiens ottomans, en décrivant un symptôme de tyrannie que Tacite aurait envié, « porta sous son « règne le langage des muets à sa perfection. Le « clignement des yeux, le mouvement imperceptible « des lèvres, le claquement des dents et des doigts « avaient remplacé la parole; tout était réticence « dans les impressions et dans les sentiments, de « peur que le secret de la terreur ou de l'horreur « n'échappât de l'âme. »

Le Vieux de la Montagne n'était pas servi avec plus de promptitude et de dévouement. Un jour qu'il avait laissé tomber du haut d'un balcon du sérail un papier échappé de sa main et que ses pages se précipitaient à l'envi sur les escaliers pour disputer la feuille au vent, l'un d'entre eux, pour arriver le premier, sauta dans la cour et se cassa la jambe, mais rapporta le papier ; ce zèle jusqu'à la mort lui valut l'attention d'Amurat, et l'élévation aux grandes dignités de l'empire.

Sa sévérité, d'abord juste et politique, avait fini par dégénérer en frénésie. Des femmes qu'il rencontra dansant et chantant entre elles dans la prairie *des Eaux Douces* un jour de mélancolie, furent noyées pour les punir de leur joie quand le sultan était triste. Le fils d'un de ses pachas, qu'il aperçut par hasard des fenêtres d'un de ses kiosks passant à cheval trop près des murs du sérail, fut tué d'un coup de flèche par sa main. Une barque chargée de femmes, qui longeait les jardins, fut coulée au fond de la mer à coups de canon, pour la faute des rameurs qui la conduisaient ; son musicien de prédilection fut étranglé pour avoir chanté de la musique persane.

Un autre musicien, quoique Persan, le fameux Schahkouli, également condamné à mort à Bagdad,

obtint de comparaître avant le supplice devant Amurat. « Ce n'est pas pour ma vie, » lui dit Schahkouli, « que je t'implore, c'est pour l'art qui « va mourir avec moi. » Parcourant alors d'une main désespérée les fibres d'un instrument à six cordes, il en tira d'abord un chant de mort qui arrachait la pitié du cœur, puis un chant élégiaque sur la conquête et les cendres de Bagdad, sa patrie, puis un chant de délivrance et de joie qui élevait l'âme du tyran lui-même jusqu'à la jouissance de la vertu. Amurat n'eut pas le courage d'étouffer une telle voix et un tel génie dans le cordon, il fit grâce au chanteur et l'emmena avec lui à Constantinople pour charmer ses insomnies.

Un de ses contemporains italiens, qui résidait à Constantinople, assure qu'Amurat lisait assidûment Machiavel, pour se perfectionner dans la théorie de la tyrannie. Son axiome favori : « La vengance peut « blanchir, mais elle ne vieillit pas, » était une inspiration spontanée, antérieure aux théories de l'homme d'État florentin. On naît tyran, on n'apprend pas sa nature, on la suit. Amurat IV n'avait pas besoin de maître pour haïr et pour se venger. Tout son règne ne fut qu'une vengeance; il trouva sa politique dans ses ressentiments.

XXXVI

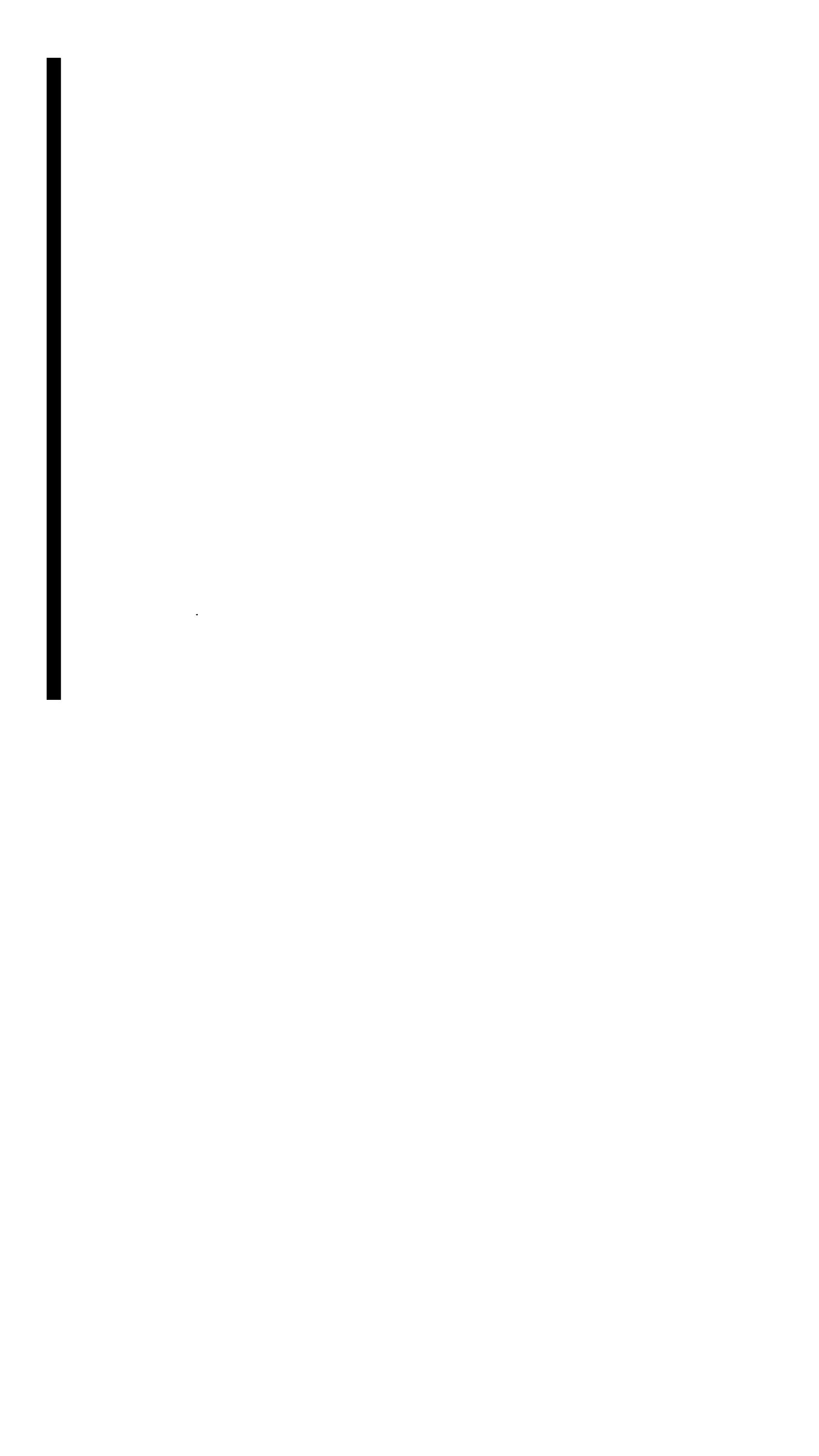
Le luxe de l'empire sous son règne égala l'ostentation persique des empereurs grecs du Bas-Empire. Ses écuries, dont les mangeoires étaient d'argent massif, et les licous des chaînes du même métal, ne contenaient pas moins de neuf cents chevaux de main à son usage. Chacun de ces chevaux de chasse, de course, ou de guerre, avait son histoire et sa généalogie ; la race est la noblesse des animaux. Huit cents chevaux de charge portaient à sa suite les bagages de l'empereur dans ses campagnes ou dans ses voyages à Andrinople. Cinq mille chameaux toujours complets étaient destinés au transport des équipages de sa cour. Six cents étaient chargés du trésor monnayé qui suivait l'armée. Huit cents mules portaient les esclaves et les tentes. Chacun des pages du sérail avait trente chevaux de race ou de guerre pour son usage.

Les rois de Perse des temps héroïques n'éblouissaient pas l'Asie d'une armée plus nombreuse de serviteurs, de courtisans, de musiciens. Les sages de l'empire pressentaient dans ces somptuosités la décadence ; Amurat IV lui-même permettait qu'on reprochât ce luxe à tout autre qu'au souverain. Un homme d'État philosophe de son divan, Gourdjali,

le Montesquieu de l'Orient, écrivait sous ses yeux, et lui dédiait à lui-même un livre resté monumental sur la décadence des Ottomans. Les conseils qu'il donne dans ce livre au sultan se bornent en général à rappeler l'État aux mœurs des ancêtres, et à présenter comme la souveraine sagesse les vieux vices des institutions turcomanes. Peu d'hommes sont assez libres des préjugés de leur patrie pour échapper à l'horizon borné de leur temps et de leur race.

Les deux seuls avis utiles que Gourdjali donna à Amurat dans son traité de la Décadence, et qui furent adoptés par le sultan, furent la nécessité de réformer l'indépendance trop abusive des pachas dans l'administration de leurs provinces, l'augmentation des troupes permanentes soldées et disciplinées, portées sous ce règne jusqu'à deux cent mille hommes, et la création de troupes d'élite choisies parmi les janissaires pour servir de type et d'exemple à l'armée. Ces deux institutions d'Amurat IV ralentirent les effets de la décadence; mais cette restauration violente de l'autorité du sultan par la terreur et non par la vertu ne fut cimentée que par le sang.

Le sabre et le cordon devinrent les seuls nerfs de l'état. Malheur aux peuples qui ont besoin de la tyrannie!

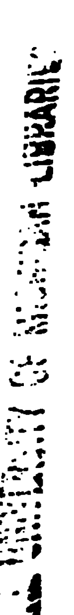


LIVRE VINGT-SIXIÈME.

I

Deux femmes et un prince adolescent stupéfié d'effroi dans le fond d'un harem, héritaient de cet empire dont les ressorts tendus jusqu'à la tyrannie par la terreur allaient se détendre jusqu'à la licence par la mort du tyran.

La première de ces femmes était la sultane Kœsem ou la Validé, veuve d'Achmet Ier, mère d'Amurat IV, Grecque de race, nature impériale dont la beauté, la fécondité, le génie, l'ambition justifiée par le talent, avaient fait la véritable impératrice de deux règnes, et qui était seule capable d'en



donnée p
maîtresse
négligée
de la nat
riorité de
politique e
disposée à
règne l'om
précédents.
du berceau,

Ibrahim, de
le trône par
comme on vien
et à la ruse ha

trop de l'âge de l'ambition, certain d'être sacrifié tôt ou tard à son tour aux ombrages du tyran, averti peu de jours avant, par la terreur du harem, de l'ordre de mort envoyé contre lui par Amurat, préservé par un subterfuge précaire, et réfugié avec quelques eunuques dans l'appartement le plus reculé de la sultane mère, ce jeune prince croyait entendre dans chaque rumeur du sérail les pas des muets ou d'Amurat lui-même venant découvrir son asile et accomplir l'ordre différé de son supplice. La main sur les verrous du kiosk où la sultane Validé l'avait caché, il croyait n'avoir entre la mort et lui que cette porte.

Le bruit et les cris de *longue vie au sultan Ibrahim*, des vizirs, des pages, des bostandjis qui accouraient saluer le nouvel empereur, lui parurent une ruse des assassins pour l'engager à sortir de son refuge et pour l'étrangler sur le seuil. Il refusa de croire à la mort d'Amurat IV et d'ouvrir la porte à ceux qui lui apportaient l'empire, tant que la sultane sa mère ne la lui aurait pas attestée. Elle accourut ; mais la voix même de sa mère ne lui parut pas encore un témoignage assez convainquant de sa sûreté ; il fallut aller chercher au sérail le cadavre d'Amurat, et le lui faire contempler par une fenêtre du kiosk pour le décider à ouvrir. Il ne

se crut vivant qu'en voyant son frère mort. A cette vue il tira les verrous, et ses vizirs tombèrent à ses pieds.

Après avoir reçu leurs félicitations et les embrassements de sa mère, il aida à rapporter lui-même le corps recouvert d'un linceul au sérail. Il remit à celle à qui il devait deux fois la vie le soin de régner pour lui. Elle laissa le grand vizir Kara-Mustafa sa créature au poste où son crédit l'avait élevé sous les dernières années d'Amurat IV. C'était un Hongrois de naissance, que son courage, son intégrité et ses services avaient élevé, de grade en grade, du rang de simple janissaire aux plus hautes fonctions de l'État. Il en était digne par ses vertus; mais accoutumé à recevoir d'une main despotique l'impulsion d'une volonté supérieure à la sienne, il était plus propre à être la main que la tête d'un règne.

Ibrahim, entièrement annihilé par l'habitude de subordonner son âme à celle de sa mère, se contentait de vivre sans désirer de gouverner; il était énervé par les plaisirs précoces du harem, que les mœurs du sérail laissaient pour unique distraction de leur captivité aux princes prisonniers. Sa mère et ses vizirs lui offraient tous les vendredis, jour consacré par les musulmans à l'union conjugale, de



nouvelles esclaves, tribut de l'Archipel, de la Grèce, de la Perse et de la Circassie. Des parfums excitants finirent par vaincre l'infirmité d'Ibrahim, et deux enfants mâles naquirent la première année de son règne.

III

Une expédition de représailles contre Azof, ville principale des Cosaques du Don, emporta et incendia la capitale de cette peuplade, tantôt tartare, tantôt russe, tantôt polonaise, selon le capricieux génie de ses pirates de terre. Mohammed Ghéraï, khan de Crimée, prêta cent mille Tartares auxiliaires aux Turcs pour cette expédition. Sultanzadé pacha, commandant de l'armée ottomane, releva Azof et la fortifia pour en faire une barrière contre les Cosaques et contre les Russes leurs alliés ordinaires. Le grand vizir profita de l'autorité que lui donna cette expédition heureuse pour faire expier à l'ancien silihdar, favori tout-puissant d'Amurat IV, ses tyrannies et ses déprédations. Quarante *chiaoux*, envoyés sur sa trace à Andrinople, l'atteignirent et l'exécutèrent sur le chemin. La sultane Validé, qui méditait de donner pour épouse à l'opulent silihdar

une de ses filles, s'indigna de ce meurtre et prépara le châtiment.

L'occasion s'offrit d'elle-même.

Nassouh-Pacha, nommé gouverneur d'Alep par le grand vizir, apprit en route que cette nomination était un piége, et qu'un ordre de mort, remis à son prédécesseur l'attendait en Syrie. Il revint sur ses pas avec ses troupes, annonçant hautement l'intention de tirer vengeance du gouvernement et de révolutionner la capitale. Son approche et ces rumeurs remuèrent dans Constantinople les anciens ferments de sédition mal étouffés par la tyrannie du dernier règne. Le grand vizir fit marcher à la rencontre de Nassouh ce qu'il avait de janissaires et de spahis dans la ville. Ils furent repoussés dans la plaine de Nicomédie. Nassouh, vainqueur, planta ses tentes rebelles à Scutari, en vue des jardins du sérail ; il y attendit le titre de grand vizir, que ses complices le flattaient de recevoir chaque jour de la faiblesse et de la terreur d'Ibrahim.

Trompé par ses amis et trahi par son kiaya, qui l'attirait au piége, il osa enfin traverser le Bosphore avec une poignée de ses amis pour recevoir du grand vizir son pardon et le commandement général de l'armée de Roumélie. Entouré, à son débarquement sur la plage du sérail, des gardes du

grand vizir, il n'échappa à leurs sabres qu'en s'enfuyant, avec dix cavaliers de son escorte, dans les montagnes de Bulgarie. Son fils, âgé de seize ans, ne pouvant le suivre dans sa course, fut laissé derrière lui dans une de ses métairies voisines du Bosphore. Atteint lui-même quelques jours après, au moment où il se rendait à Rutschuk pour passer de là au camp des Tartares, il fut ramené chargé de chaînes à Constantinople, et supplicié comme un vil criminel sur l'hippodrome. Sa tête ensanglanta le lendemain la porte du sérail qu'il avait menacé. Son frère Ali fut étranglé sur la barque qui le portait en exil; son fils, incorporé dans les pages d'Ibrahim, releva plus tard sa maison, et devint un des historiens les plus authentiques et les plus impartiaux de l'empire. Il raconte sans étonnement et sans murmure l'exécution de son propre père, tant le respect de la fatalité exclut chez les Ottomans l'idée de la vengeance.

Soulfikar-Pacha, complice et lieutenant de Nassouh, fut victime de la même dissimulation du divan. Nommé gouverneur de Chypre, l'amiral qui commandait dans ces parages eut ordre de l'attirer sous prétexte d'une fête sur son vaisseau amiral, et lui présenta à la fin du festin l'ordre de mourir. Ces exécutions, souvenirs du règne d'Amurat IV,

étaient la politique du harem, et non celle du grand vizir Kara-Mustafa. Il subissait plus qu'il n'ordonnait ces atrocités.

IV

Un triumvirat de favoris, conseil secret de la sultane Validé, gouvernait sous elle, et s'indignait de ne pas gouverner sans partage. Ce triumvirat se composait d'un homme agréable, mais léger, Sultanzadé-Pacha; d'Yousouf, écuyer d'Ibrahim, et de Djindji, son khodja ou précepteur. Ces khodjas des sultans avaient au sérail à peu près les fonctions que les directeurs spirituels de la conscience des souverains catholiques remplissaient à l'Escurial, en Espagne : influences sans attributions, mais dominant toutes les autres. Sa réputation d'homme versé dans la magie et dans la médecine, le secret qu'il prétendait posséder de composer des philtres qui rendaient la jeunesse et la vigueur à son élève, l'avaient soutenu au premier rang de la faveur.

La sultane Kœsem, depuis le meurtre du silihdar, commis sans son consentement, servait la haine de ces trois hommes contre le grand vizir. Cette haine était envenimée tous les jours par l'animosité d'une

ımme importante dans le harem, la Kiaya Khatoun, ɔuvernante des odalisques, ministre des plaisirs u sultan. Elle ne cessait d'accuser la parcimonie u vizir dans l'administration du harem. Ses accuıtions parurent le pire des crimes à un prince ɔminé par les femmes. La Kiaya Khatoun, d'intelgence avec la sultane Validé et le triumvirat enəmi de Kara-Mustafa, se plaignit amèrement à ırahim de la négligence du grand vizir, qui laisit, disait-elle, manquer de bois à brûler les apırtements du harem. Ibrahim, indigné, envoya terrompre le divan que le grand vizir présidait ı ce moment dans son palais pour lui reprocher tort envers ses femmes.

« Pourquoi, » lui dit-il d'un ton sévère en l'aperɛvant, « les cinq cents chariots de bois réclamés par la Kiaya Khatoun pour le harem ne sont-ils pas encore livrés ? »

Le grand vizir s'excusa, rejeta ce retard sur l'imırtance des affaires d'État qui l'avaient distrait ce détail; puis se permettant une leçon imprunte à son jeune maître dans un moment où ses nemis ne cherchaient qu'une occasion de le perdre : « Mon padischah, dit-il, fallait-il donc me faire suspendre le divan, et interrompre la discussion les plus hautes affaires d'État, à moi qui suis

« ton représentant et ton ombre, pour cinq cents « malheureux chariots de bois qui ne valent pas « ensemble cinq cents aspres? Pourquoi m'interroges-tu sur cinq cents chariots de bois, au « lieu de m'interroger sur la situation de ton empire, « sur la félicité de ton peuple et sur la sûreté de tes « frontières? »

Cette liberté de paroles, interprétée en leçon et en outrage par les ennemis de Kara-Mustafa, fit trembler pour lui ses amis. Ils lui représentèrent son imprudence :

« N'est-ce donc pas par amour pour lui, » leur répondit-il, « que je lui dis la vérité? Faut-il le « flatter au lieu de le servir? Mieux vaut mourir hon« nête et libre que de vivre adulateur et esclave! »

Cependant, pour prévenir le complot de ses ennemis, il conspira lui-même la perte du plus dangereux de tous; c'était Yousouf, l'aga des janissaires. Des émissaires du grand vizir, envoyés avec de l'or dans les casernes, insinuèrent aux soldats de refuser de toucher aux plats de riz qu'on leur servait dans la cour du sérail, signe de mécontentement qui présageait la révolte, et dont la responsabilité rejaillissait sur leur aga. Ces manœuvres, dévoilées à Yousouf par ses espions dans les casernes, armèrent le triumvirat d'un grief réel contre leur

ennemi. Ibrahim, informé et convaincu par eux de cette intrigue coupable de son vizir, manda un des casuistes les plus accrédités parmi les oulémas.

« Si je faisais tuer mon lala (mon père), » titre familier du grand vizir, lui demanda-t-il, « mes « sujets seraient-ils mécontents de moi ? »

« A Dieu ne plaise, » répondit l'ouléma, « les cous « de tes sujets, mon padischah, ne sont pas assez forts « pour supporter le poids de ta colère ; ils sont tous « plus minces devant toi que le tranchant de ton « sabre suspendu sur eux. La mort de ton grand « vizir les comblera de joie. »

Ibrahim, rassuré, assista selon l'usage au conseil des vizirs dans le sérail, et frappa deux ou trois coups d'impatience contre le treillis de bois doré qui le dérobait aux regards du divan. A ce signe, le conseil se tut et se dispersa ; le grand vizir, resté seul au sérail, se présenta, selon l'étiquette, à la porte de l'appartement du sultan pour l'entretenir confidentiellement des affaires d'État. Les muets lui interdirent l'entrée ; il se retira inquiet dans son palais, prit sous ses habits un *Coran* pour y faire au besoin ses prières de mort, et rentra par la porte de fer dans le sérail. Le sultan se promenait sombre et irrésolu dans ses salles ; l'aspect du grand vizir, non autorisé par l'usage à cette familiarité, l'irrita.

« Mon lala ! » lui cria-t-il avec colère dans le regard et dans la voix, « en vérité je t'admire de « venir ainsi chez moi, comme chez ton père, sans « y être invité ! » Puis, sans laisser achever la justification du grand vizir sur la fermentation des janissaires, qu'il attribuait à ce que le padischah ne soutenait plus assez franchement son ministre : « Tu « mens, traître, » lui dit Ibrahim ; « c'est toi qui « as fomenté cette rébellion ; je trouverai quelqu'un « plus digne que toi de tenir le sceau de l'empire. « Prends-le, » poursuivit-il en se tournant vers le chef des bostandjis et en indiquant du geste le grand vizir.

Le bostandji, incertain si le padischah désignait par ce mot le sceau de l'État que portait le grand vizir ou le vizir lui-même, interpréta le mot dans le sens le moins terrible, et reçut le sceau des mains de Kara-Mustafa. A la faveur de ce malentendu, le grand vizir déposé rentra dans sa maison, tremblant d'entendre le bourreau sur ses pas, se déguisa et s'évada par le toit de son harem. Il descendit sur une place déserte, devant la petite mosquée de Nàali, attenante à son harem, où l'on vendait du foin et de la paille, et se blottit, sans avoir été aperçu, sous une meule de foin, pour attendre la nuit.

Cependant, quand le bostandji-baschi rapporta au

sultan le sceau du grand vizir : « Sourd d'oreilles et « d'esprit, » lui dit avec colère le padischah, « ce « n'est pas le sceau, c'est l'homme que je t'ai « demandé. Va, et rapporte-moi à l'instant la « tête du traître. »

Cinq cents bostandjis cernèrent, à cet ordre, la maison du vizir, enfoncèrent les portes, pénétrèrent jusque dans l'appartement des femmes, sans découvrir leur victime. Mais l'un d'eux étant monté sur le toit du harem, et observant de là les alentours, croit apercevoir sous le foin le mouvement d'une poitrine qui respire, accourt aussitôt avec ses compagnons, fouille la meule de la pointe de son sabre, et découvre le fugitif.

Kara-Mustafa se défendit inutilement de son sabre nu, et succomba sous le nombre ; garrotté et conduit sur la place de Khodja-Pacha, il y fut étranglé au bord de la fontaine de Kara-Ali. On porta son cadavre au sultan avant de le rendre à la sépulture qu'il s'était préparée à lui-même pendant sa fortune.

V

Le favori Sultanzadé hérita de la dignité de celui dont il avait tramé la ruine ; une nouvelle favorite,

[redacted]

Schekerbouli, Persane de naissance, commença à rivaliser dans le cœur d'Ibrahim l'ascendant de la sultane Validé. Cette favorite, pour éloigner le sultan de sa mère, s'entendit avec le khodja Djindji pour l'entraîner à Andrinople. Le grand vizir et la sultane Validé, inquiets de cet éloignement, qui enlevait le padischah à leur influence, le rappelèrent à Constantinope par des symptômes simulés de sédition dans la ville. Deux fils, Sélim et Othman, naquirent au sultan pendant son voyage de plaisir à Andrinople.

Le khan de Crimée, Mohammed Ghéraï, fut déposé, et son frère Islam Ghéraï investi à sa place de la souveraineté des Tartares. Quand il se présenta au sérail pour rendre grâces à Ibrahim de son investiture, il trouva le sultan sans pelisse et sans turban, respirant la fraîcheur du matin au bord d'un bassin du jardin.

« Écoute, Islam, » lui dit Ibrahim, « je t'ai fait « khan ! Sois désormais, comme tes pères, l'ami de « mes amis et l'ennemi de mes ennemis. Quel est « ton âge ? » poursuivit le sultan.

« J'ai quarante ans, » répondit Islam, « et par le « malheur de ma captivité, c'est aujourd'hui que je « monte pour la première fois à cheval; mais « j'espère cependant conduire assez bien mon cheval « de bataille pour te rendre en services l'honneur

« que tu me confères. Entre les infidèles Russes et « Polonais et moi, il n'y aura que le tranchant du « sabre. »

Le czar des Russes, Alexis Michaïlowitz, envoya des ambassadeurs à Ibrahim pour le féliciter de son avénement, et renouveler ses assurances d'amitié. « Vous devez, » répondit le sultan au czar, « refréner les Cosaques sur le littoral de la mer « Noire, et continuer à payer au khan de Crimée « le tribut que les czars de Moscou ont toujours « payé à mes Tartares. »

La Porte, pour rester fidèle aux stipulations de la paix de Szœn avec l'Autriche, refusa à l'ambitieux Rakoczi, prince vassal de Transylvanie, de soutenir ses prétentions sur la Hongrie supérieure, la Valachie et la Moldavie. Le baron de Czernin, ambassadeur d'Autriche, apporta à Constantinople les présents de l'empereur. Il réclama en vain pour l'empire romain les clefs du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Le sultan lui répondit que la possession des lieux saints avait été conférée immémorialement, par un traité de Mahomet lui-même, aux chrétiens grecs, et qu'il ne dérogerait à aucun prix aux clauses de ce traité.

[redacted]

VI

Le harem continuait à l'occuper plus que l'empire. Les femmes, les parfums et les fourrures étaient les trois délices combinées de son paradis terrestre. Sa mère, ses vizirs, ses pachas, ses favoris, ne suffisaient plus à lui trouver et à lui offrir les plus belles esclaves de Géorgie, de Perse, de Pologne, d'Italie, ces terres natales de la beauté féminine. Les cassolettes du sérail, où brûlaient sans cesse les parfums excitants de l'Arabie, avaient fait enchérir l'ambre dans toute l'Asie. Le prix de la zibeline, pour les habits et les tapis du harem, s'éleva dix fois au-dessus de sa valeur ordinaire. Son goût pour les fleurs odorantes était si frénétique, qu'au lieu des panaches de héron montés sur des nœuds de pierres précieuses, décoration impériale du turban de ses ancêtres, il entrelaçait dans les plis de son turban, dans ses cheveux et autour de ses oreilles, des guirlandes de fleurs. Cette parure efféminée scandalisait le peuple et les soldats; il avait inventé un vêtement lâche, tout formé de zibeline, dont le contact caressait partout la peau, et dont aucun pli et aucune ceinture ne froissait sa mollesse. Chacun des boutons de ce linceul voluptueux était formé d'une

seule pierre précieuse du prix de dix mille ducats d'or.

Sa prodigalité pour la parure des femmes sans nombre de son harem envoyait en mer au-devant des vaisseaux de Gênes et de Venise des fournisseurs chargés d'accaparer les schalls, les mousselines, les velours que l'activité du commerce ne suffisait pas à importer à Constantinople. Il ne se délassait d'un plaisir que par un autre. Il ne quittait les femmes de son harem que pour les joueurs de flûte et de tambour de basque, les musiciens, les chanteurs, les danseurs et les bouffons, diversion nécessaire à la mélancolie suite de ses débauches. Semblable à Néron, à Caligula, ou à Sardanapale, dans ses débordements de mœurs, il avilissait les premières charges de l'empire ou de l'armée jusqu'à en faire le salaire de ses plus grossières orgies. C'est ainsi qu'il nomma aga des janissaires un bohémien nommé Ahmed qui le déridait par ses trivialités bouffonnes, et qu'il récompensa par la place de capitan-pacha l'artificier grec Kœr Mussellioghli qui avait représenté en traits de feu, dans une illumination du sérail, les vaisseaux, les mâts et les voiles de la flotte. Ces deux favoris d'un caprice eurent la pudeur de refuser ce que le prince n'avait pas eu honte de leur offrir.

Il faisait sa société habituelle de tous ces hommes dévoués au plaisir, comme si le plaisir avait été la seule affaire sérieuse de l'État. Il courait la nuit avec eux à cheval, aux flambeaux, du nouveau sérail au vieux sérail, ordinairement inaccessible aux sultans régnants, cherchant parmi les femmes reléguées dans ce dépôt de princesses, de favorites et d'esclaves, des vestiges des célébrités de beauté. Déjà père de sept fils, il avait élevé au rang de sultane Khasséki (sultane épouse) sept femmes de son harem. Chacune d'elles avait son palais dans le sérail, sa cour, ses grands officiers, ses dotations sur le trésor, appelées *argent de pantoufles*, ses barques, ses voitures, ses eunuques, ses esclaves. Sept autres favorites en titre, mais non encore mères, avaient pour *argent de pantoufles* les revenus d'autant de provinces. Il attribuait de plus à chacune la nomination vénale de certaines grandes charges de l'État, en sorte que l'enchère ou le hasard désignait, du fond d'un harem, par la main d'une odalisque, enfant étrangère et illettrée, les candidats aux fonctions les plus augustes du gouvernement.

L'imagination dépravée d'Ibrahim voulait vaincre jusqu'à la nature. Il convoita une épouse gigantesque, objet de ses rêves; des émissaires, envoyés

par la Kiaya-Khatoun, cherchèrent, par ordre d'Ibrahim, dans tous les gynécées de l'Asie, une jeune fille d'une stature démesurée. Ils découvrirent un colosse dans une jeune Arménienne, race célèbre par l'ampleur de ses formes et par l'élévation de la stature dans ces montagnes, Helvétie de l'orient. Enlevée à sa famille et présentée au sultan, Ibrahim crut avoir trouvé dans cette nouvelle épouse un phénomène incomparable de la nature. Il s'attacha à l'Arménienne avec tant de frénésie, que la faveur insensée de cette odalisque alarma non-seulement les sultanes Khasséki, mais que la sultane Kœsem elle-même trembla pour son crédit sur son fils. Ibrahim avait donné pour apanage à cette géante du harem le gouvernement de Damas. La sultane Kœsem, feignant de vouloir aussi honorer en elle l'idole de son fils, invita l'Arménienne à une fête, et la fit étrangler par ses eunuques pendant le festin. On persuada à l'inconsolable Ibrahim que sa favorite était morte étouffée par l'excès d'obésité qu'il admirait en elle. Il la pleura comme un prodige de beauté que la nature ne renouvellerait jamais pour lui.

Le chef des eunuques noirs ou le kislaraga, gouverneur du harem, était alors l'eunuque Sunbullu (ce nom signifie *le possesseur d'hyacinthes*).

L'usage de l'Orient affecte aux eunuques des noms de fleurs ou de parfums par allusion aux femmes, fleurs animées avec lesquelles ils sont seuls en familiarité dans les palais des princes ou des grands. Sunbullu, comme les eunuques des pharaons d'Égypte, des schahs de Perse, des empereurs grecs de Constantinople et des sultans de Stamboul, avait pour lui-même le luxe d'un harem. Il avait acheté une esclave qui allait devenir mère. La beauté de cette esclave, rencontrée fréquemment par le sultan dans l'appartement intérieur de Sunbullu, attenant au harem, éblouit tellement Ibrahim, qu'il la demanda au kislaraga pour nourrice d'un fils qu'une de ses femmes, la sultane Tarkhan, venait de lui donner. La prédilection que le sultan ressentait pour la nourrice de son fils Mohammed, s'étendit jusqu'à son enfant; il préférait cet enfant d'une étrangère à son propre fils.

Un jour d'été qu'il jouait au bord d'un bassin avec les femmes privilégiées, les enfants et les nourrices, s'amusant à les pousser dans l'eau pour jouir de leur effroi, et pour avoir le plaisir de les voir nager en regagnant le bord, la sultane Khasséki, mère de Mohammed, jalouse de la préférence que le sultan montrait à l'enfant d'une étrangère sur le sien, éclata en reproches injurieux contre la nour-

rice. Ibrahim, dans un excès de colère contre la sultane qui outrageait sa favorite, arracha du sein de la mère son propre fils Mohammed, et le précipita par les pieds dans une citerne du jardin. Les eunuques en retirèrent l'enfant à demi noyé, et son front garda toute sa vie la cicatrice de la démence de son père. Sunbullu, tremblant que la vengeance des sultanes et de la Validé Kœsem ne le rendît responsable des désordres dont sa belle esclave et son nourrisson étaient l'occasion dans le harem, résigna de lui-même la place périlleuse de kislaraga, et s'embarqua avec ses trésors, son harem, la nourrice et son enfant, pour aller finir ses jours à la Mecque. Assailli à la hauteur de Carpathos par l'escadre de Malte, il périt en combattant avec intrépidité; ses deux cents esclaves, les trente femmes de son harem, la nourrice et son enfant devinrent la proie des chevaliers. L'enfant, élevé par eux dans la foi chrétienne, et réputé fils d'un sultan, entra dans l'ordre monastique de Saint-Dominique, et fut célèbre en Espagne et en Italie sous le nom de *père Othman*.

VII

Cependant les vices et les démences du sérail ne prévalaient pas sur le génie viril et entreprenant de

la sultane Kœsem, qui gouvernait sous le nom de son fils. L'orgueil d'ajouter un territoire à l'empire lui inspira l'expédition de Candie.

Un Dalmate, ennemi né de Venise, qui possédait encore cette île, était devenu capitan-pacha, et ne cessait de préconiser cette conquête à l'imagination de la sultane Validé. Ce Dalmate, nommé dans son enfance Joseph Maskovich, et depuis Yousouf-Pacha, était né à Vrana en Dalmatie, voisine de la ville vénitienne de Zara. Sa mère était une pauvre esclave ; il avait commencé sa vie aventureuse comme palefrenier dans les écuries du beg de Nadin Sinan ; son indigence était telle, qu'il suivait nu-pieds le cheval du beg, et qu'il dut ses premières babouches à la charité d'une vieille femme de Vrana, touchée de sa beauté et de sa misère. Un chambellan du sultan qui passait par la Dalmatie, en revenant de Venise, fut frappé de sa figure et de son intelligence. Il le prit à son service, l'amena à Constantinople, et lui fit obtenir une place de portier du sérail, aux gages de sept aspres par jour. Il passa de cette humble fonction au rang de fendeur de bois, puis de bostandji du sérail. Ibrahim le remarqua, l'approcha de lui, lui découvrit autant d'aptitude que de grâce, et en fit, par le conseil de sa mère, son silihdar favori après la mort du silihdar Mustafa.

Vindicatif comme un Dalmate, zélé comme un renégat, ambitieux comme un parvenu, Yousouf n'aspirait au poste de capitan-pacha que pour se venger de Venise, dont le joug avait pesé sur sa patrie et sur sa famille. Il y parvint : la sultane Kœsem le fit nommer commandant des forces de terre et de mer de l'expédition qu'elle préparait en silence. Le sultan le fiança avant son départ avec une de ses filles, âgée de deux ans, nommée Fatima. Une flotte de cinq cents voiles, portant cent trente mille hommes de débarquement, sortit le 30 avril 1645 de la mer de Marmara et du golfe de Salonique pour aborder à l'île de Candie.

VIII

L'ancienne Crète, tombeau de Jupiter, royaume de la petite-fille de ce dieu (la nymphe Ida, qui donna son nom à la plus élevée de ses montagnes), l'île fortunée, surnommée dans l'antiquité la nourrice de Jupiter, fut la première des terres connues où l'homme forgea les métaux ; les *Dactyles* du mont Ida sont les forgerons fabuleux ou réels du vieux monde ; ses villes, ses villages, ses montagnes, ses fontaines sont le musée de la théogonie antique. Sa fertilité et sa population égalaient cette île à

l'Égypte. Les Crétois semaient le blé avant le Triptolème des Grecs ; ils avaient inventé les premiers codes de lois qui régirent les villes et les royaumes de l'Asie.

L'aristocratie privilégiée y avait succédé à une démocratie unique qui ne fondait l'égalité des citoyens que sur l'avilissement d'une caste d'esclaves. Toujours en guerre avec les Grecs, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils étaient entrés par patriotisme asiatique dans la ligue de Mithridate contre les Romains. La première expédition romaine contre la Crète, sous le commandement d'Antoine, père du triumvir, périt tout entière sous leurs armes. Les soldats romains, pendus à leurs propres vergues, furent engloutis avec leurs galères dans les eaux de l'île. Metellus, lieutenant de Pompée, les conquit sans les soumettre. Les nobles s'empoisonnèrent eux-mêmes en masse pour ne pas survivre à l'indépendance de leur patrie ; le peuple se déroba à la servitude en fuyant dans les forêts et dans les cavernes inaccessibles de l'Ida, où ils entretinrent une éternelle révolte contre l'oppression romaine. Brutus et Cassius s'y réfugièrent après le triomphe de la tyrannie d'Octave sur la liberté énervée de Rome. Constantin, en partageant l'empire avec son compétiteur, donna la Crète en partage à Constance.

Les Arabes l'enlevèrent aux Byzantins; Baudouin le croisé, roi de Jérusalem, aux Arabes; les Génois, à Baudouin; les Vénitiens, aux Génois : elle leur appartenait depuis trois siècles, et elle était devenue, par les soins du sénat de Venise, la citadelle de la Méditerranée, quand la sultane grecque Kœsem commença par les mains d'Yousouf la conquête de vingt-cinq ans qui devait assurer aux Ottomans cette clef de la Syrie, de l'Égypte, de l'Archipel, ce boulevard maritime des trois continents où régnait l'Islamisme.

IX

La Canée, capitale militaire de l'île, se rendit, après trois mois d'un siége héroïque, aux Ottomans. Ils avaient désormais le pied dans l'île. Ils y laissèrent une garnison de douze mille hommes, sous le commandement d'Hassan-Pacha, et remirent aux années suivantes la conquête lente et continue du reste de l'île et du bloc des montagnes. A son retour, Yousouf, malgré l'appui de la sultane, trouva la mort pour récompense de sa fortune. Salih-Pacha venait d'être nommé grand vizir; on redoutait la concurrence d'Yousouf. On persuada à Ibrahim qu'Yousouf avait épargné les prisonniers de Can-

die pour s'enrichir de leur rançon, et qu'il faisait durer la guerre pour prolonger son autorité et son importance.

— « Repars à l'instant pour Candie, ou je te tue. » lui dit Ibrahim, impatient d'achever cette incomplète campagne.

— « Mon padischah, » lui répondit le serdar étonné à son tour de cette ignorance des conditions d'une campagne maritime en hiver et sans préparatifs, « vous ne connaissez rien aux choses de la « mer ; nous n'avons point de rameurs, et les galè- « res ne peuvent marcher sans rames. »

— « Infâme rebelle! » reprit le sultan, « tu pré- « tends m'apprendre les choses de la mer? » Puis se tournant vers le bostandji-baschi : « Apporte-moi « sa tête, » lui dit-il en sortant de l'appartement.

Le bostandji suspendit de quelques instants l'exécution d'un ordre irréfléchi, qu'il attribuait à la véhémence du sang d'Ibrahim, dont il attendait la révocation du sang-froid ; il se borna à renfermer Yousouf dans le kiosk *des Oiseaux*, prison grillée des vizirs entre leur disgrâce et leur supplice. Ni l'ancienne amitié, ni le titre de gendre du sultan, ni un fils qui naquit à Yousouf dans la journée, ni la supplique touchante que le prisonnier adressa par les mains officieuses du bostandji-baschi à

Ibrahim pour lui demander au moins grâce de la vie, ne firent pardonner son insolence à son maître. Ibrahim envoya étrangler son favori, son gendre et le vainqueur de Candie, dans le kiosk *des Oiseaux*, et se fit apporter son cadavre ou pour jouir ou pour pleurer. Il contempla avec une sorte de jouissance mélancolique les joues encore colorées d'un reste de vie du beau serdar : « Hélas! hélas! » dit-il en s'apitoyant sur sa victime, comme s'il n'eût pas été son bourreau ; « hélas! hélas! quel dommage « pour ses belles joues de rose! »

L'avidité de s'enrichir des richesses présumées du conquérant de la Canée fut la principale cause du meurtre d'Yousouf. Ses ennemis avaient répandu le bruit qu'il rapportait et qu'il dérobait à son maître des trésors fabuleux, et entre autres une colonne d'or massif. Il ne rapportait en réalité que de la gloire, une intégrité rare parmi les généraux, et une île d'un prix inestimable à sa patrie. Quand on fit l'inventaire de ses richesses, la colonne d'or massif se réduisit à une colonne de marbre jaune d'Égypte tacheté de rouge. Cette colonne fut employée par l'architecte de la sultane Validé à supporter la tribune du sultan dans la mosquée qu'elle faisait construire à Scutari.

[redacted]

X

Le ressentiment contre les Vénitiens qui lui résistaient en Candie, et qui faisaient des descentes en Morée, emporta Ibrahim jusqu'à ordonner un massacre général des Grecs et des chrétiens dans sa capitale. Le muphti Abou-Saïd, appelé pour autoriser par un fetwa religieux cet ordre sanguinaire, refusa heureusement d'y donner la sanction de Dieu. Il fit trembler le sultan devant le crime de tant de sujets innocents égorgés, et devant la dépopulation de la capitale, dont ces Grecs et ces chrétiens faisaient la force et l'opulence. Il fit apporter au divan les registres des collecteurs d'impôts, et compta dans Constantinople seule plus de deux cent mille imposés grecs ou arméniens, sans y comprendre les Francs.

La ruine plus que le crime fit reculer le sultan. Il se borna à interdire la résidence de Stamboul, la ville ottomane, aux ambassadeurs des puissances chrétiennes, et à leur fixer pour séjour les faubourgs de Galata et de Péra, de l'autre côté de la Corne-d'Or. Les Jésuites, qui voulaient enlever aux Franciscains le service des lieux saints, furent accusés d'avoir provoqué par leurs intrigues l'arres-

tation et l'expulsion de leurs concurrents les moines catholiques. Les ambassadeurs autrichiens reçurent de leur cour, le 5 mars 1646, l'ordre de protéger les Franciscains contre les Jésuites, coupables ou innocents des vues ambitieuses qu'on leur supposait.

Le grand vizir Salih s'étudia, pendant la guerre avec les Vénitiens pour la possession de Candie, à détacher l'Autriche de leur cause, et à enlever à cette cour tout grief contre l'empire, en renouvelant sévèrement à Rakoczy, prince de Transylvanie, la défense d'inquiéter les provinces autrichiennes.

« Dis à ton maître, s'écria le sultan en apostro-« phant en plein divan l'envoyé de Rakoczy, qu'il « ne se fie pas aux embarras que me donne ma « guerre contre Venise, que j'ai des armées suffi-« santes pour me faire obéir partout, et que s'il « renouvelle ses incursions sur le territoire de l'em-« pereur d'Autriche, mon frère et mon ami, je le « déposerai de sa souveraineté. Écoute et tremble.»

L'accent, le regard et le geste d'Ibrahim portèrent une telle terreur dans l'âme de l'agent de Rakoczy, qu'il mourut de la commotion de ces paroles en rentrant dans son palais.

XI

Le complaisant Sultanzadé avait reçu à la place d'Yousouf le commandement de la seconde expédition de Candie. La servilité de ce courtisan étonnait quelquefois le despotisme capricieux du sultan lui-même.

« Comment se peut-il, » dit un jour Ibrahim à Sultanzadé, « que tu approuves toujours sans exception tout ce que je dis, et tout ce que je fais de bien ou de mal ? »

« Mon padischah, » répondit le favori, « vous êtes le khalife, l'ombre de Dieu sur la terre, et tout ce qui vous vient à l'esprit est une inspiration divine ; lors même que vos volontés ont une apparence d'erreur ou de contradiction que notre faible intelligence peut trouver déraisonnable, ces volontés ont une sagesse secrète que votre esclave doit présumer et respecter sans les comprendre. »

Sultanzadé se soulageait quelquefois de ce servilisme officiel dans ses confidences avec ses amis. Il montra un jour au grand juge Abdoul-Halim, son confident, une lettre autographe du sultan, ou katti-schérif, écrite dans le délire de l'ivresse et dont les termes impérieux pour lui auraient paru à tout autre le scandale de la souveraineté et l'ignominie

du trône. « Écoute-moi, » disait ce katti-schérif du sultan qui commençait par déshonorer de son mépris les ministres de sa puissance ; « mes ancê- « tres ont envoyé trop d'or et de bijoux à la Mecque « et à Médine ; fais les rentrer tout de suite dans « mon trésor ; autrement, je te fais arracher la « peau, je la fais remplir de paille, et j'en fais un « épouvantail pour les oiseaux. »

« Tu vois, » dit Sultanzadé au grand juge son ami, après lui avoir lu ce katti-schérif, « à quelle « abjection j'en suis réduit par suite des caprices « insensés d'un ramas d'esclaves favorites russes, « polonaises, hongroises, françaises, persanes, « grecques qui règnent au sérail. Dieu sait com- « ment tout ceci finira. »

Sultanzadé mourut en abordant en Crète. Houssein-Pacha continua la conquête à sa place avec le titre de serdar. La ville de Rétimo et plusieurs autres places fortes de l'île élargirent en Crète l'espace occupé par les conquérants. La capitale, Candie, résistait toujours.

La Dalmatie, arrachée ville à ville aux Vénitiens par Tékéli-Pacha, Azof défendue triomphalement par le capitan-pacha Mousa contre une tentative des Russes, honoraient le vizirat de Salih, malgré l'apathie et les scandales de la cour.

XII

Ibrahim, après avoir épuisé les excès de débauche, épuisait maintenant les excès d'orgueil. Contrarié de rencontrer souvent, dans ses promenades à cheval à travers la ville, des obstacles à la rapidité de ses coursiers, il ordonna au grand vizir d'interdire l'entrée de la capitale à toute espèce de chariots; c'était interdire à Constantinople le mode indispensable de ses approvisionnements en foin, en paille et en bois. L'obéissance fut éludée et illusoire. Cependant, en se rendant un jour à cheval à la plaine de Daoud-Pacha, les regards d'Ibrahim furent offensés par la vue d'un chariot de fourrage entrant dans la ville; il fit appeler le grand vizir, et sans écouter son excuse : « Qu'on l'étrangle! » s'écria le sultan, « qu'on l'étrangle! »

L'absence de bourreau et de cordon laissa quelques instants de réflexion et quelque possibilité de retour au sang-froid d'Ibrahim; mais aussi obstiné dans l'exécution qu'il avait été soudain dans l'ordre, il entra dans la maison voisine de l'iman du village, et fit étrangler sous ses yeux l'infortuné Salih avec la corde du puits. Il envoya de là le sceau

de grand vizir au capitan-pacha Mousa, vainqueur des Russes à Azof.

Un repentir lui fit, quelques jours après, retirer le sceau à Mousa et conférer le rang de grand vizir à Ahmed-Pacha. Les sultanes et les favorites passagères disposèrent plus que jamais de l'empire. Le gouverneur de Brousse, qui fournissait de neige et de glace pour les sorbets les deux sérails et les kiosks des favorites, s'étant égaré sur les glaciers du mont Olympe, et son absence prolongée ayant fait croire à sa mort, les fonctions de gouverneur de Brousse furent données à un favori de la blanchisseuse du harem. Ibrahim, contre les prescriptions du Coran, épousa une huitième femme, et fit construire pour une favorite un carrosse exposé à l'admiration du peuple, et dont tous les clous étaient des pierres fines.

Candie continuait à se défendre contre les flottes et les renforts sans cesse envoyés de Constantinople à Houssein-Pacha. Ce serdar, frappé de deux balles au visage dans un assaut, se lia lui-même la mâchoire fracassée avec le châle de son turban, et continua à combattre à la tête de ses janissaires. Malte, Florence, Rome, les volontaires illustres de toutes les nations catholiques apportèrent secours à Candie. Houssein accusa les lenteurs du capitan-

pacha, qui fut étranglé pour sa négligence. Le grand vizir fit également décapiter tous les pachas ou gouverneurs parents de son prédécesseur Salih, dont il redoutait le ressentiment. Chaque matin le peuple venait examiner avec horreur à la porte du sérail quelles étaient les têtes tombées dans la nuit.

XIII

Ces exécutions poussèrent la terreur même à la révolte. Le fils de l'ancien grand vizir Salih, nommé Mohammed-Pacha, gouverneur d'Erzeroum, avait évité la mort par la difficulté de l'atteindre dans son gouvernement éloigné. Il s'entendit avec Wardar-Ali-Pacha, gouverneur de Kars, pour résister à la tyrannie d'Ibrahim.

Wardar-Ali-Pacha savait qu'il était voué au supplice pour avoir refusé d'envoyer au harem d'Ibrahim la belle Géorgienne Perikhan, fille d'un prince de ces contrées, fiancée à Ipschir-Pacha, son ami. Les deux pachas se donnèrent rendez-vous à Tokat pour y proclamer l'insurrection, et marcher de là sur Constantinople.

« Que la fortune soit avec nous ! » s'écrièrent les troupes du petit-fils de Mohammed ; « marchons au

« nom de Dieu, élançons-nous au combat contre « les aigles de nos montagnes, ou descendons au « cercueil. »

Mohammed, en route avec sa garde vers Tokat, rencontra deux chefs de *chiaoux* qui rapportaient à Constantinople la tête de son oncle Mourteza-Pacha, décapité par eux à Siwas. Il leur demanda de lui montrer le firman en vertu duquel ils avaient tranché les jours de son oncle. Les *chiaoux* lui avouèrent que l'ordre de mort, dérobé par eux à ses recherches quand ils avaient traversé Erzeroum, était contenu dans un flacon de plomb suspendu à l'arçon de leur selle, dans lequel les Turcs portent leur eau en voyage. Il prévit tôt ou tard pour lui le même sort, ne vit de salut que dans l'audace, et tenta par des négociations la fidélité de Kœprilü-Pacha, homme intègre et expérimenté qui marchait à la tête des troupes envoyées contre lui et contre Wardar-Ali, son complice. Il écrivit d'Angora à Wardar-Ali de se défier des piéges de la Porte et surtout d'Ipschir-Pacha, cet ami perfide pour lequel il s'était compromis en préservant la belle fiancée de l'esclavage du harem d'Ibrahim.

Wardar-Ali, incrédule à ses avis, reçut Ipschir dans son camp. Le traître Ipschir, vendu secrètement à la Porte, fondit tout à coup avec ses cava-

liers sur les troupes désarmées de Wardar, le précipita lui-même de son cheval, le garrotta et le livra à Kœprilü : « Perfide ! » dit-il à Ipschir en le voyant assister aux préparatifs de son supplice, « est-ce « ainsi que tu récompenses la générosité que j'ai « eue d'affronter la tyrannie pour garantir ta « fiancée de l'outrage ? »

Sa tête coupée fut envoyée par Kœprilü au sultan. Ibrahim, au lieu de récompenser Ipschir de sa perfidie, condamna la belle Périkhan, cause involontaire de la révolte, à être exposée à la clarté des flambeaux aux profanations de la multitude ; mais l'indignation des musulmans le contraignit à révoquer cet ordre atroce.

Ibrahim convoitait l'épouse du grand vizir Ahmed ; ce vil complaisant de tous ses caprices répudia sa femme, à laquelle il devait sa fortune, pour que le sultan pût l'épouser légalement. En retour de cette ignominieuse ingratitude, Ibrahim donna en mariage à Ahmed la sultane Bibi, sa fille. Ce troc d'épouses fut célébré par des fêtes pendant lesquelles Ibrahim imita les démences de Caligula. On le vit paraître en public la barbe tressée avec des pierres précieuses, à l'exemple des pharaons de l'antique Égypte, faire illuminer les bazars en pleine nuit, et changer les ténèbres en jour pour

amuser les fantaisies de ses folles esclaves; le lendemain, il faisait fermer toutes les boutiques et les portes même de Constantinople pour changer le tumulte ordinaire du jour en silence et en désert dans sa capitale.

XIV

Cependant des dissensions intestines commençaient à agiter le harem, et les jalousies de femmes préparaient des révolutions de palais. La sultane Validé Kœsem s'alarmait de l'influence que la sultane favorite Schékerbouli conservait, malgré tant de rivalités, sur l'esprit du sultan. Le gouvernement lui échappait pour passer dans les mains des viles esclaves qu'elle avait elle-même données comme des jouets à Ibrahim. La honte du règne rejaillissait dans l'opinion publique sur la mère de celui qui déshonorait ainsi le trône. Elle ne se dissimulait plus que la vengeance des Ottomans la confondrait tôt ou tard dans la même réprobation et dans la même peine. Shékerbouli et toute sa faction d'hommes et de femmes dans le harem furent exilées au fond de la Nubie, sous prétexte des trésors illicites accumulés par cette favorite pendant son crédit.

Le grand vizir Ahmed augmenta l'impopularité d'Ibrahim en établissant un nouvel impôt appelé l'impôt de *l'ambre et des fourrures*. La passion du sultan pour les femmes et les duvets ne faisait que s'accroître par ses profusions. Ses favorites persanes et arabes qui l'endormaient en lui racontant les poétiques fables de leur pays, lui parlèrent d'un padischah des temps antiques dont le palais n'avait pour tentures, pour plafonds, pour parvis et pour coussins, que les précieuses pelleteries de la zibeline. Son imagination s'enflamma pour ce palais de fourrures, et ses ordres partis pour les gouverneurs de toutes les provinces leur imposèrent ce tribut de peaux d'animaux sous les peines les plus sévères. Il exigea aussi un tribut extraordinaire de pierreries pour les couronnes dont il se complaisait à orner le front de ses femmes.

Le murmure montait avec le désordre. Le juge de Galata se dévoua pour l'exprimer, au risque de sa vie, au nom de l'empire. Il se revêtit de l'habit de derviche, et couvrit, en plein divan, le grand vizir des reproches de l'empire et des menaces de la malédiction divine. « Fais de moi ce que tu voudras, » lui dit-il après ; « j'ai dit ; il ne peut m'arriver « de ma liberté de paroles que trois choses : ou vous « me tuerez, et je bénis d'avance mon martyre ; ou

« vous me bannirez, et je me réjouis d'avance de ne « plus habiter une ville scandalisée par vos excès ; « ou vous me dépouillerez, et je vous ai prévenus « en me dépouillant moi-même et en prenant le « bonnet indigne de derviche. »

La sultane Kœsem, malgré son titre de mère et sa vieille autorité, déplut par ses représentations à son fils, et fut exilée du sérail dans le jardin du faubourg, appelé le jardin d'Iskender-Tchélébi. Les principaux officiers des janissaires, qui s'indignaient tout bas de ces excès, furent invités à une fête donnée par le grand vizir à la porte *des Canons*, sous prétexte d'y célébrer le mariage de son fils avec une fille du sultan. Cette fête devait être ensanglantée par leur supplice.

Informés en entrant du sort qui les attendait, ils se hâtèrent de s'enfuir à la mosquée du centre, lieu consacré par les grandes séditions de troupes, et d'y convoquer les chefs et les vétérans de tous les corps armés de la capitale : le muphti, les prédicateurs, les oulémas, les agas. Un signal manquait seul à la révolte consommée déjà dans les cœurs. Au lever du jour, les janissaires, sans armes et les bras croisés sur la poitrine, entouraient la mosquée ; le peuple attendait en silence le résultat de la délibération des oulémas. Le sérail abandonné trem-

blait de sa solitude. Ibrahim envoya enfin au muphti un chambellan pour lui demander la cause de ce rassemblement illicite.

« Que le padischah, » répondit le muphti au nom de tous, « nous livre le grand vizir, autrement nous « ne nous séparerons pas. » Sans attendre la réponse du sultan, l'assemblée déposa le grand vizir, et nomma à sa place un de ces hommes qui reviennent quelquefois à la mémoire des multitudes à cause de l'obscurité même dans laquelle ils ont enseveli leur vie. C'était Sofi-Mohammed-Pacha ou Mohammed le Pieux, ancien spahis, devenu defterdar, ou trésorier de l'empire sous le règne d'Othman II, et retiré depuis, pour se consacrer à la prière et à la vertu, dans un jardin des faubourgs où il pratiquait la philosophie des cénobites. Arraché à son jardin par les oulémas et les agas, la présence de ce vénérable vieillard dans la mosquée fit éclater des acclamations et des larmes. Le peuple croyait consacrer sa révolution en la plaçant sous les auspices de cette vertu.

Sofi-Mohammed, ainsi proclamé, se rendit, malgré l'assemblée, au sérail, pour faire ratifier par le prince la désignation tumultueuse du peuple. Il baisa respectueusement le pan de la pelisse du sultan.

« J'ai déposé Ahmed, » lui dit Ibrahim; « mais



« comment veux-tu que je livre à ses ennemis celui « qui est l'époux de ma fille? Va, et réponds-moi « de sa vie. »

Sofi-Mohammed retourna à la mosquée pour implorer la grâce d'Ahmed. Ses intercessions échouèrent devant la fureur de la multitude. Il rentra consterné au sérail.

« Vieux chien, » lui dit Ibrahim, qui avait repris « confiance par la lenteur des révoltés, « c'est toi qui « as soulevé les troupes pour devenir vizir; mais « laisse faire, ton tour viendra. » Il maltraita à coups de poing le vieillard innocent de toute participation à l'émeute. Sofi-Mohammed, injurié et frappé par le prince, débordé par le peuple, impuissant entre l'un et l'autre, sortit du sérail et se réfugia dans son jardin.

Les chefs des troupes et de la multitude l'y poursuivirent et le ramenèrent de force à la mosquée du centre. Ils firent en même temps occuper les portes de la ville par des détachements chargés d'intercepter les communications du sérail avec les provinces; ils envoyèrent à la sultane Kœsem, exilée au jardin d'Iskender-Tchélébi, une garde d'honneur pour la protéger contre les attentats de son fils, et lui firent dire de veiller sur la vie des princes ses petits-fils, espoir de l'empire. Du fond de son jardin, la sultane

[redacted]

Kœsem, à la fois politique et mère, dirigeait par ses créatures dans les troupes tous les fils de la révolution.

XV

Déjà les rebelles parlaient ouvertement de déposer le sultan lui-même.

« N'a-t-il pas tué Salih-Pacha ? » disaient-ils : « n'a-t-il pas tué Wardar-Ali, le seul homme ca« pable alors de réformer l'empire ? Son cadavre « sans sépulture n'a-t-il pas été pendant vingt jours « la proie des chiens et des oiseaux de proie sur le « charnier de la porte du sérail ? — Le padischah, » disaient les orateurs les plus modérés de la mosquée, « a perdu *le monde* par le brigandage et la « tyrannie ; les peuples sont ruinés, les infidèles ont « pris cinquante places fortes de Bosnie et bloquent « les Dardanelles : qu'il dépose son vizir, qu'il nous « livre sa tête, qu'il exile ses favorites, et nous nous « disperserons. »

Ces discours, rapportés à Ibrahim, furent éludés par lui comme d'impuissants murmures. Dix mille canonniers et bostandjis campés avec du canon dans les cours le rassuraient sur sa vie ; la nuit tombait ; les oulémas, satisfaits de vains discours, se retiraient



un à un, remettant au lendemain les résolutions à prendre :

« Imprudents ! » leur dirent les officiers, « si nous « nous dispersons cette nuit, il nous sera impos- « sible de nous réunir demain ; ne nous séparons « pas avant que l'ordre soit rétabli dans *le monde ;* « passons ensemble la nuit dans la mosquée. »

Les janissaires s'emparèrent respectueusement des oulémas, et leur offrirent pour la nuit l'hospitalité militaire dans leur caserne attenant à la mosquée.

XVI

Cependant le grand vizir Ahmed, trompé dans son crime par l'indiscrétion de ses complices, avait interrompu la fête qu'il donnait dans son jardin à l'occasion du mariage de son fils, et s'était retiré avec ses principaux officiers dans son sérail, protégé par ses gardes contre l'émeute nocturne des janissaires. Instruit heure par heure de l'explosion et des progrès de l'insurrection dans la mosquée, il avait désespéré de son salut. Muni de six mille ducats d'or portés par un cheval de charge, les doigts ornés de deux anneaux de la valeur de vingt mille piastres chacun, d'une troisième bague de rubis d'un prix

inestimable, il était monté à cheval dans la cour de ses écuries, et, suivi de deux de ses pages inséparables, Khalil et Abdi, s'était réfugié, par des rues obscures et désertes, chez le plus dévoué de ses amis, nommé Déli-Burader.

Sa retraite, bientôt connue des rebelles, le força à chercher un autre asile chez Ahmed le Long, son ancien client; les espions des oulémas y avaient suivi ses traces. Il crut les dépister en se retirant seul et à pied, avant le jour, dans la maison d'un autre de ses amis absent, Hadji-Beïram.

Hadji-Beïram prévint le soupçon des rebelles en révélant perfidement lui-même la retraite du grand vizir dans son harem. Les *chiaoux* l'en arrachèrent, et le conduisirent devant son successeur, Sofi-Mohammed. Loin de triompher de la catastrophe et de la détresse de son ennemi, Sofi-Mohammed l'embrassa les larmes aux yeux, et le fit asseoir avec honneur à côté de lui. Ahmed lui demanda pour toute grâce la permission de se retirer, pour le reste de ses jours, à la Mecque, exil équivalant à une mort politique et civile chez les musulmans. On en appela au muphti pour décider du sort des prisonniers. Le muphti, moins compatissant que Sofi-Mohammed, lança, aux acclamations de la foule, un fetwa de mort contre l'instrument des crimes d'Ibrahim. On

lui demanda, avant de lui lire l'arrêt, la liste de ses trésors, en lui donnant l'assurance que sa vie serait rachetée par ses aveux. Il les marchanda comme un avare, ajoutant un chiffre énorme à chaque menace, et cachant encore la plus grande partie de sa prodigieuse opulence. Son interrogatoire épuisé, on le laissa seul avec ses deux serviteurs dans une chambre grillée, attendant la grâce qu'on lui avait promise au prix de l'aveu de ses richesses. Il détacha son turban, fit sa prière et se coucha sur le tapis pour dormir, ses deux pages étendus à ses pieds.

On le réveilla sous prétexte de le conduire devant Sofi-Mohammed, son protecteur, qui avait, lui dit-on, plaidé et obtenu son pardon devant les troupes. Arrivé au bas de l'escalier ténébreux, deux fortes mains le saisirent par derrière, il se retourna, et à la lueur d'une torche il reconnut le bourreau Kara-Ali, l'exécuteur ordinaire des victimes qu'il lui avait livrées lui-même : « Vil giaour! » s'écria Ahmed en reconnaissant avec horreur le bourreau. « Gracieux maître, » lui répondit ironiquement Kara-Ali en s'inclinant avec dérision comme pour baiser le pan de son caftan; puis, le saisissant par un bras et son aide par l'autre, les deux exécuteurs le firent marcher à travers les huées du peuple

jusqu'à la *porte des Canons*, sur le seuil de son jardin de plaisir, où il avait médité la veille le meurtre des agas des janissaires. Là, Kara-Ali l'ayant abattu comme un bœuf d'un coup de poing sur le front, lui arracha son turban et lui serra le cordon autour du cou. Son cadavre, placé en travers sur un cheval de bât, fut jeté au milieu des immondices sur la place de l'hippodrome, où les oulémas, en se rassemblant de nouveau à l'aube du jour à la mosquée, le reconnurent et s'encouragèrent à la vue de leur ennemi couché sans vie à leurs pieds.

XVII

Le grand juge de Roumélie, Moussliedddin, qui se rendait avec les oulémas à la mosquée pour faire oublier ses lâchetés par son adhésion à la révolte triomphante, fut renversé de son cheval, dépouillé de son turban et traîné la tête nue et ensanglantée sur les marches du péristyle. Il se releva et se jeta à l'étrier du muphti, embrassant sa jambe, pour implorer sa protection contre ses assassins. Les vêtements blancs du chef de la religion furent tachés du sang qui coulait des blessures du juge. L'intercession du muphti ne put sauver le coupable : les soldats le renversèrent de nouveau, lui coupèrent

la tête, et la placèrent entre les jambes du cadavre couché à terre sur la poitrine, selon le rite dérisoire des infidèles suppliciés.

Le khodja du sultan, Djindji, avait osé se rendre aussi à la mosquée pour participer à la délibération. La mort du grand vizir et du juge de Roumélie lui présagèrent son sort. Il changea d'habits et de turban avec un pauvre iman de la mosquée, et s'évada, sans avoir été reconnu, par une porte du jardin. Les agas des janissaires rejetèrent avec indignation ces deux meurtres illégaux sur la populace, excitée par les oulémas, plus lâche et plus cruelle que les soldats. Ils sortirent de l'enceinte, et haranguèrent du haut des marches les janissaires, en les gourmandant sur ces ignobles assassinats commis impunément en leur présence. Les janissaires, humiliés, qui voulaient une révolution, mais non des massacres, arrêtèrent le sang répandu par la populace sur l'hippodrome.

Les oulémas, entrés en séance, députèrent le juge de la Mecque, Hassan, au sérail, pour sommer le sultan de se rendre à la mosquée. Ils espéraient ainsi l'arracher aux dix mille défenseurs qui campaient avec les canons dans les cours. Sur le refus d'Ibrahim, ils convoquèrent la sultane Validé à la mosquée, la priant d'amener avec elle l'aîné des

princes, Mohammed, qu'ils avaient résolu de proclamer sultan à la place du profanateur du trône.

XVIII

La sultane Kœsem avait tout à craindre et plus rien à espérer d'Ibrahim. Privée de l'influence qu'elle avait exercée jusque-là avec tant de bonheur sur deux règnes; sacrifiée à de viles favorites qui faisaient honte à son fils de sa déférence pour sa mère; témoin des humiliations qu'Ibrahim faisait subir à ses filles Aïsché, Fatima, Khanzadé, dans le harem, en les forçant d'offrir l'aiguière et le café comme des servantes à ses esclaves; tremblant tous les jours pour la vie des princes qu'un caprice d'Ibrahim pouvait faire étrangler jusque sur son sein; exilée déjà dans le jardin d'Iskender; menacée d'un exil plus sévère et plus lointain dans l'île de Rhodes, la sultane mère n'avait d'espoir de salut que dans une révolution. Mais si une révolution était nécessaire à sa sûreté, une déposition suivie inévitablement d'un régicide répugnait à son cœur de mère autant qu'à sa politique. Elle aimait encore dans Ibrahim l'enfant qu'elle avait dérobé au péril de sa vie à l'ombrageuse cruauté d'Amurat IV, et sous le nom de qui elle avait régi souve-

[redacted]

inement l'empire pendant les années de son adolescence. Elle se croyait plus sûre de reprendre et de nserver son ascendant auprès d'un prince garrotté ır le trône, sous un conseil composé par elle, et 'ec des vizirs vendus à sa cause, que sous le gouernement d'un enfant violent de caractère, faible esprit, qui devrait le trône aux rebelles, et qui ur donnerait par reconnaissance et par nécessité ıutorité qu'elle voulait pour elle. Le rôle d'arbitre ut-puissant entre Ibrahim déchu, mais non détôné, et les oulémas ses complices, lui paraissait ›nc avec raison préférable au rôle de mère cruelle ımolant son fils pour couronner son petit-fils.

Elle représenta aux députés de la mosquée, au uphti et au vieil aga des janissaires Mousslieddin, 'ateurs du peuple et des soldats, qu'il valait ieux pour l'empire respecter Ibrahim, en faisant mber leur colère sur ses ministres, que de donner fatal exemple de la déposition d'un padischah. Elle romit de se rendre immédiatement auprès de lui ı sérail, et de le disposer aux concessions et aux ıranties nécessaires pour préserver la nation des andales et des dégradations qu'elle déplorait plus ue personne ; elle leur parla d'un règne purement nominal, sous la surveillance d'un conseil de ›uvernement composé des oulémas, des scheiks et

des agas les plus accrédités par leurs vertus, leurs talents et leur autorité dans la capitale. Après les avoir congédiés avec ces perspectives, elle se revêtit d'habits de deuil comme une suppliante du peuple et du prince ; elle fit revêtir du même deuil les deux esclaves et l'eunuque noir qui portait l'éventail devant elle, et coiffée d'un turban noir, d'où pendait sur son visage un voile noir, elle monta dans sa barque pour se rendre avec les deux petits princes au sérail.

Elle en trouva les cours déjà envahies par les oulémas, les agas, les juges, le muphti, le vieux Mousslieddin et leurs collègues. Les bostandjis, ébranlés par la constance et l'unanimité de la révolte, avaient ouvert les portes aux chefs et aux orateurs de la mosquée du centre ; une masse confuse de peuple et de soldats désarmés inondaient derrière eux les abords du palais ; ils invoquaient à grands cris la sultane Kœsem et les princes. Elle parut seule dans le costume funèbre que nous avons décrit, précédée de l'eunuque noir qui l'éventait sur les marches de la porte de *la Félicité*. Son aspect imposa silence à la foule : cette femme représentait aux yeux des Ottomans quarante ans de domination ; la mémoire chérie d'un sultan dont elle avait été l'épouse ; deux règnes maniés virilement

[redacted]

par ses mains de femme : l'un heureux, tant qu'il avait suivi ses inspirations ; l'autre plein d'espérance à ses commencements, et qui n'avait déchu qu'avec son crédit sur son fils ; elle représentait enfin, dans les petits-fils qui lui restaient, toute la dynastie survivante d'Othman, et tout l'avenir de l'empire.

XIX

Accoutumée deux fois dans sa vie aux tumultes et aux tragédies des mouvements de la multitude et des troupes, elle leur parla avec cette éloquence naturelle aux Grecs, relevée en elle par l'habitude des affaires d'État traitées si longtemps en sa présence, et par l'énergie de son sentiment de maternité, de patriotisme et d'ambition. Elle osa, dès les premiers mots, gourmander avec une sévérité maternelle ces oulémas et ces vétérans soulevés pour sa cause, et demandant plus qu'elle ne jugeait nécessaire elle-même à sa sécurité comme au salut de l'empire.

« Est-il juste, est-il sage, est-il respectueux à « vous d'exciter de pareils mouvements ? Et n'êtes-« vous donc pas tous ici les esclaves privilégiés de « cette maison ? »

A ces mots de la sultane, le vétéran Mousslieddin osa l'interrompre : « Auguste maîtresse, » lui répondit-il, « ce que vous dites est vrai ; nous avons tous « reçu des bienfaits de cette maison, et moi plus « qu'un autre, puisque j'en jouis depuis quatre-« vingts ans ; mais c'est justement notre attache-« ment à votre sang et notre reconnaissance pour « tant de bienfaits qui nous défendent d'assister plus « longtemps avec une coupable indifférence à la « ruine de cette maison et de la patrie indissoluble-« ment liées l'une à l'autre. Oh ! plût à Dieu que « je n'eusse pas assez vécu pour voir de pareils « jours ! car de quoi ai-je besoin maintenant ? Quel « temps me resterait-il pour jouir des richesses ou « des dignités par une ambition qui contrasterait « avec la brièveté des jours qui me restent ?

« Mère des Ottomans ! la folie et l'injustice du « padischah, votre indigne fils, ont mis *le monde* en « péril. Nos frontières s'écroulent pendant qu'il « s'abandonne aux plaisirs, aux débauches, aux pro-« digalités scandaleuses du trésor mal réparées par « la vente effrontée des places. Vos oulémas se sont « rassemblés, et ils ont rendu un fetwa qui déclare « légitime la déposition du padischah Ibrahim, et « l'installation du jeune padischah, votre petit-fils « Mohammed. Tant que ces deux actes ne seront pas

« accomplis, il n'y a point d'ordre à espérer dans le « peuple et dans les troupes ; cédez à notre inébran- « lable résolution ; si vous vous y opposez, ce n'est « plus contre des révoltés, c'est contre la décision « des lois, de la religion et de la patrie que vos sol- « dats feront résistance ; la révolte aura passé de « votre côté. »

La sultane sentit qu'il fallait fléchir devant une résolution sanctionnée par la délibération des oulémas, ces interprètes de la loi, et devant le fetwa du muphti, cet oracle de la religion. Elle tenta néanmoins une troisième fois de prévenir la déchéance entière d'Ibrahim, et de ramener l'opinion des chefs de la loi et de la religion à l'idée d'un conseil de régence qui, sans déposer son fils, gouvernerait en son nom. Le grand juge d'Anatolie, Hanefizadé, homme réfléchi et tranchant dans ses paroles, parla au nom des oulémas :

« Gracieuse impératrice, dit-il, nous sommes « venus ici pleins de confiance dans votre sagesse « et dans votre patriotisme ; vous n'êtes pas seu- « lement la mère du padischah, souvenez-vous- « en, vous êtes la mère vénérée de tous les vrais « croyants ; plus vous abrégerez cette crise de l'em- « pire, mieux cela sera pour tous. Les ennemis ont « partout l'avantage sur nos troupes ; il n'y a point

« de bornes au trafic des places ; le sultan, exclusi-
« vement occupé à satisfaire ses passions, s'éloigne
« des sentiers de la loi. L'appel à la prière, sur les
« minarets d'Aya-Sofia, est couvert par le bruit des
« fifres et des trompettes, des cymbales et des flûtes
« du sérail. Personne ne peut donner sans danger un
« conseil au sultan, vous l'avez éprouvé vous-même.
« Les marchés sont livrés au pillage ; les innocents
« sont mis à mort ; les esclaves favorites gouver-
« nent *le monde.* »

La sultane Validé essaya encore de lutter contre la volonté générale. « Tous ces maux, » leur dit-elle, « sont l'œuvre des méchants ; il faut les éloigner et « mettre à leur place des hommes bons et raison-« nables.

« — A quoi cela servira-t-il ? » répliqua Hanefi-zadé. « N'a-t-il pas fait exécuter des hommes bons « et vaillants, tels que Kara Mustafa et le conqué-« rant de Canée, Yousouf-Pacha ?

« — Mais comment est-il possible de mettre sur « le trône un enfant de sept ans ? » objecta la sultane Validé.

« D'après la sentence de nos légistes, » reprit Hanefi, « un insensé ne doit pas régner, quel que « soit son âge, mais bien plutôt un enfant doué de « raison : c'est là-dessus qu'est fondé notre fetwa.

« Avec un souverain enfant, mais raisonnable, un « sage vizir met l'ordre dans *le monde*, tandis qu'un « sultan insensé ruine l'empire par le meurtre, la « honte et la corruption. »

La convenance de ces paroles et la longueur de cette délibération dans un de ces moments qui ne comportent pas la délibération, mais les résolutions soudaines, emportèrent quelques agas des troupes et surtout Kara Tchélébi, soldat sans mesure, à des exclamations d'impatience si irrévérencieuses pour la pudeur d'une femme et pour la majesté d'une souveraine, que les historiens les indiquent sans oser les répéter, et que Kara Tchélébi les lava plus tard justement dans son propre sang. La patience manqua au peuple et aux troupes ; la sultane humiliée comprit que la révolution ne la respecterait qu'autant qu'elle condescendrait elle-même à la volonté de la révolution.

« C'est bien, » dit-elle sans paraître avoir entendu les outrages de Kara Tchélébi, « je vais chercher « mon petit-fils Mohammed, et lui ceindre le tur« ban. »

Une acclamation unanime rappela l'enfant et la mère. La sultane reparut à la porte de *la Félicité*, et présenta l'enfant au peuple. On l'assit sur le trône, et on défila en silence et en ordre devant lui,

de peur que la confusion, la foule, les cris et les armes n'intimidassent jusqu'à l'effroi et jusqu'aux larmes l'enfant arraché tout à coup aux bras des femmes dans le tumulte d'une révolution. Les bostandjis, auxquels ses regards étaient accoutumés dans les jardins du sérail, répondirent à la sultane inquiète de la sécurité de son fils ; elle se retira le cœur plein d'anxiété pour Ibrahim.

XX

Pendant cette cérémonie du couronnement populaire à la porte de *la Félicité*, le muphti, les vizirs, les oulémas, le silihdar et le général des bostandjis lui-même, devenus les exécuteurs domestiques de la volonté du peuple qui entourait le palais, vinrent signifier à Ibrahim, abandonné par sa propre cour, sa déposition et le couronnement de son fils.

« Traîtres ! » s'écria Ibrahim à ces paroles, « ne « suis-je pas votre padischah ? Qu'est-ce que cela si« gnifie ? — Non, » lui répondit Abdoulaziz, le plus résolu et le plus insolent des oulémas ; « non, tu n'es plus « notre padischah ; tu ne le fus jamais, car tu ne « l'étais qu'en vertu des lois, et tu as violé toi-même « toutes les lois, foulé aux pieds la justice et la reli-

« gion. Tu as ruiné *le monde;* tu as consumé ton temps « dans les jeux et dans les débauches ; tu as dissipé « les trésors de l'empire pour assouvir de puérils ou « coupables caprices. La corruption et la cruauté « ont gouverné *le monde* à ta place... »

Ibrahim, atterré par ces outrages, se tourna vers le muphti et vers le vieux Mousslieddin, dont l'attitude plus respectueuse attestait un reste d'égards et de pitié pour lui. « Mais enfin ne suis-je pas votre « empereur ? » leur dit-il. « Pourquoi descendrais-je « du trône ?

« — Tu n'en descendras que pour quelques jours, » lui répondirent quelques voix. On voulait le tromper pour que sa résistance obstinée n'entraînât pas les agas à des violences plus extrêmes que la déposition.

« Je vous comprends, » reprit-il avec une rage qui ne mesurait plus ni la force, ni le moment, ni le péril ; « vous êtes tous des ingrats et des traîtres. « Vous êtes, de plus, des hommes sans raison. « Quoi ! c'est un enfant de cette taille, ajouta-t-il « avec un geste ironique et en abaissant sa main « vers la terre, c'est un enfant de sept ans que « vous voulez faire padischah ? Mais comment cet « enfant pourra-t-il régner ? Vous nommerez donc « aussi padischah ce vieillard imbécile ? » en leur

montrant le vieux Mousslieddin. « D'ailleurs, cet « enfant n'est-il pas mon fils ? »

Abdoulaziz lui coupa la parole par des outrages si scandaleux, que l'historien, témoin de cette scène, ne fait que les mentionner. Il souilla la révolution comme Ibrahim avait souillé le trône. Ibrahim dédaigna de répondre à ce flatteur devenu cynique en un jour. Il apostropha de nouveau le muphti, et lui reprocha son ingratitude : « N'est-« ce pas moi qui t'ai fait ce que tu es ? » lui dit-il.

« Non, » lui répondit le muphti, habile à détourner sur le destin une reconnaissance qu'il ne voulait pas devoir à un homme ; « ce n'est pas toi, « c'est le Dieu tout-puissant. »

Ibrahim en forçant le muphti à lui donner malgré lui et malgré elle sa fille unique pour épouse, et la lui renvoyant après avec mépris, avait justement changé le bienfait en outrage. Le muphti ne vengeait pas seulement l'empire, il vengeait sa fille profanée.

Sourds à ces imprécations et à ces malédictions du sultan sur leur tête, les agas militaires le prirent par les deux bras et l'entraînèrent, malgré sa résistance désespérée, hors de la chambre impériale. Il se résigna enfin, et croisant ses bras redevenus libres sur sa poitrine : « Ceci, » dit-il en baissant la

tête, « était écrit sur mon front; c'est l'ordre de « Dieu, marchons. »

On l'enferma, avec deux de ses esclaves favorites, dans le kiosk *des Oiseaux*, vestibule de la mort ou de la prison perpétuelle. De tout l'empire et de tout son harem, il ne lui resta qu'un cachot, une natte et deux esclaves. Sa mère elle-même n'osait l'y visiter, de peur d'être suspecte aux oulémas.

XXI

Cependant, comme Néron à Rome, Ibrahim avait encore un parti dans les tavernes et dans les casernes, où la corruption des princes assure par la licence la vile faveur des populaces. On s'agitait dans les cafés et dans les chambrées de spahis à son nom; on se demandait de quel droit des légistes, des scheiks et des agas avaient précipité du trône un padischah légitime pour couvrir leur ambition de régner du nom d'un enfant à peine sorti du berceau. On affectait de s'alarmer de ce fantôme de gouvernement sous un fantôme de padischah. Les vizirs et les agas tremblèrent de laisser une espérance ou un prétexte à ce repentir dangereux des troupes. On demanda au muphti s'il était permis de déposer et

de tuer un padischah qui mettait les dignités de l'empire à l'encan.

« Oui, » répondit laconiquement le muphti, le « Coran ne dit-il pas : *S'il y a deux khalifes, tuez-« en un.* »

Armé de ce fetwa qui innocentait le régicide, le muphti, juge et bourreau à la fois, le grand vizir, les juges de l'armée, les agas des janissaires, des spahis et des autres milices, se rendirent au sérail pour exécuter la sentence. L'horreur du régicide, la crainte de la vengeance tardive, mais infaillible, qui avait atteint tous les meurtriers du premier sultan immolé, la pitié pour un prince plus méprisé que haï par ses serviteurs, avaient fait un désert du sérail. Pages, bostandjis, capidjis, tout fuyait ou se refusait à la complicité du meurtre. Le muphti et les vizirs furent contraints de forcer de leurs propres mains les portes du kiosk *des Oiseaux*, que nul ne consentait à leur ouvrir.

Quand les portes de fer furent tombées de leurs gonds sous leurs coups : « Où est le bourreau ? » demanda le grand vizir.

Le bourreau Kara-Ali s'était caché, de peur de souiller ses mains du sang sacré d'un padischah. On parvint à le découvrir ; on le traîna pâle et tremblant devant les meurtriers ; il tomba aux pieds du grand

vizir, et demanda qu'on le tuât lui-même plutôt que de le forcer à tuer son padischah, jurant par le ciel que ses mains tremblantes et ses genoux défaillants d'effroi ne lui permettaient pas d'accomplir son sanglant office.

« Lâche et infâme giaour ! » lui dit le grand vizir en lui assénant un coup de bâton sur la tête, « viens ou meurs ! » Kara-Ali et Ali-Hammal, aide de l'exécuteur, furent poussés de force dans l'enceinte du kiosk. Ils entrèrent avec une horde de *chiaoux* dans la chambre du prisonnier. Les vizirs, le muphti, les agas se rangèrent en silence dans une tribune haute et grillée de fer, d'où les regards plongeaient sur l'intérieur du cachot éclairé par le dôme.

Ibrahim, que l'épaisseur des murailles avait empêché d'entendre le sourd tumulte de la porte et le dialogue du grand vizir et du bourreau, était assis, les yeux sur un Coran, dans un angle du divan ; ses deux esclaves, debout et les mains croisées sur la poitrine, semblaient écouter la lecture. Le sultan était vêtu d'un caftan noir, d'un pantalon rouge serré autour de sa ceinture par un châle en lambeaux ; un bonnet grec de laine, teint en pourpre, remplaçait sur sa tête le turban, la guirlande de fleurs et les pierreries dont il était coiffé

dans sa majesté. La pâleur, la maigreur et la mélancolie de son visage attestaient déjà l'ombre et la lividité du cachot.

En apercevant dans la tribune le muphti et les vizirs ses ennemis, et en voyant entrer dans sa chambre le bourreau Kara-Ali, personnification muette de la mort, qu'il avait si souvent envoyée lui-même à ses victimes, il comprit son sort, et se levant en sursaut, les regards levés vers la tribune : « N'y a-t-il donc ici aucun de ceux qui ont mangé « mon pain ? » s'écria-t-il d'un ton suppliant, « qui « prenne pitié de moi, et qui veuille me porter « secours ? Ces barbares veulent me tuer. Grâce ! « oh ! grâce de la vie ! »

Puis, s'adressant personnellement au muphti, dans l'âme duquel il espérait rencontrer quelque reste de leur ancienne affection, brisée par l'injure faite à sa fille : « Vois, Abdoul-rahim, » lui dit-il, « vois « ce que c'est que l'aveuglement des hommes et les « jeux du sort. Yousouf-Pacha m'avait conseillé de « te faire exécuter comme un fauteur de troubles et « un traître ; je n'ai pas consenti à ta mort, et tu « veux maintenant la mienne. Lis le Coran comme « moi, lis la parole de Dieu, qui réprouve les cruau- « tés, les injustices et les ingratitudes. »

Les vizirs firent signe aux bourreaux de faire leur

[redacted]

office. Kara-Ali et ses aides portèrent leurs mains sur les épaules du prisonnier; il leur échappa, et se réfugia dans un angle de la chambre, auprès de ses deux esclaves, dont les faibles mains le disputèrent un moment aux bourreaux. Pendant que le cordon serrait déjà sa gorge, ses imprécations et ses malédictions invoquaient encore la vengeance du ciel contre les Ottomans, assassins de leur padischah. Son dernier soupir fut un blasphème contre son peuple. Son cadavre, transporté dans la cour qui sépare le kiosk *des Oiseaux* du palais, y fut lavé et parfumé par les imans, et enseveli dans le tombeau du sultan Mustapha Ier, près de la mosquée de Sainte-Sophie.

On lut le Coran sur sa tombe, et on y brûla l'ambre et l'aloès pour purifier son âme dans la fumée des parfums. La tyrannie morte devenait elle-même sacrée devant la religion d'un peuple qui avait renvoyé le coupable ou l'insensé au vrai juge.

XXII

Le règne court, agité et plein de rivalités de sérail, d'un enfant de sept ans, ne fut que celui de la sultane Kœsem, tantôt servie, tantôt contrariée

par les factions qu'elle avait suscitées, et qu'elle était à son tour contrainte de subir.

Les favorites d'Ibrahim furent ensevelies vivantes dans le vieux sérail. La sultane Kœsem n'excepta de cet exil que la jeune mère de Mohammed, la sultane Tarkhan, esclave russe ou polonaise, que son ignorance et sa docilité aux volontés de sa belle-mère rendaient inoffensive auprès de son fils. Les profusions d'Ibrahim pour ses femmes avaient épuisé le trésor du sérail. Les confiscations sur les favoris de ce prince le comblèrent. Son précepteur, le khodja Djindji, qui s'était évadé de la mosquée du centre, fut découvert et torturé par le bourreau pour lui faire confesser ses richesses. Plus tremblant devant la ruine que devant la douleur, Djindji n'avoua que membre à membre les trésors qu'il avait amassés par ses supercheries magiques, et quand la torture lui eut extorqué toute sa fortune, le sabre lui enleva la vie.

Ces extorsions sur les favoris d'Ibrahim fournirent au trésor plus de cent cinquante millions de piastres, qui furent distribuées en gratifications aux troupes, pour les intéresser à la révolution, dont elles commençaient à accuser les auteurs.

L'exemple de la sédition récompensée avait déjà gagné jusqu'aux pages des trois sérails de Constan-

tinople, sortes de colléges civils et militaires, où la jeunesse des grandes familles se formait aux armes et aux affaires pour recruter l'armée ou la cour. Menacés pour un acte d'indiscipline d'une punition corporelle par le capou-aga, les pages s'insurgèrent, se barricadèrent dans leurs sérails, et soutinrent un siége contre les bostandjis. On ne triompha de leur sédition qu'en leur accordant deux cents promotions d'officiers dans les spahis et dans les janissaires.

Chaque pacha marchandait au grand vizir Sofi Mohammed son obéissance. Ce vieillard ne savait que complaire au lieu de gouverner; la révolution, dont il avait été l'instrument passif, le traitait en jouet et non en ministre ; les spahis, les janissaires, les oulémas, les agas, commençaient à se renvoyer les uns aux autres comme un crime l'exécution d'Ibrahim ; le remords agitait les casernes.

« J'atteste Dieu, » s'écriait le vétéran des janissaires, Mousslieddin, « que nous aussi nous n'avons « pris aucune part à ce meurtre, interrogez ses « vrais auteurs, le muphti et le grand vizir. »

Les pages, réunis aux spahis, demandèrent à grands cris la punition des coupables. Le grand vizir et le muphti, justement menacés, consignèrent les janissaires dans les casernes. Le muphti rendit

[redacted]

un fetwa contre les agitateurs, conçu dans un verset du Coran : « *S'ils se révoltent les uns contre les autres, tuez-les jusqu'à ce qu'ils respectent l'ordre de Dieu.* »

Ce fetwa parut assoupir la sédition; mais le kiaya du grand vizir, dans une ronde de nuit à travers la ville, ayant fait décapiter trois spahis, percé la plante de leurs pieds avec le fer de leurs lances, et laissé leurs cadavres sur l'hippodrome, le cri de vengeance éclata le matin dans les casernes. Les spahis, offensés d'un ignominieux supplice en contravention avec leurs priviléges, traversent en masse le Bosphore, qui sépare Scutari de la pointe du sérail, et campent sous leurs drapeaux déployés sur l'hippodrome. Les feux de leur camp, soufflés par un vent d'orage, menacent d'incendier la ville. Ils déposent le muphti régicide, et nomment à sa place l'ancien muphti Abousaïd. Ce vieillard élude cette nomination séditieuse, et les harangue pour les ramener à la raison.

La sultane Kœsem dicte à son fils un katti-schérif, par lequel le sultan conjure les spahis de déposer les armes, leur livre le grand vizir et le muphti, auteurs de la révolution, et les autorise à lui désigner eux-mêmes un grand vizir de leur choix. A la lecture de ce katti-schérif, les agas des

janissaires, rassemblés au sérail, protestent qu'ils défendront le grand vizir et le muphti, leurs créatures. On échauffe le zèle de leurs soldats par une gratification de cinquante piastres par tête; les deux milices se heurtent devant la colonne de Constantin; les janissaires, un moment vaincus, sont ramenés à l'attaque de l'hippodrome par le vieux Mousslieddin. Des milliers de cadavres jonchent l'hippodrome.

On reconnaissait, dit l'historien Naïma, témoin et acteur de cette guerre civile, les têtes des spahis à leurs cheveux blanchis sous le casque; les têtes des pages, aux boucles noires ou blondes de leur chevelure. Poursuivis par les vainqueurs et immolés jusque sous le parvis des mosquées, les pages et les spahis se réfugièrent au sommet des minarets, d'où l'on entendait, au lieu de l'appel des muezzins à la prière, des cris d'effroi et de grâce implorant la vie et le pardon. Mouslieddin, aussi compatissant que brave, fit descendre les fugitifs des minarets, et les protégea contre la fureur des janissaires. Il permit aux parents des révoltés de venir reconnaître et ensevelir leurs fils ou leurs frères au milieu des morts. Les autres furent jetés sans sépulture à la mer, malgré cet axiome de la législation religieuse musulmane qui dit : « La

« mort lave la révolte, et il faut respecter les cada-
« vres des rebelles, comme si leur sang avait expié
« leur faute. »

Les révoltes se répandirent dans les provinces. On proposa au divan de les assoupir en conférant à des chefs de rebelles les grades et les gouvernements qu'ils ambitionnaient. Le grand vizir y avait consenti ; mais l'inflexible vieillard Mouslieddin s'écria « que le plus grand des malheurs pour un
« empire n'était pas de voir s'élever des guerres
« civiles dans son sein, mais d'avoir un gouverne-
« ment qui donnait des honneurs et des récom-
« penses pour prix de la rébellion. »

Un de ces chefs de parti de la Caramanie, Haïder Oghli, le Turcoman, ayant été amené chargé de fers devant le divan, le grand vizir lui reprocha ses crimes.

« Mon gracieux seigneur, » répondit le Turcoman, « le petit du loup devient loup ; chacun vend
« comme il achète, et le fils suit l'exemple de ses
« aïeux ; c'est ainsi que je suis devenu brigand,
« comme l'était mon père, Haïder Oghli le Noir.

« — Révèle au divan, » poursuivit le vizir, « où
« sont enfermés tes trésors.

« — Mais c'est une question de jugement der-
« nier que tu me fais là, » répliqua le prisonnier :

« crois-tu donc que j'aurai versé tant de sang,
« brûlé tant de villes, pour te confesser l'une après
« l'autre toutes mes rapines? Hélas! hélas! voilà
« la nuit qui approche. Je suis né d'hier, et je dois
« mourir aujourd'hui; finis la chose au plus vite,
« c'est la seule grâce que je veux de toi. »

XXIII

Les janissaires, abusant de leur victoire, opprimaient insolemment la capitale et les provinces: ils enlevaient des femmes à Constantinople; ils prenaient d'assaut une maison de bains à Gallipoli; leurs agas imposaient leurs caprices au grand vizir, et tramaient sa ruine après l'avoir élevé. La sultane, secrètement irritée du meurtre de son fils Ibrahim malgré ses efforts pour lui conserver au moins la vie, s'entendait avec les agas contre le divan et contre le muphti. L'humiliation des armes ottomanes pendant ces agitations intestines fournissait des prétextes à ses ressentiments.

Housseïn, sans renforts, abandonnait le siége de Candie; la flotte des Vénitiens brûlait une partie de celle du capitan pacha dans les eaux de l'Archipel. La sultane, de concert avec les agas, convoqua un divan à pied au sérail pour délibérer

sur les désastres de la flotte et de l'armée. Son fils, à qui elle avait fait répéter son attitude, son expression de visage et ses paroles, présidait le divan assis sur le trône de Soliman. Le grand vizir s'excusa sur la difficulté des temps. L'enfant, lisant son rôle dans les regards de sa mère, lui répondit en fronçant les sourcils :

« Va, tu n'es pas digne d'être grand vizir; rends « le sceau de l'État. Et toi, » ajouta-t-il en remettant le sceau à Kara-Mourad, aga des janissaires, « prends-le; je verrai ce que tu sauras faire. » Puis, se tournant vers le grand juge Aziz-Effendi, soutien et complice du grand vizir, le sultan lui reprocha de vendre à l'encan les plus hautes fonctions de la justice :

« Cher enfant, » répondit le grand juge étonné, « qui t'a appris cela, à ton âge? »

Cette insolence à l'adresse de la sultane Kœsem fit bouillonner sa colère et rompit son silence. « Quand le padischah commande quelque chose à « ses esclaves, est-il respectueux, » s'écria-t-elle, « de lui répondre en raillant : Cher enfant, qui t'a « appris cela? C'est la voix du *monde* qui le lui a « appris. Les enfants mêmes savent nos malheurs « et s'élèvent contre vos iniquités. Malgré tous les « trésors extorqués et prodigués, vous n'avez obtenu



que des séditions au dedans et des désastres au dehors. Vous voulez me tuer moi-même, je le sais, parce que mon regard vous importune. J'ai vécu sept règnes, Dieu en soit loué! et j'en ai gouverné trois. Si je mourais maintenant, *le monde* ne serait pas reconstruit de fond en comble, et ne retomberait pas non plus en ruines. Tantôt on veut me tuer, tantôt on veut asservir le padischah ; mais l'heure est venue de choisir entre vous et lui. »

La mort devait suivre de telles paroles ; le nouveau grand vizir Kara-Mourad reçut ordre de la ltaneValidé de faire étrangler Sofi-Mohammed, son ıya et ses complices. Le muphti échappa par la ıte au supplice. On donna sa place, après quelque nps, à Behayi-Effendi, dont les facultés énervées r l'usage de l'opium ne laissaient craindre aucune ervention dangereuse dans les affaires de la lidé.

XXIV

La paix de vingt-deux ans fut renouvelée avec utriche, et le siége de Candie repris avec une uvelle énergie par Housseïn. Mais les révoltes essantes de ses lieutenants et de ses soldats

contre lui neutralisaient son courage et ses talents. Le grand vizir Kara-Mourad, après quelques rébellions vaincues en Asie-Mineure, se livra à l'oisiveté, à l'intempérance et aux débauches de sa première vie de soldat. Ses vices honteux scandalisaient la capitale; il passait ses jours dans ses jardins des villages grecs des environs de Constantinople, où le vin abrutissait sa raison. On le voyait souvent suivi d'un simple muezzin, sacristain de la mosquée voisine de son palais, ivrogne comme lui, revenir chancelant sur son cheval de ses orgies crapuleuses hors de la ville. Le mépris pour l'homme rejaillissait sur le gouvernement.

Le sultan grandissait en âge et en raison; la sultane Tarkhan, sa mère, lui dicta un katti-schérif menaçant pour Kara-Mourad : « T'ai-je fait grand « vizir, » disait cette lettre de la main de l'enfant, « pour que tu passes ton temps dans tes jardins et « dans tes vignes? Occupe-toi des affaires de l'em- « pire; autrement je te coupe la tête. »

Kara-Mourad, frappé de stupeur à la lecture de cette lettre, et inquiet de découvrir lequel de ses ennemis avait inspiré au sultan une remontrance si supérieure à son âge, fit appeler le maître d'écriture du padischah. C'était un scheik éminent de la Mecque, récemment investi de cette fonction confi-

[redacted]

dentielle, nommé Beschir-Aga. Interrogé par le grand vizir sur l'auteur du katti-schérif, Beschir-Aga jura qu'il ignorait complétement le message et l'inspirateur de la colère du sultan; il avoua cependant à Kara-Mourad que l'enfant, depuis quelques jours, lui avait souvent demandé comment on devait écrire les mots : « *Je te coupe la tête*, » formule fréquente dans la dernière ligne des kattis-schérifs. Le grand vizir remplaça audacieusement le maître d'écriture suspect par un autre. La sultane Tarkhan s'indigna de cette usurpation sur ses prérogatives de mère. Cette jeune Validé, jusque-là souple et docile aux volontés de la sultane Kœsem, sa belle-mère, commença à se révolter contre une domination prolongée qui attentait à sa propre influence sur son fils.

La division des partis dans le divan se répercuta dans le harem. La sultane mère décrédita, dans l'esprit de son fils, Kara-Mourad, créature de la sultane aïeule. Kara-Mourad, par les conseils de l'aga des janissaires Begtasch-Aga, son parent et son ami, résigna de lui-même ses fonctions entre les mains du jeune sultan : « Mon padischah, lui « dit-il, il ne doit pas y avoir plus d'un grand « vizir dans l'empire ; voici le sceau : ne le donne « pas à un janissaire, de peur d'entraîner la ruine « du *monde*. »

[redacted]

Il partit immédiatement pour Ofen avec le titre de gouverneur de Hongrie. Malek-Ahmed-Pacha, homme jusque-là obscur, mais favorisé par la sultane Tarkhan, lui succéda. L'illustre astronome de la cour, Housseïn, juge de Médine, ami de Kara-Mourad, partagea sa disgrâce. Exilé d'abord à Sténia en Bosnie, puis rappelé à Constantinople par l'intercession de la sultane Kœsem, sa protectrice, il se prophétisa à lui-même, sur l'inspection des astres, sa propre fin. Le muphti Behayi, autrefois son obligé, rendit à son insu un fetwa de mort contre lui, sous prétexte d'impiété, mais en réalité pour complaire à la jeune sultane Tarkhan. La veille du jour où le fetwa secret devait être exécuté, Housseïn consulta les astres, et reconnut que le lendemain était un des jours qui portaient malheur. Il fit seller ses chevaux et équiper une barque dès la matinée pour passer ce jour funeste hors de Constantinople. A peine avait-il pris la mer que les bourreaux cernèrent sa maison, et, s'embarquant sur sa trace, l'atteignirent auprès du château des Dardanelles, l'étranglèrent, et jetèrent à la mer le cadavre d'un des premiers astronomes qui aient élevé la science des cieux, chez les Turcs, presque au niveau des connaissances de l'Égypte et de l'Arabie.

[redacted]

XXV

Le nouveau grand vizir, investi de toute la faveur de la sultane Tarkhan, était Malek-Ahmed, Géorgien d'origine, entré enfant au sérail, et célèbre par sa mâle beauté, qui lui avait fait donner le surnom de *l'Ange*. Homme honnête, intègre, désintéressé, il proposa au divan des réformes et des retranchements sur les traitements exorbitants des vizirs, des agas, des troupes et surtout sur les pensions du clergé qui épuisaient le Trésor. La sultane Kœsem s'opposa à ces économies qui désaffectionnaient les derviches, tribuns religieux du peuple, toujours prêts à grossir ses murmures.

« Chère âme, » lui répondit Sarikatib, astronome du sérail, disciple du sage et malheureux Housseïn et secrétaire du divan, « depuis que le « *monde* existe, il est inouï que les places fortes et « les provinces aient été conquises ou défendues « par les prières des derviches et des mollas. Si vous « demandez qui a gagné cette bataille, qui a pris « cette forteresse? On vous répond : C'est Ibrahim-« Pacha l'ivrogne, ou tel autre pacha débauché ; les « malédictions des derviches et des mollas sont « aussi impuissantes que leurs prières, et j'assume

[redacted]

« sans crainte sur ma propre tête toutes les impré-
« cations. »

Ces économies et des altérations du titre des monnaies pallièrent un mal par un autre. Les Druzes s'insurgèrent en Syrie, les Kurdes sur la frontière de Perse; Smyrne et Salonique, les deux places commerçantes de l'empire, s'insurgèrent contre leurs pachas; le luxe des harems, des équipages et des tables, dévorait à Constantinople les revenus des provinces. L'historien Ewlia raconte que Mohammed-Pacha, son patron, fils d'un trésorier de l'empire, et plus célèbre par sa table que par ses exploits, possédait une vaisselle d'argent et des services de porcelaine de Chine d'une valeur incalculable, des nappes brodées d'or et de pierreries, quarante cuisiniers qui se relayaient vingt par vingt sur sa route quand il voyageait, pour qu'il trouvât partout le même luxe et les mêmes délices; soixante chevaux portaient à sa suite ses provisions de bouche; sept intendants, chefs de ses cuisines, dirigeaient chacun une escouade de ses cuisiniers.

A ce luxe des grands correspondait comme toujours la misère du peuple. Les impôts, disproportionnés aux forces des imposables, écrasaient l'agriculture et le commerce. Une insurrection de tous les marchands et de tous les ouvriers de Constanti-

nople pour exiger l'abolition de ces charges excessives renversa Malek-Ahmed du pouvoir.

La sultane nomma à sa place le silihdar Siawousch-Pacha, ancien esclave abase, monté de grade en grade par sa valeur jusqu'au gouvernement de la Hongrie. Siawousch, par les conseils de la sultane Kœsem, alla demander aux casernes des janissaires la protection de leurs armes pour le jeune sultan. Begtasch-Aga, le plus turbulent, le plus populaire et le plus ambitieux des tribuns de cette milice, la lui accorda en termes hautains qui mettaient les services de ce corps au prix de la complète déférence du grand vizir à leurs volontés.

« J'obéirai aux ordres de mon padischah, et non « aux vôtres, » répondit avec dignité Siawousch ; « vos « cous et le mien ne doivent pas être épais et roides « devant lui, mais minces et souples comme la lame « de nos sabres. »

Les janissaires consentirent à réprimer les restes de la sédition du peuple qui fermentaient encore aux portes du sérail.

XXVI

Ce calme ne fut que précaire ; le feu de la haine couvait au harem et ne pouvait tarder d'éclater au

dehors. La sultane Kœsem, à qui la jeune sultane Validé Tarkhan arrachait l'empire par l'élévation successive d'abord du beau Malek-Ahmed, puis de l'intrépide Siawousch-Pacha au rang de grand vizir, voulait le retenir à tout prix; Begtasch-Aga, Grec comme elle, attaché à sa cause par l'espérance, par l'ambition, par le génie de l'intrigue, par la commune patrie, était son appui et son instrument dans le parti militaire. Elle disposait, par sa popularité, des janissaires, qu'il agitait ou apaisait à son gré.

La sultane Tarkhan répandait dans le harem, dans le sérail et dans les casernes, que la sultane Kœsem conspirait avec Begtasch-Aga par jalousie de pouvoir, la déposition, et même le meurtre de son petit-fils Mahomet IV; elle voulait, disait-on, substituer à cet enfant trop docile à l'influence de la sultane Tarkhan, sa mère, un autre de ses petits-fils, le jeune Souleïman, fils d'une mère qui la laisserait sans rivalité dominer le sérail, du haut de sa vieillesse et de son expérience.

Une esclave du harem, nommée Maléki, chargée de surveiller les breuvages du sultan, révéla un complot d'empoisonnement réel ou imaginaire dans un sorbet préparé par le confiseur du sérail, Ouwéis-Aga. Tremblante ou feignant de trembler

pour la vie de son enfant, la sultane Tarkhan remplit le palais de ses terreurs et de ses larmes. Rien n'atteste la réalité du crime; mais ces accusations intentées d'un côté, repoussées comme des calomnies mortelles de l'autre, étaient comme le signal de la guerre civile dans la capitale et dans les casernes.

Les janissaires, avertis par la sultane Kœsem des dangers qu'elle courait dans un harem où l'on demandait sa mort, et remués par Begtasch-Aga, s'ameutèrent au nombre de dix mille hommes aux portes du sérail, demandant impérieusement les têtes des conseillers de la sultane Tarkhan, qui perdaient l'empire, et qui déshonoraient, pour la détrôner de sa tutelle sur son petit-fils, la mère des Ottomans, la patronne des troupes, la providence du *monde*, la sultane Kœsem. Leurs cris ne respectaient pas même le sultan, fils de l'ennemie de leur protectrice et de leur aga; ils mêlaient à leurs vociférations contre la mère le nom du sultan Souleïman, déjà couronné de leurs vœux, comme dans le cœur de son aïeule.

Cette nuit couvait une révolution tramée à l'insu des deux enfants dans l'ombre d'un harem et dans le tumulte d'une caserne. La sultane Kœsem, renfermée dans ses appartements, ainsi que ses eunu-

[redacted]

ques et ses femmes, attendait avec anxiété, mais avec confiance, que les complices de Begtasch-Aga, ses libérateurs, vinssent frapper aux portes du harem, lui apporter la tête de sa rivale et lui demander Souleïman pour padischah.

XXVII

Cependant l'opinion, ce destin des mouvements politiques, se prononçait depuis quelques jours contre les janissaires et contre la sultane leur idole. La fidélité réfléchie et religieuse des Ottomans à leur prince, l'âge tendre de Mahomet IV, l'intérêt qui s'attache à l'innocence et à la faiblesse, entourées des piéges de l'ambition et de la perfidie; la lassitude du joug d'une femme, longtemps reine, mais dont l'insatiable passion de régner survivait à l'âge; le bruit vrai ou faux que cette veuve d'Achmet Ier, empoisonneuse de son petit-fils, avait promis sa main, ses trésors et le sceau de l'empire à Begtasch-Aga, en récompense de la perte de sa belle-fille, la sultane Tarkhan, de la déposition de Mahomet IV, de la proclamation de Souleïman; l'horreur enfin pour le prétendu complot d'empoisonnement par cette marâtre, habilement semé dans le sérail et dans la

[redacted]

ville, tout contribuait à passionner l'opinion publique pour Mahomet et pour sa mère.

Une faction armée et quelques oulémas, créatures obstinées de l'aïeule, étaient seuls pour sa cause aux portes du palais; tout l'empire était pour sa rivale et pour son enfant.

XXVIII

Le grand vizir Siawousch, bien que surpris dans son palais par l'heure, par la promptitude de l'événement, par la nuit, était tranquille sur la vie et sur la liberté du sultan. Le sérail gardé, à tout événement, par des troupes, des bostandjis, des pages et des eunuques fidèles, lui répondait du jeune padischah contre toute surprise de son aïeule. Son caractère martial, sa renommée de soldat, ses services, sa vieillesse même lui donnaient sur l'opinion et sur les spahis, ses anciens compagnons de camp, une autorité morale avec laquelle les janissaires eux-mêmes étaient obligés de transiger. Aucune révolution n'était possible sans le concours, sans la neutralité ou sans la mort violente du grand vizir; mais sa mort même n'était que la ressource désespérée des factieux, que le sang de ce vieillard intègre aurait accusés devant les soldats et devant le peuple.

Begtasch-Aga se rendait compte de cet obstacle à son entreprise, et il avait résolu de chercher à l'éluder avant de tenter de le vaincre. Pendant que ses soldats cernaient toutes les portes des jardins du palais, afin d'empêcher le grand vizir d'y pénétrer pour défendre son maître, il convoqua, dans une mosquée voisine de la porte principale du sérail, les vizirs, les oulémas, les agas et les chefs de chambrée des troupes du parti de la sultane Kœsem. Sûr de la majorité, de la complicité et de la main de tous ces conspirateurs, il envoya sommer le grand vizir de paraître immédiatement dans cette assemblée pour y conférer avec lui sur les mouvements nocturnes de la capitale. Le grand vizir, désarmé et surpris dans son palais par une sédition militaire dont l'aga des janissaires était lui-même le moteur, n'avait pas à délibérer. Son audace et son sang-froid étaient sa seule ressource pour sauver l'empire et son maître. Il se rendit avec une apparente complaisance à l'invitation de Begtasch.

Les janissaires et les oulémas le reçurent dans la mosquée avec les respects et la déférence que les factieux, incertains de la fortune du jour, affectent pour ceux qu'ils veulent séduire avant de les intimider. Begtasch-Aga prit la parole au nom de tous; il déplora la dégradation de la gloire militaire, les

[redacted]

frontières envahies, les flottes incendiées, les charges vendues, les monnaies altérées par l'ancien grand vizir Malek-Ahmed; les eunuques, sous une mère incapable, maîtres du gouvernement, et faisant fléchir la sagesse et les vertus des premiers hommes d'État sous les fantaisies puériles d'un enfant à qui on mettait des paroles sur les lèvres et des katti-shérifs sous la main. Il déclara, au nom des oulémas et des agas présents et unanimes, que la prolongation d'un tel fantôme de règne serait la ruine des Ottomans; que le grand vizir lui-même ne recueillerait de ses vains efforts que la responsabilité de ces désastres, la honte ou la mort; que le seul génie capable de redresser l'empire croulant était le génie de cette femme supérieure par son expérience, par son courage comme par son âge, qui avait vu sept règnes, et à qui la jalousie d'une sultane Validé, sans talent, ne disputait le dernier que pour le livrer à des esclaves et à des eunuques; qu'un seul salut s'offrait aux vrais défenseurs de la foi et de la patrie, c'était de faire descendre cette sultane du trône avec son fils, et de restaurer le règne de la sultane Kœsem en nommant son autre petit-fils le sultan Souleïman.

« Jurez, » ajouta-t-il en s'adressant au grand vizir, « jurez avec nous, sur la tête de vos ancêtres, que

« vous nous seconderez dans ce généreux dessein. »

Siawousch, qui ne croyait pas devoir la vérité à des assassins, feignit de tremper dans cette conspiration du bien public, et jura par le Coran d'aider les rebelles à sauver la patrie. Les conjurés, satisfaits de n'avoir ni à combattre ni à immoler un homme si populaire par sa vertu, le laissèrent sortir avec honneur de la mosquée.

XXIX

Les factieux, se croyant sûrs de lui, lui permirent de franchir le blocus du sérail et de rentrer dans le palais par la porte de fer des jardins. Les affidés de la sultane Kœsem tenaient cette porte entr'ouverte pour introduire, à l'heure convenue, les janissaires de Begtasch-Aga dans le harem, où elle devait leur présenter, pour padischah, le jeune Souleïman. Cette circonstance le convainquit de la connivence de la sultane au meurtre prémédité de Mahomet IV. Il fit refermer les portes derrière lui ; il posta des bostandjis à toutes les issues, et courut au sérail, résolu de mourir ou de sauver l'enfant confié à sa tutelle.

Cependant le chef des eunuques noirs du sultan, nommé Souleïman-Aga, un de ces hommes qui meurent, comme le lion apprivoisé, aux pieds du

[redacted]

trône où l'on a rivé leurs chaînes, avait pressenti le complot et devancé, par ses mesures, la présence du grand vizir. Les pages, réveillés en sursaut à sa voix et au bruit des périls du sultan, avaient massacré leur gouverneur, qu'ils avaient cru à tort complice des janissaires, forcé les portes de leurs chambrées, couru aux armes et ameuté les baltadjis, les bostandjis, les eunuques et les agas, sur les marches de la porte de *la Félicité*.

Siawousch-Pacha, en descendant de cheval devant cette porte, harangua énergiquement les défenseurs du palais, puis pénétrant avec Souleïman-Aga dans l'intérieur, il frappa aux portes fermées de l'appartement reculé où la sultane Tarkhan, dans l'ignorance du tumulte de cette nuit, reposait à côté de son fils. Le kislar-aga du sultan, ayant voulu défendre le seuil, Souleïman-Aga le renversa mort d'un coup de poignard, et appelant les cent vingt eunuques préposés à la garde de l'enfant et de sa mère : « — Que faites-vous ? » leur cria-t-il à travers la porte ; « vous dormez pendant que les janissaires envahissent les abords du sérail pour vous « égorger ; ces traîtres, d'intelligence avec la sultane Kœsem, veulent étrangler le padischah et « élever Begtasch-Aga, leur chef, jusqu'au trône en « lui faisant épouser la *vieille,* que le poison a

[redacted] à présent le fer contre son [redacted]

XXX

[redacted] les portes s'ouvrent, les cent vingt [redacted]nt de leurs poignards, le grand vizir [redacted]-Aga se précipitent dans la chambre [redacted] Tarkhan. Ils l'éveillent, et lui révèlent [redacted] l'extrémité du péril. Aux premiers mots [redacted] la jeune Validé s'élance de son lit auprès [redacted], qui dormait sans soupçons de la mort [redacted] sur sa tête : « O mon fils ! » s'écrie-[redacted] en se penchant sur lui et en le serrant con[redacted]ent dans ses bras, « nous sommes perdus ! » [redacted]t effrayé se leva sur son séant, et tendant ses bras à Souleïman-Aga : « O mon père ! » lui dit-il, « sauve-moi ! »

Le vizir et l'eunuque, attendris de voir leur souverain implorer ses esclaves, se jettent aux pieds de l'enfant et de la mère, et jurent de se sacrifier pour lui. Souleïman-Aga, le prenant dans ses bras, le porte en chemise, à la lueur des torches, dans la salle du trône, où s'étaient réunis tous les défenseurs du sérail, et l'élevant à la vue des pages et des bostandjis : « Que ceux qui mangent le pain et le

[redacted]

« sel du padischah, » s'écria-t-il, « viennent à son « secours. »

A ces lueurs, à cet aspect, à cette voix, vizirs, agas, pages, chambellans, bostandjis, baltadjis tombent d'un mouvement unanime à genoux devant ce symbole du droit, de l'innocence, du trône, et jurent de lui donner leur sang. « Soyez tranquille, « mon padischah, » dit Souleïman-Aga, « s'il plaît « à Dieu, toutes les têtes de vos ennemis seront « demain à vos pieds. »

XXXI

Pendant ces scènes d'effroi et d'attendrissement dans le harem, le grand vizir convoquait au palais, sous peine de mort contre ceux qui perdraient une heure, tous les pachas, beglerbegs, chefs de corps, agas, lewends et grands de l'empire, avec tous ceux de leurs serviteurs armés qu'ils auraient sous la main, et des vivres pour trois jours. La haine sourde contre les janissaires, oppresseurs communs, la fidélité pour le souverain, la tendresse pour l'enfant, la confiance dans Siawousch-Pacha, remplirent avant l'aurore les quais, les jardins, les cours, les appartements du sérail d'une armée de toutes armes dont le nombre était doublé par l'enthousiasme du dé-

vouement. Toutes les chaloupes de la flotte et les caïques du port y débarquèrent en silence les armes, les canons, les munitions de l'arsenal, suffisants pour un long siége.

L'effroi de la nuit se changeait en fureur contre les auteurs d'un si exécrable complot. Le nom de la sultane Kœsem était dans toutes les bouches. Trois cents pages et bostandjis, guidés par le chef des eunuques noirs, Souleïman-Aga, se détachèrent de la foule et se dirigèrent en silence vers le kiosk de l'aïeule pour lui enlever le prince Souleïman, au nom de qui elle prétendait régner encore.

L'eunuque de garde à la porte refuse de l'ouvrir; les pages lèvent les poignards sur sa tête; il tombe à genoux et demande la vie pour prix des révélations qu'il s'offre de faire au sultan. On le mène devant Mahomet IV; il se précipite à ses pieds, et lui remet la clef du trésor secret de sa grand'mère; mais au moment où il balbutie une excuse et une supplication, un baltadji lui fend la tête d'un coup de hache. L'enfant, épouvanté, jette un cri d'horreur, et cache son visage dans le sein du chef des eunuques, qui le portait encore sur ses bras.

XXXII

Cependant les pages et les trois cents eunuques

[redacted]

blancs et noirs attachés à la garde personnelle de la sultane Kœsem défendaient héroïquement les portes extérieures de son kiosk et jonchaient le seuil de leurs cadavres. Souleïman-Aga dépose le sultan entre les mains du grand vizir, et court, avec une poignée de pages et de bostandjis, renforcer les assaillants. Il pénètre le premier, le sabre ruisselant de sang à la main, dans le dédale familier aux eunuques des pièces qui composent le harem.

La sultane Kœsem, au bruit de ses pas dans les corridors, croit que ce sont les janissaires de Begtasch-Aga qui viennent la délivrer et la porter au trône.

« Sont-ils là? » dit-elle à voix basse en entrouvrant un guichet de la porte.

« Oui, ce sont les janissaires, » lui répond Souleïman-Aga; « seulement sortez. »

Mais la sultane, ayant reconnu son erreur, et pressentant sa perte à la voix du chef des eunuques dévoué à sa rivale, se réfugie dans l'ombre de ses appartements les plus reculés, se cache dans une de ces armoires profondes où les esclaves replient pendant le jour les matelas et les tapis de nuit. Là, roulée par la main d'une de ses femmes dans un rouleau de nattes, elle espère échapper à la première fureur de ses ennemis, et laisser à Beg-

tasch-Aga le temps d'accourir et de changer sa fortune; mais la rage des icoglans et des baltadjis ne s'arrête ni devant l'inviolabilité du harem, ni devant la majesté de la mère et de l'aïeule de tant de padischahs; ils se précipitent, sur les traces de Souleïman-Aga, dans l'enceinte sacrée, où ils cherchent vainement leur proie.

Une esclave dévouée, sacrifiant sa vie pour celle de sa maîtresse, se présente à eux revêtue d'un riche costume, et leur dit : « Frappez, c'est moi « qui suis la sultane Kœsem. »

Ils allaient plonger le fer dans son sein, quand Souleïman-Aga leur fit reconnaître l'erreur. Ils tournent un moment leurs poignards contre l'eunuque lui-même, l'accusant de conniver avec la sultane Kœsem, et de vouloir leur dérober leur victime. Mais au moment où Souleïman- Aga allait tomber sous les coups de ses propres amis, un baltadji, brisant les meubles et les armoires, saisit les pieds de la sultane sous la natte dans laquelle elle était roulée.

« Tais-toi, » lui dit-elle à voix basse, « et ta for« tune est faite à jamais. »

Mais la haine l'emportant dans l'âme du baltadji sur l'avarice, il arrache la sultane de son asile, et appelle ses compagnons pour la contempler. Elle

[redacted]

tenait encore dans sa main un mouchoir rempli de sequins d'or qu'elle avait eu la précaution de prendre dans son trésor pour en faire des libéralités aux janissaires qu'elle attendait; elle s'était revêtue, dans l'attente des événements de la nuit, des plus riches étoffes de sa garde-robe impériale; ses jambes et ses bras étaient ornés de bracelets de pierreries; ses doigts éclataient, à la lueur des torches, d'anneaux étincelants; elle portait en pendants d'oreilles deux diamants de la forme et de la grosseur d'une noix de Caramanie, présent d'Achmet Ier, son mari, dans le temps de sa jeunesse, de sa beauté et de ses amours.

Le groupe de baltadjis et d'icoglans, éblouis et frappés d'un reste de respect à la vue de cette mère de l'empire étendue dans ces ornements impériaux sur le tapis, à leurs pieds, semblaient hésiter entre la vénération et la colère. La sultane, lisant leur indécision dans leurs regards, se relève d'un bond avec une force supérieure à ses années, déploie le mouchoir, et sème, pour ralentir leur poursuite, la pluie de sequins et de bijoux sur le plancher. Tandis que ses assassins se baissent pour les ramasser, elle s'enfuit de chambre en chambre à travers le harem, et touche à une porte des jardins où les ténèbres vont favoriser sa fuite; mais un page, plus acharné que

[redacted]

les baltadjis, l'atteint, la terrasse, lutte avec peine contre la résistance désespérée de cette femme intrépide, et, les deux genoux sur sa poitrine, la contient en appelant à lui les baltadjis. Ils accourent : l'un d'eux, nommé Mohammed-Baltadji, arrache, à défaut de corde, un des cordons de soie des rideaux de la porte, et le serre autour de son cou jusqu'à ce que la sultane évanouie paraisse morte sous la main des bourreaux. Ses fourrures de zibeline, ses pendants d'oreilles, ses bracelets, ses bagues, ses colliers arrachés de ses pieds, de ses bras, de ses oreilles, de sa poitrine, deviennent la proie de ses assassins.

Ils jetèrent le cadavre presque nu, selon l'ordre du fetwa rendu par le muphti, sur le pavé où l'on expose le corps des criminels, devant la porte du kiosk *des Oiseaux*. Celui qui portait la tête fut mordu au pouce, par cette bouche presque inanimée, avec tant de force, qu'il ne put lui faire desserrer les dents que d'un coup de poignard dans la gorge. Les assassins la croyant morte, s'éloignaient pour aller porter la nouvelle du meurtre à la porte de *la Félicité*, lorsqu'en se retournant ils virent le fantôme nu et sanglant de la sultane qui se relevait et qui s'enfuyait dans l'ombre en leur lançant un regard de vengeance. Ils revinrent achever leur victime, qui avait

int la mort par un dernier instinct de vie. Elle
mbattit, quoique désarmée, contre eux, avec la
rce d'un athlète, et ne succomba une seconde fois
ıe sous le nombre. Le cordon, resserré autour de
n cou avec le manche de la hache d'un baltadji,
i arracha enfin le dernier soupir. Les flots de sang
ıi jaillirent des blessures, des yeux et des oreilles
cette femme colossale, bien qu'elle eût passé
ixante-dix ans, attestèrent la verdeur de sa vieil-
sse, et la mâle énergie de cette Albanaise, qu'il
llut tuer deux fois pour lui arracher l'empire.

Le crime que lui imputait la haine publique
avoir tramé la déposition, l'empoisonnement, le
eurtre de son petit-fils, est incertain. Ses talents,
s services à l'empire, sa longue et glorieuse do-
ination d'esprit sur trois règnes, sa régence ferme,
lme et virile, tant qu'elle ne fut pas sapée dans le
rail par le harem, sont réels. Si ces trois règnes où
Turquie fut relevée ou soutenue par sa main ne
rtent pas son nom dans l'histoire, ils portent son
npreinte.

Adorée dans sa jeunesse, chérie dans sa mater-
té, vénérée dans sa vieillesse, précipitée de la ré-
nce et de la vie encore dans la vigueur de son
telligence par une de ces tragédies de palais dont
confusion recouvre le mystère, sa vie est un mo-

nument du génie maternel des femmes appliqué au gouvernement des nations orientales. Roxelane fut plus séduisante et plus épouse, la sultane Kœsem fut plus virile et plus mère. L'une gouverna par sa séduction, l'autre par son génie. Le règne de l'une finit avec sa beauté, le règne de l'autre ne finit qu'avec sa vie. Roxelane fut toute à la nature, la sultane Kœsem dut tout à la politique.

L'une et l'autre attestent que les institutions qui proscrivent les femmes de la liberté et de la vie publiques sont impuissantes, même chez les musulmans, contre la nature qui leur donne d'autres droits, mais autant de droits qu'à l'homme, et que l'amour conjugal ou la piété filiale restitue souvent à la femme supérieure, même dans le gouvernement des empires, ce que la jalousie et l'ingratitude des lois s'efforcent en vain de leur ravir. Régner par l'amour d'un époux ou par la déférence d'un fils, ce n'est pas être une femme exclue du trône, c'est régner deux fois.

XXXIII

Le meurtre de la sultane Kœsem et l'affluence du peuple autour de l'étendard du prophète, cet oriflamme des Ottomans déployé par Siawousch-Pacha

[redacted]

au sérail, consterna les janissaires, en leur enlevant tout mobile de sédition, et répandit la terreur dans le conciliabule des agas et des oulémas rebelles de la mosquée.

Begtasch-Aga seul, plus intéressé, comme plus coupable, persévéra dans la révolte, et parla d'incendier la capitale pour forcer les citoyens rassemblés au sérail à voler au secours de leurs familles et de leurs foyers menacés. Il monta à cheval et parut devant les janissaires qui rentraient découragés dans leurs casernes. Il les conjura de retourner sur leurs pas et de secouer le joug des eunuques qui venaient d'égorger la mère des soldats : « Nous ne voulons pas déposer le padischah, » leur dit-il en se rétractant de ses desseins de la veille ; « nous ne voulons que venger le meurtre de « notre Validé. »

Les janissaires indécis l'écoutent avec froideur. L'un d'eux, rompant le silence par une de ces apostrophes populaires qui déconcertent les tribuns en prêtant une trivialité à leurs ennemis, lui cria : « Es-tu donc l'héritier, le fils ou le mari de la Validé, « pour prendre en main sa cause contre le padi- « schah ? »

Un rire railleur éclata à ces paroles qui faisaient allusion à ce titre d'époux de la vieille, qu'on attri-

buait à Begtasch-Aga. Les janissaires l'abandonnèrent à ses périls et rentrèrent dans l'obéissance. Les spahis et tous ceux d'entre les janissaires des vieilles casernes qui n'avaient pas participé aux mouvements de la nuit, se présentèrent aux portes du sérail pour grossir le nombre des défenseurs du trône. Le sultan, par les conseils de Siawousch-Pacha, envoya à la mosquée du centre, siége déjà déserté de la rébellion, un katti-schérif impérieux : «Vous, « agas de mes janissaires, » disait-il; « toi, leur général « en chef; toi, leur général en second, koulkiaya; « toi, Begtasch-Aga, paraissez à l'instant devant moi « dans le divan, ou bien il vous arrivera malheur! »

Begtasch-Aga, à la réception de ce katti-schérif qui achevait d'ébranler les conjurés, fit apporter en vain devant les casernes les sacs d'or et d'argent destinés à les corrompre ou à les retenir ; les janissaires refusèrent d'ouvrir les sacs, de peur de souiller leurs mains par la solde d'un factieux. Le koulkiaya se hâta de bien mériter du parti vainqueur en invectivant le chef de la faction. Il reprocha à Begtasch-Aga de n'avoir ouvert la main que quand il fallait racheter sa vie au prix de ses trésors. Les agas, les oulémas et les chefs secondaires écrivirent des lettres d'excuses et se rendirent, comme des hommes trompés par un ambitieux,

[redacted]

au sérail ; il avaient cru, disaient-ils, accomplir les volontés du padischah. Begtasch-Aga lui-même fut contraint de les suivre. Sa popularité dans les casernes lui semblait une sauve-garde contre la vengeance du sérail.

Siawousch-Pacha, en effet, reçut avec une indulgence apparente les conjurés repentants. Il nomma Begtasch-Aga gouverneur de Brousse, et lui ordonna de partir sans délai pour son gouvernement. Soit audace, soit terreur, Begtasch-Aga, au lieu de partir, se cacha dans la ville. Découvert le lendemain par le nouvel aga des janissaires Hassan, il fut garrotté sur un âne de rebut, et conduit au sérail à travers les huées et les malédictions de la même soldatesque qui l'applaudissait la veille. Les popularités coupables ne survivent pas à la déchéance de leurs idoles ; le peuple aime partout à faire expier à un seul les factions qu'il a grossies ; il aime à se laver dans le sang de ses tribuns de la tache des séditions vaincues.

Le baltadji Mohammed, qui avait tiré par les pieds la sultane Kœsem de l'armoire et prêté le manche de sa hache pour serrer le cordon autour de son cou, rencontra le cortége injurieux de Begtasch-Aga. « Traître ! » cria-t-il à l'aga vaincu, « que « t'avais-je fait pour demander hier ma tête à la « mosquée ? »

[redacted]

« Misérable assassin, » lui répondit Begtasch-Aga, « ne me condamne pas à voir ton visage. » Il fut étranglé par les muets dans la première cour du sérail, et son cadavre jeté à la mer. Son avarice avait amorti en effet son ambition. On découvrit sous une chaudière de ses bains, scellée dans une maçonnerie massive, deux vases immenses pleins de ducats d'or, de sequins et de pierreries, dons de la sultane Validé ou fruits de ses rapines.

Kara-Tschaousch, son collègue et son complice, amené devant le sultan, pleura comme une femme. « C'est avant la peine, lâche, qu'il fallait pleurer, » lui dit le bostandji-baschi; et il fit signe au muet d'abréger ses larmes par la mort. La tête du koulkiaya des janissaires, troisième chef du complot, fut apportée quelques jours après à l'arçon de sa selle, par un paysan de Féredjik, où il s'était défendu jusqu'à la mort. On jeta cette tête à la porte du sérail.

L'astronome, secrétaire du divan, Sarikatib, quoique étranger à la conspiration, expia l'amitié que lui portait la sultane Validé. Une raillerie de ce Juvénal ottoman lui coûta la vie. Pendant les scandales de la vénalité des charges sous l'avant-dernier grand vizir, Sarikatib, sortant du sérail, fut rencontré par un de ses amis qui lui demanda d'où il venait. « Je

[redacted]

« viens, » répondit-il avec une amère indignation dans l'accent, « du marché des esclaves. »

Comme Caton, il prévint le bourreau par le poignard, et mourut en déplorant la décadence de sa patrie.

L'eunuque noir, Souleïman-Aga, dont le sang-froid et l'intrépidité avaient suppléé dans la nuit à l'absence du grand vizir et sauvé son maître, fut élevé au premier grade de la domesticité du palais, celui de kislar-aga. Il avait été le véritable grand vizir dans la nuit. La sultane Tarkhan, maintenant Validé et maîtresse du gouvernement, lui abandonna, sous le titre de kislar-aga, la tutelle de l'enfant qu'il avait préservé, et la direction absolue du divan. Il usa de son crédit avec l'insolence d'un Éthiopien parvenu à l'avant-dernière marche de l'empire.

XXXIV

Siawousch-Pacha ne tarda pas à se lasser d'un titre de vizir purement honorifique sous un favori qui lui dictait ses ordres par la bouche d'un enfant et d'une femme. — « Ce n'est pas le pouvoir d'un « grand vizir, » disait-il souvent, « que l'esclavage « honteux auquel on voudrait me condamner sous « des eunuques noirs. »

[redacted]

Ces murmures lui furent imputés à crime. La sultane, asservie par la reconnaissance à l'eunuque, cherchait à la fois un grand vizir assez fort pour soutenir l'empire, assez résigné pour supporter un protecteur dans Souleïman-Aga. L'empire n'en avait qu'un seul, c'était Kœprilü, pacha vieilli dans les guerres et dans les conseils, étranger aux factions, un de ces hommes que la faveur néglige parce qu'ils dédaignent de la rechercher, et qu'on laisse arriver au déclin des années avant de reconnaître en eux le salut et la grandeur des empires. Son nom était déjà sur les lèvres ; mais la crainte de sa supériorité l'éloigna encore une fois des oreilles de la Validé.

L'eunuque demanda à la sultane-mère la destitution et la mort de Siawousch-Pacha ; elle ne lui accorda que la destitution et l'exil honorable à Malghara. Souleïman-Aga fit nommer à sa place un vieillard qui touchait à la seconde enfance, Gourdji-Mohammed, âgé de quatre-vingt-douze ans. Sa caducité était son titre. Souleïman-Aga voulait régner sous ce fantôme. Il fit exiler ceux des conseillers de la sultane qui avaient prononcé le nom de Kœprilü, et le relégua lui-même à Gustendjil, pour que la distance effaçât l'éclat de son mérite. Les exactions remplirent le trésor ; les places d'aga des janis-

[redacted]

saires, de defterdar, de grand chambellan, de vizir, furent données à des complaisants de cour et à des bouffons de Souleïman-Aga. Ipschyr-Pacha et Abaza-Pacha, fils du grand rebelle, s'insurgèrent en Caramanie, et s'avancèrent jusqu'à Brousse. On négocia honteusement avec eux, et on acheta leur retraite et leur soumission par des gouvernements et des subsides.

L'Égypte, en proie aux insurrections et à l'anarchie, échappait à l'administration directe et régulière de la Porte. Le sultan convoqua un divan solennel pour délibérer sur le parti à prendre relativement à cette importante province de la monarchie. La sultane Validé y assistait derrière le grillage de la tribune de son fils. Le grand vizir, avec l'incurie de la caducité et la loquacité de l'âge, proposa le premier et soutint longtemps le funeste système de gouvernement à vie, sorte d'abdication partielle qui fait des provinces un patrimoine viager et bientôt héréditaire des pachas. Il fut réfuté avec éloquence et indignation par Masoud-Pacha, homme d'État révélé par cette discussion dans un conseil d'eunuques. Le grand vizir insista et revendiqua jusqu'à satiété, dans sa réplique, le respect qu'on devait à son grand âge.

« Mon père, » s'écria la sultane en se levant d'im-

patience, et en écartant le rideau qui la voilait au divan, « il ne s'agit pas ici de barbe blanche, grise « ou noire, il s'agit du meilleur avis et de la plus « sage politique. »

Masoud conquit dans cette scène la confiance de la sultane. Le soir elle convoqua un nouveau divan dans le kiosk du sérail, appelé le kiosk *de la Mer*, parce qu'il trempe ses murs dans les flots. Il s'agissait de la marine ; le grand vizir en discourut comme il avait discouru de l'Égypte ; Masoud, encouragé par l'approbation de la Validé, le convainquit d'ignorance et d'impéritie. Le sultan, préparé d'avance à son rôle par sa mère, fit passer à Gourdji-Mohammed un katti-schérif :

« Je ne saurais le lire, » dit le grand vizir ; « qu'on « fasse entrer le secrétaire du divan, et qu'il m'en « fasse la lecture. »

Le muphti présent prit le katti-schérif et le lut : « Toi, mon vizir, » disait la lettre laconique, « rends le sceau. »

Les mains tremblantes et convulsives de ce vieillard ne pouvaient dénouer les cordons du sachet de soie dans lequel les vizirs portent le sceau sur leur poitrine. Le grand chambellan fut forcé de l'assister dans ce tremblement de ses doigts qui tenaient encore à ce hochet de son ambition mou-

rante. Il balbutia quelques plaintes sur l'injustice et l'ingratitude des hommes. Masoud, sans décence de sentiments et sans pitié de langage, l'apostropha avec mépris, espérant élever sa faveur sur sa ruine. Gourdji-Mohammed se retira les larmes aux yeux. Cet outrage à la vieillesse est rare chez les Ottomans, qui croient que l'âge est un sacre de Dieu, et que l'expérience est l'oracle vivant des affaires.

Le sultan rassembla le lendemain le conseil, et posa le premier la question du choix d'un grand vizir. Le muphti renvoya ce libre choix au padischah seul. Masoud demanda l'ajournement et la nomination d'un simple caïmakam ou lieutenant général de l'empire ; d'autres demandèrent pour vizir Housseïn-Pacha, le serdar ou généralissime de l'armée de Crète, estimé et aimé des troupes. Les agas des janissaires et des spahis s'y opposèrent, comme à une mesure qui décapiterait l'armée active sous les ordres d'Housseïn, et qui comblerait de joie les Vénitiens. La sultane Tarkhan, qui commençait à s'enhardir aux discussions d'État, et qui voulait complaire aux généraux en soutenant leur avis, parla derrière le rideau contre le choix du brave Housseïn.

On se réunit sur le nom d'un pacha jusque-là obscur, mais dont la réputation de sévérité inexora-

[redacted]

ble présageait à l'empire un bourreau plus qu'un ministre : c'était Ahmed-Pacha, Albanais féroce, sorti des pages, devenu kiaya du grand vizir autrefois massacré par les spahis révoltés sur l'hippodrome, échappé avec peine lui-même à cet attentat, et qui avait conservé de ces sinistres mouvements militaires une horreur profonde de l'indiscipline, qui se vengeait de la terreur qu'il avait éprouvée par la terreur qu'il inspirait à son tour aux factions. Il accepta à condition d'une indépendance absolue dans ses actes.

XXXV

Sa courte administration ne fut qu'une brusque continuité de représailles contre tous ceux qui avaient trempé dans les séditions quelconques du dernier temps. Il affronta Souleïman-Aga lui-même, et fit bannir l'eunuque au fond de l'Égypte. Il déposa le muphti pour avoir, dans un accès de colère, arraché la barbe à un ancien juge de Caffa en Crimée. Une querelle avec le capitan-pacha ameuta contre lui les vizirs, les agas, le harem. On répandit qu'il songeait à se délivrer du joug importun de la sultane Validé en substituant, comme Begtasch-Aga, Souleïman, fils d'une autre femme, au jeune

Mahomet IV. La crédulité du harem conspira sa chute et sa mort.

La sultane, pour lui dérober le piége, le couvrit de faveurs ; elle lui envoya la veille des fêtes un caftan de zibeline et un poignard à manche de diamants. Comme on le félicitait sur ces grâces : « Insensés, » dit-il à ses familiers, « que vous connaissez peu les « cours ! Tout cela n'est que le présage de mon « exécution. J'ai, pour servir le padischah, tourné « tout le monde contre moi ; je n'ai pas réfléchi « que résister à tous, c'est se dévouer à sa ruine ; « je recueille ce que j'ai semé. »

Ses songes lui confirmèrent dans la nuit ses réflexions du jour. On l'appela inopinément au sérail ; il pressentit le supplice, et s'y prépara avant de sortir par l'ablution et la prière des mourants : « Grâce à Dieu, » dit-il en passant le seuil, « mes « ennemis ne vivront pas longtemps. »

Le sultan, en l'apercevant, l'apostropha avec une colère d'emprunt au-dessus de son âge, et ordonna aux bostandjis de l'étrangler devant lui.

« Mon padischah, » lui dit en s'inclinant le fidèle mais importun vizir, » tu me fais mourir injuste- « ment ; au dernier jour mes deux mains pèseront « lourdement sur ta tête. » L'enfant détourna les yeux et les muets serrèrent le cordon. On remit son

cadavre à sa fille unique pour l'ensevelir dans le sépulcre qu'il s'était construit lui-même sous les cyprès de Scutari.

Son crime était d'avoir trop servi un pouvoir faible qui ne savait pas soutenir ses serviteurs. Le capitan-pacha Dervisch-Mohammed, son ennemi, lui succéda.

XXXVI

L'agitation des provinces se propagea dans la capitale. Un scheik d'Ourmïah, qui passait pour prophète, déclara en chaire à Constantinople, au nom de Dieu, que toutes les calamités des Ottomans venaient de l'influence de la sultane Tarkhan, et qu'il fallait ou l'exiler ou la marier à un pacha qui l'enlevât aux intrigues du harem. Ces prédications ameutant le peuple, on embarqua nuitamment le fanatique et on le relégua dans ses montagnes.

Le gouverneur d'Égypte, l'eunuque Abderrahman, qui accourait à Constantinople avec les trésors du Caire pour acheter le grand vizirat, fut accusé d'avoir concouru au meurtre du sultan Ibrahim. « Aussitôt que les registres de l'Égypte qui contiennent » le secret de ses richesses seront arrivés, » écrivit la sultane mère à son fils, « tu le tueras. » Le

grand vizir représenta au sultan que le privilége des eunuques était de n'être immolés que dans l'enceinte du sérail. Abderrahman fut étranglé en y entrant.

Ce supplice fit trembler les eunuques ; l'influence des femmes s'accrut de leur abaissement par ce meurtre. La nourrice du sultan, mariée par la sultane Kœsem au grand cafetier du sérail, et une esclave favorite de la même sultane, nommée Antar, mariée à Mourtéza, pacha d'Erzeroum, se disputèrent le gouvernement dans le harem. On relégua le jeune frère du sultan, Souleïman, objet de tant d'ombrages, dans le kiosk *du jardin des buis*, sombre vestibule de la mort, sorte de limbes du palais, entre le trône et le supplice.

Le nouveau chef des eunuques noirs, Beïram-Aga, devenu kislar-aga de Mahomet IV, reprit sur cet enfant l'influence enlevée à Souleïman-Aga par son éloignement. Les pages eux-mêmes, compagnons des jeux et des exercices de Mahomet, inspiraient de la jalousie à sa mère. Beïram-Aga, averti par les précepteurs du prince des familiarités naissantes entre les pages et le sultan, remarqua un jour que l'enfant prenait un plaisir trop vif à ces jeux avec les enfants de son âge ; il lui fit signe de rentrer dans ses appartements.

« Mon lala, » lui dit Mahomet, « mes ancêtres, « je le sais, avaient la coutume de passer les jours « de fêtes dans la chambre des pages pour être té« moins de leurs progrès dans les exercices d'esprit « et de corps, et j'y trouve le même plaisir que mes « pères. »

Beïram alla se plaindre à la sultane Validé de la désobéissance de son fils. « Pourquoi, » lui dit-il, « permettez-vous au sultan de passer les nuits avec « ses pages? Ignorez-vous donc qu'il y a de ces « jeunes gens qui aspirent à devenir ses favoris pour « l'arracher à votre autorité? »

« Aga, » répondit la mère indulgente à l'eunuque, « mon lion est encore un innocent enfant « qui s'amuse à ces jeux de son âge, laissez-le veil« ler jusqu'à minuit. »

Beïram-Aga, substituant sa propre sévérité à la molle tendresse de la Validé, revint dans la salle des pages, prit le sultan par la main, et l'obligea à rentrer dans ses appartements, en lui disant que c'était l'ordre de la Validé.

L'enfant murmura et versa des larmes d'humiliation; les pages offensés tirèrent leurs poignards, les muets protégèrent avec peine l'eunuque contre l'émeute de ces jeunes favoris. Les pages intéressèrent dans leur cause les spahis offensés comme eux,

[redacted]

par une altération des monnaies qui retranchait quelques aspres de leur solde. Ils pillèrent la maison du defterdar ; ils protestèrent contre les ordonnances de l'aga des janissaires qui leur interdisaient le tabac : « Laissez-nous fumer, » criaient-ils dans les cours du sérail, « ou cette fumée que vous « étouffez deviendra contre vous la flamme de la « révolte. »

XXXVII

Le grand vizir Dervisch-Mohammed mourut dans ces angoisses de l'empire. La terreur et la corruption firent nommer l'agitateur amnistié de l'Asie, Ipschyr. Le titre de grand vizir ne fit qu'exalter son audace. Il refusa de sortir d'Alep, dont il était gouverneur, sous prétexte de troubles de l'Asie à apaiser. Il ordonna à tous les beglerbegs de le rejoindre au printemps, à Koniah, comme s'il eût voulu paraître en conquérant et non en vizir à Constantinople : « Vois ces troupes, » dit-il au chambellan qui lui apportait une lettre du sultan pour l'appeler immédiatement à son poste, « et juge si avec de « telles forces je jouerai ma tête contre la lettre d'un « enfant. »

L'Asie entière le considérait comme un dictateur

[redacted]

qui allait purger et renouveler l'empire; la cour et la capitale tremblaient d'avoir ajouté un titre légal à tant d'insolence. Les irrésolutions du divan donnaient lieu à des scènes et à des rixes qui changeaient les conseils en tumultes. Le capitan-pacha n'échappa aux poignards des eunuques qui lui reprochaient, devant le sultan, le sang d'Ibrahim, qu'en s'ouvrant la fuite le sabre à la main. Ipschyr, déjà arrivé de Nicomédie, entra en triomphateur à Constantinople. La sultane Validé, pour assouvir son ambition, lui donna la main de la jeune sultane Aïsché, sa fille, sœur de Mahomet IV. Il proscrivit ou immola tous ses ennemis dans le divan.

Le defterdar, Morali-Pacha, dont la Validé lui avait demandé la vie, fut atteint par quatre *chiaoux*. Avant d'arriver au lieu de son exil, il fut dépouillé de ses habits, couvert de la tunique d'un paysan qui labourait son champ près de la route, et égorgé par les bourreaux dans un chemin creux. Son oppression souleva contre lui les troupes mêmes qui en étaient les instruments dans la capitale. On fit craindre aux janissaires que la destruction de leur milice ne fût le but de son armement dans les provinces et de ses faveurs aux troupes asiatiques, amenées par lui dans la capitale. Une pétition, promenée aux flambeaux sur l'hippodrome par les

janissaires, demandant la tête d'Ipschyr et du muphti, souleva en une nuit la ville entière.

Pendant que le grand vizir se refugiait au sérail, les révoltés pillaient sa maison et y trouvaient quatre cent mille ducats d'or, fruits de ses exactions. — « Que faire ? » s'écria le sultan. Tout le monde se tut dans le conseil ; l'aga des janissaires, enhardi par la détresse d'Ipschyr et dévoilant l'inimitié de tous contre l'oppresseur commun, se leva : « Mon « padischah, » dit-il en montrant du doigt le grand vizir, « tes esclaves sont contents de toi ; mais ils ne « veulent pas de ton *lala*. — Tant que le grand vizir « et le muphti, son complice, vivront, » poursuivit le capitan-pacha, « les troupes ne se disperseront « pas. »

Ipschyr, pris au piége de son ambition, se prosterna pour rendre le sceau, aussi humble dans la détresse qu'insolent dans la force. — « C'est sa tête « qu'il nous faut ! » crièrent les troupes à travers les grilles du palais. On leur porta sa tête sur l'hippodrome. Le peuple se la passa de main en main comme un jouet, et les soldats la plantèrent au fer d'une lance. Son parti mourut avec lui : les popularités de caserne ont moins de racines que les popularités d'opinion ; le seul Abaza-Pacha, son complice de révolte, qu'il conservait à Scutari à la tête d'un

[redacted]

corps d'Asiatiques pour intimider la capitale, lui resta fidèle même après le supplice. La moitié des troupes d'Abaza l'avait abandonné pour se joindre dans Constantinople aux spahis et aux janissaires soulevés. Gourd-Mohammed, autrefois kiaya d'Ipschyr et maintenant transfuge de sa cause, alla à Scutari conjurer Abaza de désavouer son ami mort, et de se soumettre avec sa poignée d'Asiatiques au nouveau grand vizir. — « Que ton visage devienne pourpre « de honte, » lui répondit Abaza révolté de tant de bassesse, et il partit avec ses troupes pour les montagnes de Caramanie.

XXXVIII

Un Arménien, nommé Souleïman-Pacha, mari d'une sultane, dut le sceau à la faveur de la Validé. Sa main incertaine et faible ne put ralentir la décadence générale du gouvernement. Il le résigna, on reparla de Kœprilü; mais la modicité de sa fortune dans un temps où tout s'achetait, même l'obéissance dans l'empire, servit encore à ses envieux de prétexte pour l'écarter. — « Comment un homme « sans fortune pourrait-il gouverner *le monde ?* » s'écria Souleïman-Pacha lui-même.

[redacted]

On envoya le sceau au conquérant de Crète, le serdar Housseïn. Un caïmakam fut institué pour l'attendre. C'était Sournazen-Pacha, capitan-pacha, homme ambitieux et turbulent, qui aspirait au gouvernement pour lui-même. L'agitation qu'il fomenta secrètement dans les troupes força le sultan à tenir un divan à pied, sorte de séance soldatesque et populaire devant les séditieux.

Les troupes exigèrent qu'il sortît, contre l'usage, de la cour du sérail par la porte de *la Félicité*, pour comparaître dans l'*Alaï-Kiosk*, situé à l'angle des jardins et ouvrant par ses balcons sur la place où elles étaient rassemblées. Mahomet IV s'y assit derrière un grillage; des cris impérieux l'obligèrent à faire ouvrir les grilles. Les conseillers de sa jeunesse l'entouraient pour lui souffler ses réponses; de nouvelles clameurs demandèrent l'éloignement de ces conseillers, pour que le padischah, maintenant en âge de penser, parlât de lui-même; les vizirs disparurent de la loge. Cependant les deux chefs des eunuques blancs et des eunuques noirs s'accroupirent invisibles à ses pieds pour lui murmurer tout bas ses paroles. Un juge, nommé Hassan, parla au nom du peuple, demanda la réforme des abus et trente têtes nominativement portées sur une liste de proscription. Il jeta pour pièces de conviction sur la

terre une poignée d'aspres falsifiées, monnaie qui trompait et ruinait le peuple.

Les deux eunuques, dont les têtes étaient comprises dans la proscription, firent prononcer au sultan quelques vagues promesses de redressement de ses torts. Le caïmakam s'avance à son tour à la fenêtre et promet, au nom du padischah, que les trente coupables seront dépouillés et bannis. «Mais ne demandez pas leurs têtes,» ajouta-t-il pour complaire au sultan.

«Prends garde à toi-même,» lui répondit la foule inflexible.

Le malheureux enfant vit arracher de ses pieds les deux chefs des eunuques, ses favoris, dont il venait de plaider vainement la cause. On les étrangla sous ses yeux, et on jeta leurs cadavres du haut du balcon à la multitude. Trois autres eunuques furent précipités après eux. Le *lala,* précepteur chéri de Mahomet IV; le grand trésorier; le capou-aga, chef des gardes du sérail; le kislar-aga, son premier chambellan; le grand douanier Hassan, le grand maréchal du palais Shaban-Khalifé, le grand cafetier, enfin la toute-puissante Méléki, favorite successive des deux sultanes Validé, demandés, contestés, marchandés et impitoyablement refusés aux supplications et aux sanglots du sultan, furent de

[redacted]

la même tribune jetés sans vie aux soldats et au peuple.

Ce monceau de cadavres s'élevait jusqu'au niveau du balcon du kiosk. Le caïmakam Sournazen-Pacha ramassa, comme il l'avait prémédité, le sceau de l'empire dans ce sang. Mais à peine Mahomet IV l'eut-il proclamé grand vizir, que les troupes complices portèrent envie à sa fortune, et s'écrièrent en le voyant recevoir le sceau : « Misérable ! ne « nous as-tu donc soulevés que pour devenir grand « vizir ? »

XXXIX

Ces cris de juste réprobation le précipitèrent de son poste au moment même où il venait de l'obtenir. Tant de crimes ne lui furent payés que par deux heures de puissance. Siawousch-Pacha, l'ancien grand vizir, fut rappelé de Malghara pour reprendre la tutelle de cette sanglante minorité.

Les trente cadavres, traînés par les janissaires et par la populace sur la place de l'Hippodrome, y furent pendus par les pieds aux branches de l'immense platane où, par une juste représaille du temps, le généreux Mahmoud II, vengeur de ses ancêtres, devait faire pendre aux mêmes branches les

[redacted]

cadavres des janissaires anéantis dans leur dernier crime. C'est de cet arbre, pilori vivant des victimes et des bourreaux, que ces funèbres journées de la jeunesse de Mahomet IV ont reçu le nom d'événements du *platane*.

Ce long massacre et ces hideux trophées n'avaient pas rassasié les janissaires. Pendant les dix jours qui précédèrent l'arrivée de Siawousch, chaque matin, le peuple, à son réveil, venait compter de nouveaux cadavres suspendus pendant la nuit aux rameaux du platane.

Siawousch, malade de la goutte, maladie expiatoire de l'oisiveté et des délices du harem, mourut presque en arrivant, la nuit même où il faisait étrangler son ennemi le defterdar. La victime et le meurtrier furent portés ensemble au champ des morts, allant s'accuser ou s'excuser devant le Justicier suprême.

Mohammed-Pacha, *au cou tordu,* gouverneur de Syrie, fut appelé au sceau. Quarante blessures reçues dans les guerres de Perse, dont l'une lui avait coupé et dévié un muscle du cou, lui valaient ce surnom. Le nouveau caïmakam Yousouf purgea, en l'attendant, la ville des bandes nocturnes qui continuaient à régner en attroupements sur l'hippodrome et à pendre les victimes qui leur

[redacted]

taient désignées au fatal platane. Il arracha aux anissaires eux-mêmes, rassemblés autour de l'étenlard du Prophète, la punition de leurs propres gitateurs Roum-Hassan, Schamli, Jamakali et ˛ara-Othman. Leurs têtes furent exposées en terreur leurs complices devant la porte du sérail et sous 'arbre dont ils avaient fait leur gibet.

XL

On apprit, le lendemain de ces massacres, à ˛onstantinople, la destruction de la flotte du capiın-pacha Kénaan, à l'embouchure des Dardanelles, ar les Vénitiens. Quatre-vingts vaisseaux ou galères ırent incendiés ou coulés dans ce combat par l'aıiral Marcello, dont le nom ne resta pas moins terible aux Turcs que celui de don Juan d'Autriche près le désastre de Lépante. Ténédos, Lemnos, amothrace, îles au cœur de l'empire, rentrèrent ous la domination de Venise.

Mohammed *au cou tordu*, à peine arrivé à Constanınople, découvrit une trame de l'ambitieux Masoud, evenu muphti par la faveur inconsidérée de la sultane 'arkhan, trop charmée de son éloquence au divan. Il vait conspiré la déposition de Mahomet IV et le couonnement de Souleïman, dont il espérait la tutelle.

Envoyé en exil à Brousse, et conspirant de là le soulèvement de la Caramanie, le juge de Brousse, qui épiait ses trames, les dévoila à la Porte. Une lettre du sultan ordonna au juge de lui envoyer la tête du muphti. A la réception de cette lettre, le juge fit cerner, par une bande de chasseurs simulés, la maison de campagne qu'habitait Masoud, sur les pentes du mont Olympe. On le surprit mangeant des fruits avec ses femmes dans un kiosk de ses jardins, au clair de la lune.

A l'aspect de ses meurtriers, il ne se résigna pas en pontife, mais il tira le sabre et combattit en désespéré pour la vie ou pour la vengeance. Son cadavre, laissé au bord de la fontaine où il était venu chercher les délices d'une nuit d'été, fut visité le lendemain, en foule, avec une égale curiosité, par les musulmans et par les chrétiens de Brousse. Les uns vénéraient en lui un martyr, les autres exécraient un persécuteur des chrétiens qui avait fait fermer, pendant qu'il était muphti, plusieurs de leurs églises à Constantinople. Masoud, le second des muphtis morts par le supplice, était de la pire espèce des persécuteurs, un persécuteur sans foi, un hypocrite de fanatisme. L'intrigue, l'ambition, l'agitation de sa vie, ses talents et son éloquence pendant cette *fronde* des Turcs, sous la

[redacted]

minorité de Mahomet IV, rappellent le cardinal de Retz en France. Hommes de tumulte l'un et l'autre, ils ne parvinrent jamais au but élevé de leur ambition; ils espéraient la gloire, ils n'atteignirent que le bruit.

XLI

Ces exécutions ne rouvraient pas les Dardanelles bloquées à Ténédos par les Vénitiens, ne renforçaient pas l'armée de Candie, ne comblaient pas le vide du trésor, ne restauraient pas la flotte, ne recrutaient pas l'armée. Le sultan, qui grandissait en âge et en raison, rassemblait en vain divan sur divan pour rendre, par ses reproches au vizir, quelque vigueur à la monarchie. La chute de Mohammed *au cou tordu* fut déterminée par une généreuse impatience du jeune sultan.

« Je veux, » dit-il un jour au divan, « marcher « moi-même à la tête des troupes contre les Véni« tiens qui ravagent nos provinces de Grèce : pré« pare-moi, vizir, une armée et une flotte dignes « d'un padischah. »

Le grand vizir s'excusa sur l'impossibilité d'improviser une flotte dans un temps où l'indiscipline avait ruiné l'obéissance dans les troupes, les sédi-

[redacted]

tions l'ordre dans l'empire, les Vénitiens et les tempêtes dans les escadres, et où le trésor public, qui ne recevait plus le produit des impôts, ne pourrait être rempli que par des offrandes volontaires des enrichis, aussi âpres à retenir qu'ils avaient été avides à acquérir.

Le sultan ayant communiqué cette réponse à sa mère, elle fit appeler dans la nuit, à une entrevue secrète avec elle, le vieux Kœprilü, qui portait dans sa tête le conseil de l'empire. « Tout périt, » lui dit-elle, « faute d'une main pour tout soutenir et « tout relever dans le *monde;* te sens-tu, comme on « le dit, le courage et le génie d'accepter, dans une « situation si désespérée, le fardeau du gouvernement ? »

« Oui, » répondit le vieillard; « avec le secours « de Dieu et la bénédiction de la sultane Validé, je « prends l'engagement de tout rétablir, à la condi- « tion de tout pouvoir, de ne souffrir aucun égal et « aucun rival dans la confiance absolue du padischah « et de sa mère, de voir mes ordres aveuglément « ratifiés par lui, et d'être cru de lui et de vous sur « parole et non sur les calomnies de mes ennemis. »

La sultane fit, au nom de son fils et en son propre nom, le serment de tenir fidèlement ces conditions de dictature absolue réclamée par l'homme néces-

saire. Le lendemain, Kœprilü reçut le sceau de l'État, en plein divan, des mains du sultan, et Mohammed *au cou tordu* fut envoyé en exil.

L'avénement tardif d'un seul homme était la restauration de tout un peuple. La main de la jeune sultane, en s'étendant au hasard sur tant de têtes, était enfin tombée sur le prédestiné de l'empire.



LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

I

Il ne faut ni trop déprécier les hommes sou-
ent capables, mais malheureux, qui ne peuvent
rrêter, malgré tous leurs efforts, la décadence des
mpires, ni trop exalter ceux qui les relèvent. Indé-
endamment du mérite, la destinée est pour une
rande part dans la fortune ou dans l'infortune des
ommes d'État. Il y a dans le cours des choses
umaines des heures mal choisies où rien n'est pos-
ible, même à la vertu, à l'héroïsme, au génie, et
ui semblent porter malheur à ceux qui vivent et qui
ègnent sous leur influence. Il y en a d'autres où ce

malheur des circonstances semble, pour ainsi dire, épuisé, où l'excès du mal, la lassitude de l'anarchie, la terreur ou la honte de la ruine commune, le retour à l'ordre, cet équilibre des sociétés, et des coïncidences d'esprit public et d'événements favorables, rendent tout facile, parce que le plus difficile alors devient possible. Le mal a son excès, comme le bien a son apogée. Arrivés au sommet du bien, les peuples descendent; tombés au fond du mal, ils remontent; c'est la loi de notre nature humaine, infirme pour le crime comme pour la vertu.

La Turquie était à une de ces heures où la honte de lui-même saisit un peuple, et où le désespoir de sa perte inévitable lui rend la volonté et l'énergie de se sauver. Tout le mérite de Kœprilü, ce Richelieu des Ottomans, fut d'avoir eu foi dans cette résipiscence de sa nation, tout son bonheur fut d'être appelé au gouvernement à l'heure juste où la Turquie voulait être gouvernée. Un an plus tôt, il aurait été entraîné dans l'écroulement général des choses et des hommes; un an plus tard, il n'y aurait plus eu d'empire à sauver. Les dates, qui sont l'opportunité des choses, ne tiennent pas assez de place dans l'appréciation que les historiens philosophes font des hommes d'État. Les années où ils surgissent sont un des principaux éléments de la justice

ou de l'injustice qu'on fait à leur nom. Dieu s'est réservé plus de part qu'on ne croit dans les gloires politiques : celui qui vient avant que la Providence l'appelle est un fléau; celui qui vient à la minute du siècle est un grand homme. Tel fut Kœprilü, appelé par des historiens occidentaux Koproli et plus généralement Kiuperli.

II

Rien jusqu'à ces derniers temps ne l'avait désigné pour le pouvoir suprême, et sa vieillesse, qui s'avançait avec la soixante et douzième année de son âge, semblait plutôt le reléguer hors de la scène active des affaires d'État, où il avait rempli jusque-là des rôles honorables, mais presque ingrats.

On disait que sa famille était originaire de France; rien ne le confirme ni ne le dément. Cette famille, jusqu'à lui obscure, avait pu flotter, comme beaucoup de familles dépaysées par le mouvement des religions et des races, de la côte de France à celle d'Italie, de celle d'Italie à celle de l'Adriatique, et s'était nationalisée en Albanie. Le père albanais de Kiuperli avait transporté sa maison et ses biens dans une des fertiles vallées de l'Asie-Mineure, non loin d'Amasie. Le village dont il prit

[redacted]

le nom ou auquel il donna le sien s'appelait *Kœpri* (le Pont); il s'appelle aujourd'hui *Vizir Kœpri*, ou le Pont des Vizirs, en souvenir des trois grands hommes d'État sortis de ce hameau pour la gloire de l'empire. Situé au pied d'une haute montagne, au confluent de deux petits torrents qui vont grossir le fleuve Halys, affluent de la mer Noire, il est renommé par ses eaux, ses orges, ses poires, ses pommes, ses raisins, ses cerises et ses toisons de brebis. C'est en apportant tout jeune, par la mer Noire, ces produits du pâturage et des vergers de son père au marché de Constantinople, que Kiuperli, connu des pourvoyeurs du palais, devint aide de cuisine, puis chef des cuisines au sérail. Quoique illettré comme un berger d'Albanie, son intelligence et son zèle le firent remarquer du grand vizir Kara-Mustafa, son compatriote, qui le fit sortir des cuisines, passer dans l'armée, et monter de grade en grade jusqu'à la dignité de *mirakhor* ou grand écuyer.

Les vicissitudes de ces temps agités l'avaient éloigné presque toujours de la cour depuis sa jeunesse; tantôt gouverneur de Jérusalem, tantôt de Damas ou de Tripoli, toujours irréprochable et considéré dans ses fonctions diverses, imprimant de lui une haute idée aux pachas qui traversaient ses

provinces, redouté des factieux, chéri des populations, et se faisant une clientèle unanime d'estime et d'amitié, qui ne portait ombrage à aucune ambition supérieure, c'est ainsi qu'il était arrivé à la vieillesse sans éclat, mais sans ombre : un de ces hommes dont on ne soupçonne le génie qu'à l'heure où il va s'éteindre. Mohammed, *au cou tordu*, l'avait rappelé de Damas, puis nommé au gouvernement inférieur de Gustendjil, quand son nom avait commencé à être prononcé à voix basse au sérail. Kiuperli, offensé de cette relégation imméritée à Gustendjil, avait ajourné son départ, contemplant de l'ombre où il était caché les anarchies et les ruines de l'empire.

Son élévation étonna et scandalisa les prétendants nombreux au pouvoir, qui connaissaient à peine son nom. Les oulémas disaient : « C'est un igno- « rant qui ne sait ni lire ni écrire. » Les militaires disaient : « C'est un administrateur civil qui n'en- « tend rien à la guerre, et qui s'est laissé vaincre « par le rebelle Wardar-Pacha. » Les financiers disaient : « C'est un homme sans biens qui ne « pourra remédier à la pénurie du trésor. » Tous disaient : « C'est un vieillard à qui l'âge a enlevé « la chaleur du sang qui donne la force aux volontés « de l'homme ; et qui monte si tard et si haut ne

« tardera pas à descendre dans la tombe à laquelle « il devrait seule penser. »

III

Les premiers actes de Kiuperli ne tardèrent pas à démentir ces présages de l'envie et de l'ignorance. Il renonça dès le premier jour au système appauvrissant des concussions qui faisait enfouir les richesses, et rendit l'or à la circulation en rendant la confiance aux propriétaires. Il refusa énergiquement au sultan la tête et les biens de son prédécesseur Mohammed, *au cou tordu*, que les courtisans voulaient tuer pour sa dépouille.

Une sédition religieuse des orthodoxes musulmans contre les derviches et les sophis leurs adversaires, ayant ameuté la capitale quelques jours après son avénement, il embarqua résolûment pour l'île de Chypre tous les fanatiques intolérants qui agitaient les mosquées au nom de leurs visions mystiques. Un moine mendiant, nommé Turk à cause de son austérité sauvage, qui cachait les plus honteuses voluptés sous l'apparence de l'ascétisme, voulait ramener les musulmans à la nudité de la brute, proscrire les pantalons flottants, les peignes, les cuillères, comme des instruments inutiles à

nme, à qui Dieu a donné des doigts ; l'argen-
:, les arts, les étoffes, la musique, la danse
:nt également l'objet de ses malédictions somp-
res. Cet insensé faisait retentir avec plus de
sme les malédictions philosophiques de Jean-
ues Rousseau contre l'état de civilisation :
ais, » ajoutait-il en professant également l'im-
abilité des quiétistes chrétiens du dix-septième
e, « l'homme une fois sanctifié peut se livrer
secret et innocemment à toutes les licences
: la volupté. »

iuperli l'exila dans le mépris, au lieu de le po-
riser par le martyre ; il destitua le muphti qui
t prêté la main, par faiblesse, aux persécutions
a secte des orthodoxes, contre la secte des sophis,
itains de l'islamisme. Le defterdar, ayant été
illi à coups de pierres par les janissaires le jour
la solde : « Prends patience comme moi, » lui
il, « jusqu'à ce que la patience nous rende la
rce, et fais remettre à tes fenêtres les vitres
ue l'émeute a brisées ; le jour viendra. »

a temporisation, cette politique des vieillards,
ce que la force ne pouvait encore écraser. La
ition cessa d'être populaire. Derrière le vizir les
ieux commençaient à sentir l'opinion, ce vizir
rême.

IV

Les ambassadeurs de Perse apportèrent des gages de paix; l'empereur Léopold I[er] d'Allemagne demanda le renouvellement des trèves; le roi Gustave de Suède implora l'assistance de Kiuperli contre les Russes. Il la promit à ce prince, à condition de se réconcilier avec les Polonais, ennemis naturels des Russes. Les Polonais, de leur côté, lui dénoncèrent une conspiration des Russes, pour insurger dans l'empire tous les sujets du sultan professant la religion grecque; il sentit l'impuissance d'un pareil soulèvement à cette époque où l'empire comptait cinq musulmans armés contre un grec sans armes. Il refusa aux Polonais la guerre impolitique dans laquelle ils voulaient l'engager au nord, pendant que la guerre contre Venise appelait toute son attention et toutes ses forces au midi. Bien que l'esprit catholique et chevaleresque de la noblesse française fît violence à la politique de Louis XIV, pour venir individuellement combattre et mourir en volontaires à Candie, il n'eut point de peine à retenir cette puissance dans l'alliance traditionnelle de François I[er], par la crainte de l'ascendant que la décadence de la Turquie donnerait à la maison d'Autriche, cette éternelle rivale de la France.

V

Les démagogues turcs *du Platane* ayant renoué leurs conciliabules pour reprendre par la terreur l'ascendant qu'ils avaient exercé pendant ces journées de massacres, *véritables journées de septembre* de la Turquie, il se rendit chez le muphti et lui demanda un fetwa légitimant d'avance tous les actes de son administration : — « Mais à quoi bon ? » lui demanda le muphti étonné. — « A m'assurer « de votre fidélité, » répondit Kiuperli, « afin que « si jamais les ennemis de l'ordre venaient à vous « séduire ou à vous intimider comme vos prédécesseurs, cet écrit témoignât devant le sultan et « devant la postérité que nous avons agi de concert « pour le salut *du monde*. »

Le muphti, lié à son ami par cette solidarité, lui remit avec confiance le fetwa. Il contenait l'anéantissement des spahis, ces factieux de toutes les révoltes. A cheval, à la tête des janissaires qu'il avait détachés de leurs anciens complices, Kiuperli les cerna de troupes et de canons dans leurs casernes. A l'aube du jour, tous les corps d'état convoqués par ses ordres au sérail reçurent du sultan invisible un katti-schérif ainsi conçu : « Depuis mon avéne-

[redacted]

« ment au trône, les spahis n'ont cessé de désobéir, « de se jouer du respect qu'ils me doivent et de « l'honneur de l'empire ; en conséquence nous « avons chargé notre grand vizir de les anéantir; « que les bons prêtent assistance à mon vizir contre « les pervers. Les chefs des rebelles doivent être « saisis et mis à mort. »

Les mesures étaient prises, les listes dressées, les coupables désignés, le fetwa couvrait tout de l'autorité de la religion et des lois ; les chefs saisis par le grand vizir et l'aga des janissaires, pendant leur ronde nocturne, étaient entre les mains des bourreaux. Soixante têtes de chefs de faction, au nombre desquelles étaient celles du kiaya des Djebedjis Khalil-Aga, du grand chambellan Khasseki, Moustafa-Aga, tombèrent devant la fenêtre grillée du sérail, où, deux ans auparavant, le sultan avait subi la sanguinaire exigence des factieux et livré les cadavres de son précepteur et de ses eunuques. La faiblesse de son enfance et ses outrages furent ainsi lavés sur la place même où les coupables avaient triomphé de lui. Son autorité ressortit terrible et vengée du lieu où elle avait péri. L'obscur et timide Kiuperli, tant que l'heure n'avait pas été propice à la restauration complète du trône, apparut tout à coup aux musulmans comme

le fantôme armé de la justice, exécuteur de la vengeance de Dieu.

L'ancien grand vizir Siawousch-Pacha, comptant sur l'appui du harem, et taché de quelques souvenirs de vieilles factions, ayant temporisé avec l'ordre d'exil qu'il avait reçu, Kiuperli demanda sa mort en exemple aux coupables obscurs. Le sultan la refusa par l'inspiration de sa mère. — « Reprenez « donc le sceau, » lui dit l'inflexible ministre, « puisque, malgré vos engagements avec votre es« clave, vous ne ratifiez pas tout ce que je juge « nécessaire à votre salut.

« — Mon lala, » répondit Mahomet IV, « fais ce « que tu voudras : je t'abandonne les têtes de tous « ceux qui contrarieront tes desseins. » La menace suffit pour éloigner Siawousch.

VI

L'ordre ainsi rétabli au dedans, il reconstitua la flotte et l'armée, retrouva dans sa volonté la vigueur martiale de sa jeunesse, et s'avança lui-même par terre à la tête des troupes sur la rive européenne des Dardanelles pour les débloquer pendant que la flotte naviguait à la hauteur de l'armée. Les janissaires embarqués sur l'escadre ayant faibli au

premier choc des vaisseaux vénitiens, Kiuperli fit tirer sur les lâches par les batteries du rivage, et les força à se rembarquer. Le vaisseau amiral de Mocenigo, général des Vénitiens, sauta en l'air, frappé en pleine soute par un boulet rouge du château des Dardanelles. Cette explosion incendia les deux cents galères des Vénitiens, foudroyées des deux rives. Une fumée épaisse, refoulée dans le canal par le vent du sud, couvrit pendant deux heures le mystère de cette lutte entre les hommes, les navires, les feux, les vents et les flots. L'escadre ottomane avait péri avec celle des Vénitiens. Les Dardanelles n'étaient qu'un vaste cimetière de vaisseaux dont les carcasses fumaient encore. Mais la mer de l'Archipel et de Crète était rouverte aux Ottomans.

« Viens, mon faucon, » s'écria le sultan en recevant à son retour le canonnier Kara-Mohammed qui avait pointé le canon contre le vaisseau-amiral, « que le pain du padischah soit à jamais ta légitime « nourriture ! Que Dieu récompense les braves tels « que toi ! » Il le baisa sur les yeux, attacha de ses propres mains deux aigrettes de pierreries à son turban, et se dépouilla de son caftan pour l'en revêtir.

Kiuperli ne cacha pas la lâcheté des janissaires,

quoique intéressé à les ménager pour l'appui qu'il en avait reçu contre les spahis : flatter les fautes de ses soldats lui paraissait aussi impolitique que les corrompre. Leur kiaya et sept de leurs colonels qui avaient entraîné leurs soldats dans leur fuite furent décapités derrière sa tente, et leurs corps jetés avec mépris dans la mer. Le capitan-pacha, craignant sa vengeance, se réfugia avec quelques vaisseaux sur la côte d'Afrique. Kiuperli le rassura par des lettres indulgentes. Une nouvelle escadre, rapidement équipée par ses ordres, transporta le vizir et l'armée à Ténédos. L'île retomba promptement dans ses mains; Lemnos suivit le sort de Ténédos.

VII

Kiuperli envoya de Lemnos au sultan l'invitation de transporter sa cour à Andrinople, de peur qu'en son absence il n'y fût obsédé par les intrigues des ambitieux et par les séditions du peuple. La passion de Mahomet IV pour la chasse servit de prétexte à cet éloignement de la cour. Dès sa plus tendre enfance, cette passion, qui devait occuper toute sa vie, fut celle de Mahomet. Un pigeon qu'il avait percé d'une flèche à l'âge de huit ans, dans la vallée des *Eaux-Douces*, avait été chanté par les poëtes de la capitale

comme un exploit digne de ses aïeux. Ce sultan ne rêva jamais d'autre gloire.

En 1658, une expédition contre Rakoczy, prince de Transylvanie, éloigna de nouveau Kiuperli d'Andrinople pendant l'hiver. Allié de l'hetman des Cosaques, qui lui fournissait soixante mille cavaliers, Rakoczy, attaqué d'un côté par le grand vizir, de l'autre par deux cent mille cavaliers tartares qui inondèrent ses provinces, laissa cent mille morts sur ses champs de bataille, et se réfugia avec ses débris derrière la Theïss. Le reste de la jeunesse de Transylvanie fut emmené en esclavage par les Tartares de Crimée. Barcsay fut investi par la Porte de la souveraineté de Transylvanie, à la charge d'un tribut annuel de quarante mille ducats.

VIII

Une révolte d'Abaza-Hassan en Asie-Mineure rappela Kiuperli aux armes. Ce rebelle compagnon d'Ipschyr avait, comme on l'a vu, quitté Scutari avec une poignée de *lewends* turcomans, après le meurtre de ce vizir. L'anéantissement des spahis lui avait servi de prétexte pour soulever de nouveau les Turcomans, et pour marcher avec cent mille cavaliers sur Brousse. Il envoya de là au sultan des

députés chargés de demander la destitution de Kiuperli, l'exterminateur des spahis.

« Je ne déposerai pas mon fidèle vizir, » répondit Mahomet IV : « il n'a fait qu'exécuter mes ordres. » Il suivit Kiuperli à Scutari pour combattre Abaza. Trois pachas et treize cents spahis de l'armée du sultan dont on découvrit les intelligences avec les rebelles furent massacrés par l'ordre du grand vizir.

Mourteza-Pacha, son lieutenant, à la tête de cinquante mille janissaires, perdit huit mille hommes dans une première bataille contre Abaza. Le grand vizir, sans lui faire un reproche de son revers, le renforça d'une seconde armée. Il refoula Abaza jusqu'à l'Euphrate. Des négociations perfides s'ouvrirent entre les deux généraux sous les murs d'Alep. Mourteza persuada au simple et crédule Turcoman, que s'il se retirait de la ville et de la citadelle d'Alep, son pardon serait facile à obtenir de Kiuperli. Abaza se retira hors de la ville ; Mourteza y entra. Une trêve régna entre les deux camps. Sous prétexte d'une fête de réconciliation, Mourteza invita Abaza-Hassan à rentrer dans Alep avec une suite de cavaliers. Les habitants d'Alep, chez lesquels on logea, homme par homme, cette escorte, avaient ordre de massacrer chacun leur hôte au signal d'un coup de canon tiré du château.

[redacted]

[illegible] au souper offert par Mourteza-Pacha à [illegible] « Donnez, » dit-il à ses pages, « donnez aux [illegible] mes frères, l'eau pour les ablutions de la [illegible] du soir. » Au lieu de l'eau des ablutions, les satellites apostés de Mourteza répandirent le sang des convives. Abaza et trente de ses généraux tombèrent sous le poignard des assassins. Le coup de canon annonça leur dernier soupir aux hôtes des cavaliers turcomans de sa garde ; chacun d'eux apporta une tête à Mourteza. Ainsi périt la révolte par la trahison, triste vicissitude des gouvernements despotiques.

IX

Le héros presque fabuleux du siècle, le conquérant de Crète, Déli-Housseïn, rappelé de Candie où il avait versé son sang pendant tant d'années pour la foi, fut sacrifié, non à la sécurité de l'empire, mais aux ombrages de Kiuperli. Déli-Housseïn ne s'était élevé que par ses exploits ; il était incapable de crime.

Né à Iénischyr, d'un simple bûcheron de cette vallée, il était entré au sérail comme *baltadji*, dans son enfance, sous Amurat IV. L'ambassadeur de Perse ayant donné en présent au sultan un arc que les plus vigoureux athlètes de la capitale n'avaient pu

tendre, Déli-Housseïn, en portant du bois dans la chambre du kislar-aga, trouva, par hasard, cet arc suspendu à la muraille. Seul, dans l'appartement, il essaya ses forces sur l'arc, et parvint à le fléchir en se jouant, et à attacher aux deux extrémités la corde ; puis, entendant les pas du chef des eunuques, et craignant d'être surpris dans son indiscrétion, il s'évada en laissant l'arc tendu dans la chambre.

Le kislar-aga, en rentrant, s'étonna de trouver l'arc déplacé et prêt à recevoir la flèche. On interrogea Housseïn ; il avoua sa faute ; elle devint sa fortune et sa gloire. Le sultan Amurat IV, archer vigoureux lui-même, admira un archer plus robuste encore que lui, l'éprouva en présence de sa cour, l'attacha à ses chasses, et finit par le nommer son grand écuyer. Son instinct de la guerre et sa fortune firent le reste. L'armée ne connaissait que son nom. On pensait à lui dans les extrémités de fortune de l'empire ; il avait été désigné deux fois pour le poste de grand vizir. Kiuperli craignait que cette gloire militaire n'éclipsât sa puissance politique. Il l'avait nommé capitan-pacha par déférence à l'opinion plus que par faveur.

De vagues accusations de malversations dans le maniement des fonds de la marine servirent de texte à sa haine. Il la communiqua au sultan ; le sultan,

[redacted]

docile, appela Housseïn devant lui et l'accabla d'injures. Emprisonné aux Sept-Tours, Housseïn y expia, deux jours après, sa gloire trop éclatante par une mort ingrate. Cette mort est la seule tache de Kiuperli : peut-être la crut-il juste et nécessaire à la sécurité de Mahomet IV, à qui les factions militaires, qui cherchaient un chef, auraient imposé promptement par Housseïn la servitude dont il avait délivré l'empire ; peut-être le sacrifia-t-il au besoin d'être seul grand dans l'opinion après ce rival d'influence. La conscience et la politique se mêlent tellement dans l'âme d'un homme d'État, dans un gouvernement despotique, que les historiens attribuent quelquefois au crime ce qui est devoir, et au devoir ce qui est crime.

X

Le poëte Abdi, devenu plus tard historien de son siècle, fut nommé gouverneur de l'Arabie maritime, où les révoltés avaient propagé l'agitation. La Syrie fut purgée par Ali-Pacha, lieutenant de Kiuperli, de tous les chefs druzes qui remuaient de nouveau dans ses montagnes.

Sur le Danube, Michné, Grec de naissance, qui s'était fait couronner, par les moines, archiduc de

Valachie, soulevait ses provinces contre les Turcs. Une armée de Tartares, de Polonais et de Cosaques alliés de l'empire le défit à Yassy, tua quinze mille de ses partisans dans une bataille de trois jours, et le força à se réfugier auprès de Rakoczy, parmi les derniers défenseurs de la cause de ce rebelle.

L'asile prêté par l'Autriche à l'ambitieux Rakoczy devint, entre Kiuperli et l'ambassadeur d'Autriche, le texte de griefs qui devaient aboutir à la guerre. La fidélité aux conditions de la trêve avait honoré jusque-là la diplomatie ottomane. Les excursions de Rakoczy dans les provinces autrichiennes avaient été énergiquement réprouvées et même réprimées par la Porte. Ce fut une des causes de l'insurrection des Transylvains contre les Turcs. Les généraux allemands en profitèrent pour prendre, au nom du prince vaincu et dépossédé, possession des places et des châteaux de Hongrie. Le pacha d'Ofen, indigné, marcha à son tour contre la forteresse de Grosswardein, occupée par les impériaux. Housseïn-Pacha emporta la place réputée imprenable. « Ses remparts sont si élevés, » dit l'historiographe ottoman, témoin de ce siége, « qu'un oiseau ne saurait en atteindre la cime, et « ses fossés si larges, que la pensée elle-même n'ose « s'aventurer à les franchir. »

[redacted]

Les Russes profitèrent de cette diversion des Allemands pour exciter les Cosaques du Dniester à s'unir à eux contre les Tartares. Le khan des Tartares, informé de ces insinuations, leva quarante mille cavaliers pour prévenir les Russes. Firasch-Beg, son général, défit leur avant-garde sur les bords de l'Arel. Soixante et dix mille Russes s'approchaient pour venger cette défaite. Mohammed-Ghéraï, khan des Tartares, les enveloppa d'une nuée de cavaliers tartares et cosaques, alors ses alliés; trente mille Russes restèrent sur les steppes du champ de bataille; les trente mille autres furent emmenés captifs en Crimée.

Les Polonais envoyèrent des ambassadeurs féliciter la Porte de cette victoire sur l'ennemi commun. Les Russes en envoyèrent également pour se plaindre de l'agression des Tartares. Kiuperli temporisa dans ses réponses. Les symptômes de la guerre prochaine contre l'Autriche lui défendaient de diviser les forces ottomanes. Il rappela d'Ofen Sidi-Ahmed-Pacha, un des anciens rebelles dont il avait ajourné la punition, et il ordonna au sérasker de Hongrie, Ali-Pacha, de lui envoyer sa tête. Sidi-Ahmed, attiré par trahison sous la tente du sérasker, reçut cinq balles dans le buste, de la main des *chiaoux*. Il se fit jour, malgré ses blessures, le sabre

à la main, et, s'élançant sur son cheval, il allait échapper à ses meurtriers, quand les *chiaoux* coupèrent les jarrets de son cheval. Sidi-Ahmed, en se retournant, vit un de ses propres serviteurs qui le visait à la tête : « Traître ! scélérat ! » s'écria-t-il ; puis, s'enveloppant de son manteau pour ne pas voir tant d'ingratitude, il attendit, comme César, sans mouvement, qu'on l'eût achevé à coups de pierres devant la tente du sérasker.

XI

Une campagne des Polonais et des Tartares contre les Russes, fomentée par Kiuperli, mais dans laquelle il n'engagea pas les troupes ottomanes, anéantit, à Azof, vingt mille Cosaques qui s'étaient vendus cette fois aux Russes. Kiuperli fit construire de nouvelles forteresses pour fermer l'empire trop ouvert au nord, l'une à l'embouchure du Don, appelée Seddoul-Islam (la digue de l'islamisme) ; l'autre sur les rives du Dniéper, au *gué du faucon ;* la troisième au milieu des steppes de la Tartarie, entre le Dniéper et le Don, pour dominer solidement les Tartares eux-mêmes, les plus nombreux, les plus consanguins, mais les plus indisciplinables de ses feudataires ; la quatrième entre la mer Caspienne et la mer Noire,

dans ces déserts qui déversent par moment des torrents d'hommes sur le nord et sur le midi.

Les châteaux des Dardanelles furent multipliés et réarmés pour servir d'écueils infranchissables aux nouvelles flottes que Venise tenterait de lancer au cœur de l'empire. Ce fut alors qu'il fit répondre à l'ambassadeur d'Autriche, qui se plaignait de l'assaut de Grosswardein, et qui demandait des réparations : « Le lion, mon maître, ne craint plus le « feu ni l'eau, et si toutes les puissances chrétiennes « réunies sur terre ou sur mer veulent éprouver sa « force, qu'elles le fassent. J'ai assez vécu pour « rasseoir à la fois, quoique vieux, le trône de mon « padischah et la religion du prophète. »

XII

Son génie jeta en s'éteignant ses plus vives lueurs. Épuisé de jours et rassasié de gloire, il sentit la vie se retirer de lui sans s'affliger de la mort. Son œuvre lui survivait ; son nom ne pouvait mourir. Il fit prier le sultan, qui le vénérait comme un père, de venir auprès de son lit tenir un divan secret de mort. Il lui légua, dans un long entretien secret, sa politique :

« Tous les malheurs de votre enfance, » lui dit-il,

« sont venus de l'influence des femmes dans le « gouvernement ; livrez-leur votre cœur, jamais « votre politique ; ne laissez pas l'oisiveté cor- « rompre vos troupes, et vous-même montrez- « vous souvent à la tête de vos armées, afin « que les factions tremblent au dedans et que « les giaours vous respectent au dehors. Quant au « trésor, ne souffrez jamais qu'il reste vide, car le « malheur peut venir des quatre points de l'horizon « sur un empire aussi vaste que le vôtre ; mais il « n'y a point de malheur irréparable avec un trésor « plein et un peuple soumis. »

Il expira en paix après avoir versé son expérience dans la mémoire et dans le cœur de son jeune souverain. Parvenu au pouvoir à soixante-douze ans, il n'avait gouverné que cinq ans ; mais ces cinq ans avaient ressuscité la Turquie.

XIII

A peine Mohammed Kœprilü ou Kiuperli avait-il rendu le dernier soupir, que le sultan appela à Andrinople l'aîné de ses fils Ahmed Kiuperli. Ce jeune homme, de vingt-six ans, était alors caïmakam ou lieutenant de son père, à Constantinople. Maho-

[redacted]

met IV lui remit le sceau de l'empire comme un héritage ; c'était le 1er novembre 1661.

Ahmed Kiuperli tenait de la nature le caractère et le génie inculte de son père ; mais il avait de plus, par le bonheur de sa naissance, une éducation littéraire et politique qui achevait en lui les perfections des dons naturels. L'histoire de cette famille, où le vizirat fut trois fois héréditaire, est en quelque sorte celle de l'empire pendant une période de vingt-sept ans. Ahmed fut le plus grand des trois Kiuperli. A ce titre, rien de ce qui caractérise cet homme historique n'est indifférent au récit : les peuples passent anonymes, ils ne revivent que par quelques grands noms pour la postérité.

XIV

Parmi tous les hommes d'État qui ont inscrit leurs noms par leurs œuvres aussi profondément sur les règnes que les rois eux-mêmes, celui avec lequel Ahmed Kiuperli présente le plus d'analogie est le grand homme d'État anglais M. Pitt. Comme lui il gouverna souverainement sous un prince effacé du trône ; comme lui, il succéda, dans la fleur de sa jeunesse, aux fonctions et au génie d'un père qui avait préparé son successeur dans son fils ; comme

eut un génie différent, mais égal au génie de
ère; comme lui, il ne vécut que pour gouver-
sa seule passion personnelle fut la passion de
rité sur sa nation, de la défense du pays, de la
eur de la monarchie; comme lui, enfin, il
ıt jeune et à l'œuvre, sans avoir connu la dis-
laissant après lui une renommée amère aux
ıis de sa patrie, mais qui se confond, pour les
is et pour les Ottomans, avec le patriotisme du
ui-même.

ned Kiuperli n'avait point eu d'enfance : son
dans la prévoyance des vicissitudes de for-
:t de spoliations qui atteignent en Turquie les
ıes élevés aux fonctions de la cour ou de l'armée
ue les autres, avait voulu prémunir ce fils
contre ces catastrophes et ces spoliations en
hant au corps plus modeste, mais moins
, des oulémas. Il le destinait aux fonctions
de juge ou de muphti. Ses études avaient été
nt plus précoces et d'autant plus sérieuses
n père, qui ne savait ni lire ni écrire, appré-
un plus haut prix pour son enfant les avantages
éducation dont il avait été privé lui-même.
irable aptitude de ce jeune homme avait cor-
ıdu à tant de leçons. La religion, le droit civil,
it public, la politique, l'éloquence, l'histoire,

la poésie, les langues arabe, persane, turque, italienne nourrissaient son intelligence ou ornaient sa mémoire. Il avait puisé dans une lecture immense et assidue la maturité d'idées et l'élégance de style qui donnent à l'homme intérieur la sûreté de pensée et la fluidité d'élocution. Ces études et ces goûts pour les sévères plaisirs de l'esprit avaient imprimé de bonne heure à son attitude et à ses traits un caractère de réflexion et de gravité douces qui n'impose pas le respect, mais qui l'inspire.

Son extérieur révélait la maturité avant le temps. Il était de haute et noble stature, un peu incliné en avant; son front était vaste, ses yeux bien ouverts, son teint blanc comme celui d'un homme qui vit à l'ombre des bibliothèques; son accueil était modeste, décent, gracieux; la rusticité et la rudesse du père avaient disparu dans le fils; il semblait vouloir faire oublier plutôt que rappeler en lui le titre de fils d'un grand vizir. Attaché, par la philosophie qu'on lui avait enseignée, aux biens réels et permanents, tels que la vertu et la gloire, plutôt qu'aux biens périssables, tels que l'ambition, la sensualité, les richesses, son désintéressement était exemplaire, et les présents qu'on lui offrait étaient pour lui des offenses. Ami de la règle et de l'ordre par devoir, jamais par colère et par passion, il avait

horreur des tschaouschs ou *chiaoux*, des spahis, ces instruments des massacres qui déshonoraient même sous son père la politique du divan, et il ne croyait devoir demander au châtiment que ce qu'on ne pouvait obtenir de la raison et de l'intérêt bien entendu des peuples. Le khodja de Kiuperli, Othman, homme consommé en sagesse et en science, lui avait transmis ses vertus.

Tel était l'homme à qui Mahomet IV allait confier son trône et l'empire. Fatigué avant d'avoir vécu par les orages qui avaient agité son berceau, heureux d'avoir retrouvé la sécurité et la paix sous la tutelle d'un ministre, seul exposé aux vicissitudes des factions pendant qu'il jouissait du loisir, des amours et des délassements de sa jeunesse, adonné à la chasse comme un fils des Turcomans, ce sultan avait résolu, par instinct autant que par politique, de ne jamais régner lui-même, pour écarter de sa personne les troubles et les responsabilités terribles du gouvernement; mais, droit et ferme dans ses choix, il savait déjà choisir ses ministres et les soutenir après les avoir bien choisis. Le nom de Kiuperli, indépendamment du mérite de celui qui le portait, lui paraissait une désignation céleste, un nom d'heureux présage pour l'empire et pour sa maison.

XV

Ahmed Kiuperli ne démentit aucun de ces présages. Quoique si jeune, ses voyages dans toutes les provinces de l'empire, le gouvernement de Damas, quelques campagnes contre les Kurdes et contre les Druzes, et enfin l'exercice récent des fonctions de caïmakam à Constantinople, autant que l'exemple et les entretiens paternels, l'avaient préparé pour les affaires. Il commença par se montrer sévère, afin de pouvoir être impunément indulgent. Il voulait détendre insensiblement les ressorts trop sanglants du gouvernement, mais il voulait que sa douceur ne fît pas présumer en lui la faiblesse, et qu'en changeant, l'empire ne changeât pas de respect.

Le grand chambellan, Déli-Hafiz, ennemi de Mohammed Kiuperli, son père, ayant témoigné une joie presque factieuse au moment où le corps du grand vizir enseveli passait devant sa maison, Ahmed l'exila à Chypre. Le muphti ayant récriminé dans le divan contre quelques exécutions du dernier gouvernement : « Qui a signé ces fetwas de mort ? » lui demanda-t-il.

« C'est moi, » répondit le muphti ; « mais je les

« ai signés par intimidation, et parce que je crai-
« gnais pour moi-même. »

« Effendi, » lui dit sévèrement le nouveau grand vizir, « est-ce à toi, qui es versé dans la loi du Pro-
« phète, à craindre un ministre plus que tu ne crains
« Dieu ? »

Le muphti destitué alla expier sa lâcheté à Rhodes. Le vertueux Sanizadé fut nommé muphti à sa place.

XVI

L'ordre si complétement rétabli dans l'empire par son père lui permit de tourner ses premiers regards vers l'Allemagne. Le premier des Kiuperli avait tout préparé en vue d'une énergique répression des sourdes hostilités de l'Autriche. La guerre s'allumait d'elle-même dans les provinces limitrophes des deux empires, de Hongrie et de Transylvanie. Les commandants de places fortes du parti des Impériaux et les pachas gouverneurs de provinces du côté des Turcs se combattaient ou se réconciliaient sans l'aveu de leurs gouvernements respectifs. Les généraux, presque tous Italiens, des armées de l'empereur Léopold, et les volontaires lorrains ou français, jetés dans ses armées par le fanatisme de la gloire

et de la foi, se faisaient d'eux-mêmes, dans l'intérêt du pape et de Venise, les champions d'une guerre sacrée que la politique n'avouait pas encore. Des partisans hongrois et transylvains, excités par cette chevalerie d'Allemagne, d'Italie, de France, guerroyaient tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, contre les garnisons turques du Danube.

Ali, pacha d'Ofen, ayant envoyé Housseïn-Pacha à Huzt en négociateur, Housseïn fut fusillé perfidement par le commandant de Huzt. Ali vengea l'assassinat de son ambassadeur par une incursion dans le Palatinat de Marmarocsh. La Transylvanie fut incendiée ; un noble transylvain, Michel Apafy en reçut l'investiture. Les Tartares de Crimée, cavalerie innombrable, qui était pour les Turcs ce que les Cosaques étaient pour les Russes, accourus à l'appel d'Ali-Pacha, renforcèrent son armée de quarante mille sabres. Hermanstadt et Téméswar ne se rachetèrent de l'incendie que par une rançon de deux cent mille ducats, indemnité des frais de la guerre intentée déloyalement aux Turcs.

Kémény, autre prétendant à la souveraineté de Transylvanie, appuyé indirectement par les Impériaux, rentra avec une armée de partisans dans cette province après la retraite d'Ali et des Tartares. Vaincu, comme l'avait été, un an avant, Rakoczy

par Koutschouk-Pacha, lieutenant d'Ali, Kémény, renversé de son cheval, périt dans la déroute sous les pieds des chevaux du pacha.

XVII

Tout présageait un choc prochain, et pour ainsi dire involontaire, entre les deux empires, entraînés par leurs populations. Kiuperli aurait voulu ajourner la lutte jusqu'à la fin de la guerre avec Venise et de la lente conquête de Crète. Le parti du harem, à qui sa jeunesse et son inexpérience imposaient moins de déférence que ne lui en avait imposé le vieux Kiuperli, l'accusait de sa longanimité, et se plaignait de l'autorité trop absolue qu'il prétendait, comme son père, exercer sur le sultan. La sultane Validé Tarkhan, irritée de ce qu'il avait déposé le defterdar Housseïn-Pacha, sa créature, représentait à son fils que si la déférence était glorieuse envers un vieillard, elle était humiliante envers un jeune homme qui n'avait encore de grand que son orgueil. Elle employait, pour fomenter l'envie de régner par lui-même dans son fils, les insinuations des favorites, et la voix même des scheiks.

Un jour, que le sultan passait à cheval devant la mosquée *des Roses*, à Andrinople, pendant qu'un

prédicateur célèbre y était en chaire, Mahomet IV descendit de cheval, et entra pour écouter la parole sacrée. Le prédicateur, en apercevant le sultan, changea tout à coup de texte, et apostrophant indirectement le padischah : « Nous t'avons placé sur « la terre, » s'écria-t-il en citant un verset du Coran, « pour y succéder au Prophète ; juge donc « toi-même avec justice les hommes que nous t'a« vons confiés. »

Mahomet IV, une autre fois, par le conseil de sa mère, s'abstint quelques jours de la chasse, unique occupation de sa vie ; il se plaça derrière un grillage du kiosk *des Revues*, d'où l'on voyait tous ceux qui se rendaient aux audiences du grand vizir, et fit punir sévèrement lui-même tous les chrétiens qui s'y rendaient dans le costume réservé par les lois aux musulmans. Un jeune Arménien, qui, selon la coutume tolérée par l'usage, portait le jour de son mariage des pantoufles jaunes, fut arraché par ordre du sultan, à son cortége et à sa fiancée, et puni de mort.

Un exercice si puéril et si atroce de son autorité fit murmurer Andrinople, et convainquit le sultan lui-même et sa mère que le gouvernement ne serait que le hasard de l'ignorance et du despotisme en de telles mains. La sultane Tarkhan se récon-

avec le jeune Kiuperli, au prix de faveurs ha-
s que le grand vizir accorda au confident de cette
cesse, Schamizadé. Une ligue politique entre
trois influences du sérail confirma le pouvoir
s les mains du grand vizir.

XVIII

mise, lasse d'une guerre qui épuisait ses finances
s arsenaux, commençait à négocier sous main
ccommodement, par Ballarino, son agent secret
drinople. Kiuperli, attentif aux dispositions de
emagne, qui lui faisaient pressentir une guerre
inentale, se montrait disposé à partager la pos-
on de la Crète avec la république, et à ajour-
une de ces guerres pour tourner toutes les for-
le l'empire contre les Impériaux. Une rencontre
itime, dans les eaux de Chio, entre la flotte vé-
enne et la flotte ottomane, rompit fortuitement
régociations. Celles de la Porte avec l'Autriche,
ujet de la Transylvanie, n'aboutirent, à la fin
662, qu'à une rupture complète de la longue
cinq fois renouvelée sous le nom de trêve. La
e refusa définitivement de renoncer au droit de
mer les princes de Transylvanie. Le 16 mars
3, Kiuperli, après avoir nommé son beau-frère,

… …makam de Constantinople pour … capitale en son absence, sortit … commander lui-même l'armée. … accompagna son vizir jusqu'à la … d'Andrinople, et lui remit avec … du Prophète et un sabre à poignée … diamants. L'armée l'attendait à Belgrade : … vizir tout-puissant comme elle aurait … lui-même. Les deux frères de Kiuperli, …-Beg et Ali-Beg, marchaient à côté de lui : … entière se replia après son passage pour … pagner à sa tente dressée sur la croupe des … au pied desquelles se confondent le Da… et la Save, presque aussi large que le fleuve … perdent ses eaux.

… baron de Goes et le résident autrichien à An…ople, Béninger, plénipotentiaires du duc de …gan, ministre de l'empire, attendaient Kiuperli à …grade pour tenter une dernière fois la paix. Le … les reçut avec politesse, mais avec froideur : il … fit monter à cheval à sa suite, et les conduisit sur … colline d'où le regard embrassait son armée entière. Elle était composée de cent vingt-cinq mille hommes d'élite, de cent vingt-cinq pièces de canon de campagne, de douze canons énormes de siége, de soixante mille chameaux et de douze mille mulets

portant les approvisionnements et les munitions. Cent vingt mille Tartares étaient en marche pour la grossir d'une nuée de cavalerie mal disciplinée et dévastatrice des campagnes. Ahmed-Ghéraï, fils du khan des Tartares, la commandait. Une telle armée, dans les mains d'un jeune homme que le nom de Kœprilü ou Kiuperli rendait redoutable aux ennemis de l'empire, était la plus éloquente des diplomaties. Les conférences s'ouvrirent sous cette impression.

Kiuperli demanda seulement, pour se retirer, les conditions de Soliman le Grand, si longtemps acceptées par l'Autriche, c'est-à-dire la reconnaissance du droit de protection de la Porte sur la Transylvanie; la restitution des villes hongroises conquises contre la foi des traités par les partisans autrichiens, enfin le renouvellement du tribut annuel de trente mille ducats, payé autrefois, et maintenant tombé en désuétude, par l'Autriche. Les plénipotentiaires promirent satisfaction sur les premiers articles; quant au dernier, ils déclarèrent qu'ils n'oseraient pas soumettre au duc de Sagan une proposition si attentatoire à la dignité d'un grand empire; ils achèteraient la paix par la justice, par la déférence, jamais par l'humiliation d'un vas-

XIX

...rta l'armée en avant jusqu'à Es
...aces se renouvelèrent aussi vaine
... mêmes plénipotentiaires et Ali-Pa
... Hongrie, commandant de l'avant-g
... ans. Ali-Pacha et Mohammed-Pacha
... n'attendirent pas la réponse de Vi
... aquer l'armée hongroise de Forgacs
... Neuhœusel. Trente mille Hongrois pér
... ans le choc ou dans le fleuve. Forgacs s'enf
... quelques débris dans Neuhœusel. Palfy
... qu'avec deux hussards et son escorte ;
...iers de têtes furent jetées en monceaux
...is du grand vizir, qui avait commandé lui-m
...s mouvements de la bataille. Les cent vingt-
...ille Tartares arrivèrent le soir de la victoire; l
...n khan, Ahmed Ghéraï, armé d'un sabre,
...oignard, d'un carquois, vêtu d'une veste de
... or bordée d'hermine, coiffé d'un kalpak de zibel
...scorté de Tartares et de Cosaques de Crimée
...e même costume et avec les mêmes armures
...iques, rappelait Timour-Lenk au milieu de
...conquêtes.

Kiuperli répartit cette multitude en quatre

menses camps autour de la ville, et dirigea lui-même les assauts. Les Hongrois, malgré la hauteur et l'épaisseur de leurs remparts, contraignirent par une lâche révolte le marquis Pio et Forgacs, leurs généraux, à capituler. La victoire de Neuhœusel et surtout la chute de cette forteresse de la Hongrie, jusque-là réputée imprenable, répandirent l'étonnement et la consternation dans toute l'Allemagne. Ces deux triomphes donnèrent à Kiuperli l'audace d'accomplir dans sa propre armée un coup d'État de toute-puissance qu'il crut devoir à l'affermissement de sa récente autorité.

Le confident intime de la sultane Validé, Schamizadé, qui avait suivi le grand vizir à l'armée, moins comme ami que comme surveillant jaloux de sa conduite, conspirait avec la sultane la déposition de Kiuperli au premier revers, et voulait élever à la place d'un ministre si impérieux son propre beau-père Ibrahim-Pacha, un des lieutenants du vizir alors à l'armée avec lui. Kiuperli, informé de cette trame, écrivit au sultan que si le bruit répandu de sa destitution prochaine n'était pas démenti par l'exécution immédiate des traîtres qui se vantaient de lui succéder, son ascendant miné dans sa propre armée ruinerait la campagne.

Mahomet IV, sans consulter sa mère, répondit à

Kiuperli de ne prendre conseil que du salut de l'empire. Le lendemain de cette réponse, le favori de la sultane Validé, Schamizadé et son complice Ibrahim furent décapités, à la stupéfaction de l'armée, devant la tente de Kiuperli, et leurs têtes, envoyées à Andrinople, comme deux têtes de traîtres, attestèrent l'immuabilité du ministre dans la faveur du sultan. La sultane Tarkhan trembla pour sa propre influence et se réfugia dans son titre de mère :

« Mon vizir, » écrivit le sultan à Kiuperli, « a « bien gagné le pain de mes esclaves en n'ayant pour « tapis que les pierres et pour lit que la terre nue ; « que mon pain lui profite ! »

XX

Cependant le prince élu de Transylvanie, Apafy, était accouru avec ses principaux partisans s'abriter sous la protection de l'armée turque. Un noble transylvain, nommé Haller, soupçonné de briguer pour lui-même l'investiture de la principauté, l'avait suivi. Kiuperli reçut dédaigneusement Apafy, et fit décapiter Haller et jeter son cadavre dans le fleuve par les Tartares.

Toutes les places voisines de Lewenz, Novi-

grad, Neutra, Freystad, Schintau, tombèrent au contre-coup de Neuhœusel. Les Tartares répandus dans la Moravie et dans la Silésie ramenèrent des troupeaux de jeunes filles enfermées dans des sacs sur les croupes de leurs chevaux, ou accouplées deux à deux comme des chiens en laisse ; leurs hordes, le fer et la torche à la main, galopèrent au milieu des flammes jusqu'à trois milles d'Olmütz, les terres des princes de Diétrichstein et de Liechtenstein furent ravagées ; douze mille de leurs vassaux furent traînés en esclavage et vendus au marché de Neuhœusel. Presbourg vit du haut de ses remparts brûler trente-deux de ses riches villages. Treize cents chariots chargés de femmes et d'enfants, chassés devant eux par les Cosaques et les hussards du khan de Tartarie, et quatre-vingt mille Hongrois esclaves, marchaient en files vers Belgrade pour aller peupler les vallées d'Europe ou les steppes de Crimée. Kiuperli, sans armée ennemie devant lui, et repliant la sienne sur Belgrade pour l'hiver, laissa les Tartares inonder la Hongrie. Les Polonais lui ayant envoyé demander le secours de ses Tartares contre les Russes, il les congédia en les menaçant de tourner ses armes contre eux-mêmes s'ils continuaient à pactiser avec les Impériaux pendant qu'il était en guerre avec l'Allemagne.

Le printemps de 1664 renouvela l'invasion de la Hongrie par l'armée de Kiuperli reposée et recrutée pendant l'hiver. Le sultan, du fond du harem ou des forêts d'Andrinople, assistait aux exploits de son vizir. Il avait épousé, l'année précédente, une jeune Grecque née en Crète, enlevée par les Turcs à la prise de Rétimo. Le serdar de Crète, Housseïn, frappé de ses charmes, l'avait jugée digne de son maître et l'avait offerte en présent à la sultane Validé. Son nom était Rébia Gülmisch, c'est-à-dire, en turc, *l'abeille qui boit les roses du printemps*. L'amour de Mahomet IV pour cette jeune esclave aux cheveux noirs ne tarda pas à contre-balancer dans son cœur l'autorité jusque-là souveraine de la Validé aux cheveux d'or.

Rébia Gülmisch donna, au printemps, un premier fils au sultan, qui fut appelé Moustafa. Cette fécondité précoce consolida son crédit.

XXI

Cependant l'Allemagne, menacée d'une invasion plus profonde, armait depuis sept mois tous ses défenseurs. Zriny, surnommé Pieu de Fer, avait rallié les Hongrois et s'avançait en Transylvanie ; le comte de Souches marchait sur Neutra. Hohenloë,

trozzi, généraux de l'Autriche, suivis de corps rançais et italiens, concertaient un plan de camagne sous les murs de Kanischa, qu'ils assiéeaient. Ils se concentraient à Sérinwar pour y reevoir, dans une situation solidement retranchée, : choc de Kiuperli. Strozzi tomba frappé à mort ans une mêlée.

Le maréchal Montécuculli, le premier homme de uerre de l'Italie et de l'Allemagne, vint prendre le ommandement général de l'armée confédérée. Il établit dans un triangle fortifié par la nature entre ı Mur, la Drave et la position retranchée de Sérinar. Kiuperli ne pouvait l'aborder qu'après avoir ırmonté cette position défendue par la ville. Le ombre et l'acharnement des Turcs triomphèrent es défenseurs de Sérinwar ; le comte de Thurn, qui ı commandait sous Montécuculli, y périt sur la rèche avec trois mille Hongrois, l'élite de ses oupes. Montécuculli et le comte de Coligny, qui ıi avait amené six mille volontaires français, repasèrent la Mur et fermèrent le passage à Kiuperli.

L'armée turque, dispersée en détachements de ente à quarante mille hommes, se contenta d'obrver les Impériaux et les Français, et d'assiéger ne à une les places qui résistaient encore. Montéıculli, trop faible pour s'engager contre ces corps

[redacted]

d'armée qui l'auraient étouffé en l'enveloppant, se retira sur la Raab, rivière qui couvre l'Autriche. Kiuperli l'y suivit de près et campa sur la rive gauche. Il y fut rejoint, au village de Saint-Gothard, par les plénipotentiaires de l'Autriche, témoins de l'incendie de la Hongrie et de l'esclavage de tout un peuple.

Le même sort qui menaçait leur pays, l'inégalité du nombre entre l'armée de Montécuculli et celle de Kiuperli, avaient fait fléchir l'empereur Léopold : le duc de Sagan, son ministre, les autorisait à subir, dans un traité permanent, les nécessités et les humiliations de la défaite. Kiuperli, pour les contraindre à une plus complète et à une plus prompte résignation, voulut passer sous leurs yeux la Raab à Saint-Gothard, devant l'armée de Montécuculli. Ce général, le héros de son siècle, surpris d'abord par l'impétuosité des Ottomans, qui avaient passé le fleuve à gué et refoulé les Allemands sur un amphithéâtre de collines, céda un moment le village de Moggersdorf, centre de sa position, aux janissaires qui l'avaient escaladé. Ses soldats fuyaient, ses officiers se faisaient tuer à leur poste ; lui-même, avec le sang-froid, ce génie du caractère, recueillait et reformait sous son épée ses débris.

Quand il les eut ranimés de son âme, il déploya

hardiment ses deux aîles, l'une commandée par le duc Charles de Lorraine, son élève dans l'art des combats, l'autre toute composée de noblesse française, sous les ordres du comte de Coligny. Ces trois grands capitaines, fondant à la fois sur la première moitié de l'armée turque, qui avait seule encore passé la rivière, refoulèrent les Ottomans dans le lit de la Raab, à demi comblé de leurs morts. Vingt mille janissaires, le nerf de l'armée, abandonnés sur la rive gauche et enfermés dans leur conquête, périrent, plutôt que de se rendre, au village de Moggersdorf. Les trois mille chevaliers français de Coligny et du duc de La Feuillade lancèrent leurs chevaux dans le fleuve, sur les pas des Turcs, et sabrèrent les spahis jusque sous les batteries de Saint-Gothard.

« Quelles sont ces jeunes filles? » demanda ironiquement Kiuperli aux renégats hongrois qui l'entouraient, à l'aspect des cuirasses polies, des coiffures élégantes, des nœuds de rubans, des chevalières poudrées déroulant leurs ondes sous les casques? « Ce sont les Français, » répondirent les Hongrois. Mais leur parure efféminée recouvrait les lions de la guerre ; cette jeune noblesse chargea jusqu'aux tentes du vizir en criant: *Allons! allons! tue! tue!* Ce cri, retenu par les Turcs, servit,

[redacted]

le soir, à désigner les Français, comparés le matin à des femmes. La Feuillade, leur colonel et leur exemple, reçut dans ce combat, des janissaires et des spahis, le nom de *Fouladi* ou de l'homme d'acier.

Tant d'héroïsme et de fortune fut perdu; la gloire seule de Montécuculli fut couronnée par la victoire sans poursuite de Saint-Gothard. Elle relevait l'honneur de la campagne; elle n'en réparait pas les désastres. Malgré les vingt mille janissaires qu'il avait perdus, Kiuperli n'en conservait pas moins deux cent mille soldats, partout vainqueurs dans les plaines de la Hongrie. Le village et la chapelle commémorative de Saint-Gothard furent le seul monument de la journée. Tant de sang répandu ne changea rien aux conditions de la paix consenties d'avance par l'empereur Léopold. Elle fut signée à Eïsenbourg, le 10 août, telle que Kiuperli l'avait dictée à Belgrade.

Apafy, le client des Turcs, était reconnu prince de Transylvanie, sous leur suzeraineté; les palatinats hongrois rentraient à la Porte; les conquêtes de la campagne devenaient propriété permanente du sultan; il était interdit à l'Autriche de relever les fortification de Serinwar; le tribut déguisé sous le nom de présent d'ambassade fut allégé, mais main-

enu. Une telle paix, après un seul revers dans une continuité de triomphes, pouvait retentir comme la plus éclatante des victoires dans l'empire et dans le cœur du sultan.

Kiuperli ramena l'armée à Belgrade, congédia avec un présent digne de son maître le khan des Tartares, suivi de cent mille esclaves que ses cavaliers avaient enlevés à la Hongrie et à la Saxe. Kara-Mohammed-Aga, beglerbeg de Roumélie, fut nommé ambassadeur de la Porte à Vienne, pour y porter la ratification du traité de paix par le sultan. Escorté d'un cortége asiatique de cent cinquante dignitaires de la cour, les présents qu'il était chargé de présenter à Léopold I[er] consistaient en panaches de plumes de hérons, en aigrettes de diamants, en une vaste tente, soutenue au centre par un seul pilier, en tapis de Perse, en pièces de soie et de mousseline des Indes, en deux livres d'ambre gris, en quatorze chevaux de main, nés en Arabie ou en Perse, couverts d'équipements d'or et de pierreries.

XXII

Kiuperli retrouva à Andrinople sa toute-puissance, accrue de sa renommée de conquérant et de vengeur de l'empire. Le sultan, en son absence,

[redacted]

n'avait fait que de pacifiques campagnes contre les bêtes fauves, dans les forêts voisines d'Andrinople. Son historiographe, Abdi, était chargé de consigner dans ses annales, comme des événements historiques, tous les accidents de ces chasses impériales. La sultane favorite, Gülmisch, et son jeune confident, Yousouf, l'accompagnaient dans ces lointaines excursions de plaisir. Il partait ordinairement de ses stations à la clarté de la lune, au son des trompettes et des timbales, faisait sa prière dans les mosquées des villages, rendait des jugements, comme saint Louis, sous les chênes des forêts, se montrait inflexible et souvent sanguinaire envers les blasphémateurs de sa foi, et punissait de mort le doute comme un crime.

Abdi cite deux victimes de son fanatisme martyrisées comme athées : l'un parce qu'il égalait Jésus au Prophète, l'autre parce qu'il professait la religion cosmopolite des Druzes. Il raconte, le même jour, le meurtre d'un palefrenier qui maltraitait sans cause un cheval, et la rencontre fortuite, par le sultan, d'une vache qui enfantait un veau dans la prairie, et son dialogue avec le paysan chrétien, maître de la vache, qu'il s'efforça de convertir à l'islamisme.

Le sultan, jaloux de la mémoire de ces puérilités,

venait souvent les raconter familièrement à l'historien Abdi, quand il était malade, et se faisait représenter les Annales, dont quelques pages sont écrites de sa propre main. Tout indique en lui, dans ces pages, un de ces rois fainéants de la première race dynastique de la France, considérant comme subalterne toute autre fonction que celle de donner leur nom au règne, et laissant le gouvernement et la guerre, comme des métiers ignobles, à des maires de palais. La prière, la chasse et le loisir étaient pour lui les seules œuvres d'un roi.

XXIII

Kiuperli, libre maintenant de porter toute son attention sur la conquête de la Crète, ramena le sultan à Constantinople, où la sultane Validé Tarkhan accueillit son retour par des présents d'une valeur d'un million cinq cent mille piastres, dont l'énumération éblouit l'esprit. Mahomet IV y reçut en même temps les présents de la cour d'Autriche, apportés à Constantinople par l'ambassadeur, le comte Walter de Leslie. Ces présents attestent l'industrie et les arts de l'Autriche à cette époque. Des miroirs de la hauteur d'un homme encadrés dans l'argent ciselé, et tournant sur un pied de

même métal, des aiguières d'argent et d'or sculptées, portées sur des trépieds et des colonnettes cannelés; des bassins dorés et couverts, qui lançaient des jets d'eau parfumés; des candélabres à plusieurs branches; des arrosoirs d'argent, pour épancher en gouttes les eaux de senteur; une vaisselle de vermeil; des guéridons d'argent; des fusils; des poignards; des pupitres de jaspe; des lunettes d'approche; des tapis des Pays-Bas espagnols, brodés d'or; des montres, des pendules, une grotte artificielle avec un cadran dont une chute d'eau faisait marcher l'aiguille et sonner les carillons; et des présents analogues, mais à l'usage des femmes, pour la sultane mère et la sultane favorite; telles étaient les magnificences dont Léopold colorait son humiliation et achetait la paix.

Le cortége de noblesse allemande, italienne et anglaise, qui accompagnait à cheval l'ambassadeur, était digne des présents. On y comptait les ducs de Norfolk, lord Arundel, les princes de Lichtenstein, le comte de Trautmannsdorf, d'Herberstein, le Florentin Pécori, le Génois Durazzo, le Milanais Casanova, le Français Châteauvieux. Cent cinquante nobles de toutes les nations de l'Europe, excepté les sujets de Rome et de Venise, décoraient de leur présence l'ambassade de Léopold.

L'ambassadeur de France, M. de La Haye, à son retour à Constantinople, subit les reproches et les injures du grand vizir pour les secours indirects et volontaires que le roi de France laissait, en Crète et en Hongrie, se joindre aux ennemis de l'empire : « Vous autres Français, » lui dit Kiuperli, « vous « vous proclamez nos meilleurs amis, et nous vous « rencontrons toujours avec nos ennemis. »

Ce reproche amer et spirituel était fondé en ce moment. Il aurait été aussi légitime à l'époque où Napoléon débarquait en Égypte pour en expulser les Ottomans, et où il autorisait, à Erfurth, la Russie à attaquer impunément les Ottomans, nos alliés naturels ; il l'aurait été à Navarin, où nos canons, confondus avec ceux de la Russie et de l'Angleterre, anéantissaient follement la flotte de Mahmoud ; il l'aurait été, enfin, dans ces derniers temps où nous imposions à la Turquie, relativement aux Lieux saints de Jérusalem, des partialités envers des moines catholiques et des expropriations envers huit millions de ses sujets grecs qu'elle ne pouvait consentir sans s'exposer, de la part de la Russie, à la guerre glorieuse, mais onéreuse, dans laquelle nous l'assistons aujourd'hui (avril 1855).

y avait deux peuples dans les Français et deux hommes dans Louis XIV. Si la politique conseillait au roi et au peuple de persévérer toujours dans la seule alliance qui pût l'aider à contre-balancer la maison d'Autriche, la religion, les préjugés populaires datant des croisades, les incitations de Rome et les dernières palpitations de l'esprit chevaleresque leur faisaient un reproche d'honneur et de conscience de ne pas s'unir aux ligues chrétiennes contre les sectateurs réputés barbares du Prophète.

C'est ce double sentiment qui faisait éclater sans cesse une apparente contradiction entre les paroles et les actes de la France, relativement aux Ottomans. Ce n'était pas perfidie dans la cour de France, c'était faiblesse. Louis XIV lui-même, alors dans toute la vigueur de sa jeunesse et de son règne, n'y échappait pas : ainsi, pendant qu'il assurait Kiuperli de sa neutralité bienveillante dans la guerre que la Porte soutenait contre l'Autriche en Hongrie et contre Venise en Crète, il était forcé, par condescendance à l'esprit chevaleresque de sa noblesse, d'autoriser au moins par son silence des corps de volontaires français à voler sous le drapeau désavoué de la France au bord du Danube et dans la mer de Candie. Le chevalier l'emportait malgré lui sur le politique et le chrétien sur le roi.

[redacted]

C'est là l'explication de toute la diplomatie française en Orient à cette époque, et c'est encore aujourd'hui la seule explication que l'histoire puisse donner de la double diplomatie du gouvernement actuel de la France, ébranlant lui-même la Turquie en 1852 par l'inopportune exigence des Lieux saints, et lui prêtant ses armes et son sang en 1854 pour la consolider; cette diplomatie a compromis l'État. Le préjugé lutte contre la raison. Les Turcs sont nos amis, et les musulmans sont la vieille antipathie de nos mémoires.

XXV

Kiuperli toléra, en homme d'État consommé, une contradiction dont l'ambassadeur français lui révéla confidentiellement les motifs. Il se garda bien de contraindre à une rupture déclarée une puissance dont il avait intérêt à ménager le rôle ambigu, et dont il comprenait la double nature. Les forces navales et les forces de terre qu'il pouvait désormais tourner toutes contre les Vénitiens en Crète le rassuraient contre le petit nombre de volontaires, aventuriers de religion et de gloire, que Louis XIV laissait sortir de ses ports. Cette conquête de Candie n'était pas seulement pour Kiuperli une nécessité et

ıne gloire de l'islamisme, elle était aussi une adu-ation habile à la jeune et belle sultane Gülmisch,]ui régnait de plus en plus en souveraine sur le :œur tendre de Mahomet IV.

Cette favorite, Crétoise de famille et née à Rétimo, e flattait, après la conquête de sa patrie par son poux, d'être couronnée reine de Crète, de posséder, omme *argent de pantoufles*, les riches revenus de et empire insulaire devenu l'apanage d'une esclave ıée dans son sein, et de gouverner à son gré, avec a douceur d'un joug de femme, ces compatriotes :t ces chrétiens dont elle se sentait toujours la fille :t la sœur.

Gülmisch, enivrée de ces perspectives dont Kiuperli l'éblouissait pour s'assurer son concours, e chargeait à son tour de défendre Kiuperli dans 'esprit du sultan, son époux, contre les rivalités ubalternes de deux jeune favoris, Yousouf et Mous-afa qui lui donnaient quelques ombrage. Cette igue entre un grand homme et une femme adorée)our dominer un prince faible permit à Kiuperli de :oncentrer à Andrinople des trésors et des arme-nents égaux à ce que Soliman le Grand avait jamais assemblé de ressources pour ses plus vastes expé-litions. Kiuperli, sûr de Gülmisch, n'hésita pas à)rendre lui-même le commandement d'une guerre

qui l'éloignait pour longtemps peut-être du sultan.

L'armée, accompagnée du sultan jusqu'à la mer, fut passée en revue par Mahomet IV avant son embarquement; puis il revint à Andrinople par une marche prolongée par des chasses qui durèrent vingt-deux jours. Il y occupa ses loisirs à la construction du nouveau sérail, qui coûta douze cent mille ducats d'or, et que l'historien Abdi décrit en termes aussi magnifiques que son architecture :

« Le palais fabuleux de Schedad, fils d'Aad, et celui de Chosroès de Perse à Médaïn, ne pouvaient supporter la comparaison. On y voyait des estrades de marbre, des avenues de colonnes de pierres colorées de diverses teintes, des kiosks aux coupoles dorées, des fontaines jaillissantes retombant dans des vasques d'argent massif, des portes en bois odorant ciselé, des murailles revêtues de nacre de perles.

XXVI

Une agitation religieuse fomentée par un imposteur juif de Smyrne, nommé Sabathaï, qui se donnait pour un autre messie et un autre prophète, et dont les juifs et les musulmans adoptèrent la secte, émut un moment l'empire; Kiuperli le fit enfermer

avant son départ aux Sept-Tours. Ses partisans ne virent dans cette captivité que la réalisation d'une de ses prophéties qui annonçait cette persécution. Sabathaï devait en sortir vainqueur, monté sur un lion dont il dirigerait la course avec une bride formée de serpents à sept têtes.

Un autre imposteur polonais, inventeur de rêveries mystiques, et rival de Sabathaï dans la crédulité populaire, le dénonça au caïmakam Moustafa comme soufflant la révolte aux peuples. Le sultan le fit venir à Andrinople et l'interrogea lui-même. Crédule autant qu'orthodoxe, Mahomet IV voulut cependant éprouver la puissance surnaturelle de Sabathaï; il le fit attacher nu à une colonne pour servir de but aux flèches de ses archers, pour voir s'il était invulnérable. L'imposteur juif éluda l'épreuve et la mort en confessant ses impostures et en abjurant sa divinité. Il embrassa l'islamisme, et devint, de messie, portier à gages du sérail. Sa honte anéantit sa secte.

XXVII

L'armée s'embarqua le 14 mai 1666. Après avoir traversé la mer de Marmara, elle employa quatre mois à traverser lentement l'Anatolie, et se rembarqua à Isdin, en face de Rhodes, pour la Crète. Elle

atterrit, le 16 novembre 1666, sur la plage de la Canée.

La flotte égyptienne de vingt-six voiles qui amenait le contingent du Caire à Kiuperli, interceptée par l'escadre vénitienne, fut anéantie sous les yeux des Turcs.

Une seconde flotte, partie de Constantinople avec six mille janissaires, porta au printemps l'armée du grand vizir à quatre-vingt mille combattants. Le 20 mai, il ouvrit les tranchées devant les murs de Candie, ce dernier boulevard des Vénitiens en Crète et des Chrétiens dans l'Orient. Morosini, le premier homme de guerre de Venise, récompensé de ses exploits par l'ingratitude et par l'envie, avait été rappelé de l'oubli par les nobles de cette oligarchie pour sauver une seconde fois sa patrie. Il avait tout pardonné à ses ennemis et s'était dévoué pour toute vengeance. Nommé généralissime de l'armée et de la flotte, il avait débarqué avec deux mille hommes dans la place. Neuf mille autres, aguerris déjà par leur longue lutte contre Housseïn, défendaient derrière d'inexpugnables bastions cet écueil de la puissance ottomane pendant tant d'années. Quatre cents pièces de canon couronnaient les remparts, servies par les premiers artilleurs de la chrétienté ; sept bastions presque massifs, des fossés semblables à

des abîmes creusés au ciseau dans le roc vif, enfin des mines souterraines et inconnues pratiquées sous le sol et prêtes à engloutir les assiégeants jusque dans leurs tranchées, rendaient Candie la terreur des Turcs.

Cette ville leur avait déjà dévoré deux flottes et trois armées. Morosini, pour être plus présent au danger, logeait sous un des bastions casematés de la place. C'est de là qu'il inspectait sans cesse les tranchées, qu'il déblayait les fossés des fascines par une machine de son invention, qu'il dirigeait les sorties, et qu'il recevait, à l'imitation des Turcs, les têtes coupées des ennemis que ses soldats apportaient à ses pieds avant de les jeter à la mer.

Six cents dix-huit explosions de mines et trente-deux assauts couvrirent la ville de fumée, la mer de sang et la terre de cadavres, du 22 mai au 18 novembre. L'Égypte et la Syrie entendaient de leurs rivages, par les vents de mer, les détonations de la ville et du camp, comme celles d'un perpétuel volcan. Quatre cents officiers chrétiens, trois mille Vénitiens dans la ville, huit mille Ottomans tués pendant ces premiers mois de siége attestaient l'acharnement des combattants.

Un des bastions, nivelé par les monstrueux canons de Kiuperli, parut ouvrir enfin l'enceinte aux janis-

saires. Morosini les devança par une sortie de toute la garnison qui reconquit les tranchées sur les Turcs. Ceux-ci parvinrent à les recouvrer; mais une mine pleine de deux cents barils de poudre, que les assiégés avaient recouverte de terre sous leurs pas, en engloutit sept mille dans leurs lignes. Kiuperli renvoya d'un seul convoi quatre mille de ses soldats mutilés en Asie. La peste, fomentée par les exhalaisons de tant de cadavres, décima son camp; les tempêtes écartèrent ses renforts de la côte; les pluies d'hiver comblèrent ses ouvrages. Morosini, aussi entreprenant sur la mer qu'invincible sur ses murailles, sortit avec une escadre de vingt vaisseaux, et abordant corps à corps la seconde flotte d'Égypte chargée de troupes, l'incendia et la coula sous les yeux du grand vizir.

XXVIII

Dix-huit mois s'étaient consumés sans autre résultat que des milliers de cadavres. Le duc de Savoie, qui avait loué des régiments à Venise, les retira, à l'instigation de Kiuperli, au printemps de 1668. Le marquis de Ville, qui les commandait, obéit avec douleur à son prince vainement gourmandé par le pape. Le marquis de Saint-André-

Iontbrun, général des volontaires de France en
rète, lui succéda dans le commandement de la
lace. Les Vénitiens voulaient par cette déférence
aresser l'orgueil de Louis XIV, et le contraindre à
ecourir sa propre noblesse mourant pour sa foi.

Le roi permit au duc de La Feuillade, aussi brave
ur le champ de bataille que servile et adulateur
lans les cours, d'enrôler cinq cents officiers fran-
ais des armées de Condé et de Turenne, et quatre
nille vétérans pour Candie. Une élite de jeunesse
rançaise, les Fénelon, les Sévigné, fils de la femme
ui illustra ce nom, les Villemor, les Château-
Thiéry, les Saint-Paul étaient partis avec Beaufort;
inq cents chevaliers d'Italie s'étaient joints à eux.
es renforts comblaient les vides que le canon turc
aisait dans les rangs des Vénitiens; mais cette
eunesse, impatiente de miracles, s'accommodait
nal de la guerre méthodique et défensive que l'ex-
érience de Morosini imposait à sa garnison devant
ne armée six fois supérieure en nombre et en ca-
alerie hors des murs.

Le 16 décembre, les six mille Français, forçant
es consignes, fondirent avec l'impétuosité de leur
race sur les janissaires, les enfoncèrent, les pour-
uivirent, conquirent un moment leur camp, et
près en avoir sabré deux mille, défièrent l'armée

entière de Kiuperli. La Feuillade et ses principaux officiers affectaient un tel mépris pour les Turcs, qu'ils dédaignaient de tirer leur épée sur cette horde, et qu'ils galopaient comme Murat sur les Cosaques, un fouet à la main, sur les spahis. Leurs défis, leur jactance et leur témérité leur coûtèrent des milliers de braves au retour dans le camp.

Kiuperli, les chargeant à la tête des Topschis et des janissaires, en tua quatre mille entre la ville et le camp. Villemor, Tavannes, quarante des amis de La Feuillade furent tués; Fénelon vit son fils tomber à ses côtés sans pouvoir arracher au moins son corps aux janissaires; d'Aubusson, Sévigné, Montmorin, Créquy, La Feuillade rentrèrent décimés, couverts de leur propre sang, et presque seuls, par cette même porte qu'ils avaient forcée le matin pour faire honte aux Vénitiens de leur prudence. Ils se découragèrent d'une guerre de discipline et de constance en opposition avec leur génie aventureux; ils murmurèrent contre la timidité de Morosini, qui murmurait lui-même contre leur jactance. Ils se rembarquèrent, ne rapportant de leur campagne qu'une vaine gloire, l'estime des Turcs, la juste colère des Vénitiens.

XXIX

La Feuillade, guéri de ses blessures, ne désespéra pas cependant de Candie; il aida les envoyés de Venise à Paris et le légat du pape à obtenir du roi un secours de vingt régiments. Le duc de Beaufort, ce héros et ce tribun de la Fronde sous Mazarin, déchu de sa popularité, mais non de son courage, cherchait dans la guerre les aventures qu'il avait cherchées dans les séditions. Il s'embarqua peu de temps après La Feuillade pour Candie. Il y amena, le 19 juin 1669, une escadre de quatorze vaisseaux, chargés de troupes sous ses ordres et sous ceux du duc de Navailles. Les mousquetaires de la garde de Louis XIV et cinq mille volontaires français débarquèrent sous les batteries des Turcs.

La ville n'était plus qu'un monceau de décombres, sous lesquels campaient quelques milliers de défenseurs. Ces gentilshommes, à peine débarqués, forcèrent Morosini à les laisser braver le feu des Ottomans en pleine campagne; ils rougissaient de couvrir leur intrépidité de fossés, de bastions et de murailles. Le duc de Navailles, le duc de Beaufort, Castellane, Choiseul, Dampierre, Colbert, leurs chefs, restèrent sourds aux représentations du général vénitien. Cette sortie funeste, dans laquelle

les Français furent promptement refoulés par les Turcs, ramena sur leurs traces l'ennemi vainqueur jusque sous la porte de la ville. Cinq cents d'entre eux périrent entre les remparts et le camp de Kiuperli. Les têtes coupées d'un comte de Rauzan, d'un Lesdiguières, d'un Fabert, d'un marquis d'Uxelles, d'un Castellane et de soixante mousquetaires, furent jetées devant la tente du grand vizir.

Le duc de Beaufort ne reparut plus. « Il est blond « et de haute taille, » écrivit Morosini pour le redemander vivant ou mort aux ennemis. « S'il est vi- « vant, nous vous donnerons pour sa rançon tout ce « que vous demanderez; s'il est mort, nous vous « payerons son cadavre au poids de l'or. »

On le chercha en vain parmi les morts ou parmi les prisonniers; soit qu'il eût été englouti dans le cratère d'une mine, soit qu'il eût rougi de honte de rentrer dans la ville après une fuite qui humiliait son orgueil, et qu'il eût poussé son cheval dans les solitudes inaccessibles de l'île, on n'entendit plus parler de ce brillant héros de nos guerres civiles. Le bruit courut longtemps qu'il s'était fait ermite dans les hautes forêts de Crète, et qu'il y avait achevé, dans le désert et dans la pénitence, une vie prédestinée par ses vicissitudes aux aventures de la guerre, des révolutions, de l'amour et de la religion.

XXX

Le duc de Navailles, par une inexplicable versati-
; de parti, si ce ne fut pas par un ordre secret de
uis XIV, abandonna la ville à ses dangers après
voir compromise par sa fougue. Les Français
artirent deux mois après leur débarquement.
tte défection, funeste aux Vénitiens comme à leur
neur, entraîna celle des auxiliaires italiens, des
valiers de Malte et des Allemands de la garnison.
rosini les supplia en vain de lui laisser trois mille
nmes jusqu'à l'hiver ; rien ne put retenir ces
idèles alliés. Le héros de Venise resta seul avec
e poignée de braves dans les débris de ses forti-
itions, en face de deux cent mille Ottomans.
Kiuperli lui offrit, par politique autant que par
niration, une capitulation digne de son caractère.
e fut signée sur les ruines du bastion de Moro-
i, et, le 26 septembre, la croix fit place au crois-
it sur les dômes à demi écroulés de Candie. Le
cus ou le siége de cette capitale de la Crète avait
ré vingt-cinq ans, et coûté trois cent mille
nmes aux vainqueurs. Jamais l'ambition seule
urait donné une telle persévérance à un ennemi,
e telle constance aux défenseurs ; mais Candie

était le champ de bataille de deux religions, et les religions ont les antipathies aussi longues que les siècles.

Kiuperli traita Morosini en ennemi digne de lui : il lui accorda pour lui, ses soldats et les habitants, la liberté et le temps d'évacuer l'île. Il ne resta dans la ville que deux prêtres grecs, une femme et trois Juifs. Kiuperli reçut de leurs mains sur la brèche du bastion Saint-André, appelé aujourd'hui le bastion de la Conquête, les quatre-vingt-trois clefs de la ville dans un bassin d'argent. Morosini s'embarqua pour Venise, où il ne trouva de nouveau que des calomniateurs qui l'accusaient d'avoir vendu la Crète, un procès politique et des fers. L'ingratitude obstinée de sa patrie ne lassa pas le patriotisme de ce grand homme, que les Turcs devaient bientôt retrouver en Morée comme l'Annibal des Ottomans.

XXXI

Le soir de la capitulation, Kiuperli écrivit pour la première fois au sultan, à qui il avait juré de ne pas envoyer d'autre lettre qu'une lettre de victoire. Le lendemain, il accomplit avec une touchante piété filiale un devoir plus cher à son cœur : il alla déposer sa victoire aux pieds de sa mère au village

l'Emadia, voisin de son camp. Cette femme, supé-
ieure d'esprit, de vertu et de courage, avait voulu
uivre son fils dans son expédition, pour le for-
ifier dans les revers, ou pour jouir de son triom-
he. Le grand vizir écoutait avec respect ses con-
eils, et se glorifiait de devoir à sa mère ses plus
ages et ses plus généreuses inspirations. Il déposa
vec larmes les clefs de la ville à ses pieds, et l'em-
rassa comme la source vénérée de sa vie et de sa
loire.

Plus avide de consolider la conquête de Candie
our les Ottomans que d'aller en étaler l'orgueil à
onstantinople, Kiuperli séjourna encore neuf mois
n Crète pour relever les fortifications des villes
t pour organiser l'administration des provinces.
a nombreuse population grecque, respectée par
ui dans sa religion, dans ses propriétés et dans
es mœurs, continua à faire des campagnes de
rète le jardin de la Méditerranée et l'appendice de
'Égypte.

XXXII

Rien n'avait troublé gravement ni l'empire ni la
our, gouvernés de loin par le génie de Kiuperli,
endant les trois années de son séjour au camp de-

[redacted]

vant Candie. Le vaisseau qui le rapportait en Europe jeta l'ancre devant l'île de Cos; le grand vizir s'y reposa quelques jours avec sa mère, dans les gracieux paysages de l'île, au bord des fontaines ombragées d'orangers, entre les souvenirs de sa longue campagne et les prévisions des affaires qui l'attendaient à Andrinople. La passion de la nature, de la contemplation et du loisir, est le sens originaire et indélébile de l'Ottoman. On le retrouve dans ses héros les plus actifs comme dans ses sages les plus recueillis.

Kiuperli consomma ces jours trop abrégés de l'été en entretiens philosophiques avec les poëtes et les historiens de sa suite, et avec les livres dont la lecture assidue nourrissait son âme. Il débarqua enfin à Rodosto, et rencontra Mahomet à Timourtasch, où ce prince était venu, en chassant, recevoir lui-même son vizir. Mahomet IV n'était point jaloux d'une gloire qui lui paraissait sa propre gloire. Il remit de nouveau l'empire agrandi entre les mains de son ministre. Son fanatisme contraignit seulement Kiuperli à sévir plus qu'il ne l'aurait voulu contre les violateurs du Coran, et surtout contre les buveurs de vin grec. Le vizir, sans scrupules sur cette observance religieuse, avait appris, dans ses campagnes de Crète et de Hongrie, à sa-

vourer, avec tempérance, cette boisson qui active l'imagination des poëtes et le courage des guerriers. « Pendant son séjour de quinze jours sous les oran-« gers de l'île de Cos, au bord de ses fontaines aux « ondes de cristal, où il n'avait voulu voir que ses fa-« miliers,» dit l'historien turc de sa vie, «Kiuperli, « oubliant les affaires d'État, avait fait rafraîchir « souvent le vin doux de Méthymne dans la source « d'Homère, qui murmurait à côté de lui. »

XXXIII

Louis XIV envoya son ambassadeur, M. de Nointel, à Constantinople, avec une escadre de cinq vaisseaux, sous le commandement de M. d'Apremont. Le caïmakam ayant refusé le salut des batteries du sérail, par ressentiment de la conduite ambiguë de la France pendant la guerre de Crète et de Hongrie, l'escadre passa devant le sérail sans saluer le palais du sultan. La sultane Validé assistait du balcon du kiosk *de la mer* à l'entrée de l'escadre. Offensés du silence des batteries françaises, les Turcs murmuraient sur le rivage. Un coup de feu, parti d'un bâtiment turc, blessa un matelot de l'escadre; un combat naval allait s'engager dans le port. La sultane, admiratrice des

[redacted]

Français, s'interposa; elle fit prier M. d'Apremont de la saluer de ses salves le lendemain pendant qu'elle traverserait le Bosphore pour se rendre à son palais de Scutari. Les Français accordèrent à une femme, mère du souverain, ce qu'ils avaient refusé au représentant de l'empire.

M. de Nointel, après cette réconciliation, fit son entrée solennelle à Constantinople. Appelé de là à Andrinople, il y fut accueilli froidement par Kiuperli et par le sultan. Ayant parlé dans son entretien avec le grand vizir des armes de Louis XIV, encore jeune alors : « Votre padischah est le padischah d'un grand peuple, » lui répondit Kiuperli; « mais son épée est encore neuve. » Cependant, après une lente négociation, M. de Nointel obtint la signature de nouvelles capitulations en soixante et un articles, favorables au commerce français et au droit de protection de la France sur les Lieux saints et sur la liberté des pèlerinages.

M. de Nointel profita de son séjour en Turquie et de ses priviléges d'ambassadeur pour visiter un des premiers les ruines et les sites de l'Archipel et de la Grèce. Suivi de cinq cents personnes, parmi lesquelles des dessinateurs, des peintres et des érudits, il explora les chefs-d'œuvre de la nature et les vestiges de l'antiquité grecque et romaine, sur cette

scène aujourd'hui vide du monde antique. Il découvrit la grotte merveilleuse d'Antiparos, où les girandoles de stalactites éblouissantes réfléchirent l'éclat de milliers de cierges et de lampes pendant la nuit de la naissance du Christ, dont il fit célébrer la commémoration dans ce temple naturel.

XXXIV

Les Hongrois autrichiens envoyèrent, à la même époque, un de leurs magnats, le comte Zriny, à Andrinople, pour offrir un tribut annuel de soixante mille ducats à la Porte, si Kiuperli voulait les soustraire, selon l'expression de leur ambassadeur, à la tyrannie des Allemands et des Jésuites, qui violentaient leur liberté et leur conscience. Kiuperli, attentif à d'autres côtés de l'empire, éluda, sans les rejeter, les offres des magnats de la basse Hongrie.

Les Cosaques du Don, race perpétuellement flottante entre les Russes, les Tartares, les Polonais et les Turcs, s'étaient divisés en deux factions, dont l'une avait nommé pour hetman, Brukozki, dévoué aux Russes; l'autre, Doroszenko, hetman des Cosaques *du Roseau*. Doroszenko, attaqué, contre les intentions de la Porte, par les Polonais, en ce moment alliés des Russes, réclama la pro-

tection de la Porte, et reçut l'investiture et les queues de cheval, signe de sa nationalisation parmi les protégés des Ottomans. L'alliance des Cosaques qui occupaient le vaste territoire indécis entre le Dniéper et le Dniester donnait une frontière solide aux Turcs, contre la Pologne inconstante et contre la Russie hostile.

Kiuperli marcha, avec cent cinquante mille hommes, contre les Polonais, qui venaient de faire invasion sur les terres des Cosaques. Le sultan, las cette fois d'une oisiveté qui lui faisait donner le surnom humiliant d'Avadji (chasseur), suivit l'armée. Elle passa le Danube, et s'avança vers la forteresse polonaise de Kaminiec, bâtie sur un rocher entouré du Smotrix, qui lave ses murs. Sa chute rapide entraîna celle de toute la Podolie. La Pologne, vaincue et humiliée, implora, par l'organe de Jean Sobieski, son héros futur, l'ajournement du tribut de trois cent mille ducats dont elle venait d'acheter la paix.

Sobieski, le seul homme de sa nation qui ne désespéra pas de sa patrie, fut nommé commandant général des débris de l'armée vaincue. Il attendit à Choczim ou une paix plus honorable ou une bataille désespérée contre les Turcs. Les Valaques et les Moldaves de l'armée de Kiuperli passèrent au

milieu de la bataille à Sobieski. Le Dniester, à peine dégelé, engloutit, par la rupture d'un pont de bateaux, des milliers de Turcs ; le reste, coupé par le fleuve, du centre de l'armée, périt sous le canon de Choczim, et sous le sabre des Polonais. Sobieski conquit dans ce sang l'estime, l'enthousiasme et le trône de sa patrie. Son génie éclata tout à coup dans la fortune relevée des Sarmates. Un homme avait ressuscité un peuple.

On négocia la paix sur une base plus équitable. Le sultan, le vizir et l'armée rentrèrent pour la discuter à Andrinople.

XXXV

Les fêtes du sérail, à l'occasion de la circoncision de son fils, effacèrent de la mémoire de Mahomet IV le revers de Choczim.

Les trois sultanes Tarkhan, Gülmisch, et une nouvelle sultane, appelée la petite favorite, à qui l'histoire ne donne pas d'autre nom, assistèrent, selon l'usage, à cette magnifique cérémonie, tout à la fois *baptême et robe virile* des princes musulmans. Elles versèrent toutes trois, dit Abdi, des larmes abondantes aux cris de douleur du jeune Moustafa, fils de Gülmisch *aux lèvres de rose ;* mais ces larmes de

femmes ne coulaient pas, dit-il encore, d'une même source, et n'avaient pas la même signification dans leurs yeux. Gülmisch pleurait de joie de voir son premier né, fils unique du sultan, consacré par une si auguste cérémonie au trône où elle régnerait avec lui ; la petite favorite pleurait de douleur et de jalousie de sa stérilité, qui, malgré l'amour de Mahomet IV, lui refusait dans un fils le gage de la perpétuité de sa faveur ; enfin, la sultane Validé Tarkhan pleurait d'angoisse sur l'avenir sinistre de son autre fils, Souleïman, dont la vie inutile et dangereuse désormais à Mahomet, son frère, pouvait être sacrifiée à chaque instant à la passion du sultan pour le fils de Gülmisch.

Le sultan, en effet, craignant de laisser après lui dans Souleïman un compétiteur à son fils Moustafa, préméditait depuis longtemps un crime que les traditions, les lois et les exemples lui présentaient comme une prévoyance et presque comme une vertu de la politique. Ce n'étaient pas les scrupules, c'étaient les supplications et les larmes de la sultane Validé, et les grâces innocentes de l'enfant, qui le faisaient hésiter à l'accomplir. Plusieurs fois il avait donné et révoqué l'ordre fatal ; quelques semaines avant la circoncision de Moustafa, troublé jusque dans un songe par l'obsession de cette pen-

sée du meurtre, il s'était levé en sursaut de sa couche, et il était entré le poignard à la main dans la chambre de la sultane Validé, pour frapper lui-même dans son sommeil l'enfant envers lequel il se reprochait sa propre pitié; mais Souleïman dormait, par pressentiment maternel de ses périls, dans la chambre et à côté du lit de la Validé.

Éveillée par les pas de Mahomet sur le tapis, et saisie d'effroi à la vue du poignard, elle s'était élancée de sa couche, et elle avait couvert Souleïman de son corps. Le sultan, ému des sanglots de sa mère, épouvanté de ses malédictions, avait laissé tomber le fer de sa main, et il était rentré dans ses appartements humilié de sa faiblesse.

Kiuperli le détournait avec horreur d'un crime qui déshonorait l'humanité pour affermir le trône. Son opposition constante et efficace à ces coups d'État par l'assassinat politique lui conciliait la reconnaissance et l'appui de la sultane Validé. La petite favorite, présent récent de la Validé à son fils, et dévouée par rivalité à sa protectrice, protégeait les jours de Souleïman, et l'adoptait dans son cœur à défaut de fils. Enfin, Gülmisch, *aux lèvres de rose*, malgré sa tendresse pour son fils Moustafa, ne sollicitait pas un crime qui lui aurait attiré à jamais la haine et la vengeance de la mère

de son époux ; reconnaissante envers Kiuperli, qui lui avait conquis son royaume de Crète, elle continuait à le servir de son crédit presque absolu dans le harem; en sorte que ces trois femmes, rivales sous certains rapports les unes des autres, concouraient toutes par un intérêt particulier à protéger Souleïman, et à consolider la fortune de Kiuperli, qui était en réalité celle de leur ambition et celle de l'empire.

XXXVI

Rien ne la troublait en ce moment que les dissensions éternelles, mais subalternes, entre les Latins et les Grecs, relatives aux priviléges de possession des Lieux saints à Jérusalem, et dans les sanctuaires voisins, consacrés aux mystères chrétiens.

L'ambassadeur français, M. de Nointel, sous prétexte d'exercer le droit de protection nationale que les dernières capitulations accordaient à la France sur les priviléges des catholiques, des couvents et des pèlerinages, avait voulu visiter lui-même Jérusalem, avec toute la pompe et l'autorité d'un représentant de Louis XIV. Sa partialité impolitique avait ravivé les compétitions et les haines des Grecs, en concédant aux Latins, par une extension abusive des capitulations, les possessions

exclusives des clefs du Saint-Sépulcre, de l'église de Bethléem, ainsi que de l'usage des candélabres et des tapis qui avaient de tout temps appartenu aux Grecs.

Le divan, importuné comme de nos jours de ces querelles incessantes entre des moines représentant quelques milliers de catholiques latins et le patriarche, représentant huit millions de chrétiens grecs, sujets de l'empire, rendit une décision conforme à celle d'Amurat IV, qui restituait aux Grecs la possession de leurs priviléges dans les Lieux saints. C'est cette même querelle, malheureusement renouvelée de M. de Nointel dans ces derniers temps, qui a enfin allumé aux feux de l'autel l'incendie qui dévore en ce moment l'Orient.

XXXVII

Tout prospérait à l'empire. Sobieski, son seul ennemi, après une nouvelle et glorieuse campagne à Zurawno contre Ibrahim-Pacha et contre les Tartares, où il avait contenu deux cent mille hommes avec quinze mille Sarmates adossés au Dniester, venait de conclure une paix modeste, mais urgente pour sa nation, entre les deux camps. La Pologne, malgré ses deux victoires, perdait, par ce traité, la

Podolie et l'Ukraine; mais elle avait conquis un héros. Kiuperli pouvait l'anéantir avec les deux cent mille soldats de Mahomet IV, les Tartares et les Cosaques en ce moment réunis sous sa main contre les Polonais; mais il était trop politique pour abuser de sa force contre un État dont la Turquie n'avait rien à redouter, et qui pouvait, au contraire, comme dans les périodes précédentes, devenir son avant-garde contre les Russes, les Hongrois ou les Allemands.

Les Sarmates, selon Kiuperli, étaient les plus braves cavaliers de l'Europe; mais leur caractère était aussi léger que le sable de leurs steppes. La Pologne était tour à tour un camp ou une faction; elle n'était jamais un gouvernement à longue pensée, redoutable à ses voisins : il fallait la réprimer, jamais la détruire. Il l'admirait sans la craindre. Le fond de ces pensées était vrai; mais le temps n'était pas loin où, sous la main de Sobieski, cette faction équestre, devenue une armée invincible, allait venger le Danube et sauver l'Allemagne.

La mort précoce de Kiuperli hâta cette heure. Il succombait lentement, comme M. Pitt, sous le poids d'un empire dont il était à lui seul l'âme et la main, et qui sollicitait sans cesse sa pensée et son bras des confins de l'Éthiopie, du Tigre, de l'Euphrate, du

Don, de l'Adriatique, jusqu'aux confins de l'Autriche. Son courage d'esprit lui faisait illusion sur l'épuisement de ses forces. En ramenant le sultan de Constantinople à Andrinople, il mourut à deux stations de la capitale, dans une chaumière du village de Karabéber, après une maladie de vingt jours.

Jamais l'empire n'avait tant perdu dans un seul homme. Sa vertu était telle que nul n'avait à se réjouir de sa mort, et sa vie était tellement identifiée à la grandeur de sa nation, que l'empire crut mourir avec lui. Pour juger ce grand homme, fils d'un grand homme, il n'y a pas besoin de panégyrique, il suffit de se souvenir à quel degré d'anarchie et d'abaissement les deux Kiuperli avaient pris le trône et le peuple, et de voir à quel degré de sécurité et de grandeur le père et le fils avaient relevé la monarchie. Heureux les hommes qui n'ont pas besoin de paroles, et dont la gloire est écrite dans les frontières et dans les institutions de leur pays! mais malheur aux peuples qui placent leur destinée sur la tête d'un seul homme d'État, fût-il aussi grand, aussi vertueux et aussi heureux que Kiuperli, et qui vivent ou meurent dans un seul homme! ils ont de beaux règnes, ils n'ont pas de longues destinées. Le temps appartient aux individus; l'éternité n'appartient qu'aux peuples.

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

I

Les deux grands ministres que la destinée avait accordés dans la même famille à Mahomet IV avaient tellement soulagé l'esprit de ce prince des soucis du trône, que régner, pour lui, se bornait à reprendre un instant l'empire des mains d'un grand vizir pour le déposer aussitôt dans les mains d'un autre. L'habitude aussi de voir depuis tant d'années le pouvoir se succéder dans la famille des Kœprilü ou Kiuperli, interdisait, pour ainsi dire, toute ambition du vizirat, même aux favoris du sultan, et ne laissait pas douter aux Ottomans que le sceau de l'empire ne passât

comme un joyau de la succession de Mustapha-Beg, jeune frère de Kiuperli.

Mustapha-Beg le croyait lui-même ; il eût été heureux pour l'empire que le sultan eût respecté en lui cette désignation pour ainsi dire dynastique au gouvernement. Mustapha-Beg, en suivant de plus près les traditions de son père et de son frère, aurait sauvé à la monarchie les calamités et les hontes qui allaient découler d'une autre politique. Mais l'homme qui devait entraîner et briser l'empire ottoman sur l'écueil de sa puissance était né : c'était Kara-Moustafa, beau-frère du grand Kiuperli et caïmakam de Constantinople.

II

Kara-Moustafa était un Asiatique des environs de Merzifoùn ; son père, chef d'une tribu guerrière et puissante de Mésopotamie, avait été tué en combattant pour les Turcs contre les Persans au siége de Bagdad. Le vieux Kiuperli, qui commandait l'armée ottomane en Mésopotamie, avait adopté l'enfant orphelin par reconnaissance pour le père. Il l'avait fait élever dans sa maison avec ses propres fils ; il l'avait promu, de grade en grade, au rang d'écuyer du sultan, de général, de capitan-pacha, et enfin de caïma-

kam de Constantinople, sorte de vice-vizir qui gouverne la capitale en l'absence du véritable vizir. Pour mieux l'incorporer dans sa famille, il lui avait donné sa fille pour épouse. Kara-Moustafa avait donc contracté dans cette maison toutes les parentés de l'adoption, de la consanguinité, de la toute-puissance ; mais il n'en avait contracté ni le génie ni les vertus. C'était un caractère de satrape asiatique, superbe, insatiable et féroce. Gâté dès son enfance par une fortune complaisante, il avait reçu du hasard toutes les dignités, sans en avoir conquis aucune par son propre mérite ; l'habitude de commander était sa seule capacité au commandement. Des richesses incalculables, des convoitises plus insatiables encore, un luxe oriental qui dépassait les convenances d'un sujet, un harem de quinze cents femmes consacrées à son ostentation ou à ses voluptés, des esclaves et des chevaux sans nombre, des domaines sans limites l'égalaient aux rois d'Asie.

Cet orgueil et cette pompe étaient un des motifs qui déterminaient le sultan à lui remettre le sceau de grand vizir. Ce prince, tremblant toujours au souvenir des factieux qui avaient élevé dans son enfance leurs séditions jusqu'à son trône, voulait mettre une distance immense entre son grand vizir et ses autres serviteurs. L'orgueil de Kara-Moustafa

lui plaisait, car si l'orgueil provoque quelquefois, plus souvent encore il écrase. Réprimer les factions dans leur germe renaissant, était tout le règne de Mahomet IV.

III

Les premiers actes de Kara-Moustafa attestèrent son incapacité politique. Au lieu de suivre les traditions de son père et de son frère adoptifs, les deux Kiuperli, politique qui avait consisté à n'avoir jamais à combattre qu'un ennemi de l'empire à la fois, et à pacifier les uns pendant qu'il luttait contre les autres, Kara-Moustafa sembla coaliser à plaisir tous les ennemis de l'empire contre les Ottomans. Il insulta gratuitement, en plein divan, l'ambassadeur de Louis XIV, M. de Nointel, pour une vaine question d'étiquette, et le livra aux brutalités de parole et de geste des chiaoux, qui l'expulsèrent de sa présence. Il irrita, par ses dédains et par ses exigences, l'ambassadeur polonais, qui entrait dans Constantinople avec une suite de gentilshommes dont les chevaux étaient ferrés d'argent; les fers de ces chevaux, attachés par un seul clou mal rivé, se perdaient avec intention pendant la marche, comme pour attester la profusion et la libéralité des Polonais.

« Il faut que ces hommes aient des têtes de fer, » dit le grand vizir, « pour semer ainsi leur argent ! « Leur suite n'est pas assez nombreuse pour assiéger « Constantinople ; elle l'est trop pour venir baiser le « seuil de la Sublime-Porte ; mais je crains qu'il « ne soit souillé par les lèvres de tant d'infidèles « chrétiens : au reste, le sultan est bien en état de « nourrir trois cents Polonais, lui qui en compte « trois mille ramant esclaves sur ses galères ! »

Les négociations des Polonais, pour obtenir du grand vizir la restitution d'une partie de la Podolie et la protection de la Porte contre les Tartares, subirent des lenteurs qui aigrirent ces républicains mobiles et qui les rejetèrent à contre-cœur dans l'alliance des Russes. Kara-Moustafa, au lieu de désintéresser les Russes de ses différends avec les Polonais et les Autrichiens, les fit attaquer sur le Dniester par Ibrahim, pacha de Bosnie. Défaits par les Russes et poursuivis par les Cosaques jusqu'au Boug, les Turcs s'abritèrent dans Bender.

Ibrahim, en rentrant à Constantinople, rencontra le sultan qui marchait lui-même avec son grand vizir vers Silistrie pour venger ce revers. A l'aspect de son général vaincu, le sultan, aux yeux de qui toute défaite était crime, ordonna au bourreau de lui trancher la tête. Ibrahim descendit de son cheval et dé-

[redacted]

couvrit sans murmure sa gorge aux bourreaux. Sa résignation fléchit Mahomet IV; il commua sa peine en un emprisonnement dans le château des Sept-Tours; mais il lui ordonna de s'y rendre à pied, indigne qu'il était, dit-il, de remonter à cheval après sa défaite. Les chiaoux ayant représenté au sultan que ce vieillard infirme était incapable de parcourir à pied les douze lieues qui le séparaient de sa prison, Mahomet révoqua encore son ordre, et exigea seulement que le serdar se traînât pendant quelques pas pour lui obéir. On le laissa poursuivre ensuite sa route à cheval; l'épouse d'Ibrahim, qui avait été nourrice du sultan, parut à ce moment, se jeta aux pieds du cheval du sultan, et implora, le front dans la poussière, la grâce de son mari. Mahomet, incapable de rien refuser à celle qui lui avait donné son lait, changea la prison en exil.

IV

L'armée, lentement rassemblée à Silistrie autour des tentes du sultan, menaçait les Russes de leur enlever l'Ukraine. L'hiver, qui sévissait dans ce rude climat, rendait le séjour de Silistrie fastidieux aux sultanes, accoutumées aux délices des palais de Constantinople et d'Andrinople; elles obsédaient Maho-

met IV de leurs plaintes et de leurs regrets dans des termes et dans des chants conservés par les historiens turcs de cette campagne :

« Ce ne sont plus là, disaient-elles dans leurs vers plaintifs, ces rivages du Bosphore où soufflent les vents tour à tour tièdes et rafraîchissants de l'Archipel ! où l'on voit les poissons argentés bondir, en sortant du filet, sur le sable de la grève, au pied des murs du sérail ! où les dauphins labourent les sillons écumants des vagues ! où des bains aux ondes bleues et des fontaines murmurantes réjouissent de tous côtés la vue ! où les cris des hirondelles, les soupirs de Bulbul, et le gazouillement de mille autres oiseaux enchantent les oreilles et provoquent les rêves d'amour sous les feuilles ! Qui nous rendra les haleines parfumées et les délicieux frissons des zéphyrs de Marmara ? »

V

Les ennuis de ces femmes lassaient d'avance le voluptueux Mahomet IV d'une campagne à peine commencée ; il tournait sans cesse les yeux vers Andrinople, à peine retenu au camp par les instances de Kara-Moustafa. L'armée russe, forte de cent mille combattants, attendait les Turcs au delà du Dniester.

[redacted]

Le khan des Tartares, appelé par le grand vizir, rejoignit les Turcs devant Cehryn. La ville, emportée d'assaut pendant une nuit d'ivresse de la garnison russe, devint un champ de feu et de carnage. Les Russes, ralliés en force à quelque distance, menacèrent de venger Cehryn dans le sang des Turcs. Satisfait de cet incomplet triomphe, Kara-Moustafa se replia devant eux, et le sultan revint triompher sans gloire à Constantinople.

Le grand vizir, resté en arrière, pressura les principautés de Moldavie, de Valachie, de Transylvanie, pour grossir son trésor personnel. Il vendit à un Cantacuzène la principauté de Valachie à prix d'or ; il ordonna en même temps un inventaire du trésor impérial de Constantinople pour y faire réintégrer les objets précieux dilapidés par d'infidèles gardiens.

« L'un des joyaux les plus précieux de ce trésor des sultans, raconte M. de Hammer d'après les chroniques du temps, le gros diamant de vingt-quatre carats et de la plus belle eau, qui, dans les jours d'apparat, orna depuis l'aigrette du panache impérial, avait été découvert une année auparavant, par un pauvre homme, sur un tas de fumier, près de la porte d'Égrikapou. Comme il n'en connaissait pas la valeur, il l'échangea contre trois cuillers ; le nou-

vel acquéreur de cette pierre la vendit dix aspres à un orfévre; mais plus tard, ayant soupçonné qu'elle valait bien davantage, il en demanda à son acheteur un prix plus élevé. Le différend fut porté à la connaissance du chef des orfévres, qui s'appropria le diamant pour une bourse d'or; le grand vizir voulut le lui enlever de force, lorsque parut un édit impérial qui définitivement adjugea le diamant au trésor impérial. C'était le second que l'on trouvait ainsi: sans doute ils provenaient tous deux des trésors de l'antique Byzance. Le premier, qui était encore plus beau et d'un poids supérieur, avait été découvert par un enfant, sous le règne de Mahomet II, dans le *Haïwanseraï* ou l'*Hebdomon*. Peut-être avait-il appartenu à la couronne des empereurs byzantins, qui, la vingt-deuxième année du règne de Justinien, s'était égarée, par la faute des maîtres de la garde-robe, sur la place de l'Hebdomon, pendant une marche triomphale. »

VI

La pensée d'immoler ses deux jeunes frères, fils d'Ibrahim, obsédait de plus en plus Mahomet IV à mesure que ces princes avançaient en âge et en grâces. Cette obsession était d'autant plus atroce,

[redacted]

que ce prince, qui n'était pas sanguinaire d'instinct, leur servait de tuteur et de père, et que c'étaient des fils autant que des frères dont une odieuse politique lui demandait le meurtre. Kara-Moustafa, n'osant combattre directement une résolution qui lui faisait horreur, dont Kiuperli, son maître, lui avait appris à détester l'usage, engagea le sultan à consulter le divan et le muphti sur la légitimité d'une telle exécution.

Le divan et le muphti furent unanimes à lui refuser la sanction légale ou religieuse de ce crime. Mahomet IV s'arrêta devant la réprobation de son conseil. Il laissa vivre ses frères, et maria ses sœurs, Aïsché et Aatika, à des vizirs.

Une paix précaire suspendit les hostilités entre les Turcs et les Russes, qui s'interdirent également d'élever des forteresses dans le territoire neutralisé, entre le Boug et le Dniester.

VII

Cependant, au commencement de 1682, les dissensions intestines de la Hongrie, dont une moitié penchait pour les Allemands, l'autre moitié pour les Turcs, fournirent à Kara-Moustafa les prétextes, les

motifs et l'occasion d'accomplir la longue pensée des deux Kiuperli contre l'Autriche.

Les prétextes étaient en effet nombreux, les motifs fondés, l'occasion opportune ; mais depuis que les deux grands ministres dormaient ensevelis dans le même tombeau, la tête et la main manquaient également à l'exécution d'un si vaste plan. Il est rare dans l'histoire qu'une pensée conçue par un homme de génie n'avorte pas sous la main d'un homme médiocre. Kara-Moustafa avait hérité d'une entreprise plus forte que lui.

Reportons un moment nos regards sur la rive gauche du Danube.

VIII

L'empereur Léopold, instrument de la persécution religieuse contre l'Allemagne protestante, avait ajouté en Moravie et en Hongrie les griefs de la conscience libre aux ombrages de la nationalité outragée. Le sang de l'aristocratie hongroise, dévouée à la patrie et à la réforme, ne cessait de couler sous la hache des bourreaux ; les comtes de Serin, de Nadasti, de Frangipani, de Trattembach, décapités par les bourreaux de l'empereur catholique, en 1671, avaient laissé des vengeurs dans leurs enfants et dans leurs compatriotes.

L'un de ces chefs des réformés et des rebelles hongrois, le comte Tékéli, était mort sur le champ de bataille en disputant son pays à ses oppresseurs; la moitié de la Hongrie avait vu mourir en lui sa Machabée, mais elle n'était pas morte avec lui. Cette race héroïque et constante n'accepte aucun joug, même de la victoire ; elle croit au droit plus qu'à la fortune ; elle ne cède jamais vivante ce qu'on veut lui arracher de sa liberté. Elle avait retrempé ses forces dans le sang de ces grands martyrs de sa cause ; elle choisit pour chef le jeune fils du patriote Tékéli, mort pour elle : elle pensa que celui qui avait son père à venger en défendant sa patrie serait plus irréconciliable avec la tyrannie que tout autre de ses grands citoyens. L'amour, la liberté, la vengeance filiale se confondaient dans le cœur du jeune Tékéli, pour en faire le héros de l'indépendance par la nature comme par la politique ; il était, par sa mère, petit-fils du comte de Nadasti, un des noms les plus imposants de l'aristocratie hongroise; il était depuis son adolescence épris des charmes de la fille du comte de Serin, dont l'Autriche lui avait disputé la main pour la donner à son protégé le prince de Transylvanie. Il voulait la reconquérir au prix de son sang; sa passion était le second mobile de sa gloire. *Pour Dieu et pour la pa-*

trie, était l'inscription de ses étendards. Pour la comtesse de Serin, était la secrète devise de son cœur. Rien de vénal dans l'héroïsme de ses troupes; elles n'étaient soldées que par les acclamations de leur patrie et par les dépouilles de leurs ennemis.

Trois fois en trois ans, sous le commandement de Tékéli, les Hongrois avaient triomphé en bataille rangée des armées de Léopold ; les généraux n'avaient que de la science militaire, Tékéli et ses compagnons avaient le génie de la terre libre qui s'insurgeait sous leurs pas. Les ministres de Léopold ne pouvant le vaincre, tentèrent de le séduire. Des trêves honorables entre les Impériaux et lui furent conclues; on l'appela à Vienne pour y traiter d'égal à égal des conditions qui pouvaient pacifier la Hongrie et du partage de ces provinces entre Léopold et lui.

Dans ces négociations il entrevit des piéges contre sa liberté ou contre sa vie; il s'évada de Vienne, il revint au milieu de ses camps, il invoqua, comme tous les chefs de factions civiles, le secours de l'étranger et de l'infidèle contre ses compatriotes d'un autre parti que le sien. Les Hongrois, ligués de nouveau par lui avec les Turcs, jadis ennemis, aujourd'hui libérateurs, devinrent l'avant-garde des Ottomans en Allemagne; Tékéli, flatté par

Kara-Moustafa de l'espoir de la couronne de Hongrie, fut en effet proclamé par le divan roi de la Hongrie supérieure, sous le titre de roi des Hongrois et des Transylvains; il épousa et couronna de sa propre main sa fiancée, la belle Hélène de Serin, devenue veuve du prince transylvain, vaincu et tué. Comme tous les transfuges, il surpassa contre sa patrie les férocités des Ottomans, dont il dirigeait les invasions dans la Hongrie allemande.

Des milliers de ses compatriotes tombèrent sous le sabre de ses cavaliers. Semblable aux Espagnols du nouveau monde, qui avaient associé les brutes elles-mêmes à leur extermination des innocents Indiens de l'Amérique, il avait dressé des chiens molosses à flairer, à poursuivre et à déchirer, jusque dans les cavernes des montagnes de Moravie, les partisans de la domination impériale. Il ne remettait de sa patrie que des ossements et des cendres aux détachements turcs du pacha d'Ofen, qu'il précédait dans leurs invasions sur les territoires de l'Autriche; la terreur de son nom courait du Danube au Rhin et de la Vistule aux Alpes.

Il traçait, longtemps avant que la guerre fût déclarée, entre Mahomet IV et Léopold, une large voie de flamme et de sang aux armées du grand vizir; toutefois, il était loin d'encourager, par ses

ents de Constantinople, Kara-Moustafa à marcher r Vienne. Il était, sinon trop chrétien, au moins ›p politique pour convertir une guerre civile des formés contre les catholiques en une croisade de Europe occidentale contre les musulmans; il voulit seulement arracher par le fer des Turcs la ongrie et la Transylvanie aux serres de l'Auiche, pour en faire sous sa propre souveraineté un yaume annexé à l'empire ottoman. Ses crimes, ins cette entreprise, égalèrent ses exploits. Aussi trépide, aussi cruel, mais moins patriote que anderbeg, l'aventurier hongrois eut le sort de tous s Coriolans que le désespoir pousse jusqu'à la traison de leur race : il reçut un empire précaire des ains des étrangers, il le perdit par leur retraite. finit ses jours dans l'exil, à Nicomédie, et ses ndres mêmes après lui ne trouvèrent d'hospitalité ne sur la terre des ennemis de son Dieu et de sa atrie.

IX

Mais, au moment où il rêvait l'accomplissement es plans des deux Kiuperli sur Vienne, Tékéli, éjà proclamé roi des Hongrois et maître de la ransylvanie, flanquait avec une armée de soixante

mille cavaliers les troupes du pacha d'Ofen, prêt à se joindre aux Turcs et aux Tartares, à qui la Porte avait déjà assigné le rendez-vous du Danube dans les plaines de Pesth. Le nouveau roi des Hongrois, Tékéli, sous le nom de roi des Kruczes, les pachas de Roumélie, de Temeswar, d'Erlau, le prince actuel de Transylvanie, Apafy, dix-huit régiments de janissaires, des nuées de cavaliers spahis s'emparaient ensemble de la forteresse de Fulek, et entassaient des milliers de prisonniers dans des puits creusés d'avance pour servir de cachots ou de tombes aux partisans de Léopold.

Le comte Kohary, noble hongrois, condamné à ce supplice par Tékéli, l'apostropha en y descendant avec la constance d'un patriote et d'un croyant qui ne veut à aucun prix, même pour la liberté civile, trahir sa religion et son peuple.

« J'aime mieux descendre dans ces ténèbres, » dit-il en passant enchaîné devant Tékéli, « que de « voir la couronne de Hongrie placée par la main « des infidèles sur le front d'un traître qui s'est fait « esclave pour être roi. »

X

De tels actes d'hostilité avant la déclaration de

erre étaient habituels, en Hongrie, entre les Otto-
ans et les sujets de l'empire d'Allemagne. On
gociait encore à Constantinople, on combattait
jà sur le Danube. Le comte Caprara, ambassa-
ur de Léopold, suivi d'un cortége nombreux et
rteur de riches présents, conférait pour la forme
ec le reïs-effendi, ministre des affaires étran-
res. Ces conférences, envenimées d'un côté par
xigence de Kara-Moustafa, qui réclamait des tri-
its antiques et des cessions de provinces et de for-
:esses inadmissibles, d'un autre côté par les
ents de Tékéli, d'Apafy et des envoyés transyl-
ins, intéressés à une guerre irréconciliable qui
otégeait leur indépendance, consumèrent vaine-
ent les jours. Les préparatifs immenses de cette
mpagne s'achevaient à Constantinople, sous les
ux de Caprara et de ses gentilshommes. L'am-
ssadeur, congédié par le grand vizir, ne tarda
as à reprendre le chemin de Vienne.

L'armée, forte de deux cent vingt mille hommes,
uerris dans les campagnes de Candie, de Bagdad
de Perse, sous les Kiuperli, campait déjà sous ses
ites dans la plaine de Daoud-Pacha, ce champ de
irs des Ottomans aux portes de Constantinople,
côté de l'Europe. Le sultan devait l'accompagner
squ'à sa résidence d'Andrinople. Le grand Soli-

man n'avait pas déployé plus de pompe royale et militaire à l'ouverture de ses mémorables expéditions contre la Germanie ou contre la Perse.

Les récits du comte Caprara, conservés dans les archives de Vienne, et recueillis par Hammer, sont des pages d'histoire qui ressemblent à des poëmes d'Orient.

« C'était d'abord la salle du divan, soutenue par huit colonnes, disposée en forme de baldaquin, tendue en velours, et ornée de vases de fleurs d'où retombaient des franges d'or et d'argent ; partout brillaient en lettres d'or des inscriptions arabes, persanes et turques. La salle d'audience reposait sur trois piliers ; dans le milieu, on voyait une estrade couverte de riches tapis de Perse, où s'élevait le trône, avec ses colonnettes et ses coussins de soie. Enfin, la chambre à coucher, qui avait la forme d'une bombe, était tendue à l'intérieur de damas écarlate, et extérieurement de drap rouge ; le lit, fait avec des fourrures de zibeline, était surmonté d'une coupole en damassé d'or ; la couverture et les matelas étaient de velours bleu orné de broderies somptueuses, le sol était couvert de tapis en poils de chameau. C'était devant cette chambre que veillait le silihdar. Ces trois appartements et le kœschk de la justice étaient

fermés par une cloison de forte toile, assez semblable à un vieux mur de forteresse, et dont les échancrures imitaient assez bien des créneaux. Dans un rayon d'un quart de mille, s'élevaient les trente tentes destinées aux pages, ainsi qu'au personnel des cuisines et des écuries.

« Au lever du soleil, le pacha, quartier-maître, ouvrit la marche avec deux queues de cheval, et précédant huit mille janissaires, qui marchaient sur deux de front. Les officiers (porteurs d'eau) de cette milice étaient à cheval, et derrière chaque compagnie venait le capitaine (maître-cuisinier), dont l'approche était annoncée par un cliquetis de chaînes et de cuillers d'argent. Les colonels à cheval, couverts d'une éclatante armure, portaient sur leur turban un panache de plumes de héron en forme de croissant; ils étaient armés d'un arc et d'un carquois; chacun d'eux avait derrière lui son sommelier et son porte-fusil, deux aides bien nécessaires dans une campagne. Venait ensuite l'aga des janissaires avec deux queues de cheval et trois drapeaux de soie; il était suivi de cinquante volontaires sur les épaules desquels étaient rejetées des peaux de léopard; ils précédaient vingt pages âgés de vingt à vingt-quatre ans, armés de cottes de mailles, de casques étincelants, et vêtus d'étoffes en

man n'avait pas déplo[illegible] militaire à l'ouverture [illegible] contre la Germa[illegible]

Les [illegible] du com[illegible] [illegible] de Vienne, [illegible] d'histoire [illegible]

C'était d'abo[illegible] [illegible] colonnes, [illegible]

[illegible] étai[illegible] [illegible] étaien[illegible] tenaien[illegible] jaunes. Le[illegible] quait six joueurs [illegible] valiers, et qu[illegible] [illegible]angeaient tous à [illegible] l'arsenal, le[illegible] [illegible]ngt-quatre por[illegible] [illegible]ivisés en quatre [illegible]uisait trente [illegible] suivis du [illegible] [illegible]uré de cinquante [illegible] drapeaux, deux [illegible] pages du [illegible] [illegible], de flèches, [illegible] accompagnés [illegible] cavaliers [illegible] [illegible] de main [illegible]

aître la cour du vizir fa-
des fourrures de zibe-
vaux couverts de somp-
pieds reposaient sur des
aient en main des rênes de
suivis de chevaux de main
ment équipés. Le kiaya du
deux queues de cheval, por-
bâtons bleus et rouges, et sept
bouclier fixé sur la selle, la
sabre pendant de chaque côté,
ent harnachés les uns que les
its par des palefreniers. On vit dé-
membres de la chancellerie d'État,
es des requêtes, le chancelier d'État,
de la trésorerie, avec une troupe de
musiciens; cinquante delis, ou volon-
llés de bonnets rouges que surmontaient
de différents oiseaux; leur aspect était fort
ils portaient des fourrures de zibeline et des
auxquelles étaient appendus des glands de
te, jaune et blanche; d'autres, désignés sous
de gonüllü, c'est-à-dire courageux, étaient
de taffetas rouge carmin, et de peaux de
d, du reste semblables aux précédents, à
différence près que leurs bonnets étaient

verts. Après eux venaient encore cinquante delis en kalpaks semblables à ceux que portent les Hongrois ; seulement ils étaient ornés d'une plus large fourrure de zibeline.

« Venait ensuite la maison du grand vizir, la plus brillante et la plus nombreuse qu'on eût vue jusqu'à ce jour. On y voyait figurer : cent soixante-dix seghbans à cheval (arquebusiers), armés de fusils, de boucliers et de sabres; vingt-quatre pages, deux cents fourriers, deux cents agas bien méritants, titre qui leur était commun avec les Orozanges, dignitaires qui appartenaient à la cour des anciens rois de Perse; quarante agas du grand vizir, accompagnés chacun de trente pages qui portaient des lances de bambous; quarante pages du grand vizir en habits couleur de citron, des carquois pareils brodés d'or, des rênes et des étriers d'argent ; deux cents autres pages répartis entre six détachements, dont chacun se distinguait par une couleur particulière, et suivis de cent vingt-cinq palefreniers ; le neveu du grand vizir et le vizir-gouverneur de Mossoul avec leurs sommeliers et leurs porte-fusils, le premier suivi de cent cinquante pages, de cinquante agas du trésor de Kara-Moustafa, portant des carquois brodés d'or, et de trois étendards ; le kiaya (ministre de l'intérieur), entouré de douze tschaouschs; enfin les musiciens du grand vizir.

« A ce dernier succédèrent le capitaine du guet et le prévôt, faisant faire place pour le sultan. Soixante-dix candidats des fermages, soixante-dix-sept tschaouschs avec leurs grands turbans et leurs bâtons argentés, et vingt-deux fourriers précédaient les jurisconsultes, les mollas et les mouderris ; ces derniers étaient suivis des quatre maîtres des chasses, du grand veneur pour les chasses au faucon, au vautour, à l'épervier et au milan. Le porte-étendard, prince du drapeau, portait le grand étendard vert du Prophète, au milieu de derviches, de khalwatis, de djelwetis, de mewlewis et de roufayis, qui remplissaient l'air de leurs acclamations. Après eux s'avançaient cent cinquante émirs, descendants du Prophète, en turbans verts, guidés par leur chef, élu de la noblesse; douze scheiks, prédicateurs dont les vêtements étaient tissés en poil de chameau ; cent cinquante tschaouschs, devant les quatre drapeaux qui précédaient les deux magistrats les plus élevés en dignité, le juge de Constantinople et le grand juge d'Europe et d'Asie, que distinguaient leurs énormes turbans roulés en forme de bourrelets. Puis venaient à droite et à gauche le vizir favori et le vizir caïmakam, escortés de quarante suivants à pied, couverts de peaux de léopard et armés de cannes à épée (prandistocco) ; les deux vizirs portaient des turbans d'apparat (kalewis), autour

[redacted]

desquels un large galon d'or serpentait comme un fleuve doré dans une mer d'argent; ils avaient auprès d'eux leurs sommeliers et leurs porte-fusils. Le grand vizir, vêtu d'une fourrure écarlate doublée de zibeline, s'avançait ensuite sur un cheval richement harnaché et couvert d'une éclatante armure; ses rênes et ses éperons étaient d'argent doré; vingt-quatre serviteurs le suivaient à pied, en habits de velours rouge et portant des ceintures à écailles d'or; à peu de distance derrière lui marchait son odabaschi (président des chambres), le mouhziraga, colonel des janissaires et capitaine de la garde personnelle du grand vizir; à gauche de ce dernier, on voyait le muphti, vêtu de fourrures blanches et coiffé d'un énorme turban; derrière lui venaient les lieutenants-généraux des janissaires, dont l'un était en même temps gardien des dogues du sultan, ce qu'attestaient trente-trois couvertures de damas brodé d'or appartenant à ces animaux, que l'on portait derrière lui. Quatre cavaliers avaient en croupe un pareil nombre de chats-léopards dressés pour la chasse (gatti pardi); soixante-quatre lanciers de la garde les suivaient deux à deux, coiffés de bonnets à plumes dorés et argentés, la taille ceinte de précieuses écharpes, vêtus de pourpoints dorés, dont le bas atteignait à peine les genoux, et chaussés de brodequins rouges.

Venaient ensuite, deux à deux, quatre cents archers de la garde, dont la coiffure était surmontée d'une touffe de plumes en forme de croissant, comme celle des colonels de janissaires; les palefreniers du sérail en turbans d'apparat, conduisant également vingt-quatre chevaux de main couverts de chabraques dorées, de selles, de boucliers et d'armes également dorées, et de plus ornées d'émeraudes, de rubis, de turquoises et de perles, les étriers et les rênes étaient dorés comme tout le reste; deux chameaux consacrés, dont l'un portait le Coran et l'autre un fragment de la couverture de la Kaaba.

« Enfin parut le sultan, vêtu d'une pelisse en damas blanc fixée sur sa poitrine par douze agrafes en diamants, et par derrière garnie jusqu'au bas de zibeline noire; sur son turban de petite dimension, qui descendait fort avant sur son visage, s'élevaient trois panaches enrichis de diamants. D'un côté, le khassekiaga (celui qui vient après le bostandjibaschi), et, de l'autre, le solakbaschi, tenaient le bord de son vêtement. Cinquante lanciers et cinquante archers des gardes du corps étaient rangés autour de lui; en sorte qu'au milieu de ces casques reflétant les rayons du soleil et de ces plumes flottantes, sa figure tantôt apparaissait et tantôt disparaissait dans l'auréole de lumière dont elle semblait environnée. Immédiate-

[redacted]

ment après le sultan s'avançait le prince héritier, alors âgé de dix-huit ans, vêtu d'une simple pelisse verte ou peau de lynx, et suivi seulement de deux domestiques à pied. La modestie de ce cortége avait pour objet de prévenir toute jalousie de la part du sultan. Le prince était suivi de quarante pages de la chambre intérieure, revêtus des insignes de leur charge, du silihdar, du dülbenddar et du tschokadar, qui portaient le sabre, le turban et le manteau du sultan; après eux venaient les pages des trois autres chambres, avec les eunuques blancs, leurs maîtres d'hôtel et les baltadjis du sérail. La marche était fermée par six voitures à six chevaux, une grande voiture d'apparat et quatorze autres traînées par des buffles; enfin quinze cents spahis et silihdars armés de lances de bambous et de guidons flottants, semblables à ceux des uhlans.

« Le sultan organisa, dans le courant de ce mois, à Tschataldjé et à Yapagdji, une grande partie de chasse, semblable à celle qui avait eu lieu avant son départ de Constantinople. A cet effet, trente mille individus, amenés de toutes parts comme un vil bétail, furent chargés de battre la campagne et de lancer le gibier; on pourvut à leur subsistance au moyen d'une contribution de cent cinquante mille écus, frappée sur les juridictions comprises entre Galli-

poli et Philippopoli. On ne réussit à tuer dans cette chasse qu'un verrat, sept chevreuils et trente lièvres; mais elle coûta la vie à un bien plus grand nombre de chasseurs qui succombèrent à la fatigue. Cette chasse fut d'autant plus meurtrière, que, pour y prendre part, on avait mis en réquisition les pauvres rayas de Belgrade. Le sultan, en voyant les cadavres de ceux qui avaient péri, dit à sa suite : « Sans doute, « ils auraient médit de moi, et ils en ont reçu le châ- « timent d'avance. »

« Au milieu de janvier, les tentes du sultan furent dressées à une demi-lieue de la ville, dans la prairie de Tschoukourtschaïri (15 janvier 1683); elles étaient neuves, elles surpassaient en magnificence celles que nous avons décrites, et coûtaient plus de cent mille écus. Mais ce fut surtout le luxe des préparatifs de guerre qui effaça tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans l'empire ottoman, grâce à l'ostentation et à la vanité du grand vizir et à la partialité du sultan pour le harem, qui ne fut jamais si brillant ni si nombreux que pendant cette campagne. Les soldats dirent même, en murmurant, que l'armée des femmes était aussi nombreuse que celle des hommes; que le sultan Amurat IV n'emmenait avec lui dans ses campagnes qu'une seule femme et deux pages, tandis que maintenant les carrosses du harem

étaient au nombre de cent. Celui de la sultane Khis-sekï était monté en argent et avait des roues garnies du même métal ; les selles et les harnais des chevaux attelés à chacune de ces voitures étaient doublés de velours. Les chars et les chevaux du grand vizir n'étaient pas moins luxueux et rappelaient la somptuosité que les anciens rois de Perse, comme Darius et Xerxès, étalaient dans leurs guerres. On vit ensuite défiler successivement les corps de métiers et les ouvriers de Constantinople, qui avaient reçu l'ordre de se rendre à Andrinople et de suivre l'armée, afin qu'on n'y manquât de rien : des tours de bouffons et de bateleurs égayèrent la marche de ces corporations. Le lendemain, dix mille janissaires furent passés en revue, puis le sultan sortit du sérail pour entrer sous la tente (18 mars 1683). Il s'éleva à ce moment un si violent orage que le turban de Mahomet IV faillit tomber ou tomba réellement, ce qui fut considéré comme un mauvais présage.

« Le 31 mars, jour auquel avait été conclue l'alliance offensive et défensive de l'empereur Léopold et du roi de Pologne, le camp des janissaires fut levé, et le jour d'après le sultan quitta Andrinople. L'internonce impérial Caprara suivit l'armée avec toute sa suite, dont la garde était confiée aux janissaires ; du reste, on continua à le traiter honorablement.

« La queue de cheval, remise aux mains du quartier-maître, précédait l'armée ottomane. Les villages que l'on traversait étaient tenus de fournir du foin, de la paille, de l'orge et des pieux pour supporter les tentes. Des gardes empêchaient leurs habitants de prendre la fuite avant le passage du sultan; mais ensuite ils demeuraient libres d'incendier leurs maisons, et de se retirer dans les montagnes pour échapper aux vexations des troupes asiatiques qui suivaient Mahomet IV. En avant de l'armée marchait un troupeau de moutons dont on abattait chaque soir un certain nombre, pour être distribués le lendemain matin. L'itinéraire de l'armée était indiqué par de petites buttes en terre, élevées de distance en distance; deux situées en face l'une de l'autre signalaient le passage du sultan; une seulement, celui du grand vizir. Devant les bêtes de somme qui portaient les bagages de chaque régiment, un bruit de grelots et de sonnettes annonçait l'approche du cheval qui portait les chaudrons et les puisoirs. Dans les bourgs et les villages, la musique se faisait entendre; les poëtes des janissaires (un certain nombre de ces chanteurs forains étaient attachés à chaque régiment) chantaient des vers plaisants ou obscènes, tandis qu'on bernait les maraudeurs. Chaque soir, de bruyantes acclamations

appelaient tout le monde à la prière commune, que terminaient des vœux adressés au ciel pour le bonheur du padischah, et les cris de hou! et de *Allah!* »

XI

Mahomet IV s'arrêta à Belgrade ; il y reçut les hommages et les tributs des envoyés de Tékéli et de la république alliée de Raguse ; il remit au grand vizir l'étendard vert du Prophète, un cheval de guerre, un sabre, une fourrure, un panache de héron, signe de sa toute-puissance pendant la campagne. Tékéli lui-même, suivi de cent vingt gentilshommes hongrois à cheval, de cent-cinquante hussards aux vestes brodées d'une épée d'or, vint rendre hommage de sa couronne au sultan. Il était vêtu avec ce luxe guerrier que les Hongrois empruntaient des Tartares et des Asiatiques. Six heiduques à pied, vêtus de peaux de tigre, le précédaient ; l'étendard vert de Hongrie flottait au-dessus de sa tête ; cet étendard était déchiré en deux lambeaux, image du déchirement de la patrie en deux nations adverses. Une nuée d'heiduques et de cavaliers, dont les bonnets étaient surmontés de plumes blanches, caracolaient autour de leur nouveau roi ; lui-même, couvert d'une pelisse courte de

et revêtu d'armes éclatantes, portait les
le sa royauté conquise avec son épée.
stafa le reçut en roi, et laissant le sultan
e, s'avança sur les pas de Tékéli, à tra-
ongrie, dont ce transfuge ambitieux lui
route. Moitié par patriotisme, moitié
ır, tout plia sous ce déluge d'Ottomans.
ıce de Tékéli et des magnats de son
ait taire la nationalité outragée.
autrichienne, bientôt heurtée par l'avant-
Turcs, fut refoulée par cette masse jus-
. Cette forteresse à investir et à emporter
ıra-Moustafa, impatient d'atteindre l'em-
eur, en marchant sur Vienne. Il tint un
guerre en vue de Raab, pour décider de
on de la campagne. Le vieux guerrier
vainqueur des Polonais et des Russes, lui
a vainement le danger de s'avancer dans
nnemi et inconnu, en laissant derrière
aces et des garnisons qui lui fermeraient
en cas de revers.
oi de Perse, » lui dit Ibrahim, pour ap-
ı avis par un symbole, « fit déposer un
ontenu dans une bourse sur un large tapis,
lant ses courtisans, il donna le trésor à
ui trouverait le moyen de prendre la

« bourse sans marcher sur le tapis. La munificence « du roi paraissait illusoire, quand un des assis- « tants, repliant et roulant le tapis par ses bords, « atteignit ainsi la bourse de la main sans avoir « foulé la natte ! — Suis cet exemple, ô vizir ! » ajoute Ibrahim, « et replie l'Autriche pièce à pièce, avant « de toucher à la capitale, qui n'aura plus de nation « pour la défendre.

« Vieux radoteur, » dit brutalement Moustafa au vieillard, « tu raisonnes comme une tête affai- « blie par tes quatre-vingts ans ! Tu resteras ici « comme un homme incapable de combattre, et « tu te chargeras d'approvisionner de loin mes « troupes. »

« Vizir, » lui répondit avec hardiesse le sage Houssein, gouverneur de Syrie, et que les mœurs arabes avaient accoutumé au respect de la sagesse du vieillard, « n'outrage pas ainsi notre père le « pacha, qui te donne le meilleur conseil. »

XII

Les seuls conseillers de Moustafa étaient sa témérité et son ignorance. Il laissa Ibrahim en réserve avec une poignée de Tartares pour assurer les convois, franchit la Leitha, emporta les forteresses,

ispersa une seconde fois la faible armée de Léopold u delà de Pesth, lui tua cinq cents de ses plus raves chevaliers, et blessa à mort le prince Louis e Savoie, volontaire dans l'armée des Impériaux. es deux meilleurs généraux de Léopold, Caprara t Montecuculli, inégaux par le nombre aux Ottoans, s'abritèrent derrière les murs de Vienne, emant par leurs récits la terreur des Turcs, dont es immenses colonnes ressemblaient à une migraion de peuple plus qu'à une armée. Le timide éopold ajouta lui-même à cette terreur en s'éloinant précipitamment de sa capitale, précédant la uit avec sa famille, sa cour, ses trésors, et en cherhant pour sa sûreté l'asile des Alpes de Styrie. La amme des villes et des villages, la multitude de euple, de femmes, d'enfants, de troupeaux, fuyant eurs demeures incendiées et couvrant les routes des émissements d'une nation entière, précédaient les urcs.

Au lever du soleil, le 14 juillet 1683, les Tarares, avant-garde de Kara-Moustafa, apparurent ux habitants consternés de la capitale. L'égorgeent en masse, par les Tartares, de trois mille cinq ents suppliants enfermés dans une tour, sortis sur a foi d'une capitulation et précédés d'une belle eune fille couronnée de fleurs qui présentait les

clefs de la tour, fit retentir jusqu'à Vienne le cri des victimes et la joie féroce des bourreaux. On vit, du haut des murs, des convois de quarante mille esclaves, chassés comme des troupeaux devant les chevaux des Tartares, sillonner de leurs files lugubres les routes de Styrie. Le comte de Stahremberg, gouverneur de Vienne, résolu de s'ensevelir avec sa garnison de dix mille hommes sous les débris de la capitale, ne répondit à la première sommation de Kara-Moustafa qu'en brûlant lui-même les vastes faubourgs de Vienne. Les Turcs, étonnés, comprirent qu'une capitale qui s'enveloppait ainsi elle-même d'une ceinture de feu et de fumée était décidée à s'immoler pour la religion et pour la patrie.

XIII

Pendant que cette fumée dérobait Vienne aux yeux des Turcs, le duc de Lorraine, généralissime des troupes allemandes, sortait de la ville à la tête de trente mille hommes de cavalerie autrichienne, croate, polonaise, et, traversant le Danube, marchait à la rencontre des renforts que l'Allemagne et la Pologne lui promettaient pour revenir au secours de Vienne. Le Danube, dans lequel le duc de Lorraine jeta ses ponts derrière lui, sauva ce noyau d'armée.

Vienne, à défaut de régiments, se leva et s'arma tout entière; ouvriers, étudiants, bourgeois, vieillards, tout fut soldat. On enleva le battant de l'énorme cloche de la tour de Saint-Étienne, cathédrale et tombeau de l'empire, pour que la sonnerie de ce beffroi n'avertît pas les Turcs des mouvements de la ville. De petites clochettes, portées dans les rues par la main des enfants, devinrent le seul tocsin à voix basse de la ville muette. Aux tintements de ce tocsin confidentiel, les soldats, les bourgeois, les étudiants devaient courir chacun au poste qui leur avait été assigné d'avance.

Pendant ces préparatifs de détresse, les trois cent mille Turcs, Tartares, Hongrois, complétant l'investissement de la ville, et rétablissant les ponts de bateaux sur le Danube, dressaient leurs tentes et creusaient leurs tranchées en une vaste circonvallation qui enserrait le fleuve lui-même dans ses lignes. Le Grec Cantacuzène, prince de Valachie, surnommé par les Turcs eux-mêmes Scheïtanoghli, *fils de Satan*, avait formé ses lignes et dressé ses batteries sur une éminence boisée, séparée des Turcs ses alliés près d'Hetzendorf, au bord d'une forêt, dont il coupa les arbres pour construire les ponts du Danube. Cet ennemi implacable des chrétiens avait élevé une croix en pierre de dix toises

[redacted]

de hauteur, au-dessus d'un autel où il faisait célébrer la messe par ses prêtres en vue du croissant de ses maîtres; séducteur perfide de l'épouse de son prédécesseur sur le trône de Valachie, parvenu à la souveraineté par la ruse, l'adulation, la versatilité, les armes de ce Grec étaient l'effroi de la population de Vienne. Sa piété contrastant avec la cause qu'il servait, et avec ses crimes, faisait du nom de Scheïtanoghli, descendant des empereurs byzantins, Cantacuzènes, le symbole de l'apostasie.

XIV

Le siége, aussi acharné que celui de Candie, durait depuis soixante et dix jours, avec ses alternatives de dix-huit assauts donnés et repoussés, et ses extrémités de détresse et de disette, sans que les Viennois, abandonnés à eux-mêmes, eussent reçu aucun indice de secours apporté par la chrétienté à ses derniers défenseurs. L'Europe, indifférente aux dangers d'un empire dont l'ambition avait dépopularisé la cause par sa prétention à la monarchie universelle, n'armait pour l'Autriche que quelques rares volontaires. L'incohérence et la distension des éléments mal reliés entre eux, dont se composaient et dont se compose encore aujourd'hui la nationalité

allemande, donnaient à la confédération germanique la lenteur et l'égoïsme des membres sans tête, plus inhabiles à se défendre qu'à attaquer. Le fanatisme chrétien des croisades était aussi éteint que le fanatisme musulman des conquêtes ; tout était politique dans cette guerre, où l'on voyait des Hongrois calvinistes, des Moldaves, des Valaques, des Transylvains, des Serbes, des Grecs chrétiens, célébrer leurs mystères au milieu des mahométans sur les collines de Vienne.

Un Polonais intrépide, ancien interprète des ambassadeurs de sa nation, à Constantinople, fut le premier qui trompa la vigilance des Turcs pour rapporter aux défenseurs de Vienne l'espérance qui commençait à les abandonner. Cet aventurier, nommé Koltschitzky, traversa le camp de Moustafa, en chantant, sous le costume d'un musicien de rue, des chansons turques qui attroupaient le soldat; parvenu au bord du Danube en face des remparts, il se précipite dans le fleuve, et il échappe, en nageant entre deux eaux, aux balles des Turcs. Il apportait à Stahremberg des nouvelles de l'approche du duc de Lorraine et du roi de Pologne Sobieski, à la tête de soixante et dix mille combattants. Des fusées lancées pendant la nuit suivante, du haut de la tour de Saint-Étienne, apprirent aux

généraux de l'armée impériale que Vienne respirait encore sous les décombres de ses bastions et que leur message avait réjoui le cœur de ses patriotes.

XV

La Pologne était la seule nation que le catholicisme de ses peuples et l'héroïsme de son roi Jean Sobieski avaient suscitée au secours de l'Autriche. Les longs ressentiments de ses vieilles humiliations devant les Turcs et la gloire récente de la victoire de Choczim, qui lui avait appris à mépriser son ennemi, avait popularisé la guerre sainte contre les Ottomans dans la Pologne. L'entraînement de son roi avait fait le reste.

Nous l'avons dit plus haut, l'héroïque Pologne avait été de tout temps une faction plus qu'une nation. Elle avait fini, en 1382, par se donner une constitution aussi anarchique que son caractère. Louis d'Anjou, de la maison royale de France, le dernier des rois héréditaires en Pologne, n'avait laissé en mourant que des filles.

La seconde et la plus belle de ces filles, nommée Edwidge, n'avait que quatorze ans à la mort de son père. Les Polonais, séduits par sa beauté précoce

et par ses vertus en espérance, la proclamèrent reine de Pologne, sous condition que la nation conserverait sur sa jeune souveraine l'autorité paternelle et lui ferait épouser un prince de son choix. Mais le cœur d'Edwidge avait choisi avant la diète de Pologne. Un de ses cousins, Guillaume d'Hapsbourg, duc d'Autriche, élevé avec elle dans le palais de son père, était l'époux et le roi qu'elle se destinait. Ce jeune prince, par ses grâces, son éducation, sa valeur, aurait attiré les regards de toutes les princesses de son temps ; mais une affection, pour ainsi dire natale, lui assurait le cœur d'Edwidge. « Il « lui semblait, » disait-elle aux Polonais, « qu'ils « avaient été élevés dans le même berceau. »

Guillaume d'Hapsbourg, appelé secrètement par elle à Cracovie pour solliciter sa main devant la diète, ne put fléchir la noblesse polonaise, qui craignit dans un prince de la maison d'Autriche un dominateur plus qu'un roi. Ni les angoisses ni les larmes d'Edwidge ne purent attendrir son peuple. Un barbare idolâtre, vêtu de peaux de bêtes, de mœurs aussi féroces que l'aspect, Jagellon, duc de Lithuanie, fut imposé pour époux à la petite-fille de saint Louis, et pour roi aux Sarmates policés, ces Italiens du Nord.

L'ambition de fortifier la Pologne contre les Rus-

ses, les Tartares et les Cosaques par l'adjonction de la Lithuanie, décida la diète à sacrifier à ce barbare la fille de ses rois. Résignée à son sort et fervente de zèle pour la conversion des Lithuaniens à la foi catholique, Edwidge commença par convertir son époux, et poursuivit avec lui en Lithuanie, tantôt par la persuasion de ses charmes et de son éloquence, tantôt par la force, la conversion de son nouveau peuple au Dieu de son enfance. L'histoire retrace, et avec admiration et avec horreur, le récit de cette étrange mission d'Edwidge et de Jagellon en Lithuanie pour y substituer le christianisme à l'idolâtrie.

Tandis que la belle et éloquente reine de Pologne prêchait les foules pressées par l'étonnement et l'attrait sur ses pas, le barbare Jagellon, suivi de prêtres aussi implacables que lui, contraignait et martyrisait les obstinés au vieux culte. Afin d'épargner le temps des missionnaires dans les cérémonies d'un baptême individuel, le roi poussait sous le glaive de ses soldats des multitudes entières dans le courant du fleuve et les faisait baptiser ainsi en masse, ne donnant souvent qu'un seul nom de saint à toute une horde.

XVI

Depuis l'extinction des Jagellons, la Pologne, de plus en plus républicaine, avait élu dans ses diètes, sénat aristocratique et militaire, des rois plus semblables à des consuls qu'à des monarques. Sa constitution tribunitienne et prétorienne semblait avoir combiné dans ses institutions tous les vices du gouvernement monarchique, du gouvernement soldatesque, du gouvernement féodal et du gouvernement républicain. Son existence n'était qu'une perpétuelle candidature de ses nobles turbulents au trône, et une perpétuelle faction contre le roi qu'ils s'étaient choisi.

La politique des Polonais au dehors se ressentait de ces compétitions éternelles du pouvoir au dedans; chaque parti, tour à tour ébranlant sa patrie pour rester fidèle à ses préférences ou à ses antipathies, cherchait ses appuis et ses alliés à l'étranger. Au milieu de tant d'agitations intestines, une seule vertu restait à la noblesse polonaise, l'héroïsme. C'étaient les premiers soldats du monde. On a vu leur oscillation perpétuelle entre la Hongrie, l'Autriche, la Suède, la Russie, la Turquie, la Tartarie même : peuple jusque-là plus oriental qu'européen, ils

avaient accepté longtemps la vassalité des Ottomans; mais leur mobilité les rendait aussi incapables de servitude que de liberté. L'excès en tout était leur nature; ils avaient de beaux jours sur le champ de bataille, point de sécurité dans leur patrie.

XVII

Telle était la Pologne au moment où il lui naissait un de ces hommes qui sauvent et illustrent les nations, quand les nations peuvent être sauvées. Cet homme était Sobieski, prédestiné à couvrir un jour l'Europe.

Jean Sobieski, selon son historien moderne, M. de Salvandy, auteur d'une étude justement estimée sur ce héros, était né en 1624, dans les monts Carpathes, au château d'Olesko, pendant un orage mémorable où la foudre, en menaçant son berceau, sembla annoncer à la Pologne un homme d'éclat et de bruit venant au monde. Il était du sang de ces héros sarmates appelés les nobles du *bouclier*, qui confondaient leurs noms avec les origines fabuleuses de la patrie. Il a raconté lui-même, dans une notice historique, les exploits de son père Jacques Sobieski, le vainqueur des Turcs aux combats de Choczim.

« Le souvenir de Jacques Sobieski, fils de Marc,

dit-il, reste profondément gravé dans mon cœur; c'était mon père. Il fit ses premières armes sous le grand Zolkiewski, dans cette ancienne guerre de Moscovie qui livra au jeune Wladislas le trône des czars; dans l'expédition suivante, il fut au nombre des chefs chargés, sur le refus de Zolkiewski, de commander l'armée et de présenter le prince au peuple qui l'avait choisi pour maître. Blessé au bras à l'assaut de Moscou, mon père assista cependant depuis lors à toutes les campagnes de ces temps orageux, toujours suivi de ses hussards d'ordonnance qu'il entretenait à ses frais, et que leur valeur éclatante, comme leur riche tenue, faisaient nommer *la troupe d'or*. Ce fut lui qui, dans la campagne glorieuse de Choczim, membre d'une commission investie des pleins pouvoirs de la diète pour conduire les hostilités, réussit à conclure la paix avec l'empereur Othman II. Depuis ce succès, il fut chargé de toutes les négociations de la république avec les Suédois, les Cosaques, les Tartares, les Moscovites, les Turcs. Quatre fois les nonces le mirent à leur tête dans les diètes, en l'élisant maréchal, et il finit par arriver, de charge en charge, au poste de premier sénateur séculier de la Pologne, sous le titre de castellan de Cracovie. »

Sa mère, Théophile Danilowiczowna-Sobieska

était la petite-fille de l'illustre grand hetman Zolkiewski, conquérant de Moscou. Au début de ce même été, où elle mit au monde son glorieux fils, une bande de Tartares avait envahi son manoir d'Olesko ; elle s'y trouvait avec sa mère, Danilowiczowna et sa grand'mère, la veuve de Zolkiewski. Ces trois femmes, à la tête de leur domesticité, défendirent vaillamment leur château, leur liberté, leur honneur, le héros qui allait naître et que le bruit des armes venait trouver avant le berceau.

Jean avait un frère aîné, dont il dit dans la même note manuscrite : « Mon frère aîné, nommé Marc, « comme mon bisaïeul, ne devait parvenir à l'âge « d'homme que pour être égorgé par les Tartares. « Tous les miens ont ainsi trouvé la mort sous les « coups des infidèles pour la défense de notre religion sainte ; moi seul étais réservé à d'autres destins par la volonté divine. » Il semble que Jean Sobieski se soit expliqué tout entier dans cette parole modeste et pieuse.

Son père, Jacques, vainqueur d'Othman II, avait donné à sa patrie la paix qu'apporte la victoire. Son enfance s'écoula pendant les années prospères que cette paix valut à la Pologne, et sous l'influence du courant de civilisation qui parvenait enfin jusqu'à ces contrées, toujours foulées et dévastées

par le pied des soldats. Son éducation en profita, il parlait sept ou huit langues, connaissait les littératures étrangères, jouait de plusieurs instruments, peignait avec facilité, de même qu'il montait supérieurement à cheval et maniait toutes les armes avec une admirable dextérité. Son père, dont l'éloquence avait souvent dominé la diète et qui connaissait l'empire de la parole dans les républiques, l'exerça à manier aussi cette arme de l'âme; il le rendit plus éloquent que lui-même. Il le fit aussi voyager, d'abord à Paris, pour compléter son éducation; puis en Turquie, pour lui faire mesurer les proportions et sonder les forces de cette puissance formidable, qu'il désignait à sa pensée et à sa foi comme l'ennemi qu'il fallait combattre et vaincre.

Sa mère avait réuni à Jolkiew, centre des vastes possessions de la famille, tous les restes de ses parents tombés sous les coups des Ottomans et des Tartares. Jacques avait même racheté d'Othman II la tête du grand Zolkiewski, longtemps attachée aux portes du sérail après la fatale journée du Kobilta, pour l'apporter à ce rendez-vous de la mort et de l'héroïsme. Un monastère de Dominicains, élevé par Théophile, en avait reçu le dépôt, et l'on raconte qu'elle conduisait, presque tous les

jours, ses enfants à ces reliques vénérées. Là, elle les faisait prier, et enflammait leur imagination et leur cœur à tous les combats, à tous les martyres de sa famille. Souvent la catastrophe du Kobilta revenait dans ces récits renouvelés entre des tombes et un autel. L'enfant en était toujours profondément ému. On lui relisait alors une lettre d'adieu, adressée au roi Sigismond par son aïeul le grand hetman, et datée de ce dernier champ de bataille, comme un testament de politique et de guerre.

XVIII

Pendant que son père commandait les troupes polonaises sur le Boug et s'illustrait dans les diètes, le jeune Sobieski, accueilli et admiré en France pour sa beauté martiale et son génie précoce, s'éblouissait de l'éclat naissant de la cour de Louis XIV, s'enrôlait, pour apprendre le métier des armes, dans les mousquetaires de la garde du roi, et se formait, dans la familiarité du grand Condé, à l'école de l'héroïsme. Poursuivant ses voyages de Paris à Constantinople, il avait été rappelé dans sa patrie par la guerre civile entre deux factions armées, celle du roi Wladislas et celle de Chmiel-

nicki, ce Coriolan polonais, amenant les Cosaques dans sa patrie.

L'interrègne, après la mort de Wladislas, en ouvrant l'ère des anarchies, avait uni la Pologne aux barbares. La noblesse, rassemblée à Varsovie, pour s'entre-déchirer en se disputant l'élection du trône, allait être cernée dans sa capitale. Zamosc, déjà investi par les Cosaques et par les Polonais, leurs alliés, était prêt à livrer aux Barbares la dernière citadelle de la liberté. Sobieski s'y jeta à travers les ennemis, releva les courages, soutint le siége, écarta les barbares. Le nouveau roi élu, Jean-Casimir, obtenait une paix précaire, bientôt suivie d'une nouvelle confédération contre lui. Sobieski en triompha dans la victoire, à Beredesco, qui laissa respirer la patrie. Mais les dissensions prévalaient toujours chez un peuple qui ne reconnaissait de la patrie que les camps. Les Russes de Pierre le Grand inondaient les provinces du Nord; les partisans du roi de Suède, Charles-Gustave, lui livraient à son tour le trône de Pologne; le mot final de partage de la Pologne était hautement prononcé par les Suédois et les Russes.

Mais l'heure de ce crime européen, malheureusement provoqué par la turbulence de cette aristocratie, n'avait pas encore sonné. Il restait à la Po-

logne un grand citoyen dans son héros. L'inspiration du danger suprême le fit élire généralissime. Inondés de Cosaques, de Tartares, de Russes, de Hongrois, de Transylvains, appelés par les Polonais dans leurs provinces, il fallait aux Sarmates un soldat étranger à tous ces partis et les dominant tous par son impartialité supérieure. Sobieski accepta le commandement comme le poste périlleux, la brèche de la patrie. Il prend en main l'épée de la Pologne.

XIX

Mais l'extrémité du danger ne suffisait pas à remplir le grand cœur de Sobieski; la noble passion qui s'allie le mieux à l'héroïsme dans les hommes à larges proportions de nature, l'amour dévorait le héros. Il adorait la belle comtesse Zamoyski, que la mort de son mari venait de rendre libre au moment du couronnement de Sobieski. La comtesse Zamoyski était une jeune Française, amenée en Pologne, comme dame de la cour, par la dernière reine des Polonais, princesse de Nevers. Son nom était Marie-Casimire d'Arquien; sa beauté et son esprit l'avaient signalée à l'admiration de Varsovie.

Sobieski, moins roi qu'amant, oublia pour elle la politique qui lui conseillait de chercher une alliance avec les grandes maisons de sa patrie ; il oublia même la décence qui interdit à une veuve de huit jours de passer du deuil aux noces ; son impatience de bonheur la lui fit épouser avant que la semaine eût séché les larmes qu'elle devait à un premier époux. Prêt à rentrer en campagne contre les ennemis nombreux et acharnés, il ne voulait pas mourir sans avoir possédé l'épouse qu'il préférait à un empire. Nous verrons bientôt cette femme, devenue reine, faire les délices et le supplice de celui qui lui avait donné un trône avec son cœur.

XX

Une bataille de dix-sept jours à Podhaïc, contre es Polonais, les Cosaques, les Tartares, les Turcs confédérés, lui rend le sol polonais ; une seconde bataille contre deux cent mille Turcs d'Ibrahim-Pacha lui donne une renommée européenne. La chrétienté fait retentir son nom dans tous ses temples ; il reçoit le nom de *Bouclier du Christ*, ce premier surnom de ses pères. Il revient assister de près avec sa poignée de patriotes à la diète turbulente, où la noblesse, partagée entre les différentes

[redacted]

puissances de l'Europe, déchirait la patrie parait une proie aux étrangers. La nation est enfin convoquée pour arracher la Pologne nobles. La reconnaissance prononce le n Sobieski. La Pologne entière y répond par un mation qui le nomme roi. Il refuse en vain. publie le contraint d'accepter la couronne. T partis se taisent un moment devant ce nom. firme cette nomination par la victoire de C contre les Turcs, première supériorité des Sa sur les Ottomans. Les Turcs le nommèrent *du nord*.

On a vu que, loin d'abuser de son tri Sobieski avait envoyé des ambassadeurs et d sents à Constantinople pour confirmer la pai la victoire. La témérité et l'ignorance de Moustafa avaient aigri ces négociations. So averti des préparatifs du grand vizir, avait convié l'Europe à une croisade défensive co Ottomans. L'empereur Léopold lui-même menacé que toute autre puissance, avait décl offres. La noblesse polonaise, toujours di opposé à ses rois, avait refusé à Sobieski so sentement à la guerre. La France, alliée à quie et ennemie de l'Autriche, fomentait à V l'esprit de résistance aux plans de Sobiesk

les trois cent mille hommes de Kara-Moustafa franchissant le Danube pour inonder l'Allemagne, l'obstination de Sobieski, l'enthousiasme désintéressé et religieux du peuple polonais pour sa foi, contraignent enfin la diète de ratifier à contre-cœur l'alliance de la Pologne et de l'Allemagne.

La voix de Sobieski avait réveillé la Savoie, l'Italie, l'Espagne, le Portugal : Turin envoyait à l'empereur des subsides et des volontaires ; le roi d'Espagne vendait sa vaisselle d'or et d'argent pour solder les défenseurs de sa maison et de sa foi ; les couvents d'Espagne et d'Italie se cotisaient pour subvenir aux frais de cette guerre de salut universel ; les cardinaux de Rome, à l'exemple du pape Clément XI, aliénaient les biens ecclésiastiques pour défendre l'Église menacée si près des Alpes ; les provinces catholiques du Midi étaient sillonnées de pèlerinages et de processions à tous les autels, pour implorer l'assistance des miracles en faveur de Sobieski. Mais Sobieski était le vrai miracle.

Les Turcs s'avançaient sur Pesth ; le duc Charles de Lorraine, généralissime de Léopold, mais généralissime presque sans armée, appelait impatiemment les Polonais à une jonction, qui pouvait seule suppléer à sa faiblesse ; Léopold, exilé de sa capitale, offrait la Hongrie tout entière au roi de Pologne

pour prix de son assistance. Sobieski, plus chevaleresque et plus chrétien qu'ambitieux, ne voulait d'autre prix que la victoire ; il aurait rougi de combattre comme mercenaire pour la chrétienté. La gloire et le ciel étaient les seules soldes de son héroïsme. Après avoir visité à pied et en pèlerin toutes les églises de Cracovie, le jour de la fête de l'Assomption, il s'élança, avec l'élite des armées polonaises, au secours de Vienne. L'Allemagne le salua d'un cri d'espérance. Des arcs de triomphe, dressés partout sur son passage, portaient pour inscription ces mots latins, allusion à sa destinée future : « *Salvatorem expectamus! (Nous attendons un sauveur!...)* »

C'était en effet le salut de Vienne qui s'approchait avec lui. Trois jours plus tard, le boulevard de l'Empire, de l'Autriche, de l'Italie, de la chrétienté, allait s'écrouler. Les deux armées de Charles de Lorraine et de Sobieski, en se réunissant à une marche de Vienne, ne s'élevaient ensemble qu'à soixante mille combattants. C'est là tout ce que la chrétienté, refroidie par l'inanité de ses anciennes croisades et désaffectionnée de la maison d'Autriche par son ambition universelle, avait pu rallier contre les trois cent mille Asiatiques de Kara-Moustafa.

XXI

L'heure pressait. Vienne, écrasée sous les mortiers de l'artillerie ottomane, n'était plus qu'un champ labouré par l'explosion continue des bombes ; les églises, les monastères, le palais de l'empereur, les quartiers entiers de la capitale fumaient d'un continuel incendie; les pans de muraille obstruaient les rues ; la tranchée n'était qu'à trente pas de la contre escarpe ; des batteries armées des mêmes canons monstrueux qui avaient ouvert les brèches de Constantinople, de Rhodes, de Candie, préparaient de larges voies aux derniers assauts. Le comte de Stahremberg, blessé d'un éclat de bombe, ne commandait plus que de son lit de douleur ; les soldats et les habitants, en mesurant chaque matin de l'œil les pertes faites la veille et la réduction rapide de leurs bataillons, commençaient à s'entretenir d'une inévitable et prochaine capitulation.

Deux mois s'étaient écoulés dans la plus terrible perplexité, dans des combats de tous les jours. L'épidémie se joignait au bombardement, aux chocs sur la brèche ou dans la nuit des mines pratiquées par les Turcs. Les munitions s'épuisaient, un morne désespoir s'emparait de toutes les âmes. En septem-

bre, une demi-lune était tombée au pouvoir des assiégeants, une partie de la muraille même s'était écroulée. Il fallut improviser des retranchements à l'entrée des rues : c'était le dernier effort. Stahremberg n'espérait plus tenir que trois jours, et chaque nuit des signaux de détresse annonçaient à Charles de Lorraine que la chute devenait inévitable. Au milieu de la nuit qui précédait ce troisième et dernier jour des prévisions de Stahremberg, un cri de joie retentit tout à coup du haut de la tour Saint-Étienne. C'était la sentinelle qui venait d'apercevoir une flamme brillante sur les sommets du Calenberg, et qui signalait à l'horizon l'armée polonaise. Le soleil levant éclata sur une forêt de lances et de banderoles qui se déroulaient sur la montagne.

On vit alors les Turcs se diviser en trois parts : l'une se tourner vers le nouveau combattant qui se présentait, l'autre se préparer à l'assaut; la troisième, symptôme de délivrance, n'était qu'une multitude désordonnée qui fuyait vers la Hongrie toute chargée de butin. L'évêque de Neustadt, Collonitz, qui avait combattu en soldat à Candie, et qui maintenant s'était enfermé dans Vienne, où sa foi, son courage, sa parole animaient la défense, où son exemple et sa charité aidaient à supporter tant de maux, appela aussitôt les femmes et les enfants aux

églises, tandis que Stahremberg entraînait les hommes aux remparts.

XXII

Depuis quelques jours déjà Charles de Lorraine avait couru se joindre à Sobieski, pour apprendre, disait-il, le métier de la guerre sous un si grand maître. Les Impériaux pleurèrent de joie en voyant l'illustre chef dont le nom seul était une première victoire. La discorde, qui s'attache toujours aux revers, paralysait leurs dernières forces ; elle s'éteignit aux pieds du héros de Choczim, qui rencontra dans ses nouveaux soldats une obéissance qu'il n'avait jamais trouvée dans ses propres sujets.

Cependant Charles de Lorraine avait pu jeter un triple pont sur le Danube, à six lieues en deçà de Vienne, sans que le grand vizir eût rien fait pour l'en empêcher. « Vous voyez bien que le général « qui, à la tête de trois cent mille hommes, a laissé « construire ce pont à sa barbe, ne peut manquer « d'être battu, » s'écria Sobieski, pour entraîner au delà du Danube les Impériaux, qui hésitaient à le suivre.

Le lendemain, le Danube fut franchi. Les Polonais marchaient les premiers ; leur magnificence, la

beauté de leurs armes et de leurs chevaux étonnaient leurs alliés. Un seul régiment d'infanterie faisait tache par le délabrement de ses vêtements. Comme il défilait : « Celui-là, » dit Sobieski, « c'est une « troupe invincible, qui a fait serment de ne jamais « être vêtue que des dépouilles de l'ennemi. » « Si ces paroles ne les habillaient pas, dit l'abbé Coyer, un des historiens de Sobieski, elles les cuirassaient. »

Sobieski ne s'était jamais vu à la tête de forces aussi considérables. La chaîne escarpée du Calenberg, couverte de forêts sur ses pentes, sillonnée de gorges étroites, faciles à garder, le séparait encore de Kara-Moustafa, qui ne songeait même pas à profiter d'une barrière si difficile à franchir. Rien ne pouvait émouvoir la confiance du vizir. La marche laborieuse des alliés à travers la montagne dura trois jours ; ils furent obligés d'y abandonner leur artillerie de gros calibre. Les premiers éclaireurs qui, du haut des dernières crêtes, aperçurent le camp formidable des Ottomans, prirent aussitôt la fuite, et répandirent dans les rangs la terreur dont ils étaient frappés ; les Impériaux surtout étaient profondément inquiets. Sobieski raffermit les courages par sa gaieté martiale et son assurance. Il avait enrôlé dans sa garde une troupe de janissaires qu'il

ait faits prisonniers autrefois. A la veille de com-
ttre les Turcs, il leur proposa de retourner aux
gages, ou même de rejoindre le camp de Kara-
oustafa. Tous répondirent, les yeux mouillés de
rmes, qu'ils ne voulaient vivre et mourir que pour
i.

XXIII

Ses lettres à sa femme, Casimire d'Arquien, révè-
nt mieux que l'histoire le travail d'esprit, l'an-
isse de cœur et le refuge de ses pensées, cherché
ins le sein de l'amour par Sobieski, la veille du
ur où il allait livrer la bataille du christianisme
intre les trois cent mille Ottomans déjà sous ses
eux. Les héros qui écrivent, tels que César, Fré-
éric et Sobieski, la veille et le lendemain des ba-
illes, sont les confidents de la postérité.

« Si parfois je manque à vous écrire longuement,
ia chère épouse, n'est-il donc pas facile de s'expli-
uer ma précipitation sans le secours de supposi-
ons injurieuses? Les combattants des deux parties
u monde ne sont plus qu'à quelques milles les uns
es autres : il faut penser à tout, il faut pourvoir au
ioindre détail.

« Je vous conjure, mon cœur, pour l'amour de

moi, de ne pas vous lever aussi matin; quelle est la santé qui pourrait y tenir, surtout en se couchant aussi tard que vous en avez l'habitude? Vous m'affligerez sensiblement si vous n'avez pas égard à ma prière; vous m'ôterez le repos, vous m'ôterez la santé, et, ce qui est bien pis, vous nuirez à la vôtre, qui est ma seule consolation en ce monde. Quant à notre affection mutuelle, voyons lequel des deux se refroidit davantage. Si mon âge n'est pas celui de l'ardeur, mon cœur et mon âme sont toujours aussi jeunes qu'autrefois. N'étions-nous pas convenus, mon amour, que ce devait être votre tour maintenant, et que c'était à vous à faire les avances? M'avez-vous tenu parole, mon cœur? Ainsi donc, n'allez pas rejeter votre propre tort sur un autre. »

XXIV

A peine cette lettre de tendresse à sa femme était-elle écrite, la nuit du 12 septembre 1683, que Sobieski, sortant à l'aurore de sa tente au bruit du canon de l'armée ottomane, vit d'un côté les colonnes des janissaires se masser pour le dernier assaut devant les brèches des remparts de Vienne, et vit de l'autre le vieil Ibrahim-Pacha, le héros octogénaire des Turcs, fondre avec l'impétuosité du fata-

lisme sur les avant-gardes de l'armée polonaise aux flancs des montagnes. Ibrahim, traversant au galop ces avant-postes, descendit de cheval avec ses spahis au pied des retranchements élevés par le duc de Lorraine. Sobieski, sans se hâter d'accourir, mais cherchant son appui et son inspiration dans la prière, entendait en ce moment la messe en plein air, d'un pauvre ermite, près d'une chapelle ruinée, d'où le regard embrassait toute l'étendue du champ de bataille. L'ermite, la croix dans la main, ayant béni l'armée chrétienne, Sobieski, pour graver dans la mémoire de son fils enfant l'héroïsme par la solennité de la scène, l'arma chevalier de sa propre main, et, remontant à cheval, s'élança sur l'ennemi suivi de sa cavalerie polonaise.

Les chrétiens, marchant sur cinq colonnes, enlevèrent une à une, de ravin en ravin, de précipice en précipice, de défilé en défilé, de bois en bois, les positions sur lesquelles se repliaient pas à pas les escadrons chargés de les arrêter. De la brèche, la garnison de Vienne assistait à ce cours irrésistible de ses libérateurs; elle-même faisait d'héroïques prodiges pour n'être pas écrasée avant l'heure du salut. Jusqu'alors Kara-Moustafa restait immobile entre ces deux batailles.

A onze heures, les alliés étaient en plaine. C'était

déjà une victoire. Leurs adversaires culbutés leur laissèrent le temps de prendre haleine. A midi, les musulmans s'étaient ralliés et grossis de puissants renforts; ils soutinrent une seconde lutte plus terrible encore. Mais les savantes dispositions de Sobieski, ses manœuvres impétueuses et sûres l'emportèrent, et l'armée chrétienne parut sur le glacis du camp. Là recommença une troisième et suprême bataille. Toute l'armée ottomane se pressait autour de l'étendard du vizir; Kara-Moustafa la commandait en personne. Un ravin profond, des retranchements, une artillerie formidable la couvraient de tous côtés; elle était immense encore et semblait n'avoir pas été entamée. Il était cinq heures du soir; le roi mesura l'obstacle et n'espéra pas finir la lutte ce même jour. Il songeait donc à passer la nuit dans ces nouvelles positions, lorsqu'en courant les lignes de ses troupes, il les trouva plus exaltées qu'abattues de leur course victorieuse à travers tant de combats et sous le poids d'une chaleur étouffante. L'attitude des Ottomans, au contraire, lui parut morne et découragée. Il aperçut au loin, à travers des flots de poussière, les longues files de chameaux qui se pressaient sur les routes de la Hongrie. L'attaque fut décidée.

Cependant l'assurance du grand vizir n'était pas

ɔranlée; il était assuré que les chrétiens viendraient
: briser au pied de ses retranchements. On le voyait,
ɔrité par une tente en soie cramoisie contre les
ıyons du soleil, prendre le café tranquillement
ıtre ses deux fils. Sobieski, furieux de cette inepte
; dédaigneuse sécurité, ordonne à l'officier français
ui commande son infanterie de s'emparer d'une
ɔdoute qui domine les quartiers de Kara-Moustafa.
et ordre est exécuté avec vigueur. L'ennemi en
st ébranlé. Au même instant, Kara-Moustafa,
ui s'émeut enfin, appelle à sa défense l'infanterie
e son aile droite; ce mouvement découvre son
rmée et trouble la ligne entière. C'était le pivot de
ı victoire. Sobieski le saisit en maître : il pousse
ussitôt le duc de Lorraine sur le centre entr'ou-
ert, tandis qu'il court lui-même au plus épais des
ıasses qui couvrent la tente du grand vizir. Les
artares et les spahis le reconnaissent. Son nom
ole sur tout le front de l'armée ottomane. On y croit
nfin à sa présence. « Par Allah! » s'écrie le khan
es Tartares éperdu, « le roi est avec eux. »

Les hussards de Sobieski ont franchi, bride abat-
ıe, un ravin où l'infanterie eût hésité; ils se préci-
itent dans les rangs ennemis et coupent en deux leur
orps de bataille, tandis que le prince de Waldeck
ɔurne le camp. La journée est décidée; le grand

vizir, tombé du haut de son arrogance, pleure comme une femme. Cependant il essaye de rallier ses troupes, qui lâchent pied. Tout fuit; il s'enfuit lui-même au milieu de cette armée en désordre, qui n'est plus qu'une multitude épouvantée. C'était le flot de la puissance ottomane qui reculait pour toujours. L'Europe entière vit un miracle dans la terreur panique des Turcs. Ce dernier combat n'avait duré qu'une heure; il fut donc plus décisif que meurtrier. Il ne paraît pas que l'armée du grand vizir ait perdu plus de 8 ou 10,000 hommes. Dans sa terreur cependant, elle ne s'arrêta que sous les murs de Raab, tandis que le roi, craignant un retour offensif, prenait toutes les précautions d'une prudence inquiète et désormais inutile.

Le lendemain, Sobieski entra dans la ville délivrée, par cette brèche que l'ennemi allait franchir.

XXV

Vienne sortit tout entière de ses murs en ruines pour faire cortége à l'armée de son libérateur. Le contraste de Léopold absent et du roi de Pologne sacrifiant son sang et celui de son peuple pour la délivrer, aurait pu faire en ce moment de Sobieski l'empereur d'acclamation de l'Autriche et de la Hon-

grie. *Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean,* lui dit le clergé de Vienne en lui appliquant les paroles de l'Évangile. Mais Sobieski ne voulait de sa victoire que l'honneur d'avoir sauvé l'Occident. Il ne se vengea de l'abandon où l'avaient laissé les puissances de l'Europe qu'en annonçant, de sa main, au roi très-chrétien de France, la victoire des chrétiens remportée sans lui et contre lui ! Ce furent ses seules représailles.

Sa lettre à sa femme, écrite le soir de la bataille sous la tente de Kara-Moustafa devenue sa dépouille, fait pénétrer la postérité dans l'âme tendre et pure du héros : le seul orgueil est dans la date :

« Dans la tente du grand vizir, le lundi 13 septembre, la nuit.

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette,

« Dieu soit béni à jamais ! Il a donné la victoire à notre nation ; il lui a donné un triomphe tel que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des musulmans, des richesses infinies, nous sont tombés dans les mains. Les approches de la ville, les champs d'alentour sont couverts des morts de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation. Nos gens nous amènent à tous moments des chameaux, des

mulets, des bœufs, des brebis que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multitude innombrable de prisonniers. De plus, il nous arrive un grand nombre de transfuges, la plupart renégats, bien habillés et bien montés. Le victoire a été si subite et si extraordinaire, que dans la ville comme dans notre camp on était toujours en alarmes ; on croyait voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé, en poudres et munitions, pour la valeur d'un million de florins.

« J'ai été témoin cette nuit d'un spectacle que j'avais désiré depuis longtemps. Nos gens du train ont mis le feu aux poudres en plusieurs endroits; l'explosion a été comme celle du jugement dernier, cependant sans blesser personne. J'ai pu voir en cette occasion de quelle manière les nuages se forment dans l'atmosphère; mais c'est une mésaventure. Il y a là certainement pour plus d'un demi-million de perte.

« Le vizir a tout abandonné dans sa fuite; il n'a gardé que son habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son héritier; car la plus grande partie de ses richesses me sont tombées dans les mains.

« Avançant avec la première ligne, et poussant le vizir devant moi, j'ai rencontré un de ses domes-

tiques qui m'a conduit dans les tentes de sa cour privée ; ces tentes occupent à elles seules un espace grand comme la ville de Varsovie ou de Léopold. Je me suis emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de porter devant le vizir. Quant au grand étendard de Mahomet, que son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au Saint-Père par Talenti. De plus, nous avons de riches tentes, de superbes équipages, et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai pas encore tout vu ; mais il n'y a pas de comparaison avec ce que nous avons vu à Choczim. Rien que quatre ou cinq carquois, montés de rubis et de saphirs, équivalent seuls à quelques milliers de ducats. Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tartares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien rapporté ; car il n'y a que l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.

« J'ai aussi un cheval du vizir avec tout le harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près ; mais il a échappé. Son *kihag* ou premier lieutenant a été tué, ainsi que nombre d'autres des principaux officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis

fin à la poursuite; et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turcs se défendent avec acharnement. A cet égard, *ils ont fait la plus belle retirade du monde*. Cependant les janissaires ont été oubliés dans les tranchées, et la nuit on les a tous taillés en pièces. Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turcs, que tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela. Je les estime, sans les Tartares, à trois cent mille combattants; d'autres ont compté trois cent mille tentes, ce qui composerait un nombre d'hommes au delà de toute proportion connue. Pour moi, je compte à peu près cent mille tentes, car ils occupaient trois camps immenses. Depuis deux nuits et un jour, s'en empare qui veut; ceux mêmes de la ville sont venus prendre part au butin; je suis sûr qu'ils en ont pour huit jours. Les Turcs ont laissé en fuyant beaucoup de captifs du pays, surtout des femmes, mais après en avoir massacré tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc, par conséquent, beaucoup de femmes tuées; mais aussi beaucoup ne sont que blessées, et elles peuvent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans, un charmant petit garçon, à qui un de ces lâches a hideusement fendu la tête par la bouche. Le vizir s'était emparé, dans

un des châteaux de l'empereur, d'une très-belle autruche vivante ; mais il lui a aussi fait couper la tête pour qu'elle ne retombât point au pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffinements de luxe que le vizir réunissait dans ses tentes. Il y avait là des bains, des petits jardins avec des jets d'eau, des garennes à lapins, enfin jusqu'à un perroquet, à qui nos soldats ont fait la chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

« Aujourd'hui, je suis allé voir la ville, elle n'aurait pu tenir au delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets ; ces immenses bastions, crevassés et à moitié croulés, ont un aspect épouvantable ; on dirait de grands quartiers de roc.

« Toutes les troupes ont bien fait leur devoir ; elles attribuent à Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi a commencé de plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis le vizir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers moi à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à faire ; j'ai vu alors accourir M. de Bavière, le prince Waldeck et autres ; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage ; les généraux me baisaient les mains et les pieds ; les soldats, les officiers, à pied et à cheval, s'écriaient : Ah ! *unser brave Konig!* (Ah ! notre

vaillant roi ! Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

« Le commandant de la ville, Stahremberg, est aussi venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé en me donnant le nom de sauveur. J'ai été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les pieds, les habits; d'autres qui n'y pouvaient toucher que de loin, s'écriaient : Ah ! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses ! Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat ;* mais ils étaient retenus par la crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros du peuple fit entendre une espèce de *vivat*. Je remarquai que les supérieurs le voyaient de mauvais œil; aussi après avoir dîné chez le commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de revenir au camp. La foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que Stahremberg est en mauvaise intelligence avec les magistrats de la ville. En me recevant, il ne m'a présenté aucun des employés civils. L'empereur m'a fait savoir qu'il était à un mille d'ici..... Mais voilà le jour qui commence à poindre; il faut que je finisse cette lettre. On ne me laisse plus la faculté d'écrire et jouir plus longtemps de votre aimable tête-à-tête.

« Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille; nous regrettons surtout deux personnes

dont Dupont vous parlera. Parmi les étrangers, le prince de Croy a été tué; son père est blessé, et ils ont encore perdu quelques autres personnages de marque.

« Il Padre d'Aviano m'a embrassé un million de fois dans l'effusion de sa joie; il prétend avoir vu, pendant la bataille, une colombe blanche planer sur nos armées.

« Nous nous mettons en marche dès aujourd'hui, pour poursuivre l'ennemi en Hongrie. Les électeurs m'ont dit qu'ils m'accompagneraient.

« C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur et gloire lui en soient rendus à présent et à jamais!

« Dès que le vizir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir, il fit appeler ses fils auprès de lui, et se mit à pleurer comme un enfant. Il dit ensuite au khan des Tartares : « *Sauve-moi, si tu peux.* » Le khan lui répondit : « *Nous le connaissons bien, le roi de Pologne; il est impossible de lui résister; songeons plutôt à nous tirer de là.....* »

« Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en Hongrie, et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quittant, vous revoir à Itryi. Que Wyszynoki y fasse réparer les cheminées et préparer les appartements.

[redacted]

« Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous en servir à cette fin, en prévenant que c'est la lettre du roi à la reine.

« Les princes de Bavière et de Saxe sont décidés à me suivre jusqu'au bout du monde. Il nous faudra doubler le pas pendant les deux premiers milles, à cause de l'insupportable infection des cadavres, tant d'hommes que de chevaux et de chameaux.

« J'ai écrit au roi de France, je lui ai dit que c'était à lui particulièrement, comme roi très-chrétien, qu'il me convenait de faire mon rapport de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté.

« L'empereur est à un mille et demi. Il descend le Danube en chaloupe; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie de me voir, peut-être à cause de l'étiquette. Il se presse d'arriver à Vienne pour faire chanter le *Te Deum*. Voilà pourquoi je lui cède la place. Je suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies; on ne nous a régalés que de cela jusqu'à ce jour. Notre fils est brave jusqu'à l'excès. »

Ce bulletin domestique, qui fait lire le bonheur de l'amant et du père dans le cœur du héros, est le plus vivant récit de la bataille qui sauva l'Europe. La gloire ordinairement féroce ou superbe y devient pathétique comme l'amour, l'accent de tristesse qui transpire sous le bonheur, dans le

bulletin de Sobieski, était le pressentiment de l'indifférence de l'Allemagne pour un si grand service, et des persécutions qui l'attendaient chez ses ingrats et factieux compatriotes.

XXVI

Ce pressentiment ne le trompait pas.

Léopold, qui ne savait ni vaincre ni même combattre, jaloux, offensé de la gloire de Sobieski, ne lui pardonnant pas les services qu'il venait d'en recevoir, étonna le monde par son ingratitude : il semble que ce soit de tout temps la destinée du gouvernement impérial.

Tandis que tous les peuples de l'Europe poussaient des cris d'enthousiasme comme celui de Vienne, et se sentaient délivrés avec lui ; tandis que les protestants comme les catholiques célébraient la victoire de Sobieski, que toutes les chaires retentissaient de ce nom glorieux, qu'Innocent XI tombait au pied du crucifix et fondait en larmes de joie, en recevant l'étendard du Prophète que lui envoyait le vainqueur, Léopold, préoccupé des prérogatives de son rang, humilié de lui-même, irrité contre les transports de ses sujets, offusqué par son libérateur, inquiet des promesses qu'il lui

avait faites pour décider son alliance, au lieu de courir à sa rencontre, ne rentrait dans Vienne qu'en l'évitant et ne tenait conseil que pour discuter la question des préséances à son égard.

Sobieski trancha cette puérile difficulté, ainsi qu'il le raconte lui-même. L'entrevue eut lieu à cheval. Léopold resta glacé et fut à peine convenable : il n'eut pas même l'hypocrisie de la reconnaissance! Le roi, étonné d'une si sordide ingratitude, ne put s'empêcher de lui dire : « Je suis bien « aise, sire, de vous avoir rendu ce petit service. » Ce fut toute sa vengeance, mais celle de Léopold ne s'arrêta pas là. Les tracasseries, les difficultés entourèrent Sobieski et son armée. On leur disputait, on leur dérobait leurs trophées. On refusait des secours à leurs blessés, une sépulture chrétienne à leurs morts. On les laissait exposés à mourir de faim sous les murs de Vienne!

« Aujourd'hui, écrivait le roi, nous avons l'air de pestiférés que tout le monde évite ; tandis qu'avant la bataille, mes tentes, qui, Dieu merci, sont assez spacieuses, pouvaient à peine contenir la foule des arrivants. » Il voulait marcher en avant, profiter de la victoire, on lui créait mille obstacles.

Au reste, cette ingratitude de l'empereur s'étendit à presque tous ceux qui avaient contribué à

le sauver ; elle fut proportionnée aux services. Les alliés, indignés, abandonnaient en foule le camp impérial. Sobieski, presque seul, malgré ses officiers et toute l'armée, qui le pressaient de se dérober enfin à l'outrage, resta fidèle à la cause qu'il avait embrassée.

« Ma destinée, » disait-il, « est d'obliger tout le monde et de n'avoir rien à attendre que de Dieu. » Il se mit donc en mouvement ; il voulait *porter un second coup décisif*, comme il l'écrivait à la reine. Il s'avançait déjà dans les plaines de Hongrie, toujours poussant les bandes turques devant lui, que les Impériaux étaient encore à délibérer sous les murs de Vienne.

XXVII

Cette lenteur des Allemands dans la poursuite du grand vizir sauvait les débris de l'armée ottomane et leur permettait de se rallier derrière Gran. L'empereur Léopold, comme nous l'avons dit, s'était décidé enfin à éluder cette puérile difficulté en rencontrant Sobieski à cheval ; cette froide entrevue entre le héros et le fugitif restauré dans sa capitale, est naïvement retracée dans cette lettre de Sobieski à sa femme :

« L'empereur, » dit-il, « avait à sa suite une cinquantaine de courtisans et de ministres. Des trompettes le devançaient; des gardes du corps et une dizaine de valets de pied le suivaient. Je ne vous ferai pas le portrait de l'empereur, car il est connu. Il était monté sur un cheval bai de race espagnole; il avait un justaucorps richement brodé, un chapeau à la française, avec une agrafe et des plumes blanches et rouges, une ceinture montée en saphirs et en diamants, l'épée de même. Nous nous sommes salués assez poliment; je lui ai fait mon compliment, en latin et en peu de mots; il m'a répondu dans la même langue, en termes choisis. Étant ainsi vis-à-vis l'un de l'autre, je lui ai présenté mon fils, qui s'est approché et l'a salué. L'empereur n'a pas seulement mis la main au chapeau: j'en ai été comme terrifié. Il en a usé de même avec les sénateurs et les hetmans, et même avec son allié, le prince palatin de Belz. Pour éviter le scandale et les gloses du public, j'ai encore adressé quelques mots à l'empereur, après quoi j'ai tourné mon cheval: nous nous sommes salués mutuellement et j'ai repris la route de mon camp. Le palatin de Russie a fait voir notre armée à l'empereur, ainsi qu'il l'avait désiré: mais nos gens ont été très-piqués et se plaignaient hautement de ce que l'em-

pereur n'avait pas daigné les remercier, ne serait-ce que du chapeau, pour tant de peines et de privations. Après cette séparation, tout a changé subitement; c'est comme si on ne nous connaissait plus.

« On ne nous donne plus ni vivres ni fourrages; on refuse d'enterrer nos morts dans les cimetières de la ville! Moi-même j'ai eu toute la peine du monde à obtenir l'hospitalité dans un couvent pour reposer ma tête. Après une si grande bataille, où nous avons perdu tant de monde et tant de fils de nos familles les plus illustres, nous perdons encore nos chevaux et nos bagages, et nous sommes exposés à la pitié et à la risée de ceux que nous avons délivrés! Sur mon Dieu! il y a de quoi mourir dix fois par jour de voir échapper, par leur lenteur, tant de belles occasions d'anéantir les Turcs et tant de glorieuses journées! Je me remets en marche aujourd'hui pour m'éloigner de cette ville de Vienne où l'on fait feu sur mes soldats! »

XXVIII

Pendant ces tergiversations et ces délais des troupes de l'empereur, qui semblait craindre de donner une seconde victoire à Sobieski, Kara-Moustafa, à l'abri derrière Raab, rejetait sur ses lieute-

nants la honte de son désastre. Reprochant au vieux et brave Ibrahim-Pacha, gouverneur d'Ofen, ses trois cents canons laissés dans les batteries de Vienne, ses tentes et ses trésors devenus les dépouilles des infidèles : « Toi, vieux vizir, » lui dit-il en plein divan, « toi, dont les cheveux ont blanchi au ser-« vice de la Porte, tu t'es laissé vaincre, et tu as « tourné bride pour satisfaire ta jalousie contre « moi ; mais tu vas porter la peine de notre dé-« faite. »

Il ordonna au chef des tschaouschs de trancher la tête du vieillard devant sa tente. La tête du plus brave des Ottomans roula pour expier la déroute d'un vizir incapable. Cette exécution souleva les murmures de l'armée, mais retrempa par la terreur la discipline des troupes ralliées autour de Moustafa.

Sobieski, impatient d'attendre les auxiliaires allemands, suivait trop témérairement les deux cent mille Ottomans, en recueillant sur sa route les débris du grand vizir. Son humanité épargnait les vaincus.

« Ma chère âme, j'avais quitté Vienne, et je marchais avec l'avant-garde : j'aperçois dans une vallée un grand château non ruiné. Je demande ce que ce peut-être ; sur la réponse que c'est l'endroit où l'on entretient les lions, je m'en approche, et j'entends

des coups de feu (c'est ce qu'il me faut aussi mentionner dans la gazette). Je fais prendre des informations sur ce que cela veut dire, et j'apprends que c'est une cinquantaine de janissaires, échappés pendant la nuit des tranchées de Vienne, et qui étaient venus s'enfermer dans une tour, espérant que le vizir se raviserait et reviendrait à la charge. Ils se refusaient à toute capitulation avec les Allemands. En effet, ils avaient déjà tué beaucoup de monde, et on ne pouvait guère les déloger que par une explosion de mine. Je leur ai fait dire que j'y étais en personne; alors ils se sont rendus, et on les a conduits sains et saufs dans mon camp. J'ai trouvé dans le château une lionne très-affamée, à qui j'ai fait donner à manger; mais ce qui valait bien mieux, nous y avons trouvé du biscuit pour en charger cinquante mille chariots; car c'est d'ici qu'on approvisionnait chaque jour l'armée du vizir.

« La Hongrie que je parcours, » écrivait-il à sa chère Marie, « est une motte de terre qui, si on la pressait dans la main, ne rendrait que du sang. L'empereur est reparti de Vienne pour Linz. Je lui ai envoyé quelques beaux chevaux de selle, qu'il a paru désirer, équipés de harnais, couverts de diamants, de rubis et d'émeraudes; j'ai envoyé aussi au prince d'Anhalt, mon ami, un beau cheval capa-

raçonné. Quant à moi, je serai peut-être réduit à revenir en Pologne avec des buffles et des chameaux. La tente du grand vizir était pleine de parfums, de baumes et de bijoux qu'on ne peut se lasser d'admirer ; il nous a laissé de bien belles choses, particulièrement tout ce qui touchait à son corps étaient les choses les plus rares et les plus merveilleuses du monde. »

XXIX

Une maladie semblable à la peste décima ses troupes et l'atteignit lui-même sur les bords marécageux du Danube, près de Presbourg. Ce fléau même ne parvint pas à le détacher de la poursuite des Turcs. Sa femme, plus ambitieuse que lui, ne cessait de lui reprocher, avec amertume, de ne pas s'attribuer, pour prix de la victoire, le royaume de Hongrie. Sa loyauté répugnait à dépouiller l'empereur qu'il était venu assister. La reine, objet d'une si constante tendresse, s'unissait à ses ennemis de Varsovie pour le gourmander durement de ce qu'il ne faisait pas la paix avec les Ottomans, à ce prix de la Hongrie arrachée à l'Autriche et abandonnée par eux à la Pologne.

« Non, non, » lui répondit-il, « sachez, mon

cœur, qu'il faut d'abord conquérir ses quartiers d'hiver avant de retourner près de vous ; autrement les Turcs reviendraient à la charge et ne nous laisseraient pas en repos. Mais vous faites la guerre, mon amour, selon vos fantaisies. Je vous suis bien reconnaissant de cette preuve de tendresse, et je ne demande pour toute grâce que d'être aimé présent comme je le suis maintenant dans l'absence ; bien que l'amour soit charmant en souvenir, il ne vaut cependant pas autant qu'en réalité. Puisque je ne puis jouir de votre présence, je laisse au moins un libre cours à mon imagination, et j'embrasse un million de fois mon adorable Mariette ! »

XXX

Cependant, les factions intérieures de la Pologne auxquelles sa femme elle-même s'associait contre la politique héroïque de son mari, retentissant jusque dans son camp, semaient l'insubordination dans son armée et le faisaient abandonner tour à tour par les nobles des partis contraires, volontaires presque indépendants dont la défection lui enlevait leurs vassaux ; il restait seul avec une poignée d'hommes devant l'armée recomposée par le grand vizir. Rejoint, enfin, sur les bords du Danube, près de

Comorn, par le duc de Lorraine, il fit résoudre, dans un conseil de guerre, le passage du fleuve par l'armée combinée.

Pendant qu'il suivait la rive, presque en face de l'armée ottomane, cherchant un site favorable à ce dessein, les Turcs, fortifiés par Tékéli, débouchant au nombre de cent vingt mille hommes par la tête du pont de Parkan, l'enveloppent entre le Danube et leur armée ; tout fuit devant ce déluge de Tartares, d'Ottomans, de Hongrois résolus de venger la honte de Vienne. Sobieski persiste seul à combattre avec un noyau de six mille hussards polonais ; débordé par ses flancs, séparé de son infanterie, emprisonné dans un tourbillon de fer et de feu, foudroyé par l'artillerie du grand vizir, assailli par les charges répétées de Tékéli et de ses uhlans, un cavalier turc lève sur sa tête sa hache d'armes. Un de ses gentilshommes, donnant sa vie pour la sienne, détourne l'arme du spahis et reçoit le coup mortel ; ses escadrons jonchaient de leurs chevaux et de leurs cadavres la plaine marécageuse et coupée de fossés, par laquelle ils cherchaient leur seul refuge contre les Turcs. La vigueur du cheval de Sobieski semblait redoubler par l'intelligence du danger de son maître ; il sauvait le roi presque à son insçu. Sobieski, à peine rétabli de la maladie qui avait

ıisé sa vigueur, énervé par de longs combats, vert de sang, écrasé de douleur, n'avait plus la :e de guider son cheval ; soutenu en selle par ıx de ses pages, qui le tenaient de la main sous sselle, le buste courbé en avant, la tête chancete sous le casque, comme un homme ivre de vin de sang, il ne savait où l'emportait le galop de faible escorte, et ne se réveillait de sa léthargie ; pour demander avec terreur où était son cher ant séparé de lui par la mêlée.

Parvenu au pied d'une colline d'où le feu de son illerie écartait les spahis, on le coucha inanimé · une botte de roseaux; son fils, sauvé par un gentilmme français qui l'avait abrité dans une chapelle ruine, écartée du champ de carnage, tomba dans ; bras ; le père et l'enfant confondaient leurs :urs. Le duc de Lorraine arriva enfin avec le corps ırmée, et releva généreusement Sobieski de son attement. Le héros ne chercha pas à pallier sa faite. « J'ai été bien battu aujourd'hui, » dit-il au c de Lorraine, « songeons à vaincre demain ! »

Trois jours après il remportait la dernière de ses :toires sur la plaine même témoin de son désastre, forçait les Turcs à repasser le fleuve sur le pont Gran, rompu et submergé par son artillerie ; le ınube engloutit trente mille Ottomans, Tartares

[redacted]

et Hongrois qui se précipitèrent dans ses ondes pour fuir le sabre des hussards de Sobieski. Lui-même dirigeant l'assaut de son infanterie contre la forteresse de Gran, dont les créneaux et les palissades étaient couronnés des têtes coupées de ses soldats récemment tués au pied de ses murs, cinq pachas et des milliers de Turcs y furent égorgés par les Polonais et les volontaires français de l'armée du roi. Un jeune page de la reine, son parent, nommé la Mouilly, se couvrit de gloire et de sang en fermant presque à lui seul le pont-levis de la forteresse par où les Turcs voulaient se précipiter hors du château.

Tékély, à cheval, avec sa femme, la belle Hélène de Serin, qui le suivait jusque dans la mêlée, parut trop tard avec son corps d'armée sur les hauteurs pour participer au combat. Les Turcs l'accusèrent, non sans apparence, de s'être égaré à dessein pour laisser triompher Sobieski. Son importance en Hongrie tenait à la balance qu'il maintenait entre les Turcs et les Polonais ; il voulait grandir de la ruine des uns et des autres. Dans cette pensée, il envoya complimenter Sobieski sur son héroïsme, et s'offrit *comme un intermédiaire de paix* aux Turcs et aux Polonais.

XXXI

La lettre de Sobieski à la reine, datée du champ de bataille de Gran, respire la reconnaissance envers Dieu et ses soldats.

« Quand on a annoncé avant-hier à mon infanterie que j'avais succombé dans la fuite, ils se sont écriés : Que nous importe à présent de vivre, puisque nous avons perdu notre père ? menez-nous au feu et mourons avec lui !...

« A présent que je suis rétabli, je veux vous avouer, mon cher cœur, que j'ai été tellement foulé et meurtri par les fuyards, que dans beaucoup d'endroits, mon corps était noir comme du charbon. Le pauvre Palatin de Pomérélie a été retrouvé sans tête ; presque tous nos pages ont péri dans l'action ; notre petit nègre Joseph est tombé dans les mains des Turcs, qui lui ont coupé la tête. J'avais aussi un jeune hongrois, qui parlait plusieurs langues, il a péri ; mais apprenez, mon amie, le sort de mon petit calmouck : vous savez son habileté à la chasse du lièvre à la course, eh bien ! toute son adresse à cheval n'a pu le sauver ; je ne sais par quel heureux hasard les Turcs, qui l'avaient pris, l'ont épargné. Hier, après la déroute des infidèles, on l'a

retrouvé sous une de leurs tentes; les nôtres l'avaient aussitôt reconnu, ainsi que son cheval attaché au pilier de la tente, lorsqu'un Allemand accourut et lui lança un coup d'espadon dans la figure ; malgré les promesses des chirurgiens, je ne sais s'il en réchappera.

« C'est une chose étrange, » ajouta le héros superstitieux comme tous les hommes qui jouent les grands enjeux contre le destin, « c'est une chose bizarre, jeudi, lorsque nous marchions à l'ennemi, un chien noir, sans oreilles, était constamment devant nous sans qu'il fût possible de le chasser ; ajoutez qu'un aigle noir a plané, pendant quelque temps, presque au niveau de nos têtes, et puis s'est envolé derrière nous. Hier, au contraire, un pigeon blanc s'est placé plusieurs fois devant nos escadrons; un très-bel aigle, tout blanc aussi, s'est abattu devant nos lignes, et rasant presque la terre, il a semblé nous conduire sur l'ennemi !... Kara-Moustafa s'est enfui jusqu'à Belgrade pour prévenir la colère et fléchir la justice de son maître ; comme il proposait une escorte au juif chargé de ses diamants, de peur qu'il ne fût dévalisé par ses propres soldats en fuite: « Non, » lui a répondu son trésorier, « je me coifferai « de mon bonnet allemand, et toute votre armée « prendra la fuite devant moi ! » — « Hélas ! hélas ! »

s'est écrié le vizir, « cela est trop vrai, et le proverbe « ottoman a bien raison de dire : *Ceux que Dieu a « mis en fuite auraient peur même d'un Hébreu !* »

« Fanfan, notre jeune fils, s'est bien aguerri au feu dans la journée d'hier, car l'artillerie du château de l'autre côté du Danube nous a canonnés sans cesse ; on ne peut nier que le sang de la noblesse polonaise n'ait abondamment coulé pour la cause de l'Allemagne et de la chrétienté.

« Seule joie de mon âme, charmante et bien aimée Mariette, » lui écrivit-il quelques jours après, « j'ai fait capituler cinq mille Turcs et le pacha d'Alep, dans la forteresse de Strigonie, possédée depuis cent cinquante ans par les Turcs. A quel changement de fortune ce monde est sujet ! Dieu et la gloire, voilà notre seule récompense. »

XXXII

Au milieu de ces triomphes, il ressentait le cruel abandon de sa patrie et la jalouse opposition de sa noblesse et de son propre sang contre lui.

« Si la Pologne, » écrivait-il à Mariette, complice de cette conjuration contre la continuation de sa gloire, « si la Pologne était une île au milieu de l'Océan, elle serait pour moi à présent comme celles

dont nous parlent les historiens qu'on voyait flottantes au-dessus des murs, tantôt visibles et tantôt submergées. Depuis cinq semaines je ne sais plus s'il y a une Pologne au monde ; ce n'est pas tant de ce silence sur les choses politiques dont je souffre, que de la privation des nouvelles de votre santé, d'où dépend mon bonheur et ma vie. »

Avant de revenir aux Ottomans, on se complaît à suivre ce héros sur son champ de victoire jusqu'à sa tombe. Resté forcément en Pologne par la contrainte de ses nobles, de sa diète et de sa propre femme, ligués contre sa gloire, il entre en triomphe à Varsovie, le jour où Kara-Moustafa, rentré lui-même à Belgrade, recevait de son maître l'ordre de mourir.

Mahomet IV ne le croyait pas coupable, mais la nation le croyait fatal ; son supplice était un sacrifice à la fatalité. L'aga des janissaires, envoyé d'Andrinople à Belgrade pour rapporter sa tête, lui laissa par faveur le privilége de se faire étrangler par ses propres serviteurs. Avant de mourir, Kara-Moustafa, qui prévoyait sa destinée, avait fait un voyage secret à Constantinople pour assurer à ses héritiers ses immenses richesses. Les ouvriers albanais qu'il avait employés à enfouir son trésor dans un souterrain connu de lui seul et de ses enfants,

avaient été égorgés, par son ordre, sur leur ouvrage.

Revenu à Belgrade, un jour qu'il explorait du regard la campagne du haut de son palais, il aperçut un groupe de cavaliers qui descendaient la colline, il pâlit en pressentant le glaive ou le cordon apporté d'Andrinople par ces messagers. Il envoya un de ses pages au devant d'eux, les introduisit avec honneur, les fit asseoir, et tirant lui-même le sceau de l'empire de son sein, il le baisa en signe de reconnaissance pour le maître de qui il l'avait reçu, fit sa prière et ses ablutions suprêmes, puis s'étant agenouillé, il reçut le cordon des mains de ses serviteurs, le noua lui-même autour de son cou et expira en bénissant, non la justice, mais la volonté du maître qui lui faisait expier les revers de l'islamisme.

XXXIII

Le supplice de Sobieski fut plus long et peut-être plus cruel. La jalousie des grands, la popularité des tribuns, la turbulence des diètes, les dissensions de la république, l'ingratitude de la nation, qu'il avait élevée au sommet de la gloire et de la puissance, sans pouvoir l'y maintenir, les

refus de subsides des Polonais, les intrigues de sa femme, la vieillesse enfin qui rouille tout, même le génie, la compétition anticipée au trône, qu'il occupait encore, et les trames impatientes contre sa vie dans sa propre cour, empoisonnèrent sa longue vie. Jamais nation n'apprécia moins le grand homme que la Providence lui avait signalé pour régénérateur de sa liberté.

Cette Mariette, qu'il avait tant aimée, ne fit qu'aggraver ses chagrins qui allaient flétrir et abréger les restes de cette grande vie.

« Marie-Casimire, » dit son historien, M. de Salvandy, « fut le fléau du héros qui l'avait couronnée. La montrerons-nous remplissant le palais, comme la république, de ses complots et de ses intrigues; mettant la main à toutes les affaires d'État ou de famille, et l'y mettant pour porter partout la discorde et la corruption ; troublant par son inconsistance, par sa mobilité, par son inquiétude d'imagination et d'esprit, l'intérieur du roi, quand ce n'était pas par son ambition et son avarice ; plus emportée dans ses caprices sans nombre à mesure que les ans, qui semblaient la respecter, lui faisaient craindre de plus près son déclin, jalouse de la confiance de son époux, comme une autre l'eût été de sa tendresse ; disputant à ses vieux jours

ıonorables et douces affections, après ne lui avoir
s contesté dans sa jeunesse les fantaisies de ses
scures amours ; exilant du palais sa propre sœur,
grande chancelière Wielopolska, sa belle-sœur
princesse Sobieska-Radziwill, le savant Zaluski,
ıs les esprits capables de charmer la vie du roi,
livrant le pouvoir, qu'elle conservait ainsi, à
ux femmes de chambre, la Letreu et la Féderba,
nemies acharnées, qui régnaient sur elle comme
le sur le roi, et remplissaient, à son exemple, la
lle et la cour de menées, de discordes, de fu-
urs, de vénalité ? Un trait fera juger de l'escla-
ge où l'amour de la paix domestique, le premier
s biens, aux yeux de Jean, fit tomber l'infortuné
onarque. Il avait promis les sceaux à Zaluski.
'ielopolski mort, il les lui présente ; car il était
us esclave encore de sa parole que de la volonté
: Marie-Casimire. Mais, « mon ami, » lui dit-il,
si vous les acceptez, c'en est fait de moi. Je serai
obligé de fuir ma maison. Je n'imagine pas où
je pourrai aller mourir en paix ! »

« La famille royale était, à l'image du palais, en
roie aux haines et à l'anarchie. Là, comme dans
État, Jean travaillait vainement à rétablir la con-
ırde, partout troublée par les passions emportées
; changeantes de la reine. Contenus comme les

partis sous sa main royale, ses trois fils, ne pouvant se combattre hautement, se haïrent : ce fut une de ces haines fraternelles dont parle Tacite. Au sortir du berceau, ils n'étaient déjà plus des frères ; c'étaient des compétiteurs.

« Le roi vivant, sa famille, la Pologne et l'Europe disputaient son héritage. Lui-même, l'œil fixé sur le vide qu'il laisserait au sein de sa malheureuse patrie, n'était occupé qu'à le remplir. Du milieu de ses chagrins domestiques, sa pensée planait sur l'avenir de la Pologne ; et de toutes les sollicitudes qui assiégeaient son âme, il l'a dit mille fois, celles-là étaient encore les plus amères. »

Le gémissement public qu'il fit entendre en reproches au sénat de Pologne, peu de temps avant sa fin, est l'acte d'accusation le plus éloquent et le plus pathétique du patriotisme de ce héros, contre la turbulence de ses compatriotes.

« Hélas ! » dit Sobieski aux sénateurs sans cesse ameutés contre lui et contre la patrie, « celui-là « connaissait bien les peines de l'âme, qui a dit que « les petites douleurs aiment à parler, que les gran« des sont muettes. L'univers même restera muet en « contemplant nous et nos conseils ! Il semble que « la nature doive être saisie d'étonnement ; cette

« mère bienfaisante a doté tout ce qui a vie de l'ins-
« tinct de la conservation, et donné aux plus ché-
« tives créatures des armes pour leur défense; nous
« seuls dans le monde tournons les nôtres contre
« nous. Cet instinct nous est ravi, non par quelque
« force supérieure, par un inévitable destin, mais
« par un délire volontaire, par nos passions, par
« le besoin de nous nuire à nous-même. Oh! quelle
« sera un jour la morne surprise de la postérité, de
« voir que, du faîte de tant de gloire, quand le nom
« Polonais remplissait l'univers, nous ayons laissé
« notre patrie tomber en ruine, y tomber, hélas!
« pour jamais! Car, quant à moi, j'ai su vous ga-
« gner çà et là des batailles; mais je me reconnais
« destitué de tout moyen de salut. Il ne me reste
« plus qu'à m'en remettre, non pas à la destinée,
« car je suis chrétien, mais au Dieu grand et fort,
« de l'avenir de ma patrie bien-aimée.

« Il est vrai que s'adressant à moi, on a dit qu'il
« y avait un remède aux maux de la république; ce
« serait que le roi ne fît point divorce avec la liberté,
« et la restituât..... L'a-t-il donc ravie, sénateurs,
« cette liberté sainte dans laquelle je suis né, dans
« laquelle j'ai grandi, reposé sur la foi de mes ser-
« ments? et je ne suis pas un parjure. Je lui ai
« dévoué ma vie dès mon jeune âge : le sang de

« tous les miens m'apprit à fonder ma gloire sur ce « dévouement. Qu'il aille, celui qui en doute, visiter « les tombeaux de mes ancêtres ; qu'il suive la « route qui m'a été frayée par eux vers l'immor- « talité. Il reconnaîtra, à la trace de leur sang, le « chemin du pays des Tartares et des déserts de la « Valachie. Il entendra sortir, du sein des entrailles « de la terre et de dessous le marbre glacé, des voix « criant : *Qu'on apprenne de moi qu'il est beau et* « *doux de mourir pour la patrie !* Je pourrais invo- « quer les souvenirs de mon père, la gloire qu'il « eut d'être appelé quatre fois à présider les comices « dans ce sanctuaire de nos lois, et le nom de *bou-* « *clier de la liberté* qu'il mérita....... Croyez-moi, « toute cette éloquence tribunitienne serait mieux « employée contre ceux-là qui, par leurs désordres, « appellent sur notre patrie le cri du prophète, que « je crois, hélas! entendre déjà retentir au-dessus « de nos têtes : Encore quarante jours, et Ninive « sera détruite.

« Vos dominations, illustrissimes, savent que je « ne crois point aux augures; je ne cherche point « les oracles; je n'ajoute point foi aux songes. Ce « ne sont point des oracles, c'est la foi qui m'ensei- « gne que les décrets de la Providence ne peuvent « manquer de s'accomplir. La puissance et la jus-

« tice de celui qui régit l'univers règlent le destin
« des États; et là où l'on peut impunément oser
« tout du vivant du prince, élever autel contre au-
« tel, chercher les dieux étrangers sous l'œil du vé-
« ritable, là grondent déjà les vengeances du Très-
« Haut.

« Sénateurs, en présence de Dieu, du monde, de
« la République entière, je proteste de mon respect
« pour la liberté; je promets de la conserver telle
« que nous l'avons reçue. Rien ne pourra me déta-
« cher de ce saint dépôt, pas même l'ingratitude,
« ce monstre de la nature.... Je continuerai d'im-
« moler ma vie aux intérêts de la religion et de la
« République, espérant que Dieu ne refusera point
« ses miséricordes à celui qui ne refusa jamais de
« donner ses jours pour son peuple. »

La perte irrémédiable de la Pologne devait être la peine de son anarchie et de son ingratitude. Sobieski, qui ne croyait pas aux augures, était lui-même, à son insçu, dans ces magnifiques reproches, l'oracle vivant de la ruine de sa patrie.

XXXIV

Pour comble de revers, ses deux fils, animés d'une ambition fratricide, se menaçaient, les armes

à la main, sous ses yeux, et déchiraient d'avance la nation en deux factions contraires. Pendant que la faction du prince Sapiéha ensanglantait la diète et offusquait le trône même dans sa capitale, Sobieski voyait s'élever en Russie, sous la main de Pierre le Grand, la puissance qui devait dévorer un jour la Pologne. La maladie le dévorait lui-même, aigri par le chagrin domestique dans la solitude champêtre où il fuyait envain le spectacle de l'anarchie des diètes ; la reine le torturait jusque sur son lit de mort par la main de ses prêtres pour lui arracher une désignation au trône pour un de ses fils.

« Ce grand homme, » dit l'évêque qui lui portait les insinuations de la reine, » me peignit avec sanglots les souffrances de son corps et de son âme ; puis, comme un homme vaincu par la douleur : « N'y « aura-t-il donc, » s'écriait-il, « personne qui veuille « venger ma mort ! Voyez dans cette nation le débor- « dement des vices, la contagion de la démence, et « je croirais, moi qui ne suis pas écouté vivant, que « ce peuple exécuterait mes volontés posthumes ? »

Enfin, revenu un moment d'un évanouissement qui avait suspendu ses peines avec sa vie : « Hélas ! » dit-il en reprenant sa pensée et ses sens. « *J'étais « si bien dans cet anéantissement de moi-même ! « Pourquoi renaître à la souffrance et à la vie ?* » Un

second évanouissement fut mortel ; il expira comme il était né, au milieu d'une tempête, image de l'éternelle tempête de sa patrie vouée, comme son héros, aux convulsions de l'anarchie.

Sa veuve se ligua avec la faction des nobles pour combattre l'élection au trône de ses fils, offrant sa main aux ambitieux de la noblesse contre ses propres enfants. Le trône échappa à la fois à la veuve et aux fils ; quatre-vingt mille électeurs à cheval dans la plaine de Vola, nommèrent, le sabre à la main, deux rois à la fois, l'un protégé de l'Autriche, l'autre candidat de la France, aucun des deux patriote.

Le nombre des escadrons décida enfin l'élection en faveur d'un étranger, le prince Auguste de Saxe, candidat de l'Autriche et du Pape. Pendant ces orages, le corps de Sobieski attendit trente-six ans un tombeau.

Revenons à Andrinople.

XXXV

Le sultan, rentré dans son sérail d'Andrinople, nomma, après le supplice de Kara-Moustafa, Ibrahim-Pacha grand vizir. Le poste de caïmakam qu'il occupait depuis le commencement de la guerre l'avait préparé à cette dignité. C'était un homme intègre

et fidèle, sans autre ambition que le service de l'État, et mûri dans l'administration et dans la guerre. Les traditions des deux Kiuperli revivaient en lui sans leur génie. La jalousie contre les ennemis favoris du sultan et du grand vizir Kara-Moustafa, était son seul vice. Il les éloigna tous par l'exil ou par le cordon. Mahomet IV, qui redoutait avant tout l'anarchie, fléau des premières années de sa vie, laissait régner complétement ses grands vizirs, même sur ses affections. L'unité du pouvoir était sa maxime; la responsabilité de ce pouvoir était le supplice. Toutes les créatures de Kara-Moustafa tombèrent avec lui.

XXXVI

Cependant la Hongrie, livrée à elle-même, succombait ville à ville sous le canon du duc de Lorraine et des Polonais; Pesth, sa capitale, capitulait sans siége; Ofen soutenait de nombreux assauts sous le commandement de son intrépide gouverneur, Kara-Mohammed: la main mutilée par un boulet, à la tête de ses artilleurs, il ne cessa pas de commander les défenseurs d'Ofen. Couché sur un brancard à la porte de son sérail, il dirigeait la défense, quand, une bombe éclatant auprès de lui, déchira ses en-

trailles; il convoqua autour de son lit de mort tous ses généraux, et légua devant eux d'une voix ferme, avant d'expirer, le commandement au plus digne, Ibrahim-Pacha.

« Ibrahim, » selon l'historien Raschid, « anima d'un tel fanatisme ses dix mille guerriers, qu'ils coupèrent les têtes de milliers de chrétiens, suspendirent leurs sabres effilés aux étoiles du ciel, et que les anges qui soutiennent le trône de l'Éternel applaudirent du haut du firmament aux exploits de la garnison d'Ofen. »

Cette forteresse fut l'écueil des Impériaux. Ils levèrent le siége d'Ofen, pendant que Sobieski lui-même était contraint, après soixante jours de tranchée, de lever le siége de Kaminieck devant l'armée de Souleïman-Pacha, vainqueur des Polonais à Babataghi.

XXXVII

Les Vénitiens, immobiles jusque-là pendant la campagne indécise de Vienne, profitèrent enfin des victoires de Sobieski pour déclarer la guerre à la Turquie. C'était la Turquie qui avait attaqué la république. Le temps des représailles parut propice au sénat de Venise. Leurs escadres s'emparèrent des

sept îles de l'Adriatique, opérèrent des débarquements sur le continent de l'Albanie, et menacèrent l'Archipel.

Un favori du sultan, Moustafa, devenu capitan-pacha, se borna à tenir la mer devant la flotte vénitienne entre Rhodes et Chio, et à lui enlever deux galères. Quatre-vingt mille hommes se rassemblaient en même temps à Belgrade pour secourir les villes de Hongrie que Tékéli défendait encore contre les Allemands. Trois armées ottomanes se formaient ainsi à la fois sous l'impulsion énergique du nouveau vizir, l'une destinée à refouler les Vénitiens en Dalmatie, l'autre à reconquérir la Hongrie sur le duc de Lorraine, la troisième à combattre les Polonais, si les négociations ouvertes pour la paix avec la diète de Varsovie ne faisaient pas tomber les armes des mains du roi de Pologne.

XXXVIII

Pierre Valiero, général des troupes de la république, avait soulevé facilement contre les Turcs les descendants des anciens Spartiates, les populations héroïques de la Maina et des montagnes de la Chimère; ces peuplades chrétiennes de la Morée, de l'Albanie, de la Dalmatie étaient toujours condam-

nées à changer de maîtres. La guerre presque civile dans ces montagnes, entre les populations divisées de cause, se borna à des siéges de châteaux et à des surprises de places où nul ne put s'attribuer la victoire.

En Hongrie, les Impériaux, tardivement rassemblés au nombre de soixante-quinze mille combattants, sous le duc de Lorraine, sous le comte de Leslie et sous le maréchal Schuelz, enveloppèrent, en se déployant, tout le territoire hongrois comme pour en balayer d'une seule campagne les débris des armées turques.

« Je vois qu'il n'y a plus de bonheur à espérer « ici-bas contre les chrétiens, » s'écria en se consolant de mourir le féroce Hassan, beglerbeg et gouverneur de Neuhœusel. Cette ville était assiégée par le duc de Lorraine pendant qu'Ibrahim-Pacha assiégeait avec ses quatre-vingt mille homme la ville de Gran, ce pivot des Ottomans en Hongrie, conquis l'année précédente par Sobieski. Attaqué dans son camp, devant Gran, par les troupes du duc de Lorraine, Ibrahim abandonna le siége et se retira en laissant mille chariots de six bœufs chargés de ses munitions et de ses vivres.

Le duc de Lorraine, revenu après ce triomphe sous les murs de Neuhœusel, emporta la place d'as-

saut, le 19 août 1685. Sans apercevoir le drapeau blanc que les Turcs arboraient sur les tours de la ville en signe de reddition, les Allemands les égorgèrent au nombre de quatre mille, et plantèrent la tête du pacha sur la porte de Vienne. Les femmes et les enfants mahométans furent vendus comme esclaves aux officiers de l'armée chrétienne. Le comte de Leslie soumettait, incendiait et massacrait de même la Croatie.

Ces désastres, attribués par le grand vizir à l'infidélité ou à la mollesse de Tékéli, ce roi tributaire de la Hongrie supérieure, le décidèrent à punir sur cet aventurier les fautes des généraux ottomans. Tékéli, invité à une conférence par le pacha de Wardein, fut enlevé dans l'entrevue aux regards de sept mille cavaliers dont il s'était fait accompagner, et conduit enchaîné à Constantinople. Le reste de sa vie ne fut qu'une alternative d'espérances et de déceptions, de liberté et de servitude. Il finit ses jours dans une ferme des environs de Nicomédie, où les Turcs ses alliés lui donnaient du pain au lieu d'un royaume.

XXXIX

Le changement de vizir n'avait pas changé la fortune. Bude, cette reine du Danube, rentra pour

jamais, en 1686, sous la domination de l'Autriche ; Siklos fut emporté d'assaut, Essek incendié avec son pont de cinq milles sur la Drave, qui avait si souvent versé l'Asie sur l'Europe. Szégédin fut la dernière ville de la Hongrie recouvrée par les Allemands. Une triple alliance de l'empire germanique, de la Pologne et de la Russie, éleva contre les Turcs, au nord et au couchant, une barrière qui devait bientôt se resserrer sur eux. Le prince russe, Basile Galitzin, envahit la Crimée pendant que Sobieski ravageait la Moldavie. Pérécop seul, vaillamment défendu par les Tartares, sauva cette fois la Crimée de l'invasion des Russes.

Les murmures de l'empire qui se sentait mourir poursuivaient Mahomet IV jusqu'au fond des forêts d'Andrinople et de Macédoine, où sa passion croissante pour la chasse lui faisait oublier la Hongrie et la Crimée ; la religion ne protestait pas moins que l'orgueil national contre des revers attribués par les oulémas à l'incurie du chef des croyants. Une révolution patriotique grondait dans les casernes, dans les cafés, et surtout dans les mosquées de Constantinople. Le muphti, provoqué par les oulémas, rendait de lui-même un *fetwa*, où la liberté religieuse des reproches couvrait mal la sédition des murmures.

Mahomet, attentif à ces premiers symptômes du retour des révoltes qui avaient agité son enfance, accourut enfin à Constantinople, déposa le muphti, et lui reprocha avec raison d'avoir été le premier fauteur de la campagne de Vienne, qu'il accusait maintenant pour complaire au peuple. Il nomma caïmakam le fils du dernier des Kiuperli, digne de son nom par ses talents et par sa vertu. La sagesse de ce troisième Kiuperli apaisa un moment, par des mesures énergiques et judicieuses, le mécontentement public.

La témérité du grand vizir, Souleïman-Pacha, qui venait de repasser le Danube avec ses soldats découragés, et de les conduire à une nouvelle défaite et à une nouvelle fuite, détruisit en un seul jour tout l'effet des mesures de Kiuperli. La Hongrie, renonçant à jamais à l'alliance turque, venait, dans les états de Presbourg, de déclarer le royaume héréditaire dans la maison d'Autriche. Ce vaste démembrement d'un État que les Turcs considéraient depuis deux siècles comme partie intégrante de leur propre monarchie, frappa le peuple de consternation, l'armée de fureur. Le grand vizir, Souleïman, assailli par les janissaires dans ses tentes, fut obligé de s'évader la nuit de son camp pour éviter la mort. Siawousch-Pacha, jusque-là subalterne, fut pro-

clamé, le lendemain, grand vizir par les soldats ameutés: Ils marchèrent sous ce tribun militaire sur Constantinople.

XL

Mahomet IV, incapable de leur opposer et une autre armée et un peuple qui appelait en eux des vengeurs, se hâta d'envoyer à Siawousch le sceau de l'empire, empruntant ainsi à la sédition la seule ressource des faibles, le moyen de réprimer la sédition. Siawousch-Pacha reçut le titre de grand vizir à Andrinople; flatté de ce titre et satisfait de sa fortune, il voulut contenir à Andrinople le mouvement qu'il avait favorisé à Belgrade. L'insubordination le submergea lui-même, les clameurs de l'armée le contraignirent à marcher sur la capitale. Le sultan l'y attendait comme un sauveur. Siawousch tenta, en effet, de changer de rôle et de conserver le trône au souverain dont il avait sapé l'autorité.

Le peuple et les oulémas ne ratifièrent pas ce pacte ordinaire entre la révolte et l'ambition. Une assemblée spontanée du clergé, des chefs de l'armée, des oulémas, des scheiks et des magistrats les plus populaires, se convoqua d'elle-même dans

[redacted]

« contre la volonté de Dieu que de ne pas vous « soumettre à la volonté des Ottomans. »

Accoutumé aux pratiques ascétiques de la vie de derviche, Souleïman ou Soliman III, monta, en tremblant, sur le trône qu'on lui avait préparé. Mais à peine s'y fut-il assis, qu'il en descendit aussitôt, comme s'il eût été souillé par le contact d'une chose prohibée, et qu'il se précipita à genoux pour faire les ablutions et les prières. Mal rassuré par la foule des dignitaires, des chefs et de soldats, prosternés avec le peuple au pied du trône où on l'avait forcé de se rasseoir, il regardait avec anxiété de tous les côtés de la salle pour voir si ce couronnement inattendu n'était pas un piége, et si son frère ne venait pas le punir d'avoir cédé à l'acclamation des séditieux.

XLII

L'armée présente à Constantinople lui commandait de donner aussitôt le sceau de l'empire au chef des révoltés, Siawousch-Pacha. Siawousch, pour se concilier les magistrats civils de la capitale, tenta de refuser aux janissaires et aux troupes les présents usités à l'avénement des nouveaux sultans, et d'éloigner successivement de la capitale les com-

plices de la sédition militaire; mais celui qui devait le pouvoir suprême à l'indiscipline n'avait pas le droit de rien refuser à l'avidité des soldats. Assiégé dans son palais par les janissaires, il s'y défendit en vain en lion; poursuivi de chambre en chambre par les hordes effrénées d'assassins, seize janissaires tombèrent morts à ses pieds avant qu'il tombât lui-même sur ce monceau de cadavres.

Pour la première fois depuis les grandes émeutes des prétoriens de Constantinople, les soldats, violant le seuil sacré du harem du grand vizir, outragèrent l'épouse de leur victime; ils la dépouillèrent de ses vêtements et l'exposèrent nue aux regards sacriléges de leurs compagnons; ils coupèrent les oreilles de l'aînée de ses deux filles pour en arracher les anneaux de diamants, et vendirent la plus jeune au marché des esclaves, au prix de six piastres. Se répandant de là, les bras teints de sang et les mains chargées de pillage dans la ville, ils saccagèrent les maisons et massacrèrent impunément les serviteurs de tous les fonctionnaires partisans de Siawousch.

Constantinople ressembla pendant quelques heures à une ville prise d'assaut par une horde de barbares. Les oulémas épouvantés se rallièrent en masse autour du caïmakam Kiuperli, devant la porte du sérail, où le nouveau sultan, sans vizir et sans

armée, tremblait au bruit de ce tumulte, et déployant l'étendard vert du Prophète, ils appelèrent du haut des minarets les bons musulmans au secours de la patrie, du trône et des lois. Les janissaires, intimidés par cette réprobation de leur crime, désavouèrent les assassins de Siawousch, et vinrent se ranger eux-mêmes devant le palais de ce nouveau maître. Leur aga, Ismaïl-Pacha, fut élevé, pendant quelques jours, au rang de grand vizir ; il se fit sans transition le bourreau de ses complices, et ses exécutions nocturnes couvrirent de cadavres noyés par ses ordres les grèves du Bosphore.

XLIII

Les désastres des frontières répondaient comme autant de contre-coups à ces convulsions de la capitale ; Belgrade elle-même capitulait après un long siége, et livrait au duc de Bavière ce boulevard de la Turquie occidentale. Les Vénitiens, sous Morosini, conquéraient la Dalmatie et assiégeaient Négrepont ; la cour de Vienne s'emparait d'avance, en esprit, de tous les démembrements de l'empire turc ; elle ne demandait rien moins, pour prix de la paix, que la Hongrie tout entière, l'Esclavonie, la Croatie, la Bosnie, la Servie, la Transylvanie, la

Valachie, la Moldavie, la moitié de la Tartarie, dévolue par la victoire aux Polonais, enfin, la Grèce avec ses dépendances pour les Vénitiens déjà maîtres du Péloponèse. Cet empire semblait s'écrouler aussi rapidement qu'il s'était fondé. La France seule restait pour alliée à la Porte et levait cent mille hommes pour combattre en Allemagne les ennemis de Soliman III.

XLIV

Le deuil et les larmes n'attristaient pas moins le harem que l'empire. Les fils et les favoris de Mahomet IV, détrôné, étaient ou exilés au fond de l'Égypte et de l'Arabie, ou relégués dans la *cage des Oiseaux*, kiosk sépulcral des jardins du sérail. La sultane favorite, Rebia Gülmisch, *rosée du printemps*, dominatrice absolue du cœur et des sens de Mahomet, était pour jamais séparée de lui et ensevelie dans le vieux sérail, séjour des disgrâces et des pleurs. Cette fille grecque de l'île de Crète, avait conservé toute la beauté, toute l'énergie et toutes les séductions qui avaient fait d'elle, dès son enfance, l'arbitre du règne. La délicatesse de ses traits, l'éclat de son teint, l'azur de mer de ses yeux, l'or bruni de sa chevelure, le timbre caressant de sa voix et le sor-

tilége de son esprit la faisaient redouter encore pour compagne de prison d'un monarque déchu dont elle pouvait réveiller la langueur et renouer les intrigues du fond de sa captivité. Sa jalousie féroce avait surveillé avec une vigilance inquiète les moindres signes de préférence donnés par Mahomet aux femmes ou aux esclaves du harem.

On citait antérieurement avec terreur ses vengeances anticipées sur les rivales dont elle pouvait craindre la séduction sur les yeux du sultan. Un jour, que Mahomet IV se délassait le soir, au village de Kandilli, sur le Bosphore, des soucis du trône, en contemplant des danses de femmes et d'eunuques dans un kiosk d'été, au bord de la mer, elle crut apercevoir, dans les regards du sultan, plus d'admiration qu'il n'en convenait à sa jalousie pour les charmes et pour les mouvements gracieux d'une jeune Circassienne qui figurait dans ce spectacle. La sultane fit signe à un eunuque du Caucase, renommé pour son adresse et sa vigueur dans ces danses nationales, et lui dit quelques mots à l'oreille. L'eunuque, entendant à demi-mot l'intention sinistre de sa maîtresse, provoqua la Circassienne à danser avec lui une de ces danses énergiques où le danseur, ivre de plaisir, semble enlever dans ses bras, par un bond sauvage, sa danseuse, de la terre

qui se dérobe sous leurs pas. Aucune balustrade ne séparait de la mer le plancher du kiosk, avancé sur les flots, où la cour respirait la brise de mer, et le flot rapide du Bosphore, sous les falaises de Kandilli, ne laissait pas l'espoir de regagner la rive à ceux qui tombaient dans le courant.

L'eunuque, après avoir dansé quelque temps au milieu de la salle, entraîna tout à coup la danseuse vers le bord, et, la soulevant dans ses bras, la précipita, comme involontairement, dans la mer. Le courant l'emporta morte à la côte d'Asie, et la sultane, rassurée par le cri qu'avait jeté en tombant sa victime, ne craignit plus cette rivale de beauté dans les yeux de son mari.

Tels étaient les crimes de l'amour, de la maternité et de l'ambition combinés avec la toute-puissance dans le cœur d'une esclave grecque, devenue reine des Ottomans. Rébia Gülmisch allait attendre, dans les langueurs du vieux sérail, ou la nouvelle du supplice de ses fils, ou l'heure de leur avénement à l'empire.

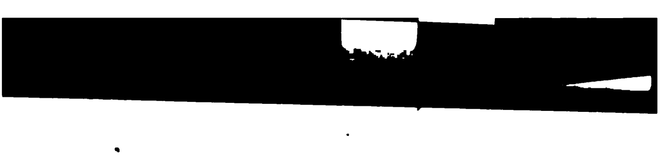
Le nouveau sultan, Soliman III, frère de Mahomet IV, dont elle avait contribué à sauver la vie pendant le règne précédent, n'avait aucune injure à venger sur elle ni sur ses fils. Pieux d'esprit, humble de cœur, clément de caractère, il gémis-

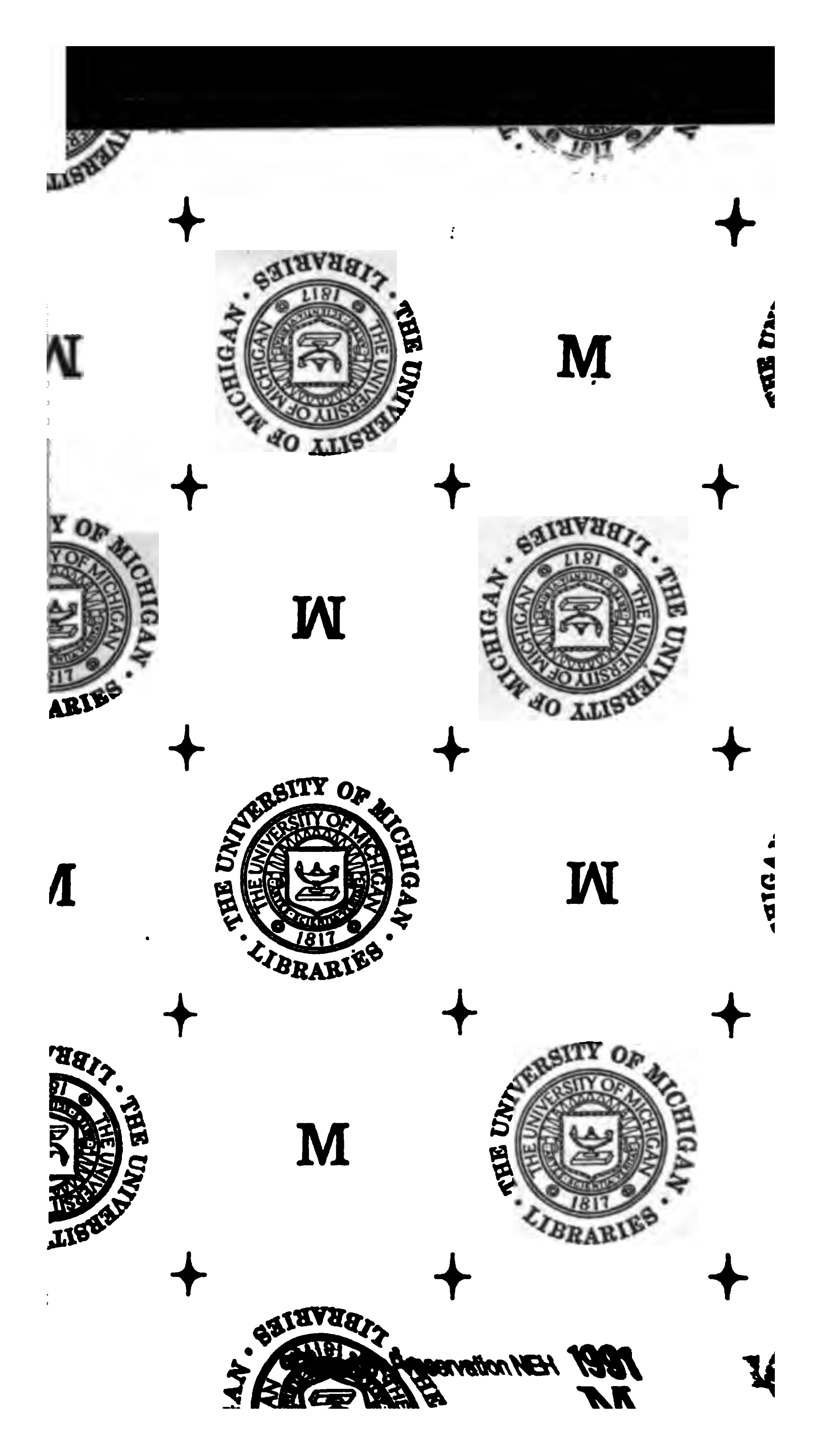
sait le premier de son élévation et des rigueurs politiques que les janissaires lui imposaient. Parvenu à l'âge de quarante-cinq ans sans avoir entrevu le monde autrement que par les grilles de son kiosk, son extérieur sévère et recueilli, son teint basané, sa maigreur ascétique, ses mœurs simples et chastes, ses habitudes de méditations et de prières, son dévouement à la foi annonçaient en lui un souverain réformateur et austère qui retremperait dans la religion le patriotisme corrompu de l'empire, et à qui il ne manquerait qu'un grand ministre pour renouveler un grand règne.

Porté au trône par une révolution militaire qu'il détestait en la subissant, il ressentait secrètement, comme son peuple, cette indignation généreuse contre la tyrannie de l'armée, punition ordinaire et fatale des nations conquérantes : elles expient par leur propre asservissement aux caprices de la soldatesque la servitude qu'elles imposent elles-mêmes par cette soldatesque aux peuples conquis. C'est le talion des peuples. L'armée, instrument de leur injustice, devient, avec justice, l'instrument de leur servitude ; la logique est la vengeance de Dieu.

FIN DU TOME SIXIÈME.

Paris. — Typ. Morris et Comp., 64, rue Amelot.




THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817
LIBRARIES
M